

Fr 27.3.19



N^o 8000

REVUE D'ALSACE.

COLMAR, Imprimerie et Lithographie de CAMILLE DECKER.

REVUE D'ALSACE.

DIXIÈME ANNÉE.



COLMAR,
AU BUREAU, RUE DES MARCHANDS, N° 8.

1859.

Ex. 27.3.19
Ger 272.10

Harvard College Library

APR 18 1908

Hohenzollern Collection

Gift of A. C. Coolidge

NOTICE HISTORIQUE

SUR LA VILLE DE BELFORT.

« Le seul moyen de rendre exacte et complète l'histoire d'une province, c'est d'étudier celle de chacun des cantons et même des villages renfermés dans sa circonscription. Ce travail est naturellement réservé aux habitants qui ont une connaissance plus spéciale des localités, et qui peuvent d'ailleurs plus facilement examiner les titres, consulter la tradition, interroger les monuments s'il en existe, et réunir en un mot des documents authentiques. Les savants, étrangers à la contrée dont ils retracent l'histoire, sont exposés à s'égarer souvent et à faire des omissions essentielles. C'est donc un service rendu au pays, que d'enrichir son histoire des événements partiels dont il a été le théâtre. Si au premier coup-d'œil, l'histoire d'une commune, ou même d'un canton, ne paraît intéressante que pour ceux qui l'habitent, cependant elle peut éclaircir divers points encore obscurs et mettre au jour différents événements échappés aux recherches des annalistes. Elle se rattache de cette manière à l'histoire générale, dont elle devient une partie intégrante; elle acquiert un véritable intérêt, non seulement pour les habitants de la province, mais encore pour tous les amis de l'histoire. » (1)

Cette publication d'histoires partielles appartient essentiellement à la *Revue d'Alsace*. Elle seule, dont les collaborateurs sont disséminés dans toute l'étendue de notre belle province, peut se charger d'un semblable travail et devenir, de cette manière, un recueil de docu-

(1) L'abbé RICHARD, *Recherches hist. et statist. sur Neuchâtel-en-Bourgogne*, 1 vol. in-8°. — Besançon, 1840.

ments certains, qui seraient à jamais restés inédits et perdus pour les sciences historiques. Dès son début, la direction de la *Revue* a parfaitement compris qu'il devait en être ainsi, et, dans son premier volume, elle commençait la collection des histoires des villes d'Alsace par la *Notice sur la ville de Mulhouse* de M. DE LASABLIÈRE ⁽¹⁾, et la *Notice historique sur la ville et l'ancienne seigneurie d'Altkirch* de M. CH. GOUTZWILLER. ⁽²⁾ La *Revue* continuait par le travail de M. COSTE, sur le *château de Trifels* ⁽³⁾, et par celui du même auteur sur le *Vieux-Brisach* ⁽⁴⁾, ville qui, sans être aujourd'hui alsacienne, partagea pendant si longtemps les destinées de notre pays. Vinrent ensuite l'*Histoire sommaire de la ville de Saverne*, par M. OLEYER ⁽⁵⁾, les *Esquisses historiques de l'ancien comté de Ferrette*, par M. GOUTZWILLER ⁽⁶⁾; enfin, la *Notice sur Riquewihr*, par M. J. DIETRICH. ⁽⁷⁾ Espérons que la *Revue* continuera son œuvre historique et nous fera connaître, jusque dans leurs plus petits détails, les nombreux événements dont notre chère Alsace a été le théâtre.

Je vais essayer à mon tour d'esquisser l'histoire de Belfort, dont la position topographique a fait un point militaire des plus importants. L'absence totale d'ouvrages antérieurs concernant cette ville me rend cette tâche parfois aride et difficile, car je n'ai pour sources que les documents, malheureusement si négligés et en si petit nombre, qui existent aux archives de la commune, et quelques indications puisées, çà et là, dans des histoires générales de la province ⁽⁸⁾. Mais si ces esquisses ne présentent pas tout l'intérêt qu'elles pourraient avoir, elles auront du moins pour elles la plus scrupuleuse exactitude possible, et, comme chacun le sait, c'est à l'exactitude

⁽¹⁾ *Revue d'Alsace*, tom. 1^{er} (1850), pag. 159, 207 et 347; et tom. II, p. 185.

⁽²⁾ Idem, tom. 1^{er}, pag. 399.

⁽³⁾ Idem, tom. II, pag. 441.

⁽⁴⁾ Idem, tom. IV, pag. 97 et 266; tom. V, pag. 49 et 113.

⁽⁵⁾ Idem, tom. III, pag. 449.

⁽⁶⁾ Idem, tom. IV, pag. 145 et 295; et tom. V, pag. 163 et 211.

⁽⁷⁾ Idem, tom. VII, pag. 406.

⁽⁸⁾ Je dois dire ici que plusieurs erreurs historiques m'étant échappées dans le travail que j'ai publié, à la fin de 1849 et au commencement de 1850, sur *Belfort au moyen-âge*, j'ai mis, pour les rectifier dans la notice que j'offre aujourd'hui aux lecteurs de la *Revue*, la plus grande attention et la plus stricte exactitude.

surtout que doivent s'attacher tous ceux qui cultivent les diverses branches des sciences historiques.

ÉPOQUE DU MOYEN-ÂGE.

1226 - 1455.

L'origine du château de Belfort se perd dans la nuit des temps.

A une époque indéterminée, une forteresse fut bâtie sur ce roc élevé et presque inaccessible. Ce furent peut-être les Romains qui, lors de leurs campagnes sur les bords du Rhin, en tracèrent les premières fondations. Car on sait que les Romains bâtissaient de préférence sur les hauteurs dont l'escarpement servait à la défense.

La position de ce château était aussi avantageuse sous le rapport de la défense que sous le rapport de l'agrément.

Sous le rapport de la défense, on n'aurait pas pu choisir dans toute la contrée une meilleure position. Le rocher sur lequel il est assis se trouve coupé perpendiculairement et à une très-grande hauteur sur tout le front du Nord. Au Couchant, le roc, aussi taillé à pic, n'est guère moins élevé. La pente qui regarde l'Orient et celle du Midi étaient de nature à ne pas permettre d'y placer facilement les anciennes machines de guerre, ou du moins de ne les faire avancer qu'avec de grands dangers.

Sous le rapport de l'agrément, l'on ne pouvait encore mieux choisir. L'air y est vif et pur, l'horizon immense et la vue magnifique. Depuis son sommet, on peut découvrir les monts Jura, où la Birse prend sa source, et les pics glacés des Alpes, qui ferment l'horizon du côté du Midi; à l'Orient, on découvre tout le bassin de l'Il; plus loin, le Jura qui s'aplanit pour former la vallée du Rhin, et au-delà, dans un lointain violet, les belles montagnes de la Forêt-Noire. Au Nord, le regard glisse le long des ondulations des Vosges et atteint le sommet du Ballon d'Alsace, haut de 1252 mètres; au Couchant, derrière le Salbert et le Mont, la vue se promène librement sur les vallées et les montagnes du bassin de l'Ognon.

C'est à cause de la beauté et de l'avantage de sa situation, à cause de la vue magnifique dont on jouit à une grande étendue et de tous côtés, peut-être aussi à cause de la régularité de ses bâtiments et de

la force de ses murailles, que l'on a donné à ce château le nom de Belfort. ⁽¹⁾

Le château fut d'abord isolé au sommet de la roche, mais bientôt des habitations, quelques pauvres chaumières, vinrent se grouper au pied et s'abriter sous ses bonnes murailles. Le nombre des habitants augmenta de jour en jour; des habitations plus solides s'élevèrent, et, sous la protection du château, ce groupe de maisons devint insensiblement une ville.

C'est ainsi que se sont formées beaucoup d'autres cités.

Jusqu'ici l'origine de ce fort est des plus obscures. A travers les ténèbres dont il est couvert à sa naissance, nous n'avons entrevu, ni les hommes qui ont contribué à sa fondation, ni les faits qui l'ont accompagné, ni la date approximative de sa construction; mais ce voile ténébreux va se déchirer, et en 1226, le château de Belfort apparaîtra au grand jour pour la première fois.

Son enceinte s'est agrandie, ses murailles sont flanquées de tours, son donjon est protégé par de profonds fossés. Presqu'à sa naissance, il est assez formidable déjà pour être rangé parmi les places-fortes les plus importantes de la contrée. Il fait alors partie des Etats de Montbéliard, dont les comtes sont de la noble et puissante maison de Bar en Lorraine. En 1123, avait eu lieu le partage des Etats de Montbéliard entre les trois fils de Thierry I^{er}, comte de Montbéliard, de Bar, de Mousson et de Verdun. Thierry II avait obtenu le comté de Montbéliard, dont le pays de Belfort était un des plus beaux fleurons; Frédéric avait eu pour sa part Ferrette et le Porrentruy; et Renaud, dit *le Borgne*, les comtés de Bar, de Mousson et de Verdun. Mais il paraît que, malgré ce partage, les comtes de Ferrette avaient conservé quelques droits et quelques prétentions sur le château de Belfort, puisque nous voyons que par un accord fait, le 13 mai 1226, sous la médiation du cardinal d'Urach, légat du pape, entre Frédéric II, comte de Ferrette, et Richard de Montfaucon, comte de

(¹) « *Castrum ab amœnitate situs, vel prestantiâ munitionis, nomen suum traxisse videtur.* » SCHŒPFLIN, *Alsace illustrée*, tom. II. — Voy. aussi le manuscrit de l'abbé DESCHARRIÈRES sur l'*Histoire militaire de Belfort*, chap. II. Ce travail donne beaucoup de détails sur la position et l'architecture du château de Belfort à cette époque reculée, ainsi que sur la ville elle-même et ses fortifications.

Montbéliard , il fut convenu que le fils aîné de Richard , Thierry III , épouserait Adelaïde (ou Alix) , fille de Frédéric; que le comte de Ferrette céderait à Thierry *tous les droits et prétentions qu'il avait au château de Belfort* , et qu'il lui donnerait en outre 500 marcs d'argent. ⁽¹⁾

Le château de Belfort et ses dépendances firent donc , à dater de 1226, exclusivement partie des domaines des comtes de Montbéliard, qui purent dès lors en disposer seuls et à leur aise.

En 1228, Thierry III , surnommé *le Grand-Baron* , l'époux d'Adelaïde de Ferrette , qui gouvernait le Montbéliard du vivant même de son père ⁽²⁾ , et sans doute conjointement avec lui , voulant mettre son château de Belfort à l'abri des insultes du comte de Bourgogne , fit un traité d'alliance avec Mathieu II , duc de Lorraine , le père de sa mère ⁽³⁾ , contre l'archevêque de Besançon et le comte palatin de Bourgogne , ses voisins , avec lesquels il vivait en fort mauvaise intelligence. Par ce traité , conclu le 11 octobre 1228 ⁽⁴⁾ , Thierry se déclare Homme-lige du duc de Lorraine et reconnaît *avoir reçu de lui , en fief et hommage son château de Belfort* (castrum meum Bellofortem) dont le duc pourra se servir et s'aider contre toute créature qui peut vivre et mourir.

A partir de cette époque , et pendant près de cent ans , l'histoire ne fait plus mention du nom de Belfort ; mais au commencement du XIV^e siècle , alors qu'un document du plus grand intérêt et de la plus haute importance pour l'histoire de notre ville , vient de nouveau prononcer ce nom , nous voyons que Belfort a pris rang parmi les cités les plus remarquables de la contrée.

Dans ce temps-là , le comté de Montbéliard était gouverné par Renaud de Bourgogne , fils puîné de Hugues de Châlons , comte palatin de Bourgogne , et d'Alix de Méranie. Renaud avait épousé Wilhelmine ou Guillemette , comtesse de Neuchâtel-outre-Joux , et arrière petite-

⁽¹⁾ DUVERNOY , *Ephémérides du comté de Montbéliard* , pag. 179.

⁽²⁾ Le comte Richard ne mourut qu'en 1257.

⁽³⁾ Richard de Montfaucon , comte de Montbéliard , avait épousé Catherine , fille de Mathieu II , duc de Lorraine , et de Catherine de Limbourg.

⁽⁴⁾ Le mercredi après la fête de Saint-Denis , ancien patron de Belfort. — Voy. DOM CALMET , *Hist. des ducs de Lorraine* ; DESCHARRIÈRES , *Essai sur l'hist. litt. de Belfort* (notes) , et les *Ephémérides du comté de Montbéliard* , pag. 389.

filles de Thierry III, comte de Montbéliard. Entre mai et septembre 1282, le comte Thierry était mort dans un âge très-avancé, et Wilhelmine lui avait succédé conjointement avec son époux, qui se distinguait par son courage et ses qualités guerrières. Aussi Renaud de Bourgogne fut-il presque constamment en guerre, tantôt avec Henry d'Isny, évêque de Bâle, tantôt avec Pierre Reich de Reichenstein, successeur de Henry, tantôt avec Rodolphe de Habsbourg lui-même. L'issue de ces luttes ne fut pas toujours des plus heureuses pour Renaud. En 1284, il avait été condamné par l'empereur Rodolphe à une amende de 8000 livres tournois, à cause de son refus de lui faire foi et hommage pour le comté de Montbéliard. Le monarque avait d'abord déclaré le comté dévolu à l'Empire par suite de la félonie de Renaud; mais, moyennant ses soumissions, il s'était contenté de lui infliger cette forte amende. Le 7 avril de cette même année, des otages avaient été envoyés à Bâle par le comte de Montbéliard pour garantir à Rodolphe de Habsbourg le paiement de cette somme. On comprend dès lors que Renaud avait grand besoin d'argent et qu'il devait chercher à s'en procurer par tous les moyens possibles. Déjà en 1283, il avait dû, bien malgré lui, accorder des franchises aux habitants de Montbéliard, et pour prix de cette concession, recevoir d'eux une somme de mille livres estevenans (1). Ce ne fut qu'en 1307 qu'un plus pressant besoin d'argent, très-probablement, lui fit accorder des lettres de franchises aux habitants de Belfort, moyennant une pareille somme de mille livres.

La lettre de franchises date du mois de mai 1307. Elle était revêtue des sceaux pendants du comte Renaud, de la comtesse Guillemette, sa femme, de noble homme Hugues de Bourgogne, son frère, et de

(1) Cette monnaie, qu'on appelait indifféremment *estevenoise*, *estevenante*, *estevenars*, *stéphanienne*, était presque la seule en usage dans le comté de Bourgogne à la fin du XIII^e et au commencement du XIV^e siècles. C'était la monnaie que le chapitre métropolitain de Saint-Etienne de Besançon avait le droit de faire frapper par indivis avec l'archevêque de Besançon, en vertu du privilège accordé par Charles-le-Chauve et confirmé par l'empereur Frédéric Barberousse en 1155. La livre estevenante se divisait en *sols*, *pites* et *niquets*. Il fallait 4 niquets pour une pite, 12 pites pour un sol, et 20 sols pour la livre; mais la livre estevenante ne valait que 16 sols 8 deniers tournois monnaie de France. — Voy. les *Recherches* de DOM GRAPPIN sur les anciennes monnaies du comté de Bourgogne. Cet ouvrage, très-curieux, est aujourd'hui fort rare.

plus, à leurs prières, de celui de la Cour de l'Officialité de Besançon.

Renaud associa à son œuvre d'affranchissement son épouse et son jeune fils Othenin; puis, il prit conseil des prud'hommes et des bonnes gens, de ses amis et de ses chevaliers, et ce ne fut, dit-il, *qu'après avoir diligemment regardez, porpensez et considérez le bon et le grand proffit de lui et de ses hoirs et de ses successeurs, et de son chastel de Belfort, du bourc dudit chastel et de toutes les vyllles dudit Belfort*, qu'il affranchit les Belfortains et leur accorda de si grands privilèges.

Le titre original de cet affranchissement n'existe plus. Il était écrit dans la langue usitée en Bourgogne, *idiomate burgundico*, comme dit Schœpflin. Il fut produit en justice dans tant d'occasions; passa et repassa dans les mains de tant de prévôts, de tabellions, de procureurs et de conseillers, qu'à la fin, usé, déchiré et tombant par lambeaux, on l'oublia dans un coin poudreux de quelque archive où la poussière et les souris l'achevèrent. Mais, heureusement pour l'histoire de notre pays, on a eu la bonne idée d'en prendre des copies exactes, et les archives de Belfort en possèdent deux très-lisiblement écrites, l'une en allemand sur parchemin, et l'autre en français, à la suite de l'urbaire de 1472.

Nous publierons *in extenso* dans la *Revue* ce document important, afin de ne pas le mutiler en en extrayant de trop courts passages. Nous nous bornerons maintenant à dire que Renaud de Montbéliard établit, pour rendre la justice et gouverner la ville, un Conseil composé de neuf bourgeois, tout en se réservant le droit de nommer un maire (*meyer*) ou prévôt (*Schultheiss*, *scultetus*), chargé de *salver son droyt et sa rayson, et maintenir la justice et recepvoir ses droits et ses rentes, telz comme il les a ou pourrait avoyr esditz lieux*.

Immédiatement après le traité du mois de mai 1307, les Belfortains payèrent 500 livres au comte Renaud, qui leur accorda un terme pour le paiement de l'autre moitié de la somme, comme le dit une lettre *qui fut faicte et que les borgois ont de lui scälée de son scäl*. Par cette lettre, il fut convenu qu'ils payeraient, à la fête de Saint-Jean-Baptiste, 250 livres estevenans, et à la Toussaint, les 250 autres livres. Renaud avait bien besoin d'argent, car, comme on le voit, il n'accorde pas un long terme à ses débiteurs.

Malgré la grosseur de leur dette, les bourgeois de Belfort furent

exacts à l'acquitter, et le mardi après la fête de la Toussaint de l'an 1307, le comte Renaud put reconnaître et confesser qu'il avait reçu desdits bourgeois et habitants de Belfort, par la main de Mons. Girard de Tavey, son chapelain, la somme de l'argent dessusdit qu'ils lui devaient es terme dessusdit pour la rayson de lad. franchise, c'est assçavoir 500 livres estevenans, de laquelle somme d'argent, pour luy et pour ses hoirs, il acquitte et a acquitté à tousjoursmais les dessusd. bourgeois et leurs hoirs sans jamais rien demander. ⁽¹⁾

Belfort était alors du diocèse de Besançon, quoique plus voisin de celui de Bâle. C'est ce que nous apprend la charte de 1307. Le même titre nous apprend encore, qu'à cette époque, Belfort se divisait en trois parties bien distinctes : le *châtel*, le *bourg* et la *ville*. Ces trois endroits étaient habités, et assez anciens déjà pour qu'il y eût des *chezaulx-vieux*, c'est-à-dire des maisons à demi ruinées. Le château appartenait au seigneur, bien que quelques bourgeois y eussent des habitations en toute propriété, surtout dans les bailles; mais le bourg et la ville appartenaient aux bourgeois, quoique le seigneur y possédât des redevances foncières, comme la somme de 12 deniers estevenans ou la *vaillance* à payer chacun an pour chacune toise de la frontière devant leurs maisons ou leurs *chezaulx*. Cette rente de 12 deniers par toise était la seule charge dont les immeubles de Belfort fussent grevés envers la seigneurie.

A cette époque, Belfort commençait à devenir une ville commerçante. On y connaissait des marchés et des foires fort fréquentés par les paysans du Sundgau. Il y avait alors quatre foires par année : le lundi après le dimanche des Brandons, le lundi après les fêtes de la Pentecôte, le lundi après la Saint-Laurent, et le lundi après la Saint-Mathieu. Ces quatre foires étaient quelquefois récriées dans les intervalles, de sorte qu'il y en avait huit au lieu de quatre.

Le 14 mars 1521, le comte Renaud de Bourgogne, étant à Héricourt, fit son testament. Il établit son frère Hugues de Bourgogne pour régir sa succession pendant cinq ans, à partir du jour de sa mort, au nom de son fils, le comte Othenin; et passé ce terme, si celui-ci, qui jusqu'alors avait présenté tous les caractères de l'imbécillité, n'est pas encore en état de *dehu* pour gouverner ses terres et seigneuries, elles se partageront entre ses quatre filles, de manière que

(¹) La lettre originale est aux archives de Belfort.

les aînées, Jeanne, comtesse de Ferrette ⁽¹⁾, et Agnès, dame de Montfaucon ⁽²⁾, aient entre elles le comté et la baronnie de Montbéliard, y compris Belfort et Héricourt. ⁽³⁾

Renaud de Bourgogne mourut à la fin d'août 1521. Il n'y eut pas de contestations sur la manière dont les choses devaient se passer, et l'on s'en tint à la lettre du testament du défunt. Othenin, bien jeune et faible d'esprit, devint comte de Montbéliard, avec Hugues de Bourgogne pour curateur; et c'est en cette qualité de curateur de son neveu Othenin, que nous voyons Hugues, en 1522, confirmer par serment sur les Saints-Evangiles, dans l'église de Belfort, les lettres d'affranchissement de cette ville.

On était tout près d'arriver au terme des cinq années, fixé par le testament de Renaud, et le pauvre petit idiot ne faisait pas naître le moindre espoir qu'il serait un jour *en état dehu* pour gouverner par lui-même ses Etats. Le 25 février 1526, un traité fut conclu à la Bretenière, dans le Jura, entre Hugues de Bourgogne, en qualité de curateur de son neveu, d'une part; et Jeanne, marquise de Baden ⁽⁴⁾, et Agnès, femme de Henry, sire de Montfaucon, sœurs d'Othenin, d'autre part, relativement à leurs droits dans la succession du comte Renaud, leur père commun. Par ce traité, Othenin reçut, sa vie durant, la ville et le château de Montbéliard, la châtellenie, et quelques autres villages et fiefs; tout le surplus de cette hérédité est dès lors abandonné aux comtesses Jeanne et Agnès.

Hugues de Bourgogne mourut en 1531. Othenin vivait encore, mais son triste état, qui ne faisait qu'empirer, laissait le comté de Montbéliard dans une situation tout-à-fait critique et anormale. Un partage définitif de la succession de Renaud devenait de plus en plus néces-

(¹) Jeanne, l'ainée des filles de Renaud, avait épousé en 1299, Ulrich II, comte de Ferrette.

(²) Agnès avait été mariée, le 24 avril 1320, à Henry de Montfaucon, l'un des fils de Gauthier de Montfaucon, seigneur d'Orbe et de Vuillafans, et de Mahaut, dame de la Marche et de Chaussin.

(³) Les deux autres filles de Renaud, qui devaient obtenir les terres situées *dès Besançon en aval*, étaient Alix, femme de Jean de Châlons, et Marguerite, épouse de Guillaume d'Antigny, sire de Sainte-Croix.

(⁴) Ulrich II de Ferrette étant mort le 19 mars 1524, Jeanne de Montbéliard, sa veuve, s'était remariée avec Rodolphe de Hesse, margrave de Baden, dans le courant de 1525.

saire. Il eut lieu à Granges, le 3 mai 1332. Par un acte sous cette date, Henry de Montfaucon, époux d'Agnès de Montbéliard, déclare que dans ce partage, sa femme a obtenu Montbéliard et Granges, et que Jeanne de Montbéliard, sa belle-sœur, remariée au margrave de Baden, a eu Belfort et Héricourt. ⁽¹⁾

Voilà donc le comté de Belfort tout entier entre les mains de Jeanne de Montbéliard qui, veuve du dernier comte de Ferrette, mort le 10 mars 1324, ⁽²⁾ était alors femme de Rodolphe de Hesse, margrave de Baden. Jeanne avait eu de son premier mariage deux filles : Jeanne et Ursule. Ursule, la plus jeune, était mariée avec Hugues, comte de Hohenberg, et Jeanne avait épousé en 1324 Albert d'Autriche, dit *le Sage* ou *le Boiteux*. De son mariage avec le margrave

⁽¹⁾ Jean de Châlons, comte d'Auxerre, mari d'Alix de Montbéliard, oubliée dans ce partage, prit les armes contre Henry de Montfaucon, pour faire valoir les prétentions de sa femme; mais après quelques hostilités, il composa avec son beau-frère pour une somme d'argent. — Voy. les *Ephémérides du comté de Montbéliard*, pag. 138.

⁽²⁾ Quelques auteurs disent que c'est le 13 mars qu'Ulrich de Ferrette mourut; d'autres prétendent que c'est le 10. Les premiers s'appuient sur l'autorité de la *Petite Chronique de Thann*, qui s'exprime ainsi : « En 1324, le 13 mars, mourut à Bâle Ulrich II, le dernier comte de Ferrette, et son corps ayant été transféré à Thann, accompagné d'un grand nombre de princes, de comtes et autres seigneurs d'extraction noble, il fut enterré conformément à la demande qu'il en avait exprimée, près de la porte de l'église du couvent d'en haut, etc. » Il résulterait aussi d'un passage du manuscrit rédigé successivement par les Frères gardiens du couvent des Franciscains de Thann, qu'en dehors du portail de l'église des Frères conventuels de Saint-François, se trouvait jadis la tombe d'Ulrich II, avec cette inscription :

HIE LIGT GRAFF VON PFIRT, DEM GOTT GNÆDIG SEY, DER STARB
DA MAN ZELT 1324, 13 MARTZ.

Ceux qui donnent la date du 10 mars, et c'est celle adoptée par M. GOUTZWILLER, dans ses *Esquisses historiques de l'ancien comté de Ferrette*, s'appuient sur le *Nécrologe de l'abbaye de Lucelle*, qui doit être nécessairement plus exact que les *Annales* des Franciscains de Thann, lesquels rédigeaient fort souvent de mémoire, et sans trop se préoccuper de la vérité historique, car ils commettaient, par-ci par-là, des bévues grossières, témoin celle de la fin du paragraphe cité plus haut : *il fut enterré dans la même sépulture où se trouvait déjà son épouse CATHERINE, NÉE COMTESSE DE BOURGOGNE*. Or, il est historiquement prouvé qu'Ulrich II n'eut jamais d'autre femme que Jeanne de Montbéliard. (Voy. HERR GOTT, *Genealogia Habsburgica* et SCHOEPLIN, *Alsat. ill.*)

de Baden, Jeanne de Montbéliard avait eu deux autres filles : Marguerite et Alix.

Quelques mois après le partage définitif du 3 mai 1332, Rodolphe de Hesse, margrave de Baden, confirma, au nom de sa femme Jeanne, dame de Ferrette et de Belfort, les privilèges des bourgeois de Belfort, comme le prouvent ses lettres de confirmation de la date du 22 septembre 1332. Le 25 juin de l'année suivante, le chapitre de Montbéliard, considérant que les biens, droits et rentes qu'il possède dans divers lieux des terres de Belfort et de Héricourt, ont passé avec celles-ci dans une autre seigneurie que celle de Montbéliard par l'acte du 3 mai, dans la vue d'éviter *controverses, plaies et riottes*, les abandonne à titre d'échange au comte Henry de Montfaucon, moyennant différentes dimes dans le comté de Montbéliard et la seigneurie de Granges.

Jeanne de Montbéliard ne fut pas heureuse en mariage. Son second mari, Rodolphe de Hesse, mourut en 1337; l'année suivante, elle épousa en troisièmes nœces, Guillaume, comte de Katzenellenbogen. En 1340, le comte Guillaume confirma les franchises de Belfort, au nom de sa femme Jeanne, comtesse de Ferrette et de Belfort.

Jeanne de Montbéliard était une femme remarquable par sa beauté aussi bien que par les nobles qualités de son cœur, et plus respectable encore par les lumières de son esprit que par sa haute naissance. Aussi pieuse que bonne, elle visitait les malheureux, dotait de pauvres jeunes filles, enrichissait les églises et prenait soin des écoles. Elle affectionnait surtout Belfort et ses habitants. Le 24 mai 1342, il y eut un échange entre elle et le chapitre de Saint-Mainbœuf de Montbéliard. Il obtint le patronage de l'église de Tavey, dans la seigneurie d'Héricourt, contre celui de l'église paroissiale de Belfort. Jeanne alors songeait sans doute à ériger cette église paroissiale en collégiale; pour cela, il avait fallu la dégager de l'autorité du chapitre de Montbéliard et en obtenir le patronage. (1)

En effet, quatre jours après l'échange avec le chapitre de Saint-Mainbœuf, la comtesse Jeanne exécutait le dessein qu'elle avait formé d'ériger en collégiale l'église de Belfort. Ce fut le 28 mai 1342 que noble et puissante dame Jeanne de Montbéliard, comtesse de Katzen-

(1) Voy. *les Ephémérides du comté de Montbéliard*, pag 191; et DE GOLBÉRY, *Antiquités de l'Alsace*, 1^{re} partie (Haut-Rhin).

ellenbogen , érigea , pour le salut de son âme , l'église paroissiale de Belfort en une collégiale et qu'elle y établit douze chanoines , tant avec le revenu de ladite église paroissiale qu'à ses propres frais ; moyennant que la cure de ladite paroisse soit en perpétuité réunie et annexée à une prébende presbytérale , laquelle viendra à être conférée à un qui ait déjà le caractère de prêtrise , desquels douze chanoines , huit seront dans l'an après qu'ils seront bénéficiés , atténuez et obligés de prendre l'ordre de prêtrise ; et les autres quatre du nombre des douze chanoines pourront , ayant seulement les quatre mineurs , obtenir leurs prébendes.

Jeanne nomma pour prévôt des nouveaux chanoines , c'est-à-dire pour chef et supérieur de la collégiale , un savant Belfortain , duquel ladite église et collège se pourront beaucoup servir. Il s'appelait maître Dupont , *clerc et scientifique-ès-droits*. Au nombre des premiers chanoines nommés , on distinguait le *vénérable et discret scientifique* Hugues , fils de Jean Lambelin , de Belfort , à qui l'acte de fondation donne la qualité de savant , comme au prévôt ; puis viennent Richard , curé de Belfort ; Jehan , curé de Phaffans ⁽¹⁾ ; Wéhard , curé de Danjoutin et Jehan , curé de Vézelois.

HENRI BARDY.

(La suite à la prochaine livraison).

(¹) La paroisse de *Phaffans* (Pfeffingen) doit être annexée à la seigneurie de Rougemont. Cette paroisse doit être considérée sous le double point de vue ecclésiastique et séculier ; le premier est le plus étendu. Il est quelques villages qui reconnaissent le curé , mais non la juridiction de Phaffans. Elle est acceptée par Phaffans , où sont l'église paroissiale et le maire , *La Colonge* , *Bessoncourt* (Bussingen) , *Menoncourt* , *Eguenigue* , *Roppe* (Roppach) , *Denney* et *Vétreigne* ; tandis que *Perouse* et *Bethonvilliers* relèvent de la prévôté de Belfort , et *Saint-Germain* , de la seigneurie de Rougemont. Cette réunion de villages , formant la paroisse de Phaffans , prenait le nom collectif de *la Barouche* (*la Parocho* , de *Parschia*). Voyez SCHÖEPFLIN , *Alsatia illust.* , tom. II.

LA FÊTE-DIEU

ET UN

MYSTÈRE DE LA PASSION A FRIBOURG

AU XVI^e SIÈCLE.

Jusque dans la première moitié du XIII^e siècle, l'on n'a jamais songé à célébrer une fête en l'honneur du divin corps du Christ, autre que celle de l'*institution de l'Eucharistie*, qui a lieu le vendredi avant Pâques. Ce ne fut qu'en 1246 que l'évêque de Liège fit cette innovation.

L'événement qui porta ce prélat à cette démarche peut paraître extraordinaire ; il n'en est pas moins vrai.

Dans un couvent de filles de cette ville vivaient deux nones, connues par la sainteté de leurs mœurs et par les extases qu'elles éprouvaient à la suite de leurs longues veilles et de leurs austères pénitences. Un soir que, après de ferventes prières, elles se promenaient, en méditant, au clair de la lune alors pleine, elles furent étonnées de voir à l'astre une échancrure qu'elles n'y avaient point encore remarquée. Persuadées que Dieu voulait par là leur faire connaître une lacune dans la liturgie, elles en vinrent, après de longues conférences ensemble, à se convaincre que le miracle annonçait qu'une fête manquait à celles jusqu'alors instituées par l'Eglise, et que le Ciel avait voulu faire choix d'elles pour la provoquer. Que ne peut l'exaltation sur de jeunes cerveaux, surexcités par l'enthousiasme religieux ! Nos deux nones s'adressèrent à leur directeur spirituel, le provincial des Dominicains, qui prit la chose au sérieux. L'affaire fit du bruit ; et, enfin, comme tout ce qui est surnaturel frappe l'imagination, il s'éleva à ce sujet tant de voix de graves personnages, que l'évêque Robert, qui tenait alors la crosse dans le diocèse de

Liège, ne se sentit pas la force de résister à leurs instances, et consentit à la célébration d'une fête en l'honneur du divin corps du Christ. Il fut réglé qu'elle aurait lieu, chaque année, dans l'intérieur de l'église, le jeudi qui suit le dimanche de la Trinité.

Toute innovation trouve des détracteurs. Celle-ci en rencontra d'autant plus, surtout parmi la congrégation de Saint-Martin, que le prélat n'avait point consulté le pape à ce sujet, et que la cour de Rome n'avait point sanctionné le bref de l'évêque.

Mais à Liège avait aussi été chanoine, puis archidiaque, ce fils d'un simple artisan de Troyes en Champagne, Jacques Pantaléon, qui, plus tard, évêque de Verdun, et ensuite patriarche de Jérusalem, fut revêtu de la pourpre pontificale en 1261 sous le nom d'Urbain IV. Il avait assisté à la création de cette fête; il y avait pris part; et il fut à peine sur le trône de Saint-Pierre, que, se ressouvenant du rôle qu'il y avait joué, non-seulement il en sanctionna l'observation dans le diocèse de Liège, mais encore en recommanda l'introduction dans tous les autres diocèses de l'Occident. Dans la bulle qu'il lança à ce sujet dans le monde chrétien, il appuya principalement sur la *révélation divine* qui avait originairement donné lieu à cette fête⁽¹⁾. Il promit une dispense à quiconque prendrait part à la solennité. Saint-Thomas-d'Aquin fut chargé de dresser l'office de ce jour. Non-seulement ce vertueux jeune homme en composa les paroles, mais encore il les mit en musique. Ce sont ces mélodies qui encore aujourd'hui sont d'usage dans nos temples au jour de la fête du Saint-Sacrement.

Néanmoins peu d'évêques acquiescèrent aux vœux du souverain pontife. Aussi Clément V, en 1311, renouvela-t-il, au concile de Vienne, les dispositions prises antérieurement. Le pape Jean XXII, en 1316, ordonna la procession habituelle. Ce fut alors seulement que la fête devint populaire, et que dans la plupart des villes, et jusque dans les campagnes, on s'ingénia à la célébrer de la manière la plus splendide. En 1318, elle eut lieu pour la première fois en France, ainsi que le prouvent les actes du Synode de Sens en 1320, et celui de Paris en 1323. Néanmoins le pape Martin V, en 1429, et le pape Eugène IV, en 1433, trouvèrent encore à propos de lancer deux nouvelles bulles d'indulgence pour l'entière propagation de cette

(*) *Fuerat quibusdam Catholicis divinitus revelatum, etc... Bullarium romanum, tome 1^{er}, page 146.*

fête. Ce ne fut qu'en 1551, après que le concile de Trente ⁽¹⁾ eut déclaré cette solennité liturgique, qu'elle fut enfin universellement adoptée par toutes les églises catholiques de l'Occident.

Fribourg, au pied de la Forêt-Noire, paraît l'avoir reçue de bonne heure, quoique le plus ancien document qui en fait mention ne date que du commencement du xvi^e siècle. On y lit l'ordre dans lequel, à la procession, devaient marcher les douze corporations ou tribus, corps politique de toute la bourgeoisie; la corporation des bouchers devait marcher la septième. Aujourd'hui, cette tribu est placée en première ligne à cette même procession, en mémoire du coup mortel qu'un boucher, en 1299, porta à l'évêque de Strasbourg, Conrad de Lichtenberg, beau-frère du comte de Fribourg, contre lequel cette ville s'était révoltée. La mort de l'évêque donna la victoire aux Fribourgeois, qui, pour récompenser la tribu des bouchers, lui cédèrent unanimement le premier rang. Si, en 1516 et en 1599, nous la voyons au septième dans la procession et dans le mystère de la passion qui la suivait, c'est que, sans doute, dans cette tragi-comédie religieuse, le rôle principal qu'elle avait à remplir exigeait cette place. Elle reprit son rang d'honneur, qu'elle occupe encore, lorsque la représentation du Mystère fut passé d'usage. La mémoire de l'acte généreux qui lui valut le privilège de marcher la première, prouve, dans tous les cas, que, bien avant le xvi^e siècle, elle jouissait déjà de cette prérogative.

La société des *Meistersænger* de Fribourg, dont un document du 11 mai 1513 contient la confirmation de la part du magistrat ⁽²⁾, avait pris pour engagement, dans son programme, de louer Dieu, de consoler les âmes attristées, et, par ses chants, d'écarter des hommes le blasphème, le jeu et le libertinage. L'esprit de cette société, qui avait son siège dans le couvent des Dominicains, où elle était tenue de donner annuellement deux concerts, l'un, le mardi de la Pentecôte, dans le réfectoire, l'autre, le jour de la Saint-Jean-l'Évangéliste, dans la salle de convocation, était essentiellement religieux. C'était derrière un rideau, autour d'une table, sur laquelle la Bible était ouverte, que ses membres se plaçaient. Indépendamment des œuvres lyriques, composées et exécutées par elle, sortirent aussi de

⁽¹⁾ 13^e séance, 11 octobre.

⁽²⁾ *Badisches Archiv*, publié par MONE, tom. II, p. 195.

son sein plusieurs essais dramatiques , connus sous le nom de *Mystères* , et qui avaient toujours pour objet des scènes bibliques , telles que la vie de David , qui fut jouée en 1593 , et la décollation de Saint-Jean-Baptiste , qui le fut en 1598. Il est presque hors de doute que ce fut d'elle aussi que sortit le mystère de la Passion , qui accompagnait en 1599 la procession de la Fête-Dieu , mais qui déjà , si l'on consulte l'ordre de cette procession , décrété par le magistrat de Fribourg en 1516 (1) , devait dater , pour le sujet du moins , d'une époque bien plus reculée.

Il y avait , à proprement parler , double spectacle , l'un purement représentatif , dans les rues , où les acteurs costumés suivaient la procession , et attiraient sur eux les regards de la foule ébahie ; l'autre dramatique , où sur les tréteaux , élevés au milieu de la place de la cathédrale , ils venaient réciter leurs rôles. Chaque corporation était tenue de faire tous les préparatifs pour la scène dont elle était chargée.

Dès la veille , la ville prenait un aspect de fête. Toutes les cloches , le matin du jour même , annonçaient la solennité. Toutes les fenêtres se garnissaient de banderolles et de fleurs ; toutes les rues que la procession devait parcourir étaient tapissées de branches fraîchement coupées ou d'arbustes ; partout le sol était jonché de feuilles de roses et de buis.

Dans la marche des acteurs , en 1516 , étaient en tête les peintres , que guidait leur bannière , et au milieu desquels figurait Adam et Eve , et l'ange qui tenait le glaive flamboyant.

Derrière eux marchaient les boulangers , où l'on voyait les deux prophètes , l'empereur Auguste , et l'ange Gabriel qui devait annoncer à Marie sa destinée.

Les tailleurs tenaient le troisième rang. On distinguait dans ce groupe l'astronome avec le cadran où figuraient les étoiles , et les trois Rois , suivis de leurs nombreux serviteurs.

Sous la quatrième bannière marchaient les cordonniers. Là Joseph et Marie étaient représentés fuyant en Egypte avec le divin enfant. Derrière , suivaient quatre soldats avec quatre enfants , et le roi Hérode , accompagné de ses valets.

() *Ordnung des Umganges auf unsers Herr Fronleichnamstag* , 1516. Archives de la cathédrale de Fribourg.

Le mont des Oliviers, avec tous les appareils de la sainte légende, était traîné par les charpentiers.

On voyait s'avancer ensuite, sous la bannière des tonneliers, le Christ, conduit par Pilate, et Annas et Caïphe avec leurs valets.

Les bouchers tenaient le septième rang avec les maîtres d'école. On voyait, parmi les premiers, le Christ conduit par un bourreau, et auquel Simon aidait à porter la croix. Un second bourreau conduisait les deux larrons. Dans le groupe des maîtres d'école figuraient Jean et la Vierge Marie, et les autres qui suivaient la croix en pleurant.

Dans la huitième corporation, composée des drapiers, le Christ était représenté après sa résurrection, ainsi que les douze messagers.

Cette bannière était suivie de celle des merciers, où se tordait l'affreux dragon que combattit Saint-George, et que conduisait la jeune vierge, délivrée de ses atteintes par le chevalier, et suivie de son père et de sa mère.

Au dixième rang marchaient les tanneurs. Là figurait la mort avec sa faux, et l'ange qui tenait les instruments de la passion du Christ.

La onzième bannière guidait les forgerons, parmi lesquels un acteur représentait l'ange s'emparant de l'âme, et un autre le Christ, assis sur l'arc-en-ciel, et ayant à sa droite Marie, et à sa gauche Saint-Jean.

Les vigneron terminaient cette longue marche avec les figures du diable et des âmes maudites.

Arrivées sur la place de la cathédrale, toutes les bannières se réunissaient en faisceau sous l'immense estrade, qui représentait dans le fond la ville de Jérusalem, et devant laquelle s'élevaient des hours, richement décorés, où venaient prendre place le magistrat et le clergé, les cavaliers et les dames. Tout le reste de l'immense espace était rempli par le peuple et par les habitants des campagnes, accourus pour jouir du spectacle.

D'abord le *proclamateur* engageait la foule à faire silence, et expliquait les principaux sujets du mystère qui allait avoir lieu. Ensuite le *prolocuteur* rappelait que le Christ, pour sauver les hommes du péché originel, avait revêtu leur humanité. Il résumait tous les tourments que le Sauveur avait endurés pour eux et de leur main.

C'était par l'origine du péché même que le premier acte commençait.

Nous ne possédons plus la pièce, telle qu'elle fut jouée en 1516 par les acteurs dont nous venons de suivre la marche; mais celle qui fut jouée avec la même pompe et à la même occasion en 1599, nous prouve que peu de détails y avaient été changés (1).

Comme dans la marche, les peintres entrent en scène les premiers.

Le diable présente à Adam et à Eve l'arbre qui porte le fruit défendu. « O vous, dit-il, enfants de Dieu dans le Paradis, pourquoi ne mangez-vous pas de ce fruit qui aussitôt peut vous donner à vous-mêmes la divinité? Vos yeux s'ouvriront à la lumière, et Dieu ne vous en voudra point (2). »

Eve ne peut résister à la tentation. Elle avoue naïvement que, depuis longtemps déjà, ce fruit provoque ses désirs (3). Elle en mange et en donne à son époux. Mais à peine ce dernier en a goûté qu'il reconnut sa faute. « O Eve, s'écrie-t-il, tu m'as séduit; tout l'univers va changer de forme; le péché, la mort et l'enfer vont nous poursuivre (4). »

Il veut se cacher; mais déjà l'ange est devant lui avec son glaive. « Adam, lui dit-il, qui t'as appris que vous étiez tous deux nus (5)? » Et, comme dans la Génèse, Adam répond: « La femme, que Dieu

(1) Le manuscrit original se trouve aux archives de la ville de Fribourg.

(2) *O ihr Kinder Gottes im Paradeis,
Warum esset ihr nicht von dieser Speis?
So werdet ihr sehen alsbald,
Der Gottheit Krafft so mannigfalt.
Euren Augen (werden) aufgethan;
Gott wird's Euch nicht für übel han.*

(3) *Fürwahr ich red' bei meiner Brust,
Der Speis' mich hat gar wohl gelust. . . .*

(4) *O Eva, du hast mich bethört,
Und nun die ganze Welt verkehrt,
. . . .
Sünd, Tod und Hölle eilt uns noch, etc.*

(5) *Adam, wer hat dir gezeiget an,
Dass Ihr beide also nackend stahn?*

« m'a donné pour compagne , m'a séduit , et aussitôt que j'ai eu
« goûté la pomme , j'ai reconnu le mal (1). »

Alors l'ange lui annonce les décrets de Dieu , la perte pour lui du Paradis, le travail de la terre auquel il sera contraint pour se nourrir, et les douleurs qu'éprouvera la femme dans l'enfantement. Mais , en même temps , il lui annonce le Rédempteur qui doit naître d'une Vierge et qui sera pour sa race une nouvelle source de consolation (2).

A ce premier épisode succède celui d'Abel et de Caïn ou du premier crime. Caïn exprime la haine profonde qu'il porte à son frère , et fait connaître par son discours le dessein qu'il a conçu de s'en débarrasser par un meurtre.

Les acteurs du second acte sont les tonneliers.

L'ange , Abraham et Isaac sont sur la scène.

Il s'élève entre ces deux derniers un colloque pathétique , surtout du côté du fils qui , avant la mort qui le menace , se rappelle sa

(1) *Die mir Gott zum Weib hat geben ,
Gab mir die Frucht , dass ich sollt essen ,
.....
Sobald ich darin biesen hab ,
Von Stund an ward ich sehend darab , etc.*

(2) *O Vater Adam , Eva Mutter ,
Des Paradeises waret Ihr Hüter ,
Gott hat Euch darum erschaffen ;
Euch ewig zu brauchen aller Suchen.
Ihr aber folgt des Teufels Eingeben ,
Damit verscherzt Ihr Euer Leben.
O Adam , du solltest weiser seyn ,
Denn dass du folgest dem Weibe dein.
Darum sollt Ihr mich verstohn ,
Aus dem Garten Eden müsst Ihr gohn ;
Denn Ihr habt gebrochen Gottes Gebot ,
Darum Euch folgt Jammer und Noth.
Im Schweiss deines Angesichts musst Dich nähren ,
Mit Schmerzen muss dein Weib gebühren.
In Flucht musst Du gefangen seyn ,
Bis gebiert eine Jungfrau rein ;
Den Tröster der Barmherzigkeit ,
Der Euch erlöset von allem Leid , etc.*

mère , et exhale vers elle son amour filial. « Lorsque le feu , dit-il ,
« m'aura consumé , rapporte à ma mère , qu'avant de mourir , ma
« dernière pensée fut à elle , et que je l'ai bénite et recommandée à
« Dieu (1). »

L'ange met fin à cette scène en substituant le bouc au jeune enfant.

Ensuite Moïse et Aaron , chacun dans un long monologue , racontent , l'un , l'histoire des Israélites , l'autre , comment au sacerdoce judaïque a été substitué le sacerdoce chrétien. A la fin de cet acte , Josué et Calèphe traversent la scène , en portant la grosse grappe de raisins. Ils sont suivis des deux prophètes qui passent sans parler.

Les boulangers remplissent le troisième acte.

Au fond du théâtre apparaît l'empereur Auguste avec ses serviteurs , sans doute pour être témoin de la naissance du Christ (2).

Sur l'avant-scène se jouent l'Annonciation et la visite de Marie à Elisabeth. La décoration change , et l'on aperçoit l'étable où est la sainte famille , et l'ange qui annonce plus loin aux bergers la naissance du Sauveur. Ces derniers accourent au milieu des discours les plus joyeux.

Les tailleurs , au quatrième acte , représentent la scène des trois Rois. Ces derniers sont précédés d'un ange qui tient l'étoile , et que suit un astronome qui communique au public ses observations sur l'astre et sur sa signification. Tous les acteurs se jettent à genoux au moment où la Vierge apparaît transfigurée dans le soleil. « Comme
« mère du Christ , le soleil spirituel , je pare , dit-elle , le brillant
« soleil du firmament ; la lune me sert de marche-pied ; les douze
« étoiles qui ceignent mon front sont une image de ma splendeur
« auprès du trône de Dieu (3). » La fin de l'acte est rempli par l'of-

(1) *Wenn mich das Feuer hat verbrennt ,
Sag ihr , ich hab' sie vor meinem End
Gesegnet und befohlen Gott , etc.*

(2) On sait qu'au moyen-âge , on croyait en effet que la sibylle de Tibur avait fait voir à Auguste la Sainte Vierge et son fils.

(3) *Ich ziere
Die klare Sonn' am Firmament ,
Der Mond mir auch zu dieser Frist
Als ein Fusschemel gegeben ist ;*

frande de Marie dans le temple, et par les sentences prophétiques que prononcent l'un après l'autre, Siméon et Anna.

Alors, comme dans la marche que nous avons décrite plus haut, on voit figurer par la corporation des cordonniers la fuite en Egypte. Après Marie et Joseph, viennent quatre guerriers avec les innocents, suivis d'Hérode, qui se tient à quelque distance au milieu des docteurs et de sa suite.

La confrérie des garçons tailleurs, associée à cette tribu, représente l'entrée triomphale de Jésus-Christ dans Jérusalem. Deux d'entre eux figurent les deux prophètes Jérémie et Zacharie, et comme tels prononcent des sentences. La Sainte-Cène, à laquelle un chant des disciples sert de prélude, est représentée par la confrérie des polisseurs de grenats.

Au sixième acte, rempli par les charpentiers, on voit le Christ au mont des Oliviers entre ses disciples et des soldats. L'un de ces derniers dit avec une naïve rudesse que, serviteur de Pilate, tout ce qui lui rapporte de l'argent est bon, et que, puisque Caïphe leur donne un mois de solde et de l'or, il arrête le Christ, tout innocent qu'il est (1). Et en effet il accomplit l'acte, et l'on assiste à une scène jouée par les garçons cordonniers, où Jésus, battu de verges, est couronné d'épines, au milieu des propos les plus railleurs, et couvert de sang, il est ensuite présenté à Pilate.

Les bouchers entrent alors en scène.

A eux est réservé de conduire le Christ au supplice.

Comme néanmoins cet épisode était celui qui demandait le plus de préparatifs, ils étaient assistés par les orfèvres et les maîtres d'école.

*Weil Alles ich verachtet hab ,
So wie der Mond geht auf und ab.
Auf meinem Haupte bedeutet die Kron'
Meine Herrlichkeit am Himmelstron ;
Denn sie gar schön geflochten ist
Aus Sternen zwölf , etc.*

(1) *Ich bin Pilati bestellter Knecht ,
Was mir Geld trägt , dünkt mich Recht.
Nun giebt uns Caïphas das Gold ,
Jeglichem einen Monat-Sold ;
Das wir fangen Jesum-Christ ,
Wiewohl er ganz unschuldig ist.*

La Vierge apparaît la première sur le théâtre, en faisant entendre ses gémissements. Elle prend les assistants à témoins de sa douleur ⁽¹⁾. Les prolocuteurs s'adressent au public pour le rendre attentif à l'importance de la scène, et surtout pour l'engager au silence. Tandis que les prêtres juifs expriment leur mécontentement de l'inscription placée au sommet de la croix, de pauvres frères donnent au supplicié toutes les marques de la plus vive compassion. On se partage au sort les habits du Christ au milieu des discours les plus moqueurs, et on soulève sa croix qui est placée entre celles des deux larrons. Un des acteurs récite les sept sentences au milieu des discours des larrons, des sarcasmes des soldats, des plaintes et des gémissements de Marie, et des consolations que Saint-Jean s'efforce de lui donner. Dès que le Christ s'affaissait et rendait le dernier soupir, le canon tonnait sur le *Burghalde*, rocher qui, au-dessus de Fribourg, avait servi de base à l'ancien château de ce nom.

Mais, sur l'un des côtés de l'estrade, se passait une autre scène que le peuple surtout attendait toujours avec la plus grande impatience. C'était le diable qui jetait la corde à l'inconsolable Judas, et que ce dernier, qui exprimait en quelques vers burlesques son contentement ⁽²⁾, saisissait avec avidité pour se pendre.

Enfin le Christ est mis dans le tombeau au milieu des pleurs et des plaintes les plus touchantes de Marie. On y place des gardes. Mais, cependant, un des disciples de Jésus parcourt la scène, et en exa-

(¹) *O fromme Menschen, jung und alt,
Seht an die Schmerzen mannigfalt,
Die ich in meinem Herzen trag.
O welch ein jämmerlicher Tag,
Den ich erleb' an meinem Kind! —
Das Schwert durchdringt mir meine Seele —
Etc.*

(²) *Ja wahrlich es muss jetzung seyn,
Der Strick gehört an die Gurgel mein;
Der kommt mir eben recht in die Händ'.
Darum wohlauf, flugt und behend,
Denn bei mir ist weder Ruh noch Rast,
Ich henk' mich denn an einen Ast.
Weicht aus und gebt mir Platz dazu,
Damit ich komm' zu meiner Ruh.*

mine tous les recoins. Dans un long monologue, il exprime les peines qu'il ressent, mais aussi l'espoir qui le soutient. Et, en effet, le tombeau s'ouvre de lui-même; les gardes, à moitié endormis, reculent et tombent épouvantés. Les anges viennent chanter en chœur la gloire de la résurrection, et au milieu des pauses instruisent les saintes femmes de ce qui vient d'arriver, et celles-ci le répètent à Pierre et à Jean.

Dans le huitième acte, dont les drapiers sont les acteurs, on voit le Christ apparaître aux apôtres assemblés, et convaincre de sa résurrection l'incrédule Thomas. Il disparaît après les avoir bénis, et leur avoir enjoint d'aller par tout le monde annoncer l'Évangile.

A cette scène succède la légende de Saint-Sébastien, jouée par la confrérie de ce nom. On voit l'empereur turc, accompagné de sa fille, chercher par tous les moyens et par toutes les promesses possibles à faire renier le Christ au jeune homme. Mais Sébastien se montre inflexible; sur l'ordre de l'empereur irrité, il est remis aux gardes qui l'attachent à un arbre, et décochent sur lui toutes leurs flèches.

La scène, occupée alors par les merciers, est remplie par la légende de Saint-Christophe, et par celle du dragon, que conduit la jeune vierge délivrée par Saint-Georges. La jeune fille raconte elle-même comment, dans la Lybie, elle aurait dû être dévorée par la bête, et comment le noble chevalier l'avait sauvée (1). Saint-Georges, à son tour, instruit le public qu'il n'a dompté le dragon que par la force de sa bannière. Aussi, dit-il, « puisque la vie, sur cette terre, n'est « qu'une guerre continuelle, ô Dieu, donne-nous, à nous autres « chevaliers, la force afin que nous puissions vaincre tous nos enne- « mis pour la gloire de ton nom (2). »

(1) *Von diesem Drachen, dem gräßlichen Thier,
Das ich jetzt an meinem Gürtel führ,,
Hab ich sollen, dem Volk zu gut,
Zerrissen werden mit Fleisch und Blut,
In Lybia, bei einer Stadt, etc.*

(2) *Weil das Leben hie auf Erd'
Nichts ist als ein Krieg, der immer währt;
So mach uns zu Ritter stark, o Gott! —
Verleihe, dass wir zu deinem Lob,
All' unsern Feinden siegen ob.*

Ensuite les garçons couteliers trainent le vaisseau de Sainte-Ursule. Dans son trajet le navire toucha les Etats de l'empereur turc, qui, averti par un de ses affidés, en profite pour arrêter une vierge aussi dangereuse à sa foi. Elle, ainsi que toutes ses compagnes et le pape, sont passées par les armes. D'autres scènes, non moins populaires, étaient consacrées aux légendes de Sainte-Apollonie et de Sainte-Cordule.

Le dernier acte est rempli par les trois corporations des tanneurs, des forgerons et des vigneron. Après tant de scènes dramatiques, le poète a, sans doute, senti que l'intérêt diminuait; il a terminé par ce qu'on appelait les quatre dernières choses (*die vier letzten Dingen*), la mort redoutée, représentée avec sa faux, les anges qui, avec la trompette, annoncent le dernier jugement, et le Christ qui vient juger les hommes. On voit le ciel s'ouvrir pour les bons, et l'enfer engloutir les méchants. Mais la vierge apparaît, à la porte de l'Eternité, couverte de son manteau. « Je suis, » dit-elle, en l'entr'ouvrant et en s'adressant à la foule, « une mère de charité, toujours « prête à demander miséricorde auprès de mon fils. O vous donc, « vieux ou jeunes, qui voulez être enfants de Dieu, venez vous réfugier « sous mon manteau. Devenez meilleurs, pendant qu'il en est temps « encore, et avant que vienne le dernier jour, où ma prière sera « inutile ⁽¹⁾. »

Cette allocution à la foule est très-caractéristique. Elle termine le mystère qui, d'après ce que nous avons vu précédemment de la marche de la procession en 1516, et, par conséquent, quatrevingt-trois ans avant la représentation, telle que nous venons de l'exposer,

(1) Weil ich Maria bin bereit,
 Eine Mutter der Barmherzigkeit;
 Gnad' zu erlangen mannigfalt
 Bei meinem Sohn; soll jung und alt
 Die Gottes Kinder wollen seyn,
 Laufen unter den Mantel mein.
 Ihr Leben bessern zu dieser Frist,
 Dieweil noch Zeit vorhanden ist;
 Ehe da kommt der jüngste Tag,
 Um sich nicht mehr helfen mag.

La Vierge au manteau était connue, à Fribourg, sous le nom de *Maria mit dem Mäntelein*.

était , pour le fond du sujet , traditionnelle. Selon les circonstances , on y ajoutait ou l'on y retranchait. Ainsi , dans la marche de 1516 , ne figurait point la scène d'Abel et de Caïn , ni celle d'Abraham et de son fils. La Vierge dans le soleil ne s'y voyait pas non plus , ainsi que Sainte-Ursule et son vaisseau , Sainte-Apolline et Sainte-Cordule. Mais le 6 mai 1555 , le magistrat décréta que le vaisseau de Sainte-Ursule figurerait de nouveau dans la procession , comme aux anciens temps ; ce qui prouve bien la haute date de cette coutume. C'étaient les garçons couteliers qui toujours étaient chargés de cette scène. En 1557, ils demandèrent au magistrat d'en être dispensés , vu leur petit nombre et les frais que cela leur occasionnait. Le magistrat déclara que , ce vaisseau étant toujours l'objet de plus de raillerie que de dévotion de la part du public , il autorisait qu'il fut retranché du programme. En 1604 , au contraire , c'est-à-dire cinq ans après la représentation du mystère , tel que nous venons de le décrire , non seulement le vaisseau fut reproduit , mais les garçons couteliers se cotisèrent pour en construire un second , plus petit , de la valeur de plus de huit florins.

A part ces détails , le fond resta le même. La pièce traversa tout le moyen-âge , jusqu'à ce qu'enfin on reconnut le ridicule de ces spectacles burlesques , où l'on jouait Dieu et les saints , et que , de toute cette pompe de décoration , il ne resta aux corporations que la bannière et le Saint sous lequel elles étaient engagées.

MAX. DE RING.

DÉCOUVERTES ET OBSERVATIONS

FAITES

DE 1855 A 1858 INCLUS ,

DANS L'ARRONDISSEMENT GÉOLOGIQUE DE LONS-LE-SAUNIER (JURA) ,

PAR PLUSIEURS GÉOLOGUES.

INTRODUCTION.

En 1855, le Frère Ogérien, directeur des écoles chrétiennes, à Lons-le-Saunier, et membre de la Société géologique de France, entreprenait une tâche honorable : celle de moraliser la jeunesse Lédonienne par l'enseignement pratique de l'histoire naturelle.

A cet effet, il classa les minéraux et les coquilles modernes du musée ; il obtint d'un savant naturaliste, M. Bonjour, de faire pour la collection des fossiles, ce qui avait été fait pour les deux autres ; bien mieux, il institua des courses géologiques auxquelles il faut avoir pris part, pour en comprendre le charme, et, désireux, non seulement de former un musée du Jura, mais encore de rappeler à la science que son dernier mot n'a pas été dit sur ce magnifique département, il suscita partout des chercheurs de fossiles.

Je fus un de ces chercheurs, et je viens aujourd'hui, après quatre années d'explorations qui m'ont semblé quatre jours, tant ma tâche, au milieu de riches terrains, était instructive et attrayante, présenter, du résultat de mes observations, un exposé que je chercherai à rendre irréprochable, en ne produisant que des faits ; et quand je me permettrai une conjecture, en la livrant pour le peu qu'elle pourra valoir ; c'est à cette condition, d'ailleurs, que les faibles travaillent utilement, ou que, le succès faisant défaut, ils obtiennent l'indulgence du monde scientifique.

J'ai, pour mieux m'abriter encore, une autre observation à présenter. Je manquerai souvent aux règles de la langue difficile que

j'étudie , à cinquante-cinq ans , et la faute en sera , non au désir d'éviter , mais à la difficulté de trouver le tour ou le terme technique.

Cela dit , je n'ai plus qu'un désir à exprimer : c'est de voir mon peu de talent d'exposition ne pas trop nuire au but que je me propose ; celui d'appeler l'intérêt sur les seize étages de l'arrondissement de Lons-le-Saunier , et surtout de ne pas laisser passer inaperçu ce fait encourageant pour le catéchiste , que parfois l'humble chercheur peut beaucoup pour la science.

*Etages crétacés découverts , à Lains , par MM. Bonjour ,
Defranoux et frère Ogérien.*

Craie supérieure à silex (22^e étage sénonien) , non encore signalé , soit dans le Jura du Doubs , soit dans les départements du Jura et de l'Ain.

Craie chloritée (20^e étage cénomanien) , non encore signalé dans les départements du Jura et de l'Ain.

Gault (19^e étage albien) , non encore signalé dans l'arrondissement de Lons-le-Saunier.

Néocomien (17^e étage) , non encore signalé dans le même arrondissement.

En juin 1857 , ayant reçu , comme provenant de Lains , un oursin en silex , et ne me souvenant pas d'y en avoir moi-même découvert un , en 1856 , sous les yeux d'un géologue d'Arinthod , M. Liebelin , je me refusai à croire au fait qui , s'il était vrai , disais-je au porteur du fossile , indiquait la présence , à Lains , d'un terrain crétacé semblable à ceux de l'Yonne.

Dans mon doute , je portai l'oursin à MM. Bonjour et frère Ogérien qui , précédemment , m'avaient assuré que la craie à silex n'existait pas dans le Jura français : ils le prirent avec raison , pour un galérite albo galerus Lamarck. Ces géologues partagèrent mon incrédulité , et après examen du fossile trouvé par moi , en 1856 , ils approuvèrent mon dessein d'aller examiner , à Lains , les lambeaux de terrains blancs que je disais y avoir aperçus.

Je partis , et aidé de M. Liebelin , je trouvai non seulement plusieurs fossiles en silex , mais encore la craie en place.

Présentés à MM. Bonjour et frère Ogérian, mes échantillons, nombreux et variés, levèrent leurs doutes, et la présence, au moins de la craie supérieure, à Lains, devint pour nous un fait que nous n'avions plus qu'à observer ensemble sur les lieux.

Dans une première visite, nous constatâmes, à Lains, l'existence de la craie précitée, du néocomien et des sables du gault.

A quelque temps de là, nous reçûmes de M. Liebelin : 1° un *turritites costatus* indiquant l'existence, à Lains, de la craie chloritée ; 2° deux ossements qui, soupçonnés jusqu'à détermination sûre, d'avoir appartenu au *Bosprimigenius*, avaient été trouvés entre les sables du gault et la terre végétale ; 3° une multitude de petits ossements fossiles indéterminables, extraits des sables du gault.

Dans une seconde visite, en juin 1858, nous nous livrâmes à une étude complémentaire qui nous fit rencontrer, de St-Julien à Lains, l'oxfordien des roches non en place du Bajocien, le Corallien, le Kimméridgien, le Néocomien, le Portlandien, la craie supérieure, la craie chloritée, les sables du gault et le gault.

Revenus à Lons-le-Saunier, nous présentâmes nos preuves au savant professeur de paléontologie, M. Coquand, qui, les trouvant irrécusables et complètes, nous pressa de publier nos découvertes ; c'est ce que fit aussitôt M. Bonjour, et ce que je fais aujourd'hui, dans le but, non de modifier, mais de confirmer son excellent mémoire.

Corrélation des terrains observés.

La craie en place visible se dissémine, près de Lains, sur une surface de près d'un kilomètre de longueur et de dix mètres de largeur.

La masse principale du dépôt qui a au moins deux mètres de puissance visible, couronne, à l'une des extrémités de son grand axe, la montagne elliptique qui sépare Lains de Montagna, et qui domine de près de cent mètres, les vallées d'érosion dont elle est entourée.

Voici les deux itinéraires que nous avons suivis, pour y arriver.

Premier itinéraire.

Au nord de la route de St Julien à Lains.

1° Oxfordien ;

2° Corallien ;

3° Kimméridgien ;

4° Néocomien moyen, en sortant duquel on tombe sur la craie

supérieure, la craie chloritée, les sables du gault, et le gault dont il va être question.

Second itinéraire.

En suivant la route de S^t Julien à Lains, et sans s'en écarter, à droite, de plus d'un kilomètre,

- 1° Oxfordien ;
- 2° Silex non en place du bajocien ;
- 3° Corallien avec magnifique polypiers et nombreux silex de la craie ;
- 4° Néocomien moyen, couvert de silex de la craie ;
- 5° Urgonien ;
- 6° Dans la forêt, sables du gault ;
- 7° De la forêt au chemin de S^t Julien à Lains, Portlandien ;
- 8° Craie supérieure sans silex, non loin de laquelle sont des sables du gault ;
- 9° Craie avec silex, d'abord très-rares, puis très-abondants ;
- 10° Delà à cent mètres de Lains, terre végétale mêlée de nombreux débris de silex et de craie ;

11° Delà au point où s'est terminé le premier itinéraire, d'abord combe où, à trois mètres de profondeur, il a été trouvé trois osselets fossiles dont il sera ailleurs question, puis carrière dans l'intérieur et à côté de laquelle se montrent disposés comme ci-après, la craie supérieure, la craie chloritée, les sables du gault et le gault.

- 1^{re} couche : Terre végétale couverte et mêlée de silex ;
- 2^{me} couche : Craie mêlée de silex en décomposition ;
- 3^{me} couche : Lit de silex en décomposition ;
- 4^{me} couche : Mélange de craie, de sable et de silex ;
- 5^{me} couche : Sable crayeux avec une multitude de fossiles en craie chloritée.

A la droite et le long de l'ensemble de ces couches, celle de terre végétale exceptée, sables du gault.

Au-dessous de la carrière et sur celui de ses côtés qui regarde Louvenne et Montrevel, gault.

Il est à remarquer :

- 1° Qu'à Lains, le santorien ou craie à silex repose immédiatement sur le cénamonien ou rothomagien ;
- 2° Que la masse de la craie supérieure à nombreux silex, a une puissance que des fouilles seules permettraient d'apprécier ;

3° Que cette masse offre une stratification toute particulière, en ce que les silex et la craie, au lieu d'y alterner, s'y trouvent mêlés ensemble.

Fossiles caractéristiques des quatre terrains découverts.

Néocomien : *Ostrea couloui* — *Janira atava*, etc.

Gault : *Belemnites minimus* — *Ammonites Beudanti* — *Ammonites splendens* — *Ammonites lautus* — *Ammonites regularis* — *Ammonites tardè furcatus* — *Ammonites mamillatus* — *Turrilites Puziozianus* — *Avellana subincrassata* — *Natica gaultina* — *Trochus conoïdeus* — *Turbo chassianus* — *Cerithium excavatum*, etc.

Craie chloritée : *Nautilus archicianus* — *Ammonites rothomagensis* — *Ammonites mantelli* — *Ammonites falcatus* — *Scaphites aequalis* — *Turrilites costatus* — *Acteon ovum* — *Catopygus carinatus* — *Galérites subcylindricus* — *Discoïdea cylindrica*, etc.

Craie supérieure à silex : *Micraster breviporus* — *Micraster brevis* — *Galérites albo galérus*, etc.

Conjectures.

Des fouilles exécutées sur toutes les parties de la montagne qui sépare Lains de Montagna pourraient seules faire découvrir, avec les gîtes de la craie supérieure, de la craie chloritée et du gault, des lambeaux des 21^e et 23^e étages, Turonien et Danien.

N'ayant pas trouvé, entre Pymorin et Montrevel, les terrains crétacés que j'y cherchais, je pense que, si les 20^e et 22^e étages existent ailleurs qu'à Lains, on ne doit espérer les trouver que sur la montagne néocomienne séparant Montagna du dessous de Dessia, et à partir de là, dans la direction des montagnes de l'Ain.

A en juger par les nombreux silex dont je vais indiquer les gîtes, la mer crétacée de Lains aurait occupé, avant les érosions anciennes, une étendue bien supérieure à celle dont nous avons administré la preuve.

Ainsi, les silex abondent de Lains à Montagna, de Montagna au-dessous de Dessia, de Lains à St-Julien, de St-Julien à Montagna, d'Andelot à Veyria, et sur la partie du premier plateau du Jura et de la plaine de la Bresse, située entre Paisia et St-Amour.

Aussi les silex se présentent, en nombre assez restreint, il est

vrai, à Lancette, Dessia, Dramelay, Cesigna, Arinthod, Savigna, Fetigny, Aromas, Vosbles et Patornay.

J'ajouterai, simplement pour mémoire, que, parmi des fossiles du néocomien, recueillis à Lamoura, arrondissement de St-Claude, j'ai trouvé un silex de la craie qui me fait penser, 1° que la craie supérieure a aussi existé là-haut; 2° qu'il ne faut pas aller chercher loin du Jura, les lieux d'où peuvent avoir été charriées les roches de l'espèce qui abonde dans de nombreuses localités de la Bresse lédonienne et du Jura.

Faute d'être assez compétent, je laisse au maître qui, comme M. Coquand, attachera une importance extrême à notre découverte, le soin de dégager les faits dont, à mon avis, elle est féconde.

Les fossiles caractéristiques des étages crétacés trouvés à Lains, ont été déposés au musée de Lons-le-Saunier, où, avec de nombreux échantillons de craie et de silex, ils sont à la disposition de la science.

Le 11 novembre 1858, après rédaction de cette esquisse, j'ai constaté, près de St-Julien, au-delà de l'oxfordien, que le bajocien est en place là où il m'avait paru se rencontrer à l'état simplement erratique, ce qui ne change rien à la question des terrains crétacés, mais ce qui m'empêche de continuer d'affirmer la nature corallienne des magnifiques polypiers de St-Julien.

En outre, j'ai remarqué les faits suivants, sur la montagne elliptique crétacée de 2 kilomètres de largeur sur 4 kilomètres de longueur, qui sépare Lains de Montagna.

Le gault et le néocomien avec ou sans leurs fossiles caractéristiques, s'étendent au loin, et en plusieurs lieux, dans la forêt qui couvre une grande partie de la montagne.

La couche où abondent, près de la masse de craie supérieure, les coquilles du 20° étage, ne contient décidément pas de craie pure en roche.

La masse de grès vert, contiguë à cette couche, renferme, mêlés ensemble, les fossiles du gault et ceux de la craie inférieure.

A cent pas de la même couche, dans la direction de Louvenne et Montrevel, d'assez nombreuses coquilles du 20° étage se trouvent disséminées sur les parties du sol qui ont été fouillées.

En conséquence, plus on observe, plus on a à se dire que le triangle décrit par St-Julien, Montagna et Montrevel a besoin, pour être suffisamment connu, que les travaux d'exploitation le débarrassent,

sur bien des points , de la terre végétale qui couvre les parties crétaées non entamées par les érosions anciennes.

A cette occasion , il me sera permis de regretter le départ de M. Liebelin pour qui le sol fossilifère des cantons de St-Julien et d'Arinthod avait peu de secrets , et dont les découvertes de médailles de la craie nous ont bien éclairé dans nos recherches. Cet intelligent collaborateur a eu comme nous la peine ; comme nous il doit avoir la récompense ; et , d'ailleurs , de même que César , le géologue ne peut être frustré de ce qui lui revient : puisse la justice que je viens lui rendre ici , être pour lui un dédommagement suffisant de ce que son nom ne figure pas , au titre de ce travail , avec les nôtres !

*Découverte par M. Defranoux , du Néocomien moyen (17^e étage)
sur la montagne qui sépare Montagna du dessous de Dessia.*

Tout le long de cette montagne , comme d'une extrémité à l'autre de la montagne elliptique qui sépare Lains de Montagna , j'ai trouvé le néocomien à *Ostrea couloui*.

Découverte par M. Defranoux , du Néocomien moyen à Cousance.

Même découverte que sur la montagne qui sépare, l'une de l'autre, les communes de Montagna et de Dessia.

*Découverte par M. Defranoux , de la Molasse à cailloux
impressionnés à Paisia.*

A Paisia , au pied du premier plateau du Jura , j'ai découvert , à la fin de 1857 , de nombreux poudingues que M. Bonjour , à qui je les ai présentés et qui , plus tard , en a trouvé avec moi de semblables en place , a regardés avec raison comme constituant la molasse à cailloux impressionnés , dont la présence , dans l'arrondissement de Lons-le-Saunier , n'avait pas encore été signalée.

Cette molasse a été décrite par M. Benoît , dans sa remarquable esquisse de la carte géologique et agronomique de la Bresse et de la Dombes.

Les poudingues que j'ai recueillis sont composés de silex de la craie, de roches jurassiques et néocomiennes, de fossiles du même étage et de calcaires que je n'ai pu déterminer.

Découverte par MM. Defranoux et Bonjour de la Molasse à cailloux impressionnés, à Cousance.

Même découverte qu'à Paisia.

Ici la molasse se trouve confondue avec le néocomien moyen, en compagnie, comme d'ailleurs à Paisia, de nombreux et gros silex de la craie.

On remarque aussi, à côté de la molasse dont il s'agit, des sables en roche, qui semblent être marins et appartenir à la période tertiaire.

Non loin du dépôt, apparaît une marne cendrée qui ne renferme que de rares végétaux fossiles, et qu'à première vue, M. Bonjour a soupçonnée être falunienne.

Cousance, comme Paisia, étant situé au pied du premier plateau du Jura, on n'a qu'un pas à faire pour se rendre de cette localité dans la Bresse où, sans compter les nombreux silex disséminés entre S'-Amour et Paisia, silex venus évidemment du Jura par le penchant de la montagne qui en est couvert, on rencontre, de Vers à S'-Amour, des débris de pachydermes, des coquilles d'eau douce dont peu d'intactes ou susceptibles d'être extraites sans bris, des lignites pyriteux ou non, des marnes, des argiles, des limons, des sables, les uns gros, les autres tenus, et des galets granitiques ou calcaires, isolés ou en lits, bien dignes d'intéresser le géologue désireux de rendre à la science un immense service, en débrouillant, d'un bout à l'autre, la nappe immense dont une partie seulement peut se dérouler autour de lui.

Sable remarqué à Andelot, par MM. Bonjour, frère Ogérien et Defranoux.

Ce sable, non jurassique, est ici rose, là violet, ailleurs bigarré; très-fin, il forme une masse placardée contre la montagne séparant

Andelot de Veyria, et se trouve surmonté d'une terre végétale où abondent de gros silex de la craie.

Le sable dont il s'agit, le seul de son espèce dans l'arrondissement de Lons-le-Saunier, est-il crétacé ou tertiaire ? Assurément il doit être l'un ou l'autre, car Andelot est distant de 6 kilomètres seulement de la craie de Lains, et de trois kilomètres de la vallée du Surand, où a été trouvé un beau groupe de balanes tertiaires, et dont M. Benoît a dit, dans son travail sur la Bresse :

« La formation d'eau douce.... touche, à l'Est, le rivage jurassique ;
« elle pénètre même dans l'intérieur du massif montagneux, ainsi
« que le montrent des dépôts identiques à ceux de la Bresse, distri-
« bués dans la vallée du Surand, soit dans le voisinage de Villéversure
« et Bohas...., soit à Soblay. »

Le groupe de balanes dont il vient d'être question, a été donné à M^{me} Guillaumot, de St-Julien, par le curé de Louvenne, qui l'avait trouvé dans les alluvions dominées par son village. Or Louvenne appartient à la partie jurassienne de la vallée de Surand, jusqu'à laquelle M. Benoît, dont je confirme l'observation, ne me semble pas avoir poussé ses explorations.

De tout quoi il peut être conclu, que des faits de haute importance sont à dégager de l'étude approfondie de la partie jurassique de la vallée du Surand et du sable d'Andelot, non loin duquel, dans la direction de Thoissia, on trouve, en outre, dans un sol rouge, de nombreux grains de fer pisolitique, parfaitement semblables à ceux que j'ai recueillis sur le gault de Lains.

Description sommaire du sous-sol de la partie de la Bresse circonscrite par les communes de Bletterans, Vincent, Lombard, Arlay et Ruffey.

Dans une couche de terre végétale de 20 à 120 centimètres de hauteur, lit immense de cailloux de toutes grosseurs et de petits galets granitiques détachés des grès du lieu éloigné d'où ils proviennent ; ce lit, qui est sans mélange de terre végétale et légèrement cimenté par la cristallisation, a une puissance visible d'un à huit mètres ; la plupart des galets granitiques, infiniment moins nombreux que les cailloux calcaires, sont des grenats, des quartz blancs ou bleus, des quartzites et des gneiss, ayant le même aspect

que ceux des Vosges , les seuls que je puisse leur comparer , faute d'avoir vu ailleurs le granite et les grès.

Dans l'intérêt de l'étude approfondie que sollicite la Bresse , j'ai fait hommage au musée de Lons-le-Saunier d'une défense de pachyderme , trouvée dans le gravier dont il vient d'être question , et à laquelle je consacre immédiatement une mention particulière.

*Découverte par M. Defranoux , d'une défense de pachyderme ,
entre Vincent et Lombard.*

Cette défense , qui évidemment appartient à un mastodonte ou à un jeune Eléphas primigenius , a été trouvée dans la Bresse , sous un gravier creusé à deux mètres de profondeur ; indiquer le lieu où elle a été recueillie , c'est exprimer l'opinion qu'elle n'était pas là en place ; elle sera décrite , avec les restes d'un Eléphas primigenius dont il va être question , par le frère Ogérien qui l'a jugée digne d'une étude attentive.

*Restes d'un Eléphas primigenius , découverts à Lavigny , par
M. Coquet , chef de division à la préfecture du Jura.*

Ces restes ont été trouvés à environ dix kilomètres en avant de Lombard , dans une vallée étroite du premier plateau du Jura , dominée par des terrains , les uns du lias ou de la marne irisée , les autres du bajocien.

Sauf une défense et un fémur énormes , qui se délitent pour bientôt se réduire en poussière , ces restes s'étaient convertis en une marne bleue savonneuse où l'on en trouve parfaitement conservé le tissu cellulaire.

En attendant le mémoire du frère Ogérien , j'exprime l'opinion que ce gigantesque pachyderme n'était pas là en place , et qu'il a été charrié par un flot venu de la Bresse ; ce qui me le fait penser , c'est que j'ai recueilli sur les montagnes du Lias qui environnent Lons-le-Saunier , situé au pied du premier plateau du Jura , à peu près sur la même ligne que Lavigny , des galets de quartz blanc , identiques à ceux qui se rencontrent dans la Bresse , d'Arlay à Bletterans.

Découverte par M. Defranoux , d'Arkoses , à Mantry et Sellières.

Sur le premier plateau du Jura , au sommet de la montagne où perche Mantry et tout le long de la hauteur où est assise la maison curiale de Sellières , j'ai trouvé à l'état erratique , non des galets de quartz blanc , comme à Lons-le-Saunier , mais plusieurs arkoses semblables à celles dont il sera question dans l'article ci-après , et qui malgré leur ressemblance avec celles des Alpes , me semblent provenir de la région de la forêt de la Serre , ou même de la Bresse où cependant je n'en ai pas rencontré une seule de l'espèce.

DEFRANOUX ,

président de la Société d'émulation du Jura , et membre
correspondant de celle des Vosges.

(La fin à la prochaine livraison.)

PROCÈS

EXTRAORDINAIREMENT INSTRUIT CONTRE

PIERRE TSCHERNEIN ,

Bedeau de l'Université luthérienne , accusé d'avoir débité et vendu des estampes scandaleuses et injurieuses à la religion catholique.
— Jugé le 10 juin 1728.

LE FAIT.

Le lendemain de la dernière fête de Dieu , un écolier catholique fut chés l'accusé *Tschernein* pour acheter un livre , car il en tenoit boutique ; il vit sur la table plusieurs *Estampes des plus scandaleuses*. Elles représentaient au haut une espèce de procession , un ours portoit le bénitier et l'asperger ; un loup tenoit la croix , et un lièvre portoit un flambeau ; un porc et un bouc les suivoient , portant sur les épaules une espèce de civière sur laquelle étoit couché un renard ; sous cette civière on voyoit un chien ou un singe. La partie inférieure de l'Estampe représentoit un autel , un calice et un livre dessus , et un âne qui disoit la messe ; on en voyoit un autre qui figuroit le diacre chantant l'Evangile. Un singe lui servoit de sous-diacre , qui tenoit le livre appuyé sur son front.

L'écolier frappé de cette impiété acheta une de ces Estampes , et s'en alla tout de suite la montrer à son professeur. Le cas fut dénoncé à M. l'Ammeistre régent , qui envoya tout de suite ses gardes se saisir des Estampes et du vendeur ; on fit en même temps une exacte recherche dans sa boutique et dans toute sa maison pour voir si on n'y trouveroit pas la planche de ces images. On ne la trouva pas. Le procureur fiscal donna aussitôt plainte au Grand Sénat contre *Tschernein* et le procès lui fut fait et parfait. M. le cardinal de Rohan , qui étoit ici et qui avoit porté le Saint-Sacrement à la procession de la fête de Dieu , envoya une de ces Estampes à la Cour et demanda à

M. le préteur royal une prompte et exacte justice. Le Sénat nomma des experts qui rapportassent si ces images étoient antiques ou nouvellement empreintes ; ils décidèrent qu'elles étoient fort anciennes.

L'accusé dit pour sa décharge : qu'en sa qualité d'antiquaire , il a acheté ces estampes dans l'inventaire de Dallhoffen , aussi antiquaire ; que lui , accusé , les a tenu (*sic*) toujours dans sa boutique sans la moindre malice , ni mépris pour la religion ; que l'empreinte de ces mêmes Estampes s'est trouvée dans une pierre dans la cathédrale même de cette ville longtemps avant le luthéranisme ; qu'elle se voit encore aujourd'hui dans le petit livre qui contient la description et les figures des choses rares et curieuses de la cathédrale ; que ce livre se vend ici publiquement et que par conséquent lui accusé qui le débite pareillement , n'avoit pas de scrupule à se faire en vendant et en débitant les Estampes dont il est question.

Ces faits historiques ont été vérifiés. *Schadeus* , ministre à Strasbourg , dans sa chronique , imprimée en 1617 , rapporte qu'en l'année 1298 un célèbre ouvrier a gravé sur la pierre du chapiteau d'une colonne qui se trouve vis-à-vis de la chaire dans la cathédrale de Strasbourg différentes figures extraordinaires , sçavoir un âne qui dit la messe , à qui d'autres bêtes brutes servent de ministrants ; un ours et un porc , qui portent comme une relique un renard ; que ces animaux portent aussi l'eau bénite et des flambeaux. Un autre historiographe , nommé *Jean Wolff* , dit : que dans ses voyages étant venu à Strasbourg en 1551 pour voir les curiosités de cette ville , on lui avoit fait remarquer la même gravure ci-dessus mentionnée.

Schadeus , dans sa description de l'église cathédrale et de la tour de Strasbourg , où il fait mention , comme il a été dit , de cette gravure , ajoute qu'un nommé *Mentzer* , fameux sculpteur , en a fait une planche et débité des Estampes telles qu'on les voit dans le petit livret imprimé en 1617. Sur les Estampes mêmes qui se sont trouvés (*sic*) chés l'accusé , on voit la colonne ou chapiteau de (*sic*) laquelle sont en petit les figures que l'Estampe représente en grand.

Les historiens prétendent que ce qui a donné lieu à ces infâmes images gravés (*sic*) ci-devant sur une pierre dans la cathédrale , ça été une zizanie et une faction fort animée entre les membres du chapitre de cette église , à partir de laquelle le graveur s'est prêté pour insulter aux autres sous la figure de différents animaux et de leurs différents naturels. Quoiqu'il en soit , il est assés prouvé que l'origine

des Estampes dont il s'agit , se tire de cette gravure qui s'est trouvée sur une colonne de la cathédrale longtemps avant le luthéranisme. Il s'y voit même encore aujourd'hui quelque chose de pareil qui doit avoir une époque également ancienne sur la porte d'airain , construite en 1543. On voit dans un petit quarré en sculpture la représentation d'un couvent ; les moines en sortent avec la croix et les bannières et vont au-devant d'un de leurs frères , qui leur apporte une fille qu'il tient sur ses épaules (j'ai vu moi-même cette figure). Cette porte d'airain s'ouvre tous les ans principalement pour la procession de la fête de Dieu.

Il résulte donc des circonstances du procès que l'accusé n'est pas l'auteur des infames Estampes qui en font l'objet ; il n'est pas chargé non plus de les avoir imprimé (*sic*). Son délit consiste à les avoir tenu (*sic*) dans sa boutique à vente et d'en avoir débité ouvertement , et même dans un tems qui le rend extrêmement suspect d'affectation et de mauvais dessein ; vû que le débit s'est fait le lendemain de la procession de la fête de Dieu dont l'auguste solennité et magnificence choque les esprits foibles parmi les luthériens.

On ne peut considérer sans horreur le corps de délit. Y a-t-il rien de plus scandaleux , de plus injurieux à notre religion , de plus impie que ces Estampes ? L'accusé , tout luthérien qu'il est , devoit en avoir horreur lui-même. L'image de la croix qu'il doit regarder aussi bien qu'un catholique comme l'instrument sacré de notre rédemption , l'image du calice qui représente la passion et la mort de notre divin Rédempteur , le livre de l'Evangile , toutes ces choses saintes et sacrées représentées sous les pieds des animaux vils et immodés ; comment l'accusé pourroit-il se justifier d'avoir acheté , comme il le dit lui-même , de pareils (*sic*) Estampes , de les avoir exposé (*sic*) en vente , de les avoir tenu (*sic*) dans sa boutique ? Quel (*sic*) horrible imprudence ; si ce n'est pas affectation maligne et dessin (*sic*) prémédité de les répandre (*sic*) dans le public par la vente qu'il en a fait (*sic*) dans une occasion ou (*sic*) les catholiques venoient célébrer une de leurs plus augustes ceremonies et à laquelle l'infame Estampe a trait visiblement.

Composer ou seulement débiter un libel (*sic*) contre l'honneur de son souverain ou contre le bien de l'Etat et de la Patrie : fabriquer ou débiter sciemment (*sic*) de la fausse monnaie , ne sont-ce pas des crimes que les loi (*sic*) et les ordonnances veulent être punis avec une égale severité.

Le fait qui a donné lieu à ce procès a causé un scandale public ; il faut qu'il soit publiquement réparé ; la religion l'exige ; la cour, qui en est informée , s'y attend ; l'intérêt même des luthériens le demande.

JUGEMENT.

Le Grand Senat de la ville de Strasbourg ayant pris connoissance du procès extraordinairement instruit à la requête du procureur fiscal demandeur et plaignant contre Jean-Pierre Schernin (*sic*) accusé , a déclaré ledit Schernin dument atteint et convaincu d'avoir exposé en vente et débité des Estampes scandaleuses et injurieuses à l'honneur de la religion — pour reparation de quoi l'a condamné à faire amende honorable nud en chemise , la corde au col , tenant en main une torche de cire ardente du poids de deux livres , au-devant de la porte principale de la cathédrale , où il sera mené par l'exécuteur de la haute justice : et là étant nuë tête et à genoux déclarer qu'imprudemment et comme mal avisé il a tenu dans sa boutique exposé en vente et débité des susdites Estampes ; qu'il s'en repent et en demande pardon à Dieu , au Roi et à justice ; ordonne en outre que lesdites Estampes seront brûlées par les mains du bourreau en la présence de l'accusé devant ladite porte de la cathédrale. et a été ledit Thernin (*sic*) banni à perpétuité de la ville et de sa juridiction , à lui enjoint de garder son ban sous les plus grandes peines et condamné en tous les dépens.

(Communiqué par M. AUG. STOEBER).

BIBLIOGRAPHIE.

FLORE D'ALSACE, 3^e vol., 1^{re} partie, renfermant la géographie botanique des Vosges et des plaines rhénanes-alsatiques. 1 vol., 8 feuilles, 192 p. (2^e, 40^e). par F. KIRSCHLEGER.

Cette première partie du 3^e volume de la *Flore d'Alsace*, du collaborateur de cette *Revue*, M. le professeur Kirschleger, est un travail extrêmement important pour l'histoire de la végétation de nos plaines et de nos montagnes.

Les études géographico-botaniques sont encore peu connues de nos lecteurs. La *Phytostatique*, c'est-à-dire, la connaissance des causes qui déterminent les *stations* et la dispersion des plantes, est une science qui ne date que du commencement de ce siècle, grâce aux travaux initiateurs d'Alex. de Humboldt et d'Aug. Pyr. Decandolle. Dans ces dernières vingt années cette science a été cultivée avec soin par une foule de naturalistes de tous les pays, notamment par les Allemands et les Suisses. M. Alph. Decandolle a publié en 1855 un grand travail ou deux gros volumes résumant à peu près nos connaissances à cet égard (1). En 1848 M. THURMANN avait publié sa *Phytostatique du Jura* et des pays voisins (2 vol. in-8°).

M. Lecoq, de Clermont-Ferrand, vient de terminer neuf gros volumes sur la *géographie botanique* du plateau central de la France; M. Sendtner, de Munich, un volume très-épais, sur la distribution des plantes dans les Alpes bavaoises. M. Kirschleger nous donne aujourd'hui son travail sur la géographie botanique des Vosges et de l'Alsace en un petit volume de 192 p., in-12. Nous nous bornons à signaler les divers chapitres de cet ouvrage indiqués à la page 175.

1. *Introduction. Végétation et flore. Définitions.*

(1) *Géographie botanique raisonnée*, 2 vol. 8°. Genève 1855.

2. *De la surface de sol alsato-vosgien.* (Sur 866,000 hectares, il n'y a plus que 40,000 qui soient vagues ou incultes). Dans les deux départements du Rhin, ce chiffre même diminue chaque année.
3. *De la situation et de la physionomie générale des régions rhénano-vosgiennes.*
4. *Hydrologie.* (Cours d'eau, sources, tourbières, etc.).
5. *Orographie et altitudes.* (Montagnes et leurs hauteurs).
6. Climat et météorologie.
7. Géologie des Vosges et de l'Alsace. (Bibliogr. etc.).
8. Tableau des altitudes. (Ce tableau est méthodique par un groupement fort utile et intéressant de chiffres).
9. Végétation naturelle ou spontanée; généralités.
10. Végétations spéciales.
 - a) Hautes-Vosges *granitiques*, entre 1000 et 1400 mètres.
 - b) Hautes-Vosges *erratiques*, entre 1000 et 1426 mètres.
 - c) Les Vosges *granitiques*, entre 600 et 1000 mètres.
 - d) Les Vosges *granitiques*, entre 200 et 600 mètres.
11. Végétation du grès vosgien.
12. Végétation du massif du Champ du Feu.
13. Végétation des terrains calcaires sous-vosgiens.
14. Végétation des plaines rhénanes.
 - a) De l'alluvion du Rhin, ancien et moderne.
 - b) De l'alluvion de l'Ill.
 - c) De l'alluvion des torrents vosgiens qui se jettent dans l'Ill.
 - d) De l'alluvion sableuse des rivières vosgiennes qui se jettent directement dans le Rhin.
15. Végétation du Jura septentrional comparée à celle des Vosges, aux altitudes de 400 à 1400 mètres.
16. Végétation du Kaiserstuhl.
17. Végétation du Schwarzwald.
18. Végétation du Palatinat (Bavière-rhénane).
19. Végétation de la Lorraine.
20. Végétation des Vosges de la Haute-Saône.
21. Des *grandes Stations*.
 - a) Forêts et bois; b) prairies et pâturages.
 - c) Champs, vignes, champs (mauvaises herbes).
 - d) Lieux vagues et décombres; e) murs, ruines, etc.
 - f) Bords des routes; g) lieux inondés, vaseux, incultes.

- h) Rochers et rocailles ; i) lieux aquatiques et marécageux.
22. Défrichements et de leurs effets.
23. Naturalisations.
24. Statistique végétale.
- a) Tableau de 13 fam., les plus riches en espèces, sur différents points du domaine floral alsato-vosgien.
 - b) Tableau comparatif de toutes les espèces vaseuses dans différents points du domaine floral.
 - c) Des rapports numériques des plantes des montagnes, des collines et des plaines.
 - d) Des plantes au point de vue de leur fréquence et de leur rareté.
 - e) Des plantes considérées au point de vue de la coloration de leurs fleurs.
 - f) Des plantes au point de vue de leur durée.
 - 1) Espèces ligneuses.
 - 2) Espèces herbacées.
 - g) Des plantes consid. au point de vue de l'époque de leur floraison.
25. Des plantes hybrides naturelles.
26. Des plantes grimpantes, volubiles, parasites, etc.
27. Des familles et des genres au point de vue numérique.
28. Agriculture. Plantes agricoles et potagères ; fruitiers.
- a) Aperçu historique.
 - 1) Plantes cultivées depuis le ix^e siècle.
 - 2) Plantes cultivées depuis le xvi^e siècle.
 - 3) Tableau des plantes agricoles cultivées de nos jours.
 - b) Bibliographie agricole en Alsace.
 - c) Physionomie agricole de quelques cantons.
 - d) Viticultures.
 - e) Jardins, Parcs ; allées, promenades, etc.
29. Additions nouvelles à la *Flore d'Alsace*.
30. Additions à la *Revue bibliographique et historique*.
31. Additions à la *Bibliographie de la Phytostatique alsato-vosgienne*.

Ce squelette décharné de l'ouvrage que nous annonçons montre suffisamment de combien de sujets intéressants l'auteur s'est occupé. On verra que la rédaction des tableaux a dû coûter des peines infinies à l'auteur. Le tableau de la Viticulture est surtout fort intéressant en

mettant sous les yeux des lecteurs les observations météorologiques avec le rendement de la vigne en qualité et quantité. En général, ce nouveau travail de M. Kirschleger touche à une foule de points de la vie sociale et de l'économie politique ; à la richesse et à la pauvreté d'un pays ; à la poésie et à la prose des rapports entre les choses et les hommes. Et tout cela sans pédantisme scolastique, au contraire. On sent que ce petit livre a été écrit sans prétentions, avec négligence même, mais il y a du cœur et de la bonne volonté. Il y a de l'érudition, peut-être beaucoup, mais on n'en aperçoit guère ; tout paraît être un produit *natif* du sol alsacien. Il y a probablement des oublis, des lacunes, des erreurs, dans ces intimes détails aussi variés que multiples. L'auteur a commencé par les hauteurs des Vosges granitiques ; il nous en décrit brièvement les pâturages, les ravins, les escarpements, les forêts, les tourbières, les ruisseaux. Aux botanistes qui herborisent à ces altitudes, l'auteur indique ce qu'ils pourront trouver dans chaque localité et station. Telle plante restera à des niveaux élevés dont elle ne descendra pas : par exemple, l'Anemone des Alpes, la Gentiane jaune, la Pensée des Vosges, telles autres sont entraînées dans les vallées et ornent encore les bords du torrent quand celui-ci a déjà mis en mouvement une vingtaine d'usines. L'auteur nous fait traverser les forêts sombres et moussues, les prairies émaillées de fleurs, et nous indique les *bonnes* et *mauvaises* bottes de foin à récolter ; ou bien il nous mène dans les bruyères ou sur les plateaux du grès des Vosges dont il nous fait admirer les falaises abruptes. Une autre fois il déploie la riche végétation des collines calcaires, sous-vosgiennes, ou des collines granitiques basses de Turckheim et Scherwiller. En un mot, il conduit partout, dans les Vosges et l'Alsace, sur les bords du Rhin comme sur la cime des Ballons. L'homme n'est jamais oublié et c'est vers l'*utile* que la pensée de l'auteur semble toujours converger. Les tableaux agricoles sont également fort intéressants ; l'on voit que sous Charlemagne l'Alsace était déjà fort riche. Ces considérations suffissent pour recommander ce livre.

F. J. MONTANDON.

L'ANCIENNE ALSACE

A TABLE.

DEUXIÈME PARTIE. (¹)

AUX HOMMES GRAVES. — FONDATION DU PATÉ DE FOIE GRAS. — SA DIVULGATION. — LES TRUFFES ALSACIENNES. — LES ESCARGOTS. — UNE APPARITION DE COQUILLAGES DE MER. — EXCURSION CHEZ LES MONTAGNARDS ET LES PAYSANS. — OPINION DU MÉDECIN MAUGUE SUR LA TABLE ALSACIENNE. — UNE NAÏVETÉ DE M^{lle} DE MONT-PENSIER. — LES POISSONS D'ALSACE. — LA PÊCHE D'AUTREFOIS. — RICHESSE DE NOS RIVIÈRES. — QUELQUES INDIVIDUS FAMEUX. — LES POISSONS VOYAGEURS DU RHIN. — LES SALAISONS MARINES. — L'ÉCREVISSE. — LE MARCHÉ AUX POISSONS DE STRASBOURG. — INVASION LORRAINE. — LE POISSON ET LES PRINCES — LES POISSONS ANTIQUES DES PÊCHEURS STRASBOURGEOIS. — INFLUENCE D'UNE CARPE DU RHIN SUR UN FINANCIER DE L'ÉCOLE DE FOUQUET.

Cinq années de méditations et de silence n'ont fait que me raffermir dans mes convictions. L'art de nourrir le genre humain est un art louable et son histoire ne mérite point les dédains que les hommes graves affectent d'avoir pour ce sujet. O penseurs éthérés ! que vous auriez raison d'être si superbes , si vous ne viviez que dans les pures régions de l'idéal ! O hommes austères ! que vos mépris seraient édifiants , si vous consentiez à ne pas dîner , ou , si tout au moins , je pouvais me persuader que votre nature contemplative préfère une collation frugale à un dîner savant et bien ordonné ! Quand je vous

(¹) Voir la première partie , livraison de juin et juillet 1855 , page 241.

verrai cette force d'âme, je croirai que le spectacle des variations de la philosophie, des religions et des empires vous séduit autant que le tableau des variations de l'art culinaire. Quand je vous verrai tirer de la cendre de votre foyer la racine qui a fait la gloire de Curius Dentatus, je conviendrai que la vertu vous soutient plus que la bonne chère. Mais tant que vous me paraîtrez plus friands des œuvres de Véry que de celles de Leibnitz, et que vous savourerez plus doctement les morceaux délicats inventés par Carême que les morceaux oratoires de Cicéron et de Bossuet, permettez-moi, ô hommes graves, de croire qu'il ne vous déplaît point de jeter, à la dérobée, un regard curieux sur ces feuilles qui sont la meilleure part de l'histoire de nos pères. Rien ne vous empêchera, après les avoir lues, de vous croire toujours aussi graves que devant.

Reprenons notre sujet au point où nous l'avons laissé. J'ai célébré le pâté de foie gras de Strasbourg. J'étais au cœur de la gastronomie alsacienne. J'y veux revenir pour quelques instants, afin de ranimer ma veine. Tout n'est pas dit encore sur ce mystère de l'art. A quel savant adepte de la chimie culinaire devons-nous le pâté de foie gras, tel qu'il triomphe actuellement d'un bout de l'Europe à l'autre ? Voilà ce qu'il convient d'éclaircir à cette heure.

Le maréchal de Contades, commandant militaire de la province d'Alsace depuis 1762 jusqu'en 1788, craignant, à ce qu'il paraît, de se commettre à la cuisine d'une province si nouvellement française, amena avec lui son cuisinier en titre. Il s'appelait Close et était normand. Il conquit dans la haute société de cette époque la réputation d'un habile opérateur. Le cuisinier normand avait deviné, par l'intuition du génie, ce que le foie gras pouvait devenir dans une main d'artiste et avec le secours des combinaisons classiques empruntées à l'école française. Il l'avait, sous la forme du pâté, élevé à la dignité d'un mets souverain, en affermissant et en concentrant la matière première, en l'entourant d'une douillette de veau haché que recouvrait une fine cuirasse de pâte dorée et historiée. Le corps ainsi créé, il fallait encore lui donner une âme. Close la trouva dans les parfums excitants de la truffe du Périgord. L'œuvre était complet. Cela paraît bien simple aujourd'hui, et où est le miracle, dira-t-on ? Eh ! mon Dieu oui, cela est simple, comme toutes les grandes choses, comme la découverte de la gravitation, de la vapeur et de l'Amérique.

L'invention de Close resta un mystère de la cuisine de M. le maré-

chal de Contades. Tant que dura son commandement en Alsace, le pâté de foie gras ne franchit point sa table aristocratique. Mais le jour de la publicité et de la vulgarisation approchait avec l'orage révolutionnaire qui devait déchirer tant d'autres voiles et ébruiter tant d'autres secrets. L'on était en 1788. M. le maréchal de Contades quitta Strasbourg et fut remplacé par le maréchal de Stainville. Close fatigué de servir un grand seigneur, prévoyant peut-être que les grands seigneurs allaient finir, aspirant, d'ailleurs, à l'indépendance et amoureux par-dessus le marché, se décida à rester à Strasbourg. Il fit la cour à la veuve d'un pâtissier français nommé Mathieu, qui demeurait dans la rue de la Mésange, et l'épousa. Il confectionna pour le public et vendit officiellement depuis lors les pâtés qui avaient fait les délices secrètes de la table de M. de Contades. C'est de ce modeste laboratoire que le pâté de foie gras est parti pour faire le tour du monde !

Les bourgeois qui dénigrent la révolution sont bien aveugles et bien prévenus ! Sans elle, le pâté qui trône au sommet de la série des jouissances gastronomiques serait peut-être encore l'apanage et le privilège des maréchaux de France, ou tout au moins des gentilshommes.

Close n'avait cependant que jeté les fondements de sa grande découverte. Un autre cuisinier congédié par la révolution devait la compléter et la perfectionner.

Les parlements venaient de disparaître avec tout l'ancien régime. Leurs premiers présidents n'avaient plus guère de goût pour les plaisirs de la table. Celui du parlement de Bordeaux, M. Leberthon, licencia sa cuisine. Le chef de ce laboratoire célèbre vint, au hasard, chercher fortune à Strasbourg. Il était jeune, intelligent, ambitieux, et formé dans les meilleures doctrines. Il se nommait Doyen. Après avoir débuté par les plus modestes confections, notamment par les *chaussons* de pommes, dans lesquels il excellait, il s'adonna aux *chaussons* de veau haché. Il y gagna une fortune assez ronde qui le mit en état de faire concurrence à Close. J'ignore où était le premier siège de son industrie. Mais elle devint hautement florissante lorsqu'il la transporta dans l'ancienne tribu des orfèvres, dite à l'*Echasse*, rue du Dôme. Doyen perfectionna savamment et consciencieusement l'œuvre de Close, et il doit être considéré comme le second fondateur du pâté de foie gras, comme celui qui en a le plus glorieusemen

répandu la célébrité et affermi l'empire. Il est le docteur et le pontife de cette phalange de pâtissiers habiles et heureux, les Jehl, les Fritsch, les Muller, les Blot, les Artzner, les Hummel, les Henry, qui soutiennent encore aujourd'hui avec éclat le vieux renom de l'invention succulente de Close le normand.

Du foie gras à la truffe, la transition s'offre d'elle-même. L'Alsace produit ce cryptogame odorant et savoureux, en petite quantité, il est vrai, et d'une qualité inférieure à la truffe fameuse du Périgord. Notre truffe croît principalement dans la forêt de la Hart dont le sol est sec et sablonneux. Les règlements forestiers prohibant l'introduction des porcs dans les forêts, l'on ne peut se servir, en Alsace, de ces chercheurs infatigables et sûrs. Ce sont les habitants, hommes et femmes, des villages voisins de la Hart qui en font la recherche et la cueillette en septembre et en octobre. Les femmes passent pour posséder, à un plus haut degré que les hommes, la sagacité naturelle ou le don divinatoire qui amène les riches récoltes. Elle ne doivent probablement ce privilège qu'à leur patience, à un esprit plus attentif et au désir de faire du profit. Ce sont elles aussi qui viennent les vendre dans les villes. L'on a réussi à dresser des chiens pour la quête des truffes de la Hart (*Trüffelhunde*). On les tient enfermés jusqu'à la saison de la récolte, pour ménager leur odorat et pour conserver à leur flair la finesse, la subtilité et la sûreté nécessaires pour cette chasse si délicate. L'ami de l'homme se montre très-intelligent et très-empressé dans cet office. On dirait qu'il a compris toute la valeur que la gourmandise de son maître attache à la truffe. Le porc n'est qu'un chercheur égoïste; il déterre la truffe pour satisfaire sa propre sensualité; le chien est un ouvrier désintéressé qui travaille pour l'honneur, et qui consacre ses facultés olfactives au plaisir de l'homme. Presque toutes les espèces de chiens sont aptes à cette industrie; mais les *Spitz*, les roquets et les caniches sont préférés. J'ai plaidé pour un garde forestier qui avait tué le caniche d'un éclusier du canal, parce que ce caniche, au dire de l'éclusier, avait excité la jalousie et la haine du garde, par la concurrence redoutable qu'il lui faisait dans la recherche des truffes. Le garde n'échappa au Code pénal que parce que la Cour refusa de reconnaître à la victime la qualité de chien de garde; mais sur l'action civile, le forestier fut condamné à 400 francs de dommages-intérêts et aux frais.

Nos truffes sont moins colorées que celles du Midi et leur arôme est moins pénétrant et moins intense. Elles ne pourraient être dignement employées dans les compositions solennelles, dans les grandes œuvres de l'art culinaire. Ces nobles travaux réclament impérieusement le concours des arômes dominateurs et des essences vigoureuses de la truffe du Périgord. — La nôtre ne doit aspirer qu'à l'honneur de rendre service dans les cuisines de second ordre où on l'emploie, comme sa sœur de France, à garnir des volailles, à relever le goût des sauces, à parfumer les pâtés et les terrines, à fortifier les omelettes, etc. — Des patriotes passionnés prétendent, cependant, que les truffes d'Alsace émigrent parfois dans le Périgord ⁽¹⁾ où elles obtiennent des lettres de naturalisation qui les font admettre sur nos tables comme des produits authentiques de la province privilégiée. J'avoue que je ne crois pas à ce miracle, et que je me contente d'être convaincu que nos restaurateurs, nos pâtissiers et nos maîtres-d'hôtel associent, par des mariages de raison trop fréquents, l'une et l'autre espèce dans leurs compositions. Le fait est déjà suffisamment grave.

La Hart est la carrière principale d'où l'Alsace tire ce tubercule; mais elle n'est pas la seule qui le fournisse. Certains bois de chêne de la plaine, tels que le Neuland et le Frohnholtz, près de Colmar, le produisent aussi. Une petite montagne, près d'Orschwihr, sur laquelle se trouvait autrefois une chapelle consacrée à S^{te} Polona, avait la réputation, au XVII^e siècle, de donner les meilleures truffes de la contrée. C'est le topographe-gentilhomme Ichtersheim qui nous l'apprend : « *Auf diesem Berg werden die schönsten Griebeling (Artofile), ein Genus einer so gesagten Hirsch-Brunst gegraben.* » ⁽²⁾ Et il ajoute qu'on expédie ces « délicatesses » bien loin dans l'Allemagne et même en France. Il paraît aussi que la quête des truffes sur cette montagne constituait un privilège soit seigneurial, soit communal, je ne sais lequel, car le même auteur dit qu'il était très-sévèrement défendu de se livrer à cette recherche.

Une mention que je trouve dans les anciens comptes communaux de Sainte-Marie-aux-Mines me fait penser que l'on récoltait aussi la truffe dans les montagnes du val de Lièpvre : « 20 septembre 1673. Payé à Hans Caspar Hæderich pour un voyage qu'il a fait à Nancy

⁽¹⁾ *Arrêts et décis. de la Cour de Colmar*, tom. 50, p. 271.

⁽²⁾ ICHTERSHEIM, *Topograph. Alsatiæ*, II, p. 50.

« par ordre de Monseigneur l'Intendant Poncet porter une boîte de truffes à Monseigneur de Louvois : 5 florins 36 kreutz. » (1) Allons, ces truffes du vieux temps n'étaient pas si méprisables, puisqu'un intendant de Louis XIV osait les faire porter de Sainte-Marie à Nancy par un messenger spécial, et les offrir en présent au dur et sombre Louvois. Il est regrettable que l'histoire ne nous apprenne point si le ministre du grand roi les a trouvées à son goût.

Dans tous les cas, nous savons qu'un autre personnage fameux les aimait à la passion. Le préteur royal de Strasbourg, M. de Klinglin, qui scandalisa toute l'Alsace, au milieu du XVIII^e siècle, par sa somptuosité et ses profusions, avait créé dans sa domesticité un office spécial qui devait assurer l'abondance de la truffe d'Alsace dans ses cuisines. Celui qui en était revêtu portait le titre de *chasseur aux truffes* (*Trüffeljäger*); il avait, outre son traitement, droit à trois cordes de bois; il résidait à Illkirch, seigneurie qui appartenait au préteur, et où il avait une maison de plaisance. Cet officier était chargé de diriger les recherches ou la quête des truffes, soit au moyen d'hommes, soit au moyen de porcs. Peut-être même employait-il déjà les chiens, car il n'y a aucune invraisemblance à penser que parmi les 200 chiens (2) qui composaient le chenil de M. le préteur, il se trouvait une escouade de *chiens truffiers*. L'existence de cet officier nous révèle, en outre, que les truffes étaient recueillies dans les environs de Strasbourg. D'autres parties de la Basse-Alsace en produisaient assez copieusement; mais elles étaient inférieures à celles de la Haute-Alsace et du duché de Bade; l'on signalait surtout les territoires de Lipsheim, de Limmersheim et de Sermersheim, et au premier rang celui de Hindisheim, le plus renommé de tous. L'on prétend même qu'on en a trouvé autrefois dans les bastions de Strasbourg. (3)

Ce n'étaient pas seulement les dignitaires profanes de l'ancien régime qui s'occupaient d'introduire et de propager, chez nous, des

(1) *Comptes communaux de St-Marie-aux-Mines. Année 1673.* Archives du Haut-Rhin.

(2) BECK, *Factum des injustices et des cruautés commises par J^b de Klinglin.* — Amsterdam 1752, fol., page 74. Cet auteur accuse même le Préteur de nourrir ses chiens avec le pain des pauvres, et de le prendre à l'hôpital ou à l'aumônerie de Saint-Marc.

(3) *Annuaire du Bas-Rhin* pour l'an VII, p. 279.

raretés alimentaires ; l'Eglise elle-même ne dédaigna pas d'apporter sur la table de nos pères un plat de sa façon : les escargots.

J'ai de la peine à croire que l'humilité et le désir de la mortification ont fait entrer l'escargot dans les cuisines monastiques. L'humilité aurait eu la main plus heureuse qu'on ne le voit communément. C'est la lutte contre le besoin, c'est la difficulté de satisfaire en même temps les règles canoniques et les délicatesses gustuelles des abbés dégénérés de l'ancienne simplicité, qui ont dû porter quelque hardi cuisinier-moine à mettre sous le joug de l'art ce mollusque presque repoussant. Mais le carême est si long, si triste, si énervant ! le poisson, quand il est imposé, fatigue si vite ! qu'il faut bien attendre des prodiges du génie qui nourrit l'homme. (1)

On sait que parmi les mollusques terrestres, le genre *hélice* offre quelques espèces qui sont édules : l'hélice *vigneronne*, l'hélice *chagrinée*, l'hélice *némorale*, l'hélice *des jardins* et l'hélice *sylvatique*. Dans la Lorraine et l'Alsace les deux premières sont seules usitées dans l'alimentation. L'hélice vigneronne est commune partout : dans les vignes, dans les bois, dans les prés et les champs cultivés, dans les trous des vieux murs. Celles des vignes et des houblonnières sont les plus recherchées. Les connaisseurs préfèrent les manger à la sortie de l'hiver, lorsqu'elles sont pourvues de leur épiphragme et qu'elles n'ont pas encore couru ; ils leur trouvent un goût plus délicat. C'était un mets que l'on mangeait avec délices dans les derniers siècles. Les vrais gourmets en sont encore friands dans le nôtre, quoiqu'il soit assez lourd à digérer. Il est en grande réputation à Nancy ; aussi cette ville envoie au loin ses escargots. (2) Anciennement, tous les monastères d'Alsace, et quelques châteaux, avaient leur escargotière, espèce de réservoir où l'on nourrissait avec soin l'hélice vigneronne. Ce mollusque s'y propageait et acquérait, par une nourriture choisie, une qualité qui le faisait rechercher. La tradition rapporte que les escargotières des Capucins du Weinbach et de Colmar jouissaient d'une certaine renommée et que les amateurs

(1) On rapporte, il est vrai, que les Romains faisaient usage des escargots, et qu'ils avaient poussé très-loin la science de les nourrir et de les améliorer. Mais, peut-on croire qu'un pareil secret n'aura pas péri dans le naufrage général de la civilisation !

(2) PUTON, *Mollusques des Vosges*, p. 9.

laïques avaient la faculté de s'y approvisionner, en payant. Ce petit commerce de gourmandise se pratiquait, sans aucun doute, dans toutes les localités où existaient des maisons monastiques.

Je n'ai pas pu m'assurer si la meilleure des espèces d'hélices, la *chagrinée*, a été introduite en Alsace, mais je le crois. Elle est extrêmement abondante dans le Dauphiné. C'eût été bien loin pour des gens du monde de l'aller chercher là, mais pas trop pour des gens d'église. Les Chartreux de Metz (1) l'avaient tirée du pays de Grenoble et acclimatée dans leur couvent. De leur escargotière elle s'est répandue dans le jardin botanique de la ville, où elle se propage encore aujourd'hui. Nous n'avions qu'une Chartreuse en Alsace, celle de Strasbourg, transférée après la réforme à Molsheim. Les religieux de Metz eussent été bien égoïstes, s'ils n'avaient pas fait participer leurs frères d'Alsace au bienfait d'une immigration qui rappelait leur origine commune à tous les enfants de Saint Bruno.

Il y avait encore une autre espèce de mollusques qui servait comme aliment, mais non aux moines; c'était la mulette allongée (*unio elongata*). Elle est coriace, d'un goût désagréable et d'une digestion laborieuse; elle n'habite que la Vologne, rivière célèbre par les perles que la mulette allongée dépose dans ses eaux (canton de Gérardmer). Les habitants pauvres des bords de cette rivière la mangent encore quelquefois aujourd'hui.

A un repas donné par le magistrat de Strasbourg, en 1628, aux margraves de Bade, on servit des coquillages de toute espèce; mais le chroniqueur ne les désigne point. (2) Comme il ajoute que tout le monde s'étonna beaucoup qu'on eût pu les conserver si frais, il faut en conclure que c'étaient des mollusques marins. Ce fait n'appartient donc à notre sujet que sous un autre point de vue, celui du luxe et de la recherche qu'on apportait aux festins d'apparat.

Enfin, pour que mes indications ne soient pas entièrement marquées du caractère de l'inutilité archéologique, j'informe mes lecteurs que l'hôtel de l'*Aigle* à Schlestadt a conservé la tradition la plus pure au sujet des escargots, et qu'on les y sert, à la sortie de l'hiver, aussi succulents et aussi fins qu'oncques ne les apprêtèrent les moines, voire même les Chartreux.

(1) PUTON, *Mollusques des Vosges*, page 9.

(2) WENCKER, *Chron. mss.*, tom. III, *ad ann.* 1628. Bibl. de Strasbourg.

Après cette longue nomenclature d'aliments recherchés dans lesquels l'imagination gastronomique a dévoilé un coin de sa riche et inépuisable fantaisie, il me semble que l'esprit aime à se détendre et se reposer au spectacle des repas humbles et naïfs de quelques unes de nos populations agrestes. Dans les campagnes, la nourriture a de tout temps et forcément été d'une simplicité et d'une uniformité presque patriarcales. Les montagnards des Vosges, agriculteurs, bûcherons, marquards, tisserands ou fileurs, ne voyaient sur leur table qu'un pain noir et lourd, du laitage, quelques légumes grossiers, du fromage; la viande était une apparition des grands jours. Plus tard, la pomme de terre les a délivrés de la faim et a élevé relativement le niveau de leur bien-être matériel. Sur la fin du XVIII^e siècle, la viande ou le lard prit un caractère constitutionnel au dîner du dimanche. ⁽¹⁾ Dans la région de Belfort, l'alimentation était un peu plus substantielle; les légumes en formaient la base et la viande de porc y était associée plus souvent que dans les montagnes; les *quartiers* (*Schnitz*) y étaient connus. ⁽²⁾ Au Ban-de-la-Roche, les mœurs étaient encore si primitives sur la fin du siècle dernier, que la feuille de l'ail-oursin y était employée comme l'assaisonnement le plus agréable de la pomme de terre. ⁽³⁾ On la trouve déjà au val d'Orbey en 1709, dans celui de Munster dès 1699. Nous devons ces dates aux procès que les curés élevèrent au sujet de la dîme. ⁽⁴⁾ Le pays de Délémont et de Porrentruy, qui a fait partie du département du Haut-Rhin, ne connaît cette solanée que depuis le milieu du XVIII^e siècle. Avant son introduction, la nourriture des paysans ne consistait qu'en laitage, en pain noir de seigle ou d'orge, et en quelques légumes élémentaires. ⁽⁵⁾ Dans les cantons industriels, elle était meilleure; on y déjeûnait et on y soupait généralement avec du café au lait, parfois avec du beurre ou du fromage. Les viandes salées ou rôties y étaient d'un usage assez fréquent. Le plus grand luxe dans les cantons purement agricoles de ce petit pays était d'avoir, au dîner du dimanche, un énorme plat de choux surmonté d'un morceau de

⁽¹⁾ *Annuaire du Haut-Rhin*, an XIII, n-18, page 221.

⁽²⁾ CORRET, *Histoire de Belfort*, p. 119.

⁽³⁾ OBERLIN, *Propos. géolog.*, p. 154.

⁽⁴⁾ *Arrêts notables du Conseil Souverain d'Alsace*, tom. II, p. 300.

⁽⁵⁾ MOREL, *Statistique de l'évêché de Bâle*, page 267.

lard et de viande salée ; ce mets s'appelait *brésy*. ⁽¹⁾ Le potage au riz , qui le croirait , était un régal réservé pour les occasions solennelles , les enterrements , les naissances , les mariages. La simplicité , la rudesse de notre cuisine nationale inspiraient , en général , si peu de respect et de sympathie aux Français , que le médecin Maugue , archiâtre d'Alsace , osait la caractériser , sur la fin du xvii^e siècle , de la manière suivante : « Outre que les aliments participent du climat
« où ils croissent , ils sont par eux-mêmes grossiers et visqueux ; ces
« aliments consistent en épinards , en raves , en navets tant crus
« que cuits , en fèves , en pois , en *chneits* (Schnitzen) , en riz , en
« orge mondée , et en choux de toute espèce..... Les Alsaciens ne
« sont pas friands de bonne chère ; leurs viandes sont mal apprêtées ,
« leurs ragoûts sans délicatesse , leur roti sec ; ils mangent peu de
« viande ; ils font une soupe d'une ou de deux livres de bœuf qui se
« promène quelque temps dans un baquet d'eau bouillante ; les herbes
« n'y cuisent pas ; on se contente de les mettre sur le pain coupé
« lorsqu'on y verse le bouillon ; s'ils mangent peu de bonne viande ,
« ils en mangent beaucoup de mauvaise.... Ils aiment le rôti fort sec ,
« et il est ordinairement à demi-froid quand on le sert , parce que
« l'usage est de le porter dans le vestibule pendant qu'on mange les
« salades qui sont les premières servies et seules..... Que peut pro-
« duire un genre de vie tel que celui des Alsaciens , qu'un sang gros-
« sier , épais , froid et mal travaillé ?.... » ⁽²⁾ Voilà un jugement un peu vert. Si l'on songe que Maugue parlait plus particulièrement des villes et surtout de Strasbourg , l'on sera forcé de convenir qu'il ne nous a pas gâtés par l'éloge. Je me rassure en pensant qu'il a un peu exagéré et vu les choses avec prévention. Au fait , M^{lle} de Montpensier a aussi redouté notre cuisine. Quand elle passa avec Louis xiv à St^e-Marie-aux-Mines , en 1674 , elle s'amusa à y dormir toute la journée : « Comme la poussière , dit-elle , s'y attache à la viande , je n'y man-
« geai quasi rien ; je prenois des œufs , des bouillons et buvois du
« vin du Rhin. » La spirituelle princesse oubliait que le bouillon était fait avec de la viande. ⁽³⁾

⁽¹⁾ MOREL , *loc. cit.* , p. 263.

⁽²⁾ B. MAUGUE , *Hist. natur. d'Alsace* , mss. de la Bibl. imp. , in-fol. , II , pag. 128 , 129 , 130 , 132.

⁽³⁾ *Mémoires de M^{lle} de Montpensier* . Coll. Michaud et Poujoulat , xxviii , 479.

Nous trouvons encore aujourd'hui dans le Kochersberg l'image fidèle des repas tels qu'ils se pratiquaient il y a plusieurs siècles. Ce tableau a son intérêt de curiosité. « A onze heures, la cloche du village annonce le dîner. A moins que les travaux de la moisson ou de quelque autre récolte importante ne retiennent les gens dehors, tout le monde, grands et petits, se rassemble autour de la table qui est de chêne ou d'érable, et y prend place selon son rang et son âge. Le haut de la table est occupé par le fermier, le père de famille. A sa droite est placé le grand-père, à sa gauche le fils aîné; après l'aïeul viennent la grand'mère, la femme, les filles, la première servante, la seconde et la gardeuse d'enfants; après le fils aîné, se placent le premier valet, le second, les journaliers et les petits garçons. Les mets, presque toujours des légumes couronnés de lard savoureux, sont apportés dans des plats formidables. Ils passent à la ronde et chacun se sert lui-même. Il n'y a qu'un verre pour toute l'assistance. Le père de famille le remplit de vin de son cru, le passe à l'aïeul, boit après lui, et le passe à gauche du côté des hommes. Il revient au père après qu'il a desservi toutes les bouches masculines. » (1)

Dans l'ancien comté de Hanau, dans les villages répandus autour de Bouxwiller, la viande fraîche ne paraissait sur la table des paysans que rarement, et seulement le dimanche. Le porc fumé et salé y était servi trois fois par semaine. Le paysan l'aimait très-gras, parce que, selon son expression, il sert à la fois à nourrir et à graisser (*schutzi und schmutzi*). Les légumes habituels étaient les pommes de terre, les choux, la choucroute, les navets, les haricots, les pois, les lentilles, les fèves, les quartiers de fruits séchés, l'orge mondée. Le sel, le poivre et le safran en étaient les assaisonnements. En hiver, l'on faisait trois repas, et en été quatre. Le premier entre 7 et 8 heures, le second à midi, le troisième entre 4 et 5 heures, le dernier à la tombée de la nuit. Le repas principal était celui du matin. Il se composait d'une soupe, de légumes, de viande, et à défaut de viande, d'une bouillie ou d'une omelette fortifiée de farine (*Eierkuchen*). A midi l'on mangeait froid, hormis dans le temps de la moisson. A quatre heures, on servait du pain, du fromage blanc, ou

(1) STOEGER, *Le Kochersberg*, p. 29.

du beurre et des raves , le tout arrosé de vin. Le soir , l'on avait une soupe et de la salade , ou des pommes de terre et du lait caillé. ⁽¹⁾

Cette vie si simple , c'est cependant l'aisance , la recherche , le luxe , si on la compare à celle d'une classe spéciale de nos montagnards. Au sommet des Hautes Vosges , dans la région des chaumes , les pâtres et les fromagers ne vivent que de petit-lait , de fromage , de pommes de terre cuites à l'eau ou sous la cendre , et d'un pain violet qui acquiert la dureté du biscuit de bord. Ils ne voient jamais de fruits , jamais de vin. La viande est une rareté , presque une fête. Toute leur vaisselle consiste en une soupière de fer battu , avec quelques cuillères. Ne cherchez rien au-delà ; tout le reste serait du superflu , et le pâtre du Hohneck , dit l'abbé Jaquel , croit qu'il est de sa dignité de n'en point avoir. ⁽²⁾

A côté de ces tableaux modestes de la vie rustique , nous oserons placer , pour la simplicité , les dépenses de bouche d'un héros. Lorsque Turenne logea en 1645 à l'auberge du *Bouc* à Saverne , avec une suite de quinze hommes , sa dépense , que la ville paya , ne se monta pour quatre jours , (du 7 au 10 mars) qu'à 67 liv, 17 sols et 4 deniers. ⁽³⁾

Je n'ai dit qu'un mot , en passant , des ressources abondantes que les rivières de l'Alsace fournissaient autrefois à la table de nos aïeux. Ce riche sujet mérite que j'y revienne. Anciennement , nos cours d'eau étaient animés par des populations aquatiques nombreuses et pressées qui se reproduisaient librement avec cette fécondité phénoménale que la nature leur a départie. Les rivières et les ruisseaux avaient un volume d'eau plus considérable et plus constant , grâce aux forêts épaisses qui , dans nos montagnes , protégeaient leurs sources et leurs réservoirs d'alimentation naturelle ; elles étaient plus couvertes dans leur parcours ; leurs communications n'étaient point interrompues par les ouvrages d'art que l'industrie a multipliés de nos jours. Elles avaient un aspect sauvage , un caractère solitaire , qui favorisait la conservation et le développement de leurs habitants , dont les mœurs ombrageuses , la timidité , l'amour du mystère et du silence sont connus de tout pêcheur. Elles n'avaient pas souffert la

⁽¹⁾ SCHWERZ , *Landwirtschaft im Nieder-Elsass* , p. 22.

⁽²⁾ JAQUEL , *Topogr. de Gérarmer* , p. 98.

⁽³⁾ *Archives communales de Saverne*. Comptes de 1645.

dévastation et la ruine que notre siècle a laissé se consommer avec une négligence et une imprévoyance que les économistes ont signalées et qui commencent, heureusement, à inquiéter l'Etat (1). Les anciens règlements sur la pêche étaient plus sévères que les nôtres et surtout mieux observés parce qu'ils avaient un caractère plus local. Je ne veux point traiter ici la matière de la pêche qui exige, comme celle de la chasse, un travail spécial et distinct. Mais je puis faire remarquer avec quel soin, avec quelle vigilance, les anciens administraient cette branche importante de la production alimentaire, et avec quelle jalousie les bénéficiaires de certains droits maintenaient et défendaient leurs prérogatives. La célèbre charte de 982, par laquelle l'empereur Othon conféra à l'évêque de Strasbourg, Erckenbald, la comitive de cette ville, mentionne, à ses articles 116 et 117, les droits suivants :

« Les pêcheurs doivent pêcher tous les ans avec tous leurs engins ,
 « dans un temps où l'eau sera propice à la pêche , pour l'usage de
 « l'évêque , et ce pendant trois jours et trois nuits entre la Nativité
 « de la Vierge et la fête de St.-Michel. Les endroits où ils pêcheront
 « sont sur le Rhin , entre Felderen en aval et Ruest en amont , sur
 « l'Ill jusqu'à Ebersheim , sur la Brusche jusqu'à Molsheim , sur la
 « Schutter jusqu'à Merbourg , et sur la Kintzig jusqu'à Kindersdorff ,
 « le tout aux frais de l'évêque. Personne n'entreprendra de les troubler
 « dans la dite pêche , ou de les exclure des eaux renfermées dans les
 « espaces désignés , si ce n'est de celles qui sont arrêtées par des écluses.
 « — Personne ne pourra , sans la permission de l'évêque , ou de son
 « grand pannetier , pêcher dans la Brusche , depuis le fossé supérieur
 « de la ville jusqu'au fossé inférieur près de l'abbaye de St.-Etienne (2). »

L'évêque de Strasbourg a joui de ce dernier droit en vertu du statut de 982 jusqu'à la révolution. C'était une espèce de fief qu'il conférait à des particuliers. De 1746 à 1789 il se trouva entre les mains de la famille Dürr, l'une des plus anciennes dynasties de pêcheurs de Strasbourg. En 1686, il s'éleva des contestations entre la ville et l'évêque au sujet de ce droit de pêche ; mais un arrêt du conseil souverain d'Alsace, de 1713, le maintint à l'évêque (3). L'on voit aussi, par les

(1) M. le préfet du Haut-Rhin a pris, le 15 septembre 1858, un nouvel arrêté relatif à la pêche, dont on ne peut que louer les utiles et sages dispositions.

(2) KOENIGSHOVEN-SCHILTER, p. 728.

(3) GRANDIER, *Hist. des évêques de Strasbourg*, II, p. 93.

chartes des donations faites aux maisons religieuses, aux IX^e et X^e siècles, que les donateurs ont toujours soin de comprendre la pêche (*piscationes, captationem piscium*), au nombre des droits concédés.

Le règlement des pêcheurs de Strasbourg prohibait la pêche depuis le 1^{er} mars jusqu'à l'Assomption; deux autres ordonnances de 1530 et de 1558 établissaient les mesures de police à observer dans la pêche sur l'Ill. Les pêcheurs de Strasbourg avaient le droit d'exercer leur industrie sur les deux rives du Rhin et de parcourir tout le cours de ce fleuve (1). Ils constituaient une tribu ou corporation spéciale; leur nombre s'élevait, en 1789, à 96, sans compter les veuves et les compagnons. Colmar avait aussi, anciennement, sa tribu de pêcheurs; mais lors de la réduction qui fut faite, en 1524, du nombre des tribus, elle fut supprimée et ses éléments réunis à une autre corporation (2). A Ensisheim, siège de la régence autrichienne, le règlement de 1590 n'accordait le droit de pêche que pendant trois jours de la semaine et à un seul individu par ménage. En 1607 ces jours furent fixés aux mercredis, vendredis et samedis, et il fut interdit d'aller à la pêche par troupes, de se servir de planches ou de fagots, et d'employer des lignes trop longues. (3) Les habitants de St-Dié avaient, dès le XIII^e siècle, la faculté de pêcher dans toutes les rivières du val, les mêmes jours, et tous les jours maigres sans exception, et la coutume avait ajouté à ce droit cette disposition touchante « que chacun dont la femme était en couche pouvait librement pêcher durant tout le temps de sa maladie (4). » — Personne ne pouvait pêcher, sans la permission de l'abbé de Munster, dans les rivières de la vallée, à l'exception des personnes censables, qui étaient tenues de donner au pêcheur attiré de l'abbé tous les bons poissons qu'elles prenaient. Les autres habitants pouvaient prendre quelques poissons blancs, à la main, et non autrement. (5) Les habitants d'Ohnenheim s'étaient soumis, au XIII^e siècle, à payer à l'abbesse d'Eschau 5 sols d'amende pour chacun des gens de leur commune qui serait trouvé pêchant

(1) HEITZ, *Zunftwesen in Strasburg*, p. 71.

(2) HUNKLER, *Gesch. der Stadt Colmar*, p. 83.

(3) MERKLEN, *Hist. d'Ensisheim*, II, p. 153.

(4) GRAVIER, *Hist. de St.-Dié*, p. 148.

(5) Transaction de 1339 entre l'abbé de Munster et l'abbesse de Remiremont. *Revue d'Alsace*, 1851, p. 51.

dans les eaux de l'abbaye. (1) — Ces exemples suffisent pour attester que de tout temps la pêche a été l'objet de statuts administratifs, rédigés ou traditionnels. Si l'on en pouvait douter, l'on n'aurait qu'à se reporter à la charte insurrectionnelle des paysans, qui proclamait, en 1525, la liberté absolue de toutes les eaux (2).

Nos anciens historiens constatent la richesse des rivières d'Alsace. Au commencement du XIII^e siècle, l'on comptait 1500 pêcheurs sur le parcours de l'Ill. (3) Jérôme Gebwiler ne dédaignait pas de remarquer, au commencement du XVI^e siècle, que Strasbourg était particulièrement renommé pour l'abondance et la diversité des poissons qui s'y vendaient (4). Elisée Rösslin, médecin du comte de Hanau, dit que « nos rivières fournissent avec profusion des poissons de toute sorte (5). » Dans une épître laudative, en vers latins, qui se trouve en tête de la chronique de Bernard Herzog, on lit ce vers :

.... *varios amnes numeroso pisce natatos*, (6)

Léonard Baldner, le célèbre pêcheur-écrivain de Strasbourg, qui vivait au milieu du XVII^e siècle, ne compte pas moins de 45 espèces de poissons en Alsace (7). Un Français, Fresquet, qui a visité le Bas-Rhin, en 1799, paraît avoir été tellement frappé de l'opulence du marché de Strasbourg, qu'il calcule que, sans cette ressource alimentaire, le Bas-Rhin consommerait un sixième de viande de plus (8). Mais cet état de choses était bien changé déjà en 1807, car Friese se plaint amèrement de la dépopulation de nos rivières, du défaut de mesures de police pour la conservation et la reproduction du poisson, et des abus de toute espèce qui se commettaient dans nos eaux (9).

(1) TROUILLAT, *Monum. de l'évêché de Bâle*, II, p. 722.

(2) Art. 5. *Fischen, jagen, vögeln, ... sollten frey sein und nicht den Fürsten und Herrschaften allein zustehen*. RASPIELER, 2^{me} *Mémoire pour Strasbourg contre Barr*, p. 79.

(3) *Chron. des Domin. de Colmar*, édition de 1834, p. 229.

(4) GEBWILER, *Panegyris Carolina*, p. 28.

(5) RÖSSLIN, *Wasgawische Gebirg.*, p. 2.

(6) HERZOG, *Edelsüss. Chronick*, Strasb. 1592, p. 2, pièces liminaires.

(7) La bibliothèque de Strasbourg possède le *Grosse Fischbuch*, manuscrit de Baldner, avec figures coloriées. Le médecin Mauge, dont j'ai parlé, dit que ce livre lui a beaucoup servi pour son *Histoire naturelle d'Alsace*.

(8) FRESQUET, *Voyage dans le Bas-Rhin*, p. 71.

(9) FRIESE, *Oekonom. Naturgesch. des Nieder-Rheins*, p. 93.

Les espèces principales indigènes et familières à nos rivières de la plaine étaient la carpe, le brochet, la perche, la rosse, le nase, le meunier, le gardon, le barbeau, la tanche, la lotte, le goujon, la brème, l'ablette, le veron, le chabot, l'anguille. Dans la montagne régnaient la truite et l'ombre. Cependant la truite habitait aussi quelques-unes de nos rivières de la plaine, notamment l'Ill dans laquelle elle se pêche encore aujourd'hui jusqu'au-dessous d'Ill-hæusern. Le Rhin fournissait, outre les espèces propres au pays, quelques espèces voyageuses, telles que l'esturgeon, le saumon, l'alose, la lamproie, le saumonnet. Les lacs des montagnes abondaient en truites; on trouvait aussi dans quelques-uns la perche (lac Blanc), l'anguille (lac Noir) ⁽¹⁾, et le brochet (lac Noir). Le guide qui accompagnait Engelhardt aux lacs lui signalait dans le lac Blanc un poisson qu'il appelait *herlin*. ⁽²⁾ Engelhardt, trompé par l'analogie de ce mot avec le mot allemand *hierling* (jeune brochet) en conclut que ce lac nourrit des brochets. C'est une erreur. Le mot patois *hurlin* désigne la perche.

Quelques détails pourront donner une idée de l'abondance générale du poisson dans les anciens temps, et de la beauté particulière de quelques exemplaires de choix demeurés fameux. Une vieille chronique rapporte qu'en l'année 1588 l'on prit dans les eaux de Strasbourg 88,000 nases. En 1647, on exposa en vente à Strasbourg, en un seul jour, 145 saumons ⁽³⁾; en 1535, le marché de Guebwiller en vit, en un seul jour, à la St.-André, 90 pièces ⁽⁴⁾. L'on signale ça et là des carpes du Rhin de 40 livres ⁽⁵⁾ et même de 49 livres ⁽⁶⁾; dans l'Ill on en prenait de très-grosses, et Billing dit qu'elles étaient excellentes et d'une saveur parfaite ⁽⁷⁾. Celles du Doubs, chez nos voisins de Montbéliard, étaient moins belles, puisqu'on rapporte comme un fait digne de souvenir que lorsque l'intendant d'Alsace, Colbert de Croissy, fit visite, en 1666, au duc George de Wurtemberg, on servit au diner du prince une carpe de 18 livres. Il est vrai

⁽¹⁾ GRAFFENAUER, *Minéral. alsac.*, p. 17.

⁽²⁾ ENGELHARDT, *Wanderungen in den Vogesen*, p. 97.

⁽³⁾ FRIESE, *Oekonom. Naturgesch.*, p. 97.

⁽⁴⁾ *Chronique des Dominicains de Guebwiller*, p. 215.

⁽⁵⁾ GRAFFENAUER, *Topogr. de Strasbourg*, p. 88.

⁽⁶⁾ FRIESE, *loc. cit.*, p. 101.

⁽⁷⁾ BILLING, *Beschreibung des Elsasses*, p. XXXIII.

qu'on ajoute cette mention honorable que ce morceau était escorté de douze têtes de carpes dont la moindre avait pesé 2 livres ⁽¹⁾. — Graffenauer a encore vu des brochets de un mètre de long ⁽²⁾. Aux fêtes offertes par Strasbourg à Louis xv, en 1744, les pêcheurs qui donnaient au roi le spectacle d'une pêche arrangée, sur l'Ill, en retirèrent devant lui du poids de 36 livres ⁽³⁾. Dans le pays de Porentruy, ceux de 20 livres n'étaient pas rares ⁽⁴⁾. Les brochets de l'Ergers jouissaient d'un renom tout exceptionnel, à cause de leur bonté et de leur délicatesse. Ceux du lac de Longemer étaient excellents et atteignaient quelquefois 15 ou 18 livres. ⁽⁵⁾ L'étang de la Forge, à Belfort, en a fourni, sur la fin du siècle dernier, de 40 et 45 livres. Mais que sont ces adolescents auprès du monstre, sans doute le doyen d'âge de sa région, qui fut pêché dans le Doubs, près de Bavans, au mois d'octobre 1759, et qui fut servi, à Montbéliard, au diner d'installation du gouverneur, M. le baron d'Oppel ? Il pesait 80 livres, et l'on fut obligé, pour pouvoir présenter ce géant aux convives, de faire fabriquer à la forge d'Audincourt un plat de fer battu proportionné à sa taille ⁽⁶⁾. Il a manqué aux funérailles de cette noble victime la poissonnière en vermeil sur laquelle le Régent servit, à un de ses petits soupers, la plus belle danseuse de l'Opéra, simplement assaisonnée de persil. Les anguilles atteignaient souvent, chez nous, jusqu'au poids de 8 livres ⁽⁷⁾, ou en longueur 3 pieds et demi. Celles de l'Andlau, dans le parcours de cette petite rivière sur le territoire de Hindisheim, passaient pour remarquables à raison de leur grosseur. En général, les truites de nos ruisseaux de montagnes étaient petites ; celles du poids de 2 livres étaient rares, mais elles ont toujours été citées comme délicieuses ⁽⁸⁾. Le franciscain de Thann vante beaucoup les truites de la vallée de Saint-Amarin. ⁽⁹⁾ Celles du Niederwald de Colmar étaient recherchées, et c'était un des privilèges de la con-

(1) DUVERNOY, *Ephémérides du comté de Montbéliard*, p. 402.

(2) GRAFFENAUER, *Topogr. de Strasbourg*, p. 88.

(3) WEISS, *Description des fêtes de 1744*, fol. , p. 18.

(4) MOREL, *Stat. de l'évêché de Bâle*, p. 192.

(5) JAQUEL, *Topogr. de Gérardmer*, p. 63.

(6) DUVERNOY, *loc. cit.*, p. 403.

(7) STROBEL, *Topogr. de l'Alsace*, p. 14.

(8) DIETRICH, *Gîtes de minerai de l'Alsace*, p. 9.

(9) *Thanner-Chronick*, édition de 1835, p. 72.

frérie poculative du Wagkeller d'y pêcher deux ou trois fois par an , à son profit. ⁽¹⁾ Celles de la Fecht étaient surtout renommées ⁽²⁾ et vendues aux Colmariens qui avaient raison de les estimer ⁽³⁾. Cette rivière avait aussi , autrefois , des ombres ou umbles ⁽⁴⁾ , espèce qui a disparu de ses eaux. Le lac Blanc et le lac du Ballon fournissaient des truites exquis , et d'une « grandeur prodigieuse ⁽⁵⁾. » Je n'ai pas de renseignements plus précis , et je le regrette. On pourrait peut-être s'en faire une idée par la tradition populaire répandue dans le pays , et qui place dans le lac du Ballon une truite immense , couverte d'une mousse antique et portant enraciné dans les chairs de son dos un sapineau vif et verdoyant ⁽⁶⁾. Le lac de Gérarmer en fournissait du poids de 10 ou 12 livres. Enfin , l'Ill en a donné , dans la banlieue de Colmar , du poids de 12 et de 14 livres. Il n'y a pas 20 ans que nos pêcheurs en ont pris une de 13 livres ⁽⁷⁾. C'était probablement le dernier vestige du bon vieux temps !

Mais c'est surtout l'histoire de la pêche dans les eaux du Rhin qui nous fournit des types héroïques , des sujets dignes d'admiration. Le colossal esturgeon ne s'aventurait que difficilement jusqu'au Rhin supérieur ; cependant la fantaisie des voyages en amenait parfois jusqu'aux rives alsaciennes. Les anciennes chroniques ne manquent pas de signaler ses apparitions exceptionnelles. La prise d'un esturgeon était chaque fois une espèce de fête. Il était publiquement exposé. On accourait pour jouir de ce spectacle , et puis on le dépeçait et on le vendait. La taille de l'esturgeon varie entre un et six mètres ; son poids ordinaire est entre un et trois quintaux , et son poids extrême de 800 livres. La chair , prise dans le même individu , est très-diverse : quelques parties sont semblables à celle du bœuf ; d'autres ressemblent à celle du veau ; les meilleures ont une analogie très-étroite avec celle du saumon. La curiosité et le caprice avaient donc plus de

(¹) Statuts de la soc. du Wagkeller , *Revue d'Alsace* , 1853 , p. 543.

(²) BILLING , *loc. cit.* , p. XXXIII.

(³) ICHTERSHEIM , *Topogr. des Elsass.* , partie II^e , p. 20.

(⁴) Ibidem , p. 21.

(⁵) GRAFFENAUER , *Minéralog. alsac.* , p. 17.

(⁶) STOEBER , *Sagen des Elsasses* , p. 46.

(⁷) Je dois ce renseignement à M. Wertz , maître pêcheur.

part que la gastronomie dans l'empressement avec lequel il était enlevé. Baldner rapporte que de 1604 à 1624, en vingt ans, l'on n'en prit que trois aux environs de Strasbourg. Ils furent chaque fois exposés à la tribu des pêcheurs; pour les contempler, il en coûtait 1 pfenning; on les vendit à raison de 1 schilling par livre ⁽¹⁾. En 1654 on en prit aussi un, mais il ne pesait que 130 livres, et il fut vendu au même prix ⁽²⁾. Dans la période assez longue de 1654 à 1686, on en pêcha 22 seulement, pas même un par année. A la fin du XVIII^e siècle, on en prit chaque été deux ou trois, et qui pesaient communément 400 livres ⁽³⁾. Les journaux alsaciens ont profité des eaux si singulièrement basses de l'année 1858, pour nous faire croire qu'on avait vu, à leur faveur, dans un bras du Rhin situé dans la baulieue de Herrlisheim (Bas-Rhin) et séparé, depuis un siècle, du fleuve par une digue de terre, un esturgeon de dimension gigantesque qui serait prisonnier dans ces eaux depuis le règne de M^{me} de Pompadour. La chose est possible, mais avant de l'élever à la dignité d'un fait historique, j'attendrai qu'elle soit authentiquement établie et prouvée. Jusque là l'esturgeon-Latude de Herrlisheim (Bas-Rhin) ne sera qu'une fable.

Le silure, qui dévore pour son plaisir les fiancées et ne rend leurs bagues que lorsqu'il y est forcé ⁽⁴⁾, est, à peu près, inconnu dans les parages du Rhin alsacien. Il était assez abondant dans le lac de Constance, où nos anciens pêcheurs le cherchaient pour le conserver et l'élever dans leurs viviers ⁽⁵⁾. Sa chair est presque aussi estimée que celle du saumon. Notre histoire ne mentionne qu'un seul silure pris en Alsace. Cet aventurier, qui fut pêché dans l'Ill en 1569, fut placé dans un vivier où on le nourrit jusqu'en 1621, qu'il mourût par un été très-chaud. Il avait 5 pieds de long ⁽⁶⁾.

Les saumonneaux sont-ils les descendants réguliers et légitimes des saumons ou bien constituent-ils une espèce spéciale? C'est un mystère qu'il faut laisser éclaircir par les naturalistes. Il me suffit,

⁽¹⁾ BALDNER, *Grosse Fischbuch*, mss. cité.

⁽²⁾ TRAUSCH, *Chron. mss. de la bibl. de Strasbourg*, tome III, f. 630.

⁽³⁾ FRIESE, *Oekon. Naturgesch. des Niederrheins*, p. 92.

⁽⁴⁾ *Magasin pittoresque*, année 1857.

⁽⁵⁾ FRIESE, *Oekonom. Naturgesch.*, p. 99.

⁽⁶⁾ BALDNER, mss. cité.

au point de vue de l'art alimentaire, de savoir que ces salmonides ont joui très-anciennement d'une excellente renommée. Le physicien-médecin Rösslin dit que c'était « une friandise convoitée par toutes les « bouches délicates » (1). Une vieille chronique éditée par Schilter prend soin de nous apprendre que les saumonceaux furent très-chers en 1505, et qu'on les vendit à 4 pfund et 8 schillings strasbourgeois le cent (2).

Les aloses, un autre produit périodique du Rhin, étaient également, et sont encore aujourd'hui, très-recherchées des gourmets. Cet excellent poisson voyageur nous visite au printemps, d'où les Allemands lui ont donné le nom de *maifisch*, poisson de mai. — La chronique que je citais tout-à-l'heure rappelle aussi que les aloses furent hors de prix en 1505 : l'on n'en donnait pendant la semaine sainte que cinq pour une couronne, cherté vraiment calamiteuse pour les amateurs de l'époque, mais qui n'arrêta pas les Wallons qui étaient alors à Strasbourg avec la duchesse de Savoie, fille de l'empereur Maximilien, de les acheter à ce prix excessif pour le service de la table de cette princesse (3).

Une judicieuse déférence, je pourrais dire l'hommage public avait, de toute ancienneté, assuré la suprématie sur toutes les espèces de poissons nomades au saumon. Il méritait le premier rang et il l'a conservé. Rösslin l'appelle « le plus noble de tous les poissons de « l'Allemagne » (4). Il abondait au printemps sous le nom de saumon (*Salmen*), et dans l'automne sous celui de bécard (*Lachs*). Autrefois les pêcheurs de Strasbourg avaient fait de cette ville comme une espèce de marché privilégié pour la vente de ce poisson. Ils achetaient tout le saumon qui se prenait depuis Lauffenbourg jusqu'à Philipsbourg (5). Sa taille et son poids sont variables ; mais nos écrivains rapportent que l'on en voyait souvent qui pesaient 50 livres (6). En 1277, on en prit un à Bâle qui avait 7 pieds de long (7). En 1647, année singulièrement propice à la pêche du saumon, le prix de la livre

(1) RÖSSLIN, *Wasgauische Gebirg*, p. 3.

(2) KOENIGSHOVEN-SCHILTER, *Chronick*, p. 367.

(3) Ibidem.

(4) RÖSSLIN, *loc. cit.*, p. 3.

(5) FRIESE, *Naturgesch. des Elsasses*, p. 97.

(6) GRAFFENAUER, *Topogr. de Strasbourg*, p. 87.

(7) *Chron. des Domin. de Colmar*, éd. de 1854, p. 63.

variait de 4 à 6 pfennings (1). A la fin du XVIII^e siècle, il était de 2 fr. à 2 fr. 50. Je pourrais donner l'état des prix du saumon depuis le commencement du XVI^e siècle; mais j'empiéterais sur le domaine des statisticiens. Je préfère de remarquer qu'à un chapitre général de l'ordre des dominicains qui fut tenu à Bâle, en 1473, ces sévères gardiens de l'orthodoxie éprouvèrent un si vif besoin de voir figurer à l'un de leurs dîners un saumon, qu'ils n'hésitèrent pas à le payer à un prix qui représentait la valeur de quinze sacs de seigle (2). L'économe des cordeliers de Strasbourg faisait un marché autrement avantageux lorsqu'il achetait, en 1508, une carpe du Rhin du poids de 12 livres pour 5 schillings et 10 pfennings (3).

La gourmandise naturelle à l'homme n'a pas attendu, comme on le pense, le développement admirable des communications, pour emprunter à certains pays leurs produits. Paris était déjà au XVI^e siècle tributaire de l'Alsace pour le saumon. Selon Charles Estienne (*de re cibaria*), c'était le saumon de Strasbourg qui était le plus estimé. Mais la longueur du trajet ne permettait pas aux parisiens de l'avoir frais; ils n'en mangeaient que de salé (4). Je parlerai plus tard des honneurs que l'on rendait, dans les anciens temps, au saumon, en lui assignant un rôle public dans une fête célèbre et singulière.

Le moyen-âge et les temps qui l'ont suivi faisaient une prodigieuse consommation de poissons de mer, secs, salés ou fumés. La multiplicité des jours maigres, l'observance alors plus étroite du carême, la modicité des fortunes, tout concourait à propager cette alimentation malsaine dont le hareng et la morue, fournis par les Pays-Bas, faisaient la base principale. Nos chroniques nous révèlent qu'il y eut des époques où le peuple se dégoûta totalement et irrésistiblement de ce régime, et ne voulut plus se nourrir de salaisons maritimes. Mais quand les Armagnacs du dauphin de France vinrent désoler l'Alsace, en 1444, ils remirent le hareng en crédit. Ces scrupuleux observateurs du maigre furent très désappointés de reconnaître que le hareng était rare en Alsace. Aussi l'achetaient-ils à des prix fous,

(1) BALDNER, *Grosse Fischbuch*, mss. cité.

(2) WURSTISEN, *Basler Chronick*, Basel, 1580, fol., p. 434.

(3) *Chronique mss.* de SALADIN, (Bibl. de Strasbourg) citée dans : *Merkwürdigkeiten des ehemahligen Elsasses*. Strasbourg 1804, 8^o, p. 166.

(4) LEGRAND D'AUSSY, *Vie privée des Français*, II, p. 136.

4 ou 5 pfennings la pièce. Ils échangeaient des prisonniers contre des quantités déterminées de harengs, et troquaient, but à but, un mouton contre un de ces poissons (1). Il est vrai que les moutons étant volés aux paysans de nos campagnes, en somme, ils respectaient le sixième commandement de l'église à bon marché.

Les crustacés font une suite logique du poisson. L'Alsace avait des écrevisses exquis. Tous les ruisseaux en fournissaient, ceux de la plaine aussi bien que ceux des montagnes. Celles de la Brusche ont toujours été fort belles, et j'en ai vu, il y a quelques années, qui ne pouvaient que donner une haute idée de leurs devancières dans un temps où la persécution commerciale n'entravait ni leur reproduction ni leur développement. La Scheer de Hindisheim en fournissait d'excellentes. Mais les meilleures, les plus délicates, les plus grandes venaient de l'Ill. Le savant Jérôme Gebwiller n'a pas craint qu'il s'abaisserait en le remarquant : « *cujus cancer laudatissimus* » (2), dit-il ; *laudatissimus*, vous l'entendez, l'épithète ne lui paraît pas trop forte. Elles étaient bonnes partout ; cependant elles prospéraient particulièrement dans certains parages que la tradition et l'histoire nous font connaître, par exemple, à Rathsamhausen, à la Wantzenau et à Nordhausen. Ichtersheim dit de ce dernier village qu'il fournit les « écrevisses les plus renommées du pays » (3). En 1646, le cent de grosses écrevisses se vendait à Strasbourg au prix de 5 schillings (4). Les parisiens qui nous enlèvent aujourd'hui les belles pièces que l'on trouve encore ça et là, les payent 50 francs le cent et quelquefois plus cher.

Il n'est point surprenant que l'affluence de tant de richesses sur le marché aux poissons de Strasbourg ait illustré cet ancien entrepôt ichtyologique de l'Alsace. Wimpheling compte au nombre des choses qui décorent cette cité et contribuent à sa gloire de posséder en tout temps des poissons vivants (5) et d'avoir un magnifique et opulent marché où sont exposés les produits de la pêche (6), et J. Gebwiller

(1) KOENIGSHOVEN-SCHILTER, *Anmerkung*. P. 948.

(2) GEBWILER, *Panegyris Carolina*, p. 20.

(3) ICHTERSHEIM, *Topogr. des Elsasses*, partie 1, p. 49.

(4) *Strassburger Tax-Ordnung* von 1646.

(5) A Bâle on appelait *Schelmenbänke* les étaux où devait être exposé le poisson mort. SPRENG, *Ursprung von Basel*, p. 36.

(6) WIMPHILING, *Tutschland*, édition de 1648, in-fol., ff. 21.

le décrit en ces termes : « Son marché abonde en poissons de prix
« et en poissons communs. Là , le riche peut satisfaire sa sensualité
« gourmande et le pauvre pourvoir à sa faim. L'on trouve aussi à
« acheter en ce lieu toutes les denrées qui ne contribuent que trop
« souvent aux excès de la bonne chère dont les séductions entraînent
« à des dépenses ruineuses beaucoup de gens de petite condition (1). »
Ces remarques sont justes. Le gibier des forêts , haut et bas , les
oiseaux indigènes ou voyageurs, et autres raretés alimentaires, étaient
mis en vente sur ce marché , véritable musée culinaire. Les anciens
strasbourgeois y faisaient régulièrement leur ronde , et cette habi-
tude a survécu chez les vrais fidèles , même depuis que l'ancien
marché a été supprimé et transféré dans une halle moderne.

Les meilleures institutions se dénaturent à la longue , et l'esprit
mercantile n'est pas le dernier à les corrompre. Au XVIII^e siècle le
poisson des eaux dormantes entre en concurrence avec celui des
eaux salubres et vives. Les propriétaires des nombreux étangs du
pays de Belfort et de la Lorraine amenèrent à Strasbourg leurs
produits. Il en arrivait surtout beaucoup du fameux étang de Lindre ,
« le plus grand de la Gaule belgique où se trouvent les plus gros
« brochets et les meilleures carpes du monde (2), » L'écrivain que
nous citons exagère le mérite de son pays ou bien il n'avait pas un
goût très-épuré , car les marchands de poisson d'Alsace ne manquaient
pas d'assujétir à un stage prudent les hôtes que la Lorraine leur en-
voyait. « Ils sont portés dans les réservoirs du Rhin et de l'Ill où on
« les fait dégorger, et au bout d'un mois les poissons ont si bien perdu
« leur goût bourbeux qu'on les vend comme provenant des eaux vives
« de ces fleuves (3). » En 1789 , la corporation des pêcheurs demanda,
dans son cahier de doléances , que le magistrat proscrivit l'intro-
duction en Alsace des poissons de la Lorraine. Mais le magistrat s'y
refusa par le motif que la facilité de l'alimentation publique en serait
diminuée (4). Nous subissons encore , cela va sans dire , la rectifica-
tion inventée par l'amour du gain ; elle est excusée par l'indigence

(1) J. GEBWILLER , *Panegyris Carolina* , p. 28.

(2) VOLKYR DE SÉRONVILLE , *Histoire de la triomphante victoire du duc Antoine*.
Paris 1526 , fol. ff 16 , v^o.

(3) DIETRICH , *Descript. des gîtes de minéral de l'Alsace* , p. 9.

(4) HEITZ , *Zunftwesen in Strassburg* , p. 168.

actuelle de nos rivières. Je ne souhaite qu'une chose, c'est que l'on respecte mieux la durée de la pénitence imposée par l'ancienne sagesse.

Il n'est pas sans intérêt de remarquer, pour l'histoire des mœurs et pour faire ressortir l'importance positive et symbolique que les vieux âges attachaient aux poissons, surtout dans nos contrées, que cet objet alimentaire était toujours représenté dans les dons de joyeuse arrivée que les villes offraient aux souverains et aux grands personnages dont elles recevaient la visite. Quand Rodolphe de Habsbourg vint à Strasbourg en 1273, il fut richement gratifié. On lui donna 10 bœufs, 200 sacs d'avoine, 16 fuder de vin, un vase d'or avec 2,000 florins d'or, et des poissons pour une valeur de 25 florins ⁽¹⁾. — Parmi les présents que reçut l'empereur Robert, en 1400, l'on voit figurer 12 livres de poissons et un saumon. L'impératrice, sa femme, en reçut aussi pour elle 10 livres et un saumon, et le duc de Lorraine, qui les accompagnait, dû se contenter, à raison de la distance qui existait entre sa dignité et celle du chef de l'empire, de 3 livres et d'un saumon ⁽²⁾. Ce prince fut mieux traité en 1415, quand il accompagna Wenceslas; il reçut comme l'empereur pour 8 florins de poissons; mais l'évêque de Spire qui était aussi de la compagnie fut limité à la moitié, plus un saumon ⁽³⁾. En 1418, Sigismond, le facétieux ami des dames de Strasbourg, trouva parmi ses présents de bienvenue des poissons pour une valeur de 12 florins ⁽⁴⁾, et à l'entrée solennelle de Maximilien, en 1496, la ville gratifia ce prince de 100 pièces de brochets et de carpes qui avaient coûté 28 florins ⁽⁵⁾. Le même usage existait à Bâle; cette ville fit cadeau, en 1562, à Ferdinand I^{er}, de 300 brochets, carpes et anguilles ⁽⁶⁾. Colmar donna au même empereur, dans le même voyage, « 100 grands poissons » ⁽⁷⁾. Cette tradition se perpétua pendant le xvii^e siècle, à Strasbourg, car Horn, le glorieux général de Gustave-Adolphe, y reçut, en 1632, du

⁽¹⁾ STROBEL, *Vaterl. Gesch. des Elsasses*, II, p. 69.

⁽²⁾ PITON, *Strasbourg illustré. Ville*. Strasb., 4^e, p. 56.

⁽³⁾ KENTZINGER, *Strasbourg et l'Alsace*. Strasb., 8^e, p. 159.

⁽⁴⁾ FRIESE, *Vaterl. Geschichte der Stadt Strassburg*, II, 32.

⁽⁵⁾ *Archiv-Chronick*, p. 216.

⁽⁶⁾ WURSTISEN, *Basler Chronick*, p. 643.

⁽⁷⁾ LERSÉ, *Reform. in Colmar*, édition Kühlmann, p. 24.

vin , de l'avoine et du poisson « à l'accoutumée » (1) , et l'électeur de Brandebourg, campé en 1674 à Blaesheim, reçut les mêmes présents (2).

Je n'ai trouvé dans aucune des relations que je connais que la ville se fût conformée à cet usage , quand Louis XIV la visita en 1681 et en 1683. On jugea, sans doute, que s'il était assorti à la bonhomie des anciens maîtres, il pouvait paraître trop familier au dominateur de l'Europe. Sous Louis XV la désuétude était consommée ; on ne lui offrit point de poisson à l'arrivée. Seulement quand il assista à la pêche factice que j'ai rappelée , il daigna accepter quelques belles pièces (3).

L'offrande respectueuse et amicale qui était ainsi faite aux princes, suivant les anciennes traditions, devait naturellement rehausser dans l'opinion la dignité et le prix des belles pièces. L'ostentation officielle engendra, chez les particuliers, le désir de se surpasser par la possession et la conservation de quelques notabilités fluviales. Un légitime orgueil de profession et de famille inspira aux pêcheurs les plus accrédités de Strasbourg, l'idée de séquestrer dans de vastes coffres flottants quelques individus de choix, et de les y conserver, par eux-mêmes et leurs descendants, aussi longtemps que la santé et la longévité naturelle aux reclus le pourraient permettre. Ils choisissaient, ordinairement, le jour de la naissance de leurs enfants pour opérer ces séquestrations et leur léguaient, en mourant, comme un joyau du métier, les pièces distraites du troupeau commun lors de leur entrée dans la vie. Nos pêcheurs strasbourgeois, les Artzner, les Dürr, possèdent encore de nos jours une collection de ces spécimens respectables (4), des lottes gigantesques, des carpes moussues et séculaires, presque contemporaines de la capitulation de 1681. Quand Napoléon, Charles X et Louis-Philippe parurent à Strasbourg, on sacrifia sur leur table quelques-uns de ces antiques mais impas-sibles témoins du passé.

Il ne fut pas nécessaire d'offrir le spectacle d'un de ces morceaux d'élite à deux gentilshommes français, dont l'un était comte, pour les retenir deux jours et deux nuits dans une auberge de Baccharach

(1) KENTZINGER, *Docum. histor. tirés des archives de Strasbourg*, 1, p. 207.

(2) BERNEGGER, *Descript. particular. territor. argentin. Strasb. 1673*, p. 36.

(3) WEISS, *Descript. des fêtes de 1744*, p. 18.

(4) PITON, *Strasbourg illustré. Faubourgs*, p. 39.

sur le Rhin. Ils y demeurèrent tout le temps que je dis, pour l'amour d'une simple carpe du Rhin qui se trouva être fort de leur goût. — Mais Baccharach est bien loin, dira-t-on; pourquoi nous entraîner hors de la province? Je prie que l'on veuille bien remarquer que la carpe du Rhin est d'abord, en elle-même, un sujet alsatique au premier chef, et ensuite que je suis tout-à-fait sûr que nos gentils-hommes eussent cédé à la tentation aussi facilement à Strasbourg qu'à Baccharach. Le lieu importe donc peu; c'est le fond qu'il faut considérer, et le fond y est. Je tiens à rappeler cette anecdote, parce qu'elle révèle l'influence d'une carpe allemande bien apprêtée sur l'esprit positif et sec d'un financier. Le comte de Gourville, agent de Fouquet, et qui fut mêlé à l'histoire des malversations du surintendant, devait être arrêté. Il eut le temps de fuir et prit la route d'Allemagne, avec M. de La Mothe, depuis lieutenant-général, qui se dévoua à le protéger et à le guider dans sa fuite. C'était en 1663. Ils arrivèrent un soir à Baccharach. « Nous avons fait notre compte, » dit M. de Gourville, d'y coucher seulement une nuit, mais notre hôte nous ayant dit, sur le soir, que si nous y voulions dîner le lendemain, il nous donnerait une belle carpe, M. de La Mothe, pour cette fois, opina le premier à demeurer, et le lendemain en la mangeant nous la trouvâmes si belle et si bonne que nous louâmes fort notre hôte; ce qu'entendant il nous dit que si nous voulions dîner encore le lendemain, il nous en donnerait une encore plus belle. M. de La Mothe me regarda pour savoir ce que je voudrais; je lui déclarai qu'il y avait assez longtemps que je parlais le premier, et que j'étais résolu qu'il eût son tour pendant le reste du voyage. Il me dit que puisque je le voulais ainsi, il était d'avis de manger la seconde carpe, ce que nous fîmes ⁽¹⁾. » Et je pense qu'ils firent bien.

CH. GÉRARD, avocat à la cour impériale.

(La suite à une prochaine livraison.)

(¹) Comte de GOURVILLE. *Mémoires*. Collection Michaud et Poujoulat, tome XXIX, p. 539.

IDÉE GÉNÉRALE

DU

CARACTÈRE DE LA POÉSIE ALLEMANDE

PENDANT LA SECONDE MOITIÉ DU TREIZIÈME SIÈCLE.

On sera plus vivement frappé de la décadence où tombe la poésie allemande pendant les cinquante dernières années du treizième siècle, si, revenant en arrière de plus de cent ans, on considère l'état de splendeur dont elle brille au contraire pendant toute la durée de la domination des Hohenstauffen. Avec cette illustre famille parurent en Allemagne les poètes souabes qui, faisant de l'amour ou de la beauté des dames un des principaux objets de leurs chants, reçurent de là leur nom de *Minnesinger*. Ce serait peut-être ici le lieu de hasarder une observation que nous livrons à l'appréciation de ceux qui ont étudié plus particulièrement cette époque. Il nous semble qu'on ne devrait pas appliquer indistinctement, comme on le fait, le nom de *Minnesinger* à des poètes qui souvent ont chanté tout autre chose que l'amour. Ainsi, Wolfram d'Eschenbach, malgré quelques *Minnelieder*, ne peut être regardé comme un *Minnesinger*. Cette dénomination est cause qu'on se fait souvent une idée très-fausse du caractère de la poésie allemande, de 1138 par exemple, jusqu'à la fin du treizième siècle. En s'appuyant sur le sens du mot *minne*, on pourrait croire que tous les poètes qui ont paru alors n'ont fait que répéter à l'infini, et sur des tons plus ou moins variés, la louange de toutes les dames en général et en particulier de celles à qui ils avaient voué comme un culte, et dans la crainte de ne rencontrer qu'insipidité et fadeur dans des productions de ce genre, on négligerait de les étudier, ce serait un tort, on trouve dans les

Minnesinger des romans de chevalerie, des fables, des légendes de toute sorte : les événements politiques ne leur sont pas indifférents, on sait que quelques vers de Walther von der Vogelweide adressés à l'empereur suffirent pour enlever au pape des milliers de partisans.

On a longuement disserté sur l'époque précise où les Minnesinger sont remplacés par les Meistersænger ; sans s'engager dans cette question qui mènerait beaucoup trop loin, il suffit de dire que l'opinion qui paraît la plus vraisemblable est celle qui place les maîtres-chanteurs dans les dernières années de la première moitié du quatorzième siècle (1347), alors que la poésie cesse d'être un art pour devenir un métier ; que l'on n'a plus de poètes, mais seulement des rimeurs, le plus souvent de peu de mérite, qui se forment en corporations dont les plus célèbres se trouvent à Strasbourg et à Mayence. Nous avons dit que les Minnesinger se montrent avec le premier empereur de la maison de Souabe, Conrad III (1138) ; jusqu'en 1268, année où Conradin, dernier rejeton de cette race, périt sur l'échafaud, leur éclat poétique est incomparable ; mais, aussitôt après, cet éclat s'affaiblit insensiblement pour disparaître entièrement à la fin du siècle. Chose étrange au premier abord que la destinée de la littérature ait été liée aussi étroitement à la destinée d'une famille d'empereurs, mais après un instant de réflexion, cette coïncidence s'explique. La poésie qui autrefois, surtout didactique et descriptive, avait été entre les mains du clergé, devient lyrique et n'est plus guère cultivée que par les laïcs, parmi lesquels il faut distinguer, croyons-nous, deux classes principales, les poètes nobles appelés *Herren* ; ainsi : Herr Hartmann von Aue, Herr Wolfram von Eschenbach ; les bourgeois appelés *Meister* : Meister Gottfried von Strasburg, Meister Conrad von Würzburg ; il y avait aussi des poètes appartenant au peuple qu'il n'est pas rare de voir chargés de l'éducation des jeunes nobles.

Ce mouvement littéraire qui se faisait sentir dans toutes les classes de la nation venait d'en haut ; il était favorisé par les souverains eux-mêmes ; Henri VI, Conrad IV, Léopold VII, Frédéric II d'Autriche, le landgrave Herrmann de Thuringe étaient poètes ; nous convenons que ces poètes-là n'ont guère fait que des minne-lieder ; ces petites compositions étaient faciles à produire et puis elles étaient l'expression d'une disposition d'esprit presque générale alors. Le peuple allemand, on le sait, est celui de tous qui a toujours eu pour la

femme le plus grand respect ; la femme chez les Germains , au rapport même de Tacite , avait un caractère sacré ; au moyen-âge , elle devient , au moins pour les poètes , une sorte d'idole : la manière dont on l'adore rappelle quelquefois le fanatisme des Indous. Nous citerons l'exemple célèbre d'Ulrich de Lichtenstein qui se fit couper la lèvre inférieure et un doigt de la main pour une femme qu'il aimait et qui le récompensa en se moquant de lui.

Chaque cour , selon l'expression de M. Regnier , était un foyer d'où rayonnait au loin cette lumière nouvelle ; en effet , ceux des plus puissants princes auxquels la nature avait refusé le don de faire des vers , favorisaient de tout leur pouvoir la poésie et les poètes ; parmi les centres littéraires les plus fameux , on peut citer la cour de Léopold VII (1198-1250) en Thuringe , près d'Eisenach ; celle du landgrave Herrmann (1190-1255). Il s'y livrait des luttes poétiques , véritables tournois où les vaincus étaient condamnés à perdre la vie (il va sans dire qu'on leur en faisait grâce , à la prière des dames présentes). Tout le monde connaît celle qui eut lieu en 1206 sur la Wartburg ; le sujet était la louange de Léopold d'Autriche que chanta Osterdingen et celle du landgrave Herrmann que Weldeck , Eschenbach , Walther von der Vogelweide avaient préféré célébrer ; le premier fut vainqueur et reçut des mains de la princesse Sophie , femme du landgrave , la chaîne d'or , prix de sa victoire. La poésie alors est la forme dont on revêt tous les sentiments que l'on veut exprimer , elle est aussi communément employée que la prose , on la trouve partout : on peignait et l'on sculptait sur les murailles des maisons et des églises , des scènes empruntées aux poèmes du temps ; on mettait des inscriptions en vers non seulement sur des tombeaux et des tableaux , mais même sur les armes et sur les vêtements ; en prose on ne trouve guère que des recueils de lois et d'édits , ainsi la paix publique rédigée en 1255 par Frédéric II , le Miroir des Saxons en 1220 , par Eike de Repgow , le Miroir des Souabes , 1282 , enfin un grand nombre de monuments diplomatiques allemands recueillis par Rodolphe I^{er}. Prose et poésie tout était écrit dans la langue souabe qui était devenue l'idiome de la cour et qui resta longtemps encore l'idiome dominant. De grands événements auxquels il faut sans cesse revenir , quand on parle du développement de l'esprit humain au moyen-âge , avaient contribué , avec la protection des Hohenstauffen , à faire naître l'enthousiasme poétique que nous venons de montrer.

Ce sont les croisades et l'institution de la chevalerie. L'Allemagne cesse de prendre part aux croisades sous Frédéric II : dans le même temps, la chevalerie perdait le prestige qu'elle avait eu autrefois, enfin les Hohenstauffen descendaient du trône en 1250 ; on le voit donc, toutes les causes qui avaient servi à l'extension de la poésie disparaissant, il n'est pas étonnant que celle-ci perde beaucoup de son éclat ; dès lors rien ne se fait plus d'original ; on se contente d'imiter les maîtres ou de les compléter ; c'est ainsi que les œuvres laissées inachevées par Gottfried et Wolfram furent continuées par Ulrich de Tûrlein et Ulrich de Tûrheim ; la poésie chevaleresque, la poésie épique sont abandonnées en partie et remplacées par un genre nouveau, les contes *Novellendichtung*, genre tout populaire, favorable au penchant de la satire qui commençait à se développer dans la nation, comme il avait déjà trouvé son expression dans les fabliaux de nos trouvères. Cette décadence successive se manifeste de deux manières par la forme et par le fond. Le pur idiome souabe s'altère, les autres dialectes provinciaux font de plus en plus invasion ; les poètes ne vont plus chercher leurs sujets dans la vie publique, ou dans les grands souvenirs de l'histoire et de la mythologie, chacun compose à sa façon, dans la forme qui lui convient : la prose alors gagne tout le terrain que perd la poésie, de cette époque sont les sermons du franciscain Berthold. Il ne faut pas l'oublier non plus, les circonstances politiques qui ont toujours la plus sérieuse influence sur la vie littéraire d'un peuple, étaient alors on ne peut plus malheureuses pour l'Allemagne. Pendant vingt-trois ans l'anarchie, les dissensions, les calamités de la guerre bouleversèrent ce pays ; les princes se disputaient l'empire et l'on comprend que, quand des intérêts aussi graves se trouvaient engagés, les poètes n'aient plus rencontré dans les cours souveraines cette *milte* ou générosité qu'ils avaient tant chantée autrefois, mais dont ils ne pouvaient plus alors que déplorer la perte.

LÉON BRIÈLE,

de l'école des Chartes, archiviste du Haut-Rhin.

DÉCOUVERTES ET OBSERVATIONS

FAITES

DE 1855 A 1858 INCLUS ,

DANS L'ARRONDISSEMENT GÉOLOGIQUE DE LONS-LE-SAUNIER (JURA) ,

PAR PLUSIEURS GÉOLOGUES.

Suite et fin ()*.

Galets granitiques erratiques alpins découverts et étudiés par MM. Defranoux et frère Ogérien , du dessous de Thoirette , à Coisia et Orgelet.

Prié , en 1855 , par le frère Ogérien , d'offrir au musée de Lons-le-Saunier , des roches granitiques , je lui en signalai d'énormes quantités , sur le territoire de Thoirette , ce qu'entendant , il me proposa une étude en commun dont je compris l'extrême importance , et dont voici les résultats :

Du dessous de Thoirette à l'agglomération de cette commune , 1° dans d'énormes alluvions , principalement calcaires , et placardées contre les montagnes ; 2° dans les alluvions dont se compose le sous-sol de la vallée ; 3° sur les terrains en culture , multitude de galets granitiques erratiques de toutes grosseurs , où dominant les granites , les quartz , les quartzites , les gneiss et les arkoses , et que , pour plus de rapidité dans ma description , je désignerai , à partir de ce moment , sous le simple nom de galets. C'est ici le lieu de dire que je n'ai constaté de stries , sur aucun des galets calcaires ou granitiques des alluvions du dessous de Thoirette , à Orgelet , Clairvaux , et que j'ai rencontré sous Thoirette , en-deçà du confluent de la Valouze , une argile bleue boueuse , dont la puissance visible était d'environ 6 mètres , et que l'approche de la nuit m'a empêché d'étudier , dans l'alluvion où elle se présentait.

(*) Voir la livraison de janvier , page 30.

De l'agglomération de Thoirette à Coisia, multitude de galets qui se montrent, non seulement dans la vallée, mais encore sur les parties intermédiaires et culminantes de la montagne élevée qu'on longe, et de là, à Clairvaux, plus de galets.

De l'agglomération de Thoirette à Aromas d'où l'on gagne Bourg dont les roches erratiques ont été si savamment étudiées par M. Benoît, d'abord multitude, puis simple abondance de galets.

A Vosbles, Cornod, Valfin, aux granges de Dessia, à Lains, à Césigna, et, de cette commune à Arinthod, quelques galets mêlés, à Lains, aux silex couvrant la craie supérieure.

A la tuilerie d'Arinthod et dans l'oxfordien de Savigna, assez nombreux galets.

A Fétigny, quelques galets.

Au-delà de Fétigny, alluvions placardées contre des montagnes, et purement calcaires.

A Sarroгна, un galet.

A Orgelet, de 12 à 15 galets, parmi lesquels six arkoses.

A Pymorin, un petit galet sur l'oxfordien.

D'Orgelet, à la Tour-de-Meix, Largillay, Blye et Chatillon, alluvions purement calcaires.

Les faits suivants me semblent se dégager du soin que j'ai pris de circonscrire ainsi les lieux où se produit la preuve du phénomène erratique alpin étudié, dans la Bresse de l'Ain, par M. Benoît.

La masse des galets alpins semble venir de l'Ain par Pont-d'Ain, plus encore que de Bourg par Aromas.

Si M. Benoît a suivi les granites jusqu'à Champagnole, je ne les ai pas trouvés, moi, de Coisia et d'Orgelet à Clairvaux : l'un de nous deux se trompe ici, et je désire que ce soit moi.

Les granites s'arrêtant brusquement à Coisia où la vallée de l'Ain se ferme, pour ne laisser qu'un étroit passage à la rivière, les alluvions alpines seraient celles qui s'étendent de cette commune au-dessous de Thoirette, et les alluvions purement calcaires qui séparent Coisia de Clairvaux et d'Orgelet, appartiendraient aux glaciers que M. Benoît dit avoir été particuliers au Jura.

Enfin, l'obstacle rencontré à Coisia, par les galets granitiques, aurait été la cause violente de leur épanouissement, ou plutôt de leur dissémination sur le sol des communes où ils ne se rencontrent pas, comme de Coisia au-dessous de Thoirette, à l'état d'abondance extrême.

Le Jura est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'insister sur ce fait que la zone des alluvions alpines est des plus tourmentées , et qu'il faut être géologue , pour ne pas s'étonner profondément de voir des galets granitiques semblables à ceux qu'on a foulés dans la vallée , couronner le sommet accidenté qui la surplombe.

Découverte par MM. Defranoux et Liebelin d'ossements fossiles à Lains.

M. Liebelin a découvert , entre la terre végétale et le sable du gault , deux gros ossements d'un animal herbivore qui n'est ni le bœuf ni le cheval.

Ces ossements ont été déposés au musée de Lons-le-Saunier , où ils attendent un déterminateur qui sera le bien venu , s'il nous apprend qu'ils appartiennent réellement , comme l'a cru un géologue , au *Bos primigenius*.

M. Liebelin a découvert dans les sables du gault , des fragments d'os fossiles , dont la détermination est à peu près impossible , et qui ont été , comme ceux qui précèdent , déposés au musée de Lons-le-Saunier.

Quant à moi , j'ai trouvé dans le même terrain , creusé à trois mètres de profondeur , trois ossements d'un rongeur , présentant , sur un diamètre d'un centimètre , une longueur de dix centimètres.

Ces trois os ont été soumis par moi au savant M. Pictet , de Genève.

Découverte par M. Liebelin , de 14 vertèbres de Plésiosaure , à Césigna.

M. Liebelin qui m'a toujours généreusement secondé dans mes recherches , et qui a fini par chercher pour son compte , avec un succès dont j'ai toujours été le premier à me réjouir , a trouvé , dans l'oxfordien de Césigna , quatorze vertèbres d'un animal gigantesque , qu'en attendant la décision de M. Pictet , à qui nous avons cru devoir en référer , j'appellerai *Plésiosaure*.

Des fouilles exécutées , dans le but de découvrir la tête ou les dents , sont restées sans résultat , mais seront reprises sous mes yeux.

Découverte par M. Defranoux , d'un ossement de Saurien , dans le lias inférieur de Toulouse du Jura.

Large de quatre centimètres , épais de deux centimètres et haut de quinze centimètres , cet ossement qui ressemble à un fragment de

lame de sabre évidée, est le seul que j'aie trouvé dans le lias inférieur de l'arrondissement de Lons-le-Saunier.

L'échantillon sera adressé à M. Pictet.

Découverte par M. Defranoux, d'une vertèbre de Saurien, dans le lias moyen de Lons-le-Saunier.

L'animal auquel appartient la vertèbre, enfermée dans un module de calcaire, est difficilement déterminable.

Le fossile a été déposé au musée de Lons-le-Saunier.

Découverte par M. Defranoux, d'une dent de poisson, à Nogna.

Trouvée dans une marne feuilletée bleue du bajocien (marne vésulienne servant de base au bathonien), elle est entre les mains de M. Bonjour, qui, comme moi, ignore à quelle espèce de poisson elle appartient.

Cette dent est la seule que j'aie pu découvrir dans le bajocien d'ailleurs peu fossilifère de l'arrondissement de Lons-le-Saunier.

Découverte par M. Defranoux, d'une dent de Strophodon, à Pont de Poitte.

Cette dent qui est magnifique, et qui a été découverte sur le bajocien, est de même forme et de même dimension qu'une dent de Strophodon trouvée dans le corallien blanc de Valfin, arrondissement de Saint-Claude, par M. Davin, inspecteur des contributions directes, à Lons-le-Saunier.

Découverte par M. Defranoux, de deux dents du genre Equus priscus, à Balanod et à Aromas.

Ces deux dents ont été recueillies, l'une sur le bajocien de Balanod, l'autre sur l'oxfordien d'Aromas, et elles sont de même forme et de même dimension que plusieurs dents du genre Equus, découvertes avant 1855, dans une carrière bajocienne de Saint-Maur.

Découverte par M. Bonjour, de fossiles, dans le schiste bitumineux de Vernantois.

Ces schistes qui appartiennent au lias, et que leur peu de richesse en matières combustibles empêche d'exploiter, renferment des tronçons

bien conservés d'énormes calamites , que M. Bonjour m'a dit se proposer d'étudier à fond, et dont j'ai obtenu du frère Ogérien un remarquable échantillon que je tiens à la disposition de la science.

Lignites de Paisia , Orbagna et Maynal.

Ces lignites sont de ceux qui sont mentionnés par M. Benoît, dans son travail sur la Bresse.

A Paisia et Orbagna , où un essai d'exploitation a lieu , ils sont inférieurs en qualité à celui de Maynal qui , par son aspect et la chaleur qui s'en dégage , se rapproche beaucoup de la houille.

A Orbagna, j'ai vu M. Bonjour en recevoir un fragment entièrement pyriteux.

Des coquilles fluviatiles ont été trouvées dans le voisinage , sinon au milieu du terrain occupé par ces lignites.

Découverte par MM. Defranoux et Liebelin , de fragments de bois fossile, dans l'oxfordien de Valfin et de Dramelay.

Ces fragments , dont plusieurs ont un diamètre de dix centimètres sur trente centimètres de longueur, sont pyriteux , et , par suite , exposés à l'air ou dans le cabinet, finissent par se réduire en poudre.

Un coup de marteau m'a fait découvrir , au milieu d'une roche oxfordienne , un bel échantillon de bois fossile.

Découverte par MM. Defranoux , Bonjour , frère Ogérien , Liebelin et Davin , de coquilles inédites.

A eux seuls , dans ces quatre dernières années , trois géologues , MM. Etallon , Guirand et frère Ogérien , ont trouvé dans les terrains, et surtout dans le corallien supérieur de l'arrondissement de Saint-Claude , au moins cent *Nova species*.

Dans l'arrondissement de Lons-le-Saunier , les cinq géologues cités au titre de cet article , ont recueilli environ 500 échantillons dont plusieurs ont été reconnus, par deux maîtres de la science, être inédits.

M'exprimer ainsi , c'est pouvoir annoncer , sans crainte d'être démenti, par la détermination , que cent de ces 500 coquilles se trouveront être , ou nouvelles , ou très-rares , en ce que chacun de nos échantillons est le seul que nous ayons pu découvrir.

Parmi les sujets les plus curieux , je citerai une espèce d'opis de l'oxfordien , munie , à l'une de ses extrémités , d'une coquille annexe

qui s'y emboîte et s'y soude par trois attaches pour moi apparentes , et qui s'ouvre et se ferme dans le même sens que la coquille principale.

Séparées l'une de l'autre , les deux coquilles forment deux fossiles complets , et ne se ressemblant que par les stries du test.

Deux exemplaires du fossile ont été soumis par mes soins , l'un à M. Coquand qu'il intéresse au plus haut degré , l'autre à l'habile déterminateur d'échinides , M. Cotteau.

C'est ici le lieu de dire , dans l'intérêt des terrains géologiques du Jura , que bien des fossiles neufs ou rares, recueillis dans l'arrondissement de Poligny, reposent dans les belles collections du docteur Germain, de Salins , et de M. Bonjour,

Polypiers de l'arrondissement de Lons-le-Saunier.

Il y a , dans l'arrondissement de Lons-le-Saunier , une assez grande variété de polypiers, les uns très-curieux, les autres rares, ou peut-être nouveaux ; j'en possède la plupart des espèces que je soumettrai à la détermination , alors seulement qu'une lumière à peu près entière se sera faite sur cette espèce de fossiles.

Je n'entends pas , toutefois , en appelant l'attention sur les polypiers de l'arrondissement de Lons-le-Saunier , tendre à faire perdre de vue les nombreux et magnifiques polypiers du corallien supérieur de Valfin-lès-Saint-Claude , si beau et si fossilifère , qu'au dire de MM. Seymann et Cotteau , il prime celui de Saint-Mihiel.

Fossiles autres que ceux qui ont été plus haut indiqués.

Parmi ces fossiles qui sont nombreux , au musée de Lons-le-Saunier et dans ma collection , il y en a de bien beaux et de bien curieux ; ils sont tenus à la disposition de la science.

Gîtes les plus fossilifères de l'arrondissement de Lons-le-Saunier.

Les principaux gîtes de fossiles , un peu épuisés depuis quatre ans, sont :

- 1° Lias inférieur de Toulouse , Monay , Mantry et Montaigu ;
- 2° Lias moyen de Lons-le-Saunier et Conliège ;
- 3° Lias supérieur de Balanod ;

4° Bajocien de Cousance, de Pont-de-Poitte, du Fied et des granges de Dessia ;

5° Marnes vésuliennes de Pannessières et Dompierre, et bothonien blanc de Mirebel ;

6° Callovien d'Andelot, de Veyria et de Césigna ;

7° Oxfordien de Blye, de Clairvaux, de Largillay, des environs d'Orgelet, d'Aromas, de Savigna, d'Arinthod, de Valfin, de Dramelay, de la Boissière, d'Andelot et de Veyria ;

8° Oxfordien à chailles, de Sellières ;

9° Corallien à polypiers, de Saint-Julien, Louvenne et Montvevel ;

10° Kimméridgien, de Césigna ;

11° Gault, de Lains ;

12° Craie chloritée, de Lains ;

13° Craie supérieure, de Lains.

Terrains maintenant connus de l'arrondissement de Lons-le-Saunier.

1° Au moins le falunien, en ce qui concerne la période tertiaire 1 étage.

2° Période crétacée, moins le danien, le turonien et l'aptien 4 étages.

3° Toute la période jurassique 10 étages.

4° Toute la période triasique 1 étage.

En tout 16 étages, non compris la période contemporaine, ce qui indique combien ferait pour la géologie du Jura français et de la Bresse, l'observateur qui mènerait à bien la tâche de débrouiller l'arrondissement de Lons-le-Saunier qui résume, en quelque sorte, ces deux zones importantes.

Parmi ces seize terrains, il en est un, le saliférien, comprenant le keuper et les marnes irisées, qui se présente, principalement à Cornod, à Gizia, à Nogna et dans les environs de Lons-le-Saunier, avec une abondance et dans des conditions très-intéressantes à observer.

Accidents orographiques de l'arrondissement de Lons-le-Saunier.

Ces accidents abondent dans l'arrondissement de Lons-le-Saunier, et, par exemple, plusieurs failles très-intéressantes à étudier se manifestent de Geruge à Saint-Laurent.

Minéralogie.

Je laisse au frère Ogérien le soin d'indiquer, dans son histoire naturelle du Jura, avec l'autorité et le talent qui me manquent, les richesses minéralogiques que nous y avons recueillies, et qui se trouvent, soit au musée, soit dans son cabinet; je me contenterai de dire, pour le cas où il oublierait de le faire, que j'ai rencontré avec M. Bonjour, à Paisia, la belle et abondante oolite ferrugineuse qui alimente la forge de Baudin, près Sellières.

Roches généralement appelées JEUX DE LA NATURE, découvertes ou remarquées par M. Defranoux.

Oxfordien de Blye. J'ai trouvé, dans l'oxfordien de cette commune, des concrétions argilo-calcaires, à intérieur ferrugineux, qui me semblent réclamer une étude minutieuse, en ce qu'elles sont, si le terme m'est permis, l'expression la plus nette des concrétions de même origine qui se présentent, à l'état empâté, sur divers points de l'arrondissement de Lons-le-Saunier où elles abondent.

Ces concrétions sont des axes perforés autour desquelles s'enroulent et se superposent des lames, les unes circulaires, les autres elliptiques, qui sont excessivement minces, qui se présentent avec une symétrie, une délicatesse et une perfection exquises, qui passent brusquement d'une forme à l'autre, et dont souvent l'ensemble figure un édifice qu'on dirait fait de fines dentelles.

J'en ai de magnifiques échantillons que je tiens à la disposition de quiconque voudra les observer.

Lias moyen de Lons-le-Saunier, Thoirette, etc.

Ces espèces de jeux de la nature sont des cylindres, des cônes tronqués ou des cônes perforés d'un bout à l'autre.

Les perforations, quand il y en a deux, ce qui est la règle, ou trois, ce qui est l'exception, et qu'elles forment ou non une ligne brisée, sont parallèles entre elles et de même diamètre.

Il arrive parfois au cylindre ou au cône tronqué, de présenter une seule perforation.

J'ai vu des cônes parfaits, traversés d'un bout à l'autre par une perforation unique, située au milieu de la figure géométrique.

Les perforations sont toujours occupées par une matière ferrugineuse ou par une cristallisation blanche.

Signaler ce phénomène est, s'il n'a pas été expliqué, indiquer la nécessité de l'étudier.

Bajocien de Revigny, Dompierre, Orgelet, etc. et de Cousance.

A Revigny, Dompierre, Pymorin et Orgelet, etc., on voit des corps siliceux serpenter dans la roche calcaire, la pénétrer, l'enlacer; s'y former en nodules et y représenter de bizarres figures; là, ces roches ne présentent aucun indice de fossilisation; mais il en est autrement sur un mont dominant Cousance, mont où le calcaire du bajocien est très-visiblement pénétré et enlacé par des polypiers qui sont incrustés de pleurotomaires et de térébratules, et dont j'ai conservé deux échantillons à l'aide desquels j'espère prouver que le phénomène observé n'est pas un pur jeu de la nature.

Bajocien de Crançot, et oxfordien de Clairvaux.

Les géologues auxquels je les ai soumis, regardent comme produits purement guttulaires, des ovoïdes de calcaire, tous parfaits, à extérieur lisse, et légèrement soudés, par leur grand ou petit axe, à l'intérieur de certaines coquilles.

Je les crois dans l'erreur, d'abord en ce que la stalactite et la stalagmite ne se sont jamais montrées à moi dans cet ensemble de conditions de matière, de formation, d'uniformité et de position; puis en ce que, sur une coquille par moi découverte à Crançot, les ovoïdes dont il s'agit, au lieu d'être tout-à-fait lisses, consistent, d'un bout à l'autre, en une spirale s'enroulant en hélice autour d'un centre creux, de manière à décrire parfaitement la forme de l'œuf.

Je dois dire toutefois qu'il arrive d'ordinaire à deux ovoïdes ou aux deux valves de la coquille, d'être séparés par un filet lisse assez semblable à une serpule.

Si ces ovoïdes sont fossiles, quel être ont-ils été, ou quel être les a construits?

Bajocien des cantons d'Orgelet et d'Arinthod.

Dans ces localités abondent, comme dans l'arrondissement de Saint-Claude, des produits siliceux où domine la forme ronde ou

ovoïde, dont le poids varie de cent à trois mille grammes, dont la masse est saccharine, dont l'intérieur, quand il est géodique, est chalcédonieux, dont l'extérieur se présente, soit mamelonné, soit hérissé d'efflorescences semblables au bouton de la rose ou à l'alvéole du polypier, et dont un point offre presque toujours une cassure qui semble avoir été un point d'attache.

Sur un échantillon, trouvé entre mille, est incrusté une baguette d'oursin.

En conséquence, je me demande si ces produits, au lieu d'être de formation guttulaire, ne seraient pas le résultat du métamorphisme d'une espèce de polypiers; je le demande avec d'autant plus d'intérêt, qu'en leur compagnie j'ai trouvé une astrée dont la plupart des parties en étaient la représentation à peu près exacte.

Bajocien de Cousance.

J'énonce simplement le fait qu'il y a, à Cousance, des rognons siliceux saccharins dont l'extérieur offre en grand les mêmes rosaces que les fossiles siliceux de l'oxfordien à chailles de Sellières.

Marne irisée de Lavigny.

J'ai découvert, à Lavigny, des corps argilo-calcaires qui sont des prismes ou des pyramides carrées, rectangulaires, triangulaires, etc.

Dans le muschelkalk des Vosges, et dans le bajocien et le corallien du Jura, j'ai vu des roches fossilifères affecter les mêmes formes.

Y a-t-il là effet de simple cristallisation, par exemple?

Bajocien et corallien de l'arrondissement de Lons-le-Saunier.

Beaucoup de roches, dans cet arrondissement, se présentent rayées, cannelées, ou divisées par des lignes dentelées très-fines, par un effet qui me semble être, pour les unes, de glissement, et pour les autres, de contraction.

Bien des chercheurs prennent les pierres à structure colonnaire, pour du bois pétrifié.

Lias moyen de l'arrondissement de Lons-le-Saunier.

Il renferme avec la même abondance qu'ailleurs des morceaux isolés de calcaire dont la forme est généralement celle d'une boule

ou d'un ovoïde, et qui sont divisés, parfois, avec une symétrie extrême, par des lames cristallisées faisant saillie à l'extérieur.

Je ne m'en occuperais pas, si plusieurs, après avoir été brisés, ne s'étaient trouvés renfermer des restes de coquilles, et si d'autres ne s'étaient présentés avec des perforations circulaires de deux millimètres à deux centimètres de diamètre, occupées par un corps ferrugineux.

Etages à roches pyriteuses ou ferrugineuses.

Les concrétions pyriteuses ou ferrugineuses abondent en plusieurs lieux de l'arrondissement de Lons-le-Saunier, et de ce qu'elles sont en compagnie de fossiles de même matière, je crois pouvoir conclure que beaucoup doivent être des polypiers, que leur transformation empêche de reconnaître.

M. Davin en a découvert de très-curieuses, non loin de Champagne; elles sont en fer presque pur; on les dirait polies par la main de l'homme, et la plupart représentent à peu près des cylindres verticalement fendus d'un bout à l'autre, sur un point de leur pourtour.

A ce sujet, je ne crois pas à l'enroulement de l'argile ou du limon autour d'un brin de bois ou de plante.

Alluvions de Clairvaux.

A la surface et près des alluvions calcaires de cette localité j'ai trouvé, en assez grand nombre, des roches bien curieuses, en ce que, sous un volume de 500 à 2000 grammes et une enveloppe cristallisée de moins de trois millimètres d'épaisseur, elles renferment une multitude de petites coquilles d'ostreées et de débris d'encrinites. A quelle cause ces espèces de boîtes doivent-elles leur formation?

Dans les mêmes alluvions se rencontrent généralement rondes, des agrégations de petits fragments de calcaire dont les angles seuls ont été un peu émoussés par le frottement; ayant vu, du côté de la Boissière, se former, dans un ruisseau, des boules de marne onctueuse sur la surface desquelles s'incrustaient de petits cailloux, de petites ammonites et des débris d'encrinites, je ne mentionnerais pas ces agrégations, si l'intérieur géodique de quelques unes n'était une lame de calcaire couverte de stries qui me semblent provenir d'un effet de contraction.

Bajocien de Cousance et oxfordien supérieur d'Orbigny,

Dans le bajocien de Cousance et dans d'autres terrains de certaines localités, on trouve, là jaunes, ici blanchâtres, des concrétions mamelonnées, du poids de 100 à 500 grammes, non fossilifères, et affectant les formes de la grappe de raisin.

Dans l'oxfordien à chailles, d'Orbigny à Sellières, une de ces concrétions sur 100 est traversée de part en part par des baguettes de cydaris.

Il me semble intéressant pour la science d'étudier et d'expliquer, si elle ne l'a pas encore sérieusement fait, ces concrétions dont, en tout cas, la formation est très-ancienne, à en juger par les baguettes d'oursin et les débris d'autres fossiles renfermés dans leur pâte.

Lias inférieur de l'arrondissement de Lons-le-Saunier.

Les roches du lias de l'arrondissement de Lons-le-Saunier, renferment de petits cylindres non fossilifères, de 5 à 10 centimètres de hauteur.

Dans le lias des Vosges j'ai trouvé ces cylindres pétris de débris de coquilles, ce qui m'empêche de les considérer avec les géologues que j'ai consultés, comme des débris de végétaux.

En vérité, plus je vais, plus je crois à la nécessité d'accorder à ce que, dans le but de s'épargner la peine d'une étude, on appelle jeux de la nature, une attention sans laquelle le géologue qui débute se perdra en conjectures joignant à l'inconvénient de retarder son instruction celui de le rebuter.

Non la nature ne joue pas; elle combine, elle élabore, elle produit dans un but, et quand ses secrets en apparence les moins intéressants sont pénétrés, la voie à suivre pour arriver est à-peu-près trouvée.

RÉSUMÉ.

La craie supérieure que, dans la séance du 12 septembre 1857, de la Société géologique de France, M. Coquand disait ne pas exister dans le Jura français, y était découverte en juin 1857, et bien mieux, ce savant préconisait, en juin 1858, ce fait important devant la Société d'émulation du Doubs.

Il en est de même de la craie chloritée que M. Coquand, dans la même séance, refusait avec raison aux départements du Jura et de l'Ain.

Le néocomien, le gault et la molasse à cailloux impressionnés ont

été découverts, le premier en trois, le deuxième en une, et le troisième en deux localités de l'arrondissement de Lons-le-Saunier, où leur présence n'avait pas encore été signalée.

Sachant où sont, et de quelles roches, en place ou non, se trouvent entourées les craies supérieure et chloritée de Lains, le maître venu après nous pourra voir ce que nous n'avons pas vu, et, par exemple, apprécier l'importance de la mer crétacée qui fut dans cet arrondissement.

Quatre années d'explorations nous ont permis, d'abord de circonscrire l'étendue occupée par les galets granitiques alpins, puis de trouver, à gauche de Coisia, la ligne, et à Coisia, le barrage montagneux qui séparent les alluvions alpines des alluvions jurassiennes, et de là, confirmation de ce fait avancé par M. Benoît, que les glaciers des Alpes n'ont pas envahi un pays dépourvu de glaciers à lui particuliers.

Le sable non calcaire d'Andelot sollicite une étude attentive.

La formation d'eau douce a pénétré dans la partie non seulement bressane, mais encore jurassienne de la vallée du Surand.

La Bresse jurassienne, comme celle de l'Ain, attend un descripteur à l'attention duquel se recommandent les découvertes de pachydermes gigantesques par nous ajoutées à celles qui ont été faites, il y a plusieurs années, à Maynal, à Domsure et du côté de Coligny.

Les ossements fossiles ne sont pas, dans l'arrondissement de Lons-le-Saunier, aussi rares que longtemps on l'a cru, et la découverte des quatorze vertèbres de Césigna, est un fait important.

Les calamites de Vernantois veulent être déterminées.

Nous avons des fossiles inédits à annoncer.

Plusieurs de nos jeux de la nature sont dignes d'attention.

Enfin, l'ensemble de ce travail, en même temps qu'il est, en faveur du Jura français et de la Bresse, un appel à la science, sera pour l'étranger, désireux d'étudier l'arrondissement de Lons-le-Saunier, un guide destiné à abréger ses courses, et à lui permettre de savoir où trouver les renseignements, les roches et les fossiles dont il aura besoin.

Comme on peut être un citoyen utile dans le pays dont on ignore la langue, et comme aussi une perle suffit pour sauver le milieu où on la trouve, j'ai cru pouvoir, malgré mon peu de science, rendre compte des faits que mes amis et moi avons constatés ou remarqués dans l'arrondissement de Lons-le-Saunier.

Au reste, si sévère que puisse être le jugement qui attend cette esquisse, des jouissances intimes et pures, ou plutôt des souvenirs bien doux me resteront.

En effet, j'aurai vu :

Chacun des monts de Saint-Amour à Sellières se couronner de pampres ;

La Bresse déployer sa nappe immense ;

De magnifiques vallées dérouler leurs anneaux ;

Des ruines me reporter aux âges féodaux et religieux ;

Des cascades écumeuses tomber en mugissant ;

Des monts sourcilleux s'adosser à la Suisse plus sourcilleuse encore, pour me donner un avant-goût des Alpes ;

Le ciel, la lande, la forêt, la brise, le flot et le silence élever mon âme ;

Les alluvions, soudées à la partie abrupte de la montagne, me dire que là où s'épanouit une charmante nature, furent des glaciers ;

Pour me narrer l'histoire des soulèvements, les puissantes assises qui se formèrent en bas, surplomber, redressées, celles qui surgirent en haut ;

Des monts bajociens déchirés solliciter l'observation de leurs entrailles de pierre à vive-arête, cimentées par le tuf ;

Des nodules, enroulés autour de débris de fossiles, dessiner sur le calcaire de véritables mosaïques ;

Des grains miliaires, dont le dernier mot est encore attendu, former, sous le nom d'oolite, d'épouvantables rochers ;

De bizarres cristaux se dresser en sphynx qui veulent des devins ;

Le gypse, pour surgir à Nogna et Gizia, franchir plusieurs étages ;

La géode ferrugineuse de Saint-Amour sonner, quand on l'agite, son besoin d'être étudiée ;

A toutes les altitudes la roche striée se présenter avec le bloc charrié qui a strié ;

La masse tombée reproduire en creux la cannelure en relief de celle le long de laquelle elle a glissé ;

Dans les couches de limon ou de pierre où elles se pressent intactes ou pulvérisées, les myriades d'êtres des anciens âges me montrer Dieu ;

La terre, lavée par le déluge, ne pas recéler un vestige de l'homme d'alors ;

Une accumulation de siècles et de cataclysmes , ne rien pouvoir contre la dépouille de l'atôme que la vie anima ;

La contemplation , prière de la science , réduire pour moi la durée de l'heure à celle de la minute ;

Et enfin , aperçus de si haut , les demi-dieux qui accablent de quolibets le culte si attrayant , si moralisateur et si utile des sciences naturelles , me sembler bien petits.

DEFRANOUX ,

président de la Société d'émulation du Jura , et membre
correspondant de celle des Vosges.

BIBLIOGRAPHIE.

ADRIEN , *lettres d'une mère à son fils* , 1 vol. — MARCEL , 2 vol. , par
M. H. CORNE. Paris , Hachette , 1856 et 1858.

Les lecteurs de la *Revue* nous sauront gré de leur parler de ces deux ouvrages , dont l'un a déjà près de deux ans d'existence , et dont l'autre vient de paraître. Ceux qui ont lu *Adrien* se rappelleront avec plaisir les jouissances que ce livre leur a fait éprouver ; ceux qui n'ont pas encore lu *Marcel* voudront faire la connaissance de ce jeune frère d'*Adrien* , digne , en tous points , de son aîné.

M. Corne siégeait depuis longtemps à nos diverses assemblées législatives ; il était parvenu aux positions les plus élevées de la magistrature , lorsque sa barque vint à sombrer au milieu de nos orages politiques. Mais il y avait en M. Corne trop de forces vives , trop de sève généreuse , pour qu'il abandonnât ainsi la partie. Il comprit qu'il était pour lui d'autres moyens de servir son pays , et se rappelant ses premiers travaux sur l'éducation , qui lui valurent , dans le temps , de si beaux succès , il jugea que le moment était venu de reprendre et de développer son œuvre. Diriger les premiers pas de la jeunesse , à son

entrée dans le monde, la façonner à l'apprentissage de la vie, la guider dans le choix si difficile et si important d'une carrière, tel est le but que s'est proposé M. Corne et qu'il poursuit, en ce moment, avec un rare bonheur.

Adrien a, pour nous Alsaciens, un intérêt particulier, en ce que c'est, en quelque sorte, sous nos yeux, que se déroule toute l'action de ce livre. M. Corne a eu l'occasion, il y a peu d'années, de visiter quelques sites de nos Vosges si pittoresques, et, sous le charme de l'impression qui lui en est restée, il y a placé les héros de son petit drame. M^{me} d'Allonville, veuve d'un officier du génie tué en Afrique, habite avec son vieux père une *villa* près de Munster, et se trouve momentanément séparée de son fils Adrien, qui achève ses études de droit à Paris. C'est de là qu'elle écrit ces lettres qui, sous une forme attrayante, contiennent les plus utiles leçons. Connaître, aimer, tolérer, servir, tel est le thème magnifique développé par l'auteur. Il a dédié son livre aux mères de famille; mais les pères et les enfants feront bien de le lire également. On y trouve en effet tout ce qu'il faut pour former les jeunes gens, en faire des hommes et les armer pour la bataille de la vie.

C'est dans *Marcel* que cette bataille s'engage décidément. Ici l'auteur inscrit sur son drapeau ce mot de Sénèque : Vivre, c'est combattre. Marcel vient de finir ses études : le moment est venu pour lui de se choisir une carrière. Longtemps le sacerdoce a été l'objet de ses rêves, le terme de ses aspirations; mais quand, sur le point de franchir le seuil du séminaire, une voix grave lui énumère un à un les grands et austères devoirs du prêtre, il recule épouvanté, s'apercevant qu'il n'a pas la vraie vocation. Après bien des hésitations, c'est vers le barreau qu'il portera ses vues. Mais Marcel est pauvre; pour faire son droit, il faut se créer des ressources. Il est tour à tour maître d'études dans une institution, employé dans une fabrique en gros de bacheliers, clerc d'avoué. Enfin après bien des vicissitudes, après des déceptions de tout genre, grâce à ses efforts, grâce aussi à quelques circonstances heureuses, il parvient au terme de ses désirs. Sans doute, dira-t-on, Marcel a vaillamment combattu, mais enfin, pour réussir, il lui a fallu ces circonstances heureuses, il lui a fallu ce qu'on appelle vulgairement *de la chance*. Or nous en connaissons beaucoup de ces nobles jeunes gens, qui, pour parvenir, sont prêts à tout sacrifier, jeunesse, plaisirs, santé. Combien d'entre eux seront

assez heureux pour rencontrer sur leur chemin un M. Gallois et une M^{me} Mainvielle, c'est-à-dire, un illustre avocat qui se retire à point pour leur laisser son cabinet, et une petite veuve qui, tout en étant un modèle de sagesse et de retenue, ne s'en laisse pas moins adorer *in petto* avec la perspective plus ou moins lointaine de sa blanche main et d'une assez jolie fortune. — N'importe, la thèse de M. Corne reste entière. Celui qui veut conquérir une position doit lutter, lutter de toutes ses forces, et, pour le reste, compter sur la Providence. Aide-toi, le ciel t'aidera.

M. Corne a dû vaincre des difficultés sérieuses, et la plus grosse, à mes yeux, se rencontrait dans la forme que l'auteur a cru devoir adopter, celle du roman par lettres. Or il n'est rien, pour mon compte, que je redoute autant que le roman par lettres; je le crains comme..... la nouvelle Héloïse, comme Clarisse Harlove, comme..... malheureux ! j'allais dire comme Werther. M. Corne m'a prouvé qu'il y avait là prévention, pure prévention. Dès la première lettre, la cause de l'auteur était gagnée. L'intérêt s'empare du livre, à son début, et ne le quitte pas un instant. Sur une trame ingénieusement préparée court un style pur, enjoué, élégant. Ne croyez pas rencontrer en M. Corne un moraliste ennuyeux; grande serait l'erreur de ceux qui craindraient de trouver dans ses livres la monotonie du prêche. Ses leçons sont entrecoupées de tableaux d'un coloris et d'une fraîcheur ravissante, de portraits à faire pâlir ceux de Labruyère, d'épisodes variés qui provoquent tour à tour le sourire et les larmes. Il n'est pas jusqu'au petit dieu Amour, ce personnage obligé du roman français, qui n'y vienne faire des siennes. Puis, quand il a joué son rôle, un petit rôle bien senti, bien chaste, bien gracieux, vous le voyez s'envoler souriant et disparaître, à la lueur du flambeau d'hyménée qui doucement éclaire les dernières scènes de l'œuvre.

O vous qui, dans vos lectures, cherchez les émotions âpres, les situations heurtées, vous qui vous plaisez aux sujets fortement empreints de sensualisme ou puisés dans les sentines du crime, n'ouvrez pas ce livre, il n'est pas fait pour vous. L'air pur qu'on y respire semblerait fade à vos sens émoussés. L'auteur combat des travers, des ridicules, des vices même; mais le mal, le mal proprement dit, M. Corne n'y croit pas. Il y a bien par-ci par-là quelques personnages qu'il est à frotter de son mieux, pour les rendre aussi noirs que possible; mais ce sont bonnes gens au fond, et je crois bien que quelques

lettres de l'auteur suffiraient pour les convertir et en faire des sujets dignes du prix Montyon. Evidemment ils ne sont placés là que comme repoussoirs et pour mieux faire ressortir ses héros de prédilection, et ceux-là sont bons, dévoués, pleins de sentiments élevés, d'illusions généreuses, — trop d'illusions, peut-être ; ils croient que nous sommes tous certainement créés pour trouver le bonheur ici-bas ! — O comme on s'attache bien vite à tous ces personnages ! Comme on voudrait toujours se voir entouré de gens comme ceux-là ! Comme, avec eux, on se laisserait aller doucement au courant de la vie ! Comme alors, au déclin de ses jours, on aimerait à redire ce mot d'Amyot : « Il fait bon vieillir parmi les gens d'honneur ! »

Ordinairement, quand un livre a intéressé, on voudrait savoir à quoi s'en tenir sur le compte de l'auteur, on désirerait connaître ses sentiments vrais. Eh bien ! quand on a lu Adrien, quand on a lu Marcel, on possède M. Corne tout entier.

Décidément, *le style c'est l'homme*. J'ai cru longtemps que c'était là un axiome rebattu et vide de sens ; aujourd'hui je vois qu'il est parfaitement vrai.

VÉRON-RÉVILLE.

NOTICE HISTORIQUE

SUR LA VILLE DE BELFORT.

—
Suite (*).
—

Suivant la fondation, c'était aux seigneurs de Belfort à nommer les chanoines et à choisir parmi eux celui qui devait être élevé à la dignité de *Prévôt*. L'un des chanoines était nommé pour remplir les fonctions curiales sous le titre de *chanoine-vicaire-perpétuel*. ⁽¹⁾

Quelques années après la fondation du chapitre, Jeanne de Montbéliard, par acte du 9 juin 1347, céda et abandonna au prévôt et aux chanoines de la collégiale de Belfort, beaucoup d'autres biens, entre autres, les dîmes de Menoncourt, de Denney et de Perouse; celles d'Offemont, d'Eloye, d'Argiesans et d'Urcerey. Elle leur donna en outre plusieurs cens en argent affectés en différents endroits rapportés dans le contrat. ⁽²⁾

Guillaume, comte de Katzenellenbogen, mourut en 1347, et Jeanne de Montbéliard resta veuve pour la troisième fois. Ce fut alors qu'elle

(*) Voir la livraison de janvier, page 5.

(1) Voyez, pour plus de détails sur la fondation du chapitre de Belfort, l'*Essai sur l'hist. litt. de Belfort* de DESCHARRIÈRES, pages 8 et 9. — Il y a quelques personnes qui ont allégué que jamais le nombre des chanoines ne fut porté à douze, ainsi que le voulait la fondation. Mais ces allégations sont tellement vagues, tellement dénuées de preuves, que l'on est avec raison forcé de n'en rien croire. Tout nous porte donc à penser que ce nombre de douze chanoines fut forcément réduit à six par les désastres qu'occasionnèrent les guerres qui survinrent dans la suite et qui désolèrent pendant nombre d'années notre malheureux pays.

(2) Le titre original n'existe plus. Deux copies, une en latin, l'autre en français, sont déposées aux archives de Belfort.

songea, par mesure de prudence, à faire le partage de ses biens entre ses quatre filles. C'était, comme elle le dit elle-même, *afin que chacune de ses filles sache ce qu'elle devra faire après la mort de leur chère dame et mère, que Dieu lui prête longue vie !*

Elle choisit à cet effet quatre seigneurs, les chevaliers Henry de Grandvillars, Herrmann de Roppe, Pierre Schaller de Bâle et l'écuyer Heinzelin de Morimont ; puis, leur ayant fait prêter le serment de bien et loyalement se conduire, elle les chargea de partager en quatre portions égales, *de la meilleure façon et de manière à ce que justice soit faite*, tout le pays qui formait ses domaines. Les quatre seigneurs partagèrent donc les biens de Jeanne et en firent quatre lots ; puis, les filles de la comtesse de Ferrette se réunirent au château d'Altkirch, le 26 août 1347. Là, elles tirèrent au sort les lots. Marguerite, épouse de Frédéric, margrave de Baden, obtint la seigneurie d'Héricourt ; le comté de Ferrette forma le lot de Jeanne, mariée à Albert-le-Sage, archiduc d'Autriche ; quant au comté de Belfort, qui était trop étendu, il échut par moitié à Adelaïde ou Alix, femme de Rodolphe Wecker, le frère de Frédéric de Baden, et à Ursule, femme de Hugues, comte de Hohenberg.

L'acte de partage portait la condition suivante : *et il est aussi convenu que notre chère dame et mère doit posséder et jouir de ses biens, en tout selon sa volonté, aussi longtemps qu'elle vivra, sans que personne ne puisse rien y redire*. On voit donc que ce partage fut, de la part de Jeanne de Montbéliard, une mesure de précaution ; elle voulait par là assurer l'avenir de ses filles et leur éviter, après sa mort, les querelles et controverses qui auraient pu survenir lors du partage de sa succession.

L'acte du 26 août se terminait ainsi : « Nous, Jeanne, archiduchesse d'Autriche ; Ursule de Ferrette ; Hugues, comte de Hohenberg, son mari ; Marguerite, margravine de Baden ; et Rodolphe, surnommé Wecker, son mari : reconnaissons publiquement que le dit partage a été fait avec notre bonne volonté, par notre ordre et connaissance, et que nous avons prêté serment sur notre honneur que toutes les choses écrites dans cette lettre auront lieu ; et pour véritables gages de cela, nous avons appendu notre scel à cette lettre, de plus nous avons prié notre chère dame et mère de mettre, comme gage, son scel à cette lettre. — Et nous, Jeanne de Montbéliard, comtesse de Katzenellenbogen, comme ledit partage a été fait avec

notre bonne volonté , savoir et ordre , nous avons , sur la prière de nos quatre filles et de nos gendres , appendu notre scel à ce contrat pour l'exécution des choses ci-dessus écrites ; et afin que toutes ces choses restent comme il a été réglé , Nous , lesdites sœurs , avons juré sur notre honneur et prêté , entre les mains de discrète personne Thiébaut d'Undervilliers , prêtre , écrivain public assermenté par l'autorité de l'Empire romain (*publicus autoritate Imperiali Notarius juratus*) , le serment de faire que les dites choses aient lieu et de ne jamais agir contre , ni publiquement , ni en secret , d'aucune manière. Nous l'avons aussi prié d'écrire cette lettre , et de la signer de sa signature accoutumée , qui fut faite à Altkirch , le 26^e jour du mois d'août de l'an après J. C. 1347. »

Vient ensuite une longue liste de notabilités du pays , nobles et bourgeoises , preuve évidente de l'importance que Jeanne attachait à cet acte qui , de cette manière , prenait un caractère de haute solennité. C'étaient , d'abord , les quatre seigneurs choisis pour faire le partage ; puis , messire Henry , bâtard de Bengorn ; Didier , sire de Montreux ; Renaud d'Abans ; Jehan Mangelle , de Wendelsdorff ; Pierre de Troscholtingen ; messire Renaud de Delle ; les fils d'Exteis ; Hugelin de Rbineck ; Rullin , héritier de Belle , bourgeois de Belfort ; Gyat , héritier de Planchier , aussi bourgeois de Belfort ; Gutmann de Hattstatt ; Cordollier de Granges ; André de Ungerstein ; le sire de Pranges ; le chevalier Jean de Hanovre , maréchal de l'archiduchesse d'Autriche ; messire Hugues de Renenach , chanoine-vicaire-perpétuel de l'église de Belfort ; Guillaume , bâtard de Gliers et messire Guillaume , bâtard de Montreux. Nous voyons enfin les noms des neuf bourgeois de Belfort , qui formaient , cette année-là , le magistrat de cette ville : Willemat , fils de Biou ; Joseph Porchemat , Perrenat Aignelle , Rullin Bussenat , les frères Hugelin et Etienne Gerhard , Pierre Schwager , Bayumb Henry et un héritier de Schérer.

Si nous nous arrêtons si longtemps sur le titre de 1347 , c'est parce qu'il nous fournit plusieurs renseignements intéressants à recueillir sur l'état du vieux Belfort ; c'est ainsi qu'il fait la distinction de deux villes : *la vieille* et *la neuve* ⁽¹⁾ ; qu'il fait mention d'un endroit qu'il

(1) La *vieille-ville* était bâtie au pied de la Roche. Elle était d'abord fort resserrée , mais , lorsqu'après 1307 , les franchises eurent autorisé les habitants de Belfort à accorder le droit de bourgeoisie à *tous les honnêtes gens* , l'enceinte de-

appelle *Vorburg*, situé devant le château, et qui ne peut être que le *Vieux-bourg*, ainsi que de plusieurs autres détails sur le Belfort de cette époque.

Ainsi qu'il avait été convenu dans ce partage, Jeanne devait rester en possession de ses biens jusqu'à sa mort.

Le 2 mai 1349, sept ans après la fondation du chapitre, elle fonda, à Belfort, un hôpital pour dix pauvres, auquel on donna le nom d'*hôpital des Poules*, ou de *la comtesse Jeanne*. Il fut construit dans la ville-neuve, près de la porte de l'Horloge. Dans mon travail sur *Belfort au moyen-âge*, j'ai analysé en détail l'acte de fondation du 2 mai ⁽¹⁾; plus tard, dans un autre travail intitulé: *Coup-d'œil sur l'histoire des hôpitaux, de la médecine et de la chirurgie dans le canton de Belfort* ⁽²⁾, j'ai retracé l'historique de cet hôpital depuis sa fondation jusqu'à sa suppression en 1690; je m'interdis donc d'en reparler ici pour ne pas tomber dans des redites.

Jeanne de Montbéliard, dame de Belfort et de Ferrette, mourut quelque temps après ce dernier acte de bienfaisance en faveur de sa ville de prédilection, et ses deux filles, Ursule et Adelaïde, chacune pour sa part respective, entrèrent en possession du comté de Belfort, ainsi qu'il avait été solennellement convenu le 26 août 1347. Elles confirmèrent, comme dames de Belfort, les franchises des bourgeois et des habitants de cette ville, Ursule en 1356, et Adelaïde le 25 mai de l'année suivante.

vint trop étroite pour contenir les habitations que construisaient les nouveaux-venus. Elles franchirent la muraille pour aller s'éparpiller plus à leur aise entre la Savoureuse et le mur qui était parallèle à cette rivière. Une espèce de faubourg, ayant ses rues et ses places, fut ainsi bâti en peu d'années, sans autre séparation d'avec la ville qu'un mur qui demandait de grandes réparations. On préféra le démolir, et de cette manière, les deux groupes de maisons furent réunis. On agrandit alors l'enceinte et on donna une nouvelle porte à la ville, sans quoi, l'on aurait été obligé de remonter pour en sortir. On voit cette porte dans le front des fortifications qui était au Nord, les autres fronts ayant chacun la leur. Elle fut pratiquée dans la base d'une grosse tour que l'on décora dans la suite d'une horloge: de là son nom de *Porte de l'Horloge*. La vieille ville et la neuve s'appellent aussi, dans le titre de 1347, *ville-haute* et *ville-basse*, par rapport à leur position respective près du rocher et au bord de la rivière.

(¹) Voy. chap. VIII.

(²) Inséré dans la *Revue d'Alsace*, tom. II, p. 481 et 521, et tom. III, p. 156.

C'est alors que nous voyons la maison d'Autriche, par suite de différents arrangements avec les sœurs de Jeanne de Ferrette, l'épouse d'Albert-le-Sage, entrer en possession du comté de Belfort et l'ajouter à ses domaines déjà si vastes. En 1357, l'archiduc Albert II, surnommé *le Sage* ou *le Boiteux*, confirma les bourgeois de Belfort dans leurs franchises et privilèges, comme le prouvent ses lettres de confirmation données au Petit-Bâle.

Ceux qui connaissent l'instabilité des choses humaines et qui savent quelle est la toute-puissance du dieu Hasard, ne seront pas surpris de voir la terre de Belfort et ses dépendances passer entre les mains de la maison d'Autriche, malgré la recommandation que Renaud de Bourgogne faisait aux bourgeois de Belfort, en leur disant d'aller demeurer où bon leur semblerait, et de se soumettre à tout autre seigneur, *saufz à ung roy d'Alemaigne, à ung duc de Hosteriche, à leurs hoirs, à leurs successeurs ou à aultre home d'Alemaigne* ⁽¹⁾. En faisant cette expresse défense, Renaud se souvenait sans doute des ravages qu'avait causé à Montbéliard, en 1288, l'armée de son mortel ennemi Rodolphe, le premier empereur de la maison de Habsbourg. Et pourtant, il n'était pas bien éloigné le jour où le sort, par une de ces bizarreries qui lui sont habituelles, et en dépit des précautions du comte de Montbéliard, allait faire des Belfortains, les fidèles sujets des archiducs d'Autriche, des Habsbourg.

Albert-le-Sage mourut le 16 août 1358. De son vivant, il avait donné à son fils aîné Rodolphe IV, qui l'avait toujours accompagné dans ses guerres contre les Suisses, l'administration du Sundgau et du comté de Ferrette. La mort de Rodolphe arriva en 1365 ⁽²⁾, et comme il ne restait plus des fils d'Albert II qu'Albert-le-Tracassier et Léopold-le-Bon, on fit le partage : l'Autriche, la Styrie et la Carinthie échurent à Albert, et Léopold eut l'Alsace, le Brisgau et le Sundgau.

C'est sous le règne de Léopold-le-Bon qu'eurent lieu dans nos pays

⁽¹⁾ Voy. *les lettres de franchises* du mois de mai 1307, art. 15.

⁽²⁾ Huguenin était alors prévôt de Belfort, c'est-à-dire maire seigneurial. C'est le plus ancien *prévôt* dont l'histoire fasse mention. — Il est déjà parlé de Huguenin ou Hugonin dès 1361. Le 13 mars de cette année, le prévôt Huguenin était présent lors de la donation de la lettre d'affranchissement de la main-morte et autres concessions faites à Héricourt, par Marguerite, margravine de Baden.

les irruptions des grandes bandes, conduites à la conquête d'une partie de l'archiduché d'Autriche par le sire de Coucy. Je ne reviendrai pas sur les diverses péripéties de cette expédition dont j'ai parlé avec beaucoup de détails dans un article inséré dans la *Revue* ⁽¹⁾ et intitulé : *Enguerrand de Coucy et les Grands-Bretons en Alsace (1368-1376)*. C'est aussi sous le règne de ce même archiduc que Belfort fut brûlé par les troupes bâloises ; cependant il ne paraît pas que le château, surtout le donjon, ait beaucoup souffert de cet incendie, mais c'était déjà beaucoup qu'une partie de la ville et des bourgs ⁽²⁾ ait été victime de ce terrible fléau pour une querelle qui lui était étrangère. Les peuples sont presque toujours victimes des erreurs de leurs souverains. En 1400, la ville fut presque entièrement consumée par un effroyable incendie. Les bourgeois, plus qu'à demi ruinés, demandèrent qu'il leur fût permis de rétablir leur cité et de l'agrandir : ce qui leur fut accordé par l'archiduc Léopold-le-Magnifique, landgrave d'Alsace et comte de Belfort ⁽³⁾. Léopold accorda en outre que les maisons que l'on construirait sur l'agrandissement ne seraient point sujettes à la redevance de la toise.

Une fois leur ville réparée, les bourgeois de Belfort purent espérer des temps meilleurs. En 1406, leurs franchises et privilèges furent confirmés par Léopold III, le Magnifique. La charte de confirmation est du vendredi après la Fête-Dieu. La même année, Catherine de Bourgogne, fille de Philippe-le-Hardi, duc de Bourgogne, et épouse

(¹) Voy. *Revue d'Alsace*, tom. VII, pag. 444. — Léopold-le-Bon avait confirmé en 1375 les franchises des bourgeois de Belfort.

(²) « An. 1384, cum Leopoldus austriacus Basel. episcopi federatus, Basileam obsedisset, Basilienses Phirretum Belfortum quo incendierunt. » LAUFFERI, *Hist. Helvet.*, part. IV, lib. VII, pag. 175. — Il y avait deux bourgs bien distincts, placés entre le château ou ses bailles et la tour dite *des Bourgeois* ; ils occupaient ainsi la crête du rocher, et s'étendaient en largeur du N. au S. Le *Vieux-bourg* était devant les bailles auxquels il communiquait par un pont ; on le nommait le *Haut-bourg* (titre du 26 août 1547) Le second touchait à la tour des Bourgeois, et se nommait le *Bourg-Résot*, probablement de celui qui le fortifia. On n'en trouve plus trace que dans les vieux titres qui expriment bien distinctement la différence du Vieux-Bourg et du Bourg-Résot. (Archives de Belfort, inventaire de 1731, n° 11).

(³) Léopold (surnommé *Superbus*) avait succédé à son père Léopold-le-Bon, tué à Sempach le 9 juillet 1386.

de Léopold d'Autriche, promit de laisser la ville de Belfort dans ses franchises, après la mort de son mari.

Le 16 janvier 1407, le chapitre de Belfort fit remise à la famille de Neuchâtel en Bourgogne, dans la personne d'Humbert, évêque de Bâle, de la rente perpétuelle de cent sous bâlois, assise sur la terre d'Abbévillers, pour l'anniversaire de Marguerite, margravine de Baden. Cette remise fut faite en considération des bons offices que les sires de Neuchâtel avaient rendus au chapitre de Belfort, et pour le temps qu'ils seraient seigneurs d'Héricourt.

L'année suivante, en 1408, Catherine de Bourgogne étant venue dans ses terres du Sundgau, eût des intérêts à démêler avec la ville de Bâle. Leurs différends n'ayant pu se régler au gré des deux parties, le comte Jean de Lupfen, grand-bailli pour les archiducs dans l'Alsace et le Sundgau, et le comte Hermann de Sultz, landvogt dans l'Ergau et le Brisgau, rassemblèrent des troupes, afin de marcher contre les Bâlois. Les habitants du Sundgau prirent avec joie les armes contre leur voisine, la ville de Bâle, dont ils enviaient les richesses et redoutaient la puissance. Les Belfortains surtout, qui se rappelaient la funeste expédition de 1384, ne cherchaient depuis lors qu'une occasion pour se venger des Bâlois, qui avaient mis le feu à leur ville. Ils crurent que l'heure de la vengeance était sonnée et s'enrôlèrent avec confiance sous la bannière de Jean de Lupfen.

Les troupes du Sundgau étaient rassemblées, celles de Hermann de Sultz ne se firent pas attendre, et vers la fin du mois d'octobre 1408, elles s'avancèrent ensemble jusqu'aux portes de Bâle, brûlant et pillant tout dans les environs.

Mais une pareille expédition demandait des représailles. Quelque temps après, les Bâlois se vengèrent de ces dommages, en entrant dans le Sundgau et en brûlant Landser et deux autres villages de la seigneurie d'Altkirch.

Enfin les deux partis, las de cette guerre qui ruinait leurs sujets, convinrent le jour de Sainte-Lucie d'une trêve qui devait durer jusqu'à la Saint-Martin de l'année suivante.

L'archiduc Léopold III mourut en 1410 sans héritiers. Son frère, Frédéric-le-Tyrolien, lui succéda, à la réserve du Sundgau et des terres appartenantes à la maison d'Autriche en Alsace qui, par un accord fait cette année-là entre le frère et la veuve de Léopold, devaient être possédés par Catherine de Bourgogne. Cette princesse,

devenue de cette manière comtesse de Ferrette et de Belfort, se rendit à Ensisheim au mois de septembre 1411. Là, le margrave Rodolphe de Hohenberg, allié des Bâlois, trouva moyen de voir Catherine et de lui parler de ses différends avec la ville de Bâle cherchant par là à nouer une négociation entre les deux partis. Catherine était bien disposée pour la paix, car la dernière expédition des Bâlois lui avait été plus funeste encore que celle de Jean de Lupfen contre Bâle. L'archiduchesse d'Autriche et la ville de Bâle conclurent enfin la paix, après des conférences de trois semaines. La guerre fut ainsi terminée et suivie d'un traité de ligue offensive et défensive pour six ans entre Bâle et la maison d'Autriche. Catherine souhaita cette ligue qui devait lui servir à maintenir la paix dans le Sundgau et mettre en sûreté les villes de Thann, Massevaux, Altkirch, Delle, Florimont, Belfort, Ferrette et Rougemont dont les noms sont expressément rapportés dans le traité.

Pendant ces temps de guerre, d'alertes et de prises d'armes continues, alors qu'on ne pouvait rester en sûreté chez soi sans craindre à chaque instant les Anglais, les Grands-Bretons ou les Bâlois, les Belfortains, par mesure de précaution, avaient fait transporter leurs archives à Besançon, cherchant de cette manière à les garantir de la flamme ou du pillage si, par hasard, leur ville tombait entre les mains de leur ennemi. Les archives de la ville de Belfort n'étaient pas, à cette époque, très-considérables puisqu'elles pouvaient être facilement contenues dans une boîte de moyenne grandeur; mais elles n'en étaient pas moins de la plus haute importance pour les Belfortains, car, entr'autres lettres, il y avait l'original de la franchise *fette par feu bonne mémoire le comte Renaud*. Et nous devons le dire à la louange de nos pères, ils avaient alors beaucoup plus de soin de leurs archives, qui pourtant remontaient à peine à un siècle, que n'en a le conseil municipal actuel de notre ville pour des documents bien autrement importants, et qui n'en tombent pas moins en poussière dans un mauvais grenier de l'hôtel-de-ville.

C'était Girart, l'un des neuf gouverneurs de Belfort, qui avait été chargé de venir, au nom de la communauté, déposer ces lettres dans l'église de Saint-Jean de Besançon. La guerre ayant cessé pour un instant, ces archives avaient dû être rapportées à Belfort, car on voit peu de temps après, le même Girart, accompagné de Guille, un de ses collègues du magistrat, partir une seconde fois pour Besançon

et bailler en guerde et dépost en ung esclin à Huguenin , le marglia de ladte église de Saint-Jehan quatre lettres scallées ; c'est assavoir : Le original de la franchise fette par feu bonne mémoire le comte Renaud ; la confirmation de ladte franchise fette par feu bonne mémoire mons. Hugue de Bourgogne ; la confirmation fette par le marquis et par feu dame Jehanne de Mobliart , marquise , seigneur et dame dudit Belfort par le temps et la confirmation fette par Guille , comte de Ketzenellenbogen et ladte Jehane de Mobliart , sa femme , de la franchise de Belfort dessusdte et salées de leurs scelx.

A la fin du mois de mai de l'année 1412, dans le cours de la semaine qui suivit la fête de la Pentecôte , la ville de Belfort , désirant savoir si ses archives étaient en bon ordre et bien gardées dans le trésor de la cathédrale de Besançon , envoya dans cette ville , en qualité de commissaires , messire Hugue Coillat , chanoine de l'église collégiale, Jehannot , son frère . Huguenin dit Colin et Jacquot la Gugne , les trois , membres du conseil des Neuf. Ces quatre commissaires , chargés par les bourgeois de Belfort de faire l'examen exact de leurs titres , arrivèrent à Besançon , et , dès le mercredi après la Pentecôte , ils écrivirent à messire Guille de Laporte , doyen de la cathédrale de Saint-Jean , à messire Jehan Danoires , chanoine-trésorier , à maltre Guille de Roncheaux , chanoine , et à Jehan Venlatoux , de Dôle , marguillier de l'église , afin qu'ils voulleussient faire que ledit esclin soit montré pour veoir et visiter lesdtes lettres si elles étaient saines et entières pour ce que longtemps essayt que lesdtes lettres avaient été baillies en guerde et despot à feu Huguenin marglia , et que lesdtes lettres n'avaient été visités par les habitants dudit Belfort.

Le doyen et le chanoine-trésorier répondirent incontinent à la demande des quatre commissaires de la commune de Belfort , en leur disant que très-volontiers les seraient quérés. Les lettres furent donc cherchées ; l'écrin , ou quel estait ung annère dessus attaché , fut ouvert et dedans on trouva les pièces demandées avec d'autres petites lettres qui furent visitées et reconnues en bon état. Et pour ce que le esclin estait gasté , lesdits de Belfort disèrent que eux vouillaient faire faire ung aultre esclin tout neuf pour mettre lesdtes lettres et empourter lesdtes lettres jusque ledit esclin fut fait , et puis les rappourteront en la guerde et dépost dudit mess. Jehan Venlatoux . marglier de ladte église de Saint Jehan. Lequel esclin ensamble lesdtes lettres, lesdits de Belfort empourtent , et incontinant firent fare ung esclin tout neuf à deux clefs

*et bien ferrez et en ycel escriu mirent lesdtes lettres bien enveloppées de drappel blan pour myeulx garder ycelles lettres, et fermèrent ledit escriu aux dtes deux clefs et mirent une cédule à la garde dudit escriu pour le plus touscher. Et ledit escriu ensamble lesdtes lettres rappour-
tèrent en ladte église de Saint Jehan ledit jour du jeudy, à heure de vespres, ou fut défermez ledit escriu en la présence de moy notaire cy dessoutz suscript, dudit mess. Jehan, marglia de ladte église, et des tesmoins cy-aprez nomez; et furent montrez lesdtes lettres audit marglier, et ledit escriu refermez aux deux clefs, lesquelles lesdts de Belfort empourtèrent pour les bailler à deux homes dudit Belfort pour les garder, comme eulx disaient; et ledit escriu fut baillé ou secret de ladte église audit marglier en guerde et dépost, lequel ledit marglier prit en dépost pour l'avoir des habitants dudit Belfort comme je disais, et le mit audit secret sur un grant armoire deriers la court de Besancon (1).*

Dans le courant de l'année 1412, les officiers de la seigneurie, qui administraient la justice dans le comté de Belfort, voulurent entreprendre sur la juridiction de la ville et pour le conseil des Neuf du droit d'administrer la justice aux bourgeois, forçant ceux-ci à comparaître devant le tribunal du comté. Ce tribunal, qui siégeait au château et que l'on appelait pour cette raison *le siège de la Roche*, était composé du gouverneur ou châtelain, du grand-bailli de la seigneurie, du prévôt de Belfort, de celui d'Angeot, du grand-maire de l'Assise, du lieutenant du Rosemont, du receveur du prince et du tabellion de la ville et du comté. Les appels des jugements rendus par les justices des quatre districts du comté de Belfort (2) ressortissaient au siège de la Roche. Ce tribunal connaissait en première instance les matières entre les personnes privilégiées et recevait les appels des basses justices tenues en fief par différents gentilshommes répandus dans le comté. De la Roche, les parties avaient droit d'en appeler à la régence d'Ensisheim, et de là à celle d'Inspruck, où

(1) Tous ces détails sont tirés d'un acte daté du jeudi après la fête de la Pentecôte de l'an 1412, déposé aux archives de la ville de Belfort.

(2) Le comté de Belfort était divisé en quatre districts : 1° la seigneurie de Belfort (excepté la ville qui avait une juridiction à part); 2° la seigneurie du Rosemont; 3° la prévôté d'Angeot; 4° la grande-mairie de l'Assise. La justice de chacun de ces quatre districts était rendue par neuf notables choisis par les communes. Les appels de leurs jugements ressortissaient au siège de la Roche.

l'archiduc d'Autriche, seigneur de Belfort, connaissait et jugeait lui-même les difficultés.

Il n'y avait donc rien de commun entre le siège de la Roche, tribunal du comté, et le conseil des Neuf, seul juge dans les difficultés qui s'élevaient entre les habitants de la ville de Belfort et de sa banlieue.

L'entreprise des officiers de la seigneurie fut dénoncée à l'archiduchesse Catherine, qui se trouvait pour le moment à Belfort. Catherine écouta avec attention les justes plaintes que les neuf bourgeois lui adressaient au nom de la commune; car elle portait le plus grand intérêt à sa ville de Belfort, et elle le fit bien voir dans la suite en lui accordant toute sorte de privilèges. Catherine de Bourgogne, comtesse de Ferrette et de Belfort, rendit en conséquence l'ordonnance suivante :

« Nous Catherine de Bourgogne, par la grâce de Dieu, duchesse d'Autriche, etc., faisons sçavoir que nos bien aimez et fidels bourgeois de Belfort sont comparuz par devant nous, nous remontrant qu'ils avaient franchises de ne les contraindre en aucune manière que ce soit de comparoistre par devant l'audience de nostre comté d'Alsace, comme ils nous ont fait veoir par lesdites franchises; ainsy nous ordonnons et commandons à tous nos baillifs, tabellions et juges et à tous aultres officiers de ladite audience, tant présent qu'à l'avenir, et à tous ceux qui ces présentes verront, de ne contraindre nos dits bourgeois tant en général qu'en particulier par devant nos dites audiences: car tel est nostre plaisir. En foy de quoi, la présente lettre a été donné à Belfort le dimanche devant le jour de Saint-Nicolas, après la Nativité de nostre Seigneur, l'an mil quatre cent douze. »

On verra, par la suite, que les officiers seigneuriaux ne se tinrent pas pour battus, et que plus d'une fois encore ils chercheront à empiéter sur les attributions des neuf bourgeois et à s'immiscer dans les affaires judiciaires de la ville.

L'année suivante, en 1413, Catherine de Bourgogne fit don à la ville de Belfort du droit d'*Angall* ou *Weingeld*. En 1415, elle donna à la chapelle de l'hôpital de la comtesse Jehanne, son moulin de l'Assise, situé à Danjoutin, avec tous ses droits, rentes et appartenances, pour en jouir à tousjours par le chapelin de ladite chapelle, avec pouvoir, en cas qu'il vint à tomber en ruine, de le rétablir en place

plus commode , sans que les seigneurs puissent bâtir un autre moulin dans toute ladite Assise. En 1422 , par lettres datées de Belfort le 10 septembre , elle octroya à la ville de Belfort un gros tournois par tonne de vin amenée en sadite ville , par quelque condition et quelque personne que ce soit , tant ecclésiastique comme séculière , nobles et non nobles , bourgeois , habitants , hostes , hosteliers , francs et non francs , sans nulz exception ne retenue en ce , et cela pour subvenir aux frais de pavement et de réparations des rues de la ville.

Le margrave de Baden voulait imposer de nouveaux péages sur le Rhin. Les villes de Souabe et d'Alsace , se persuadant que leurs privilèges et leurs libertés étaient blessés par ces nouveaux impôts , conclurent en 1422 un traité de confédération pour 15 ans. La ville de Belfort , dans l'intérêt de son commerce de jour en jour plus florissant , ne fut pas une des dernières qui souscrivirent à ce traité.

Les villes confédérées prirent toutes les armes pour leur défense commune. Une armée imposante fut bientôt réunie. Belfort fournit son contingent ; de plus , Catherine de Bourgogne leva dans ses terres de Franche-Comté quelques forces que notre ville s'engagea à payer. Elle donna en conséquence à l'archiduchesse Catherine 250 florins , et en échange , les bourgeois reçurent d'elle le four en jouissance pendant cinq ans. L'acte de reconnaissance des 250 florins est de 1424 , du jour de la Saint-Valentin. En même temps , elle confirma tous les privilèges de Belfort , en considération du don que cette ville lui avait fait.

Cependant l'armée confédérée envahissait et ravageait les terres du margrave de Baden. Mais tandis que les villes étaient aux prises avec lui , Jean de Châlon , son allié , prince de la maison de Bourgogne , entre dans le Sundgau , espérant que , par cette diversion , il obligerait les villes confédérées à retirer leurs troupes des terres du margrave pour se mettre en état de défendre la Haute-Alsace. Bâle fit en effet repasser le Rhin aux siennes qui marchèrent sans délai à Delle et à Belfort , avec ordre de se joindre près d'Altkirch à celles de la duchesse Catherine. Les Bourguignons évitèrent toujours le combat ; et sans pouvoir jamais en venir aux mains , les Bâlois et les Sundgowiens ne cessèrent de les poursuivre qu'après qu'ils les eurent entièrement chassés du Sundgau.

Depuis l'époque où Catherine était entrée en possession des terres du comté de Belfort jusqu'à ce moment , c'est-à-dire depuis 1406

jusqu'en 1425, les Belfortains étaient constamment demeurés attachés à leur souveraine. C'étaient principalement pendant ses démêlés avec Bâle et les derniers troubles, qu'ils lui avaient fait preuve de zèle et de fidélité. Aussi Catherine ne s'était pas montrée ingrate; elle leur avait accordé l'angall en 1415, leur avait octroyé le gros sur les vins en 1422, leur avait donné la jouissance du four pendant cinq ans en 1424 et avait confirmé leurs franchises la même année. Elle fit plus encore. En 1425, par une lettre datée de Gray, la veille de Noël, Catherine donna aux bourgeois les fossés de leur ville, en obligeant tous les villages dépendant des seigneuries de Belfort et du Rosemont de les nettoyer. « Considérant et prenant à cœur, dit-elle, les services que notre ville de Belfort nous a longtemps rendus et peut encore nous rendre à l'avenir, à nous et à nos descendants, avons concédé à la ville de Belfort les fossés avec toutes leurs appartenances et contenances, et voulons qu'à l'aide des habitants des villages appartenant à Belfort et au Rosemont, elle nettoie d'après tout besoin, creuse et améliore, et dépose sur le bord du fossé la terre rejetée; elle peut selon ses besoins élever et agrandir le mur d'enceinte, peupler le fossé de poissons et les vendre à son profit ou les manger; en employer le profit à réparer la ville. »

En même temps, Catherine ordonna au grand-bailli du Sundgau de faire nettoyer les fossés de la ville par tous les villages des seigneuries de Belfort et du Rosemont, ainsi qu'il était dit dans ses lettres. Elle ordonna aussi à Jehan, son châtelain du Rosemont, à Jean Bourkard d'Estoffenberg, son bailli, et à Jean-Henry de Roppe, son châtelain de Belfort, de maintenir les bourgeois en la donation qu'elle venait de leur faire par ses lettres de la veille de Noël.

La même année 1425, les magistrats de Belfort achetèrent la maison de l'Etuve pour en faire le lieu de leurs assemblées; on y plaça les archives et on la transforma en hôtel-de-ville. Son propriétaire, le chevalier Jean de Morimont, la vendit à la commune de Belfort, ainsi que la chaudière, *le culty séant devant ladite maison, les fons et appartenances d'iceulx entièrement entre le culty mons Vuille Estroitat, curé de Danjustin, d'une part; et le culty Jacot Rossel, prévôt de Belfort, d'autre part.*

Depuis lors, notre ville fut privée d'un établissement salubre et bien utile aux malades. Mais la maison a retenu le nom de l'Etuve jusqu'à sa démolition, et la rue qui de la Grande-Fontaine conduit à

la maison d'école des sœurs s'appelle encore aujourd'hui la *rue de l'Etuve*.

Catherine de Bourgogne mourut en 1426. Quelque temps avant sa mort, elle avait confirmé le droit d'angall. Frédéric-le-Tyrolien entra alors en possession des fiefs qui avaient appartenu à sa belle-sœur depuis la mort de son frère Léopold III. Ces fiefs étaient le Sundgau et d'autres terres en Alsace. Aussitôt, Ulrich, curé et grand-bailli du Sundgau, et Conrad Kirchmeister confirmèrent les privilèges de Belfort, par ordre de l'archiduc Frédéric. Ils confirmèrent en même temps le gros en argent établi sur les vins.

HENRI BARDY.

(La suite à la prochaine livraison).

ALSACE ROMAINE.

OLINO.

Le monde romain , pressé de tous côtés par les barbares , vers la fin du iv^e siècle , nous a légué le bilan de ses possessions ou divisions géographiques ainsi que de son organisation administrative , comprenant les contrées perdues peu avant l'année 401 , date probable de cet acte si remarquable. C'est à son moment suprême que furent dressés deux documents officiels de la plus haute importance , la *Notice des Provinces et des Cités* d'une part et la *Notice des Dignités* d'autre part , qui sont , avec le code Théodosien , comme le portique des annales d'une société nouvelle , civilisée sous la puissante influence du christianisme.

La grande Séquanaise , formée , vers la fin du iii^e siècle ou au commencement du iv^e , du pays des Séquanes ou Séquanais auquel on a annexé les Helvétiens et les Rauragues , comprenait , d'après la *Notice des Provinces* , quatre cités , dont l'une , Besançon , était la Cité-métropole , trois châteaux et un port sur la Saône , sans compter les villes qui avaient probablement été détruites avant l'époque à laquelle on peut reporter la notice.

Voici , d'après le savant et regrettable M. Guérard , qui a donné la meilleure édition de cette notice , ce qui concerne la grande Séquanaise : (1)

(1) *Essai sur le système des divisions territoriales de la Gaule depuis l'âge romain jusqu'à la fin de la dynastie Carlovingienne* , 8^e , 1832.

*Provincia Maxima Sequanorum, IV Civitates :*1° *Metropolis civitas Vesontiensium* (Besançon).2° *Civitas Equestrium Noiodunus* (Nyon).3° — *Elvitiorum Aventicus* (Avenches).4° — *Basiliensium* (Bâle).*Castrum Vindonissense* (Windisch).— *Ebredunense* (Yverdun).— *Rauracense* (Basler-Augst).*Portus Abucini* (que l'on croit être Port-sur-Saône).

Mais à côté de ce document, qui nous révèle, dans son laconisme même, les profondes altérations subies par le sol gaulois depuis la conquête romaine, vient s'en placer un autre ayant le même degré d'authenticité et malheureusement de sobriété. Nous voulons parler de la *Notice des Dignités*, sèche énumération des établissements publics et des fonctionnaires les plus éminents de l'Empire, mais qui, rapprochée des textes anciens qui sont arrivés jusqu'à nous, doit être considérée comme un inappréciable foyer de lumières. Nous y trouvons, indépendamment du président de la province dite *Maxima Sequanorum* ou Grande-Séquanaise, un duc résidant à *Olinone* et ayant sous ses ordres des soldats Lataviens.

Voici le texte de la notice :

*Sub dispositione viri spectabilis Ducis Provinciæ Sequanici :
Milites Latavienses Olinone.*

C'est-à-dire sous les ordres de l'honorable duc de la province Séquanaise.

Un corps de Lataviens à Olinone (1).

Olinone n'est, à la vérité, mentionné par aucun historien ou géographe de l'antiquité et ne se trouve pas indiqué dans les deux seuls itinéraires qui nous soient parvenus, documents ayant un caractère d'authenticité incontestable et très-précieux dans leur ensemble, mais dépourvus, néanmoins, de caractère officiel, malgré les noms d'An-

(1) On remarquera que le texte de la notice donne *Provinciæ Sequanici*, tandis que le même texte, dans l'énumération des douze ducs de l'Empire d'Occident, porte *Sequanicæ Provinciæ* : Il y a donc là une erreur de copiste, à moins que l'on veuille, avec Laguille, suppléer *littoris* et dire *Sequanici littoris* ou frontière de Séquanie. — *Latavicus*, selon Pancirole, vient de *Latavia*, cité de Bithynie.

tonin et de Théodose sous lesquels il nous sont connus. Il n'en est pas de même de la *Notice des Dignités*, dans laquelle *Olino* est représenté par un grand édifice, tel que celui qui est consacré aux villes considérables : *Ædificium magnificè exstructum* dit Pancirole dans son savant commentaire, et nous ajouterons que cet édifice est, en tous points, semblable à celui d'*Argentoratum* donné à l'article du *Comes tractus Argentoratensis*.

Olino était donc un *Castrum* important, dont la position n'a peut-être pas été bien déterminé; disons même, qu'à moins d'une découverte d'inscription ou de texte ancien, elle ne le sera jamais avec certitude.

Beatus Rhenanus, l'un des plus judicieux érudits de la renaissance, place *Olino* à Holé, dans le voisinage de Bâle : il se fonde sur l'adjonction probable d'une lettre aspirée H et sur une tradition locale qui rapporte à ce lieu le souvenir de la résidence d'un roi ⁽¹⁾. Beatus Rhenanus n'avait point arbitrairement choisi Holé : il pensait devoir placer le duc ou commandant militaire de la Séquanie sur l'un des points les plus incessamment menacés de la province, là où se trouvaient déjà le *Castrum Rauracense*, *Robur* et *Basilia* qui avait succédé à *Augusta Rauracorum* comme cité.

Schoepflin adopta, lui aussi, la position de Holé comme devant occuper la place d'*Olino* et en a fait ressortir l'avantage comme point stratégique. Mais Grandidier, contemporain de la découverte de ruines romaines sur le sol d'*Edenburg*, village au nord de Biesheim et près du Vieux-Brisach qui avait subi une destruction totale durant la guerre de trente ans, Grandidier nous affirme avoir vu d'anciens titres désignant ce village par le nom d'*Olenburgheim* et, partant de cette étymologie, il n'hésite pas à y placer *Olino* ⁽²⁾.

(¹) B. RHENANUS, *Rerum Germanicarum*, libro III^o. « *Olinonem hodie Basilienses vocant Holé, nam amant aspirationes Germani. Protenditur versus vicum Altschwilerium. Ibi non solum numismata Romana reperiuntur, sed et sepulchra ac sarcophagi.* — Guilliman n'a fait que paraphraser cette opinion : *Hapsburgiaca*, page 73.

(²) SCHOEFFLIN, *Als. ill.*, tom. I^{er}, § 117. — RAVENEZ, I, p. 468, éd. fol. I, p. 188-89. — GUY PANCIOLE, *Commentaire sur la notice*, p. 173, édition de Lyon 1668. (Même opinion d'après B. RHENANUS). — GRANDIDIER, *Hist. d'Alsace*, p. 25-26. — DE RING, *Etablissements*, I, p. 181-82.

M. de Ring, dans ses *Etablissements du Rhin et du Danube* a opté pour une autre localité : c'est au prieuré d'Ælenberg, actuellement couvent des Trappistes, près de Reiningen qu'il place *Olino* et, de ce point stratégique, commandant tout à la fois le coude du Rhin, près de Bâle, et le *Mons Brisiacus*, le duc de Séquanie pouvait très-facilement se porter là où il y aurait quelque troupe de barbares à repousser. Il se fonde sur le nom d'Ælenberg qui peut très-facilement se décomposer en *Olin-burg* ou château fort d'*Olino*. Cette opinion nous ayant paru la plus digne de croyance, nous nous sommes adressé à une personne dont la compétence, en pareille matière, ne sera pas contestée : nous avons appris de M. Ingold, notaire à Cernay, qui a spécialement exploré et étudié cette partie de l'Alsace, qu'il n'a jamais été découvert le moindre vestige d'antiquités romaines à Ælenberg qui doit son origine à une fondation pieuse de la mère du pape St.-Léon IX. Nous ajouterons à cela que, dans les désignations de cantons ruraux que nous avons été dans le cas d'analyser pour les travaux de la topographie de la Gaule, nous avons trouvé six ou sept de ces cantons, dans l'arrondissement de Schlestadt seulement, qui sont appelés Ælenberg ou Calvaire.

Telles sont les principales opinions émises par les auteurs les plus recommandables par leurs recherches spéciales sur l'Alsace. Il nous reste à examiner celles d'Anville et de Walkenær qui se sont produites en-dehors de la connaissance des localités.

D'Anville, voyant dans la notice les insignes du duc de la Séquanie, n'a pas hésité à chercher la position d'*Olino* à Besançon même, oubliant que cette ville continuait, d'après la notice même qui était son point de départ, à être la résidence du président de la Grande-Séquanaise (1). Une préoccupation semblable a porté Walkenær à chercher *Olino* sur la limite des Eduens, près de Châlons-sur-Saône, et même à dire que l'édifice représenté dans la notice n'est autre chose que *Çabillonum* que, dans tout le cours de son ouvrage, il attribue cependant à une province voisine.

Il y a juste une année que, sur une découverte de débris romains dans la banlieue de Heidolsheim, nous avons, dans cette *Revue*, fait connaître les opinions des historiens d'Alsace concernant *Argentouaria*

(1) D'ANVILLE, *Notice de la Gaule*, page 503. — WALCKENÆR, *Géographie des Gaules*, II, page 428.

et que , partant de la donnée fournie par la Table théodosienne qui avait principalement servi de base , sur ce point , aux recherches de d'Anville et de Walkenær , nous avons pensé devoir placer *Argentouaria* près des ruines que l'on venait d'exhumer. D'Anville reconnaît que cette station ne tombe pas exactement sur Artzenheim qu'il croyait cependant lui avoir succédé (1) , mais « qu'elle se porte assez près de Marckolsheim ; » quant à Walkenær qui , lui aussi , a cherché *Argentouaria* dans Artzenheim , il finit de même par errer dans les environs de Marckolsheim et s'arrête au nord d'Artzenheim dans le *Mauchenfeld* ou plaine jadis occupée par le village de Mauchenheim , qu'il traduit assez bizarrement par *Mauchon*. Nos calculs personnels , en recherchant la distance de douze lieues gauloises , au Sud , en partant du hameau actuel d'Ehl où était l'ancienne *Helvetus* , nous reportaient entre Heidolsheim et Ohnenheim , mais beaucoup plus près de cette commune : aussi , quand nous avons été sur le terrain , et après avoir exploré l'emplacement couvert de débris romains à l'Ouest de Heidolsheim , avons-nous demandé aux personnes de Heidolsheim qui nous accompagnaient , s'il y avait des débris semblables au Sud du point où nous étions et dans la banlieue d'Ohnenheim. Malgré la réponse négative qui avait été faite à cette question , nous avons été en ligne directe sur Ohnenheim et nous avons alors rencontré , avant d'arriver à la commune , un vaste espace , à peu près carré , entièrement couvert de débris romains où nous avons recueilli un fragment de vase d'une poterie très-fine et orné de moulures semblables à celles des vases de Rheinzabern. Un troisième espace couvert de ruines romaines , dans la banlieue d'Elsenheim , a été reconnu en même temps et , dès lors , nous avons acquis la certitude que , sur une étendue d'environ six kilomètres en longueur , du Nord au Sud , et de deux kilomètres (peut-être davantage) en largeur , de l'Est à l'Ouest , le sol recélait les ruines d'une ancienne station romaine. Les fouilles , qui seront poussées avec activité dans le cours de l'année 1859 , n'ont , à raison de circonstances particulières , été commencées et poursuivies seulement que pendant quelques heures. Elles ont produit , à une profondeur de 0^m,30 , une couche de béton et de ciment de la plus belle qualité , un payé lié avec de la chaux ,

(1) *Revue d'Alsace* de 1838 , page 87 , et la carte des anciennes voies de communication de l'arrondissement de Schlestadt.

des blocs énormes de grès vosgiens, d'épaisses couches de pierres volcaniques provenant de Sasbach, localité voisine d'Outre-Rhin au pied du Kayserstuhl; une très-grande quantité de briques striées, de tuiles à rebord dont l'une portait le chiffre X, enfin des fragments de mortier enduits de couleur rouge, jaune, verte et noire, séparées par un liséré blanc. Nous avons de plus trouvé des traces incontestables d'incendie, des fragments de métal fondu et quelques ossements. Ces couches ou amas de ruines sont la triste justification des récits lamentables que nous lisons dans les écrits de Saint-Jérôme, de Salvien, de Sidoine Apollinaire, etc., où l'on mentionne maintefois une cité ruinée de fond en comble *funditus eversa*.

Cette destruction a été telle que les habitants des villages voisins ont perdu tout souvenir des anciens centres d'habitation et ignorent souvent l'existence de débris jonchant les terres voisines de leurs demeures, comme nous venons de le faire voir, en parlant de notre première excursion à Heidolsheim et à Ohnenheim (1).

Des renseignements recueillis journellement, avec le plus grand soin, dans les communes d'Elsenheim, d'Ohnenheim et de Heidolsheim, par un collaborateur intelligent, M. Dispot, conducteur des ponts-et-chaussées, nous ont mis sur la trace de nombreux enlèvements de blocs de pierre, de dalles fort belles, de la découverte d'une épée de forme antique et même de pierres sculptées : depuis une cinquantaine d'années les cultivateurs, gênés dans leurs travaux par la rencontre incessante de ces substructions antiques, ont enlevé une trentaine de voitures de matériaux de construction dont la perte et la dispersion nous paraissent fort regrettables, car, dans ces blocs, parmi ces pierres sculptées, il y aurait eu certainement une moisson des plus abondantes d'enseignements à recueillir. Voilà donc la station d'*Argentouaria* retrouvée, replacée sur la grande voie

(1) Il en est arrivé tout autant à Schœpflin qui nous dit : « Car si Artzenheim avait succédé à la noble ville d'Argentouaria, comme le village d'Augst a succédé à Augusta Rauracorum ou Raurica, on y rencontrerait encore quelques traces d'antiquités. Mais nous avons appris nous-même par les habitants de ce village (Artzenheim) et les localités adjacentes (*incolis* et *accolis*) que jamais, à aucune époque, on n'avait trouvé à Artzenheim ou dans le territoire voisin, des débris de l'antiquité. » *Als. ill.*, tom. 1^{er}, p. 194. — Traduction Ravenèz, 1, p. 480, § 128. — Et la banlieue d'Elsenheim est à côté d'Artzenheim !

militaire du Rhin, entre Kembs et Ebl et correspondant, avec la plus grande exactitude, aux données de la Table théodosienne (1).

Mais Horbourg qui avait, grâce à l'importance des richesses archéologiques données par son sol, dévoyé les auteurs qui se sont occupés de l'Alsace à l'époque romaine, Horbourg semblait avoir fermé définitivement toute discussion depuis la découverte de son enceinte antique en 1780. Voici comment Billing, le savant et estimable recteur du gymnase protestant de Colmar, l'ami et le secrétaire obligeant du célèbre fabuliste Pfeffel, a décrit cette trouvaille si importante en la reportant, d'après les idées reçues, à *Argentouaria* : « Dans le cours de l'année 1780, les restes du mur d'enceinte de l'antique *Argentouaria* ont été découverts. Ils sont encore visibles, mais à raz de terre seulement. Leur épaisseur, prise aux fondations, ainsi que les fouilles l'ont constaté, est de treize pieds de France, tandis qu'elle n'est que de sept pieds à la superficie, c'est-à-dire au niveau du sol. A certains angles évidés, qui vraisemblablement sont des restes de tours, les murs ont au-delà de seize pieds d'épaisseur. La longueur du côté Sud de ce mur d'enceinte est de 150 pas ordinaires, mesurant chacun trois pieds (à peu près 180 mètres), ou 340 pieds. Vers l'Orient, la muraille est recouverte de terres arables ; mais du côté opposé, c'est-à-dire à l'Occident, elle a encore 180 pas de long, ce qui, comparé au côté Sud, donnerait un carré parfait. Un fossé d'un sol très-dur, longeant le côté occidental, c'est-à-dire vers l'Ill, est encore appelé par les habitants de Horbourg *der Alt-graben*, le vieux fossé (2). »

C'est donc là un véritable *Castrum* romain, moins grand que celui d'*Argentoratum*, qui renfermait un arsenal d'armes de toutes espèces, mais qui lui est à peu près semblable quant à sa configuration. Les cités romaines affectaient généralement la forme d'un quadrilatère, tantôt à côtés égaux, tantôt d'un carré allongé ou parallélogramme, mais d'une étendue restreinte, ce qui n'excluait pas l'adjonction de nombreuses habitations extérieures.

(1) Nous avons cru nécessaire de compléter, par ces explications, ce que nous avons dit sur *Argentouaria*. Vol. de 1858, p. 87 et suiv.

(2) Description de l'Alsace, publiée à Bâle en 1782 (en allemand, par BILLING). — *Annuaire d'Alsace* pour l'année 1784, publié par OBERLIN. — GRANDIDIER, *Histoire d'Alsace*, page 19.

L'enceinte de Horbourg et ses environs ont fourni des restes précieux de l'antiquité : des autels, des monnaies, des vases, des armes et des inscriptions d'un haut intérêt, mais parmi lesquelles il ne s'en rencontre pas une seule donnant le nom d'*Argentouaria* ou toute autre indication de la ville importante qui a existé jadis en ce lieu.

Si donc nous voulons écarter la préoccupation du nom d'*Argentouaria* et placer à Horbourg qui nous fournit un *Castrum* celui d'*Olino*, nous pensons que l'explication que nous proposons a un caractère de vérité plus grand que celui de toutes les autres localités où l'on a tenté de placer la résidence du duc de Séquanie. Nous devons toutefois répéter, qu'en l'absence d'un texte ancien ou d'une inscription semblable à celle qui vient d'être trouvée à Alaise, près de Salins, pour *Alesia* le célèbre *oppidum* de Vercingetorix, il est impossible de déterminer avec certitude la position du *Castrum d'Olino*.

COSTE,

Juge au tribunal civil de Schlestadt.

CONRAD DE WURTZBOURG.

SA PLACE PARMI LES MINNESINGER DU TREIZIÈME SIÈCLE.

Une grande obscurité règne sur la vie de notre poète : lui-même ne nous apprend rien sur son propre compte et ses contemporains ou ceux qui l'ont suivi n'ont fait que le nommer sans nous renseigner davantage. Wackernagel le fait naître à Bâle, il est probable que Würzburg, ville de Franconie, fut le lieu de sa naissance et qu'il tira son nom de cette circonstance. Comme Gottfried de Strasbourg il est sorti de la classe bourgeoise ; de là, ainsi que nous l'avons vu, ce titre de *Meister* qu'il ne manque jamais de se donner et sous lequel on le désigne toujours. On ne saurait dire à quel moment il commença sa carrière poétique, si l'on ne remarquait que Rodolphe d'Ems ne le cite pas dans son *Alexandre*. Rodolphe étant mort en 1254, on est autorisé à croire que c'est alors seulement qu'il commença à se faire connaître : comme c'était l'usage, il voyagea pour son art, allant dans les villes pour y répandre ses poèmes, il fut donc un poète *fahrender* : cependant il paraît s'être tenu plus particulièrement sur le Haut-Rhin, à Strasbourg et à Bâle, c'est dans cette dernière ville qu'il mourut le 31 août 1287. Les annales de Colmar mentionnent ainsi cette mort : « *Obiit Cuonradus de Wirciburg, in theutonico bonorum dictaminum compilator.* » Sa femme, Bertha, et ses filles Gerina et Agnesa y moururent aussi : ils reposaient dans l'une des ailes de l'église Marie - Madeleine et on pouvait lire encore autrefois les inscriptions qui couvraient leurs tombes. Il avait à Bâle quelques patrons sur la prière desquels, dit-il, il composait ou traduisait ses poèmes. Conrad arrivait à une époque bien peu favorable, nous l'avons déjà dit, dans le temps de l'interrègne : quelques années avaient suffi pour donner à l'Allemagne une physionomie toute nouvelle : l'ancienne politesse des cours est remplacée par la barbarie et

la grossièreté des mœurs. Voici comment Conrad lui-même se plaint de cette regrettable révolution dans les esprits. « Les paroles de dédain et les injures plaisent mieux à la cour que la bonne poésie, mais, s'écrie-t-il au commencement de la guerre de Troie, quelque peu de profit que j'en retire, je ne puis interdire à ma langue son emploi : l'exercice de mon art est pour moi une récompense, s'il n'y avait sur la terre d'autre mortel que moi, je chanterais et dirais pourtant pour que ma parole et le son de ma voix résonnassent au moins : je ferais comme le rossignol qui s'abrège agréablement les longues heures par son propre chant : quand un vert toit de feuillage protège sa tête, il jette au loin dans la campagne tranquille les sons de sa voix et fait fuir la tristesse ; qu'on l'entende ou non, peu lui importe ; ainsi je ne cesserai point de me livrer à mon art bien que très-peu m'écoutent. »

Voilà certainement une belle et poétique comparaison qui pourrait passer, en quelque sorte, pour la profession de foi de Conrad ; il ne cherche pas la célébrité, les applaudissements, il aime son art pour les jouissances qu'il lui procure : non pas qu'il veuille n'être poète que pour lui-même, il sait toute l'influence de la poésie sur les esprits, il ne se refuse pas à y contribuer par ses vers, mais faut-il que les poètes se laissent décourager par le peu de faveur qu'ils ont auprès des princes ? faut-il qu'ils cessent de chanter parce qu'on ne les écoute pas, que le bruit des armes couvre leur voix ? ce n'est pas la pensée de Conrad, il espère que bientôt la paix renaitra et il continue à se faire entendre pour que l'art ne périclite pas ou même ne soit pas affaibli.

Conrad appartient à l'école de Gottfried, mais c'est surtout par la forme, par la langue qu'il emploie ; à l'imitation de son devancier, il introduit dans l'allemand de nombreux mots français, des tournures françaises même, et puis, il a, comme Gottfried, une merveilleuse facilité de langage ; il est, comme lui, un brillant écrivain, son style est plein de pompe et d'éclat : pour le fond il a peu de rapports avec Gottfried : celui-ci a emprunté au cycle d'Artus son principal ouvrage, le *Tristan*. Conrad va puiser ses sujets dans l'histoire religieuse ou dans la mythologie : enfin, un des points de comparaison les plus curieux entre lui et Gottfried, c'est l'égal bonheur avec lequel ils traitent les poèmes narratifs appelés *Hoftichtung*, qui sont un des principaux mérites de Conrad.

Frauenlob, dans une complainte sur la mort de notre *Minnesinger*, compare son langage à une fournaise remplie de flammes, faisant allusion à ces qualités brillantes dont nous parlions tout-à-l'heure : n'oublions pas qu'il est pour ainsi dire sur la limite des temps anciens et nouveaux : aussi, il a les qualités des plus célèbres *Minnesinger* mêlées à quelques-uns des défauts les plus graves que l'on reprochera bientôt aux *Meistersænger*. Ses poésies lyriques sont aussi raffinées et d'un aussi mauvais goût que tout ce qu'ont fait après lui Marner et les autres : en revanche, nous le répétons, ses poésies narratives, genre dont il peut être regardé comme le représentant en Allemagne, égalent les meilleures que produisit la première moitié du treizième siècle. Ses contemporains lui reconnaissaient ce mérite, car ils se servirent de son nom pour accréditer quelques productions dans le genre où il excellait. Ainsi, dom Probst, Henri de Roizenstein lui ont longtemps été attribués. Lachmann a prouvé qu'ils étaient du quatorzième siècle ; il n'est pas rare alors de voir ainsi des poètes médiocres chercher à donner de l'autorité à leurs vers en les faisant paraître sous un nom d'emprunt, toujours celui d'un maître : ce qui arriva pour Conrad arriva aussi pour Wolfram d'Eschenbach et les poèmes de longue haleine. La poésie descriptive est celle qui convient le mieux à Conrad, celle qui fait le mieux ressortir son talent : quand il arrive au récit proprement dit, l'exposition est pleine de grâce et de vie, les couleurs qu'il emploie sont toujours fraîches, son imagination le sert heureusement ; les situations qu'il invente sont vraies et naturelles ; sous ce rapport, nous mettons au premier rang son *Engelhardt*, c'est, à notre avis, ce qu'il a écrit de plus parfait. Pour résumer en quelques mots ce que nous pensons de Conrad, après une lecture attentive de ses œuvres ; il a plutôt l'esprit que l'âme d'un poète, il a tous les instruments dont peut se servir le poète, mais il n'a pas l'inspiration ; nous ne ferons exception que pour plusieurs passages de sa *Goldene Schmiede* où l'on sent qu'une foi vive, une grande piété l'inspirent réellement, cela tient au caractère même de Conrad qui est avant tout un poète religieux. Il était beaucoup plus instruit que nombre de *Minnesinger* dont certains ne savaient ni lire ni écrire : il savait le latin et connaissait la mythologie ; dans le *Chevalier au cygne*, il résout des questions de droit public, dans le *Tournoi de Nantes*, il fait preuve de grandes connaissances héraldiques, mais il inclinait surtout vers la science théologique : dans

son *Silvester*, il défend avec autant d'habileté que de profondeur les dogmes fondamentaux de la religion chrétienne.

- Nous n'avons la date à peu près certaine que de la *Forge d'or* qu'il composa dans les dernières années de sa vie en 1280. Nous croyons cependant pouvoir établir ainsi l'ordre dans lequel se succèdent ses compositions : d'abord son *Weltlohn* (1843. Francfort-sur-le-Mein, publié par Francis Roth) qui n'est qu'un essai, courte allégorie qui le mena bientôt à son *Engelhardt* (1844. Leipzig, par Moritz Haupt), ici l'autorité et l'exemple de son maître Gottfried sont bien sensibles :
- à la suite se placent les petits poèmes également descriptifs appartenant au même ordre d'idées. *Othon le Barbu* (par Hahn, 1838, Quedlimbourg), le *Hersmæhre* (par le même, 1846), le *Chevalier au cygne* et le *Tournoi de Nantes* que l'on n'a pas encore imprimés ; puis Conrad devient un poète légendaire, caractère qui le distingue et qui mériterait un développement particulier, *Alexis* et *Sylvestre* (cité plus haut, Göttingue, 1841, par Guillaume Grimm) l'attestent suffisamment, enfin la *Forge d'or* (par le même, Berlin, 1840) porte à chaque page l'empreinte d'un profond mysticisme, dernière forme que prend l'esprit de Conrad. Il essaya ensuite un retour vers l'épopée chevaleresque d'autrefois, mais sa tentative fut malheureuse parce qu'elle était au-dessus de ses forces et la guerre de Troie resta inachevée.

LÉON BRIÈLE,

de l'Ecole des Chartes, archiviste du Haut-Rhin.

BIBLIOGRAPHIE.

LE COMTÉ DE DAGSBOURG AUJOURD'HUI DABO (ancienne Alsace). *Archéologie et histoire*, par DUGAS DE BEAULIEU, de la Société des Antiquaires de France et de celle de Londres, etc., etc. 2^e édition, Paris, 1858, 4 vol. in-8°.

La petite section des Vosges à laquelle M. Dugas de Beaulieu a consacré ces pages, est riche en souvenirs qui s'effacent et en monument qui disparaissent. Elle est une des moins connues et une des plus curieuses à visiter. On s'y rend facilement de Saverne ou de Wasselonne. La seconde de ces routes, plus aisée que la première, est tout aussi délicieuse par les points de vue qu'elle offre : on passe le Freudeneck, la Wangenbourg, l'Engenthal, l'incomparable Obersteigen. Encadré de majestueuses sapinières, traversé d'eaux limpides et fraîches, le canton est petit mais intéressant. « C'est peu de chose, dit l'auteur; et, cependant, tout aussi bien que les plus grands empires, cette contrée a son histoire. » Vingt-huit kilomètres de long sur huit de large, voilà le théâtre où se sont passés ou préparés des faits qui figurent, non pas dans les annales de l'Alsace et de la Lorraine seulement, mais dans celle de la France et de l'Allemagne. Aussi est-ce moins l'histoire exclusive de Dabo que celle de la chaîne des Vosges et de la vallée du Rhin qu'on nous donne ici.

L'auteur dispose l'esprit du lecteur à cette légitime usurpation par une préface qui est un morceau de style et qui donne de la scène où il s'engage une description relevée par les tons les plus chauds.

La première partie de ses recherches, qui remontent aux Celtes et qui sont très-méthodiquement distribuées, jette un coup-d'œil rapide sur les conceptions religieuses des Druides et des Triboques, qui se succèdent, transigent ensemble et laissent leur cachet soit sur les monuments, soit dans les mœurs. Sept *menhirs* sont encore

debout dans les Vosges alsaciennes : il n'y a plus que des *demi-dolmens* et aucun d'eux n'approche de la régularité de la *Pierre clouée* de Champbeaudoin ou telle autre de la Bretagne : mais, outre le *Lottenfels* du Schneeberg et la *Chaise de St.-Quirin* aux pieds du Donon, il se retrouve des restes considérables de roches et d'enceintes sacrées, quelquefois chargées de caractères inconnus, d'autrefois marquées du signe de la croix que la main du pâtre ou celle du pasteur chrétien est venu y tracer pour détruire l'effet de superstitieuses traditions. Je signale dans cette partie, aux historiens du polythéisme local, les chapitres relatifs aux dieux Teutatès, Rhen et Voseg ou Vôges, ainsi qu'à la déesse Abnoba, la Lune, qui eut aussi des autels dans la Forêt-Noire et notamment aux bains de Badenweiler que fréquente encore toute l'Alsace. Ce coup-d'œil sur les dieux et les autels de deux nations est nécessairement rapide.

Dans la seconde partie, l'auteur suit les modifications que la conquête romaine produisit dans le culte, les mœurs et la situation des Tribouques d'Alsace. Il décrit la ligne de défense que l'Empire établit le long du Rhin, indique les voies qu'il traça à travers les Vosges surprises de cette œuvre de civilisation qui est un moyen de gouvernement, et marque les temples, les stèles votives et les autres monuments que dressa la pensée de Rome payenne, qui devait bientôt se retirer des bords du Rhin devant les barbares et n'y revenir, pensée chrétienne, qu'au bout de quelques générations.

C'est à l'invasion que nous appelons barbare, celle de nos pères, les Burgunds et les Francs et aux événements dont le pays de Dabo ou plutôt l'Alsace est le théâtre de 407 à 926 que M. de Beaulieu s'attache dans la troisième partie de son ouvrage. Je ne dirai pas que la période franque l'emporte en intérêt sur la période romaine, mais c'est un autre genre d'intérêt qui nous y émeut. A la vérité, ce sont encore des conquérants qui viennent se faire des châteaux forts et même des repaires sur les sommités des Vosges, mais ce sont aussi de bons rois, de pieux évêques et de saintes filles, qui y viennent fonder d'autres établissements et y apporter avec des lois meilleures leurs mœurs plus pures. Les premiers, les rudes conquérants, élèvent jusqu'à deux cents burgs qui pèsent sur le peuple. Mais leur contre-poids est à la résidence royale de Marlenheim, qui domine la délicieuse et riche vallée de Dagobert; il est aux cours ou fermes royales de Charlemagne, qui se soumet et mène à ses chasses les nobles tyrans

du pays ; il est au palais royal de Kirchheim et à la résidence de Marlenheim, refuge des opprimés même sous Charles-le-Gros ; il est aux nombreux monastères et aux riches abbayes qu'à l'exemple de plusieurs rois, à l'exemple de S^{te}-Richarde, veuve de Charles-le-Gros, et de S^{te}-Odile, fille du duc Etichon, d'autres grands érigent sur divers points, asiles où règnent des principes de paix, d'humilité et de charité chrétienne. Dans ces pages serrées tout est plein d'une vie nouvelle et d'un mouvement qui touche l'âme autant que l'imagination. Rois de France et empereurs d'Allemagne, ducs de Souabe et ducs d'Alsace, guerres et trêves, constructions de palais et démolitions de châteaux, destructions de temples ou de monuments payens et fondations de sanctuaires chrétiens, s'y succèdent et s'y pressent avec impétuosité. Je connais peu de pages aussi animées.

Dans la quatrième partie, qu'on appelle la période germanique où le pays de Dabo a ses propres dynastes, les comtes d'Eguisheim-Dagsbourg, l'intérêt principal se porte d'abord sur le moins bardé de fer de ces comtes, Bruno, qui fut successivement diplomate, prévôt de St.-Dié, capitaine des troupes envoyées par l'évêché de Toul à l'empereur Conrad III, guerroyant en Italie, évêque de Toul et pape sous le nom de Léon IX. Mais cette dynastie s'éteignit d'une manière tragique. Avec l'aurore du XIII^e siècle le comte Adalbert était arrivé à l'apogée de sa puissance. « Il venait, dit l'auteur, de prendre possession d'une partie du comté d'Eguisheim, qui lui faisait retour par décès de son possesseur sans enfants mâles, et, aussi loin que la vue pouvait s'étendre de la plate-forme de son donjon de Dagsbourg, il n'était guère de domaine qui ne relevât de lui à un titre quelconque. Deux fils dans la force de l'âge et de la plus belle espérance, Heinrich et Wilhelm, et une fille nommée Gertrude composaient sa famille, pour laquelle il rêvait les plus brillantes destinées, lorsqu'un jour le gardien des échauguettes lui signala l'approche d'un messager dont la cotte de maille était recouverte d'un surcot noir. On le vit gravir lentement la montagne, s'approcher du pont-levis, et, saisisant la trompe qui était appendue auprès, il en tira un son rauque et sauvage. Bientôt la porte lui est ouverte ; le messager, admis en présence d'Adalbert, s'incline respectueusement, et, lui remettant en main une lettre qu'entourait un large ruban noir, relié à ses extrémités par un sceau en cire de même couleur : « Noble comte, dit-il, de la part de Monseigneur l'évêque de Liège. »

Adelbert a pâli ; il brise le sceau d'une main tremblante..... C'était l'annonce de la mort de ses deux fils , qui , dans un tournoi donné à Andenne , s'étaient tous deux frappés mortellement (1200).

Une fille douée d'une grande beauté , d'une sensibilité profonde et de beaucoup de talent , restait au malheureux père. Gertrude donna d'abord sa main à Thiébaud , duc de Lorraine , qui ne la rendit pas très-heureuse , puis au poétique et inconstant comte Thiébaut de Champagne , qui *fit les plus belles , les plus délitables et mélodieuses chansons qui furent oncques oyées* , mais qui se fit divorcer d'elle au bout de deux ans sous prétexte de parenté. Elle se donna en troisième noces au comte Frédéric de Linange d'un sang moins illustre , mais qui devint par cette alliance chef de la dynastie Dabo-Linange. Ce guerrier , aussi tendre que brave , maniait , à ce qu'il paraît , la lyre et l'épée , comme on disait autrefois. Du moins , pour mon compte , j'aime encore à rapporter au troisième époux de Gertrude le charmant petit morceau de poésie qui nous est parvenu sous le nom de Frédéric de Dagsbourg , que j'ai traduit de l'allemand , il y a une trentaine d'années , et que M. de Beaulieu veut bien rappeler dans son curieux volume , en ajoutant son appui à ma conjecture , et je rappelle ici cette ravissante petite composition qui peint nos deux personnages :

« S'il faut que de toi je me sépare , [dit le comte encore sous le charme d'une union qui lui a donné la femme d'un descendant de Charlemagne , et au moment de s'élancer sur son dextrier soit pour la guerre que la ville de Strasbourg fait à Walther de Gerolseck , soit pour une autre] , s'il faut que je sois séparé de toi , ô femme si riche en grâces , au moins , ne sois pas dure envers moi. Donne-moi ton sublime courage et de ta bouche de rose dis-moi ces cinq mots seulement , ces cinq mots qui deviendront le bouclier protecteur de mes joies ; dis-moi ; « pars en un jour propice. »

Gertrude inspirait de ces tendresses qui sont mêlées de tant de faiblesse. Pourquoi faut-il dire que l'affection de son troisième époux ne fixa pas la sienne , et que cette union , quoique la dernière de Gertrude , ne fut ni plus longue ni plus heureuse , à ce qu'il paraît , que les précédentes ?

Les comtes de Dabo-Linange , qui gardèrent son héritage , l'agrandirent par de belles alliances , figurèrent dans de brillants tournois , prirent une large part à toutes les guerres de leurs voisins et à d'autres , et ajoutèrent souvent aux privilèges qu'ils obtinrent des

empereurs d'Allemagne le titre et les prérogatives du landgraviat d'Alsace. Mais ils s'affaiblirent souvent par d'imprudents partages. Les dépendances et les hameaux de leur comté divisés entre leurs divers enfants n'en enrichissaient aucun.

La période germanique fit beaucoup pour l'élévation de ces comtes, qui devinrent princes de l'Empire. Toutefois la situation des sept à huit villages du comté ne fut pas toujours bien assurée par le donjon seigneurial. Elle fut rarement calme et prospère sous ces guerriers ambitieux. « En voyant aujourd'hui, dit l'historien, les Vosges alsaciennes parsemées de villages et de métairies et traversées sur tous les points par des voies carrossables, on se fait difficilement une idée de ce qu'elles étaient au XIII^e siècle. Alors, ce que nous nommons village ne se composait guère que de cinq ou six cabanes recouvertes de branches de genêt ou de fougère, *mansi serviles*; un nombre déterminé de ménages de la glèbe, épars çà et là dans les forêts et à de grandes distances l'un de l'autre, ressortissait de ce chef-lieu. Telle est la raison pour laquelle on cherche aujourd'hui l'emplacement de plusieurs villages dénommés dans les chartes anciennes. Quant au sol, il n'avait, comme aujourd'hui en Russie et en Pologne, de valeur réelle que par le *mancipium* ou la famille du serf et ses troupeaux, qui y étaient attachés. Au douzième et au treizième siècle on pouvait acheter ou tuer le serf de la glèbe moyennant trente sous d'indemnité, tant sur les terres de St.-Dié que dans le comté de Dagsbourg et les autres seigneuries de l'Alsace. Des pestes, toujours précédées de famines, venaient souvent dépeupler le pays. »

Triste tableau : que n'est-il infidèle !

Cet état de choses allait s'améliorant quand éclatèrent les agitations religieuses du XVI^e siècle, suivies de la guerre qui troubla la première moitié du XVII^e, celle de trente ans. Jusqu'à quel point ces événements vinrent-ils modifier ou ruiner les établissements religieux ? c'est-ce que l'histoire ne sait plus dire d'une manière précise ? Ce qui est mieux constaté, c'est qu'après les traités de paix qui donnèrent l'Alsace à la France, Louvois se hâta de faire démanteler les châteaux forts de la noblesse de cette province. Il envoya de Saverne « quatre cents hommes, cent chevaux et deux pièces de canon prendre le donjon de Dabo. » Par son ordre du 13 novembre 1679, ce burg antique fut rasé avec toutes ses défenses. Les seigneurs de Linange-Dabo réclamèrent en qualité de membres du collège impérial des comtes immé-

diats de la Wetterau, se disant non compris dans la cession faite à la France, mais les *chambres de réunion* confirmèrent la cession. La paix de Ryswick mit fin aux réclamations des anciens dynastes de Dabo. Toutefois ce fut sans les déposséder de leurs droits seigneuriaux. Ils gardèrent le privilège de la chasse, de la pêche, ainsi que les droits de corvées, de basse-justice et de répartition des impôts ordonnés par le roi. Les vastes domaines de cette maison, augmentés de beaucoup par Emich X, au moyen des biens ecclésiastiques dont il s'était emparé au temps de la réforme, avaient été partagés entre les deux branches de Falkembourg et de Hartembourg, la première représentée par Jean-Ludwig, l'un des généraux de l'armée protestante, et Philippe-George, son frère; la seconde par Jean-Philippe II, Wolfgang, Frédéric et George-Adolph, tous quatre fils d'Emich XI, mort en 1606. Lors du partage qu'ils firent des domaines de leur maison, le comté de Dagsbourg revint aux deux représentants de la première branche; mais alors il était presque entièrement dépeuplé et recouvert de forêts sans nul rapport. Les deux comtes y appelèrent des colons, et plusieurs familles lorraines vinrent se fixer à Abreschwiller, à Voyes et à Hesse. L'Auvergne en fournit aussi quelques-unes, dont les industriels descendants exploitent encore des usines et des scieries dans le pays. Enfin des Allemands s'établirent à Dagsbourg, à Walscheid et à Obersteigen. Mais il avait fallu, pour les y attirer, leur assurer de grands avantages. Ces faveurs sont relatées dans une déclaration du 16 juin 1613, laquelle est encore aujourd'hui la charte constitutionnelle du comté, et son titre principal à la délivrance des bois qui sont dus à ses habitants par l'administration forestière.

C'était de la part de MM. de Linange agir en maîtres bien inspirés que de prévenir ainsi la tentation et de rendre le délit inutile.

Il y avait pour ces seigneurs un autre rôle à jouer, tout aussi digne d'eux, mais sur un théâtre plus vaste. C'était de se dévouer à leur nouvelle patrie comme ils s'étaient dévoués jusque-là à l'ancienne, de donner dans leurs nombreux domaines les leçons et les exemples que demandaient les nouveaux besoins et l'esprit de progrès du siècle, et de consacrer leur personne au service de la France. Leur cœur fut ailleurs. « On ne sait rien », dit leur savant historien, on ne sait rien de la vie de ces comtes, qui séjournaient habituellement en Allemagne et laissaient aux baillis l'administration de leurs domaines d'Alsace. Malgré les efforts qu'ils firent pour y attirer des habitants,

on ne comptait encore en 1764 que quarante feux à Dagsbourg , vingt-sept à Walscheid , trente à Abreschwiller et dix à Voyes. » Or on n'est pas digne d'être seigneur où l'on n'est plus. Le 10 juin 1793 la Convention nationale mit sous le séquestre les terres de la maison de Leiningen-Dagsbourg , et en 1801 le traité de Lunéville en assura la possession à la France , sous la réserve des droits dont jouissaient les habitants du comté.

Cela ne pouvait pas finir autrement. L'heureuse maison de Linange eut ailleurs de trop vastes possessions pour regretter beaucoup la perte de quelques hameaux épars sur les hauteurs des Vosges , pittoresques sans doute , mais rapportant à peine quatre mille florins de revenus.

M. de Beaulieu consacre la cinquième partie de son œuvre à l'étude des monuments de ce canton. On conçoit facilement la nature , le style et l'état de conservation de ces antiquités. Les Celtes ont laissé dans les Vosges des *menhirs* , les Triboques des *rings* , les Germains des *burgs* : de ces trois classes d'ouvrages il ne reste que des débris , mais grâce à la science de l'antiquaire un peu aidée de son imagination , — et sans un peu de poésie on n'est pas plus antiquaire que philosophe — ces restes redisent la piété , le courage et la gloire des anciens jours avec une merveilleuse éloquence. Sous son crayon et sa plume apparaissent les stèles et les tombes , triboques ou gallo-romaines érigées les unes aux dieux , les autres à d'illustres défunts. Les tombeaux , les monastères et les prieurés , élevés par le christianisme , font acte d'existence à leur tour. Mais ce qui en reste est peu de chose. Des stèles et des tombes on a fait des ruines informes. Quelques fragments un peu conservés ont pu se réfugier dans les musées , tandis que les parties les plus maltraitées servent de bornes à l'angle de quelque maison rustique ou d'auges dans la cour de quelques fermes. Des monastères , il ne se voit plus que des pans de murs , du prieuré d'Obersteigen on a fait une église. Ajoutez quelques débris de statues , des restes d'un Apollon que M. de Beaulieu a découvert au milieu d'un tas de moëllons épars qui ont pu faire partie d'un petit temple ; la statue mutilée d'un dieu inconnu et celle d'un cavalier triboque ; la belle statue équestre du duc Thiébaud de Lorraine , comte de Dabo , et plusieurs têtes de Faune d'une bonne exécution , et enfin des monnaies. Voilà le catalogue des antiquités monumentales de Dabo.

M. de Beaulieu suit ces restes éloquents topographiquement de

village en village , de bois en bois , sous les sapins et jusque sous la mousse qui en cachent une partie , mesurant , dessinant , ranimant , conjecturant , écoutant la tradition crédule du pâtre ou consultant la science confiante de Schœpflin ; faisant faire parfois des fouilles , explorant toutes les archives qui peuvent l'éclairer et ne ménageant pas plus les heures de ses amis que ses propres deniers quand il s'agit de faire tomber un peu de jour sur les questions qui l'occupent. Deux tables généalogiques , faites avec plus de critique que celles de Schœpflin , dont la complaisance un peu intéressée pour des vanités de famille , est relevée avec franchise , et un grand nombre de planches lithographiées ajoutent au mérite de ce volume , vrai cadeau offert aux amateurs d'histoire locale. La moisson eût été bien plus riche il y a un siècle , témoin les indications de Schœpflin. Que n'a-t-on pris dès lors les mesures nécessaires pour la garde de ces créations des vieux âges ? Mais tel est notre malheur : on n'ouvre des asiles qu'aux monuments frappés des mains du barbare , comme on ne donne les invalides qu'aux boiteux et aux manchots frappés des mains de l'ennemi.

Puisse l'auteur de ce volume avoir à faire succéder une troisième édition à la seconde ! Et qu'à ce sujet il nous permette de consigner ici un triple vœu : celui , d'abord , qu'à la période germanique , il lui plaise d'ajouter une période française , commençant au traité de Westphalie et ne finissant qu'à l'époque actuelle ; celui , ensuite , qu'il veuille bien donner une carte du comté de Dabo , et celui , enfin , que son imprimeur daigne professer pour l'orthographe des noms propres le même respect qu'il professe lui-même. Qui connaît si parfaitement l'Alsace et qui parle la langue du comté de Dabo mieux que personne , peut se montrer plus exigeant envers son prote.

Un vœu auquel je ne tiens pas moins , c'est que l'historien du comté de Dabo trouve quelques imitateurs , à moins que M. de Beaulieu veuille lui-même écrire l'histoire de quelques autres cantons d'Alsace , soit celle du comté de Hanau ou de la régence de Bouxwiller , soit celle , plus importante de beaucoup , du magnifique district de Saverne , Wasselonne et Molsheim. Une monographie bornée à cette célèbre vallée de Dagobert que dominant le Schneeberg , le Scharrach , la Schildwache , si animés jadis par les résidences royales de Marlenheim et de Kirchheim , si belle et si riche encore , plus heureuse que jamais , offrirait à son tour de grands

attraits. Et il faut se hâter. Plus peuplée que tant d'autres, cette vallée est plus impatiente que d'autres, sinon plus digne de jouir d'une de ces voies de communication rapide, qui demandent de grands travaux d'établissement, et elle va être fouillée incessamment par la main de l'industrie. Il serait heureux pour la science que cette main fût précédée quelque peu et suivie de près de l'œil de l'antiquaire.

MATTER,

de la Société impériale des Antiquaires de France.

LES ALPES, *description pittoresque de la nature et de la faune alpestres*, par FRÉDÉRIC DE TSCHUDI. — 1 vol. 8° de xiv-737 pages avec planches. Strasb. (Silbermann), Treuttel et Würtz. — 16 fr.

Dans ses considérations sur l'élément pittoresque en littérature, M. Humbolt dit : « on peut donner aux descriptions de la nature des contours arrêtés et toute la rigueur de la science, sans les dé-pouiller du souffle vivifiant de l'imagination. » L'ouvrage dont nous venons entretenir nos lecteurs est un de ceux auxquels on peut le plus justement appliquer ces mots de l'auteur de *Cosmos*, qui lui-même possède à un si haut degré cette heureuse alliance du sentiment poétique et de l'observation.

La Suisse, et les Alpes en particulier, ont défrayé beaucoup de livres. Sans compter les classiques du genre, combien d'écrivains

illustres ont payé leur tribut d'admiration à ces belles montagnes , et laissé dans maintes pages l'empreinte des émotions éprouvées à leur aspect ! Voltaire lui-même , qui , en fait de nature n'appréciait que :

« *L'empire de Pomone et de Flore sa sœur ;* »

s'est pris d'enthousiasme lyrique à la vue du Léman et des montagnes qui bornaient son horizon :

« Que tout plaît dans ces lieux à mes sens étonnés !
D'un tranquille océan l'eau pure et transparente
Baigne les bords fleuris de ces champs fortunés ;
D'innombrables côteaux ces champs sont couronnés ,
Bacchus les embellit ; leur insensible pente
Vous conduit par degrés vers ces monts sourcilleux
Qui pressent les enfers et qui fendent les cieux.
Le voilà ce théâtre et de neige et de gloire ,
Eternel boulevard qui n'a point garanti
Des Lombards le beau territoire :
Voilà ces monts affreux. »

Si ces vers ne brillent pas par la vérité de l'expression , ils montrent du moins que Voltaire , en dépit de sa prédilection pour Flore et Pomone , n'était pas tout-à-fait insensible au spectacle d'une nature plus grande et plus sévère. Mais qu'il y a loin de ce dithyrambe agréable aux quelques pages des lettres de Saint-Preux où Jean-Jacques retraçait avec la magie du souvenir les sites enchanteurs qu'il se plaisait à peupler de ses plus doux rêves. Hélas ! les belles rives du Léman , les voilà dépoétisées ; vainement y chercherait-on aujourd'hui ce lieu que les créations idéales de Rousseau ont rendu célèbre : les rochers de Meillerie , de romanesque mémoire , le prestige d'un grand nom n'a pu les protéger contre le vandalisme moderne. Ils ont disparu , et sur l'emplacement qu'ils occupaient on pose les rails d'un chemin de fer. Ainsi va le progrès , sourd aux considérations sentimentales ou pittoresques qui tenteraient de lui faire obstacle. Que les admirateurs des beautés alpestres se rassurent toutefois : l'industrie humaine a ses limites comme les flots de la mer ; la vapeur aura beau se frayer un passage à travers ces masses énormes de montagnes , elles n'en garderont pas moins leurs impénétrables retraites , et la fumée du charbon n'ira pas jusqu'à ternir la blancheur immaculée de leurs cîmes neigeuses.

Une illustration non moins glorieuse figure dans les annales littéraires de la Suisse au dix-huitième siècle. En 1779, un an après la mort de Voltaire et de Rousseau, Goethe, en compagnie du duc de Weimar, visitait Genève et Chamouny, explorait la vallée du Rhône jusqu'à sa source, et gravissait le Saint-Gothard. Ses lettres, qui mériteraient d'être traduites si elles ne l'ont déjà été, racontent avec infiniment de charme les impressions de ce voyage fait à une époque où peu d'étrangers osaient s'aventurer dans ces hautes régions sur les traces de l'intrépide Saussure.

A cette vallée du Rhône se rattache aussi le souvenir d'un homme que l'amour de la solitude attira dans ces montagnes, d'un philosophe qui n'a pas fait grand bruit dans le monde, mais qui par l'élévation, l'originalité et la hardiesse de la pensée ne laisse pas d'être au rang des esprits d'élite dont les œuvres ne vieillissent point. Ce qui le distingue surtout des écrivains de son temps, c'est un profond sentiment de la nature; par là il se rapproche de Rousseau et de Chateaubriant. Nul n'a mieux décrit la grandeur sauvage, la beauté sereine des lieux élevés; nul n'a exprimé d'une manière plus éloquente le recueillement de l'âme en présence de ces sublimes spectacles: j'ai nommé Senancour.

Rappelons encore que ce coin de terre privilégié a eu pour hôte le chantre de Childtclarauld qui a célébré ces poétiques vallées vaudaises en s'inspirant des souvenirs de Rousseau et de la nouvelle Héloïse. Mais il est temps de clore une digression déjà trop longue. Je ne dois pourtant pas oublier dans cette galerie de voyageurs alpestres un des esprits les plus charmants qu'ait produits la Suisse, l'ingénieux et humoristique auteur des *Nouvelles genevoises* et des *Voyages en zigzag*, qui a popularisé, par la plume et le crayon, tout ce que son pays renferme de sites remarquables.

Les livres illustrés ne se recommandent pas toujours par un fond bien solide; trop souvent le luxe qui les pare ne sert qu'à en déguiser l'indigence; c'est là une sorte de denrée à l'usage d'un public qui veut avant tout qu'on l'amuse. L'ouvrage de Tschudi est de ceux qu'il convient d'excepter de ce nombre; quoiqu'éminemment pittoresque par la forme et le fond, il n'est pas pour cela d'une lecture frivole; loin de là, il instruit tout autant qu'il charme. On ne pourrait mieux le comparer qu'aux *tableaux de la nature*, de Humbolt; ce que l'illustre voyageur allemand a fait pour les régions équinoxiales,

Tschudi l'a fait pour les Alpes, c'est assez dire qu'il réunit aux connaissances les plus profondes le sentiment et l'imagination qui seuls donnent à un livre du relief et de la vie. L'auteur a su mettre à profit, avec beaucoup de discernement, les travaux de ses devanciers, Saussure, Agassiz, Desor, Studer, Le Pileur et tant d'autres dont les savantes explorations ont fait connaître sous différents aspects cette partie de la Suisse qui offre un champ si fécond à l'observateur. Mais la plupart de ces travaux ont pour objet la géologie, l'étude des climats et des glaciers, ce qui leur donne nécessairement un caractère spécial. C'est à l'aide de ces nombreux matériaux et de ses propres recherches que Tschudi a formé un ensemble qui présente le tableau le plus complet des phénomènes du monde alpestre. La physionomie générale des montagnes, leurs différents groupes, les scènes imposantes qu'une âpre et vigoureuse nature étale aux regards du spectateur, la formation de ces amas de glaces qui couvrent des espaces immenses, les variations de climat, les particularités singulières du règne végétal dans ces contrées, la flore si intéressante des zones supérieures, enfin la zoologie qui a aussi son monde à part aux limites extrêmes de la vie organique; tout cela entremêlé d'histoires émouvantes, de récits de chasse et d'ascensions périlleuses, de légendes et de traits caractéristiques empruntés aux incidents de la vie des montagnes; tels sont les éléments divers qui composent ce tableau dans lequel la variété n'exclut pas l'harmonie. Rien n'est attachant comme ces descriptions où la science revêt les formes les plus sympathiques, et s'il faut tout dire, je ne sache pas d'aliment plus sain pour l'esprit. Mais il y a tels livres dont une simple citation est le meilleur éloge, et c'est ici le cas. Je laisse donc parler l'auteur :

« Au-dessus des dernières pentes vertes des montagnes, des dernières galeries de rochers et de leurs surfaces grisâtres et massives, s'élèvent des contrées inconnues, pleines de mystères et de merveilles. Sérieuses et tristes comme la mort, sublimes et majestueuses comme l'infini, elles semblent former un lien étrange, un lien de rapprochement entre le ciel et la terre, où l'homme accoutumé à une nature chaude et bienveillante, ne se sent plus à sa place, et où dominé par le sentiment de son impuissance, il n'ose consacrer que quelques heures d'admiration aux plus grandes merveilles qu'il lui soit donné de voir sur cette terre. Aussi, le plus souvent, l'habitant

de la plaine ne ressent qu'une superficielle indifférence pour les blancs sommets, les brillants glaciers des hautes chaînes de montagnes. Tout au plus les admire-t-il quand, éclairés par la lune, ils se détachent mystérieusement contre le ciel foncé d'une belle nuit, ou quand, dans les vapeurs bleuâtres d'une matinée d'été, il les voit s'allumer peu à peu sous les premiers rayons du soleil et étinceler dans sa lumière. Mais quand le charme puissant de ces merveilleux effets est passé et que les sommets reprennent une teinte uniforme et pâle, cette admiration fugitive s'éteint aussi. On se contente de quelque vague notion de l'immensité, de la froideur, de la nudité de la région des neiges, sans soupçonner les grands mouvements primitifs, les lois merveilleuses, les phénomènes fantastiques que présentent ces hauteurs, où le monde animal et le monde végétal luttent avec acharnement contre la famine et la mort. Cette terre inconnue s'étend entre les champs fertiles des plaines allemandes et lombardes, et pourtant qui l'a étudiée et dépeinte? Qui la connaît dans toutes ses parties comme elle mérite de l'être? Quelque amateur va passer une semaine d'été sur les champs de neige et de glace dans le voisinage d'un pic célèbre, un savant cheminera gravement à travers ces déserts, auxquels il ne consacre que quelques mois de son existence; mais le reste de l'année ils ne seront visités que par les chasseurs de chamois et par le montagnard qui va y chercher quelques simples ou quelques minéraux. Personne ne connaît encore toutes les masses neigeuses de la Suisse; très-peu d'hommes en ont parcouru une partie un peu considérable, et d'immenses étendues n'y ont encore été foulées par aucun pied humain. Depuis le commencement de ce siècle, les hommes de la science ont fait des efforts prodigieux pour s'en approprier la connaissance, mais ils n'en ont encore franchi que le seuil.

« Ces territoires inaccessibles, en apparence sans vie et sans histoire, en-dehors et au-delà du temps, et qui ne semblent en rapport qu'avec les astres ou les nuages, ont subi cependant des changements, des révolutions dont la tradition et la légende ont gardé le souvenir.

« Quand les dernières crêtes de ces croupes primitives s'illuminent ou s'éteignent à nos regards pendant nos beaux couchers du soleil, nous ne soupçonnons pas quelle variété d'aspect et de formes elles ont présenté depuis le moment où les luttes prodigieuses des éléments

les ont fait sortir de l'océan primitif. Ornées plus tard des plantes tropicales que la terre portait sur toute sa surface, ce n'est que lentement que la mort s'en est emparée et a mis fin à toutes leurs métamorphoses. La tradition connaît cependant quelque chose de leur histoire et en parle dans des images très-justes, mais avec quelques anachronismes naïfs. Dans une de ces sagas, par exemple, le Juif-errant, qui n'est autre que le démon, vient visiter la vallée de Visp, dans le canton du Valais. Il gravit le mont Cervin, et arrivé au sommet il découvre une ville enchantée cachée sous des vignes et des arbres murmurants. Il lui prédit qu'à son retour elle sera en ruines et couverte de tristes broussailles :

« Et quand je reviendrai pour la troisième fois,
C'est en vain que je vous chercherai, près fleuris,
Vignes parfumées, vallées verdoyantes ;

« On ne verra plus ici que les déchirures aiguës
Du glacier blanc et vert sombre
S'échelonner tristement contre le ciel.

« Des contreforts ferment la vallée,
Asile du loup, ennemi des troupeaux ; le vautour
Tournoie dans le ciel bleu au-dessus de son aire.

« L'hiver éternel est assis sur ton seuil.
Sur tes champs glacés où pait le chamois solitaire
Le soleil lance ses rayons dorés.

Inaccessible tu demeureras au jeune printemps
Qui jadis venait visiter les prairies,
Apportant pour elles sa riche corne d'abondance.

« Il est parti et ne reviendra plus !
Des blancs tapis de tes sommets
L'avalanche se précipite en grondant comme le tonnerre. »

Le lecteur a pu également juger par cet extrait du mérite de la traduction, due à M. Vouga, professeur à Neuchâtel, et à M. Schimper, conservateur du musée d'histoire naturelle de Strasbourg. Je ne sais si ce beau livre est appelé en France au même succès qu'il a obtenu chez nos voisins de la Suisse ; ce qui est certain, c'est qu'il était digne à tous égards d'être reproduit dans notre langue, et c'est assurément

une heureuse idée qu'ont eue ses éditeurs de le faire connaître au public de notre pays , si peu nombreux soit-il , que puisse intéresser un ouvrage de ce genre , tellement étranger aux préoccupations de ce temps-ci. Cette édition de MM. Treuttel et Würtz sort des presses de M. Silbermann à qui elle fait le plus grand honneur ; on ne saurait trop louer la correction et le luxe typographique apportés à ce volume. Ajoutons que le texte a été interprété de la façon la plus heureuse dans les belles gravures qui l'accompagnent.

THÉODORE KOENIG.

SCHWAB, Joh. Gerson, *Professor der Theologie und Kanzler der Universität in Paris*. Würzburg, 1858. 808 pages. — Abbé BOURRET, *Essai historique et critique sur les sermons français de Gerson*. Paris, 1858. 184 pages.

La fin du ^{xiv}e siècle et le commencement du ^{xv}e forment assurément une des époques les plus tristes de l'histoire de l'Eglise et de la France. L'Eglise était divisée par un schisme , dont les esprits les plus clairvoyants ne pouvaient entrevoir ni la fin ni les suites ; deux ou trois papes se disputaient la tiare , en soutenant leur autorité compromise par des moyens qui n'étaient pas toujours dignes de la puissance spirituelle ; le clergé , inquiet et hésitant , se laissait guider le plus souvent dans ses préférences par celles des princes ; les peuples , plus incertains encore , ne savaient s'il fallait se déclarer pour Avignon ou pour Rome , et commençaient à douter de l'infaillibilité des papes qui se poursuivaient réciproquement de leurs anathèmes. En France l'Etat présentait un spectacle non moins déplorable ; épuisée par les guerres avec les Anglais , mal gouvernée , livrée à des factions , la nation était malheureuse et découragée. Cependant , au milieu de l'anarchie universelle , on voit paraître quelques hommes de cœur , que Dieu avait suscités pour être les défenseurs de la justice et les apôtres de la paix. Parmi eux Jean Gerson occupe un des premiers rangs. Orateur de l'Université de Paris

devant les papes, le concile et la cour, en toute circonstance avocat éloquent et intrépide du droit, professeur vénéré des étudiants et prédicateur aimé du peuple, savant philosophe et théologien, écrivain infatigable, il a été en même temps le chrétien le plus humble, le plus aimant, le plus vraiment pieux. Mais chose étrange, Gerson n'a pas encore trouvé en France un biographe digne de lui. Il a été longtemps oublié; même la première édition de ses écrits n'a pas été faite par ses compatriotes, elle est l'œuvre de Geiler et de Wimpheling. Une édition, faite à Paris en 1606, fut d'abord prohibée, et l'éditeur, Edmond Richer, dut écrire une apologie de Gerson contre les violentes attaques du cardinal Bellarmin; il y joignit une courte notice biographique. Ce ne fut que cent ans plus tard, en 1706, qu'Ellies Dupin éleva au chancelier un monument durable, par la publication complète de ses œuvres, précédées d'une introduction qui jusqu'ici a servi de base à tous les travaux sur sa vie. Mais ces travaux se réduisent à peu. L'*Essai* de Lécuy, ancien abbé, général de Prémontré, est une compilation très-imparfaite; les mémoires provoqués par le concours ouvert en 1839 par l'Académie française n'ont pu être ni très-complets ni très-étendus, l'Académie n'ayant demandé qu'un *éloge* oratoire. Le livre de M. Thomassy, publié en 1843, est le dernier qui ait paru en France; sans en contester le mérite littéraire, il faut dire pourtant qu'il est resté au-dessous de la grandeur du sujet et loin d'en épuiser la richesse; l'histoire extérieure de Gerson et de son temps y occupe la principale place, tandis que sa doctrine et ses écrits sont presque totalement négligés. Cet oubli d'une des grandes illustrations de l'Eglise française n'est pas sans cause; quand même un des principaux traités sur lesquels on se fondait jusqu'à-présent pour juger Gerson, n'est pas de lui, il reste pourtant assez de motifs pour le rendre suspect aux ultramontains. N'osant pas attaquer un homme d'une gloire trop universellement reconnue, on a préféré et on préfère encore le passer sous silence, en se bornant à quelques phrases générales sur ses mérites et en le louant d'avoir fait ce qu'il n'a pas fait, l'imitation de Jésus-Christ. Il y avait donc une lacune à remplir et une mémoire à réhabiliter dans l'histoire de l'Eglise comme dans celle de la France. C'est un savant Allemand qui a entrepris cette tâche. La littérature allemande possédait déjà quelques bonnes dissertations sur le mysticisme de Gerson, mais personne encore n'avait songé à faire sa biographie. Aujourd'hui elle nous est donnée par M. le docteur Schwab, professeur à l'Université catholique de Würzbourg. Grâce à ce travail, le chancelier nous est connu désormais comme s'il avait vécu au milieu de nous. Une rare érudition, une étude consciencieuse des œuvres de Gerson, de celles de ses contemporains et de toutes les sources relatives à son époque, une critique judicieuse, une grande modération de jugement, une indépendance peu fréquente par le temps qui court, un talent remarquable dans la manière de grouper et de présenter les faits, telles sont les qualités qui font du livre de M. Schwab une des productions les plus distinguées de la littérature historique moderne. Je n'ai pas l'intention d'en faire une analyse, l'espace ne me le permet pas; je me contenterai de quelques observations destinées soit à caractériser la méthode de l'auteur, soit à relever quelques points très-importants où il corrige les opinions traditionnelles sur la vie et les œuvres de Gerson.

On sait que Gerson a pris une part active à tout ce qui se rapporte au schisme, et exercé une influence considérable sur les délibérations de l'Université de Paris et sur celles du concile de Constance. Pour expliquer cette influence et en général la position de l'Université dans le grand débat, l'auteur a cru devoir donner d'abord une introduction très-étendue sur l'état de l'Eglise pendant le séjour des papes à Avignon, sur les conséquences de cette captivité de Babylone, sur les maux qu'elle entraîna pour le clergé et

pour les peuples, sur l'ébranlement de l'autorité pontificale, sur les manifestations hostiles à l'Eglise chez les uns et se réduisant chez d'autres au désir d'une réforme. Dans le cours même de l'ouvrage, ce tableau est complété par l'histoire de l'origine du schisme, des efforts tentés pour y mettre fin, des actes des conciles de Pise et de Constance. L'Université de Paris est décrite en détail d'après son organisation, le régime et le caractère de ses études, le rang élevé qu'elle occupait dans l'estime publique. Ailleurs, pour rendre compte du point de vue théologique de Gerson, l'auteur expose le nominalisme de Guillaume Oecam; et pour faire comprendre la coopération du chancelier à la condamnation des doctrines de Wicleffe et de Jean Hus, il reproduit longuement ces doctrines elles-mêmes. Ces développements, quelque instructifs et exacts qu'ils soient, sont-ils un avantage ou un défaut? On pourrait les envisager comme un défaut, en raison de la place qu'ils prennent dans une biographie. A la vérité, dans un ouvrage de cette espèce, il est indispensable de caractériser les faits généraux au milieu desquels un personnage célèbre a joué un rôle et sur la marche desquels il a influé; ils forment le fond nécessaire où doit se détacher la figure que l'on veut peindre. Je sais aussi que quand il s'agit d'un homme aussi éminent que Gerson, qui a laissé sur les événements une si forte empreinte de son activité, il est difficile de trouver la juste mesure pour la combinaison des faits généraux et des faits personnels, et que malgré soi on voit se transformer la biographie en une histoire de toute une époque. En appliquant cela à l'ouvrage de M. Schwab, on pourrait dire que, les mêmes faits servant à expliquer les actes et l'influence de tous les hommes remarquables qui ont vécu dans le même temps et concouru aux mêmes événements, à peu près tout ce que l'auteur nous donne sur l'Eglise, sur l'Université, sur la doctrine de Wicleffe et de Hus, pourrait trouver sa place dans une biographie de Pierre d'Ailly, par exemple, tout aussi bien que dans celle de Gerson. On aurait donc un certain droit de désirer, non qu'il eût supprimé ces morceaux, mais qu'il les eût renfermés dans des proportions plus restreintes.

Cependant, pour être juste, il faut se placer à un autre point de vue; il sera facile de montrer que ce qui paraît un défaut, peut être envisagé comme un avantage réel dans le livre de M. Schwab. Pas plus qu'une biographie complète de Gerson, il n'existait jusqu'ici une histoire satisfaisante du schisme; les travaux de Dupuy et de Maimbourg sont insuffisants et dépourvus de critique; ceux de Lenfant et de quelques auteurs plus modernes sur les conciles de Pise et de Constance laissent également à désirer sous plusieurs rapports; il convenait donc de refaire cette histoire; et de profiter de la biographie d'un des principaux auteurs pour nous communiquer les résultats d'une étude, faite pour la première fois sur les documents originaux. Loin donc de blâmer M. Schwab, il faut lui savoir gré d'avoir publié un ouvrage si riche en faits; en racontant les causes qui ont amené les événements auxquels Gerson a pris part, en exposant les questions qui ont agité les esprits et dont il a hâté la solution, en combinant en un mot l'histoire d'une époque imparfaitement connue avec celle de son héros, l'auteur a expliqué et complété l'une par l'autre et a rendu à la science un service digne d'éloge. L'individualité de Gerson n'est jamais sacrifiée; sa belle et imposante figure est assez en relief, pour dominer l'ensemble du tableau.

Un des principaux mérites de M. Schwab est d'avoir découvert, par la sagacité de sa critique, quelques erreurs graves que depuis *Von der Hardt*, le collateur des actes du concile de Constance, et depuis *Ellies Dupin*, les biographes de Gerson aussi bien que les historiens de l'Eglise se sont transmises l'un à l'autre avec une confiance qui ne doutait de rien. M. Schwab

n'a voulu accepter l'héritage de ses prédécesseurs que sous bénéfice d'inventaire, et il a constaté une fois de plus que les auteurs les plus consciencieux sont exposés à se tromper et qu'un certain scepticisme est un des premiers devoirs de l'historien. C'est ainsi qu'en rétablissant l'ordre chronologique des faits, il prouve que Gerson n'a pas été à Paris pendant les discussions orageuses sur la nécessité de soustraire la France à l'obédience de Benoît XIII; séjournant à Bruges, depuis 1397 jusqu'en 1401, le chancelier n'a pas pu influencer sur les décisions de l'Université pendant cette période du grand drame. C'est ainsi encore que M. Schwab détruit l'illusion où l'on a été en faisant assister Gerson au concile de Pise. Cette opinion se fondait sur un discours, indiqué par Dupin comme ayant été prononcé en présence d'Alexandre V, le jour de l'Ascension 1409. Or en 1409 l'Ascension tomba sur le 16 mai, et Alexandre V ne fut élu que le 26 juin. Il s'ensuit que l'indication de Dupin est inadmissible. Cependant il ressort du discours, d'une part qu'il était destiné à être prononcé le jour de l'Ascension, et de l'autre qu'il s'adresse à un pape. Mais Gerson, qui était à Paris au milieu de juin, n'a pu être à Pise ni le 16 mai ni même lors de l'élection d'Alexandre. Suivant M. Schwab le discours est une espèce d'épître, adressée au pape, sous une forme oratoire, pour lui recommander la réforme de l'Eglise comme l'unique moyen de rendre la paix à la chrétienté. On peut admettre aussi que Gerson composa le discours à une époque où il espérait pouvoir assister au concile, pour lequel il avait déjà composé son traité sur l'union de l'Eglise; ses occupations, comme il s'en plaint quelque part, l'empêchèrent de s'y rendre lui-même. Certain que l'assemblée donnerait un chef à l'Eglise, et supposant que l'élection aurait lieu plus tôt, il prépara d'avance un discours qu'il se proposait de prononcer devant le nouveau pape, lors de la fête de l'Ascension, en se rattachant habilement à la question adressée par les disciples à Jésus-Christ, peu d'instants avant son retour au ciel : « Seigneur, sera-ce en ce temps que tu rétabliras le royaume d'Israël ? » (*Actes* I, 6). On ignore si ce discours fut communiqué soit au pape, soit aux cardinaux.

Une autre question, beaucoup plus importante encore, se rattache au célèbre traité, écrit vers 1410, sur les diverses manières d'unir et de réformer l'Eglise. Jusqu'ici, sur la foi de Von der Hardt, on n'hésitait pas à l'attribuer à Gerson; on s'était bien aperçu de la différence profonde entre l'esprit qui anime cet ouvrage et celui dont sont pénétrés les autres écrits du chancelier, mais on tâchait de résoudre la difficulté en admettant que, poussé à bout par l'obstination des papes, il était sorti de sa modération habituelle, et que pour mettre fin au scandale du schisme, les moyens les plus extrêmes avaient fini par lui sembler légitimes. Trente ans déjà s'étaient écoulés depuis que l'Eglise s'était divisée entre plusieurs chefs; ni les démarches des princes, ni les remontrances de l'Université de Paris, ni les décisions du concile de Pise n'avaient réussi à rétablir l'unité; tout s'était brisé contre l'ambition des papes simultanés. Dans ces graves conjonctures on comprend qu'une juste indignation ait pu s'emparer des esprits les plus modérés; désespérant du succès des remèdes ordinaires, et plaçant l'intérêt général plus haut que celui des individus, ils ont pu réclamer l'emploi de mesures plus énergiques. Cette explication qui paraissait assez plausible, doit être abandonnée en présence des résultats plus plausibles encore de la critique de M. Schwab. Les idées dogmatiques émises dans le traité sur les manières d'unir l'Eglise, sont étrangères à Gerson et se trouvent même en partie en contradiction avec celles qu'il a toujours professées. L'auteur du traité distingue entre Eglise universelle et Eglise apostolique ou romaine; cette dernière, dit-il, peut tomber dans l'hérésie et cesser un jour; ceux qui sont en péché mortel ne sauraient faire partie de l'Eglise universelle,

par conséquent les papes qui, en se disputant la suprématie, commettent un péché mortel, sont exclus de la communion des saints; l'Eglise peut même se passer de pape. Gerson au contraire se prononce partout pour l'identité de l'Eglise universelle avec l'Eglise apostolique, pour l'institution divine de la hiérarchie, pour la nécessité d'un chef visible; il rejette comme doctrine de Wicleffe l'opinion que ceux qui sont en état de péché mortel se placent par ce fait en-dehors de l'Eglise; il suffit, selon lui, du baptême pour qu'on soit membre de l'Eglise et qu'on puisse en devenir chef, eût-on même perdu la foi. Les moyens violents indiqués par l'auteur du traité pour se débarrasser des papes schismatiques qui refusent de céder, sont également contraires aux principes de Gerson; lui, qui a soutenu avec tant de fermeté la lutte contre les partisans du meurtre des tyrans, n'a pas pu enseigner qu'il est permis de se défaire d'un pape mauvais par la ruse, la prison, la mort. Il est vrai que lui aussi admet des cas possibles, où l'emploi de ces moyens devient légitime, savoir quand il s'agit de se défendre personnellement contre des attaques personnelles d'un pape; mais il ne parle qu'en casuiste, au point de vue d'une théorie abstraite, tandis que l'auteur du traité demande une application immédiate des mesures qu'il propose. Outre ces différences de doctrine, il y a d'autres considérations plus décisives encore; le traité contient des passages qui non seulement ne permettent pas de l'attribuer à Gerson, mais qui prouvent que l'auteur n'a pas même été un Français. Non content de se taire absolument sur tout ce que depuis l'origine du schisme la France avait fait pour rendre à l'Eglise l'unité et la paix, l'auteur va chercher le salut auprès de l'empereur d'Allemagne; il accuse de tyrannie les Républiques de Florence, de Venise et de Gênes, pour s'être emparées de quelques domaines impériaux; ceux qui refusent l'obéissance à l'empereur se trouvent, selon lui, en état de damnation; il est impossible que tout cela soit sorti d'une plume française. Qu'on ajoute à ces détails quelques particularités de langage, quelques allusions à l'Italie, une description des abus régnant à la cour de Rome qui suppose un témoin oculaire, et l'on arrivera à la conclusion que l'auteur, loin d'être Gerson, a dû être un Allemand vivant en Italie. M. Schwab croit que, selon toute vraisemblance, c'était André de Randuf, professeur de théologie et abbé d'un couvent de Bénédictins; il se fonde à ce sujet sur la comparaison du traité avec un autre qui a été conservé par Thierry de Niem et attribué par lui à ce personnage.

Toutefois, quand même il faut retrancher de la liste des œuvres de Gerson cet écrit, si remarquable comme signe du temps, le chancelier n'en resta pas moins un adversaire décidé des prétentions ultramontaines. S'il n'a pas voulu qu'on recourût à la violence, si, conformément à son caractère, il a cru à la réussite des moyens de conciliation, s'il a professé la doctrine que l'Eglise a besoin d'un chef visible, il a enseigné aussi que le pouvoir des papes doit être essentiellement spirituel, que leur juridiction ne s'étend pas sur le gouvernement temporel des princes, qu'ils peuvent abuser de leur autorité au détriment de l'Eglise, et qu'il y a au-dessus d'eux le concile universel qui peut les destituer et les remplacer. Ce n'est pas ici le lieu d'exposer son système; on le trouve reproduit avec une clarté parfaite dans l'ouvrage de M. Schwab.

Je regrette également que l'espace, dont il m'est permis de disposer, ne me permette pas de suivre l'auteur dans plusieurs autres chapitres fort intéressants. Pour la première fois il a reconstruit le système théologique et philosophique de Gerson; jusqu'ici on ne s'était occupé de préférence que de son mysticisme; quant à sa théologie et à sa philosophie, on s'était contenté en général de dire qu'il a cherché à concilier tantôt la science et la foi, tantôt le nominalisme et le réalisme. Bien qu'il soit aussi peu original

dans ses idées dogmatiques que dans sa logique et sa psychologie, il est important pourtant de les connaître, ne fût-ce que pour mieux apprécier le caractère particulier de son mysticisme. Dans mon *Essai sur Gerson*, publié il y a vingt ans, j'avais indiqué en quelques pages les principaux traits de son nominalisme et de sa dogmatique; M. Schwab nous donne aujourd'hui une étude approfondie de cette partie de son sujet. Il montre les efforts faits par le chancelier pour réformer la scolastique dégénérée, en lui rendant l'intérêt pratique et vivant qu'elle avait perdu au milieu des discussions sur de vaines subtilités. Nominaliste, parce que ce système dominait alors et parce qu'il lui semblait plus conciliable avec le dogme ecclésiastique que le réalisme, Gerson n'en a cependant pas méconnu l'insuffisance; il a cherché à le compléter par quelques principes réalistes. A l'exposition de ses doctrines à cet égard, succède celle de son mysticisme; basée sur le nominalisme, sa théorie était plus pratique, plus psychologique, moins exposée au danger de glisser sur la pente du panthéisme, mais aussi moins grandiose que celle des docteurs mystiques de l'Allemagne qui, en se rattachant au réalisme platonicien, avaient été plus hardis dans leurs spéculations sur l'Être divin. Cette différence est parfaitement caractérisée par M. Schwab. J'ajouterais que lui aussi ne croit pas que Gerson ait pu être l'auteur de l'imitation de Jésus-Christ.

Les chapitres sur les idées politiques de Gerson et sur les efforts qu'il fit au concile de Constance pour obtenir la condamnation de la détestable doctrine du cordelier Jean Petit, qu'il est permis de tuer les tyrans, méritent une attention spéciale; je dois me borner à les indiquer. J'en ferais autant pour le chapitre sur la prédication de Gerson, si je ne tenais pas à profiter de l'occasion pour dire quelques mots du travail de l'abbé Bourret, docteur en théologie et chanoine honoraire de Tours, sur les sermons français du chancelier. Ce travail est une thèse soutenue à la faculté des lettres de Paris, pour l'obtention du doctorat.

Quand Geiler et Wimpheling entreprirent la publication des œuvres de Gerson, ils chargèrent leur ami Jean de Brîsgau de traduire en latin les sermons français qu'ils s'étaient procurés. Ce Jean de Brîsgau, que M. Bourret appelle Jean Brîsgœk et qu'il suppose avoir été quelque étudiant de basse extraction, se nommait Jean Schuster, de Brockingen en Brîsgau; il était professeur de théologie à l'Université de Fribourg et jouissait de son temps d'une grande estime. Les sermons qu'il traduisit passèrent aussi dans l'édition de Dupin, lequel y ajouta quelques morceaux français tirés de manuscrits de l'abbaye de Saint-Victor. D'autres manuscrits de sermons français de Gerson se trouvent aujourd'hui à la Bibliothèque impériale et à celle de Tours. La description de ces manuscrits, l'énumération exacte des discours qu'ils contiennent, les analyses et les extraits que M. Bourret en donne, forment la partie la plus importante de son travail. Ce sont des renseignements précieux, pour lesquels l'auteur mérite toute notre reconnaissance; ils viennent à l'appui du désir si souvent exprimé de voir paraître enfin une édition correcte, sinon de toutes les œuvres françaises de Gerson, du moins de ses sermons. On imprime avec un grand luxe typographique et un grand renfort d'érudition tout ce que le moyen-âge a laissé de romans et de compositions dramatiques; personne ne conteste l'intérêt de ces productions pour l'histoire de la littérature et des mœurs; mais il est permis de s'étonner qu'on n'ait pas encore songé à publier les discours adressés au peuple et à la cour par le plus célèbre prédicateur de la fin du quatorzième siècle; pour la connaissance de l'état moral et intellectuel de la France, ils seraient peut-être de meilleures sources que les épopées ennuyeuses ou les farces burlesques qui font les délices des bibliophiles.

Le chapitre de M. Bourret sur les « caractères principaux de la prédication

de Gerson » laisse beaucoup à désirer ; l'auteur examine les sermons sous le rapport du plan, de la doctrine et du style ; mais les quelques pages qu'il consacre à ces matières sont trop superficielles, pour placer devant nos yeux un portrait complet et fidèle de Gerson comme prédicateur. La partie correspondante de l'ouvrage de M. Schwab est infiniment supérieure. Il est vrai que M. Bourret dit que son unique but est l'examen des sermons français de Gerson ; mais Gerson n'a jamais prêché dans une autre langue ; ses discours latins, adressés soit aux étudiants de l'Université, soit à des réunions de prélats, ne rentrent pas dans la catégorie de la prédication. Vouloir parler de ses sermons français, c'est donc vouloir parler de son œuvre homilétique tout entière. A ce point de vue, dont on ne saurait nier la justesse, il n'y avait aucun motif ni d'exclure du cadre les idées sur la prédication qu'on trouve dans les autres ouvrages du chancelier, ni de s'abstenir d'une étude plus approfondie de ses sermons mêmes. Ce que nous apprend M. Schwab sur la manière dont Gerson envisageait la mission du prédicateur, sur ses principes, sur son talent oratoire, sur les études qu'il avait faites pour le développer, on le chercherait vainement chez M. Bourret. La méthode scolastique et casuistique que Gerson suit encore dans la plupart de ses sermons n'est pas non plus caractérisée comme elle aurait dû l'être ; bien que son éloquence naturelle soit chaleureuse et vive, il était trop dominé par l'esprit de son temps, pour avoir pu s'affranchir des habitudes fâcheuses de l'école. C'est ainsi qu'il est inépuisable en distinctions subtiles et en questions oiseuses et parfois ridicules ; il porte même en chaire des cas de conscience aussi inconvenants que les solutions qu'il en donne sont équivoques. M. Schwab essaie d'atténuer la portée de quelques-uns de ces passages, mais j'avoue que ses explications ne peuvent pas modifier l'opinion que j'ai cru devoir émettre à cet égard dans mon *Essai*. La plupart des sermons de Gerson ont une tendance morale ; ils sont dirigés contre les vices du temps et engagent les auditeurs à faire pénitence et à s'amender. Il est loin toutefois de passer sous silence le dogme ; lors des grandes fêtes de l'église, il traite les doctrines les plus essentielles ; mais là aussi paraissent en foule les questions singulières qui préoccupaient les théologiens scolastiques, et qu'ils résolvaient plus souvent par l'imagination que par la science. M. Schwab en donne de nombreux exemples, tandis que M. Bourret se borne à dire que Gerson ne néglige pas le dogme ; il ajoute, il est vrai, qu'il l'expose avec clareté et précision, mais ce jugement aurait eu besoin d'être motivé ; croit-on par hasard que la doctrine gagne en précision, quand on demande, comme le fait Gerson, pourquoi Jésus-Christ est devenu plutôt homme que femme, si lors de la résurrection il a repris toute sa chair et tout son sang, ou s'il en a laissé quelque chose pour servir de reliques, de quoi seront faites les trompettes par lesquelles les anges annonceront le jugement dernier, etc. ?

Avant de terminer, je dois relever dans le livre de M. Bourret une erreur qu'on ne devrait plus rencontrer chez un auteur qui s'occupe de l'histoire de la prédication au moyen-âge. Il affirme que pendant cette période on a généralement prêché en latin, et que l'usage de la langue nationale ne devint fréquent dans les églises, qu'à mesure que cette langue acquit de la correction et de l'élégance ; si à la fin du quatorzième siècle, dit-il, les prédicateurs les plus en renom ne dédaignaient plus d'exprimer leurs pensées en français, c'est qu'à cette époque le peuple ne parlait plus le latin et ne le comprenait que très-imparfaitement. M. Bourret paraît se flatter d'avoir fait une découverte, en fixant à la fin du quatorzième siècle l'origine de la prédication française ; il dit que ceux qui ne la font dater que des essais de Maillard et de Barlette ne remontent pas assez haut. Il faut croire que c'est à l'insu de l'auteur que le nom de Barlette s'est échappé de sa plume ; il

est impossible qu'un docteur ès-lettres et en théologie ne sache pas que Barlette n'a pas été français, mais italien. Rien ne serait plus aisé que de prouver à M. Bourret que pendant tout le moyen-âge les prédicateurs, qui se sont adressés au peuple, ont parlé sa langue; pour agir sur les cœurs, il fallait se faire comprendre, et à cet effet on n'avait pas le temps d'attendre que les idiômes modernes fussent devenus plus élégants. On prêchait en latin dans les monastères, mais jamais dans les églises paroissiales, du moins depuis l'époque où le latin avait cessé d'être langue vulgaire. M. Bourret place cette époque beaucoup trop tard; ce n'est pas seulement du temps de Gerson que le peuple français perdit l'usage du latin; cet usage n'existait plus depuis des siècles. Il est étonnant que l'auteur ait pu hasarder une opinion, qui suppose de sa part une connaissance assez imparfaite du développement successif de la langue française. Cependant, malgré ces défauts, l'utilité de son ouvrage est incontestable; il sera consulté avec fruit par tous ceux qui s'occupent de Gerson, jusqu'à ce qu'un jour on ait une édition de ses sermons français.

Quant au livre de M. Schwab, je crois en avoir dit assez pour le recommander aux amis des bonnes études historiques. La haute impartialité qui s'y manifeste ne sera pas du goût de tout le monde; l'auteur sera blâmé comme on a blâmé celui dont il raconte si bien la vie; mais les esprits généreux, sans distinction de confession, lui sauront gré d'avoir rappelé à la génération actuelle, tour à tour si tourmentée et si indifférente, la noble image d'un homme qu'on a appelé à la fois le docteur de la consolation et le docteur résolu.

C. SCHMIDT,

Professeur à la faculté de théologie et au séminaire
protestant de Strasbourg.

UN MOT

SUR

L'ANCIENNE ALSACE A TABLE.

J'aime ce titre : *l'Ancienne Alsace à table* : il semble voir nos braves et bons aïeux , dans leurs castels ou leurs manses et , plus anciennement, sous le ciel, dans leurs vastes forêts, joyeusement et sans gêne, le coude appuyé sur la table ou sur le gazon, réunis autour d'un mets favori ou de quelque pièce vraiment homérique, se passant à la ronde la coupe remplie du vin indigène, dévisant d'amour , de guerre , des plus chers intérêts de la patrie ou de la famille. N'ai-je pas entendu résonner la lyre ? le barde ou le trouvère n'a-t-il pas entonné l'hymne traditionnel ou le chant national ?

L'Ancienne Alsace à table : oui, ce titre me plait. On avait déjà fait *l'Alsatia illustrata*, *l'Alsatia diplomatica*, restait à faire *l'Alsatia esculenta* ; en d'autres termes, on nous avait montré ce que notre province a enfanté de choses bonnes à admirer et à méditer, jamais on ne nous avait entretenus de ce qu'elle a produit de choses bonnes à manger. L'auteur a donc comblé une lacune dans notre histoire, et il a traité le sujet, le plus matériel du monde, de manière à prouver que, si l'homme d'esprit seul sait manger, seul aussi il sait parler de ce que l'on mange.

Le spirituel écrivain a cru devoir se disculper d'avoir, un instant, consacré aux mystères de l'art culinaire une plume si bien faite (il nous l'a prouvé) pour retracer les époques les plus glorieuses de nos annales, et il nous dit, avec une humilité trop grande, qu'il n'est pas philosophe ; mais Platon ne s'est pas nourri seulement de ses abstractions philosophiques, Socrate lui-même n'a pas bû que la cigüe et

Sénèque qui , moins modeste que l'auteur , se proclamait philosophe et l'était bien un peu , en théorie du moins , dans la pratique mangeait et buvait fort bien , voire même dans l'or , *in auro*. La philosophie moderne elle-même n'est pas si stoïque non plus , et , sur sa table , je le crois , on trouverait autre chose que le dîner de Cincinnatus ou le brouet de Sparte.

L'auteur , avec une modestie plus grande encore , avait annoncé qu'il ne ferait pas de science ; il en a fait cependant beaucoup , et il a eu raison. Sans doute il ne faut pas remonter au déluge et encore moins au-delà : que nous importe , en effet , la cuisine de Noé dans son arche , d'autant plus que rien ne nous assure que l'habitation flottante se soit arrêtée au-dessus de nos contrées. Quant à la cuisine antédiluvienne , à en juger par les énormes fossiles , qu'on trouve en Alsace plus que partout ailleurs , elle doit avoir été terriblement coriace : allez donc manger du Mastodonte ou du Plésiosaure ; il serait plus facile d'en être mangé. Mais à ces exceptions près , l'érudition ne peut nuire , même dans l'art culinaire ; la science , pourvu qu'elle ne soit pas indigeste (et celle de notre écrivain ne l'est pas) est un assaisonnement qui ne gâte rien.

En lisant l'*Ancienne Alsace à table* , j'ai reconnu que j'avais eu la bonne fortune de me rencontrer avec l'auteur sur quelques points. Je n'ai pu , il est vrai , essayant de l'histoire générale , qu'effleurer le sujet qu'il a traité à fond ; néanmoins , comme il semble exister entre nous quelques divergences sur l'antiquité plus ou moins grande de certains produits de l'art culinaire dans notre province , peut-être ne sera-t-il pas hors de propos de rapprocher les deux œuvres , pour mettre le lecteur à même de juger en parfaite connaissance de cause. Je vais donc détacher de mon histoire d'Alsace , de la partie depuis longtemps imprimée , mais non encore publiée , quelques feuillets et leur laisser prendre , quelque indignes qu'ils en puissent être , une petite place , à côté ou à la suite du beau travail de M. Gérard , dans la *Revue d'Alsace* , me réservant , pour compléter le sujet , de faire , parfois , passer mes documents des notes dans le texte. Puisse , sur cette table de l'ancienne Alsace , si richement servie , mon modeste tribut ne pas faire trop disparate et surtout ne pas venir , comme certain hors-d'œuvre malencontreux , après dîner !

« Nos annalistes modernes , renchérissant sur César et Tacite , semblent oublier que le peuple séquanien , dont ils écrivent l'histoire , était

l'un des plus civilisés de la Gaule, qu'il y prétendait même à la suprématie, et ils dépeignent nos pères de la Séquanie, de la Médiomatricie et de la Rauracie, comme des espèces de sauvages se nourrissant de glands et de fâines. Grandidier hasarde même la pensée que l'usage, chez les Gaulois, de se nourrir de glands fut la véritable origine de la déification du chêne; il ne craint pas d'ajouter qu'ils en ont conservé le goût, même après s'être policés, ⁽¹⁾ et il tire la preuve de cette singulière proposition de ce que, dans un règlement composé, vers 767, par St. Chrodegand, évêque de Metz, pour les chanoines de son diocèse, et qui fut, aussitôt, adopté par les chanoines de la cathédrale de Strasbourg, il avait été prescrit, que si, dans une mauvaise année, le gland ou la faine venaient à manquer, ce serait à l'évêque à y pourvoir. ⁽²⁾ Grandidier eut tout aussi bien fait de dire que le droit de glandée a été inventé pour l'homme. Il aurait dû d'autant plus se défendre de cette idée, que, quelques lignes plus bas, après avoir représenté le fruit du chêne comme la nourriture favorite et même divinisée des Gaulois, il les fait passer, sans transition, de la race des frugivores à la race des carnivores et les proclame, d'après Strabon, grands mangeurs de viandes et surtout de cochons, tant frais que salés. ⁽³⁾ Ils nourrissaient, dit en effet Strabon, tant de porcs, qu'ils fournissaient de salaison Rome et toute l'Italie. ⁽⁴⁾ Athénée, dans son *banquet des savants*, remarque, ajoute encore Grandidier, que la

⁽¹⁾ Ce sont les propres expressions de Grandidier, *Histoire d'Alsace*, tome 1, liv. 1, p. 39, où il cite à l'appui de sa thèse Legrand d'Aussy, *Histoire de la vie privée des Français*, tom. 1, p. 8. Cet auteur se borne sans doute à dire que les premiers Gaulois se sont nourris des fruits de leurs forêts; il eut pu en dire autant de tous les peuples pris à l'état sauvage; mais il s'est bien gardé de faire survivre, chez eux, à la civilisation et à la conquête, ce que Grandidier appelle un peu ingénument leur goût pour le gland.

⁽²⁾ Caput. XXII: *Si cantigerit, quod illo anno glandis vel fagina non est*, etc. V. GRANDIDIER, *Hist. d'Als.*, tom. 1, liv. 1, pag. 39, note 6.

⁽³⁾ GRANDIDIER, *Hist. d'Als.*, tom. 1, liv. 1, p. 40. — *Strabonis Geographica*, tom. 1, liv. IV, ch. IV, pag. 123, *Editio minor*, GUST. KRAMER (Berlin 1852) *Plurima cum lacte illis esca, carnibusque, multifariam præsertim suillis et recentibus salitis*, voir la traduction latine de Strabon par Guarinus de Vérone, p. 188.

⁽⁴⁾ *Tam copiosi illis et ovium et porcorum greges sunt, ut hinc et sagorum et salsamentorum, abundantia, non solum Romæ, sed etiam pluribus Italiæ partibus suppeditetur.* Trad. Guarinus, loco citato.

Gaule avait la réputation de faire les meilleurs jambons. (1) Varron (2) complète le tableau : « les jambons , dit-il , formaient avec les saucisses et les cervelats (c'est la traduction de Grandidier) un des principaux commerces que ces peuples faisaient avec la capitale de l'Empire. » Or , Varron était contemporain de la conquête et constatait évidemment un état de choses bien antérieur et sans doute établi depuis des siècles ; car il n'a fait que reproduire les constatations de Caton l'ancien , et Caton l'ancien écrivait il y a plus de deux mille ans.

On le voit , la renommée de la charcuterie de Strasbourg et de Mayence a précédé les Romains dans nos contrées , et le peuple , chez lequel se développait avec tant de succès cette industrie culinaire , ne pouvait être un peuple réduit à disputer , dans les bois , sa nourriture aux pourceaux.

Que serait-ce si nous démontrions , et nous le pourrions , que l'Alsace et les provinces du Rhin savaient , dès alors , quelque chose d'une autre industrie gastronomique , plus célèbre encore et qui est devenue , depuis , l'une des spécialités les plus friandes de Strasbourg et de Colmar. Nos régions en fécondaient du moins la matière première et en fournissaient la capitale du monde. Oui , c'était pour nos pères un grand commerce que celui des oies.

Des oies ! le mot est lâché : comment traiter un pareil sujet en histoire ? Mais aussi comment n'en rien dire en retraçant les premières

(1) ATHÉNÉE, dans son curieux ouvrage intitulé : *Deipnosophistæ*, ou *les Sophistes* (c'est-à-dire les savants) à table, liv. IV, p. 457 de l'édition de Casaubon. Schweighæuser a donné de cet ouvrage une édition fort estimée aussi, Strasbourg, 1801-1807. Athénée a vécu sous Marc-Aurèle et ses successeurs jusqu'à Alexandre-Sévère, et il constate la renommée des jambons de la Gaule comme bien ancienne.

(2) Marcus Terentius Varron, dit le plus savant des Romains, né l'an 116 avant J.-Ch., mourut l'an 26. Il écrivait donc pendant la conquête et même avant, et constatait un état de choses bien antérieur. Il rapporte d'ailleurs les termes mêmes de Marcus Porcius Caton, surnommé l'Ancien, qui vivait 234 avant notre ère et par conséquent deux siècles à peu près avant la conquête. *Suillum pecus.... equeis succidias Galli optimas et maximas facere consueverunt. Optimarum signum, quod etiam nunc quotannis à Gallia apportantur Romam pernæ tomacinæ et taniacæ, et petaciones. De magnitudine gallicarum succidiarum Cato scribit his verbis : in Italia in scrobes terna atque quaterna millia aulia succidia, etc.* — VARRON, *De re rustica*, liv. II, ch. 4, *De sue*, p. 110, édit. ex Hieronymi Commelini typographis, ann. MDXCV.

tentatives industrielles et commerciales de nos ancêtres ? Le mieux sera de nous abriter derrière le grand naturaliste de l'antiquité, grand historien aussi, et de laisser parler Pline lui-même : après avoir cité l'opinion de quelques savants, voire même de quelques philosophes, ⁽¹⁾ sur la prétendue intelligence des oies, à propos de celles qui ont sauvé le Capitole, « plus sages ont été chez nous, dit-il, ceux qui les ont appréciées par la bonté de leurs foies. Cette partie si précieuse de l'oiseau, développée par un mode spécial d'alimentation, atteint dans son corps une grosseur phénoménale, et, quand elle en est extraite, on sait la faire croître encore en la plongeant dans un mélange de lait et de miel. Ce n'est pas sans raison que l'on dispute, encore aujourd'hui, sur la question de savoir à qui, de Scipion Metellus, homme consulaire, ou de Marcus Sestius, chevalier romain de la même époque, revient l'honneur d'avoir inventé une chose si bonne, un si grand bien, *tantum bonum* ! La science cependant est fixée sur un point, c'est que Messalinus Cotta, fils de l'orateur Messala, le premier a eu l'idée de faire rôtir les pattes d'oies et de les réunir, dans une composition savante, aux crêtes de coqs. ⁽²⁾ Pline n'ose se prononcer entre ces prétentions rivales, il serait tenté de bonne foi, *cum fide*, après sans doute avoir apprécié le produit culinaire attribué à chacun des inventeurs, de leur décerner la palme à tous. ⁽³⁾ Mais ce qu'il constate de la manière la plus nette et comme un fait ancien, c'est que ces oies, dont on savait tirer un si bon parti, venaient à Rome des régions rhénanes et même du fond de la Belgique, du pays des Morins. Il donne sur le voyage de ces volatiles des détails curieux et s'étonne surtout de ce qu'ils aient pu faire ce long trajet à pied ⁽⁴⁾ *pedibus* :

⁽¹⁾ *Potest et sapientiæ videri intellectus his esse.* — PLINÉ, *Naturalis historia mundi*, liv. X, ch. XXII, p. 175.

⁽²⁾ *Nostri sapientiores, qui eos iecoris bonitate novere. Fartilibus in magnam amplitudinem crescit, exemptum quoque lacte mulso augetur. Nec sine causa in questione est, quis primus tantum bonum invenerit, Scipio Metellus, vir consularis, an Marcus Sestius eadem ætate eques romanus. Sed (quod constat) Messalinus Cotta, Messalæ oratoris filius palmas pedum ex his torrere, atque patinis cum gallinaceorum cristis condere reperit.* — PLINÉ, *Naturalis historia*, lib. X, ch. XXII, *De Anseribus*, et quis primus iecur anserinum comederit, et de adipe anserino Comageno, p. 175, édit. Froben, Basle, p. 1535.

⁽³⁾ *Tribuetur enim à me culinæ cujusque palma cum fide.* PLINÉ, *ibidem*.

⁽⁴⁾ *Mirum in hoc alite, a Morinis usque Romam pedibus venire.* PLINÉ, *ibid*.

« les plus faibles ou les plus fatiguées sont placées en tête du convoi , les autres suivent, et, par leur penchant naturel à se grouper et à se serrer, ferment la retraite aux premières et les forcent à marcher. ⁽¹⁾ Les blanches paient un tribut de plus, celui de leur plumage. Dans certaines localités, on les en dépouille, deux fois l'an : leurs plumes repoussent ; les plus molles sont celles qui garnissent le corps de plus près, et les plus recherchées viennent de la Germanie, ⁽²⁾ c'est-à-dire, des deux rives du Rhin et notamment de ce que nous appelons, aujourd'hui, l'Alsace. Mais continuons : « là les oies blanches, moins grandes, il est vrai, que celles des Morins, s'appellent *Ganzæ* : ⁽³⁾ » en faut-il davantage pour reconnaître notre volaille germanique ? « La livre de leurs plumes se paie cinq deniers d'argent. ⁽⁴⁾ Ce haut prix tente bien des convoitises, engendre bien des crimes, il n'est pas rare de voir, sur notre frontière, des cohortes tout entières, leurs chefs en tête, désertar postes, camps et présides pour se livrer à ce commerce ⁽⁵⁾ et nos soldats, les auxiliaires du moins, se transformer, en dépit de la discipline et des lois militaires, en marchands d'oies. » Ce trafic frauduleux fut peut-être la première de toutes les contrebandes.

Les Romains tiraient leurs plus belles armes de Strasbourg et de Trèves, ils brillaient aussi sous l'argenture et la dorure de nos barbares ; croira-t-on que ces maîtres du monde, dont les légions fabriquaient tout, même des Césars, sur notre sol, aient négligé d'importer là leur chef-d'œuvre gastronomique, si même ils ne l'ont pas trouvé tout apprêté, sur cette terre, où ils n'avaient qu'à se baisser pour mettre la main sur la pièce principale de leur grande invention ?

On le voit, n'en déplaise aux grandes ombres du maréchal de Con-

⁽¹⁾ *Fessi proferuntur ad primos, ita cæteri stipatione naturali propellunt eos.* PLINÉ, *ibid.*

⁽²⁾ *Candidorum alterum vectigal in pluma. Velluntur quibusdam locis bis anno. Rursus plumigeri vestiuntur, molliorque quæ corpori quam proxima, et a Germania laudatissima.* PLINÉ, *ibid.*

⁽³⁾ *Candidi ibi verum minores, ganzæ vocantur.* PLINÉ,

⁽⁴⁾ *Retium plumæ eorum in libras donarii quini.* PLINÉ, *ibid.*

⁽⁵⁾ *Et inde crimina plerumque auxiliorem præfectis, a vigili stativisque ad hoc aucupia demissis a hortibus totis.* PLINÉ, *ibid.*

tades et de son célèbre cuisinier, les Christophe Colomb de l'ancienne *Alsace à table*, en matière de pâtés et de foies gras, pourraient fort bien, pour peu que l'on fit intervenir l'histoire, descendre du rang glorieux d'inventeurs à celui, plus modeste, de rénovateurs, j'allais dire, Dieu me pardonne ! de restaurateurs. Le rang serait beau encore, seulement au lieu d'être les premiers arrivés dans ces hautes régions culinaires, ils n'y seraient que les seconds venus. Sans doute ils ont retrouvé, perfectionné, considérablement augmenté la découverte ; il est un brevet pour cela, mais ce n'est pas celui d'inventeur. Leur mérite à eux, et il peut suffire à leur renommée, c'est d'avoir donné à la création romaine une forme nouvelle, un habit neuf magnifique et une doublure excellente.

Mais reprenons notre texte :

« Les habitants de nos contrées possédaient les fruits les plus délicieux, qui même, comme pour consacrer le souvenir de leur origine asiatique et leur naturalisation ancienne parmi nous, recevaient indifféremment des Romains eux-mêmes le nom de *persiques* ou de *galliques* ; témoin la pêche, dont l'Alsace et son vignoble sont aujourd'hui, comme alors, si riches, et qui, au rapport de Pline, s'appelait *persicum* ou *gallicum malum*, la pomme persique ou gallique ; en allemand ne disons-nous pas encore *pfirsich* ⁽¹⁾ ; témoin aussi la cerise, venue également de l'Asie et qui n'avait pas attendu pour s'implanter sur les rives du Rhin, dans les vallées des Vosges et du Jura, que Lucullus la rapportât de Cérasonte ⁽²⁾.

Sans doute aussi notre fleuve avait, alors comme aujourd'hui, ses saumons, ses carpes, et nos torrents leurs truites. — Les Gaulois et les Germains connaissaient la pêche, ils étaient passionnés pour

(¹) Voir le même PLINÉ, au chap. XI, liv. XV : *de malo cotoneo*, et chap. XII, *ibid.*, de *Persico. Genera quatuor, sed persicorum palma duracinis. Nationum habent cognomen gallica et asiatica* ; — puis, *in totum quidem persica peregrina etiam Asiæ græciæque esse, ex nomine ipso apparet, atque ex Perside adrecta*.

(²) PLINÉ, liv. XII, p. 217, au chap. *de peregrinis arboribus et malo assyria : peregrinæ et cerasi, persicæque et omnes quarum græca nomina aut aliena*. On croit que Lucullus, après la guerre de Mithridate, rapporta les premières cerises de Cérasonte (*Cerasus*), aujourd'hui Kersoun, ville de l'Asie Mineure, dans le royaume du Pont. Rien n'est moins certain que cette origine, dont ne parle pas même Pline, et dont certes il eût parlé, si elle avait eu quelque fondement de vérité.

la chasse ⁽¹⁾ ; nos forêts leur fournissaient non seulement le gros et menu gibier, dont nous nous délectons de nos jours, mais les montagnes des Vosges étaient encore remplies ⁽²⁾ d'*Urus* ou taureaux sauvages, le *bubalus* ⁽³⁾ des anciens, l'*Auerochs* des Allemands, que l'on n'y voit plus ⁽⁴⁾ et de cerfs, que l'on n'y voit plus guère. Ainsi le cerf, le chevreuil, le lièvre, le sanglier devaient figurer dans les repas des Gaulois à côté de la chair des troupeaux et des produits de l'agriculture, et, si nos aïeux ne se nourrissaient pas de la viande des *Urus*, les cornes de ce farouche animal se transformaient, sous leurs mains, en vases énormes, qu'ils savaient enrichir de métaux précieux : ils s'en

(¹) CÉSAR, *De bello gallico*, liv. VI, chap. XXVIII.

(²) Elles l'étaient encore sous les rois de la première race. *Eremus vasta Vosagus et aspera vastæ solitudinis speculosaque loca, in quibus solæ feræ, ursi, bubali, lupi frequenter videbantur*, dit le moine Jonas dans la vie de St. Colomban. Les bubali vosgiens sont rappelées par Grégoire de Tours, liv. X, chap. X, p. 227. Edit. Paris, 1838. *Dum ipse Guntchramus rex per Vosagum silvam venatione se exerceret, vestigia occisi bubali deprehendit*. Venant Fortunat qui écrivait au sixième siècle, liv. VII, dans DUCHESNE, tom. I, p. 496, en parle ainsi :

*Arduennæ an Vosagi cervi, capræ, helices, ursi
Cæde sagittifera silva fragore tonat,
Sed validi bubali perit inter cornua campum
Nec mortem differt ursus, onager, aper.*

(³) *Bubalus*, ce mot a prévalu, et néanmoins, d'après Solin, ne serait pas exact. « On y trouve, dit-il, (en Germanie et notamment dans la forêt hercynienne) les ures que le vulgaire ignorant appelle bubales ; mais le bubale est un animal d'Afrique, qui a des rapports de ressemblance avec le cerf. Les ures ont les cornes semblables à celles des taureaux, mais d'une dimension telle qu'aux festins des rois on les présente, à cause de leur grande capacité, pour servir de coupes. » *Sunt et uri, quos imperitum vulgus vocat bubalos : quum bubali pene ad cervi nam faciem in Africa procreentur. Istis porro, quos uros dicimus, taurina cornua in tantum modum protendentur, ut dempta ob insignem capacitatem inter regias mensas potuum gerula fiant.* » SOLIN, *Polyhistor*, chap. XXI, p. 174, édit. Panckoucke, 1847.

(⁴) L'*urus* est entièrement anéanti dans nos forêts ; on en voit encore quelques-uns dans celles de la Pologne, de la Lithuanie et de la Russie.

L'*urus* n'est autre que le taureau sauvage. Voir MACROBE, *Saturnalia*, liv. VII, chap. IV, p. 484 ; édit. 1548. C'est le buffle ou *auerochs*, décrit par Buffon, tom. X, p. 42 et 64. Edit. in-8° de 1769.

servaient comme de coupes dans les festins , comme de trompes ou de cornets dans les combats. ⁽¹⁾

« La bière , dit Grandidier , d'après Pelloutier ⁽²⁾ , était la boisson la plus commune des Gaulois. Ils ne l'épargnaient pas dans les repas , où celui qui tenait le rang le plus distingué , buvait toujours le premier. Il présentait à son plus proche voisin la coupe , qui faisait ainsi la ronde ; la même servait à tous. Il était également défendu de boire avant son tour et de refuser quand il était venu. Cette coutume , qu'on a appliquée au vin , a subsisté dans l'Alsace jusqu'à nos jours. On reproche aux anciens Gaulois l'ivrognerie et leur penchant excessif pour le vin ⁽³⁾ ; cependant ils n'en cultivaient pas dans leur pays et ils étaient obligés de tirer cette production d'Italie. L'Alsace ne commença à avoir de vignes que vers la fin du III^e siècle de l'ère

⁽¹⁾ Le peuple du canton d'Uri , dit Grandidier , se sert , encore aujourd'hui , dans les cérémonies publiques et à la guerre d'un corneur qui sonne du cornet au lieu d'une trompette , et qu'on appelle le taureau d'Uri , *der Stier von Uri*. Ceci nous rappelle la superbe description de la bataille de Granson , par M. de Barante : « Bientôt on entendit au loin le son retentissant des trompes d'Uri et d'Unterwalden. C'étaient deux cornes d'une merveilleuse grandeur qui , selon la tradition de ces peuples , avaient jadis été données à leurs pères par Pepin et Charlemagne , et qui servaient à les exciter et à les rallier dans les combats. Deux hommes robustes soufflaient à perte d'haleine dans ces deux cornes qui se nommaient vulgairement le taureau d'Uri et la vache d'Unterwalden , et par trois fois faisaient retentir dans les montagnes ce son prolongé et terrible que les Autrichiens redoutaient depuis si longtemps et que les Bourguignons apprirent aussi à connaître. » Voir *Hist. des ducs de Bourgogne* , tom. x , p. 310. Le présent de Pepin et de Charlemagne était évidemment la consécration d'une tradition nationale , celle dont nous venons de signaler l'origine.

C'est de l'Urus en effet que le canton d'Uri dérive son nom et ses armes qui représentent la tête d'un taureau sauvage. Ces armes sont un souvenir du culte de Mithra , dont le taureau était l'un des principaux symboles ou attributs ; c'est ce que rappelait aussi ce taureau d'airain des Cimbres , des Teutons , des Ambrons , peuple de l'Helvétie. Voir PLUTARQUE , *De Mario*. Les habitants du val Hasel , de Frütigen , du Simmenthal et de Sanen , au canton de Berne , donnent encore le nom d'*Ur* au taureau. Cette remarque est de M. le baron de Zurlauben , dans sa *Dissertation sur le soleil adoré par les Taurisques sur le mont Gotthardt* , p. 9.

⁽¹⁾ PELLOUTIER , *Hist. des Celtes* , tom. I , liv. II , chap. 2 , p. 216.

⁽²⁾ PELLOUTIER , tom. I , liv. II , ch. 12 , p. 463-476 , et ch. 18 , p. 562-571.

« chrétienne. Il est vrai que Pline ⁽¹⁾ fait mention du vin du pays des Séquaniens, qui avait le goût de poix ⁽²⁾ et dont on faisait alors le plus grand cas. Mais on sait que l'empereur Domitien publia, l'an 92 de J. - Ch., un édit en vertu duquel toutes les vignes des Gaules furent arrachées. ⁽³⁾ Cet édit subsista jusqu'au règne de Probus qui rendit aux Gaulois, vers l'an 281, la liberté de les replanter. ⁽⁴⁾ Nous nous étonnerions que ce prince n'ait pas été célébré par les buveurs comme un nouveau Bacchus, si ceux-ci étaient savants. ⁽⁵⁾ C'est cependant à lui qu'on doit attribuer l'excellence des vins d'Alsace ainsi que de ceux du Rhin qui depuis ont été si renommés. Aussi, dans le partage fait en 843 entre les trois fils de Louis le Débonnaire,

⁽¹⁾ *Jam inventa vitis per se in vino picem resipiens, Viennensem agrum nobilitans, Arverno Secanoque et Helvico generibus non pridem illustrata.* PLINE, *Natur. hist.*, lib. XIV, c. 1, p. 242, lig. 30, 31, 32; édit. Frobel; Bâle MDXXXV, et de l'édit. Hardouin, p. 707.

⁽²⁾ Les vins d'Arbois et de Château-Châlons ont encore, dit Grandidier (p. 38, note 4), un petit goût de poix, quand ils sont très-vieux.

⁽³⁾ Voici le texte de Suétone sur l'édit. de Domitien : « *Ad summam quandam ubertatem vini, frumenti vero inopiam, existimans nimis vinearum studio negliigi arva, edixit, ne quis in Italia novellaret, usque in provinciis vineta succiderentur, relicta, ubi plurimum, dimidia parte; nec exsequi rem perseveravit.* » (Voir SUÉTONE, *De Domitiano*, chap. VII, p. 555. Edit. Daniele Hartnaccio, M. D. C. LXXVII, Dresde).

⁽⁴⁾ Voir VOPISCUS, *Probi vita*, dans les écrivains de l'*Histoire Auguste*, chap. XVIII, 2^e série de la Biblioth. lat., édit. Panckoucke, 1847, tom. II, p. 408 : *Gallis omnibus et Hispanis ac Britanis hinc permisit, ut vites haberent, vinumque conficerent. Ipse Alnum montem, in Illyrico circa Sirmium, militari manu fossum, lecta vite consevit. Et EUTROPE, Breviarium historiæ romanæ, liv. IX, chap. XI, p. 182 : Vineas Gallos et Pannonios habere permisit; opere militari Alnum montem apud Sirmium, et Aureum apud Mæsiam superiorem vineis consevit, et provincialibus colendas devit.*

⁽⁵⁾ Le mot de Grandidier est spirituel; mais il n'est pas juste dans l'application qu'il en fait. Si la Gaule tout entière, l'Espagne et l'Angleterre, avaient été privées de leurs vignes depuis Domitien, et si elles avaient dû la renaissance de cette précieuse plante à Probus, bien certainement le nom de ce restaurateur de la treille eût été fameux et se fût perpétué dans toutes ces contrées, quelque dicton populaire en eût perpétué la mémoire; mais rien de tout cela n'existe et c'est une preuve de plus que le bienfait de Probus ne fut pas si grand, c'est-à-dire, que les vignes avaient survécu au farouche édit de Domitien.

«les villes de Mayence, de Spire et de Worms, situées en deça du Rhin, n'échurent à Louis le Germanique, que par la seule raison qu'elles étaient attenantes à des vignobles propres à fournir de vin le reste de ses états placés au delà de ce fleuve. (1)»

Si Grandidier avait dit que la bière était la boisson la plus ancienne des Gaulois, nous serions pleinement de son avis, car ce bienfait d'Isis a précédé chez eux l'art de cultiver la vigne et d'en tirer le vin. Mais il parle des Gaulois du temps de la conquête et pour eux la boisson la plus commune n'était plus cette liqueur, espèce de bière, qu'ils avaient appris à extraire de l'orge, c'était le jus de la treille. Nos côteaux, alors déjà, se couvraient de vignobles, et la tradition qui veut que Hercule, s'étant laissé surprendre par l'innocuité apparente de nos vins, ait perdu, dans l'ivresse, sa puissante massue sur nos bords, non loin d'Argentouaria, Colmar, qui se serait emparé de ce glorieux trophée pour en faire ses insignes et, plus tard, ses armoiries, n'est peut-être qu'une ingénieuse allégorie, la constatation poétique d'une bien vieille notoriété, celle de la qualité exquise, mais un peu traîtresse de nos vins alsaciens. Entre la conquête et l'édit de Domitien près d'un siècle et demi s'était écoulé, et même cet édit sauvage n'avait été imaginé que sous le prétexte de rendre à l'agriculture des terres et des bras, que la culture des vignes absorbait, il est donc à croire que, dans l'intervalle, comme avant déjà, depuis des siècles, la bière avait cédé, dans la Gaule, la primauté au vin. Puis, Suétone qui rapporte l'édit, constate que Domitien lui-même le laissa tomber en désuétude, *nec exsequi rem perseveravit*, que même il y avait eu réserve de la moitié des vignes dans les lieux où il en existait beaucoup. Le même Domitien qui ordonnait la destruction des vignes, avait défendu la plus odieuse des mutilations humaines (2), ce qui fit

(1) Voir GRANDIDIER, *Hist. de l'Eglise de Strasboarg*, tom. II, liv. V, p. 163, et *Hist. d'Als.*, tom. II, liv. I, p. 39.

(2) *Castrari mares vetuit: spadonum, qui residui apud mangones erant pretia, moderatus est.* SUÉTONE, *loc. cit.* Les mangones étaient les marchands d'esclaves, les maquignons de la traite, qui achetaient des enfants dans toutes les provinces de l'empire et leur faisaient subir l'opération de la castration, pour les revendre à un plus haut prix. *Hi enim castrabane ros quo pluris venderant.* Conf. QUINTIL., lib. V, cap. XII, et ULPIAN, I, 27, *ed ad leg. Aquil.* Il se trouvait, à l'époque de cet affreux commerce, des hommes qui non-seulement faisaient subir cette honteuse mutilation à d'autres, mais s'y soumettaient eux-mêmes pour augmenter leur valeur

dire à Appolonius de Tyanes, contemporain et juste critique de ce règne odieux : « L'illustre empereur qui a défendu d'enlever la virilité à l'homme a fait la terre eunuque. » (1) Mais Philostrate, qui rapporte ce mot d'Appolonius, révèle que, sous cet empereur, comme sous ses successeurs, cette double prescription se réduisit dans l'exécution à soumettre ceux qui voulaient s'en affranchir à se munir de l'autorité impériale (2), et ce, évidemment moyennant finances ; c'était tout simplement un moyen odieux de frapper monnaie. Probus, en rendant à tous la faculté de planter des vignes, ne fit donc que généraliser la permission et rétablir le principe où était l'exception. D'ailleurs nos pères, riverains du Rhin, étaient trop près des Germains, ces ennemis implacables de Rome et que l'empire n'a jamais pu vaincre, pour qu'un édit aussi tyrannique que celui de Domitien y pût être exécuté sans ménagement et à la lettre, si jamais il parvint jusque-là. Disons aussi que les légions romaines elles-mêmes, nulle part plus nombreuses et plus puissantes que sur nos bords, n'auraient pas souffert un pareil sacrifice ; le tenter eut été s'exposer au mécontentement, au soulèvement peut-être, de la province et de l'armée, en face de l'ennemi, et les empereurs, même les plus farouches, n'affrontaient pas ce double danger-là.

Non, les Alsaciens ne furent jamais privés complètement de leurs vignes et la coupe, qui se passait de bouche en bouche dans leurs festins, s'emplissait, comme aujourd'hui, d'un vin généreux et indigène. Cette coupe n'est plus une corne d'urus, elle est un simple verre ; mais sa capacité et son nom rappellent bien l'antique usage gaulois et german, c'est le *Wiederkomm*. (3) Sans doute, les festins n'avaient

vénale. Ils ne purent plus se livrer à cet infâme trafic sans une autorisation spéciale : *Indè veniam petere cogeantur a Principe vel provinciæ Præsidi, si quis vel se, vel alium evirare vellet. Apol. 2. Adde Martial, lib. 6, Epigr. 2, et lib. 2; Epigr. 60, et lib. 4., it. de sicariis.*

(1) *Hinc Apollonius apud Philostratum, lib. vi: Hic præclarus imperator qui mares castrari veluit, terram eunucham fecit.*

(2) *Indè servatum sub imperatoribus sequentibus ut promiscui non esset juris, vitem instituere: sed eorum tantum qui à principe veniam impetrassent. Voir PHILOSTRATE, Vie d'Apollonius de Tyanes, loc. citato.*

(3) Ce mot allemand se compose de *wieder* de nouveau, en latin *rursus* et de *kommen, kommt*, venir, vient ; le *wiederkomm* est donc bien le verre qui revient au premier buveur après avoir été vidé à la ronde.

pas lieu sous des lambris dorés, mais sous la voûte du ciel ou sous un dôme de verdure ; sans doute ces fiers Gaulois et Germains ne se faisaient pas servir par une troupe avilie d'esclaves, mais par leurs propres enfants ; ⁽¹⁾ sans doute les convives n'étaient pas assis sur des coussins ou des sofas, mais couchés sur des peaux d'animaux sauvages ou domestiques ⁽²⁾ ; le repas avait sans doute encore quelque chose d'homérique par l'énormité des pièces qu'on servait ; on y voyait apparaître d'immenses quartiers d'animal ou même l'animal tout entier, on le comprend, car les festins étaient des assemblées nationales chez les Germains et quelque chose de pareil chez les Gaulois, mais la table gauloise et notamment la table séquanienne ne devaient pas être déjà si barbares, ce qui semble concourir à le prouver, c'est que dans l'antique Alesia, l'héroïque tombeau de l'indépendance gauloise, il n'a survécu des vainqueurs et des vaincus qu'un souvenir et qu'un nom, *la cuisine de César* ! ⁽³⁾

L'esprit chevaleresque de ces peuples se révélait jusque dans leurs festins, le vin et le morceau d'honneur étaient pour le plus brave, et des bardes : en s'accompagnant d'une espèce de lyre, chantaient les hauts faits de l'époque et la gloire nationale. Les femmes ne se mêlaient pas à ces fêtes, qui dégénéraient, trop souvent, en orgies ; chez les Germains surtout, elles vivaient loin de la séduction des spectacles et de l'excitation des festins ⁽⁴⁾ ; mais, le lendemain, quand on reprenait à jeûn la délibération de la veille, elles étaient là, à côté de leurs époux, de leurs fils, de leurs pères, comme elles y étaient dans les périls et dans les combats, et, par l'influence souveraine, qu'elles exerçaient dans les assemblées publiques ou privées, tendaient à adoucir les mœurs et déjà faisaient pressentir le siècle de la chevalerie, qui devait naître de l'alliance des idées gauloises et germanes.

X. BOYER,

conseiller à la Cour impériale.

⁽¹⁾ V. DIODORE de Sicile, trad. de l'abbé Terrasson, t. II, liv. V, ch. XX, p. 233.

⁽²⁾ Sur des peaux de loups ou de chiens, selon Diodore de Sicile, *loc. cit.*

⁽³⁾ Alesia est aujourd'hui Bourg-Sainte-Reine, où l'on montre encore la prétendue cuisine de César, ou du moins un lieu décoré de ce nom.

⁽⁴⁾ TACITE, *De morib. Germ.*, chap. XIX.

NOTICE HISTORIQUE

SUR LA VILLE DE BELFORT.

Suite ()*.

Cependant la ville de Belfort , grâce aux libéralités des archiducs d'Autriche , voyait ses revenus augmenter de jour en jour ; ce qui faisait que les bourgeois étaient aussi contents qu'il était possible de l'être à cette époque. Pourtant il y avait encore une chose qu'ils désiraient bien vivement , c'était le droit de *saulnerie* ou de débit du sel. Voyant la ville d'Ensisheim jouir de ce droit , acheter le sel , en faire magasin et le revendre comme bon lui semblait , ils prièrent Wilhelm , comte de Hohenberg , qui gouvernait ce pays au nom de Monseigneur d'Autriche , de vouloir bien leur octroyer semblable chose , en considération des pauvres gens nécessiteux réfugiés dans le pays et dans les villes. Wilhelm de Hohenberg , ayant donc considéré les malheurs qui arrivent en tout temps par le manque du sel , mais surtout en temps de guerre , accéda à la demande des bourgeois de Belfort. Il leur octroya *d'achepter du sel , en faire magasin et le revendre , posséder ou abolir le magasin comme bon leur semblera ; et leur permit d'user de toutes les susdites choses comme la ville d'Ensisheim et autres villes du pays , suivant leurs franchises et le droit de ville , sans empeschement quelconque*. En foi de quoi , il mit son sceau pendant aux lettres d'octroi faites à Thann , le jour de Sainte-Véronique 1437.

La ville de Belfort méritait bien de semblables faveurs , car il était rare de voir une commune gouvernée avec autant de sagesse et de

(*) Voir les livraisons de janvier et mars , pages 5 et 97.

prudence. Une ordonnance concernant le jeu avait été rendue par les neuf bourgeois en 1435. D'autres concernant la pêche et la vente des vins l'avaient été en 1436. Une autre de 1439 réglait de quelle manière on devait moudre et cuire et combien on devait payer au moulin pour moudre et au four pour cuire. Et toutes ces ordonnances devaient être suivies sous peine d'amende et même de prison. Il paraît qu'il y eût très-peu de contrevenants, car le *Registrum ville Belli-fortis*, ⁽¹⁾ qui date de cette époque, ne nous montre dans l'espace de vingt ans, de 1432 à 1452, qu'une seule condamnation envers un nommé Richard Boriel qui, malgré l'ordonnance de 1436, avait péché sans la permission des neuf bourgeois.

Avec un tel gouvernement, notre ville ne pouvait manquer de prospérer. De temps à autre, un achat de terres accroissait ses propriétés, une constitution de rentes à son profit augmentait ses revenus. En 1413, elle avait acheté de Jean Bruxellot, chanoine de l'église collégiale, une pièce de terre *séant à la fin de Belfort, au lieu que l'on dit au pasquis dessus Brasse*. ⁽²⁾ En 1417, elle acheta

⁽¹⁾ Ce manuscrit est un des plus précieux de nos archives communales. Il a été commencé en 1431. Il contient les diverses ordonnances rendues à cette époque, la réception des bourgeois, différentes condamnations et le résultat des élections municipales.

⁽²⁾ Si l'on voulait s'en rapporter à de vieux contes débités encore sérieusement par quelques bonnes femmes de Belfort et du voisinage, cette ville, autrefois connue sous le nom de *Brasse*, était la capitale d'un grand pays dont les habitants se nommaient *Brassentes* (Brassiens), et qui, pendant longtemps, firent la guerre avec différents succès contre un autre peuple nommé *Giromagniens*, de *Giro-magny*, la principale habitation : puis l'on n'entendit plus parler d'eux et il ne resta des *Brassiens* que le souvenir et le nom..... La tradition nous en a légué le souvenir, et le nom de *Brasse* est encore celui du cimetière de Belfort. Le faubourg qui y conduit se nomme le *faubourg des Ancêtres*. On le voit, ces faits ne sont consignés ni dans des histoires imprimées, ni dans des archives publiques ; ils existent seulement dans la tradition populaire. — Il y a quinze ans environ, un archéologue découvrit dans un champ derrière *Brasse* des fragments de briques, de tuiles et de ciment. L'antiquaire le moins exercé reconnaît aisément que tous ces fragments sont de fabrication romaine. Après la fenaison, lorsque la faux a coupé l'herbe de la prairie qui s'étend tout près de *Brasse*, à droite et à gauche de la route du Valdoie, on voit distinctement de longues lignes, les unes parallèles, les autres perpendiculaires aux premières, sur lesquelles l'herbe croît avec moins de vigueur que dans les autres parties du pré. En examinant le terrain, on s'a-

encore une pièce de terre au-dessous des Fourches ; en 1419 , un jardin près de la porte de la Halle ; en 1426 , deux journaux de champ situés sous la Côte ; en 1441 , un autre jardin au-dessus de la porte de la Halle. La ville acensait et admodiait quelques unes de ses propriétés à différents particuliers.

perçoit que ces lignes sont des restes de fondations et de murs aujourd'hui restés à fleur de terre , que sur ces fondations il devait exister jadis des bâtiments et peut-être une localité tout entière. Mais lorsque les ruines d'Offemont eurent été découvertes , il n'y eut plus aucun doute et l'on put supposer , avec toute vraisemblance , que les fondations et les murs du pré de *Brasse* étaient autrefois dépendants de la localité d'Offemont. Un peu plus tard , dans cette même prairie , pendant que des ouvriers creusaient les fondations d'une nouvelle maison , à droite de la route , en allant de Belfort au Valdoie , quelques coups de pioche mirent au jour du ciment , des briques , des tuiles , de la poterie dont l'origine romaine n'a pas été un seul instant un objet de doute. Presqu'à fleur de terre , on a trouvé plusieurs médailles , dont trois en argent parfaitement conservées. D'autres objets ont encore été découverts : une petite meule portative comme celles que les soldats romains portaient avec eux en campagne et dans les camps , plusieurs fragments de poteries d'un excellent travail , une bague , un anneau , une agrafe , un stylet , une statuette en bronze , une hache , une clef et des clous en fer de diverses formes et de différentes grandeurs. On a trouvé aussi un bas-relief représentant un cavalier revêtu du costume romain : la tunique serrée à la taille et descendant jusqu'aux genoux , le pallium flottant sur les épaules et la coiffure à la *Titus*. Le cheval , dont les proportions auraient pu être mieux prises par l'artiste , est assez grossièrement sculpté. Néanmoins , ce bas-relief devait appartenir à un bâtiment de quelque importance , peut-être au prétoire du camp. Il existait donc un établissement romain tout près de notre ville , mais lorsque vint la grande invasion de 406 , puis celle d'Attila en 451 , tout fut détruit , brûlé , rasé , et il ne reste plus à *Brasse* ni ville , ni village , pas même un hameau. Plus tard on y bâtit quelques cabanes autour desquelles vinrent se grouper des jardins , des vergers et des chenevières.

La tradition populaire prétend qu'autrefois il y eut une ville à *Brasse* , et que cette ville fut le berceau de Belfort. Elle ajoute même que l'église qui se trouve actuellement au centre du cimetière était l'église paroissiale du vieux Belfort. Examinons donc attentivement une question que certaines personnes se sont efforcées d'accréditer et nous pourrons ensuite affirmer en toute sûreté , avec l'abbé DESCHARRIÈRES , qu'après l'époque romaine , où il y a eu indubitablement un grand établissement , sans doute un camp retranché , *Brasse ne fut plus jamais ni ville , ni village , ni hameau paroissial , mais uniquement une réunion de chenevières , jardins et vergers de l'ancien Belfort.*

L'archiduc Frédéric était mort en 1439. Il n'avait laissé qu'un seul fils nommé Sigismond, héritier du Tyrol et des Etats appartenant à la maison d'Autriche dans l'Alsace et le Sundgau. Pour assurer à son fils la possession de tous ces Etats contre la puissance des Suisses, Frédéric prit le parti de s'unir étroitement avec la France. C'est dans

Avant que Belfort, de la roche où il était originairement et principalement assis, descendit en partie dans la plaine que Vauban assigna, en 1627, à la ville-neuve d'aujourd'hui, la Savoureuse baignait les murs antiques des villes vieille et neuve du ^{xiv}^e siècle; et comme cette rivière est rapide sur un terrain de sable, ses fréquents débordements empêchaient les habitants de placer les jardins sous les remparts. Obligés de les éloigner, ils les avaient placés au-delà du torrent, avec la précaution de garnir la droite d'une forte digue, que la construction du glacis a fait disparaître pour y substituer le lit actuel de la rivière. Voilà ce qu'une lecture attentive des plus anciens documents de la ville peut apprendre à ceux qui auront la patience de les consulter.

Mais d'où vient une église à *Brasse* ?

C'est parce que ce lieu était au centre de plusieurs villages ou hameaux, qui étaient alors de la paroisse de Belfort, comme Cravanche, Offemont, le Salbert, le Valdoie; nos pères, plus religieux que nous, y avaient établi une *église vicinale de pure desserte*, sans être ni curiale, ni succursale, et cela seulement pour la facilité du service divin, surtout dans les temps de calamité publique où la communication devenait difficile ou dangereuse. La même raison d'utilité publique y fit placer le cimetière commun. quoiqu'on enterrât encore dans la ville, dont l'ancienne église, démolie en 1754, avait son cimetière, indépendamment des sépultures particulières renfermées dans son sein, dans les chapelles ou dans le cloître, habitation ordinaire des chanoines, vicaires, chapelains et chantres.

L'église de *Brasse* était si peu curiale ou succursale, que jamais elle n'a eu de baptistère, et que lors de la fondation du chapitre de Belfort, en 1342, Hugues, archevêque de Besançon, changea l'église paroissiale, déjà existante comme telle, et vraisemblablement très-ancienne, en église collégiale. Or, jamais l'église collégiale de Belfort n'a été l'église de *Brasse*; jamais les chanoines n'ont paru à *Brasse* que dans des processions ou autres cérémonies extraordinaires; jamais ils n'ont célébré habituellement l'office divin à *Brasse*. L'église de *Brasse* n'a donc jamais été l'église paroissiale de Belfort; cela est si vrai que dans les anciens titres, la rue la plus élevée de Belfort, celle qui était immédiatement au-dessous de la roche du château, dans la direction de l'E. à l'O., et parallèle, mais supérieure, à celle dite du Rosemont, se nomme *la rue derrière le Cloître*. L'église, en effet, les maisons du prévôt du chapitre, des chanoines et des chapelains, étaient au-dessous de cette rue, aujourd'hui changée en talus.

Les chanoines se seraient-ils gités si haut pour aller, trois fois en vingt-quatre

cette vue que dès l'an 1450, il avait conclu le mariage entre Sigismond, son fils, et Radegonde, fille du roi de France, Charles VII, et sœur du dauphin qui fut plus tard Louis XI. Comme la princesse n'était encore qu'une enfant, on se contenta de la fiancer à Sigismond.

A la mort de son père, Sigismond n'avait pas encore atteint l'âge

heures, de jour comme de nuit, chanter les louanges du Seigneur, à une demi-lieue, dans une église isolée, hors d'une place-forte, au-delà d'un torrent souvent débordé, tandis qu'ils en avaient une à côté d'eux et environnée de toute part d'habitations et d'habitants parmi lesquels se trouvait souvent le souverain ? C'est donc bien à tort que la vue de Belfort gravée dans SCHÖEPLIN, *Alsatia illustrata*, tom. II, pag. 45, qualifie l'église de *Brasse*, d'ancienne église paroissiale. L'erreur est sans doute du dessinateur ou du graveur seul ; car un peu plus bas, SCHÖEPLIN lui-même, et dans le texte, avoue que ce n'est que d'après une tradition incertaine qu'on lui donne ce titre (*.....fama fertum incertum*).

« Quand même l'église de *Brasse* aurait été paroissiale dans l'origine, ce qui n'est pas, il ne pourrait s'en suivre qu'elle ait été le noyau d'une ville, d'un bourg ou d'un village de quelque importance pour l'histoire, car il constate par les monuments les plus antiques que depuis plus de mille ans, on voyait en plusieurs diocèses de ces contrées, surtout dans celui de Besançon dont Belfort dépendait alors, beaucoup d'églises paroissiales absolument isolées au milieu des campagnes, à distance égale de plusieurs villages qui en étaient membres. » — Voyez l'abbé DESCHARRIÈRES, *Histoire militaire de Belfort* (mss.), chap. 1^{er}.

Le sol de *Brasse*, ont dit des critiques, est d'une nature très-différente de celui des prés environnants. C'est une terre noire, meuble, végétale, une espèce de terrain qui semble dénoter une ancienne habitation. La distribution des jardins, chenevières et autres propriétés, qui, en cet endroit, sont d'une petite étendue, dénote aussi l'ancien site des rues et des maisons. Enfin, on y trouve, en labourant la terre, des fondations qui prouvent que ce lieu a été autrefois habité. On ne nie pas qu'il y ait en autrefois quelque habitation à *Brasse*. Quel est l'endroit en Europe, où l'on puisse assurer, que depuis Japhet, son premier colon après le déluge, il n'y a pas eu quelque cabane de bergers ou quelque repaire de bandits. Mais l'existence de la ville de *Brasse* n'en est pas moins une fable. Nul historien ancien et moderne n'en a fait mention, il n'en est parlé dans aucune charte ; personne n'a vu ce nom comme ville, ni dans les archives publiques, ni dans les vieux manuscrits. Si ce local était celui d'une ancienne ville, la culture y serait d'un médiocre produit, souvent entravée et d'une grande difficulté. Or, on s'aperçoit de tout le contraire à *Brasse* ; le sol y est, non seulement d'une culture facile, mais encore féconde.

Les propriétés d'une petite étendue en ce lieu ne prouvent pas non plus son ancien partage en rues et en maisons ; mais seulement que la bonté du terrain a

de majorité. On lui donna pour tuteurs l'empereur Frédéric IV et l'archiduc Albert-le-Prodigue, son cousin-germain (fils d'Ernest, frère de Frédéric-le-Tyrolien). C'est Albert, comme tuteur de Sigismond, qui confirma, en 1441, les franchises de Belfort. La même année, Frédéric IV, empereur d'Allemagne et roi des Romains, confirma, tant en son nom qu'au nom du duc Sigismond, son cousin et son pupille, tous les privilèges accordés autrefois à la ville de Belfort, spécialement le mauvais denier, l'Umgeld, l'Ascal, le Vohin et le droit qu'avaient les bourgeois de Belfort de recevoir en leurs franchises toute espèce de gens tant du comté de Ferrette que d'autres terres. Cette lettre de confirmation est du lundi après la Saint-Laurent 1441. L'empereur Frédéric confirma en même temps l'union de la chapelle de Meroux au chapitre de Belfort. Cette chapelle, érigée sous l'invocation de Saint-Nicolas, était tout ce qui restait d'un prieuré, habité autrefois par des Bénédictins et dépendant de l'abbaye de Saint-Michel en Lorraine. Une bulle papale avait uni la chapelle de Meroux au chapitre de Belfort, à condition que les chanoines y célébreraient un certain nombre de messes tous les ans. Frédéric confirma encore la même année la fondation de 1415 en faveur de l'hôpital de la comtesse Jeanne.

Depuis 1507, une partie du Salbert appartenait à la ville de Belfort

engagé les premiers propriétaires à le morceler en faveur de leurs héritiers, avec d'autant plus de raison que la nature du sol convenant parfaitement aux jardins, chaque particulier a dû désirer en posséder et en cultiver même une petite portion.

Enfin, si l'on découvre à *Brasse*, en cultivant la terre, quelques fondations, à part celles qui sont indubitablement d'origine romaine, elles sont si rares, si minces, si peu profondes, si mal liées, qu'elles ne peuvent indiquer tout au plus que des clôtures de jardins et non des vestiges d'habitations importantes. Si une calamité publique privait, pendant cent ans, de tout cultivateur les jardins de l'Espérance, serait-on bien fondé à soutenir que les mesures qu'on y apercevrait sont une preuve qu'autrefois l'ouvrage-à-corne devant Belfort fut masqué d'une ville remarquable ?

D'ailleurs, le local de *Brasse* paraîtra toujours trop petit pour avoir pu servir de plateau à une ville ou à un bourg un peu important. Son église, si vantée ne porte aucun signe de vétusté, ni dans son style, ni dans sa construction, ni dans les monuments que renferme son enceinte. Le cimetière qui l'environne n'offre aucune inscription plus antique, et l'on est fondé, d'après ce qui reste du chœur de l'église de *Brasse*, à ne pas placer sa construction au-delà de 1500.

en toute propriété. Par lettre donnée à Constance, le vendredi après la fête de Sainte-Catherine 1342, le même empereur céda aux bourgeois, en considération de leurs fidèles services, l'autre moitié de cette belle forêt. La même année, le châtelain de Belfort, Jacob de la Petite-Pierre, fit le serment de ne jamais troubler les bourgeois et de maintenir toutes leurs franchises.

C'est ainsi que la commune de Belfort allait toujours s'enrichissant. Le commerce prenait une autorité extraordinaire, soit par la confiance qu'inspirait une ville autorisée à se gouverner et à se défendre elle-même, soit par la fixation des foires et des marchés dont on ne peut déterminer la date, mais qui remonte très-probablement au temps de l'affranchissement. Aussi les marchands de Belfort, réunis depuis quelque temps déjà en corps ou confrérie, avaient-ils en leur possession d'assez grandes fortunes, puisqu'on les a vu en 1424 prêter ou donner à Catherine de Bourgogne 250 florins, et qu'on les voit, en 1443, en prêter 200 au comte de Hohenberg.

Cependant les Suisses s'étaient révoltés contre la maison d'Autriche. Frédéric IV, homme indolent s'il en fut, uniquement occupé d'alchimie et de sciences occultes, restait aussi indifférent pour les intérêts de la maison qu'il l'était pour ceux de l'Empire. L'archiduc Sigismond fut donc forcé d'implorer contre la ligue helvétique le secours du roi de France, Charles VII, son beau-père.

Charles saisit avec empressement l'occasion d'occuper ses troupes pendant la durée d'une trêve qu'il avait conclue avec les Anglais.

Vers la Pentecôte, il déclara qu'il serait permis d'aller avec ses chevaliers et une forte armée chercher des ennemis à combattre. Le dauphin, à la tête de 30,000 hommes, marcha vers le Sundgau par Montbéliard, traversa la trouée de Belfort, commit quelques ravages et arriva sur les bords de la Birse, non loin de Bâle. Mais il n'alla pas plus loin, les Suisses l'attendaient sur l'autre bord. Le combat s'engagea près de la maladrerie de Saint-Jacques, il dura plus de 40 heures et fut terrible. Les républicains se battirent avec le courage de la liberté et du desespoir; mais le grand nombre l'emporta, ils furent vaincus. Les vainqueurs furent épouvantés d'une telle valeur. Le dauphin, qui étudiait les hommes, songea au parti qu'on pouvait tirer d'une telle nation; il traita avec Bâle et le concile, et fit avec les ligues suisses un traité de paix et d'amitié qui fut signé le 8 octobre 1444.

Le dauphin prit ensuite ses quartiers d'hiver en Alsace et dans le Sundgau. Ses troupes y vécurent à discrétion ; ravageant les campagnes , pillant les habitations , ruinant indistinctement amis et ennemis. L'empereur Frédéric ne put les faire partir , mais le peuple se fit justice lui-même. Les paysans , réduits à la misère et au désespoir , tombèrent sur les fourrageurs et les soldats isolés , et forcèrent l'armée du dauphin à battre en retraite. Attaquée dans les environs de Belfort , au moment où elle allait sortir du Sundgau , elle laissa entre les mains des paysans et des troupes allemandes , qui s'étaient jointes à eux , neuf pièces de canon et huit drapeaux. On était alors au commencement de 1445.

Pendant tous ces temps de guerre , Belfort n'eût à éprouver ni siège ni blocus. Du reste toutes les mesures et toutes les précautions nécessaires avaient été prises pour parer aux éventualités. Les Belfortains n'abandonnèrent jamais le parti de la maison d'Autriche qui les avait tant favorisé , et l'archiduc Albert , le tuteur de Sigismond , leur prouva toute sa reconnaissance en confirmant de nouveau , en 1446 , leurs franchises.

Malheureusement , il s'élevait depuis quelque temps des dissensions intestines entre la bourgeoisie et le chapitre (1). Pourtant quoique ne faisant avec les habitants de Belfort qu'une seule et même bourgeoisie , les chanoines de la collégiale voulaient bien que l'on payât à Guillaume de Rotelein la somme qui lui était due , mais ils prétendaient que les bourgeois devaient tout payer ; ils voulaient bien aussi profiter de la paix que leur accordait les troupes étrangères , moyennant une bonne somme d'argent , mais ils ne voulaient pas payer leur cote-part et prétendaient que c'était aux bourgeois à tout payer. La ville voulait encore que les chanoines contribuassent aux gardes et aux logements des troupes , et fournissent des lits puisqu'ils avaient

(1) En 1422 , il y avait déjà eu une difficulté entre le chapitre et les paroissiens de Belfort , au sujet des offrandes qui se mettaient dans les tronc de Belfort et de Brasse. Un accord avait été conclu , mais il ne reçut aucune exécution ; on disait même que cet accord avait été forgé par les chanoines pour s'en servir dans un procès qu'ils eurent plus tard avec la ville. Ces *on-dit* pourraient bien avoir quelque chose de vrai. Car les archives de notre pays nous apprennent que les gens d'église ne se firent pas de scrupule d'appuyer des prétentions douteuses sur des pièces apocryphes. Aussi , dès l'an 1137 , on prononça des peines contre les falsificateurs de chartes.

des maisons plus qu'il ne leur en fallait; mais les chanoines cherchaient à faire retomber toutes ces charges sur les bourgeois seuls. A la fin, les bourgeois ne pouvant rien faire comprendre au chapitre, parce que le chapitre ne voulait rien entendre, et qu'il n'y a pas de pires sourds que ceux qui ne veulent pas entendre, se plaignirent en 1447 à l'archiduc Albert.

L'archiduc Albert envoya à Belfort pour examiner l'affaire et faire cesser toutes ces difficultés, deux gentilshommes alsaciens, Guillaume, comte de la Petite-Pierre et seigneur de Géroldseck, et Jacques, son frère. Les deux commissaires ordonnèrent que le chapitre paierait à Guillaume de Rotelein 6 florins, et la ville 14. La ville prétendait que les chanoines devaient payer leur part de l'argent qu'elle avait donné aux étrangers pour la paix. Les commissaires ordonnèrent qu'ils ne donneraient pour tout argent que 12 florins. La ville prétendait de plus que les chanoines devaient fournir des lits, contribuer aux gardes et logements, à cause des maisons qu'ils habitaient. L'ordonnance des commissaires de Monseigneur d'Autriche porte à ce sujet que « pour les maisons qu'ils habitent, eux et leurs familles, ils ne donneront aucun lit, aucune contribution ni aucun autre subside, ni à présent ni à l'avenir; mais que si les chanoines avaient d'autres maisons, les bourgeois pourraient les charger comme de raison. » Quant à la question suivante, elle fut résolue tout à l'avantage des chanoines, car il fut décidé qu'ils ne seraient obligés de faire garder ni aux portes ni aux murailles, à moins de grande nécessité, et encore sur la réquisition des officiers de la seigneurie. Dans cet arrangement (1), conclu entre le chapitre et la bourgeoisie *le dimanche comme l'on chante en la sainte-église Reminiscere de l'an de la Nativité de J. C. 1447*, il est facile de voir que tout est à l'avantage des chanoines.

En 1449, par lettres datées de la Neuve-ville, Frédéric, empereur d'Allemagne et roi des Romains, confirma de nouveau, tant en son nom qu'au nom de son bien-aimé cousin le duc Sigismond, les franchises de Belfort. *Nous faisons sçavoir à tous*, dit-il dans ses lettres, *que nos honorables, bien-aimés et fidèles bourgeois de Belfort nous ont*

(1) Cet arrangement ou traité est aux archives de Belfort. — Il a été analysé dans un mémoire sur la collégiale et les hôpitaux de Belfort. Ce mémoire, qui est aussi déposé aux archives, est, selon toute probabilité, le même que M. BOURRIER, ancien vicaire (en 1791), avait communiqué jadis à l'abbé DESCHARRIÈRES.

priés par la voye d'honorable nostre bien-aimé et pieux Hugues Briot , chanoine audit lieu , et nostre conseiller et chapelain , de leur voulloir renouveler et confirmer comme duc d'Autriche et leur souverain naturel toutes leurs franchises , lettres et laudables coustumes ; regardant semblable fidélité et services qu'ils ont rendus avant nous et à nous présentement et qu'ils rendent continuellement à la maison d'Autriche , nous , comme duc d'Autriche et comme leur vray souverain et seigneur naturel , par une grâce spéciale et par douceur de roy et de prince , avons , à mesditz bourgeois renouvelé et confirmé , renouvelons et confirmons par les présentes , toutes leursdites franchises , lettres et laudables coustumes.

L'année suivante , Albert d'Autriche , étant à Belfort , confirma la lettre de 1437 qui donnait à la ville de Belfort le droit de débit du sel. La lettre d'Albert est du jour de la Saint-Valentin 1430. En 1433, le duc Albert nomma à la charge de prévôt de Belfort , messire George , bâtard du chevalier Jean de Montreux.

HENRI BARDY.

(La suite à une prochaine livraison.)

UNE LETTRE INÉDITE DE BÉRANGER.

Au moment où la piété des amis du grand chansonnier que la France a récemment perdu , recherche soigneusement toutes ses reliques , afin de construire à leur aide un nouveau monument à sa mémoire , il ne m'a pas paru permis de soustraire à la publicité la lettre qu'on va lire et qui jusqu'ici n'était pas sortie de mon porte-feuille , assez riche en pièces curieuses de ce genre.

Peu de temps après avoir fait imprimer dans l'*Encyclopédie des Gens du Monde* l'article sur Béranger rédigé par un écrivain , du reste peu connu , père du célèbre chimiste Pelouze , article qui renferme plusieurs lettres de notre illustre contemporain , je reçus communication d'un manuscrit de sa main et contenant des notices élégamment écrites sur les principaux dieux de la mythologie grecque et romaine. La personne qui me présentait ce manuscrit, avec offre de me l'abandonner pour notre ouvrage, était un ancien libraire, homme très-honorable qui, dans sa jeunesse, avait été employé, en même temps que Béranger, par Landon (1805 à 1806), à la rédaction du texte des *Annales du Musée*, publication bien connue. Béranger avait fait comme une espèce de livret sur les statues de la galerie des antiques, alors la première du monde; et ce livret, il l'avait ensuite cédé, vendu, à son collaborateur, qui devait le publier, mais qui ne l'a point fait, j'ignore par quelle raison. Vingt ou vingt-cinq ans s'étaient écoulés entre ce temps et le jour où le manuscrit me fut offert. Je regardai naturellement cette acquisition comme une bonne fortune pour l'Encyclopédie, mais je sentis tout aussitôt que je ne pouvais en faire usage, sinon de l'aveu de l'auteur, après l'avoir consulté. Il refusa son autorisation, et en cela il avait parfaitement raison. Je rendis alors le manuscrit à M. S...., et j'ai lieu de penser qu'il ne l'aura pas conservé.

Voici maintenant la reproduction minutieusement fidèle de cette lettre, bien curieuse ce me semble, au point de vue biographique.

J. H. SCHNITZLER.

A Monsieur Schnitzler , directeur de l'*Encyclopédie
des Gens du Monde*.

Monsieur ,

J'ai gardé bon souvenir de l'excellent M. S...., mon camarade de bureau chez M. Landon. Je me souviens bien aussi avoir commencé pour lui un ouvrage sur la mythologie, ouvrage entrepris par besoin et non par goût. Il doit en effet posséder quelques fragmens de cette ébauche. Mais je m'oppose formellement, Monsieur, à ce que ces fragmens, faits sans doute en conscience, mais qui, s'ils avaient été publiés dans le temps, auraient été revus et corrigés, comme je corrige tout ce que je fais, je m'oppose, dis-je, à leur publication actuelle, sous mon nom. Je crois même me rappeler que, dans le temps, ce n'était pas sous mon nom que la publication de l'ouvrage devait avoir lieu. Si M. S.... veut en tirer parti, en les faisant revoir et corriger toutefois, je ne puis m'y opposer, s'il n'y met pas mon nom; mais il serait plus naturel qu'il me les remit et m'en demandât le prix qu'il m'en a donné et que je lui restituerais avec plaisir, m'en rapportant tout-à-fait à sa délicatesse, que j'ai eu lieu d'apprécier, et à sa mémoire ou à ses livres; car il me serait impossible aujourd'hui de me rappeler la somme qu'il m'a avancée pour ce commencement de travail. Ayez la bonté, Monsieur, de communiquer cette proposition à mon ancien collègue et l'assurer (*sic*) du plaisir que j'aurai de saisir cette occasion de renouveler connaissance avec lui.

Quant à l'espoir que vous avez la bonté de m'exprimer, Monsieur, de ma coopération pour votre *Encyclopédie*, je n'ose l'entretenir, car je suis l'homme le plus paresseux qu'il y ait au monde. Ajoutez que j'évite le plus que je puis d'écrire en prose, ne m'étant jamais reconnu d'aptitude ni de facilité pour le faire. Mais si je me déterminais à répondre à vos honorables sollicitations, certes ce ne serait jamais moi qui me chargerais de l'article *Chanson*. A tort ou à droit, je crois avoir ajouté quelque importance à la matière: il ne m'est donc pas possible d'écrire sur le genre.

Au reste, Monsieur, c'est lorsque j'aurai publié mon dernier Recueil, que je verrai à décider de l'emploi du temps qui me restera.

Je ne puis donc aujourd'hui que vous réitérer mes remerciements bien sincères et vous prier de recevoir la nouvelle assurance de ma considération distinguée. (*)

Votre très-humble serviteur,

Passy, 4 décembre 1832.

BÉRANGER.

P. S. Votre lettre est datée du 21 novembre : je ne l'ai reçue qu'avant-hier.

(*) *Note de M. Schnitzler.* La volonté du grand poète a été respectée en ce qui concerne les notices mythologiques ; et , quoique j'aie eu l'honneur depuis (en 1833 ou 1834) de faire en sa société le voyage de Fontainebleau , où il allait passer quelque temps , je ne lui ai point reparlé du vif désir que nous avions (la maison Treuttel et Würtz et moi) d'enrichir notre volumineuse publication de quelque morceau dû à sa plume. J'étais , je l'avoue , un peu honteux d'avoir admis dans nos colonnes le très-faible article *Chanson* de M. Du Mersan , où il est si peu question de Béranger ; car M. Du Mersan , chansonnier lui-même , ne semble pas avoir osé franchement rendre hommage à son illustre chef de file. Spirituel vaudevilliste , il n'était d'ailleurs que très-médiocre écrivain en prose continue. Ce choix était de ma part une méprise ; malheureusement ce ne fut pas la seule , je ne l'ignore pas.

UN MOT SUR L'ALBUM PFEFFEL. (*)

Il y a à peu près six mois que M. Théodore Klein, l'un des littérateurs distingués de notre province, fit appel à tous ses confrères pour les inviter à prendre part à la formation et à la publication d'un Album, destiné à renfermer exclusivement des morceaux de poésies alsaciennes.

L'appel trouva partout un bon accueil, il fut entendu non seulement dans les deux départements du Haut- et Bas-Rhin, mais encore dans l'intérieur de la France, en Algérie et jusqu'en Russie où quelques uns de nos poètes avaient été appelés soit par leur carrière militaire, soit par des missions plus pacifiques.

Nous nous hâtons donc de dire que le projet de M. Théodore Klein, ayant trouvé un empressement tout bienveillant auprès de ses collègues, a pu s'exécuter sous les meilleurs auspices, et que déjà aujourd'hui nous avons entre les mains un beau volume de poésies allemandes, portant le titre d'*Album-Pfeffel* et publié au profit du monument qui doit être érigé à Colmar, dans le cours du printemps, pour honorer la mémoire de l'illustre poète né en cette ville.

L'idée de M. Klein de réunir ainsi en un seul faisceau des productions de tous nos poètes alsaciens qui ont écrit en langue allemande était aussi heureuse que patriotique et nous n'hésitons pas de dire que le volume en question deviendra, comme une page de complément à ajouter à l'histoire de notre province; il le sera d'autant plus, qu'il comptera peut-être parmi les derniers ouvrages de ce genre que l'Alsace aura produit.

(*) En vente à Colmar chez J.-B. Geng, veuve Held-Baltzinger et J. Abry, ainsi que dans toutes les librairies de l'Alsace. A Leipzig chez F. Wagner.

Cette assertion paraîtra sans doute hasardée aux yeux des amis de la littérature allemande, mais en envisageant les choses de plus près, en voyant la langue allemande repoussée par les établissements administratifs, exclue par l'instruction supérieure, par les écoles militaires et en somme par tous les établissements scientifiques, on ne peut se dissimuler, que dans une situation pareille, elle ne fera plus que végéter et, sinon disparaître complètement, du moins être reléguée dans les cabinets des philologues et des savants.

N'empiétons cependant pas sur l'avenir, et si dans nos foyers la langue germanique a perdu son caractère de langue dominante, sa littérature restera néanmoins toujours pour nous un souvenir chéri du langage de nos pères; nécessaire dans les archives de nos villes, elle sera toujours un lien d'échange entre les idées des deux grandes nations qui habitent les bords du Rhin.

Ces considérations posées, nous devons nous attendre à voir la première partie de l'*Album*, destinée aux poètes déjà morts, plus riche en productions que la deuxième, uniquement consacrée aux poètes vivants. Il n'en est cependant pas ainsi, et ce n'est pas sans étonnement que nous voyons une période de plus d'un siècle, de la naissance de Pfeffel en 1736 jusqu'à la mort de Ferdinand Braun en 1854, représentée dans ce recueil seulement par six noms dont nous trouverons tout-à-l'heure l'occasion de parler.

Le passé était-il en effet moins riche en productions poétiques que le présent? l'Alsace, composée de villes libres et divisée en parcelles jadis dominées par différentes puissances, ne nous a-t-elle point légué de poésies sérieuses? un mot d'explication à cet égard eût été, ce nous semble, bien placé à la tête de la publication qui nous occupe et nous espérons même que tôt ou tard M. Klein voudra compléter l'œuvre qu'il vient de commencer en nous donnant un recueil de morceaux choisis de tous les poètes des siècles antérieurs. Un recueil pareil serait sans doute d'une valeur réelle et en même temps deviendrait instructif pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la littérature de notre province.

En ouvrant l'*Album* nous trouvons dans la première partie, celle qui est destinée aux poètes qui ne sont plus en vie, plusieurs poésies inédites de M. Ferdinand Braun. Nous avons été saisis par ces tableaux d'une grâce et d'une vérité frappantes. Ferdinand Braun, doué d'une imagination brillante et d'un esprit très-fin d'observation, s'attacha,

dans ses travaux littéraires, bien plus à l'idée qu'à la forme. Le peu de recherche dans le choix de ses expressions se fait remarquer plus encore dans le volume de poésies qu'il a publié en 1843 que dans les sujets qui nous sont présentés par l'*Album*. Nous comptons néanmoins ses poésies intitulées : « *les Bohémiens*, » parmi les meilleures du recueil.

Nous trouvons également dans la première partie plusieurs poésies inédites de Pfeffel, de G. J. Schaller, de F. C. Pferdsdorf, de E. Stœber, et enfin de J. Meyer. Ce dernier, mort à Paris en 1852, est peu connu de l'Alsace littéraire, et c'est, grâce à M. Aug. Stœber à qui il avait légué ses travaux poétiques, que l'*Album* a pu nous communiquer quelques morceaux choisis de cet auteur. Sa diction et la solidité de ses pensées nous font désirer de voir la publication de ses œuvres.

La seconde partie de l'*Album*, consacrée aux poètes vivants, ne contient pas moins de trente-trois collaborateurs. Nous y retrouvons avec plaisir les noms de MM. Lamey, le Nestor des chanteurs alsaciens, dont les poésies ont déjà paru en différentes éditions; de G. Dürbach, de Aug. et Ad. Stœber; de G. Zetter, connu sous le pseudonyme de F. Otte; de Th. Klein; de G. Mühl, et enfin de Ch. Candidus, résidant à Odessa, et de D. Hirtz, le poète populaire.

Tous ces noms n'ont pas besoin de commentaires pour être recommandés au monde littéraire; leurs travaux, aussi connus qu'appréciés par le public, ont toujours droit aux mêmes éloges et comptent encore cette fois parmi les morceaux les mieux choisis de l'*Album*.

D'autres noms, moins connus, figurent également d'une manière honorable dans le recueil et méritent l'attention du lecteur. Nous remarquons en première ligne ceux de M. F. Nessler et de sa sœur Caroline Gass, née Nessler; le premier, né le 26 juillet 1806 à Kirrweiler, est aujourd'hui professeur de littérature allemande à l'Académie de Lausanne. Les neuf poésies qui figurent sous son nom dans l'*Album* sont toutes écrites avec un goût exquis, la parole en est facile et coulante, et les sujets qu'il traite pleins de charmes et de dignité. Presqu'aussi heureuse et plus touchante encore est la pièce de M^{me} Gass, intitulée : *l'Adieu*, adressé au monde par une aveugle; nous avons lu et relu ces paroles si simples, inspirées à la fois par une douleur profonde et une résignation aussi pieuse qu'admirable.

Deux fables de M. Henri Lebert, l'une portant le titre : *Der Käfer und das Zündwürmlein* ; l'autre, *Das Fröschlein und das Wasserblumlein*, ont aussi fixé notre attention. Le dialecte du Haut-Rhin, dans lequel ces fables sont écrites, ajoute encore aux charmes de ces petites poésies aussi naïves que spirituelles. M. Lebert, né en 1794 et compatriote de Pfeffel, a sans doute puisé dans l'excellente école de ce dernier ses premières inspirations.

M. Louis Spach, archiviste en chef du département du Bas-Rhin et l'un des rédacteurs les plus distingués de la *Revue d'Alsace*, occupe également une place dans l'*Album* en qualité de poète alsacien. Des trois poésies sorties de sa plume nous donnons la préférence à celle intitulée : *Ikarus*. C'est sans doute la statue, exécutée par l'un de nos plus habiles statuaires et devenue la propriété du Musée de Strasbourg, qui lui a dicté cette poésie pleine d'inspiration qui peint parfaitement le sujet qu'elle chante.

MM. Léonce et Théodore Parmentier, deux frères, dont le plus jeune vient d'épouser la célèbre virtuose Thérèse Milanollo, tous deux officiers supérieurs dans l'armée française, n'ont pas oublié leur langue maternelle, ni sur les rivages de la mer Noire ni sur les bords de la Baltique où la guerre les avait conduits ; ils ont communiqué à l'*Album*, par des vers charmants, les différentes impressions qu'ils ont éprouvées loin de leur patrie.

M. Wenning, instituteur et organiste à Barr, a aussi doté l'*Album* d'une suite de poésies pleines de mérite. M. Jean Bresch, de Munster (Haut-Rhin) y figure également par un morceau intitulé : *Sichere Kunde*, qui est d'une délicatesse exquise. M. Edouard Rosenstiel, né à Strasbourg, établi en qualité d'architecte à Ribeauvillé, nous donne, à l'aide de paroles attrayantes, une vive image de la fragilité de la vie terrestre.

Nous regrettons beaucoup que l'espace que la *Revue d'Alsace* veut bien consacrer à ces lignes ne nous permette pas de citer toutes les offrandes que les poètes alsaciens ont apporté à l'*Album*. Nous parlerions volontiers encore de M. Charles Bernhard, de Strasbourg, le zélé collaborateur de l'*Elsässisches Samstagsblatt* ; de M. Charles Bœse, également né à Strasbourg et aujourd'hui instituteur à Blidah en Algérie ; nous citerions encore avec plaisir MM. Ch. Hakenschmidt, Adolphe Ungerer, Auguste Jæger, D. Kleinmann, Albert Schuler, David Steinbrenner et enfin M. Théodore Stricker qui nous a si bien

dépeint les plaisirs de l'hiver dans des vers gracieux et élégants que nous voudrions bien communiquer à nos lecteurs s'il était possible de traduire un poète sans lui ôter une partie de son charme et de son mérite.

Nous ne terminerons cependant pas ces lignes sans émettre le vœu de voir sortir nos poètes alsaciens du cercle étroit de la muse lyrique. Il n'est pas donné à la critique d'indiquer ni la forme ni le genre, c'est au talent supérieur qu'il appartient d'ouvrir une voie plus large aux chants et à la gloire si riche et si poétique de tous les souvenirs de notre ancienne Alsace.

J. F. FLAXLAND,

artiste-peintre, délégué cantonal de l'instruction primaire.

LÉGENDE.

LES VIEUX CHATEAUX DE RIBEAUVILLÉ.

Une route pittoresque conduit , à travers la fertile plaine d'Alsace, jusqu'à Ribeauvillé, cette charmante petite ville qui date de l'époque de la toute-puissance romaine. Au-dessus de cette route, on aperçoit les ruines de trois vieux châteaux, qui, par leur situation élevée, dominant tout le pays.

Le plus important de ces trois manoirs s'appelait le Hoch-Rappolstein et les deux autres portaient les noms de Girsperg et de Saint-Ulrich; ces trois bourgs, perchés sur leurs rochers, formèrent une espèce de triangle.

Reportons-nous maintenant vers le milieu du seizième siècle. Nous trouvons le château supérieur occupé par le puissant seigneur Henry de Ribeaupierre et par sa fille unique, Anne.

Le second château est habité par le comte de Girsperg, vieux célibataire, riche et avare, appelé comte Anselme.

Enfin, dans la troisième de ces demeures seigneuriales, nous trouvons la noble dame de Zumstein et son fils Rodolphe. C'est le seul enfant de la veuve, son idole; elle prodigue tous ses soins à l'éducation de ce beau garçon, qui se distingue autant par son intelligence que par la fierté de son caractère.

Le jeune âge de Rodolphe s'écoulait, insouciant, dans la société, presque journalière, de sa belle petite voisine, Anne de Ribeaupierre. Cette charmante enfant avait à peine vu la lumière, elle avait à peine reçu les premières caresses de sa tendre mère, qu'une maladie de langueur la priva, pour toujours, de ce seul appui.

Anne fut dès lors confiée aux soins de sa nourrice. Elle apprit à balbutier les premiers mots de l'enfance, sous les sombres voûtes du

château et sur le tapis gazonné de la montagne, où elle jouait avec son ami Adolphe. C'est là, sous le ciel azuré, que, respirant l'air pur de ces hauteurs, les deux enfants puisaient cette vigueur de santé, qui donna à leur teint la fraîcheur de la rose; c'est là que leur âme se pénétra de cette sensibilité exquise, qui ne s'acquiert qu'en face des tableaux sublimes de la nature.

Aussi la goutte de rosée qui, le matin, tremble au bout de la feuille, n'était-elle pas plus limpide que le regard d'Anne; l'azur du ciel n'était pas plus pur que son cœur. Son sourire était celui d'un ange et sa taille celle d'une nymphe.

Rodolphe n'allait jamais au château de Ribeaupierre sans apporter un bouquet des fleurs les plus fraîches qu'il avait pu trouver dans la prairie, ou quelques belles fraises qu'il avait cueillies, chemin faisant, et qu'il offrait d'un cœur joyeux à sa jeune amie. Ces dons d'une amitié naïve, gages d'un attachement pur et sincère, étaient toujours accueillis avec une joie toute enfantine.

A mesure qu'ils avançaient en âge, le sentiment du beau commençait à se développer dans les âmes simples et impressionnables des deux enfants. Leur bonheur consistait à s'enfoncer dans la montagne, le long d'un ruisseau qui cherchait sa pente entre les blocs de granit de l'étroite vallée; ou d'errer sous la voûte fraîche des arbres séculaires de la forêt.

Par les belles soirées d'été ils allaient s'asseoir, au plus haut de la montagne, d'où l'œil dominait la vaste plaine, bordée par les montagnes de la Forêt-Noire et derrière elles par les têtes blanches des Alpes. Au-dessous d'eux, s'étendaient les prés émaillés, les champs de blé et les riches vignobles des seigneurs de Ribeaupierre et de Girsperg; tandis que les rayons brillants du soleil couchant se reflétaient dans l'onde pure du Rhin.

En présence des œuvres sublimes du Créateur, l'âme cherche l'inconnu, et ce sentiment vague qu'elle éprouve dans ses contemplations, développe le besoin d'aimer. C'est ainsi que naît cet attachement sympathique, qui se communique sans qu'on s'en doute, quand la bouche prononce pour la première fois le mot *amour*, et que la vie réelle se change en un rêve de bonheur.

Mais ces moments de contemplations sentimentales, en présence de Dieu et de ses œuvres, ne pouvaient pas se prolonger indéfiniment pour ces deux jeunes gens. Anne venait d'atteindre son douzième

printemps, et comme il n'entraît pas dans les vues ambitieuses de son père de légitimer, par le mariage, son amour pour Rodolphe, elle fut mise dans un couvent, pour achever son éducation, et quelques années plus tard, la pauvre jeune fille fut obligée, bien contre son gré, d'accompagner à l'autel de l'hyménée, le vieux comte de Girsperg. La chose était ainsi convenue depuis longtemps entre ce dernier et le seigneur de Ribeaupierre, qui, insensible aux pleurs et aux supplications de sa fille, la sacrifia à son ambition. C'est ainsi qu'elle fut unie au comte Anselme, dont la dureté de cœur et l'avarice étaient passées en proverbe. Mais que faire? Quand un père a parlé, l'enfant soumis doit obéir; car le père est le symbole de toute autorité. Ses erreurs mêmes doivent être respectées, si la morale et la religion ne les condamnent pas.

Anne, en fille obéissante, se soumit à la volonté inexorable de l'auteur de ses jours; mais le jeune Rodolphe ne montra pas la même résignation. Ce jeune homme passionné, ne pouvait se faire à l'idée d'être séparé, pour la vie, de l'objet de son culte; le désespoir s'empara de son âme quand il apprit qu'Anne allait devenir l'épouse d'un autre. Son esprit s'égara au point, de jurer haine et vengeance à son heureux rival; il foula aux pieds l'amour filial, et quitta furtivement la demeure maternelle, sans songer qu'il brisait le cœur de sa bonne et tendre mère.

Qui ne connaît pas l'histoire horrible de ces temps barbares, dont nous parlons? — Non contents de se battre entre eux, les seigneurs féodaux avaient à leur solde des hordes indisciplinées de soudards, qui incendiaient la pauvre chaumière du paysan, lui enlevaient son bétail, et ravageaient ses récoltes.

Et que faisait alors notre malheureux jeune homme au désespoir? S'il ne s'arracha pas la vie, c'est qu'il espérait trouver la vengeance, avec l'aide de ces malheureux campagnards, qui, las de l'oppression et de la barbarie de leurs seigneurs, s'étaient réfugiés dans les forêts inaccessibles de la montagne, et se nourrissaient de fruits sauvages, de racines et de la chair des animaux qu'ils tuaient à la chasse.

Rodolphe alla les trouver, et le courageux jeune homme fut reçu comme un sauveur; car sa générosité et la noblesse de son caractère étaient connues de tous. En toute occasion, il avait été le défenseur du faible et de l'opprimé, toujours il avait, autant qu'il était en son pouvoir, réparé les injustices des seigneurs envers leurs vassaux.

Il n'eut pas de peine à faire partager ses projets de vengeance, à ces hommes, qui n'avaient plus rien à perdre, qui étaient aigris par l'excès du malheur et impatients de secouer le joug de l'esclavage. Tous brûlaient de venger leurs souffrances, dans le sang de ces petits despotes, qui, barricadés derrière les massives murailles de leurs châteaux, ne connaissaient que les plaisirs des sens, et les jouissances brutales; qui, ignorants, fiers et hautains, dédaignaient l'étude des sciences, restaient étrangers aux progrès de la civilisation, et s'en déclaraient, sans rougir, les ennemis implacables. Aussi leur esprit inculte ne pouvait pas comprendre tout ce que l'injustice enfante de haine et de vengeance !

Car, quand l'homme a perdu tout ce qui l'attachait à la vie, il est difficile de le maintenir dans les bornes de la modération, et de le faire agir avec le calme que donne le raisonnement : de telles vertus sont au-dessus de la faible nature humaine ! En effet, comparez le sort de ces malheureux, réduits au désespoir, avec celui de cet heureux mortel, qui jouit, sans partage, de tous les biens de la terre, et ne soyez pas étonnés que l'homme, ainsi éprouvé, puisse arriver à douter de la justice divine. Et, quand une fois ce doute s'est emparé de celui qui souffre, si sa confiance en Dieu ne le fortifie plus dans sa résignation, alors ses passions débordent, comme les eaux d'un torrent gonflé outre-mesure par une pluie d'orage; ses digues se brisent et le flot déchaîné ravage tout ce qui lui fait obstacle.

Le comte Anselme était la victime que Rodolphe se proposait d'immoler à sa vengeance. « Ecoutez, disait un jour ce dernier à ceux dont il était devenu le chef, voyez-vous, dans le lointain perché sur ce rocher, le château de Girsperg, avec ses épais créneaux et ses tours menaçantes ? C'est là qu'habite le plus tyranique de vos maîtres; celui qui, sourd à vos souffrances, entasse dans ses caveaux le produit de ses exactions. C'est lui qui a détruit vos cabanes, qui permet le massacre de vos femmes et de vos enfants; c'est lui, enfin, qui vous a tout enlevé. Allons lui redemander ces biens qu'il nous a dérobés ! car, à moi aussi, il m'a pris ce que j'avais de plus cher au monde. Cet homme sans cœur a détruit la paix de mon âme, le bonheur de ma vie entière; le moment est venu de lui demander compte de ses mauvaises actions. Ecoutez ! la journée de demain est un jour de fête pour le pays. Ce soir, comme d'usage, tous les ménétriers des contrées environnantes vont se réunir à Ribeauvillé, et viendront

à minuit donner une sérénade à leur roi, le seigneur de Ribeaupierre, et à sa fille, la noble dame de Girsperg. A la faveur de l'obscurité, nous nous introduirons avec eux dans le château de ce dernier; on nous prendra pour des ménestrels, et on nous ouvrira les portes sans défiance. C'est ainsi que nous surprendrons le vieux renard dans sa tanière et nous lui apprendrons que la violence et l'oppression d'un tyran n'a qu'un temps; que la justice divine atteint tôt ou tard le coupable. Nous sommes la verge choisie pour le punir. »

Ces paroles, quoique peu chrétiennes, quoique l'expression de passions coupables, trouvèrent un écho dans le cœur de ces hommes, démoralisés par la souffrance.

Et quand la nuit eut étendu ses sombres ailes sur la forêt et sur la plaine, Rodolphe et sa troupe se mirent à gravir sans bruit la montagne: ils franchirent les ravins et les broussailles, et s'approchèrent du château, sans avoir été aperçus. On n'entendait que le murmure du ruisseau de la montagne et le bruissement du vent qui agitait la cime des sapins; confondus avec des bruits lointains, étranges! ces voix mystérieuses de la nature, qui se font entendre pendant la nuit, et qui font frissonner le voyageur.

Le regard soucieux de Rodolphe s'élevait instinctivement vers le ciel brillant d'étoiles; il cherchait parmi ces millions d'astres scintillants, celui qui, d'après une ancienne prédiction, devait précéder le retour de l'âge d'or. Cette belle époque, où l'homme, devenu libre, jouirait de tous ses droits; celle, où il pourrait choisir son chef parmi les plus instruits et les plus vertueux; celle, où l'intérêt général, et non l'arbitraire, serait la base des lois humaines; celles, où l'obéissance serait dictée par l'amour et la persuasion, non par la force du glaive; celle, enfin, où la triste renommée d'un conquérant ne serait plus que l'histoire du passé pour la génération précédente.

Mais la vaste voûte du firmament continuait à se dérouler lentement, sans qu'aucun signe apparut au ciel.

MATHIEU RISLER, père; de Cernay.

(La fin à la prochaine livraison.)

BIBLIOGRAPHIE.

DICTIONNAIRE DES HARMONIES DE LA FOI ET DE LA RAISON, (*)
par M. LE NOIR.

Le dix-neuvième siècle gravite visiblement vers une grande unité, universelle et intégrale, dans les sciences, dans les arts, dans l'industrie, dans la politique et dans la religion.

Dans les sciences, ce mouvement unitaire et intégraliste devient de jour en jour plus marquant. Depuis un demi-siècle, environ, a succédé à l'ancien mouvement critique un mouvement organique et synthétique. Tous les travaux scientifiques de ce siècle convergent, en effet, d'une manière de plus en plus prononcée, vers ce but de l'unité universelle et intégrale.

Il est vrai que la tendance éclectique et encyclopédique prédomine encore dans la plupart des travaux des contemporains. Mais entre les encyclopédistes et éclectiques modernes et ceux des siècles passés il y a une différence radicale. Ceux-ci étaient les ouvriers démolisseurs de l'édifice ancien, se contentant d'examiner, de rassembler pêle-mêle ou, tout au plus, d'étiqueter les matériaux provenant de cette démolition, sans aucune vue de reconstruction scientifique. Les travaux des encyclopédistes modernes sont, au contraire, dirigés spécialement en vue de la reconstruction future.

Grâce aux efforts persévérants et infatigables de ces ouvriers, sont déblayés, rassemblés, groupés, les matériaux précieux qui ser-

(*) Ou *Exposition des rapports de concorde et de mutuel secours entre le développement catholique, doctrinal et pratique du Christianisme et toutes les manifestations rationnelles, philosophiques, scientifiques, littéraires, artistiques, industrielles de la nature humaine, individuelle et sociale*. Tome unique, édité par M. l'abbé Migne, faisant suite à son *Encyclopédie théologique*.

viront à l'élévation de l'édifice de la science. On dirait que le mot d'ordre a été soufflé à tous par un architecte invisible ; car , sans s'être concertés , ils concourent avec un ordre admirable vers le même but. L'architecte invisible , il n'y a pas lieu d'en douter , c'est Dieu , c'est l'Esprit-Saint , qui *souffle* à toutes les époques où il veut et qui , aujourd'hui , souffle , à tous , le plan de l'unité universelle et intégrale.

La théologie , comme la plus ancienne et , à la fois , la plus moderne des sciences , n'a pas dû rester étrangère à ce mouvement. De même qu'elle a eu ses encyclopédistes critiques et démolisseurs , elle a aujourd'hui ses encyclopédistes classificateurs et préparateurs des matériaux devant servir à la construction de l'édifice futur. L'Allemagne tient la tête dans ce mouvement. Mais la France , par les travaux de ses sectes et de ses écoles , n'est pas restée en arrière de l'Allemagne. Les lecteurs de la *Revue d'Alsace* ont été initiés à quelques travaux théologiques de l'Allemagne , dirigés dans ce but. Or cette *Revue* , par sa position intermédiaire entre la France et l'Allemagne , doit aussi suivre d'un œil attentif les travaux importants de la théologie en France , comme ceux des autres branches de la science.

C'est dans cette catégorie que nous avons à ranger le livre de M. Le Noir.

Le *Dictionnaire des harmonies de la Foi et de la Raison* , est l'ouvrage théologique le plus considérable et le plus fécond que nous connaissions chez les modernes. Bien plus , disons-le de suite : malgré le titre et la forme modeste dont l'auteur a revêtu son œuvre , c'est plus qu'une Encyclopédie : c'est une vue , non pas unitaire et systématique , mais , une vue , multipliée et répétée , à travers les facettes nombreuses de ce prisme , qui s'appelle *Dictionnaire* , des harmonies de l'ordre intégral , où les schismes et les anathèmes entre la foi et la raison , entre la science sacrée et la science profane , entre la religion , l'industrie , les arts et la politique se dissiperont et n'existeront plus , suivant la prophétie de Saint Jean.

Dès le premier pas , dans l'examen du livre de M. Le Noir , nous sommes frappés d'une vue qui nous remplit de confiance et de bonheur. Le *Dictionnaire des harmonies de la Foi et de la Raison* se propose pour but et pour tâche la conciliation , la réunion des termes variés , souvent contrastés et antithétiques , que l'esprit humain , dans sa tendance prépondérante de division , de spécification , d'indivi-

dualisation, a presque toujours séparés par des barrières infranchissables. « Un grand malheur, dit M. Le Noir, page 1, c'est qu'en étudiant les parties, elle (l'humanité) néglige les rapports; c'est qu'elle détache les choses que Dieu a liées; c'est qu'elle ne pense pas à la synthèse. Pour faire de la science, elle se met en-dehors de la théologie; pour faire de la théologie, elle se met en-dehors de la science. Voilà le défaut des travaux humains; toujours diviser sans réunir. La division est nécessaire pour pénétrer dans les éléments des choses; mais la réunion, la reconstruction ne l'est pas moins; c'est par elle que nous pouvons comprendre la magnificence de l'œuvre de Dieu, et en embrasser les harmonies profondes, dans une mesure suffisante, toute limitée qu'elle soit, pour nous élever à la plénitude de l'adoration, relative aux puissances dont nous disposons dans cette vie, et propre à nous préparer une vie future, selon le plan divin. »

Après avoir passé en revue les efforts faits dans l'antiquité et dans les temps plus rapprochés de nous, pour la conciliation de la foi et de la raison, l'auteur ajoute : « Ne disons donc pas que la toile, dont nous avons l'idée, soit restée sans artiste pour la couvrir.

« Mais ce qu'on n'a pas fait, ce qu'on n'a pas même commencé, c'est la coordination des parties, c'est le résumé, c'est le plan méthodique, n'ayant pour but que la synthèse elle-même. Chacun apportait sa pierre à l'édifice commun, mais ciselée à sa façon, et sans tenir assez compte des moulures déjà faites. On présentait son système, quelquefois-avec un peu d'orgueil et en attaquant les systèmes des autres; on était plutôt un instrument d'harmonisme dans les mains de Dieu, qu'on ne voulait soi-même l'être; et il en résulta trop souvent l'apparence des contradictions. Tâchons aujourd'hui de concilier avec la volonté de le faire. »

Oui, M. Le Noir a raison de le dire, les contradictions ne sont, le plus souvent, qu'apparentes entre les systèmes, et presque tous sont, sans s'en douter, instruments de Dieu dans le grand travail de la construction de l'édifice d'unité universelle intégrale. Mais, entre avoir la conscience et la volonté de l'œuvre d'harmonie universelle et n'être qu'un instrument aveugle et passif de la même tâche, il y a une immense distance : c'est la distance qui existe entre l'âge mûr et l'enfance. M. Le Noir l'a franchie résolument. Nous avons donc raison de le dire : l'auteur appartient à la catégorie des encyclopé-

distes ayant le sentiment de l'unité universelle et intégrale et travaillant à préparer, ajuster, rassembler les pièces propres à l'élévation de l'édifice, qui, comme il le dit fort bien « ne peut être l'œuvre d'un homme, mais doit être l'œuvre de l'humanité lettrée tout entière. »

Ainsi, voilà le programme bien nettement défini : poser, affirmer la conciliation entre les antithèses, les contrastes, les contradictions, qui, *la plupart, sont plus apparentes que réelles*, qui ne sont que relatives, de système à système, de partie à partie, mais qui, d'après le plan de Dieu, sont les pièces disposées harmonieusement pour l'édifice de l'unité universelle et intégrale. M. Le Noir, dans la nombreuse collection d'articles, dont se compose son Dictionnaire, a suivi, plus ou moins heureusement, ce programme, cette méthode divine, dont l'humanité semblait avoir perdu l'usage depuis de nombreux siècles. En général, la composition de chacun de ces articles présente une antithèse de deux contraires ou, plutôt, de deux termes que l'esprit humain s'était ingénié jusqu'ici à trouver contraires, entre lesquels l'auteur cherche à poser, comme point de conciliation, parfois les déductions de sa haute intelligence et de sa droite raison, parfois de puissantes autorités, et toujours les inspirations généreuses et les bonnes intentions de son cœur.

Comme théologien catholique, M. Le Noir a dû être plus spécialement préoccupé de la justification des dogmes catholiques, quoiqu'il ne se soit pas montré parâtre à l'égard des théories de la Raison ; mais combien sa méthode de justification de ces dogmes est supérieure à celle des autres apologistes et plus propre à faire entrer la conviction dans l'esprit du lecteur le plus prévenu !

Cette méthode se compose d'une série de démonstrations :

- 1^o Démonstration traditionnelle et surnaturelle de la Révélation ;
- 2^o Démonstration rationnelle et naturelle ;
- 3^o Démonstration historique, par les sectes et les peuples,

Par démonstration traditionnelle et surnaturelle de la Révélation, l'auteur entend celle de la Révélation judéo-chrétienne. Quoique M. Le Noir soit trop intégraliste pour imiter l'esprit négatif de la plupart des théologiens catholiques quant au caractère divin des livres sacrés des autres peuples de l'antiquité, il ressort pour nous de l'ensemble des doctrines émises par lui qu'il restreint l'autorité tradi-

tionnelle et surnaturelle de la Révélation à la Révélation judéo-chrétienne.

Sans vouloir aborder ici l'exposition de la doctrine qui envisage les Révélations des divers peuples comme constituant une série universelle, ayant, pour centre et pivot, la Révélation judéo-chrétienne,—exposition qui demanderait des volumes et que nous essayerons ailleurs, disons seulement que, dans cette question, M. Le Noir fait tant soit peu défaut à son magnifique programme et qu'en restreignant ainsi le cercle de son premier mode de démonstration des vérités catholiques, il lui enlève tout caractère intégral et universel; puisque l'autorité de la Révélation judéo-chrétienne est nulle pour les peuples qui adhèrent à celle des autres Révélations et qu'elle ne peut devenir une réalité que lorsque sa parenté et son rapport sériaire avec ces Révélations seront reconnus par ces peuples; c'est-à-dire, que ce caractère universel et intégral ne peut s'acquérir que par une reconnaissance réciproque. M. Le Noir admet bien une certaine latitude dans le développement de l'activité humaine, quant à l'interprétation de *nos* livres sacrés; mais il refuse ce bénéfice aux livres sacrés des autres peuples. Sans nous arrêter à cela, que son assertion sur le premier point trouvera des dénégateurs dans le camp des rationalistes comme dans celui des traditionnalistes, nous dirons seulement que c'est à tort qu'il admet une interprétation purement littérale chez les Boudd'histes, Chinois, Brahmanistes: la variété des livres et des commentaires qui existent chez chacune de ces sectes atteste le contraire. Chez le Boudd'histe, le Lamaïsme a ses livres qui sont en progrès sur les Kha-ghiour; en Chine, les livres de l'école des Keou-jous est en progrès sur ceux de Koung-tseu, qui eux-mêmes sont une interprétation progressive de l'ancienne doctrine des Kings; dans le Brahmanisme l'on trouve le Mahabarata et le Ramayana en progrès sur les Védas et le code de Manon; et puis, n'avons-nous pas cette grande école des Védantins, qui est aux livres sacrés de l'Inde ce que sont à l'Evangile les décisions et les symboles des conciles?

L'argument émis (p. 990) contre l'autorité des livres sacrés des autres peuples, à savoir l'étendue des matières que ces livres embrassent, n'est pas non plus bien heureux; puisqu'on peut le retourner contre l'autorité de la Bible. En effet, celle-ci contient aussi sa cosmogonie, son astronomie, sa physique, sa physiologie, sa morale, son économie sociale et sa politique; elle présente dans ces diverses

parties des notions, des principes, des récits qui choquent nos idées, nos principes et nos connaissances actuelles et ont été l'objet de plusieurs attaques dans le monde savant. Il est vrai que les théologiens les plus raisonnables et M. Le Noir est de ce nombre, cherchent à atténuer la portée de ces attaques, en reconnaissant que dans les livres de l'Ancien et du Nouveau-Testament « l'erreur est possible » dans tout ce qui est étranger à l'ordre religieux, dogmatique et moral, soit par introduction dans la composition même, soit par altération dans la transmission jusqu'à nos jours, et qu'en conséquence ils ne sont règle infaillible et certaine que dans cet ordre religieux et ce qui s'y rattache d'une manière importante. (p. 986) » Nous nous rallions fort volontiers à ce système. Mais pourquoi ne pas appliquer ce mode d'épuration aux livres sacrés des autres peuples ? N'est-il pas reconnu par les plus célèbres orientalistes que les absurdités grossières que nous trouvons dans ces livres ont été en grande partie l'œuvre des temps postérieurs ou bien souvent le résultat d'une interprétation vicieuse du langage religieux ? Ceci est déjà constaté quant aux livres sacrés de l'Inde. L'on reconnaît aussi, quant à la Chine, que les superstitions idolâtriques n'ont été que des corruptions de l'antique religion des Kings, que Koung-tseu est venu réformer. Enfin, aujourd'hui que l'on est plus initié aux traditions du Boudd'hisme, on commence à lui trouver des analogies profondes avec les dogmes, le culte et la morale du catholicisme. A mesure qu'on avance dans l'intelligence des langues antiques et dans la saine interprétation des livres sacrés de l'antiquité, l'on découvre de plus en plus des trésors de haute théologie et de haute morale, qui augmentent notre vénération pour ces monuments si voisins de l'origine du monde.

Par démonstration rationnelle et naturelle, M. Le Noir entend celle de la Raison naturelle et de la conscience, à laquelle il reconnaît toute autorité et liberté, qui précède la foi, et qui, comme lumière de Dieu, ne peut être contraire à la lumière de la foi et de la Révélation. Ce qui implique nécessairement que la liberté et l'autorité de la Raison ne peuvent aller jusqu'à la négation de l'autorité et des prescriptions de la Foi, et *vice versa*. Du reste, c'est là le sujet et le titre du livre de M. Le Noir.

Le champ que l'auteur ouvre aux investigations de la Raison est donc vaste ; il s'étend même aux vérités de l'ordre surnaturel, sous

une seule condition qu'elle ne s'y promène pas en ennemie, avec l'esprit de négation. Dans cette direction harmonique, il lui accorde une autorité en quelque sorte illimitée; car il reconnaît « que la vérité est toujours là où est l'affirmation, tandis que l'erreur est là où est la négation; qu'il y a une infailibilité naturelle qui se manifeste sans cesse, et qui est le nœud de notre monde moral, qui règne dans l'ordre physique, en tant que déclaration des faits, dans l'ordre intellectuel, en tant que déclaration des axiomes et de leurs déductions évidentes, et dans l'ordre moral, en tant que déclaration des obligations, résultant de la nature ou des contrats libres (p. 821, 822); bien plus, que cette infailibilité naturelle est la condition essentielle de l'infailibilité surnaturelle, relativement à nous (824); qu'il n'y a pas de systématique humaine, soit en philosophie, soit en théologie, absolument mauvaise, c'est-à-dire ne renfermant que l'erreur, parce que la négation absolue est impossible; que tous les philosophes et tous les théologiens ont développé des vérités diverses, *selon le rapport sous lequel ils envisageaient les points de doctrine*; qu'ainsi tous, même les plus erronés, ont servi au progrès de la vraie science; que cependant une différence radicale sépare les philosophies et les théologies en deux grandes classes: celles qui n'ont rien nié de la vérité philosophique et théologique, et celles qui en ont nié quelque chose; et que c'est uniquement cette différence qui détermine les deux courants du bien et du mal, en fait d'enseignement (p. 579). Ailleurs (p. 618) il dit encore: « qu'on se mette au point de vue de celui qu'on attaque, et on verra tout s'harmonier. Il n'y a que la négation, non point apparente, mais réelle, qui soit inconciliable avec toute vérité. » M. Le Noir, en définissant la sphère destinée à la raison, indique en même temps les procédés de la méthode rationnelle. Cette méthode, qui n'est autre que la méthode *intégrale*, que nous préférons au mot *synchrétiste*, bien appliquée, opérera pourtant toute une révolution dans le domaine de la science théologique; car elle aura pour effet de réaliser « l'accord de toutes les religions et la synthèse de toutes les vérités (p. 602). » Nous félicitons M. Le Noir d'avoir hardiment posé ce drapeau sur la citadelle ébréchée de la vieille méthode d'exclusions et d'anathèmes.

Comme corollaire de ces principes, l'auteur du *Dictionnaire des harmonies de la Foi et de la Raison* veut la liberté complète de parler

et d'écrire, même des choses réputées mauvaises. « Donner à une force quelconque, dit-il (p. 391, 392), le droit de distinguer le bien du mal en fait de discussion écrite et de protéger l'un contre l'autre, c'est se jeter dans le cercle vicieux du juge se jugeant lui-même et tout réduire au droit du plus fort; c'est livrer l'humanité aux caprices d'une tête ou de quelques têtes..... Arrière, ceux qui veulent éteindre ou modérer le développement de l'écriture; de quelque côté que nous l'envisagions nous arrivons à conclure que, si l'on veut, de bonne foi, servir la religion, il n'y a qu'à prendre le parti facile de lui laisser la liberté et de l'abandonner à la concurrence. »

Nous souhaiterions que l'énergique plaidoyer que fait M. Le Noir pour la liberté de parler et d'écrire ou pour la liberté de conscience pût arriver à la connaissance des clergés et dignitaires de l'Eglise. Que d'anomalies choquantes ne contribuerait-il pas à faire disparaître, dans un siècle, où la liberté de conscience, dans le domaine spirituel de l'Eglise, comme dans le domaine civil de l'Etat, est proclamée impérieusement devant les peuples et les princes des peuples! Oui, il est temps, dans l'intérêt du triomphe du catholicisme, que tombent ces formes surannées, qui font de la liberté de conscience une lettre morte, ou qui sont en contradiction manifeste avec sa pratique.

Toutefois nous avons à faire une certaine réserve dans notre éloge du beau travail de M. Le Noir sur la liberté de conscience. Dans ce travail il expose, il est vrai, avec une méthode et une érudition parfaites, et avec une grande puissance d'argumentation, les rapports de la liberté de conscience vis-à-vis d'elle-même et vis-à-vis de l'autorité civile; mais la partie qui traite des rapports de la liberté de conscience vis-à-vis de l'autorité religieuse est plus incomplète. Nous n'y trouvons plus, sauf quelques passages qui semblent plutôt être les cris du cœur, que les déductions de la raison, la démonstration méthodique de la liberté spirituelle ou de la liberté des doctrines, en tant qu'affirmatives, vis-à-vis de l'autorité religieuse, et, *vice versa*, de la tolérance spirituelle à exercer par cette autorité; ou, en d'autres termes, du devoir de l'autorité spirituelle de protéger toutes les doctrines, en tant qu'affirmatives, d'assurer leur libre expansion et leur conciliation, sans laquelle il n'y a point de paix spirituelle, point de catholicisme, « ainsi nommé de ce qu'il embrasse tout dans son domaine, vérités, temps, lieux, hommes, par destination de Jésus-Christ (p. 22). »

Nous aurions désiré que M. Le Noir eût mis sa puissante logique et sa vaste érudition au service de cette cause, dans un moment où un grand nombre de théologiens, d'ailleurs honnêtes et de bonne foi, séparent encore les deux libertés et les deux tolérances et croient beaucoup concéder, en concédant la liberté civile et la tolérance civile aux diverses doctrines et croyances religieuses, tout en refusant obstinément toute liberté *doctrinale* vis-à-vis de l'autorité religieuse et toute tolérance *doctrinale* de la part de cette autorité. Comme si le corps et l'âme pouvaient se scinder dans cette vie ! C'est ce dernier schisme entre la Foi et la Raison, le plus funeste de tous, puisqu'il est le plus grand obstacle à l'unité universelle et intégrale, que M. Le Noir aurait bien fait de poursuivre dans ses derniers retranchements, avec les armes spirituelles qu'il manie si bien.

La troisième démonstration que l'auteur emploie, comme procédé de sa méthode, est la démonstration historique par les sectes et les peuples.

Dans cette voie, il déploie parfois une vaste érudition et de fortes études historiques ; il se trouve, dans son Dictionnaire, sur les religions, les livres et la littérature de l'antiquité, des articles qui sont tracés de main de maître. Mais ce ne sont, pour la plupart, que des fragments, fragments précieux dont les ouvriers de l'unité intégrale et universelle profiteront pour l'élévation de l'édifice. (1) La démonstration historique par les sectes et les peuples ne peut, en effet, être complète que par une exposition, faite au point de vue intégral, de toutes les sectes, écoles et religions de l'antiquité, du moyen-âge et des temps modernes, que par une revue des religions comparées. Le cadre du livre de M. Le Noir ne comportait pas cette sorte de démonstration, qui demande à elle seule des volumes. Nous tâcherons d'offrir aux lecteurs de la *Revue d'Alsace* quelques fragments d'une *Etude des religions comparées, classées d'après la méthode intégrale*, et que nous nous proposons de publier sous peu. Ces sortes de travaux sont aujourd'hui de la plus haute importance ; car le triomphe de la Religion universelle, nous le démontrerons dans ce livre, ne peut avoir lieu que par la réunion et la conciliation de toutes les vérités et

(1) Il ne nous est pas possible de faire ici l'analyse de ces articles, nous nous contenterons d'en citer les plus importants : ce sont ceux ayant pour titre : *Littérature-Catholicisme. Livres sacrés devant la Foi et la Raison.*

croyances religieuses du globe , passées , présentes et futures. Toutes sont des pièces admirablement disposées pour le temple de Dieu. C'est , en effet , dans l'étude comparée de *toutes* les religions que nous trouverons le développement le plus complet du dogme. C'est dans l'histoire comparée de *toutes* les sectes que nous trouverons le développement le plus complet de l'Eglise universelle et intégrale.

En résumé , le *Dictionnaire des harmonies de la Foi et de la Raison* est un travail qui fait honneur à la science théologique du dix-neuvième siècle. Il est le témoignage le plus irrécusable que cette science, qui , grâce à une méthode surannée et aux préjugés de ses ouvriers comme de ses adversaires , semblait privée désormais de toute expansion et renfermée dans l'impasse de l'immobilisme , — que cette science est progressive comme les autres sciences. Le livre de M. Le Noir est d'une très-grande portée pour l'avenir , non pas autant qu'il est lui-même la réalisation de ce progrès (quelle est l'œuvre d'un individu qui en soit susceptible ?) , mais en ce qu'il ouvre à la théologie les immenses horizons et les voies lumineuses par où ces progrès pourront être réalisés. C'est la préface à la *somme théologique* du dix-neuvième siècle , dont l'édifice demandera plus qu'un seul ouvrier , comme Saint Thomas d'Aquin , mais une série indéfinie d'ouvriers.

A. GILLIOT.

DÉCOUVERTE D'ANCIENNES MONNAIES.

Landser, le 12 décembre 1858.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous informer que je suis possesseur d'une collection assez intéressante d'anciennes médailles. Ces pièces, au nombre de 62, sont toutes très-bien conservées. Il y en a 24 en or et 38 en argent.

Cette collection a été déterrée à Liebsdorff, sous le seuil d'une porte d'écurie, il y a environ trois mois. Elle était renfermée dans un vase en terre, qui a été brisé d'un coup de pic.

Il est permis de présumer que cette monnaie a été enfouie pendant la guerre de trente ans, période suédoise.

Sans être numismate, je vais essayer de donner une description sommaire de cette collection. Je ne voudrais pas, d'ailleurs, garantir l'exactitude de toutes mes indications; mais ces renseignements suffiront pour apprécier l'importance numismatique de ces médailles.

ARGENT.

A.

Suisse.

1° 2 testons de Berne	}	1400-1450.
2° 2 id. de Fribourg		
3° 3 id. de Saint-Gall		

B.

Italie.

4° 1 teston de Milan à l'effigie du duc Galéaz Marie	1466.
5° Id. du duc Ludovic Marie	1494-1500.

C.

Strasbourg.

6° 5 1/2 gros de Strasbourg, dit Plappert. (Commencement du 15^e siècle).

E.

Empire germanique.

7° 24 testons de Sigismond, empereur. (Ecus du comté de Tyrol) 1410-1438.

OR.

F.

France.

8° 15 écus d'or au soleil, dont 6 de Charles VIII, 7 de Louis XII (un frappé en Dauphiné), 2 de François I^{er}.

G.

Empire germanique et grands fiefs de l'Empire.

9° 1 écu de l'évêché de Bâle	1440-1493.
10° 1 goldgulden de Francfort	1449.
11° 1 écu du Tyrol	1410-1438.
12° 1 écu de Souabe	1433-1440.
13° 1 écu du comté de la Lippe	1418-1423.
14° 1 écu de Gueldres et S.	1500.
15° 1 écu du comté de Flandre	1477-1482.
16° 1 1/2 écu id.	id.
17° 1 florin d'or à bas titre de la ville de Mühlheim	1477.

Me permettrez-vous maintenant, Monsieur, de vous prier de vouloir bien signaler cette collection à quelques amateurs ?

Veuillez agréer, etc.

MAURER,
instituteur à Landser.

LES

JUSTICES VEHMIQUES EN ALLEMAGNE

AU MOYEN-AGE. (1)

S'il est un sujet qui devrait être considéré comme définitivement épuisé, c'est à coup sûr celui que nous abordons en ce moment. Il y a cent ans déjà que le baron de Seckenberg, dans son traité des justices impériales, disait de son ton sans façon de grand seigneur, qu'il avait été tant et tant écrit sur les justices vehmiques, que l'on pourrait en charger des voitures entières. Depuis, Dieu sait si l'on a continué à écrire sur le même sujet; toutefois, cela est humiliant à dire, mais c'est une vérité, on n'en sait guère plus aujourd'hui que du temps de Seckenberg. Et pourtant les documents n'ont pas manqué aux investigations. Il y a longtemps que ces citations, ces jugements, tous ces titres, en un mot, émanés de la *Vehm*, ont été vérifiés et analysés, au mépris de l'inscription figurant en tête de ces

(1) On peut consulter sur la matière :

Vitriarius illustratus, IV, p. 468 et s. — SECKENBERG, *Kayserliche höchste Gerichtsbarkeit*, §§ 63 et s. — Le même, *Corpus juris German.*, I, 2^e partie, p. 69 et s. — WIGAND, *Das Femgericht Westphalens*. — USENER, *Die frei und heimlichen Gerichte Westphalens*. — VOIGT, *Die westphälischen Femgerichte*. — DIFENBACH, *de Feimeris*, Lipsiæ, 1707. — WALTER, *de occultis judiciis Westphalicis*, Strasb. 1775. — EICHORN, *Deutsche Staats- und Rechtsgeschichte*, §§ 418 et s. — ZOEPFL, *Deutsche Staats- und Rechtsgeschichte*, II, § 155. — PHILLIPS, *Deutsche Reichs- und Rechtsgeschichte*, § 109. — UNGER, *Die Altdeutsche Gerichts-Verfassung*, p. 103 et s., 215 et s. — GAUPP, *Von Femgerichten mit besonderer Rücksicht auf Schlesien*.

actes et portant défense à tout profane d'en prendre connaissance. Il y a longtemps aussi que l'on a fait sauter les serrures qui fermaient les codes rédigés par les empereurs et contenant l'énumération détaillée des droits et des devoirs des tribunaux *vehmiques*, avec l'exposition de leur manière de procéder. Les archives des localités qui se sont trouvées en contact ou en conflit presque permanent avec eux, ont été minutieusement dépouillées. On a écrit leur histoire sur les lieux mêmes, en Westphalie, en pleine *terre rouge*. Qu'est-il résulté de tout cela ? La rectification de beaucoup d'idées erronées, il est vrai ; la révélation d'une foule de faits et de détails extrêmement curieux : mais sur leur raison d'être, sur les causes qui les ont produits, rien. Singulière destinée que celle de ces justices *vehmiques* ! On ne peut pas plus préciser leur origine, que l'on ne saurait remonter à la source première d'où sort le Rhin qui baigne leur territoire. Comme ce grand fleuve, qui, après avoir promené son cours majestueux dans les belles contrées qu'il traverse, disparaît humblement dans les sables de la Hollande, elles ont eu, au moyen-âge, leur moment de splendeur, puis soudain elles sont allées se perdre, comme par infiltrations, dans la période moderne, sans laisser de traces après elles, si bien que leur fin est tout aussi ignorée que leur commencement. Il n'est pas jusqu'à leur nom qui ne soit une énigme contre laquelle s'escrime en vain la science des historiens et des étymologistes.

En nous occupant de cette étude, nous n'avons pas eu la prétention d'aborder des difficultés que l'on peut considérer dès aujourd'hui comme insolubles ; mais, nous plaçant sur le terrain de l'histoire, nous avons voulu exposer simplement, d'après les données actuelles de la science, les points que, dans la matière des justices *vehmiques*, on peut considérer comme parfaitement acquis, et ce qui est probable, dans la partie de cette institution qui est restée incertaine. A ce point de vue, le sujet est, on peut le dire, à peu près neuf. En effet, on ne connaît guère, en France, les tribunaux *vehmiques*, que par ce qu'en ont dit les romans et les drames ; tout juste ce qu'il faut pour piquer la curiosité du lecteur ou du spectateur et lui donner des idées fausses. En un mot, nous avons cherché à répondre, autant qu'il a dépendu de nous, à cette question si souvent faite et toujours restée sans réponse : Qu'étaient-ce donc, en définitive, que les justices *vehmiques* ?

I.

Et d'abord, d'où venaient-elles? Quelle est leur origine probable?

Une chose bien digne de remarque, c'est l'unanimité de l'opinion qui jadis attribuait à Charlemagne, l'établissement des justices vehmiques. Les membres de la *Vehm*, parfaitement convaincus de cette origine, avaient bien soin de s'en prévaloir en toute circonstance. Les Empereurs même, qui se posant en réformateurs, ont osé porter la main sur ces institutions redoutables, n'hésitent pas à reconnaître qu'elles sont l'œuvre de leur prédécesseur Charlemagne. Enfin la plupart des auteurs anciens qui ont parlé des justices vehmiques, considèrent ce fait historique comme parfaitement constant. Voici, du reste, comment la tradition s'expliquait sur ce point : Charlemagne avait, à plusieurs reprises, battu et vaincu les Saxons, sans jamais parvenir à les dompter. A peine l'empereur s'était-il éloigné, que ces peuples se révoltaient, et, en secouant le joug de la domination étrangère, s'empressaient d'abjurer la religion chrétienne qu'on leur avait imposée. En présence de cet esprit de révolte que rien ne parvenait à lasser, Charlemagne prit le parti de s'adresser au pape Léon et de le consulter sur les moyens à employer pour faire enfin triompher sa domination. Le pape reçut les députés de l'empereur, et, sans mot dire, il les conduisit dans son jardin. Là, toujours gardant un profond silence, il se mit à arracher les mauvaises herbes, les réunit en bottes et les suspendit à des baguettes fourchues disposées en forme de potences. A leur retour, les députés rendirent compte de ce qu'ils avaient vu à Charlemagne qui comprit aussitôt toute la portée de ce langage muet. « Ce fut alors, dit l'historien Æneas Sylvius, devenu depuis pape sous le nom de Pie II, qu'il constitua les tribunaux secrets dans lesquels il fit entrer des hommes considérables, amis de la justice et incapables de frapper des innocents. Puis, lorsque les Westphaliens voyaient çà et là les cadavres de quelques uns de leurs grands, appendus aux arbres de la forêt; ils frémissaient d'apprendre que c'était là le sort réservé aux rebelles et aux relaps. Telle est l'origine des justices vehmiques, qui continuèrent depuis à fonctionner de la même manière. »

Inutile de dire que l'histoire des mauvaises herbes du pape Léon, qui rappelle celle des pavots de Tarquin, n'est qu'une fable, d'un

bout à l'autre. On ne saurait admettre non plus que Charlemagne ait institué les justices *vehmiques* dans l'état où on les trouve, au 14^e siècle ; et cependant il y a dans la tradition quelque chose de trop énergique et de trop persistant, pour qu'il soit possible de la rejeter d'une manière absolue. Ce qui est vrai, c'est que les principes d'organisation et de procédure, suivant lesquels fonctionnaient les tribunaux secrets, remontent à l'établissement du pouvoir royal chez les Francs et particulièrement à l'ère carlovingienne. Jusqu'alors la justice était rendue par le *Mall*, c'est-à-dire, par l'assemblée générale de tous les hommes libres ; elle émana désormais du roi, considéré comme source de toute juridiction. On réduisit à trois par an le nombre des plaids généraux, et l'on ne convoqua plus aux plaids ordinaires que les parties et les juges qui, sous la direction du comte, devaient connaître du litige. Ces juges (*Scabini*, *Schæffen*, *Echevins*) étaient pris parmi les hommes les plus recommandables du pays. Alors aussi on commença à distinguer la juridiction civile et la juridiction criminelle ; des mesures rigoureuses atteignirent ceux qui cherchaient à se soustraire à l'action de la justice. La procédure s'organisa, on connut les voies à prendre contre les jugements. Ces principes se maintinrent et se développèrent, même après la dissolution de l'empire de Charlemagne, dans les divers pays qui en avaient fait partie.

Mais bientôt une révolution profonde s'opéra au sein de l'Allemagne. Le système féodal s'établit, et, après lui, le régime de la supériorité territoriale, qui fractionna le pays en une foule de petits Etats indépendants. Alors une désorganisation complète se produisit dans l'état des personnes. Tandis que quelques hommes libres parvenaient à s'élever jusqu'à la classe des grands, et, se fusionnant avec eux, formaient la caste de la chevalerie, les autres tombaient vis-à-vis des seigneurs, sinon dans la servitude, du moins dans un état de sujétion très-marquée. D'un autre côté, avec l'ancienne division du pays en comtés, ou *Gauen*, disparurent les officiers royaux qui y étaient préposés. Dès lors le seigneur territorial fut réellement souverain dans ses Etats. La justice s'administrait en son nom ; seul, il instituait les juges et organisait les tribunaux.

Après la dissolution du duché de Saxe, vers la fin du 12^e siècle, la même révolution s'opéra au sein de la Westphalie ; mais, chose remarquable, elle n'influa que d'une manière imparfaite sur l'état des personnes et sur les institutions judiciaires. Tandis qu'ailleurs tout ce

qui n'était pas noble était réduit soit à l'état de servitude , soit à une situation de complète dépendance vis-à-vis du seigneur territorial , on vit , en Westphalie , une classe entière d'individus conserver toutes leurs franchises d'hommes libres , ainsi que leur immédieté au regard de l'empire. Le restant de la population était forcé de se soumettre à un juge , nommé *Gograf* , institué par le seigneur territorial , et qui rendait la justice en son nom ; ces libres , au contraire , ne reconnaissaient d'autres magistrats que ceux qui étaient institués par l'empereur lui-même. Ils gardèrent leurs anciens tribunaux ; ils siégèrent , comme par le passé , en qualité d'assesseurs , aux assemblées de justice. Seulement , comme pour mieux faire ressortir leur état de franchise , ils prirent la dénomination de Francs-juges (*Frei-Schæffen*) ; le juge impérial qui les présidait , fut appelé Franc-comte (*Frei-Graf*) , par opposition au *Gograf* nommé par le seigneur territorial. Du reste , ces tribunaux gardèrent en tous points leurs anciennes attributions ; ils demeurèrent fidèles aux vieilles traditions germaniques ainsi qu'aux principes carlovingiens qui partout ailleurs s'étaient profondément altérés , et c'est là ce qui explique comment , en y mettant d'ailleurs un peu de bonne volonté , les justices vehmiques ont pu se persuader qu'elles devaient réellement leur institution première à Charlemagne.

Quoiqu'il en soit , on voit l'ancien *Mall* subsister en Westphalie , comme justice impériale et comme tribunal ordinaire des hommes libres : tout le germe des justices vehmiques est là.

1° Comme justices impériales , on s'explique l'immense autorité dont ces tribunaux ont joui , en Allemagne ;

2° Comme juridictions des libres , on conçoit comment , de publics qu'ils étaient jusqu'alors , ils ont pu devenir secrets. Quoi de plus naturel , en effet , que ces libres tinssent à régler leurs affaires entre eux , et que quand un des leurs était traduit en justice , on exclût de l'audience tout ce qui n'appartenait pas à cette classe privilégiée.

II.

Dès le 13^e siècle , on voit les justices vehmiques fonctionner en Westphalie. La juridiction se partage , à cette époque , entre un certain nombre de seigneurs justiciers (*Stuhlherren*) , qui possèdent un

ou plusieurs sièges à chacun desquels est préposé un Franc-comte (*Freigraf*), qu'ils n'ont pas le droit d'instituer eux-mêmes, et qui ne peut être nommé qu'avec l'agrément du roi ou de l'archevêque de Cologne, chef suprême de la justice vehmique. Le Franc-comte a pour assesseurs les hommes libres du district, qui prennent le nom de Francs-juges (*Freischæffen*). Dans la suite, cette classe allant diminuant chaque jour, les Francs-juges durent se recruter en-dehors de la Westphalie. Bientôt il se forma comme une vaste association, qui étendit ses ramifications sur toute l'Allemagne, les avantages qu'il y avait à appartenir à l'association vehmique, et, on peut bien le dire, le danger qu'il y avait à n'en pas faire partie, multipliant à l'infini le nombre des affiliés. Du reste, pour être valable, la nomination et l'institution d'un Franc-juge devaient se faire en *terre rouge*. Par ce nom on entendait la Westphalie, non pas, comme on l'a dit, à cause des couches de terrain rougeâtre que l'on rencontre dans cette partie de l'Allemagne, mais parce que le rouge, couleur du sang, était un des attributs symboliques de la justice criminelle. C'est ainsi que l'on appelait également *livre rouge* ou *livre de sang* (*Blutbuch*), le registre sur lequel s'inscrivaient les sentences de mise au ban prononcées par la justice vehmique.

Toujours est-il que les tribunaux vehmiques de la Westphalie se montrèrent extrêmement jaloux de ce droit exclusif d'instituer les Francs-juges, et qu'ils se refusèrent constamment à reconnaître ceux qui auraient pu être créés ailleurs. En 1490, lors d'une assemblée capitulaire tenue à Arnsberg, et à laquelle prirent part trente-huit seigneurs justiciers et soixante-deux Francs-comtes, on s'occupa, entr'autres affaires, d'une dénonciation portée par l'empereur et par l'archevêque de Cologne, qui se plaignaient qu'en Souabe et dans le comté de Nassau, plusieurs personnes innocentes eussent été pendues par des Francs-juges. Vérification faite de ces griefs, il fut reconnu et déclaré par l'assemblée que ces prétendus Francs-juges n'avaient pas été institués en *terre rouge*. L'empereur et l'archevêque furent invités, en même temps, à prendre des mesures pour arriver à leur suppression. Ce sont en effet les intrus de cette sorte, qui ont le plus compromis l'association vehmique par des excès et des abus dont on l'a mal à propos rendue responsable. Elle, qui comptait parmi ses affiliés des chevaliers en si grand nombre, des princes d'Empire, des empereurs même, on conçoit combien elle devait tenir à ce que l'on

n'admit dans son sein que des hommes d'une vertu et d'une honorabilité éprouvées. Sous ce rapport, elle exerçait sur ses membres une surveillance constante, continue. Ainsi, lors de la réunion capitulaire dont nous parlions tout-à-l'heure, l'assemblée s'éleva avec force contre les Francs-juges qui avaient contracté l'habitude de se livrer aux excès de la table : *da de Scheppen sick veel up den Supp legeden, undte öfters trunken weren.*

Pour être reçu Franc-juge, le candidat devait justifier qu'il remplissait, au point de vue social et moral, toutes les conditions voulues, et alors seulement, il était procédé à sa réception solennelle. La main sur le glaive et sur le lien d'osier, double attribut symbolique de la justice vehmique, il jurait de « prêter aide et assistance à la sainte *Vehm*, de taire tous ses secrets, envers et contre tous, femme ou enfant, père ou mère, sœur ou frère, feu ou vent, tout ce que le soleil éclaire ou que mouille la pluie, tout ce qui se trouve entre ciel et terre. » Il promettait également de dénoncer tous les crimes dont il avait connaissance, soit pour les avoir vu commettre, soit pour les avoir appris par ouï-dire. Cela fait, on lui révélait les mystères généraux de la *Vehm*, notamment les signes de reconnaissance, et dès lors il devenait un affilié ou initié (*Wissend*). On lui faisait connaître ensuite les peines édictées, disait-on, par Charlemagne, contre le révélateur des secrets de l'association. Ces peines étaient terribles : le coupable était renversé sur le ventre, les pieds et les mains liés, les yeux bandés ; on lui tirait violemment la langue hors de la bouche et on l'attachait derrière la nuque. Puis, après avoir entouré son cou d'un triple lien, on le pendait à un arbre de sept pieds au moins plus élevé que celui auquel on pendait un voleur ordinaire. Sous aucun prétexte, l'affilié ne devait révéler les secrets de la *Vehm* ; il était même dispensé d'en rien dire au confessionnal. Il n'y avait d'exception, à cet égard, que pour l'empereur, source de toute justice, et à qui rien ne devait rester ignoré. Encore fallait-il qu'il fût lui-même affilié, et, comme tout autre membre de l'association, il était tenu de garder rigoureusement le secret. Aussi l'empereur Wenceslas souleva-t-il, un jour, de formidables récriminations, pour avoir contrevenu à cette obligation.

Terminons ce qui se rapporte à l'organisation judiciaire des tribunaux vehmiques. Nous venons de dire qu'ils étaient dominés par l'autorité souveraine de l'empereur. Mais l'empereur avait, sous ce

rapport, un représentant immédiat, à qui il déléguait tous ses pouvoirs : c'était l'archevêque de Cologne, véritable chef suprême de la justice *vehmique*. Il avait le droit d'instituer les Francs-comtes et les Francs-juges, de déposer ceux qui manquaient à leurs devoirs. Sa surveillance s'exerçait sur tous les tribunaux, qu'il présidait chaque fois qu'il le trouvait convenable. C'était lui encore qui poursuivait les réformes dont l'institution lui paraissait susceptible ; il redressait les abus ; son pouvoir allait même jusqu'à rétablir dans leurs honneurs et dignités tous ceux qui pouvaient lui sembler avoir été injustement condamnés. Ces affaires se traitaient ordinairement dans l'assemblée générale capitulaire que l'archevêque convoquait, chaque année, soit à Dortmund, soit à Arnsberg, et à laquelle tous les Francs-comtes de la Westphalie étaient tenus de se rendre. C'était là aussi que se portaient les recours formulés contre les décisions des tribunaux *vehmiques*, qui devaient ainsi reconnaître la double suprématie de l'empereur et de l'électeur, bien qu'en fait, ils ne s'y soumissent pas toujours, ainsi que nous aurons l'occasion de le voir tout-à-l'heure, en nous occupant de leur compétence.

III.

Si les justices *vehmiques* tenaient tant à ce qu'aucun Franc-juge ne fût reçu ailleurs qu'en *terre rouge*, à plus forte raison étaient-elles intéressées à ce que l'on n'établît pas d'autres tribunaux de leur ordre et de leur importance, ailleurs qu'en Westphalie. Les empereurs, au contraire, tendaient sans cesse à propager cette institution, qu'ils jugeaient favorable au maintien de la paix publique, et qui surtout les flattait, en ce sens que ces tribunaux se qualifiaient eux-mêmes d'impériaux et, puisant toute leur autorité dans ce titre, tenaient en échec et supplantaient même les justices seigneuriales qui s'étaient formées au profit des grands de l'empire et au détriment du pouvoir royal. Plusieurs empereurs, Charles IV notamment, tentèrent, à différentes reprises, de fonder des tribunaux *vehmiques* en-dehors de la Westphalie, mais ils éprouvèrent une résistance des plus vives de la part de l'archevêque de Cologne soutenu par toute la *Vehm*, et ils se virent contraints d'abolir les nouveaux Francs-comtes qu'ils venaient de créer.

Il faut donc que les romanciers et tous ceux qui les lisent, en prennent leur parti. Il faut bien aussi qu'ils se résignent, ces nombreux touristes qui, chaque année, visitant les souterrains du château de Bade, évoquent les personnages fantastiques de la légende, pour en repeupler ces sombres lieux : là-bas, au fond, les juges, vêtus de noir, le visage voilé ; en face, l'accusé muet et glacé de terreur ; derrière, le bourreau, avec tout l'appareil de la torture. Tout cela peut être fort poétique et fort dramatique, mais enfin ce n'est qu'illusion. *Jamais il n'y a eu de tribunaux secrets en-dehors de la Westphalie.* Les choses même étaient poussées si loin, que lorsque l'empereur jugeait, comme chef souverain de la *Vehm*, il ne pouvait siéger que là. Du reste, l'erreur de la tradition se justifie assez bien ; car enfin si la justice vehmique avait sa tête en Westphalie, si son cœur battait-là, les longs bras de ce petit corps s'étendaient partout, ils étreignaient tout. Plus de cent mille Francs-juges, répandus sur la surface de l'Allemagne entière, répondaient, quand ils étaient actionnés en justice, qu'ils ne relevaient que des tribunaux de la Westphalie. Leur serment les obligeait, d'autre part, à dénoncer à ces tribunaux tous les crimes parvenus à leur connaissance et qui étaient restés impunis. A tort ou à raison, on reprochait aux tribunaux vehmiques de se dire compétents sur tous les points du globe où se trouvait un arbre (en d'autres termes, partout où il y avait de quoi pendre un homme).

En effet les prétextes ne leur manquaient pas pour étendre leur compétence à l'infini. Par cela même qu'ils se disaient institués par Charlemagne et par le pape Léon-le-Grand, ils se regardaient comme les protecteurs naturels de tous les chrétiens et comme le plus sûr, le suprême asile qui pût s'offrir aux malheureux et aux opprimés. En leur qualité de justices impériales, ils se croyaient en droit de connaître de toutes les causes dont l'empereur aurait pu connaître lui-même, en un mot, d'avoir juridiction sur toutes personnes et sur toutes choses dans l'empire. Est-ce à dire, pour cela, que toute cause, quelle que pût être sa nature, fût toujours susceptible d'être soumise d'emblée à la justice vehmique ? Non, sans doute. Il était de principe, au contraire, que le juge ordinaire devait toujours être saisi en premier lieu, et ce n'était que dans le cas où justice n'avait pu être faite par lui, que les tribunaux vehmiques devenaient compétents. Telle était la règle ; règle pleine de

mesure et de sagesse, qui était de nature à satisfaire tous les intérêts. Longtemps elle fut scrupuleusement observée : au moment d'entrer en fonctions, le Franc-comte jurait même qu'il ne jugerait aucune affaire qui ne serait pas strictement de sa compétence. Mais quand vint l'heure des abus, les parties et les juges compétents eurent beau réclamer, les tribunaux secrets retinrent indistinctement toute espèce de causes.

La justice criminelle formait la partie essentielle de la juridiction vehmique. Ce qui suffirait à le prouver, c'est ce mot *Vehm*, sur lequel on s'est tant débattu, et qui décidément paraît avoir été synonyme de peine, *supplicium*. La compétence des tribunaux secrets, au criminel, était, bien que se résumant en quelques mots, générale et absolue; elle s'étendait sur tous les faits qui constituaient des atteintes aux dix commandements de Dieu et au Saint-Evangile, ou encore, sur tous les délits contre Dieu, l'honneur ou le droit. Tacite nous fait connaître, en quelques mots, quelle était la peine nationale en usage chez les Germains : *Proditores et transfugas arboribus suspendunt*. Tel était aussi le châtement qui attendait les coupables frappés par la justice vehmique.

Quant à la juridiction civile, les nombreux documents qui nous sont parvenus prouvent assez clairement que les tribunaux vehmiques ne se faisaient point faute de l'exercer. Toutefois un fait singulier se produisit à ce sujet. En 1405, l'empereur Robert, fatigué des réclamations qui lui étaient adressées de toutes parts sur les empiétements et les excès de la justice vehmique, voulut tenter une réforme en grand. L'idée lui vint de donner, en quelque sorte, un code certain à ces tribunaux qui semblaient ne reconnaître pour règle qu'un arbitraire effréné. En conséquence, il manda auprès de lui, à Heidelberg, un certain nombre de Francs-comtes, et leur posa une série de questions auxquelles ils durent répondre d'une manière catégorique. Quand on en vint au chapitre de la compétence civile, les Francs-comtes parurent fort embarrassés et ne fournirent que des explications évasives. Il ne pouvait guère en être autrement, avec cette idée enracinée chez tous les Francs-juges, que la justice vehmique était une création spontanée de Charlemagne. En effet, qu'est-ce qu'une institution qui, disait-on, avait été fondée pour punir des traîtres et des relaps, pouvait avoir de commun avec la juridiction civile? Si mieux pénétrés des vrais principes, ils s'étaient représentés comme

les successeurs directs de l'ancien *Mall* germanique et du *Plaid* majeur (*Placitum majus*) carlovingien, présidé par le comte, ils auraient, en rappelant que ces assemblées statuaient, non seulement au criminel, mais aussi dans les causes civiles de quelque importance, justifié des prétentions de la *Vehm* à la compétence civile.

Quoiqu'il en soit, les tribunaux secrets retenaient les causes civiles qui leur étaient déférées, et certes, les bonnes raisons ne leur manquaient pas pour cela. N'avaient-ils pas le droit de statuer sur tous les faits contraires à Dieu, à l'honneur et au droit? Quoi de plus élastique que ces mots? Puis il y avait un moyen de les rendre toujours compétents, en exploitant un des plus beaux attributs de la justice vehmique, qui s'était donné pour mission de suppléer à l'impuissance des juges ordinaires et de remédier à leurs défaillances: il suffisait d'alléguer qu'on n'avait pu obtenir justice ailleurs. Les plaideurs de mauvaise foi n'y manquaient pas. Citons-en un exemple rapporté par Voigt dans tous ses détails, et qui contient sur la manière dont se passaient les choses judiciaires, à cette époque, des renseignements assez curieux.

En 1438, une espèce d'aventurier, du nom de Jean David, s'avisa de s'en prendre au puissant Ordre teutonique de Prusse, et de lui réclamer une certaine somme d'argent, qu'il disait lui être due, du chef de son père, mort, peu de temps auparavant, insolvable. Ses prétentions, soumises à diverses juridictions et notamment au Conseil aulique de l'empereur, avaient été partout repoussées; il fut même constaté qu'elles ne reposaient que sur des titres absolument faux. Jean David ne se tint pas pour battu, et sous le prétexte qu'il ne pouvait obtenir justice des juges ordinaires, il crut devoir saisir la justice vehmique. Après avoir fait choix, suivant l'usage, d'un mandataire dans la personne d'un Franc-juge, Paul Frankelin, il porta sa demande devant le tribunal du Franc-comte Henri Fœkeler, de Wartberg, dans le diocèse de Paderborn. En même temps, pour mieux colorer son action, il exhiba ses titres et obtint du tribunal une déclaration portant que la demande était de la compétence de la justice vehmique. C'était là un point important, car une fois cette question de compétence résolue affirmativement, la juridiction vehmique restait définitivement saisie, et le demandeur pouvait promener son adversaire d'un Franc-juge à l'autre, jusqu'à décision définitive.

De son côté, le grand-maitre de l'Ordre teutonique s'était adressé

à l'archevêque de Cologne, comme chef suprême de la *Vehm*, et l'avait prié d'intervenir, en excipant des privilèges généraux et particuliers de l'Ordre, qui l'exemptaient de la juridiction vehmique. L'archevêque, qui savait à quoi s'en tenir sur les friponneries de Jean David, invita aussitôt le Franc-comte de Wartberg à se dessaisir de la cause, et fixa jour aux parties pour avoir à comparaître devant lui, à l'effet de vérifier leurs titres et de les accommoder, si faire se pouvait.

Mais ce n'était point là ce que voulait Jean David, qui ne se souciait que médiocrement de soumettre de nouveau ses titres à un contrôle approfondi. Aussi s'empressa-t-il de retirer son action et de la porter devant un autre tribunal, celui du Franc-comte Mangolt, de Freienhagen. La demande nouvelle était formulée contre le grand-maître Paul de Nussdorf, le commandeur de Coblençe, Philippe de Kenderich, bon nombre de chevaliers, et aussi contre quatre villes de la domination de l'Ordre, que l'on trouva moyen d'englober dans les poursuites, savoir : Kulm, Thorn, Elbing et Dantzig.

Le Franc-comte Mangolt décerna contre les défenseurs une ordonnance de citation rédigée en termes pressants, qui se terminait ainsi : « En conséquence, je vous invite et vous somme, « vous tous qui avez plus de quatorze ans d'âge, en vertu des présentes et au nom de l'empereur, d'avoir à comparaître à Freienhagen, devant le tribunal vehmique siégeant en audience publique, « le mardi après la fête des apôtres S^t-Philippe et S^t-Jacques, pour « répondre sur votre vie et votre honneur, à la demande des dénommés Jean David et Paul Frankelin. Que si vous ne le faisiez pas, « sachez que je serai dans le cas de juger sur vous comme sur personnes non affiliées (*Unwissende*), suivant le droit vehmique, et en « appliquant les peines sévères qu'il a édictées, vous engageant loyalement à ne pas me réduire à ces extrémités. Sur ce, vous êtes « avertis, agissez en conséquence. »

Au moment où cette citation était lancée, l'Ordre venait de perdre son grand-maître et s'occupait à lui donner un successeur. Le commandeur de Coblençe se trouvait en Prusse, pour les élections. Dans ces circonstances, l'archevêque de Cologne s'adressa au Franc-comte Mangolt et au seigneur justicier dont il relevait, et demanda de nouveau que l'affaire lui fût renvoyée, se faisant fort d'arranger les parties. Le Franc-comte, tout en refusant de se dessaisir, consentit

à accorder successivement à l'Ordre deux prolongations de délai. En octroyant la seconde, Mangolt prévenait les défenseurs, dans les termes les plus menaçants, que s'ils ne se présentaient pas, ils seraient jugés et condamnés en audience *secrète*.

Les circonstances devenaient critiques pour l'Ordre ; la peine qui frappait les défaillants était la mise au ban avec ses terribles conséquences. Et ce n'étaient pas les communautés seulement, considérées comme êtres moraux, qui pouvaient être atteintes par ces condamnations, mais chacun des membres qui la composaient, chaque individu, risquait, sur quelque point de l'Allemagne qu'il pût se trouver, d'être frappé dans sa personne ou dans ses biens, par les milliers de Francs-juges répandus dans l'empire, qui tous étaient tenus d'exécuter les sentences de la *Vehm*. De pareilles condamnations n'étaient pas rares, à cette époque, et en ce même siège de Freienhagen notamment, on vit, peu d'années après, tous les habitants mâles de Benshausen et du territoire en dépendant, au-dessus de l'âge de quatorze ans, condamnés à mort pour félonie envers leur seigneur, le landgrave de Hesse. L'Ordre teutonique ne tarda pas d'ailleurs à s'apercevoir qu'il ne pouvait plus guère compter sur l'archevêque de Cologne. En conséquence, il fit choix de plusieurs Francs-comtes auxquels il donna plein pouvoir, avec mission de le représenter dans la cause où il était engagé. L'un d'eux, Hugo d'Osterwick, déploya dans l'intérêt de l'Ordre un zèle extraordinaire. Dans un mémoire qu'il adressa à Mangolt et aux autres tribunaux de la *Vehm*, il représenta que les chevaliers, en leur qualité d'ecclésiastiques ordonnés par l'Eglise et le Saint-Siège, étaient de droit exemptés de la justice vehmique ; que celle-ci, du reste, était incompétente par la nature même de la cause qui présentait un caractère absolument civil. De son côté, Mangolt ne resta pas à court dans ses réponses : « Les chevaliers, disait-il, ne sont point des ecclésiastiques, puisqu'ils combattent avec le glaive et jugent au grand criminel, ce que n'ont jamais pu faire les clercs. Quant à la question de compétence, elle a été formellement jugée, conformément au droit vehmique, il n'y a plus à y revenir. »

En présence d'une condamnation imminente et des dispositions de l'archevêque de Cologne, qui, de favorables qu'elles étaient dans le principe, s'étaient singulièrement refroidies et avaient fini par devenir comme hostiles, les chevaliers lancèrent un nouveau manifeste par

lequel ils déclaraient appeler de tout ce qui avait été fait jusqu'alors contre eux, à un concile, au pape, au roi des Romains ainsi qu'à tous les supérieurs ecclésiastiques institués par le Saint-Siège comme juges et gardiens des privilèges de l'Ordre. Deux chevaliers furent dépêchés à Mangolt pour lui signifier cet appel et lui représenter les dangers auxquels il s'exposait lui-même en passant outre. Mais un fait bizarre et auquel nous nous refuserions à croire, s'il n'était attesté par Voigt qui a donné les détails de cette cause, au vu des pièces originales et des registres de l'Ordre, c'est que les deux envoyés eurent encore pour mission, s'ils ne parvenaient à persuader le Franc-comte, de lui offrir secrètement vingt, trente, jusqu'à quarante florins, pour le déterminer à se dessaisir du procès et à respecter les droits de l'Ordre. Certes, si c'était à ce taux que se tarifait, à cette époque de décadence des tribunaux *vehmiques*, la conscience d'un Franc-comte, il faut avouer que l'on pouvait s'en passer la fantaisie à peu de frais.

Quoiqu'il en soit, Mangolt se laissa aussi peu gagner par les séductions qu'intimider par les menaces, et non seulement il ne se départit pas de la cause liée devant lui, mais il accueillit encore une nouvelle demande formulée tant contre l'Ordre teutonique que contre deux autres villes de ses Etats, Elbing et Marienbourg. Les populations étaient exaspérées. Elles réclamèrent à grands cris l'intervention du grand-maître, leur seigneur, pour qu'il eût à les protéger contre ces agressions incessantes des tribunaux *vehmiques*, qui devenaient intolérables : le grand-maître ne put que leur représenter son impuissance à se délivrer lui et son Ordre des étreintes de la terrible justice contre laquelle il se débattait depuis plusieurs années déjà. Les villes demandèrent alors que du moins on les autorisât à pendre autant de membres de la *Vehm* que celle-ci en pendrait des leurs ; cette petite satisfaction dut encore leur être refusée.

Sur ces entrefaites, arriva en Prusse le commandeur de Cologne, qui jouissait dans l'Ordre d'une haute considération, et qui comptait beaucoup d'amis parmi les Francs-comtes de la Westphalie. Ce fut à lui que l'on crut devoir confier désormais les intérêts de l'Ordre dans cette triste affaire. Après avoir tenté auprès de Mangolt une démarche sans effet, comme toutes celles qui l'avaient précédée, il se rendit à Dortmund, lieu de réunion ordinaire du grand-chapitre de la *Vehm*. Là, à force de soins, de démarches, de peines et aussi d'argent, il

parvint à réunir huit Francs-comtes et bon nombre de Francs-juges auxquels il soumit les griefs de l'Ordre. L'assemblée examina la cause avec la plus grande attention , en la prenant depuis son origine ; elle vérifia les titres et les privilèges des chevaliers , et , après avoir mûrement pesé les droits de toutes les parties , elle rendit une sentence longuement motivée qui renvoyait l'Ordre teutonique de l'instance , enjoignait au Franc-comte Mangolt de s'en dessaisir au plus tôt et condamnait Jean David à tous les frais de ce long procès. L'arrêt fut signifié à Mangolt qui tenta encore quelque résistance , mais enfin , menacé d'excommunication , il consentit à se départir de la cause. Pour plus de sûreté , et en présence surtout de l'attitude équivoque de l'archevêque de Cologne , l'Ordre crut devoir s'adresser au roi des Romains , qui confirma en plein la sentence de Dortmund.

Toutefois Jean David n'avait pas dit son dernier mot ; pendant dix années encore il parvint à tourmenter l'Ordre de ses poursuites. Enfin , excédé lui-même , repoussé de toutes parts , il se décida à lâcher prise et alla poursuivre ailleurs sa carrière aventureuse qui se termina misérablement. En attendant , il en avait coûté à l'Ordre teutonique , qui avait gagné son procès avec dépens , quinze ans de lutte et plus de six mille florins de frais. Encore dut-il peut-être s'estimer heureux d'en être quitte à ce prix , car on vit à cette époque , bien des causes de la même nature , portées en justice vehmique , traînées d'un tribunal à l'autre , et qui n'aboutirent jamais.

Toujours est-il que ce procès bizarre est riche en enseignements de tous genres. On y voit notamment que la justice vehmique prétendait avoir compétence sur toute espèce de personnes. En effet , riches , pauvres , puissants , faibles , individus , communautés , manants , bourgeois , seigneurs , princes , tous étaient ses justiciables. L'empereur lui-même n'en était pas exempt. Ne vit-on pas notamment ce Franc-comte Mangolt , qui nous a tant occupés tout-à-l'heure , menacer un jour l'empereur Frédéric III de le traduire à sa barre. Ce ne fut , il est vrai , qu'une menace qui , paraît-il , fut réprimée par la *Vehm* elle-même , mais d'autres ne tardèrent pas à aller plus loin , et , en 1470 , les Francs-comtes Dietrich Dietmarsheim , Henri Smidt et Hermann Grote citèrent deux fois le même Frédéric III à comparaître devant le siège de Wünebourg , sous peine , au cas où il ferait défaut , d'être déclaré coupable d'avoir forfait à ses devoirs d'empereur et de se voir traité en conséquence.

Certaines personnes cependant, comme les ecclésiastiques, les femmes, les juifs et les païens, étaient exemptées, de plein droit, de la justice vehmique; mais ce n'était là qu'un principe de pure théorie, et dans la pratique, les tribunaux secrets n'y avaient nullement égard. Usener cite de nombreux exemples de juifs traduits, et même, s'attirant les uns les autres en justice vehmique. Il rapporte notamment qu'un juif de Francfort ayant un jour été cité devant le Franc-comte d'Eldringhausen, le messager chargé de la citation se vit dans l'impossibilité de remplir sa mission, parce que les coréligionnaires du défendeur refusèrent de lui faire connaître sa demeure. Sur le rapport qu'il en fit au juge, tous les juifs de Francfort furent assignés en masse à comparaître devant le même tribunal.

D'autres personnes enfin avaient été expressément affranchies de la juridiction vehmique, en vertu de privilèges spéciaux qui leur avaient été concédés, soit par les papes, soit par les empereurs. Toutefois, ces privilèges étaient également lettre morte pour les juges vehmiques, qui contestaient au Saint-Siège et au souverain temporel le droit de faire aucune concession de ce genre.

Nous avons vu enfin quels développements pouvait prendre une cause civile ordinaire portée devant les tribunaux secrets. L'exemple suivant, que nous trouvons rapporté dans le *Vitriarius illustratus*, va nous montrer un procès de la plus minime importance, commencé devant un juge inférieur, porté ensuite en justice vehmique et finissant par acquérir les proportions des causes les plus solennelles.

En 1429, trois vaches appartenant à un nommé Gérard Blomen, bourgeois d'Osnabruck, disparurent du pâturage. Informations prises, Gérard Blomen apprit que ses vaches avaient dû être emmenées et abattues au domicile d'un Franc-juge des environs, nommé Conrad de Langen. Il saisit de sa plainte le gograve d'Osnabruck, juge ordinaire des lieux, qui fit citer à son tribunal Conrad de Langen. Ce dernier ayant fait défaut, le juge accueillit la demande, ordonna la restitution des trois vaches au profit de Gérard Blomen, et déclara que, vu la qualité du défendeur et son état de défaillant, le surplus des demandes qui pourraient être formulées contre lui devait être porté devant les juges vehmiques.

Cependant Conrad de Langen, qui se trouvait à Limbourg, indigné de l'espèce de flétrissure qui résultait de la condamnation dont il avait été l'objet, saisit le tribunal vehmique de ce lieu d'une action

en réparation d'honneur. De son côté, Gérard Blomen, qui d'abord n'avait pas l'intention de pousser les choses plus loin, poursuivit son action devant le Franc-comte de Müddendorf qui, particularité assez remarquable, reconnaissait la ville d'Osnabruck pour son seigneur justicier (*Stulherr*). Conrad de Langen, cité trois fois devant ce tribunal, fit trois fois défaut, et fut, par suite, mis au ban et déclaré infâme. Il en appela à l'empereur, qui renvoya l'affaire au Franc-comte de Dortmund. Vingt-cinq Francs-comtes siégèrent dans cette commission et confirmèrent la sentence du tribunal de Müddendorf. Conrad de Langen en appela une seconde fois à l'empereur, et obtint, pour l'examen du procès, la nomination d'une autre commission, composée du margrave de Brandebourg, du comte palatin du Rhin et du duc de Bavière. Mais bientôt les nouveaux juges déclarèrent qu'ils ne parvenaient pas à s'entendre, et se dessaisirent de la cause. Nouveau recours à l'empereur, qui, cette fois, délégua ses pouvoirs au tribunal vehmique de Soest, présidé par l'archevêque de Cologne lui-même. La sentence de Müddendorf fut de nouveau confirmée. Déjà Conrad de Langen avait appelé de cette nouvelle décision au concile de Bâle, lorsqu'il fut relevé de sa condamnation par l'empereur, qui déclara le prendre à son service, afin, dit-il, de lui éviter d'être pendu en Westphalie (*Damit er in Westphalen nit aufgeknüpffet werden möchte*).

Nous pourrions, continuant le même sujet, citer bien d'autres exemples encore. Tantôt nous voyons la justice vehmique, sous prétexte que l'honneur d'une personne était en jeu, intervenir dans une contestation entre la corporation des bouchers de Dantzic et l'un de ses membres, auquel on voulait interdire l'exercice de sa profession, après avoir renversé son étal. Ailleurs nous la trouvons, pénétrant dans les plus infimes détails, s'occuper de la réclamation d'un individu dont un autre s'obstinait à retenir les effets, ou bien encore prononcer dans une cause où il s'agissait de la livraison de quelques aunes de drap. En un mot, elle avait fini par s'attribuer compétence sur tout indistinctement, hommes et choses. Mais il est temps de la chercher sur son terrain véritable et de la considérer dans l'exercice de la juridiction criminelle.

VÉRON-RÉVILLE.

(La fin à la prochaine livraison).

L'ÉCOLE MILITAIRE DE COLMAR

PENDANT LES ANNÉES 1776-1779.

NOTICE TIRÉE DES MÉMOIRES MANUSCRITS

DE CHRÉTIEN-HUBERT DE PFEFFEL.

Je dois la communication des intéressantes pages qu'on va lire, et la permission de les publier, à l'obligeance de M. le baron *Charles de Pfeffel*, chambellan de S. M. le Roi de Bavière et avantageusement connu, en France, par sa collaboration à l'*Encyclopédie des Gens du Monde*.

Son père, *Chrétien-Hubert*, l'auteur de cette Notice, fut l'un des fils du célèbre historien et diplomate *Chrétien-Frédéric*, et le neveu du poète *Théophile-Conrad Pfeffel*. Né à Strasbourg en 1765, il fut d'abord élevé à Versailles et entra ensuite, en 1776, à l'Ecole militaire de Colmar fondée par son oncle; il y resta jusqu'en 1779. La thèse *Limes Franciæ*, Argentor. 1785, in-4°, qu'il soutint à Strasbourg, lui valut les justes éloges de ses professeurs et le fit accueillir avec empressement dans les bureaux des affaires étrangères à Versailles. Mais la révolution qui vint bientôt bouleverser sa carrière, le força à se retirer auprès du duc de Deux-Ponts, à qui son père avait rendu d'importants services. Ce prince lui donna le titre de conseiller de régence et le créa son agent correspondant près les armées alliées pendant la campagne de 1793. En 1799, le duc Maximilien-Joseph, devenu électeur de Bavière, le nomma son chargé d'affaires à Dresde; puis en 1804, à Londres; et dès lors commença pour Pfeffel une série de missions diplomatiques, où il rendit d'éminents services à son prince, et en fut dignement récompensé. Incorporé à la noblesse bavaroise, conseiller d'Etat, grand'croix de l'ordre du Mérite civil de la couronne de Bavière, ministre à Dresde en 1807, à Londres en 1814, à Francfort en 1824, et enfin en 1828 à Paris, il a terminé dans cette ville, en 1835, une carrière marquée par les talents et la loyauté politiques. Voy. *Encyclopédie des Gens du Monde*, Tome XIX, 2^e partie, p. 489-490

Mulhouse, 10 avril 1859.

AUG. STOEDER.

« Ma dernière lettre m'a conduit jusqu'à l'époque de ma première sortie de la maison paternelle, qui eut lieu lorsque j'avais onze ans et quelques mois. Je vais, dans cette lettre, poursuivre mon récit et le continuer jusqu'à la fin de mon séjour à *Colmar* qui embrassera une période de trois années.

« Arrivé à Colmar, il faut que je commence par décrire la famille de mon oncle. Son chef avait en 1776 quarante ans. Sa femme en avait un peu moins. Ils avaient eu beaucoup d'enfants, dont huit vivaient alors. Privé de fortune et d'un sens qui l'empêchait de remplir aucun emploi ou état quelconque qui lui fournissent les moyens d'y suppléer, il n'avait eu, au commencement de son établissement, d'autre occupation que la littérature et d'autre revenu personnel que les faibles rétributions des libraires auxquels il livrait les productions de son talent pour la poésie et ses traductions. Cependant à mesure que ses enfants se multipliaient et que la nécessité de leur donner de l'éducation se faisait sentir davantage, il s'était aperçu que ces ressources étaient insuffisantes pour subvenir à ses besoins. Cela lui avait inspiré l'idée de recevoir chez lui quelques pensionnaires ou commensaux étrangers, attirés à Colmar par le désir d'y apprendre le français ou l'allemand, quoique, à l'exception de mon oncle lui-même, on y parlât généralement assez mal l'une et l'autre langue.

« Le nombre de ces pensionnaires s'étant accru jusqu'à une demi-douzaine, mon oncle imagina de leur donner un uniforme, et comme, à cette époque, Basedow, le Rousseau de l'Allemagne pour la révolution qu'il fit dans les principes de l'éducation, avait mis la pédagogie fort à la mode, mon oncle se laissa aller au même penchant, et conçut le projet de donner une plus forte extension à ce pensionnat et d'en faire une véritable *Ecole militaire*.

« Il consulta mon père sur ce projet. Mon père l'approuva à condition que l'établissement, pour ne pas donner d'ombrage au Collège royal de Colmar, ne serait formé que de sujets non catholiques. Mon oncle s'étant volontiers soumis à cette restriction, mon père obtint pour lui le privilège nécessaire pour cette institution.

« Un ancien officier de milice, nommé de *Belle-Fontaine*, se trouvait à Colmar au moment où mon oncle était occupé de cette création; il proposa à celui-ci de s'associer avec lui, et mon oncle, qui avait besoin d'un aide clairvoyant, accepta avec empressement cette proposition. Mais il ne tarda pas à s'en repentir. M. de Belle-Fontaine se

conduisit en co-régent, bientôt même en supérieur plutôt qu'en auxiliaire subordonné, et mon oncle se vit ainsi sur le point d'être débusqué de la direction d'un établissement dont la propriété lui appartenait. Cela causa une rupture assez bruyante entre les deux associés. ⁽¹⁾

« Cet événement s'était passé en 1775, au moment où M. *Lersé*, ⁽²⁾ l'ancien précepteur de mes frères, retournait à Deux-Ponts. Ayant pris la route de Colmar, il vit mon oncle qui découvrit sur-le-champ en lui l'homme le plus propre à remplacer le sieur de Belle-Fontaine.

« L'arrangement se conclut sous des conditions qui laissaient à mon oncle la propriété exclusive de l'Institut et réglaient les fonctions ainsi que les droits de M. *Lersé* d'après ce principe. De ce moment l'établissement prit une nouvelle vie et il était dans un état très-florissant au moment de mon arrivée.

« L'Institut comptait dans ce temps (1776) quarante-trois élèves : je fus le 44^e. Ces quarante-quatre jeunes gens étaient divisés sous le rapport de la taille en trois *compagnies* et sous le rapport de l'instruction en plusieurs *classes* qui se modifiaient suivant le genre d'études.

« La *constitution* de l'établissement, expression qui n'est pas trop ambitieuse, vu l'art singulier avec lequel il avait été organisé, avait pour base le principe alors à la mode d'enseigner aux enfants à se gouverner eux-mêmes. L'Institut ressemblait donc à une république plutôt qu'à une monarchie : les supérieurs formaient la partie aristocratique de cette république et non son gouvernement absolu, et les

(¹) La correspondance de *Pfeffel*, relative à cette époque, montre que le loyal et trop confiant poète fut d'abord averti par quelques amis et par les parents de ses élèves mêmes, des ignobles menées ourdies par M. de Belle-Fontaine pour nuire à la considération si bien établie et si bien méritée de son directeur dont il cherchait à débaucher les disciples pour s'en emparer et les exploiter à son profit.

A. St.

(²) *François Lersé*, l'auteur d'une *Histoire de la Réformation à Colmar*, rééditée en 1856 à Colmar et à Mulhouse, se rattache à l'Alsace par les études qu'il a faites à l'ancienne université de Strasbourg, avec Goethe, Lenz, Jung-Stilling, les jeunes adeptes de l'excellent et socratique « Actuar Salzmann ; » après avoir quitté Colmar en 1794, il se rendit à Vienne, où il fut appelé pour remplir les fonctions de gouverneur auprès du jeune comte de Fries, dont le grand-père, originaire de Mulhouse, sauva l'Autriche d'une banqueroute imminente. *Goethe* a immortalisé *Lersé* dans son drame *Götz de Berlichingen*.

A. St.

élèves composaient la masse démocratique de l'association à la législation et à l'administration judiciaire de laquelle ils concouraient.

« Cette forme répandait beaucoup de vie dans cette petite communauté. Cependant le *caractère militaire* la dominait extérieurement : chaque *compagnie* avait son *capitaine*, son *lieutenant*, son *caporal*. Ces dignités étaient conférées par l'autorité des supérieurs sur la présentation des membres de la compagnie qui avaient le droit de choisir parmi tous les élèves sans distinction. Il y avait en outre un *major* et un *aide-major* choisis par les supérieurs et chargés spécialement des exercices militaires.

« Bientôt mon oncle ne fut pas satisfait encore de cette composition. Il imagina une *compagnie d'honneur* qui devait être le berceau de tous les grades supérieurs. Cette compagnie se distinguait des autres par une aiguillette. Les élèves avaient le droit d'en élire les membres, élection qui devait cependant être confirmée par les supérieurs.

« Outre les distinctions de grades, il y avait d'ailleurs quelques décorations qui servaient de rémunération aux élèves les plus méritants. C'étaient des croix. Il y en avait deux pour la conduite et autant pour l'application : elles étaient décernées, à la fin de chaque quartier, aux élèves qui avaient le plus de bonnes notes de chaque espèce. A ces occasions, comme à celles de réceptions et de départs d'élèves, il y avait des cérémonies pompeuses où les élèves chantaient des cantiques composés par mon oncle pour les différents actes qui y étaient célébrés.

« Les punitions consistaient dans la suspension ou la dégradation totale pour les élèves qui avaient obtenu des dignités et dans des peines afflictives, telles que dîner séparément à une petite table, de porter pendant un temps déterminé un souquenille de toile grise appelée *sarrau*, ou enfin, dans les cas les plus graves, d'être enfermé dans une espèce de cage. Ces punitions étaient infligées par un jugement émanant, suivant le délit à punir, du *conseil de guerre* ou du *sénat*. Le conseil de guerre était une espèce de *jury* composé d'un certain nombre d'élèves et présidé par l'un d'eux, avec l'accession d'un seul supérieur qui remplissait les fonctions de syndic. Ce tribunal connaissait des fautes commises par un élève envers un autre. Le sénat était un tribunal composé, sous la présidence du directeur de l'établissement, de tous les gouverneurs, du major et des capitaines de toutes les compagnies,

et dans lequel M. Lersé, en qualité d'inspecteur en chef, remplissait les fonctions de procureur général. Ce tribunal connaissait de tous les délits disciplinaires, et en particulier des fautes d'insubordination et des torts des élèves envers leurs supérieurs. Telle était la composition de l'ordre judiciaire.

« Les *récréations* ordinaires consistaient dans des promenades dans les charmants environs de Colmar. En été les élèves prenaient des bains d'eau courante.

« Quelquefois on faisait des excursions de plusieurs lieues et on découchait même une ou deux nuits. Je me rappelle des parties à St^e-Marie-aux-Mines, à Hohenlandsberg, à Kaisersheim ⁽¹⁾, à Munster.

« En hiver l'institut donnait des bals. Tous les dimanches, après le service divin, mon oncle nous menait faire des visites. C'était habituellement chez des parents ou des amis. Mais dans les grandes occasions on allait faire sa cour aux autorités, telles que les présidents du Conseil souverain, les avocats et procureurs généraux, le commissaire ordonnateur, etc.

« Quand quelque personne de marque passait, mon oncle négligeait rarement l'occasion de lui présenter au moins un détachement de ses élèves. Beaucoup d'étrangers et parmi eux des illustres venaient aussi voir l'établissement. Je me souviens en particulier d'une visite dont l'honorèrent de mon temps le *margrave de Bade*, qui devint depuis le premier grand-duc ⁽²⁾, et ses trois fils. J'ai souvenir aussi d'un sénateur vénitien, nommé *Quirini*, qui paraissait accorder un grand intérêt à mon oncle et à son excellent collègue Lersé. Il fit présent à l'institut d'une belle médaille d'or. ⁽³⁾

« De tous les plaisirs qu'on pouvait nous faire, celui auquel j'atta-

⁽¹⁾ Kayzersberg.

⁽²⁾ *Charles Frédéric*.

⁽³⁾ Dans une lettre du 15 novembre 1777, adressée à son ami *J. Sarasin* de Bâle, *Pfeffel* rend compte de cette visite dans les termes suivants : « *Graf Waldner, General Hartmannis und ein venetianischer Senator haben uns bald zugleich, bald wechselsweise bis gestern unter dem Gewehr gehalten. Der freundschaftliche Beifall und die Liebkosungen dieser wackern Männer, haben unsern Zügeligen belebendes Feuer eingeströmt. Auch wir haben ihnen einige süsse Stunden zu verdanken. Der Venetianer hinterliess eine goldene Schaumünze, als ein stetes Ehrenzeichen für den verdienstvollsten Eleven.* » A. St.

chais le plus de prix, c'étaient de petits voyages dont mon oncle ou M. Lersé étaient les directeurs.

« Un de ces voyages nous conduisit jusqu'à Bâle, un autre à Strasbourg où nous fûmes témoins des solennités qui accompagnèrent la translation du corps du *Maréchal de Saxe* dans l'église Saint-Thomas et l'inauguration du beau monument érigé à ce grand capitaine. ⁽¹⁾

« Mais le plus intéressant de ces voyages fut celui qui me procura l'occasion de voir l'empereur *Joseph II*. Ce prince, en quittant la France, avait repris la route de ses Etats héréditaires par Fribourg, et mon oncle, ayant appris d'avance l'époque où S. M. I. se trouverait dans cette ville, avait pris la résolution de s'y rendre avec M. Lersé et un détachement de ses élèves. ⁽²⁾

« Nous arrivâmes assez tard le soir à Fribourg, et comme il ne restait dans l'hôtellerie qu'une grande chambre vacante, toute la caravane campa ensemble. La nuit se passa fort gaiment.

« Le lendemain nous nous mîmes en grande tenue et nous nous rendîmes à la maison où logeait l'empereur. Nous fûmes introduits en sa présence après une courte attente.

« L'empereur accueillit mon oncle et M. Lersé avec beaucoup de bonté. Il se fit expliquer par eux tous les détails de l'établissement. Je me rappelle qu'il demanda à mon oncle, entre autres choses, ce que coûtait la pension, et que mon oncle l'ayant dit, l'empereur s'écria : « Mais à ce prix vous ne pouvez donner à vos élèves que du pain sec à manger. » — La réplique de mon oncle soutint la conversation et la grande bienveillance de l'empereur mit mon oncle tellement à l'aise qu'il fut sur le point de saisir Sa Majesté par un bouton de son habit, comme il avait coutume de le faire pour s'assurer de la

⁽¹⁾ Le 20 août 1777.

⁽²⁾ Je publierai dans la correspondance inédite de Pfeffel une lettre dans laquelle l'illustre aveugle fait, à son tour, le récit de ce voyage et de l'audience toute cordiale que l'empereur lui avait accordée. Son ami *Sarasin* auquel cette lettre est adressée a eu l'honneur de recevoir *Joseph II* dans ses salons. Le poète *Lenz* félicita *Sarasin* de cette visite dans des termes assez plaisants; il lui écrit : « *Herr W. hat mir die angenehme Neuigkeit gesagt, dass Sie den Kaiser in Ihrem Kamin gehabt; ein solcher Schinken fällt Einem nicht alle Tage auf den Heerd.* »

A. St.

présence des personnes avec lesquelles il causait familièrement. M. Lersé, qui lui donnait le bras, l'arrêta encore sur le temps. (1)

« Après cette audience, nous retournâmes à notre auberge et reprîmes, après y avoir dîné, le chemin de Colmar. »

(1) Cette excursion des élèves de l'école militaire de Colmar, fut une véritable ovation pour le digne Pfeffel et son excellent collègue Lersé; le général, commandant de Fribourg, les fit asseoir à sa table avec les princes de la suite de l'empereur, et ordonna, en outre, à tous les postes de la ville de leur rendre à leur passage les honneurs militaires.

LA CULTURE DES SCIENCES EN ALSACE.

Si je me permets de traiter un sujet aussi vaste qu'il est épineux, c'est que je n'ai nullement l'intention d'en finir avec lui.

Le mot *science* a un sens assez vague selon les personnes qui l'emploient; il y a même des gens qui traitent assez légèrement les sciences pures, n'y voyant que des abstractions sans utilité; ces personnes ne veulent que des sciences *appliquées*, utiles, c'est-à-dire contribuant à faire gagner de l'argent. Tout le monde semble ne pas savoir, que toute application scientifique n'a été, au commencement, qu'un fait de *pure science*. Toute application mécanique ou chimique remonte à une pure conception mathématique, ou à une observation, à un fait physico-chimique lui-même plus ou moins susceptible de calcul. Nous commençons donc par éliminer, dès le début, ce prétendu antagonisme des *sciences pures* et des *sciences appliquées*; « rien n'est *appliqué*, qui, d'abord, n'ait été *pur*, » (vierge d'application).

Les sources des sciences coulent en Alsace assez puissamment. D'abord aux Lycées et aux Collèges, Gymnases, Petits-Séminaires. Ce ne sont là encore que de petites rigoles plus ou moins riches. Nous pouvons même dire que parfois les écoles primaires ne laissent pas que de filtrer d'assez larges gouttes dans l'esprit des élèves. Toutefois ce n'est que dans les *facultés* que l'on fait de la science sérieusement; là seul il y a des collections, des bibliothèques, des laboratoires, des musées; là, seul, il y a des professeurs, libres dans leur enseignement, quoique astreints à rester dans le cercle de leurs attributions, c'est-à-dire à n'en pas sortir: mais dans ce cercle même ils sont libres de suivre les méthodes et les doctrines qui leur paraissent les plus convenables, les plus vraies. Strasbourg et Mulhouse seuls possèdent des cours académiques; Strasbourg est admirablement

doté en bibliothèques, musées et laboratoires. Mulhouse est encore trop jeune pour posséder d'aussi riches collections ; mais on y est en bonne voie, notamment à la Société industrielle. Strasbourg a possédé, depuis des siècles, des professeurs savants et érudits. L'Université de Strasbourg brillait au premier rang parmi celles de la Germanie au 17^e et 18^e (1) siècles ; et, depuis la Révolution, quoique réduit à une Académie de province, Strasbourg a cherché à ne pas trop faire regretter l'illustration de l'antique Université.

Nous ferons abstraction de la *théologie* et du *droit*, facultés ou sciences qui nous sont étrangères, pour ne parler que des sciences physiques et des sciences littéraires ou philosophiques ou historiques.

A côté des facultés (qui ont pour but exclusif l'enseignement), on voit naître ou s'élever des associations parmi les savants (étrangers à l'Académie) et les professeurs. Elles ont pour but de resserrer les liens de la confraternité. On se réunit pour se communiquer réciproquement les résultats des recherches qu'on a pu faire, les expériences que l'on a entreprises. On publie habituellement à des époques plus ou moins éloignées, régulièrement ou irrégulièrement, des *Mémoires* ou des *Notices*. L'administration charge fort souvent ces sociétés de travaux statistiques et historiques.

Ainsi, en remontant aux sources scientifiques en Alsace, nous trouvons d'abord les écoles primaires supérieures, où les élèves reçoivent les premières notions de géographie physique et politique, d'histoire ethnographique et chronologique, de géométrie, d'arithmétique, d'histoire naturelle, de physique et fort souvent aussi d'agriculture et d'horticulture pratiques. C'est un premier fonds sur lequel peuvent bâtir les professeurs des Lycées, Collèges, Gymnases et Petits-Séminaires. Malheureusement ces établissements ne peuvent pas pénétrer profondément ; on reste à la surface des choses. On y fait un peu de chimie, de physique, un peu d'histoire naturelle. Les mathématiques sont mieux traitées ; l'enseignement de la géographie y est ordinairement assez superficiel ; l'histoire est passable. La logique y est généralement enseignée d'une manière trop sèche ; heureusement que l'enseignement des langues anciennes et modernes vient verser ses pluies bienfaisantes sur le terrain aride de la philosophie de nos

(1) Quoique politiquement ville française au 18^e siècle, en réalité, Strasbourg n'était pourtant alors qu'une *Université allemande*.

écoles. Les jeunes gens parviennent néanmoins à y acquérir assez de notions, pour pouvoir acquérir honorablement, quand ils sont bien doués, le titre ou le grade de bachelier-ès-sciences ou ès-lettres. Quand ils sont arrivés à ces *summi honores rite acquisiti*, ils choisissent une faculté ou une école, afin de devenir pasteur, avocat, médecin, pharmacien, chimiste ou polytechnicien civil ou militaire; car enfin il faut que la science parvienne à vous nourrir, vous et probablement aussi votre future famille. Quelques jeunes gens, mais ils sont rares, se vouent par goût ou par vocation au dur métier de l'enseignement. Ce sont les meilleurs élèves, les N^{os} *un*, qui prennent cette grave résolution; ils savent d'avance qu'un long et pénible noviciat les attend; que les palmes universitaires, si nobles qu'elles puissent être, ne leur donneront qu'une honorable pauvreté; qu'on leur offrira 3000 fr. après dix années d'un labeur incessant. Mais je ne sais quel Dieu les inspire, ils poursuivent leur marche; la science et le travail intellectuel leur donnent du courage et les nourrissent d'espérance. Il y a d'ailleurs tant de bonheur intime, inexprimable, à goûter dans le culte pur de la science ou des lettres, que rien ne les rebute. La médiocrité se jettera dans les professions industrielles, ils y gagneront des traitements ou des honoraires de 6,000 à 12,000 francs, et ils regarderont du haut de leur comptoir sur leurs pauvres mais savants condisciples. Pourtant, *macte generose puer! sursùm corda!* Restez fidèle au culte du Vrai, du Juste et du Beau, et l'*aurea mediocritas* du poète ne vous manquera pas! Vous aurez des jouissances, dont l'industriel, malgré son or, n'aura jamais la moindre idée.

C'est parmi ces jeunes gens, voués au culte des sciences, que se recrutent les inventeurs, les *trouvères* intellectuels, les *scrutateurs*. Ce sont eux qui répareront les pertes que la mort ou les démissions font faire aux sociétés savantes, aux facultés, aux Académies.

On dit généralement « que les sciences ne peuvent pas prospérer dans les provinces, en France; Paris absorbe tout, la centralisation étouffe le mouvement dans les départements. » A qui la faute? si ce n'est aux hommes défaillants, assez lâches pour se laisser absorber et étouffer? Aujourd'hui les princes, les préfets vous disent à l'envi et sur tous les tons: « Mais soyez donc quelque chose en province, si vous ne pouvez être *illustres*, soyez du moins *utiles*, et ne vous laissez pas rebuter par un premier échec; que chaque grande ville

en France devienne centre pour sa province, ou pour son diocèse ou pour son département; fouillez dans vos archives, dans vos ruines, dans vos montagnes, dans vos forêts, dans vos champs; cherchez, scrutez dans le vaste champ de l'histoire locale et de l'archéologie, étudiez la géologie, la botanique, la zoologie de votre contrée; poussez aux progrès de l'agriculture et de l'industrie dans votre province; dans vos laboratoires, analysez minéraux et végétaux; il reste encore tant à faire et à trouver. Fondez des musées; amassez des collections; vos localités vous fourniront d'abondants matériaux en tous genres; rédigez des énumérations raisonnées, des catalogues méthodiques; scrutez vos riches bibliothèques où sont enfouis des trésors inconnus ou du moins oubliés. Qu'avez-vous besoin de Paris pour tout cela? Que trente, quarante, cent membres se coalisent et se cotisent, dans un but à la fois patriotique et scientifique, et publient le résultat de leurs recherches, de leurs analyses, de leurs travaux, de leurs observations.

Qu'on ne nous objecte pas que tout a été examiné, étudié dans les provinces. C'est presque le contraire qui est vrai. Presque tout est encore à faire ou à refaire. Le gouvernement le sait bien; il nous envoie continuellement des questionnaires auxquels nous avons à répondre; Agriculture, Histoire, Archéologie, Botanique, Zoologie, Géologie, Hygiène publique, Bibliographie, etc., sont spécialement les sciences sur lesquelles on nous demande des renseignements.

En Alsace, de toutes les branches de l'arbre scientifique, c'est l'histoire et l'archéologie qui sont les mieux connues, quoique depuis SCHŒPFLIN nous ne possédions pas de livre qui résumât l'état actuel de nos connaissances.

En *Zoologie* nous n'avons qu'un Catalogue sec et très-incomplet de HAMMER, sur les animaux de l'Alsace.

En *Botanique*, nous n'avons encore que la Flore phanérogame; la cryptogamie n'est représentée que par le Catalogue du Dr MOUGEOT. († 5 décembre 1858).

En *Géologie*, nous n'avons que le livre de M. DAUBRÉE; le Haut-Rhin est encore dépourvu de tout travail complet à cet égard; il existe bien une foule de brochures ou de notices (membres épars) dans des *Recueils périodiques*. Les *eaux minérales* sont assez bien connues; mais un bon, sérieux et complet travail d'ensemble nous manque. Sur l'*Agriculture*, il n'y a aussi que des fragments épars,

depuis le livre de SCHWERTZ (1815), sur l'histoire de cet art en Alsace. Prenons la *Viticulture* et l'*Oenologie*; là encore nous ne possédons aucun traité complet (1); des notices éparses et même fort difficiles à trouver puisqu'elles ne sont pas cataloguées. Il est vrai, M. HEITZ a publié un Catalogue (très-utile) des publications alsatiques et surtout strasbourgeoises. Ce catalogue n'est néanmoins pas complet. Pour le Haut-Rhin il n'y a rien en ce genre, sinon l'*Alsatia* de M. AUG. STOEBER. Le préfet du Bas-Rhin a eu une excellente idée, celle de réunir, en plusieurs volumes, la *Statistique scientifique du département*, et ce ne sont pas les savants qui font défaut à cet honorable administrateur, ce sont plutôt les praticiens qui arrêtent la publication; pourquoi? parce que les praticiens manquent de science *générale*, spéciale, positive et réelle. Il n'ont que des notions incohérentes et des souvenirs scientifiques assez vagues. Ainsi, tous les travailleurs scientifiques, en quelque genre que ce soit, trouveraient en Alsace, non seulement à glaner mais à moissonner. Ce qui nous importerait le plus ce seraient d'abord des travaux d'ensemble et notamment bibliographiques, sur chaque branche; il faudrait savoir ce qui a été fait; connaître l'existence des sources savantes où il faut aller puiser. Posséder des *histoires* où l'on signalerait toutes les lacunes à remplir et l'indication des bibliothèques publiques ou privées possédant les livres ou les manuscrits ou les gravures rares et les collections de journaux périodiques. La bibliothèque de la ville de Strasbourg est bien loin d'être complète en livres dits: *Alsatica*. — Que possède celle de Colmar? existe-t-il un Catalogue? quelles en sont les raretés? — Schlestadt a aussi un Catalogue fort intéressant à publier....

Nous avons fait tout cela pour la *Flore*; que d'autres le fassent non seulement pour les autres branches des sciences naturelles, mais encore pour l'*Archéologie*, pour l'*Agriculture*, pour l'*Industrie*, pour la *Littérature* et la *Poésie*, etc. Il est vrai, nous sommes toujours arrêtés par les frais d'impression et de publication. Mais les deux départements réunis pourraient très-bien favoriser des projets de ce genre; ainsi le Conseil général du Bas-Rhin a patroné la publication de la *Statistique du Bas-Rhin*. Ce n'est pas là (le défaut de moyens pécuniaires) l'obstacle essentiel. Celui-ci git principalement et spécialement dans la paresse d'abord et souvent dans l'insuffi-

(1) L'*Ampélographie rhénane* de M. Stoltz, père, n'a pas la prétention de l'être.

suffisance des hommes dans notre siècle d'argent. Les hommes riches et de loisir sont indolents ou *insuffisants*, et les pauvres savants ont à gagner leur pain quotidien. La plupart vous diront : quelle rémunération en aurai-je ? quelle reconnaissance autre que celle du diable (comme disent les Allemands : *des Teufels Dank*).

Encore une fois, pour travailler avec succès dans le champ de la science, il faut d'abord avoir l'amour de celle-ci ; puis s'adonner à un « *labor improbus* » et puis, être doué de plusieurs qualités morales et intellectuelles qu'on n'acquiert ou qu'on n'augmente que par le commerce avec les maîtres et « *les grands modèles* ; » par une étude incessante, etc. Il est évident, qu'il est plus commode et plus facile de cueillir les *fruits dorés de l'arbre toujours vert de la vie* « *Grün ist des Lebens goldner Baum.* » (MEPHISTO) et de critiquer paisiblement, sans efforts, les travaux de « l'imbécile » qui « s'échine et s'éreinte » dans l'étude, sans profit pécuniaire, sans arrière-pensée d'intérêt personnel.

Toutefois, nous pouvons dire que nous possédons en Alsace, plusieurs de ces amis désintéressés de la nature, des sciences, des arts, de l'histoire et de l'archéologie locale. — Il suffit de la volonté d'un préfet pour réunir en un faisceau, tous ces membres épars, pour faire converger leurs efforts isolés, et combiner leurs travaux individuels. Il suffit de quelques amis, pour fonder une association scientifique, pour publier un recueil de mémoires, de notices, pour entreprendre des recherches et des études spéciales. — Mais à ces associations il faut un *pivot*, une *cheville ouvrière*. Si le pivot est un administrateur, on aura beaucoup gagné : on se groupe aisément autour d'un homme haut placé, généreux et puissant, intelligent et habile. — En termes plus positifs, il faut un président actif et dévoué et un excellent secrétaire, inspirant le travail, l'ordre et la bonne volonté aux membres de l'association.

Sous *Félix Desportes*, au commencement de ce siècle, il existait à Colmar une excellente association dite d'*Emulation*, qui n'a cessé de fonctionner qu'avec la chute du premier empire. Elle a publié des mémoires intéressants, des notices souvent fort importantes ; nous ne possédons que quelques numéros dépareillés de cette publication, à laquelle prirent part : Pfeffel, Lucé, Ch. Bartholdi, Butenschön, Rieder, Hammer, L. Bernard, le pasteur Engel, Metzger, Marquard, etc. Ce serait un digne et utile travail que de rappeler les

opérations et les publications de cette *Société d'Emulation de Colmar* de 1799 à 1814, d'en faire ressortir les utiles efforts, pour les sciences physiques, littéraires, historiques, pour l'Agriculture et l'Industrie locales. Nous ne possédons pas à Strasbourg la collection complète des Mémoires de cette association colmarienne. Avant la Révolution (de 1776-1777), paraissait à Colmar un journal scientifique très-curieux intitulé : *Der Patriotische Elsässer* ; collection précieuse, mais presque entièrement oubliée. Ce journal était rédigé par les pasteurs Billing, Lucé, Engel ; par Pfeffel, Lersé, et par tout ce que la Haute-Alsace possédait alors d'hommes distingués et éminents. C'est là encore une publication digne d'être épluchée.

Nous ne dirons rien de la *Société industrielle* de Mulhouse, elle a un but essentiellement pratique et spécialisé ; elle marche magnifiquement ; elle répond à tous les besoins actuels des nombreuses industries du Haut-Rhin. Noublions pas de dire qu'elle renferme dans son sein un *comité d'histoire naturelle*, un *comité d'agriculture*, un *comité des beaux-arts*, et qu'elle publie un bulletin généralement connu et apprécié.

Les *Sociétés d'agriculture* dans le Haut-Rhin ne volent plus que d'une aile. Les *Comices* les ont remplacées. En effet, les *Sociétés agricoles* sont bien difficiles à faire marcher. Lorsque les préfets ne les dirigent ou ne les patronent pas, c'est au président, homme de poids à tous égards, qu'il appartient de diriger la barque. Remarquez qu'il faut le concours bénévole et dévoué de tous les grands agriculteurs du département ; qu'il faut un secrétaire général que rien ne rebute. La classe intéressante des petits mais intelligents agriculteurs ne peut entrer dans l'enceinte de la *Société* ; ils ne s'y sentent pas à leur aise, tandis qu'aux *Comices* ils sont fort bien placés. Aussi, les *Sociétés d'agriculture* succombent-elles chez nous, elles meurent d'é-tisie ou de consommation, tandis que les *Comices* marchent très-bien, grâce aux expositions, à la distribution des primes, aux processions, aux cortèges solennels, aux divers concours, aux fêtes, aux banquets, aux bals et autres réjouissances, voire même la *Prestidigitation*.

Le peuple agricole a besoin d'être éveillé, encouragé, soutenu, récompensé, excité. Nous avons souvent assisté à ces fêtes de l'agriculture, organisées par les *Comices*. La science en elle-même n'a pas beaucoup à y gagner ; mais là n'est pas la question ; elle est tout entière dans l'intention d'honorer et de récompenser le travail agri-

cole, humble et modeste. Il y a bien quelquefois des lectures scientifiques (du moins elles en ont l'air); mais pour nous, qui connaissons les difficultés de la science, ces lectures ou ces rapports n'ont que l'apparence scientifique. Un public d'agriculteurs ne comprend que le *Succès*; et même si le *Succès* est trop pompeusement annoncé il ne trouve que des incrédules ou des gens qui se moquent du rapporteur ou de l'auteur annonçant des merveilles. Ce n'est que goutte à goutte qu'on peut infiltrer des notions scientifiques chez les agriculteurs.

La plupart des personnes et des plus huppées en agronomie, n'ont que l'ombre de connaissances en Chimie et en Physique ou en Physiologie végétale ou animale. La science suppose une éducation humaniste plus ou moins avancée. Rien de plus difficile que d'exposer scientifiquement le fait physiologique le plus simple, un appareil, une machine, sans pour cela avoir besoin de faire un historique détaillé, sans être forcé de faire un cours, une leçon préliminaire. Par exemple: quand on parle de *phosphates*, d'*ammoniaque*, de *silicates*, l'auditeur doit savoir ce que c'est que ces corps; il doit connaître l'*acide carbonique*, le *potassium*, le *chlore*, le *sodium*, l'*oxygène*, l'*hydrogène*, l'*azote*, etc., etc.; allez donc demander ces notions à l'agriculteur! — Pour en finir avec l'agriculture disons qu'il faut récompenser le travail probe et honnête, encourager les bonnes volontés, exciter une louable émulation, démontrer expérimentalement les procédés et les méthodes modernes par leur haute utilité pratique, prêcher de parole et d'exemple, primer les plus beaux produits, récompenser les bons et loyaux services, etc. Mais faire de la science avec nos cultivateurs, cela n'est pas possible, dans l'état actuel de l'éducation rurale. — Nous cherchons maintenant, à Strasbourg, par la publication d'un *Bulletin agricole*, à infiltrer peu-à-peu, goutte à goutte des notions scientifiques, parmi nos campagnards, en nous basant sur les connaissances que le bon sens seul, ou la tradition, ou l'observation la plus vulgaire ont pu recueillir, au milieu de la nature ou des occupations rurales.

Arrivons maintenant aux travaux scientifiques dans le Bas-Rhin. A Strasbourg seul, il existe des associations scientifiques, mais ailleurs dans le département il y a, par-ci par-là, des hommes isolés qui travaillent par goût, par vocation ou par dévouement, à nous procurer des documents scientifiques. Ici, il y a un prêtre qui, dans son village, s'occupe avec ardeur de *météorologie* et qui publie men-

suellement, dans un journal politique, ses intéressantes observations. Là, il y a un juge de paix qui s'occupe avec un dévouement sans bornes de la statistique botanique, géologique, agricole de son canton. Ailleurs, il y a un pharmacien qui emploie ses loisirs à perfectionner ou à corriger les formules du *Codex* si souvent défectueuses; un autre a su faire des progrès à la fabrication et au traitement des vins, à l'amélioration de la culture de la vigne. Ailleurs encore, un pharmacien s'occupe de chimie agricole, un autre de la pisciculture; des médecins s'intéressent vivement à l'hygiène publique, à la géologie, aux *eaux minérales*, à l'*analyse des eaux de tous genres*; des professeurs de Colléges communaux cultivent avec honneur et succès la botanique, l'entomologie, la géologie, l'archéologie, la météorologie. Je connais un blanchisseur qui étudie sérieusement et ardemment les mœurs des abeilles et la production du miel. Ainsi, dans toutes les positions sociales il y a des hommes qui aiment les sciences naturelles ou physiques. Mais un bien plus grand nombre d'amateurs s'occupe d'*histoire* et d'*archéologie*. Je connais même quelques simples bourgeois de petite ville, des viticulteurs de nos villages qui se procurent des ouvrages d'*archéologie*. Ainsi j'ai vu l'ouvrage de SCHNEIDER (P.), *Beitrag zur Geschichte der römischen Befestigungen in den Vogesen*, entre les mains d'un bon bourgeois de Heiligenstein, qui nous a assuré qu'il lisait dans ce livre avec un vrai bonheur. L'histoire et l'archéologie ont quelque chose de dramatique, de mystérieux, d'attachant, qui attire une foule de personnes, amies de leurs pays. On trouve donc en Alsace un grand nombre de ces amis d'histoire et d'archéologie locales parmi les classes que l'on ne suppose pas lettrées. Nous connaissons des amis des belles-lettres, voire même des *poètes*, dans des régions nullement académiques. Et, faut-il le dire? ces personnes ne s'occupent que de littérature et de poésie allemandes! la Muse française leur est plus ou moins indifférente. J'ai lu, une fois, dans une Revue française, rendant compte des poésies allemandes de M. Aug. Lamey, que cet honorable Nestor des littérateurs de notre province, sera certainement le dernier poète alsacien, écrivant des pièces lyriques dans la langue *tudesque*! J'ai bien ri de cette singulière hallucination. Chez le peuple alsacien ces poètes natifs composeront des vers encore bien longtemps; ils font, en général, peu de cas de la poésie française, dont ils n'estiment (faute de connaître le reste?) qu'un petit nombre de grands-prêtres:

Lafontaine, *Molière* et *Béranger*. *Lafontaine* surtout ! C'est toujours un plaisir pour nous de rencontrer dans le *Samstagsblatt* ou dans un *Wochenblatt*, des vers allemands inspirés par la Muse, à quelque poète alsacien, tels que : *Klein*, *Hirtz*, *Mühl*, *Flaxland*, *Fr. Otte*, *Aug.* et *Ad. Stæber* ; etc. Moi-même, quand j'étais jeune, je n'ai jamais pu faire que des vers allemands (très-mauvais j'en conviens). *M. Louis Spach*, qui écrit une si pure et si harmonieuse prose française, ne s'est jamais lancé dans les régions sublimes du Parnasse français ; par contre, il a publié un délicieux petit volume de poésies lyriques allemandes. Je ne dis pas qu'il n'a jamais essayé de faire des vers français ; mais comme *Alceste*, « il s'est gardé de les montrer aux gens. » *Fréd. Schützenberger*, dont nous déplorons la mort récente, a écrit, en français, sur les *Lois de l'ordre social* ; quand il a voulu faire des vers, il les a faits en allemand. ⁽¹⁾

Dans un festin bourgeois, à la ville ou à la campagne, le vin aidant, on ne chante que des « *gesellige Lieder* » allemandes ; et le patriotisme gallican le plus exalté ne s'exprime, chez nos poètes alsaciens, que dans la langue de *Schiller*, (*Stæber*, *Hartmann*, etc.)

C'est comme cela, Messieurs, prenez-nous comme nous sommes, et ne cherchez pas à altérer les qualités natives de nos compatriotes alsaciens ; ils n'en sont pas moins d'excellents Français quand il s'agit de payer l'impôt, de verser le sang pour la défense de la patrie commune, d'obéir aux lois de l'Empire. Laissez-leur le plaisir de faire des vers allemands, de les chanter aux festins et même à la brasserie ; d'aimer l'histoire de leur province qui a, au moins, huit siècles de durée. C'est là le seul égard que nous réclamons de la part de la conquête et de la possession envers une aussi splendide et aussi fidèle province, arrachée du Saint-Empire romain.

En voici assez sur les individus nombreux qui sont disséminés dans le Bas-Rhin, et aussi dans le Haut-Rhin, qui font de la science, de l'histoire, de l'archéologie en français et du lyrisme en langue tudesque. Arrivons à Strasbourg et voyons ce que l'on y fait, en-dehors de l'Académie et des cours publics officiels, dans les champs scientifiques.

F. KIRSCHLEGER.

(La suite à une prochaine livraison.)

(1) V. le *Pfeffel-Album* qui vient de paraître par les soins de M. Klein.

LA GARNISON DU CHATEAU DU HOHKÖNIGSBURG

AU XVI^e SIÈCLE.

Le travail qui tend à mettre au jour la vie intime de nos ancêtres est long et pénible. Dans les poudreuses et volumineuses liasses qu'il faut parcourir, on trouve souvent peu ou point d'indications utiles ; mais quand on découvre ensuite une série de documents précieux pour l'histoire, la fatigue et l'ennui que des recherches sans fruit ont occasionnés, disparaissent comme par enchantement pour faire place à une satisfaction bien douce. Ce serait être égoïste que de ne point faire partager à ceux que ces recherches intéressent, le plaisir que je viens d'éprouver en dépouillant une correspondance inédite qui se rattache à l'un des monuments historiques du pays dont une sage prévoyance cherche aujourd'hui à conserver les ruines imposantes.

Le vaste domaine du Hohkönigsburg se trouvait depuis l'année 1533 entre les mains de la famille de François de Sickingen dont le nom et les exploits ont fait tant de bruit en Allemagne. Cette famille noble avait reçu le château à titre d'engagement de la maison d'Autriche pour la somme de 15,000 florins ; l'acte d'engagement stipulait entr'autres qu'en cas de guerre, la maison d'Autriche se réservait la faculté d'augmenter à ses frais la garnison du château et d'en retirer tout le matériel d'artillerie dont elle aurait besoin, à la condition de le restituer en tout ou en partie, quand elle n'en aurait plus besoin.

Le premier soin de François-Conrad de Sickingen, après la prise de possession du domaine, fut d'assurer la réparation des bâtiments et de mettre les travaux de défense dans un état convenable. Les voûtes s'étaient affaissées, quelques bâtiments étaient découverts et menaçaient ruine ; les puits se trouvaient dégradés. Il était neces-

saire aussi d'avoir de l'eau pour les besoins des habitants et de la garnison du château et les employés supérieurs des mines de Sainte-Marie appelés sur les lieux avaient indiqué l'endroit où, en creusant, l'on trouverait une source abondante. D'un autre côté, il fallait pourvoir le château de toutes sortes de munitions de guerre et compléter le matériel qui était défectueux et insuffisant. Le seigneur engagiste qui ne recevait que 500 florins par an pour l'entretien des bâtiments, fit les réparations les plus urgentes et y employa plus de 3000 florins pendant les années 1546 à 1552. (1) Mais il y avait encore des travaux importants à exécuter pour la défense et la conservation du château; le noble de Sickingen n'était ni en état ni obligé de prendre à sa charge cette dépense extraordinaire. Sur ses instances, l'empereur d'Allemagne se décide à faire visiter les bâtiments du Hohkœnigsburg, par des commissaires choisis parmi les conseillers de la régence d'Ensisheim et par des architectes-ingénieurs. Après une visite minutieuse et sur leur rapport, (2) l'empereur ordonna, en 1565, de faire les réparations et les constructions nécessaires pour mettre le château en bon état, consentant à ce que 6000 florins y fussent employés. Ces travaux furent exécutés immédiatement; les forêts seigneuriales de Bergheim fournirent les bardeaux destinés à couvrir les bâtiments; le plomb fut tiré des mines de Sainte-Marie et les habitants d'Orschwiller réunirent les matériaux et les amenèrent, par corvée, sur le haut de la montagne.

D'un autre côté, on ne perdit point de vue le matériel de guerre. André Giss, maître arquebusier à Brisach, se rendit, en 1560, à Hohkœnigsburg pour visiter l'artillerie et la mousqueterie du château; il n'y trouve que deux canons pesant ensemble 70 quintaux et du calibre de 25 livres chacun; une couleuvrine, pesant 8 quintaux

(1) Dans un rapport daté de 1557, deux commissaires de la régence d'Ensisheim chargés de visiter le château, s'expriment ainsi qu'il suit : « Ensuite le noble « de Sickingen nous conduisit sur les fortifications extérieures et notamment sur « la partie extrême située vers Schlestadt, où se trouve une tour que l'on appelait « anciennement *Lug ins Landt*; il nous fait remarquer que cette tour avait été « très-élevée et qu'il en avait fait démolir le faite de la hauteur de deux piques de « fantassins; qu'il l'avait surmontée d'un parapet neuf et recouverte de dalles « bien cimentées, — travaux estimés ensemble à 500 florins. »

(2) Ce rapport existe dans les archives de la préfecture du Haut-Rhin — il est très-intéressant et mérite d'être publié *in extenso*.

et tirant 4 livres de fer , ainsi que 6 fauconneaux dont un grand tirant une livre de fer , et les autres trois quarts de livre.

Jacques Krebs de Mulhen , maître d'artillerie à Brisach , est appelé également au château pour y inspecter le matériel ; il propose à la régence d'Ensisheim de ne conserver que des fauconneaux et de petits canons et de faire fondre les grosses pièces qui , par leur tir , ébranlent les voûtes et les bâtiments , et pour l'usage desquelles il faut d'ailleurs le concours de trop d'hommes. On se résoud à faire fondre 6 fauconneaux et une couleuvrine du poids de 30 à 32 quintaux , avec les pièces hors de service que l'on fait conduire à Brisach où la maison d'Autriche avait une fonderie importante.

Telles étaient les dispositions qui avaient été prises , lorsque la nouvelle des massacres de la Saint-Barthélemy parvint en Alsace. Cet événement ne put qu'aggraver les troubles que les questions religieuses y avaient suscités. La situation du pays inquiète vivement la maison d'Autriche , et sa régence à Ensisheim prend aussitôt les mesures que la sûreté commande. Le 16 septembre 1572 , elle écrit au noble Jean-Georges Dægelin de Wangen , ⁽¹⁾ bailli de la seigneurie de Landser pour lui faire savoir qu'elle a recommandé , en raison de la situation critique du pays , à François de Sickingen qui occupe le château de Hohkœnigsburg d'y faire bonne garde et de le maintenir en bon état de défense. En temps ordinaire , la garnison de la forteresse se composait de 6 hommes : le portier , le guetteur , le boulanger , le vacher et deux valets chargés du bois. Le prévôt ⁽²⁾ et sa femme , le cellerier , un ânier et deux servantes composaient avec

(¹) Cet officier seigneurial appartenait à une famille ancienne de la Souabe ; deux de ses ancêtres , Balthazard et Eustache Dægelin de Wangen , avaient occupé en 1520 et 1532 de hautes fonctions à Fribourg. Je trouve parmi les gentilshommes de l'Alsace qui se sont réfugiés à Bâle en 1633 , après l'invasion des Suédois , un Georges Dægelin de Wangen qui doit être notre bailli de Landser. Il se trouvait là avec Jacques-Christophe d'Andlau , Bêat-Albrecht de Ramstein , Melchior de Berenfels , Godefroi d'Eptingen , Guillaume de Reinach , Jean-Gaspard-Hamon de Hagenbach et Christophe de Brinighoffen.

(²) Le prévôt ou burgvogt avait été , en 1560 , le noble Benolt Kraft de Dellmessagingen. Après lui c'est Jean-Michel de Baden , puis en 1588 , Philippe de Reimerstall qui devient plus tard bailli de l'évêque de Strasbourg à Marckolsheim ; enfin en 1624 le noble Philippe de Lichtenau qui défendit si vaillamment le château contre les Suédois en 1633.

les 6 hommes de garde tout le personnel du château. Depuis la possession de ce domaine par François de Sickingen, les membres de sa famille et sa domesticité étaient venus augmenter le chiffre de la population.

La régence fait remarquer au bailli de Landser que la garnison est insuffisante et qu'elle s'est décidée à envoyer à Hohkœnigsburg huit arquebusiers soldés. Elle ajoute qu'elle a chargé le prévôt de Bergheim de choisir ces soldats dans la bourgeoisie de cette ville, mais que ce recrutement est devenu impossible, un grand nombre de bourgeois ayant déjà pris du service dans la Basse-Alsace et les autres s'étant excusés, en vue de la prochaine vendange. Dans cet état, le bailli de la seigneurie de Landser est requis de désigner dans sa juridiction huit sujets du bailliage du Bas-Landser, capables de faire un bon service et parmi eux un soldat qui pût être leur chef. La régence recommande de les diriger au plus tôt sur Ensisheim et de leur assurer une solde de 5 florins par mois.

Dægelin de Wangen répond le 24 septembre. Après avoir exposé que les motifs qui n'avaient pas permis au prévôt de Bergheim de fournir le contingent qu'on lui avait réclamé, existaient aussi pour le bailliage de Landser dont la plupart des hommes d'armes avaient quitté le pays, envoie la désignation de huit arquebusiers, tous bons tireurs, et qui ont déjà été à la guerre. Ce sont Jean Zimmermann, Jean Schæffer de la commune de Sausheim, Chrétien Haider, Georges Kûtschler, Nicolas Martin de la commune de Landser, Nicolas Mutzwiller, Gladi Bock et Rudolphe Lütli de Dietwiller.

Jean Zimmermann est représenté comme pouvant être un bon commandant militaire; c'est un homme expérimenté, fait au métier de la guerre et qui déjà a été chargé de diverses missions. En le recommandant à la régence, le bailli demande qu'on lui accorde une solde un peu plus élevée que celle qui est destinée aux hommes dont il serait le chef. Il s'excuse, en terminant, de ce que ces arquebusiers n'appartiennent pas au bailliage du Bas-Landser mais il n'a pu faire autrement, la plupart des gens de guerre de cette juridiction étant déjà sous les drapeaux.

Le 26 du même mois, les huit arquebusiers arrivent à Ensisheim, à 9 heures du matin; on les mande au *Rathhaus* où siège la régence et on les introduit dans la grande salle. Là se trouvaient réunis le comte zu Zollerern, landvogt et commandant en chef de la Haute-Alsace,

Pierre baron de Morimont et le chancelier de la régence. Le landvogt traite avec eux, désigne pour leur chef Jean Zimmermann, leur prescrit de servir avec fidélité le seigneur engagiste du Hohkœnigsburg et de lui obéir en tout; il leur enjoint aussi de faire bonne garde et de défendre la forteresse avec un dévouement absolu, puis il fixe à 8 florins la paie de Jean Zimmermann et à 6 florins celle de chacun des sept autres arquebusiers et leur fait payer immédiatement par le receveur général Martin Tyfer, la somme de 22 florins et demi représentant la solde de la première moitié du mois.

Ces pauvres gens essayèrent de présenter quelques observations et demandèrent à être renvoyés chez eux où leur présence, disaient-ils, était indispensable. Le landvogt n'accueillit point leur demande, en objectant qu'ils toucheraient une belle solde, et qu'étant les sujets de l'archiduc ils étaient tenus de le servir. Après de nouvelles tentatives inutiles ils prêtèrent le serment de fidélité à la maison d'Autriche et munis d'une dépêche pour le baron de Sickingen ils se mirent en route pour leur destination.

La petite garnison arrive au château le lendemain et s'y installe, après avoir traité avec leur seigneur pour le prix de leur entretien. Le séjour de cette forteresse paraît ne pas leur avoir convenu, car François de Sickingen écrit, dès le 28 décembre, à la régence pour la prévenir que trois des arquebusiers qui lui ont été envoyés demandent leur congé et leur renvoi dans leurs foyers où leurs affaires les réclament impérieusement. Nicolas Mutzwiller et Georges Kutschler déclarent dans leurs suppliques qui sont jointes à la lettre du baron de Sickingen, qu'ils n'ont à se plaindre ni de leur seigneur, ni de sa noble dame, ⁽¹⁾ ni de ses serviteurs, ni de ses hommes d'armes, mais que leur ménage et leurs travaux de culture étaient entièrement négligés; que leur paie était trop faible pour des temps aussi durs, qu'elle ne suffisait pas pour leur entretien et qu'ils ne pouvaient ainsi envoyer de secours à leurs femmes et à leurs enfants.

(¹) Anne de Landegg; veuve en 1588, elle va habiter avec ses deux fils mineurs une maison qu'elle possédait à Bergheim. — Ce passage de la correspondance démontre que toute la famille du seigneur engagiste, y compris les femmes, résidait au château; c'est ce que l'on avait contesté jusqu'ici. — Voir la *Monographie du château de Hohkœnigsburg*, par M. Spach — 1886 — page 15.

Le troisième soldat, Rudolphe Lütli, annonce que l'un de ses parents est mort, qu'il est en contestation avec ses beaux-frères au sujet de sa succession, que l'affaire ne se termine point, que sa femme ignorant ses droits ne savait point les défendre, qu'ainsi sa présence est nécessaire chez lui; sa solde est, d'ailleurs, trop minime pour une époque où tout est d'une cherté excessive.

Sickingen en appuyant ces suppliques auprès de la régence, ajoute que Lütli a déjà plusieurs fois fait preuve de mutinerie et s'est conduit d'une manière obscène et qu'il désirait beaucoup ne plus le voir faire partie de la garnison. D'ailleurs, ces hommes d'armes, dit-il, peuvent être remplacés facilement; à Bergheim il y a de braves bourgeois, bien exercés à l'arquebuse et qui ont demandé à prendre du service à Hohkœnigsburg.

Sickingen saisit cette occasion pour rappeler qu'il serait utile de faire conduire au château les deux fauconneaux qui ont été coulés à Brisach; que le moment est propice pour cela, la terre étant durcie par le froid et les chemins étant débarrassés de la neige qui les recouvrait. Il ajoute qu'il est nécessaire de faire descendre les vieilles pièces d'artillerie hors d'usage pour être fondues et être transformées avant que les affaires du pays ne deviennent plus critiques.

Cette lettre arrive à Ensisheim, le 29 décembre; le même jour la régence répond qu'elle accorde les congés et invite Sickingen à s'entendre avec le prévôt de Bergheim pour le choix et l'enrôlement de trois bons tireurs dont elle le charge de recevoir le serment au nom de l'archiduc. Elle écrit aussi pour cet objet au prévôt de Bergheim et lui recommande de hâter l'envoi des hommes à Hohkœnigsburg. Quant aux fauconneaux elle ordonne au maître de l'artillerie de Brisach de les achever et de les faire diriger sur le château.

On voit que la régence est très-préoccupée de la situation; elle multiplie ses ordres, et répond immédiatement aux communications qui lui sont faites. Quand on songe que les hommes qui composaient ce conseil avaient la direction des affaires militaires, administratives et judiciaires des pays antérieurs d'Autriche, et qu'ils s'occupaient également des comptes et des finances, on est étonné qu'ils aient pu suffire à tant de travaux. Leurs relations directes avec l'empereur, avec l'archiduc et avec la régence d'Inspruck, les ordres transmis aux nombreux officiers seigneuriaux de la province constituent une volu-

mineuse correspondance qui témoigne d'une grande activité, de beaucoup de sagacité et d'un dévouement sans bornes.

Le prévôt de Bergheim envoie le 11 janvier 1573 les trois nouveaux arquebusiers au château. Ce sont Georges Thieffenbach, bourgeois à Bergheim; Jean Man, de Walkirch, et Jean Hieldt, de Sainte-Marie, côté d'Alsace. Le même jour, ils prêtent serment entre les mains de Sickingen et sont admis à faire partie de la garnison.

En annonçant l'arrivée de ce renfort, ce dernier fait connaître à la régence que le blé et le vin étant d'un prix très-élevé, les hommes de la garnison n'ont pu faire la moindre économie, qu'ils dépensent leur solde en nourriture avant de l'avoir touchée et qu'il s'expose beaucoup à les entretenir, n'étant point sûr d'être payé. Car les trois arquebusiers qui ont été renvoyés du château lui doivent encore pour le pain, le vin, le beurre et le fromage qu'il leur a fournis, la somme de 12 florins dont il demande le remboursement, en la faisant prélever sur l'arriéré de leur solde qui ne leur a pas été payée depuis six semaines. Il a, du reste, besoin d'argent et il lui serait difficile d'avancer des fonds ou de faire crédit aux autres soldats s'ils le demandaient. Il est fait droit à sa réclamation et la régence lui fait envoyer de quoi régler l'arriéré et d'assurer la paie des hommes de la garnison jusqu'au 26 janvier.

Le 2 mai suivant, Jean Zimmermann, le chef des arquebusiers, écrit en son nom et en celui de ses frères d'armes à la régence d'Ensisheim pour lui exposer qu'ils ont gardé le château avec vigilance et dévouement et qu'ils continueront à servir avec fidélité la maison d'Autriche; mais que depuis le 26 janvier, leurs services n'ont pas été rétribués et qu'ils se trouvent dans l'impossibilité de payer leur nourriture; qu'ils ont fait des dettes et qu'ils ont besoin de vêtements, ceux qu'ils ont emportés au château se trouvant déchirés et hors d'usage. Il demande en conséquence très-humblement qu'on leur délivre leur solde des trois derniers mois.

Sickingen n'ajoute pas un mot à la supplique; il n'écrit pas; il craint d'indisposer les conseillers de la régence, en réclamant toujours de l'argent que ces magistrats ont de la difficulté à trouver. Comme il est intéressé, cependant, à ce que la garnison reçoive sa paie, puisqu'elle lui doit le prix de son entretien, il a préféré charger de la réclamation le chef de la troupe. Ce dernier ne sait pas écrire, et c'est un des gens du seigneur qui tient la plume. — Les plaintes

de la garnison produisent un effet salulaire et le même jour des ordres sont donnés pour la mettre en état de vivre et de se vêtir.

Pendant ce temps, Ferdinand d'Autriche qui avait à lever des contributions de guerre convoque les Etats à Ensisheim ; il quitte Inspruck le 25 avril, passe à Bregentz, traverse le lac de Constance, s'arrête à Schaffhouse le 2 mai et passe la nuit le 5 à Rheinfelden où la régence vient à sa rencontre avec sa suite et 50 chevaux ; de là il se rend à Bâle, passe la nuit à Ottmarsheim, arrive le 7 au matin à Ensisheim pour le déjeuner et va loger dans la maison de Jean-Melchior Heggetzer, son conseiller de la régence, comme étant la plus convenable et la plus commode de la ville. (1)

Pendant les quinze jours qu'il séjourne à Ensisheim, il s'informe avec soin de tout ce qui intéresse la sûreté et la situation financière du pays. Les dépenses occasionnées par les garnisons mécontentent l'archiduc. Le 15 mai, il fait remarquer à la régence que huit arquebusiers gardent depuis longtemps les portes de la ville d'Ensisheim et que huit autres forment la garnison du château de Hohkœnigsburg ; que cette force militaire est coûteuse et que le maintien n'en paraît pas avoir été nécessaire durant l'hiver. Aussi désire-t-il connaître les motifs pour lesquels elle n'a pas été licenciée et ce qui a déterminé la régence à ne pas éviter cette dépense à la maison d'Autriche ; car il pense que s'il y avait eu danger, on aurait pu réunir en peu de temps des arquebusiers dévoués pour garder les portes de la ville d'Ensisheim. Quant à la garnison du Hohkœnigsburg, ajoute-t-il, il est évident que puisque Sickingen a reçu de l'archiduc une somme de 1300 florins pour la garde et la conservation de la forteresse, c'est à ses frais qu'il doit renforcer la garnison en cas de besoin et la régence a eu tort de s'immiscer dans cette affaire.

(1) Avant de descendre dans cette maison, l'archiduc avait ordonné diverses appropriations, entr'autres : 1° la construction dans la cour d'une cuisine pour son *Mundkoch* et d'un garde-manger y attenant, le tout en simples planches ; 2° l'établissement de deux escaliers en bois pour son usage personnel ; 3° le percement de fenêtres dans plusieurs endroits sombres du bâtiment et 4° l'établissement de nouvelles serrures et de nouvelles clés à toutes les portes.

Afin de pouvoir se rendre à l'église paroissiale et de ne pas être obligé de monter l'escalier étroit conduisant à la tribune, il avait fait placer le long du mur un large escalier en bois.

Le maître est irrité ; il s'agit de lui laisser le temps de se calmer et de préparer une réponse satisfaisante. La régence ne répond que le 17 mai. Elle rappelle à l'archiduc les troubles survenus en France pendant l'année 1572, toutes les intrigues dangereuses ourdies sur divers points, les préparatifs de guerre et les rassemblements de troupes sur les frontières de la Bourgogne et de la Lorraine ; elle signale les Huguenots de France fuyant les massacres, ceux de la vallée de Lièpvre, de Bâle et de Montbéliard parcourant l'Alsace en tout sens et y semant l'inquiétude, puis le duc de Lorraine réunissant une armée et la dirigeant sur Bitsche, enfin l'apparition des cavaliers de Meckbach et de leurs adhérents qui sont venus jusqu'à Ensisheim et Thann, la menace à la bouche et provoquant les hostilités. Ces faits ont été portés à la connaissance de l'archiduc qui avait ordonné de prendre des mesures de précaution afin d'éviter tout dommage et dès lors la régence avait jugé nécessaire, le noble de Sickingen s'étant plaint d'ailleurs à diverses reprises d'être dépourvu de pièces d'artillerie, d'envoyer pour quelque temps seulement une garnison supplémentaire à la forteresse du Hohkœnigsburg. La garde placée aux portes d'Ensisheim n'est pas non plus inutile : les officiers de la régence font remarquer qu'au mois d'octobre 1572, il avait été convenu que la bourgeoisie se chargerait de la surveillance des portes de cette ville, mais qu'au bout de quatre semaines les bourgeois s'étaient plaint de ce service qui était une charge trop lourde pour eux, et que dès lors il avait fallu solder huit arquebusiers pour garder nuit et jour les deux portes de la place. Comme les nouvelles du jour ne sont pas encore rassurantes, ils considèrent comme très-prudent de laisser encore les choses dans leur état actuel et s'en remettent du reste entièrement à ce que voudra bien décider l'archiduc. Quant à l'obligation dans laquelle serait Sickingen de se pourvoir lui-même de renfort, on en entretiendra verbalement ce vassal.

C'est ce que les conseillers de la régence s'empressèrent de faire et après avoir mandé le seigneur engagiste devant eux, ils rendent compte, le 29 du même mois, à leur illustrissime maître du résultat de leur mission. Ils rappellent qu'en 1552 lors du passage du roi de France en Allemagne ⁽¹⁾, on avait envoyé au château plusieurs ouvriers

(¹) François II était entré en Alsace par Saverne et avait cherché à passer le Rhin pour soulever l'Allemagne contre Charles-Quint.

mineurs de Sainte-Marie auxquels on donnait, outre les vivres, un salaire de 2 à 3 florins par mois; mais comme l'entretien que l'on payait au seigneur engagiste occasionnait chaque mois, avec la solde, une dépense de 7 à 8 florins et demi par individu, la régence avait réclamé, et la famille de Sickingen s'appuyant sur les termes de son titre d'engagement avait obtenu de l'archiduc d'Autriche une décision qui fixait à 5 florins la solde et l'entretien de chaque soldat.

Les conseillers ajoutent que ce prix a été payé régulièrement, comme cela a lieu dans les autres forteresses des Etats autrichiens et qu'on ne pouvait faire moins dans un temps de cherté et de disette.

Ferdinand d'Autriche écrit lui-même d'Inspruck, le 5 juin suivant, pour accuser réception de cette dépêche. Il remercie Dieu de ce que la paix et le calme sont rétablis le long du Rhin ainsi que du côté de la Lorraine et de la Bourgogne; il recommande à ses fidèles officiers d'Ensisheim de congédier le plus tôt possible la garnison du Hohenkœnigsburg afin de ménager les deniers si précieux de l'Empire et il leur donne plein pouvoir dans le cas où la situation deviendrait de nouveau périlleuse, pour rétablir au château une semblable garnison et même pour en augmenter l'effectif, si les circonstances l'exigeaient.

Ce n'est que le 14 juillet que la régence invite Sickingen à renvoyer ses soldats de manière à ce qu'ils puissent être chez eux pour la moisson qui réclame leurs soins; elle lui enjoint de leur faire payer à chacun trois semaines de solde et d'acquitter, pour le compte de la maison d'Autriche, les dettes qu'ils auraient contractées; elle termine en exprimant le désir de voir les soldats contents de leur rémunération et Sickingen continuer à faire bonne garde au château.

Ce dernier n'attendait que cet ordre pour renvoyer sa gênante garnison; le 7 juillet, les huit arquebusiers quittent le château après y avoir résidé pendant près de dix mois, et rentrent dans leurs foyers joyeusement, il est vrai, mais sans gloire aucune et presque sans vêtements.

J. DIETRICH,

chef de division à la préfecture du Haut-Rhin.

L'ALSACE A L'EXPOSITION DE 1859.

Vous m'avez demandé, mon cher Directeur, des notes sur le Salon de cette année. Je viens de faire ma première visite au Palais des Champs-Elysées et je tiens à vous dire, de suite, que l'Alsace artistique a pris place dans toutes les galeries; mais je n'ai pu faire qu'à la hâte ma reconnaissance; le travail d'organisation de ces galeries n'est pas même complètement terminé, de sorte que plusieurs numéros ont échappé à mes recherches. Je dois donc me contenter pour cette fois d'extraire du livret officiel le catalogue des productions alsaciennes. Mon empressement vous prouvera, du moins, combien j'ai été heureux de votre bon souvenir.

I. PEINTURE.

1. RENNER (*Jean*), né à Mulhouse.

1. Fleurs.

2. BERNIER (*Camille*), né à Colmar.

2. Rochers près de Plougastel (Finistère).

3. BOURCART (*Emile*), né à Guebwiller.

3. La Nativité.

4. Jésus enfant parmi les docteurs de la loi.

5. Marché aux chevaux près du palais des Césars.

6. Chevaux libres passant un gué sur les bords de la mer près de Salerne.

7. Nymphe poursuivie par un satyre.

4. DAUPHIN (*François*), né à Belfort.

8. Le Christ au Jardin des Oliviers.

9. La fille de Jephté. (Pastel).

10. Portrait de M^{me} M...

5. GLUCK (*Eugène*), né à Altkirch.

11. Céphale et Procris.

12. Portrait du général Vast-Vimeux.

6. HAPFNER (*Félix*), né à Strasbourg.
 13. Le coup double.
 14. Pluie et beau temps.
 15. La pêche : Panneau décoratif.
7. HEIM (*François-Joseph*), né à Belfort.
 - 16 à 80. Soixante-quatre portraits de membres de l'Institut. (Dessins).
8. HOLTZAPFFEL (*Jules*), né à Strasbourg.
 81. Vue prise près de Strasbourg.
9. HUMBERT (*Jules-Eugène*), né à Strasbourg.
 82. Sacountala devant le roi Donchmanta. (Légende indienne). — Frise décorative.
10. JUNDT (*Gustave*), né à Strasbourg.
 83. L'Invitation à la nœce. (Grand duché de Bade).
11. JUNG (*Théodore*), né à Strasbourg.
 84. Bataille d'Inkermann. (Aquarelle).
 85. Sommet du Ballon de Guebwiller. (Aquarelle).
 86. Vallée de Saint-Amarin. (Aquarelle).
 87. Bains de mer d'Ault. (Somme).
12. LAVILLE (*Eugène*), né à Saverne.
 88. Vision de Saint Jean, les quatre cavaliers de l'apocalypse. (Dessin).
 89. Le chemin du Calvaire. (Dessin).
 90. Le retour du Calvaire. (Dessin).
13. LIX (*Frédéric-Théodore*), né à Strasbourg.
 91. Récolte du houblon en Alsace.
14. ORSCHWILLER (*Hippolyte D'*), né à Strasbourg.
 92. Une course au clocher (singes et chiens).
15. SALTZMANN (*Henri-Gustave*), né à Colmar.
 93. La vallée du Poussin aux environs de Rome.
 94. Ponte Mamolo ; environs de Rome.
16. SCHULER (*J. Théophile*), né à Strasbourg.
 95. Un coup de sifflet, souvenir d'Alsace.
 96. La fête de la Grand'mère.

17. SCHUTZENBERGER (*Louis-Frédéric*), né à Stasbourg.
97. Vénus.
98. Bretons baignant leurs chevaux dans la mer.
99. Les premiers astronomes.
100. Souvenirs de la Forêt-Noire.
101. Une mauvaise rencontre.
102. Portrait d'homme.
18. SILBERMANN (*M^{lle} Amélie*), née à Blodelsheim.
103. La Nativité de la Vierge, d'après Murillo. (Miniature).
19. ULMAN (*Benjamin*), né à Blotzheim.
104. Junius Brutus.
20. VIGNON (*Jules de*), né à Belfort.
105. Les funérailles de Pompée.
106. La Moisson.
107. Le Lever.
108. La Méditation.
109. Une jeune Mère.
110. Le Pâtre.
21. VACHSMUTH (*Ferdinand*), né à Mulhouse.
111. Le lendemain de la prise du Mamelon-vert. (Campagne de Crimée).

II. SCULPTURE.

22. BARTHOLDI (*Frédéric-Auguste*), né à Colmar.
112. Le Génie dans les griffes de la Misère. (Groupe, plâtre).
113. Portrait de M. le premier Président R.... (Buste, bronze).
23. GRASS (*Philippe*), né à Wolxheim.
114. Portrait de M. Ch. Robert, maître des requêtes. (Buste, bronze).
115. Portrait de M. L. Spach, archiviste. (Buste, plâtre).
24. LAQUIS (*Dominique*), né à Guebwiller.
116. Chien d'arrêt. (Bronze).

On remarque parmi les bustes exposés par M. Dantan, jeune, celui de M. Emile Dolfuss, en marbre.

III. GRAVURE.

25. BOETZEL (*Ernest*), né à Saar-Union.

117. Un paysage d'Alsace, gravure sur bois.

IV. ARCHITECTURE.

26. REIBER (*Emile*), né à Schlestadt.

118. Douze dessins : Etudes, cartouches, décorations, dans le style de la Renaissance.

Il y a parmi les gravures d'architecture un Projet de fontaine pour Bordeaux, de M. Bartholdi, une Perspective, par M. Guillaumot, et la Façade de l'église de Guebwiller, d'après M. Boeswilwald.

Ainsi, parmi les artistes admis à exposer leurs ouvrages au Salon de cette année, vingt-six appartiennent à l'Alsace, par leur naissance, et ils ont 118 numéros au catalogue général. Nulle province, après Paris, qui doit toujours faire exception, n'a fourni un aussi beau contingent. J'essaierai, dans mes prochaines lettres, de formuler quelques jugements : j'aurais peut-être mieux fait de décliner ma compétence ; mais faut-il absolument être peintre, sculpteur ou graveur pour pouvoir apprécier les productions de l'art ? — Je ne le crois pas : je pense, au contraire, qu'un critique étranger à ces diverses professions offre plus de garanties d'impartialité et qu'il suffit d'un peu de goût pour saisir le Vrai, le Beau, dans les productions de l'art, comme dans la nature, et en être touché. A bientôt donc les notes que vous me demandez.

Paris, 17 avril 1859.

EMILE JOLIBOIS.

LES JUSTICES VEHMIQUES EN ALLEMAGNE

AU MOYEN-AGE.

Suite et fin. ()*

IV.

C'est ici que le roman trouve réellement le moyen de charger sa palette des couleurs les plus sombres. Toutefois il nous reste encore à lui enlever quelques unes de ses illusions. C'est ainsi qu'à raison de cette qualification de tribunaux *secrets*, donnée aux justices vehmiques, on s'est figuré que tout était mystère dans cette institution, arbre gigantesque dont le sombre feuillage ombrageait la terre de Westphalie, et dont les racines s'étendaient au loin, minant le sol de toute l'Allemagne. Depuis le nom des juges, qui devaient toujours rester inconnus, jusqu'à l'exécution, tout, a-t-on dit, était secret. Il y a dans cette appréciation une évidente exagération. Sans doute, le mystère était, à certains égards, de l'essence même des tribunaux vehmiques. Bien des choses dans leur organisation, particulièrement pour ce qui regarde l'initiation, sont restées complètement ignorées. Telle était la rigueur du serment prêté par les affiliés et la fidélité avec laquelle il était tenu, que l'historien Æneas Sylvius affirme qu'il était absolument sans exemple qu'aucune indiscretion eût jamais été commise par un membre quelconque de la *Vehm*. Ce qui était vrai, du temps d'Æneas Sylvius, est, sur bien des points, resté vrai jusqu'à nos jours. Toutefois il y avait, dans la constitution des justices vehmiques, une foule de choses qui nous sont parfaitement connues

(*) Voir la livraison de mai, page 193.

et qui n'ont jamais été à l'état de mystère. C'est ainsi que la distribution des sièges, le lieu de résidence et le nom de tous les Francs-comtes, n'étaient ignorés de personne. Il en était de même des Francs-juges : on connaissait non seulement ceux de chacune des circonscriptions judiciaires de la Westphalie, mais encore tous ceux en si grand nombre qui étaient répandus sur la surface de l'empire. Loin de dissimuler sa qualité d'affilié, on s'en faisait honneur, on s'en prévalait hautement, ne fût-ce que pour l'avantage qu'il procurait, dans ces temps de troubles et d'anarchie, de pouvoir voyager en parfaite sécurité dans toute l'Allemagne, la *Vehm* se montrant impitoyable pour tout fait d'attaque dirigée contre un de ses membres.

C'est encore une très-grande erreur que de se figurer que les tribunaux vehmiques, pour tenir leurs séances, recherchaient les lieux souterrains ou les ombres de la nuit. Le fait est, au contraire, qu'à l'instar de la plupart des tribunaux de cette époque, ils siégeaient en plein jour et à ciel ouvert, dans des lieux et à des jours parfaitement connus de tous. S'il est vrai, d'autre part, comme nous l'avons déjà dit en cherchant à en donner le motif, que les débats avaient lieu secrètement, toutes les fois que des affiliés étaient en cause, il est certain aussi qu'ils se tenaient publiquement, quand ils concernaient des non-affiliés. Il n'y avait exception à cette règle que lorsque le non-affilié ne comparaisait pas, ce qui, nous devons bien le reconnaître, arrivait ordinairement dans les causes capitales. Dans ce cas, c'était toujours à huis clos que la *Vehm* prononçait la sentence de la mise au ban. Nous verrons tout-à-l'heure ce qu'il convient de penser de cette absence de toute citation ou de ces citations clandestines qui ont été si amèrement reprochées à la justice vehmique.

Un crime a été commis sur un point quelconque de l'Allemagne et est resté impuni. Un affilié en a été informé, et, fidèle au serment qu'il a prêté, il dénonce le fait à la *Vehm*, soit personnellement, soit par l'intermédiaire d'un mandataire, membre lui-même de l'association vehmique. Le tribunal saisi de la dénonciation examine avant tout si le fait est de compétence vehmique (*Vehmvroge*), et en cas d'affirmative, il ordonne la citation du coupable.

L'assignation était écrite et dûment libellée; on y énonçait avec soin les noms de l'accusé, les indications des lieu, jour et heure auxquels il devait comparaître; on donnait même le nom de l'accusateur. Quant au mode de citation proprement dit, il variait suivant

la qualité de l'accusé. S'agissait-il d'un non-affilié ou d'un affilié ordinaire, ils étaient cités, l'un par l'appariteur ou sergent du tribunal, l'autre par deux Francs-juges. S'agissait-il au contraire d'un Franc-comte, le nombre des personnes chargées de l'assigner pouvait s'élever jusqu'à six Francs-comtes et vingt-et-un Francs-juges. En principe, la citation devait être remise à domicile, mais en pratique la chose était souvent impossible à réaliser. En effet, l'époque où les tribunaux ont agi avec le plus de vigueur, celle où ils ont rendu le plus de services a été celle aussi où sévissait dans toute sa force ce droit que l'on a si justement qualifié en Allemagne du nom de *Faust-Recht* (*jus manuarium*). Or, conçoit-on ce qui serait advenu d'un messenger qui, bravant un de ces brigands féodaux jusqu'au sein de sa forteresse, serait venu le sommer de venir répondre de ses méfaits et se faire pendre en *Vehm* à la plus prochaine audience. Evidemment il eût été lui-même, et sur-le-champ, pendu haut et court aux créneaux du château. En pareil cas, il se bornait à glisser, pendant la nuit, sa cédule, sous une des portes du château, et, après avoir appelé et averti le garde de nuit, il se retirait, emportant avec lui trois éclats de bois détachés de la porte, en témoignage de la mission qu'il venait de remplir. Le danger n'était guère moindre, quand il s'agissait d'assigner une cité tout entière ou un bourgeois d'une de ces localités qui, éloignées du centre d'action de la *Vehm*, résistaient énergiquement à tout envahissement de sa part. En pareil cas, l'assignation se donnait également d'une manière clandestine. C'est ainsi que le magistrat de Strasbourg eut, à diverses reprises, l'occasion de faire lacérer ou jeter à l'eau des citations vehmiques que des messagers mystérieux, au mépris des privilèges de la cité, se hasardaient à afficher soit aux portes de ses églises, soit aux poteaux de son pont du Rhin.

Enfin, quand le domicile de l'accusé était inconnu, il était sommé de comparaître par des affiches apposées dans la direction des quatre parties du monde, et placardées dans la province où l'on supposait qu'il pouvait s'être arrêté. A chacun de ces placards on joignait une pièce de monnaie impériale, comme pour rappeler la source auguste où la justice vehmique puisait son autorité.

Quant aux délais, ils étaient calculés de manière à laisser à l'accusé une latitude suffisante pour comparaître et pour préparer ses moyens de défense. Lorsqu'il s'agissait d'un affilié, on ne pouvait passer outre

au jugement que lorsqu'il y avait eu successivement trois assignations données à six semaines d'intervalle. Pour un non-affilié, il fallait également trois citations, mais espacées entre elles d'un intervalle de quatorze jours seulement. Souvent même il arrivait, et c'est là une mention que l'on rencontre fréquemment dans les titres comme à l'état de formule, qu'un accusé ayant fait trois fois défaut, l'assemblée saisie d'effroi et de pitié, à l'idée des malheurs prêts à fondre sur lui, se levait en masse et suppliait le juge d'ajourner encore une fois la sentence définitive. Ce dernier terme était appelé le *délai royal*.

Enfin toutes les formalités ont été accomplies, les délais sont expirés, le jour des débats et du jugement est arrivé. Le Franc-comte, assisté de six Francs-juges au moins, prend place devant une table sur laquelle sont déposés une épée nue, en forme de croix, et un lien d'osier, symbole du supplice qui attend le coupable. Tout à l'entour se rangent les Francs-juges, ou affiliés, qui désirent assister aux débats, et le public étranger à la *Vehm*, dans le cas où la cause est susceptible d'être jugée avec publicité. C'est bien là l'ancien *Mall* germanique et le plaid carlovingien : le *judex* avec les *rachimbourgs* ou les *scabins*, qui constituent le tribunal, et l'assistance, composée des hommes libres qui viennent, par leur présence et leur assentiment, concourir à l'action de la justice. Le nombre des Francs-juges variait indéfiniment, suivant les circonstances. Parfois il était fort considérable, surtout quand il s'agissait d'une cause importante, ou bien encore, ce qui n'était pas rare, lorsque la justice vehmique avait à craindre quelque surprise ou invasion à main armée. Tous, juges et assistants, devaient être sans armes, tête nue, le visage découvert; un manteau jeté sur leurs épaules composait tout leur costume.

Cependant la cause fixée est appelée. L'accusé se présente, ou seul, ou assisté d'un défenseur toujours choisi parmi les Francs-juges. De son côté, l'accusateur s'avance, les mains recouvertes de gants blancs, tenant entre ses bras une croix formée de feuillages tressés. Il expose les faits et développe la plainte qu'il a formulée contre l'accusé. Celui-ci nie; il excipe de sa qualité d'affilié et demande à se purger par le serment. Il prête serment, et tout est dit, il est renvoyé absous. Pour la *Vehm*, en effet, il y avait, dans ce titre d'affilié, quelque chose de si relevé, de si auguste, qu'une pareille affirmation ne pouvait être que l'expression de la vérité la plus pure. Quand

l'accusé était étranger à la *Vehm* , il pouvait bien attester son innocence , en levant la main droite , mais l'accusateur avait le droit de produire trois co-jurateurs pris parmi les Francs-juges , et qui , suivant les principes de l'ancien droit germanique , prêtaient serment avec lui , bien plus pour attester sa véracité , que pour témoigner sur le fait , objet de la dénonciation. Que si l'accusé appuyait , à son tour , sa justification par l'affirmation de sept témoins , l'accusateur conservait l'avantage en produisant vingt-et-un autres co-jurateurs. On ne pouvait pas aller au-delà , et la condamnation était dès lors inévitable.

Ainsi condamné , l'accusé était exécuté et pendu séance tenante. La même chose avait lieu , à plus forte raison , quand il avouait son crime. Wigand rapporte ainsi le fait d'un malheureux traduit devant le tribunal vehmique de Merfeld , pour un vol de quelques florins. Le Franc-comte lui demande s'il a fait choix d'un défenseur ; il répond qu'il ne veut d'autre défenseur que Dieu , qui connaît son innocence. Un Franc-juge s'avance et lui représente que toute dénégation est impossible , puisqu'il a déjà avoué le fait ailleurs. Il se décide alors à renouveler ses aveux. On se saisit aussitôt de lui et on l'exécute sur-le-champ. « Il eût continué à nier , ajoute Wigand , qu'il eût été pendu tout de même. »

En présence d'un semblable mode de procéder , il est évident qu'un accusé non-affilié devait y regarder à deux fois avant de comparaître en justice vehmique. Ceux qui étaient coupables , et c'était-là l'immense majorité des cas , se gardaient bien de se présenter : leur sort était certain , ils n'avaient rien à gagner. Quant à ceux qui se disaient innocents , il existait entre leur condition et celle de leur accusateur une inégalité trop grande pour qu'ils pussent espérer faire prévaloir leur justification. Il paraît , du reste , qu'alors même qu'il ne s'agissait pas de répondre à une accusation criminelle , il ne faisait pas toujours bon affronter le tribunal , ne fût-ce , par exemple , que pour soulever une question de compétence. C'est ce qui résulte notamment d'une lettre fort curieuse rapportée par Voigt , et que le secrétaire du grand-maître de l'Ordre teutonique écrivait à son maître , pour lui rendre compte d'une mission importante dont il avait été chargé. C'était à l'époque où l'Ordre était aux prises avec la justice vehmique , qui , au mépris de tous ses privilèges , s'obstinait à s'attribuer juridiction dans des contestations où il était engagé.

Malgré ses réclamations, le grand-maitre a été cité à comparaître, à jour certain, devant le Franc-comte d'Horeide. Il charge son secrétaire de se présenter pour lui, muni de pleins pouvoirs, avec mission d'exhiber au tribunal tous les titres qui établissent les privilèges particuliers de l'Ordre. Il devra en conséquence décliner la compétence des juges vehmiques et, s'ils passent outre, leur déclarer appel. Le plénipotentiaire se met en route; en passant à Dortmund, il apprend que sa mission a été éventée et qu'il court les plus grands dangers s'il s'obstine à vouloir la remplir. Il rédige alors deux actes d'appel et charge deux Francs-juges, qu'il dépêche en avant, de les remettre au tribunal, pour le cas où il lui arriverait d'être arrêté en route, ou pis que cela. Au jour fixé pour l'audience, il part de grand matin pour Horeide, et trouve, dans le lieu solitaire où siège ordinairement le tribunal, une assemblée nombreuse déjà réunie. L'adversaire de l'Ordre est là, avec une centaine de compagnons au moins, tous armés. Outre le seigneur justicier et le Franc-comte, il voit dans l'assistance un grand nombre de chevaliers, d'écuyers, d'affiliés de toutes conditions, venus des environs. Un instant intimidé par ce spectacle, il reprend bientôt toute son assurance. « Je suppliai, dit-il, dans sa lettre au grand-maitre, l'assemblée de vouloir bien m'entendre; mais à peine avais-je commencé l'exposé des faits, que je fus interrompu de toutes parts. On me somma de choisir un défenseur qui se chargerait de parler pour moi : je fis observer que j'avais apporté ma bouche avec moi. Après bien des difficultés, j'obtins que l'on voulût bien continuer à m'entendre. J'exposai alors de mon mieux les droits que votre Grâce et votre illustre Ordre tenaient de notre Saint-Père le Pape, je déroulai vos titres et notamment les bulles qui confirmaient tous vos privilèges, je représentai au seigneur-justicier qu'en s'obstinant à vouloir s'attribuer juridiction sur vous, il s'exposait à l'excommunication et aux peines édictées par la Caroline. L'exaspération des chevaliers fut portée à son comble : l'un voulait me pendre, un autre me dévorer, et ainsi des autres. Ils se portèrent en masse devant le siège du juge, demandant à grands cris que la cause fût retenue. Pendant ce temps-là, je me glissai par derrière avec les deux affiliés de Dortmund et nous nous concertâmes pour saisir l'occasion de remettre nos actes d'appel. Bientôt, en effet, nous entendîmes le Franc-comte prononcer ces mots à haute voix : « J'invite une première

« fois le seigneur Louis d'Erlichshausen , grand-maître de l'Ordre
 « teutonique , ou quelqu'un pour lui , à comparaître. » Tout aussitôt
 « je franchis la barrière , et écartant la foule armée qui se pressait
 « autour du tribunal , je m'écriai : « J'en appelle , j'en appelle. » Mes
 « deux affiliés me suivirent , et nous déposâmes sur la table du tribunal
 « nos deux actes d'appel et les autres titres dont nous étions porteurs.
 « En même temps je les sommai encore , sous peine d'excommuni-
 « cation , de s'abstenir de juger. On se saisit de mes deux compa-
 « gnons ; on demandait qu'ils fussent jugés et pendus sur l'heure.
 « Moi-même je fus menacé du même sort ; jamais de ma vie , je ne
 « me trouvai en si grand danger. Et alors , pauvre homme que j'étais ,
 « de crier de toutes mes forces : « Je suis clerc ! Je suis notaire pu-
 « blic ! Je suis secrétaire ! J'en appelle , j'évoque , j'excommunie. »
 « Rien ne servait. Cependant le bon Dieu , et aussi un honnête homme
 « qui se trouvait là , nous secourut , et nous parvîmes à nous déga-
 « ger. Je m'approchai de nouveau du tribunal et je pus voir que mes
 « deux actes d'appel étaient en feu. On m'entoura de nouveau , on
 « chercha par mille moyens à me faire rétracter mon appel , mais
 « enfin quand on fut convaincu de ma ferme résolution à y persister ,
 « il fallut bien annuler jugement , citation et tout ce qui avait été
 « fait contre votre Grâce. » Le mandataire de l'Ordre explique ensuite
 comment , pour revenir à Dortmund , il a dû prendre des chemins
 détournés , parce qu'il avait été informé qu'on lui tendrait des em-
 bûches sur son passage.

Et pourtant , suivant les principes posés par la *Vehm* elle-même , nul ne devait paraître en armes au plaid ; le silence , le calme , la modération , étaient tout particulièrement recommandés aux juges et à l'assistance ; et quand le défendeur offrait de répondre à son adversaire devant le juge ordinaire , le premier devoir du tribunal vehmique était de se dessaisir !

On peut donc affirmer qu'en général , l'accusé cité faisait presque toujours défaut , ce qui revient à dire que les tribunaux vehmiques jugeaient ordinairement à huis clos. Et en effet , quand un accusé non-affilié ne comparaissait pas , après la dernière citation , la procédure , de publique qu'elle avait été jusqu'alors , devenait secrète. Toutes les personnes étrangères à la *Vehm* étaient invitées à se retirer sur-le-champ ; malheur à celle qui n'obtempérait pas à cette injonction : si elle était reconnue , on se saisissait d'elle , on lui liait les

pieds aux poings et on la pendait sans miséricorde. Une fois le huis clos établi, on passait outre au jugement. L'accusateur, à genoux, deux doigts posés sur le glaive, jurait, et avec lui, six conjurateurs affiliés, que l'accusé était coupable et avait mérité la mort. Cela fait, le Franc-comte se levait et prononçait la sentence de mise au ban (*Verfemung*) en ces termes :

« Je déclare N. déchu de toute liberté et de tous droits, tels qu'il
 « en a joui depuis qu'il a reçu le baptême. Je le mets au ban royal,
 « en-dehors de toute paix. Je le prive des quatre éléments que Dieu
 « a créés pour la consolation de l'homme. Je le déclare sans état,
 « sans droits, sans paix, sans honneur, sans sûreté, sans vie, de
 « telle sorte que l'on puisse en agir envers lui comme envers tout
 « autre banni. Qu'il soit partout regardé comme indigne; que partout
 « il reste sans justice et sans droit. Qu'il ne trouve ni liberté, ni sû-
 « reté, en aucuns châteaux ou villes, sauf dans les lieux consacrés.
 « Je maudis, en ce jour, sa chair et son sang. Que son corps reste
 « sans sépulture, que le vent l'emporte en ses tourbillons. Aux cor-
 « neilles, aux corbeaux et à toutes les bêtes de l'air je dépars sa
 « chair, son sang, ses membres; son âme au bon Dieu, notre Sei-
 « gneur, s'il veut bien la recevoir. » Le juge, en terminant, jetait
 au loin derrière lui le lien d'osier, tandis que chacun des assistants
 crachait devant soi.

Ce jugement, on le voit, équivalait à une véritable sentence de mort. Le nom du condamné était tout aussitôt inscrit sur le livre de sang, pour être ensuite dénoncé à tous les Francs-comtes de la Westphalie. L'exécution était confiée à un Franc-juge désigné par le tribunal, et qui, pour l'accomplissement de sa tâche, avait le droit de requérir l'assistance de toutes personnes, fussent-elles père, frère ou fils du condamné. La peine était toujours la pendaison. Si ce genre de supplice était rendu difficile par la résistance de la victime, le Franc-juge la poignardait et laissait le fer dans la plaie, pour témoigner que la justice vehmique avait passé par là. Tout affilié, même sans y être requis, était tenu, sous les peines les plus graves, d'exécuter, quand il en avait la facilité, les sentences de mort prononcées par la *Vehm*. « Je vous préviens, écrivait le duc Guillaume de
 « Brunswick au duc Adolphe de Schleswig, qui avait été mis au ban
 « pour refus de comparaître en justice vehmique, que si vous passez
 « à ma portée, je serai forcé, en ma qualité de Franc-juge, de vous

« pendre au premier arbre ; car si je ne le fais pas , c'est moi qui
« serai pendu par d'autres Francs-juges. »

En principe , l'appel en matière vehmique était de droit. Lorsqu'il s'agissait de causes civiles , nous avons vu , par quelques exemples , que certes l'on usait , et même , que l'on abusait parfois de cette voie de recours. Et de même , le condamné qui , mis au ban , était parvenu à se soustraire à l'exécution de la sentence , pouvait arriver à la faire rétracter , en se pourvoyant soit auprès de l'empereur , soit auprès de l'archevêque de Cologne , ou même quelquefois , en transigeant avec la partie lésée qui s'était portée son accusateur. Mais dans les cas où poursuites , jugement et exécution avaient eu lieu presque simultanément , ce droit d'appel n'était plus qu'une amère dérision. Il le disait bien , ce Franc-comte , qui , en réponse aux plaintes formulées par le duc Guillaume de Saxe que la justice vehmique mettait au désespoir , osait écrire à l'empereur Frédéric : « Quant à ce qui est
« jugé , vous n'y pouvez rien , attendu que vous n'avez pas le pouvoir
« de ressusciter les morts. »

V.

Si expéditifs que fussent les tribunaux secrets , il est constant qu'ils observaient du moins certaines formalités qui pouvaient être , jusqu'à un certain point , autant de garanties pour la défense. Mais il y avait des circonstances où ces formalités n'étaient plus obligatoires : c'était lorsqu'un individu était surpris en flagrant délit par plusieurs membres de la *Vehm*. En pareil cas , on pouvait se saisir de lui et le pendre , sans autre forme de procès.

Du reste , cette manière expéditive de procéder n'était pas exclusivement propre aux tribunaux vehmiques ; elle n'était que l'application d'un principe du vieux droit germanique , déjà inscrit dans une loi de Childebert portant que si un malfaiteur était pris sur le fait par sept hommes de bonne renommée (*bonæ fidei*) , il pouvait être saisi , jugé et exécuté sur l'heure. Ces sept hommes devenaient tout à la fois témoins , juges et exécuteurs. Ce principe se retrouve dans les recueils de droit du treizième siècle , et nous le voyons appliqué généralement en Allemagne au moyen-âge , notamment en Alsace. Ainsi , aux termes d'une rotule colongère de la petite commune de

Sundhoffen , près de Colmar , quand un voleur était pris en flagrant délit , il était appréhendé au corps et enfermé dans la prison du lieu. Tout aussitôt l'appariteur se rendait dans les villages les plus rapprochés et invitait les habitants à venir juger le coupable sans délai. La condamnation prononcée , on en donnait avis au seigneur justicier , qui seul , en définitive , avait le droit d'exercer la haute justice. Il était sursis à l'exécution jusqu'au lendemain ; passé ce délai , si le seigneur ne s'était pas rendu sur les lieux , ou personne pour lui , le condamné était exécuté. Dans les villes , la justice , au cas de flagrant délit , n'était pas moins expéditive. Aux termes des statuts de Colmar et de Schlestadt , du treizième siècle , le prévôt devait être prêt , à toute heure du jour et de la nuit , à recevoir les dénonciations des crimes commis dans la ville ou dans la banlieue , faire sonner les cloches , réunir les habitants et juger sans désespérer. Partout enfin on voit le flagrant délit imprimer à la vindicte publique , en Allemagne , une vigueur et une célérité dont nous n'avons pas d'idée en France , mais qui se retrouvent , de nos jours , chez les Anglo-Saxons de la Californie dans l'application de leur *Lynch-law*. C'était là un effet des mœurs germaniques aussi bien que de la nécessité des temps.

Au flagrant délit proprement dit (*Handhaffte-That*) on assimilait le cas où un coupable avait fait de lui-même l'aveu d'un crime qu'il aurait commis. La justice vehmique en agissait avec lui , comme s'il avait été surpris dans la perpétration même du crime. C'est ce qui résulte du fait suivant rapporté par Seckenberg , d'après un manuscrit anonyme du quinzième siècle.

Lorsque l'empereur Robert vint à Hersfeld , en 1412 , le jeune Simon de Waldenstein se rendit auprès de lui pour lui offrir ses hommages. Simon n'avait d'autre qualité , dans la *Vehm* , que celle d'affilié , mais son zèle était ardent ; il appliquait notamment la théorie du flagrant délit avec une activité extrême. On disait qu'arrivé à l'âge de dix-huit ans , il avait déjà pendu ou fait pendre vingt-quatre individus. Simon se présenta devant l'empereur , audacieusement vêtu de blanc , des pieds à la tête , en témoignage de la pureté de ses mœurs et de sa conscience. Tous les hommes de sa suite , habillés de même , étaient montés sur des palefrois gris. L'empereur l'accueillit avec une grande distinction , et le fit asseoir à sa table ainsi que d'autres princes et seigneurs. Pendant le repas , un des convives , ennemi de Simon , eut l'imprudence de dire , de manière à être entendu de

quelques voisins : « Comme le sire de Waldenstein le prend de haut ! Je lui ai bien enlevé quatre chevaux , moi , sans qu'un oiseau en ait seulement sifflé. » Le propos fut tout aussitôt rapporté à Simon qui se leva en disant : « Que ne se taisait-il , je n'en aurais rien su. Mais puisqu'alors les oiseaux n'ont pas sifflé , les corbeaux vont croasser maintenant. » Et sortant de la salle du banquet , il fit immédiatement saisir et pendre l'imprudent.

Il était enfin , suivant les principes du vieux droit germanique , un troisième cas de flagrant délit dont nous devons parler , parce qu'il a servi de prétexte , dans diverses villes d'Allemagne , à l'établissement de tribunaux d'une nature fort singulière , auxquels on a très-improprement donné le nom de justices vehmiques. Ici la condamnation était le résultat de la clameur publique ou de la seule mauvaise réputation de l'inculpé. Tel était , au moyen-âge , l'état de trouble et de terreur dans lequel vivaient certaines populations , qu'il leur suffisait souvent des indices les plus vagues pour se porter à l'égard des individus qui en étaient l'objet à des mesures de la dernière rigueur. A Clagenfurth , notamment , si l'on en croit les autorités citées par le *Vitriarius illustratus* , dès qu'un individu était signalé pour fait de vol , on commençait par le pendre. Cela fait , le tribunal se réunissait pour instruire son procès et le juger. S'il était reconnu coupable , on le laissait pendu , et tout était dit. Si au contraire , son innocence était constatée , on s'empressait de le dépendre et il avait la consolation d'être enterré aux frais de la caisse communale. (*So er aber unschuldig , denselben vom Galgen wieder herabnehmen , und , aus Gemeiner Statt Seckel , begraben lassen*).

Encore y avait-il là du moins articulation d'un fait déterminé ; mais que penser de justices régulièrement organisées , qui expédiaient un homme , par le seul motif qu'il avait une mauvaise réputation , ou sous le prétexte qu'il valait mieux , dans l'intérêt public , qu'il fût mort que vivant. On rencontre des justices pareilles en très-grand nombre , dans l'Allemagne méridionale , aussi bien que dans l'Allemagne du Nord. Voici , par exemple , comment les choses se passaient à Brunswick , à Celle et dans le bailliage de Rothenwald. Quand les magistrats étaient informés que la conduite d'un individu laissait à désirer , on commençait par lui adresser quelques avertissements mystérieux. C'était une marque apposée de nuit à sa porte , un geste , un rire significatif ; ou bien encore , à table , les brocs et les coupes

circulaient et passaient devant lui sans s'arrêter. S'il ne s'amendait pas, on employait les moyens auxquels on recourait toujours, quand on voulait purger la ville des malfaiteurs qui pouvaient s'y trouver. En pareil cas, les magistrats se concertaient et arrêtaient le jour où se tiendrait ce qu'ils appelaient une séance vehmique. Pendant la nuit qui précédait le jour fixé, on faisait fermer les portes et garder toutes les issues, de manière que personne ne pût sortir de la ville. De grand matin les cloches sonnaient, et tous les habitants au-dessus de l'âge de douze ans étaient invités à se réunir sur la place publique. Quand ils étaient rassemblés, on les faisait asseoir en cercle tout autour de la place; au milieu on dressait une espèce de tribunal où venaient siéger les magistrats. Alors l'appariteur ou sergent disait à haute et intelligible voix : « Que tous les honnêtes gens restent tranquillement assis, » ce qui voulait dire en même temps : Que ceux qui n'ont pas la conscience bien nette se retirent. En effet, tout individu qui avait quelque chose à se reprocher, pouvait se lever et s'en aller sans être inquiété; il avait même vingt-quatre heures pour quitter définitivement la ville, mais ses biens restaient confisqués. Les juges faisaient ensuite lentement le tour de l'assemblée, et l'un d'eux, armé d'un bâton blanc, en touchait tous ceux contre lesquels la justice avait quelques griefs. On recommençait ainsi le tour une seconde et une troisième fois. Tout individu touché deux fois du bâton pouvait encore se retirer, mais il était temps, car au troisième tour, si le bâton s'arrêtait encore sur lui, c'en était fait : un prêtre était là, pour lui administrer les derniers sacrements, et le bourreau, pour le pendre sur-le-champ. Parfois un individu n'était touché qu'une fois ou deux, et alors ce n'était là qu'un avertissement dont il était prudent de profiter, s'il voulait éviter que les assises suivantes se terminassent pour lui d'une manière moins bénigne.

Enfin dans certaines villes, comme Nuremberg, Essling, Ulm, Francfort et autres, le magistrat jouissait d'un pouvoir plus arbitraire encore, si c'est possible. S'il paraissait à la majorité du Conseil avantageux pour la chose publique qu'un individu désigné, soit par la voix publique, soit par des renseignements secrets, comme un malfaiteur ou un être dangereux, fût mort plutôt que vivant, ce vœu se traduisait en un jugement qui équivalait à une condamnation en règle, et le malheureux passait de vie à trépas. Que si sa mort ne semblait pas absolument indispensable au bien-être de ses concitoyens, il

pouvait en être quitte pour les yeux crevés ou les oreilles coupées. Un titre de 1418, rapporté par le savant professeur Gaupp, et octroyé par l'empereur Sigismond à la ville de Kaufbeuren, prouve que toutes ces justices exerçaient leur autorité en vertu de privilèges impériaux ; mais, dans tous les cas, c'est fort mal à propos qu'on leur a appliqué et qu'elles ont usurpé le nom de justices vehmiques.

VI.

Revenons donc aux vraies justices vehmiques, aux tribunaux secrets qui fonctionnaient en Westphalie. Le moment est venu pour nous de les juger et de dire comment elles ont pris fin.

Rappelons-nous qu'il y eut un moment en Allemagne, où tout était désordre et anarchie. L'autorité impériale était sapée par les grands ; les grands se déchiraient entre eux ; tous se réunissaient pour écraser le menu peuple. Alors, la justice était sans autorité et sans tribunaux, le droit n'était qu'un vain mot ; la force, la force brutale seule régnait en maître absolu. Et maintenant, que l'on se figure une institution aux allures vigoureuses, surgissant soudain au sein de ce chaos. Loin de porter atteinte à l'autorité impériale, elle n'agit qu'en son nom, elle se dit son ministre. Protéger le faible, réprimer la violence par la violence, faire prédominer tout ce qui est bien : la religion, la morale, la justice, voilà quel est son but, à quoi tendent tous ses efforts. Son action semble, il est vrai, se concentrer sur un point fort exigü du territoire, mais elle a partout des yeux pour voir, des bras pour frapper. Ses moyens sont parfois violents, arbitraires ; toutefois ils le sont bien moins que les crimes qu'elle combat et qu'elle châtie. Tel est pourtant le rôle des tribunaux secrets, aux 13^e et 14^e siècles. Ce jeune sire de Waldenstein, ce terrible Franc-juge, que nous avons vu se présentant devant l'empereur Robert, tout habillé de blanc, c'est bien là l'image de la justice vehmique en ses beaux jours. Telle elle était, redoutable, mais resplendissante d'honneur et de pureté, quand elle étalait sa devise : Dieu, le roi et le droit, alors qu'elle comptait dans son sein tout ce qu'il y avait en Allemagne d'hommes nobles, distingués et réellement vertueux. Et il en fut ainsi tant que l'action de la *Vehm* fut de quelque utilité ; les abus ne commencèrent que quand elle ne fut plus indispensable. Il arriva, en effet, un mo-

ment où l'ordre se rétablit dans l'empire ; le bon droit reprit le dessus, les tribunaux ordinaires s'organisèrent et suffirent désormais au maintien de l'ordre public. Voilà ce que la justice vehmique ne voulut pas comprendre : jamais elle ne se résigna à s'avouer que son rôle était fini, et que le moment était venu pour elle de s'effacer. Loin de se départir de ses prétentions à une compétence universelle, elle ne fit que les étendre de plus en plus. Ce fut alors qu'on la vit, détournant les parties de leurs juges naturels, connaître même des causes civiles de la plus minime importance. Alors aussi il arriva que, s'apercevant que les accusés en matière criminelle s'abstenaient le plus souvent de comparaître, elle prit le parti de ne plus les assigner, de sorte que l'on vit parfois des malheureux condamnés et exécutés, sans se douter seulement qu'ils fussent poursuivis.

D'autre part, bien des individus étrangers à l'association vehmique exploitèrent sa théorie en matière de flagrant délit, au profit de leurs haines et de leurs vengeances particulières. En effet, un homme pendu, un poignard laissé dans une plaie, c'était chose si facile à mettre sur le compte de la *Vehm* ! De telle sorte, qu'aux griefs parfaitement légitimes qu'on avait conçus contre elle vinrent se joindre les imputations d'une foule de méfaits qu'elle n'avait pas commis. De là, un concert de malédictions et d'imprécations unanimes. Deux empereurs, Robert en 1403, et Sigismond en 1437, essayèrent de remédier à cet état de choses, en réglementant et en codifiant les droits de la justice vehmique ; mais les abus, d'une part, les réclamations, de l'autre, continuèrent comme par le passé. Ce n'en était pas moins une grande atteinte à sa puissance ; un coup plus terrible lui fut porté peu après par la résistance qui s'organisa au sein des divers Etats d'empire, à l'effet de repousser, soit en commun, soit isolément, tout empiétement ultérieur de la justice vehmique. Une des plus importantes ligues de ce genre fut celle qui se forma, en 1461, et qui fut renouvelée en 1488, entre l'archiduc Albert d'Autriche, l'évêque de Strasbourg, l'abbé de Murbach, le comte de Lupffen, les seigneurs de Lichtenberg, les seigneurs de Rappolstein, les villes de Strasbourg, Haguenau, Colmar, Schlestadt, Wissembourg, Mulhouse, Kayzersberg, Obernai, Munster, Rosheim, Turckheim, et autres Etats de l'Allemagne du Sud. Tout messenger osant citer un sujet de la ligue à comparaître devant un tribunal secret, devait être mis à mort. Dans quelques Etats, il fut également défendu, sous peine de mort, à tout habitant,

d'assigner un de ses concitoyens devant la même juridiction , et c'est ainsi qu'en 1468 , deux bourgeois d'Augsbourg furent décapités pour avoir contrevenu à cette défense.

Dans ces circonstances , les tribunaux vehmiques tinrent bon. Ils persistèrent à retenir toutes les causes , ils fulminèrent mises au ban sur mises au ban ; mais le temps de la terreur était passé. Depuis que les honnêtes gens s'étaient éloignés peu à peu de l'association , elle avait , pour se recruter , dû admettre des affiliés notoirement déconsidérés. Or il était avec ceux-ci des accomodements : on commença par se rédimier par quelques sacrifices des mises au ban , puis on finit par ne plus s'en inquiéter , alors surtout que l'on s'aperçut qu'elles restaient sans effet , et qu'il ne se présentait plus personne pour les exécuter. En un mot , les justices vehmiques perdirent peu à peu tout leur crédit , toute leur autorité , et il advint d'elles ce qui , deux siècles auparavant , était advenu des autres tribunaux impériaux , c'est-à-dire qu'elles allèrent une à une se fondre dans les justices territoriales ordinaires. Et tout cela se fit sans effort , sans secousse , sans que personne même s'en doutât , si bien qu'au 17^e siècle , les publicistes qui s'occupaient de cette institution , discutaient entre eux si elle avait cessé de vivre ou si elle existait encore , si elle avait été supprimée ou si elle était morte de sa belle mort.

Elle vivait pourtant , et elle a vécu jusqu'à nos jours , non plus à l'état de justice , mais à l'état de simple association. Chaque année elle tenait sa réunion générale : la dernière eut lieu à Gehmen , en 1811 , sous la domination française , qui en empêcha définitivement le retour. Que se passait-il dans ces réunions , de quoi s'y occupait-on ? On ne l'a jamais su. Ce qu'il y a de certain , c'est qu'elles n'étaient plus un sujet d'inquiétude pour personne. Les derniers Francs-juges étaient de bonnes gens , bien inoffensifs , gardant avec un sang-froid imperturbable les secrets qui leur avaient été transmis , toujours bien convaincus que Charlemagne était leur fondateur , et prenant fort bien la chose , quand se rendant à leurs réunions , ils rencontraient quelque mauvais plaisant qui leur demandait d'un air goguenard s'ils avaient le fameux lien d'osier dans leur manche.

En 1833 , mourait , à Arnsherg , un personnage du nom de François-Antoine Engelhardt. Cet homme avait vécu obscur , et pourtant il se fit , après sa mort , quelque bruit autour de son cercueil. On se jeta sur ses papiers , on les parcourut avec avidité , mais on n'y trouva

rien , sauf la mention de quelques prestations en argent perçues çà et là sur divers points de la Westphalie. Ces prestations étaient tout ce qui restait de l'ancienne puissance de la sainte *Vehm* ; cet homme , qui venait de s'éteindre , c'était le successeur direct de l'autorité judiciaire des Electeurs de Cologne , c'était le dernier chef suprême de la justice *vehmique*.

VÉRON-RÉVILLE.

LA CULTURE DES SCIENCES EN ALSACE. (*)

2^e Article. — EPISODE DE 1858.

LE CONGRÈS BOTANIQUE A STRASBOURG EN JUILLET 1858.

La *Revue d'Alsace* pourrait parfaitement, sans nuire à sa dignité, devenir une sorte de Chronique, de *repositorium*, de tous les événements scientifiques et littéraires qui se passent dans nos régions rhénanes. Je tâcherai de remplir le rôle de chroniqueur pour tous les événements scientifiques relatifs à l'histoire naturelle de notre province. — Déjà, à plusieurs reprises, nous avons parlé de quelques publications botaniques et géologiques, intéressant notre Alsace et nos Vosges, aujourd'hui nous voulons parler du *Congrès botanique* qui a tenu ses séances dans plusieurs localités de nos deux départements du Rhin et de celui des Vosges.

La *Société botanique de France* a publié, au mois de janvier 1859, le 7^e numéro de son volume V, entièrement consacré à la session extraordinaire séante à Strasbourg, Gérardmer et Mulhouse en juillet 1858. C'est presque un volume : onze feuilles grand in-8° ! Il nous semble donc utile que des *Revues locales* fixent dans leurs colonnes un événement qui peut devenir, pour nos Vosges, d'une grande importance ; car, nos botanistes parisiens, visitant nos montagnes pour la première fois, y ont rencontré tant et de si belles choses, qu'ils ne manqueront pas d'exciter la curiosité de ceux qui n'ont pas encore visité notre admirable chaîne vosgienne. Le *Courrier du Bas-Rhin* a bien consacré quelques feuillets aux excursions de la Société botanique en Alsace et dans les Vosges ; mais les journaux quotidiens politiques vivent ce que *vivent les roses*..... tandis que les *Revues* ont en général la vie un peu plus dure. — Nous allons donc faire un rapport, aussi concis que possible, de la publication de la *Société botanique de France* mentionnée plus haut.

(*) Voir la livraison de mai, page 217.

SOCIÉTÉ BOTANIQUE DE FRANCE.

Session extraordinaire à Strasbourg. — Juillet 1858.

La Société s'est réunie en session extraordinaire à Strasbourg le 12 juillet. Les autres séances ont eu lieu le 12 à Strasbourg, le 17 à Gérardmer, le 20 à Mulhouse et le 22 à Strasbourg.

Du 12 au 19 juillet la Société a visité les établissements scientifiques de Strasbourg et fait des herborisations aux environs de la ville, sur les bords du Rhin et à Haguenau. La grande excursion dans les Vosges a commencé le 13 juillet. La Société a passé par Colmar, Munster, le col de la Schlucht, le Hohneck, Gérardmer, Remiremont, Bussang, Wesserling, Thann et Mulhouse; elle est revenue à Strasbourg, le 21 au soir, après avoir visité Bâle, Fribourg en Brisgau et le Kaiserstuhl. — Tel est le sommaire des actes de la Société, dans sa session sur les bords du Rhin. Les membres de la Société, ayant pris part aux actes de cette session, ont été au nombre de 44. Une trentaine de personnes, amies de la science, se sont associées aux travaux de la Société et y ont pris une part plus ou moins active. (1)

Dans une séance préparatoire du 12 juillet on a constitué le bureau.

Président, pour l'Alsace : M. le professeur FÉE.

Président, pour les Vosges : M. le docteur MOUGEOT, père.

Vice-Présidents : MM. LÉON-DUFOUR, de Bordeaux; GODRON, de Nancy; F. KIRSCHLEGER, de Strasbourg; G. W. SCHIMPER, de Strasbourg.

Secrétaires : MM. EMM. DUVERGIER DE HAURANNE; D^r JAMAIN, de Paris; H. MARMOTTAN, de Paris; A. MAUGIN, de Paris.

DISTRIBUTION DU PROGRAMME DE LA SESSION EXTRAORDINAIRE.

Séance du 13 juillet à Strasbourg.

Discours de M. de La Porte, adjoint au maire.

Ce magistrat annonce que la ville de Strasbourg est heureuse d'offrir son hospitalité à une Société célèbre : « Puisse l'accueil que vous recevrez dans notre ville, vous laisser de bons souvenirs, etc. »

(1) Voici le nom des membres rhénans et vosgiens qui ont pris une part active au Congrès : *Billot*, de Haguenau; *De Bary*, de Fribourg en Brisgau; *Delbos*, de Mulhouse; *Duval Jouve*, père et fils, de Strasbourg; *Fée*, de Strasbourg;

M. *Ant. Passy*, président délégué, répond à M. l'adjoint. Nous citerons la phrase suivante de son discours :

« Strasbourg possède une Académie où la jeunesse reçoit un enseignement complet ; de grands établissements scientifiques , qui rivalisent avec ceux du monde entier et offrent à l'étude des collections riches et méthodiques. Les villes sont classées , dans l'opinion des hommes de science , selon les richesses de cette nature qu'elles renferment et qu'elles savent apprécier. — Les sciences ont le grand avantage qu'elles font une patrie commune à tous ceux qui se vouent à leur étude. — Quelle que soit leur nationalité, les savants déposent, vis-à-vis les uns des autres , dans le sein de nos réunions , leur origine , leurs cultes divers , leurs sentiments politiques , pour ne plus comprendre qu'un seul langage , pour ne poursuivre qu'un seul but : la vérité ! »

Après le discours de M. *Ant. Passy*, M. *de Schænfeld* donne lecture d'une lettre que lui a adressée M. le comte Jaubert, président de la Société pour 1858. — Cette lettre est des plus intéressantes. M. le comte Jaubert avait déjà visité à deux reprises les Vosges ; il les connaît et les aime. — Il commence, dans cette lettre, par nous annoncer la mort récente de *Robert Brown*, que tous les botanistes envisageaient, d'un commun accord, comme leur maître. Puis, M. le comte Jaubert décrit les avantages scientifiques de Strasbourg, ses Facultés, ses *Musées* et *Bibliothèques* ; il parle de l'hospitalité bien connue de cette ville, de la bienveillance généreuse de ses habitants ; de son voisinage et de ses rapports avec la *docte Allemagne*. « Le temps paraît venu enfin où deux grands peuples , abjurant de tristes défiances , unis dans l'intérêt commun de la civilisation , ne s'aborderont plus que pour se donner la main sous les auspices de la science. » Hélas ! ces tristes défiances de l'Allemagne ne sont pas éteintes ; elles grondent et murmurent aujourd'hui plus que jamais ! (avril 1859).

Dans sa lettre M. le comte Jaubert a eu la bonté de rappeler à MM. les membres de la Société des *Flore* d'Alsace et de Lorraine : « Je vous envoie , dit M. Jaubert , une carte sur laquelle M. K. a

Godron , de Nancy ; l'abbé *Jacquel* , de Coinches près Saint-Dié ; *Kirschleger* , de Strasbourg ; *Martin-Müller* , de Strasbourg ; *Monard* , de Metz ; *Mougeot* , père et fils , de Bruyères ; *Parisot* , de Belfort ; *Silbermann* , de Strasbourg ; *Vincent* , de Nancy ; *Reuss* , de Mirecourt ; *Pierrat* , de Gerbamont.

renfermé ses recherches. » Cette carte est parfaitement tracée à l'encre rouge, et nous ne pouvons que remercier M. le comte Jaubert d'avoir songé à fixer ces limites qu'il trouve parfaitement naturelles. M. le comte Jaubert vient alors à parler des travaux semi-séculaires du docteur Mougeot, puis des appréciations de M. Elie de Beaumont, sur les Vosges et le système des Ballons. En parlant du lac de Retournemer M. E. de Beaumont dit : « On trouverait difficilement des réduits plus calmes, plus solitaires, plus propres à la méditation silencieuse, que ces amphithéâtres creusés dans les flancs des montagnes inhabitées, etc. »

Voici encore une pensée de M. le comte Jaubert : « Non pas que je prétende que le sentiment vif et profond des beautés naturelles ne puissent exister que chez les naturalistes ; trop d'exemples nombreux prouveraient le contraire, mais ce qu'il y a de certain, c'est que la pratique des sciences naturelles, *pourvu qu'elle soit exempte de pédanterie*, non seulement garantit des bévues qui déparent les meilleurs écrits, mais aussi donne au sentiment de la nature une précision qui en augmente l'intensité, un charme que l'instinct vague et le talent purement littéraire ne sauraient atteindre. »

Après que M. Fée eût occupé le fauteuil et prononcé quelques paroles *bien senties*, M. Fr. Kirschleger lut à la Société un aperçu succinct de la *végétation alsato-vosgienne*.

M. Kirschleger conduit en imagination les membres de la Société à la plate-forme de la cathédrale, où il leur expose les sites si beaux et si variés de l'Alsace, des Vosges et de la Forêt-Noire ; puis il parle de la végétation des divers régions géologiques et orographiques ; il finit par guider ses auditeurs au Hohneck et aux lacs de Retournemer, Longemer et Gérardmer.

M. Cosson prend la parole pour donner lecture des résultats botaniques de son récent voyage au *Sahara algérien*.

M. Fée termine la séance par la lecture de *quelques physionomies végétales françaises*. Le *Saule*, le *Lierre*, le *Colchique d'automne*, la *Ronce*, la *Digitale*.

A propos du *Colchique d'automne* M. Fée exprime des sentiments d'une douce et suave philosophie. Tout le monde, en voyant en septembre nos prairies se couvrir de ces entonnoirs *lilacins*, s'écrie : « Voici l'hiver à nos portes ! » Mais M. Fée vient nous dire que « certes ! le Colchique, comme les rides et les cheveux blancs, a son

langage ! mais qu'importe de voir apparaître à l'horizon le fantôme redouté, la mort, qui ne frappe l'homme que pour lui donner l'immortalité (si pendant la vie il a fait, comme le cultivateur, de bonnes provisions pour l'hiver). »

Dans le tableau de la Digitale pourprée, M. Fée nous dit que cette plante prospère dans tous les terrains, (quoique cette plante ne se trouve pas dans le Jura et qu'elle soit très-rare dans les Alpes) ; elle réunit le beau et l'utile ; car elle calme les mouvements trop précipités du cœur. Mais M. Fée oublie de nous dire que la Digitale peut devenir fort dangereuse (*nil est ab omni porte beatum*).

La Ronce même est réhabilitée par M. Fée : « Les mûres seraient délicieuses si elles étaient un peu plus parfumées et plus acidules. »

La séance du 13 juillet est tout entière consacrée à la lecture ou à l'exposition de mémoires et de faits botaniques :

Sur le *Parasitisme* de l'*Osyris alba*, par M. Planchon, professeur à Montpellier.

Description d'une nouvelle espèce de *Sorbier*, plutôt d'*Alisier* (*Sorbus Mougeotii*, GOD.), découverte dans les Vosges. — C'est un arbuste que jusqu'ici nous avons confondu avec l'Allouchier ou Alisier ordinaire (*Sorbus aria*).

Discussion sur l'*Ægilops triticoides*.

Cette question a beaucoup occupé les botanistes et les agronomes, depuis 1852. On croyait avoir trouvé le type originaire du froment dans une graminée annuelle du midi de l'Europe, l'*Ægilops ovata*, M. Godron prouve que ce sont ses formes hybrides, c'est-à-dire bâtardes qui avaient dérouter les observateurs.

M. Fée lit un mémoire sur la sensibilité chez les plantes. C'est un sujet très-difficile à traiter, où l'on vient continuellement se heurter à des obstacles insurmontables, — à moins d'avoir recours à des inventions plus ou moins poétiques. La littérature relative au *sommeil* des plantes est extrêmement riche ; il en est de même des maladies incurables, contre lesquelles ont été proposé un nombre indéfini de remèdes.

La troisième séance eut lieu à Gérardmer, sous la présidence du docteur *Mougeot* père, le doyen des naturalistes vosgiens (mort depuis, le 5 décembre 1859, à l'âge de 83 ans). Le docteur Mougeot, empêché par l'état de sa santé de prendre part aux herborisations,

a bien voulu faire néanmoins le voyage de Bruyères à Gérardmer , pour rencontrer la Société et présider au moins une de ses séances.

La Société accueille la présence du vénérable doyen des botanistes français par les témoignages d'une vive et respectueuse affection ! le président exprime le regret qu'il éprouve de n'avoir pu accompagner la Société au Hohneck qu'il a tant de fois et si fructueusement exploré depuis l'année 1795 , où il y fit sa première herborisation. M. Mougeot offre à la Société une lettre datée de 1821 , et adressée à son ami le professeur C. G. Nestler. M. Mougeot fils donne lecture de cette lettre (que je me propose de reproduire dans mon *Guide du botaniste à travers les Vosges*). Dans une note le rédacteur du Bulletin dit : Cette lettre est toute familière ; sa date fort ancienne suffirait déjà à lui donner un véritable intérêt pour l'histoire de la botanique vosgienne. Elle a pour but de faire part à Nestler d'une excursion au Hohneck , dans laquelle Mougeot découvrit une rare plante alpine dans les Vosges , le *Sibbaldia procumbens* ! M. Mougeot fait encore plusieurs observations sur les dernières découvertes botaniques dans les Vosges lorraines : — le *Narcissus incomparabilis* , le *Goodyera repens* , le *Corallorrhiza innata*. Puis , M. Mougeot distribue des échantillons d'une petite mousse exclusivement vosgienne , le *Bruchia vogesiaca* , et il ajoute quelques observations sur le nom , les caractères et la localité de cette mousse.

M. le secrétaire Marmottan rend compte d'une herborisation faite le 13 juillet aux bords du Rhin près de Strasbourg et dirigée par M. Kirschleger. — Dans cette herborisation M. Kirschleger dirigea la Société vers la forêt d'Illkirch , puis il la conduisit aux bois de la Gansau et du Neuhof et d'ici au grand Rhin. — On passa le pont de Kehl pour se rafraîchir avec de la bière d'Ulm.

M. Cosson rend compte de l'herborisation faite le 14 juillet à Haguenau.

Enfin , M. le docteur Jamain lit un rapport de la grande excursion au Hohneck , dirigée par MM. Godron et Kirschleger.

« C'avait été une grande affaire à Munster pour faire transporter les effets de 40 voyageurs au col de la Schlucht. L'aubergiste de Munster nous procura un *Leiterwagen* , voiture à 36 portières , pour les deux tiers de bagages ; l'autre tiers fut chargé sur l'impériale de notre omnibus.

M. Fr. Hartmann avait mis à notre disposition un *Wurst* à huit

places, que je fis occuper par ceux qui consentirent à marcher toujours et à renoncer à toute voiture, dans l'ascension du Hohneck. — Les trente-deux autres membres de l'omnibus suivirent la grande route de la Schlucht. Moi avec mes sept compagnons, parmi lesquels le professeur Chatin, de Paris, nous nous dirigeâmes au fond de la vallée d'Amphersbach, jusqu'au grand chantier communal; là, je renvoyai le *Wurst*, et puis nous montâmes le Schlittweg jusqu'au *Rothe-Rieth*, et de là au *Frankenthal*; après avoir visité l'étang nous grimpâmes sur le dos de notre colosse vosgien en récoltant force plantes alpestres; sur le haut-chaume nous rencontrâmes nos compagnons et dix membres vosgiens, parmi lesquels M. Mougeot fils. On monta au *Kopf* du Hohneck, pour bien jouir de l'admirable *panorama*; puis nous descendîmes à la source de la *Duchesse* (*Herzogin-born*) où vers midi nous commençâmes notre utile et indispensable collation. — Les bouteilles de vin se vidaient et nos provisions diminuaient rapidement, car nous étions exténués par une course de six heures d'ascension.

M. Jamain, en vrai Parisien, parle dans son rapport de l'eau-de-vie de Gentiane des Vosges; il croit que c'est une spéculation, qu'il trouve peu profitable au point de vue économique. En réalité on ne prépare l'eau-de-vie de Gentiane que comme médicament, dont nos montagnards savent apprécier les hautes vertus thérapeutiques, dans tous les genres de maladies catarrhales.

En quittant les *Spitzeköpf*, la Société se débanda pour se rendre à Retournemer, le rendez-vous général. Les uns descendirent par le chemin des Dames, les autres par le *Schüttel* (Chitelet des Lorrains). A six heures tout le monde était rendu à Retournemer. Le forestier Barthélemy debita ce soir 50 bouteilles d'excellente bière. On fit plusieurs promenades en bateau sur le lac, pour récolter le *Calla palustris*, le *Nufar minimum*, et sept à huit voitures étaient prêtes pour conduire les sociétaires, au nombre de cinquante, à Gérardmer, où les dernières voitures n'arrivèrent qu'à neuf heures à l'hôtel de la Poste et où un souper de 50 couverts était préparé. En qualité de vice-président j'eus l'honneur de présider ces *agapes* scientifiques, vû l'absence de M. Mougeot. Ce souper se transforma, au dessert, en séance; on délibéra sur ce qu'il s'agirait de faire le lendemain, si le père Mougeot n'arrivait pas. On décida qu'on irait lui rendre visite à Bruyères. — Heureusement que le lendemain matin, à neuf heures,

sa voiture l'avait amené à l'hôtel de la Poste. — La séance fut fixée à onze heures ; jusque-là nous naviguâmes sur le lac de Gérardmer pour récolter en masses compactes l'*Isoetes lacustris* et le *Littorella palustris*.

Le samedi , à deux heures , après un diner copieux , la Société se rendit au lac de Lispach , où l'on recueillit de bonnes plantes paludéennes.

A Lispach , la Société se sépara en deux groupes , l'un , qui s'en retourna par Longemer à Gérardmer ; l'autre , au nombre de huit membres , parmi lesquels je me trouvais avec M. le professeur Chatin , prirent la direction du col de Bramont et de Wildenstein. Dans un feuillet , inséré dans le *Courrier du Bas-Rhin* du 23 juillet , j'ai raconté cette délicieuse course , à travers un pays presque inconnu des touristes vosgiens.

Le dimanche matin le grand groupe de la Société se rendit à Remiremont , pour remonter la vallée de la Moselle jusqu'à Bussang , et de descendre la vallée de Saint-Amarin jusqu'à Thann.

M. Chatin fit encore , le dimanche soir , l'excursion au Ballon de Soultz , accompagné seulement de trois membres.

Le lundi 19 , quelques sociétaires firent , sous la direction de M. Kossmann , pharmacien à Thann , une charmante excursion au vallon du Steinbach et à l'Engelsburg.

Le 19 au soir , on se rendit à Mulhouse , où eut lieu le lendemain mardi , une séance sous la présidence de M. Cosson.

On y lut un mémoire sur les plantes usuelles de la Nouvelle-Grenade , par M. Triana.

M. Eug. Fournier lit un rapport sur l'herborisation faite le 17 juillet à l'étang et la tourbière de Lispach.

Après la séance , la Société va visiter , sous la conduite de M. Delbos , conservateur , les collections de la Société industrielle.

De Mulhouse on est allé le même jour à Bâle , où l'on ne s'est point arrêté , pour arriver encore le même soir du 20 juillet à Fribourg en Brisgau.

Le 21 de bon matin , la Société , conduite par M. le professeur De Bary , a visité et exploré le Kaiserstuhl , et le 21 au soir , à dix heures , on était de retour à Strasbourg.

Le 22 juillet , séance à Strasbourg sous la présidence de M. Fée.

Un secrétaire donne lecture d'une notice de MM. Timbal-Lagrange

et Loret, sur deux nouvelles espèces d'*Hieracium* des environs de Montpellier.

M. Duval-Jouve, inspecteur de l'Académie, lit plusieurs notices : 1° sur une curieuse déformation du tronc du Pin sylvestre, et 2° sur les *Equisetum* ou Prêles de France.

M. de Schoenefeld lit un mémoire de M. T. Puel, intitulé : *Etudes sur les divisions géographiques de la flore française*. M. Puel admet en France cinq grands centres de végétation, correspondant aux cinq grandes chaînes de montagnes : Pyrénées, Alpes, Auvergne, Jura et Vosges; puis les flores des grands fleuves : Rhône, Garonne, Loire, Seine et Rhin.

M. Lecoq répond aux considérations de M. Puel, que c'est à tort qu'il admet un si grand nombre de flores ou végétations spéciales en France; qu'il résulte de ses longues recherches à cet égard que la flore de France ne possède pas de plantes propres à son sol, et que l'on peut admettre trois régions : 1° la région méditerranéenne ou des Labiées-Caryophyllées; 2° la région des plaines et montagnes inférieures de l'Europe moyenne ou la région des Ombellifères et Crucifères; et 3° la région boréale ou alpine ou celle des Mousses et des Saxifrages, que tout le reste était du *luxé*.

M. Aug. Maugin rend compte de l'ascension du Ballon de Soultz. M. Maugin rend compte en même temps de la course de Lispach à Wildenstein, le 17; et la course de la matinée du dimanche 18, de Wildenstein par Wesserling à Thann. — Le même soir du dimanche, MM. Chatin, Jaubert et les deux frères Maugin firent l'ascension du Ballon par Goldbach, jusqu'à la Belchenhütte, où ils passèrent la nuit sur le foin. Le lundi matin ils eurent le bonheur de voir le plus splendide lever du soleil. Ils étaient de retour à Thann vers midi.

M. Henri Fournier lit un rapport sur une herborisation faite le 19 juillet aux environs de Thann et dirigée par MM. Cosson et Kossmann.

M. H. Marmottan lit une courte notice sur une herborisation faite aux environs de Bâle, le 30 juillet au soir. Le paysage *rhénan* est beaucoup moins beau à Bâle qu'à Strasbourg. A Bâle la culture a tout occupé, tandis qu'à Strasbourg il y a de vastes terres occupées par les saules, les peupliers et les aulnes.

M. Parisot rend compte de l'herborisation faite au Kaiserstuhl, le 21 juillet, et dirigée par M. le professeur De Bary, de Fribourg. Le rapport de M. Parisot est fort important à tous égards : Géologie,

Phytostatique, Flore. — M. Parisot insiste spécialement sur l'influence qu'exerce une proportion assez forte de carbonate calcaire, répandue dans la roche éruptive, sur la distribution des plantes.

M. Fée termine la séance par la lecture d'un discours qui a pour but de montrer combien les reproches que les gens du monde font à l'étude de la botanique sont puérils et ridicules.

M. Schœnefeld termine la séance en remerciant MM. Fée et Kirschleger du concours obligeant et dévoué qu'ils ont prêté à la Société.

La livraison 7^e du *Bulletin* est suivi de divers rapports sur des établissements scientifiques à Strasbourg, Mulhouse et Fribourg, par exemple :

Musée d'histoire naturelle de Strasbourg.

Jardin botanique de Strasbourg.

Herbier de M. Fée.

Collections de la Société industrielle de Mulhouse.

Jardin botanique de Fribourg.

La Robertsau et l'Orangerie à Strasbourg, par M. *Fréd. Piton*.

Notice nécrologique sur M. le D^r J. B. Mougeot, de Bruyères, par M. le comte *Jaubert*.

Rapports sur les *Etudes sur le pétiole des fougères*, par M. *Duval-Jouve*; — sur la *Notice* de M. *Parisot*, relative à la flore de Belfort; — sur la 1^{re} partie du 3^e volume de la *Flore d'Alsace*, par M. *Kirschleger*, relative de la végétation *rhenano-vosgienne*; — sur la *Flore forestière* de M. *Mathieu*, de Nancy.

Nous avons été obligé d'être très-concis et très-rapide dans l'appréciation de ce numéro du *Bulletin* de la Société botanique de France. Nous n'avons eu pour but que d'y rendre attentives les personnes qui voudraient connaître plus intimement nos régions vosgiennes. Un numéro de ce *Bulletin* est déposé au bureau de la *Revue d'Alsace* et à la bibliothèque de Colmar; toutes les bibliothèques publiques de Strasbourg le possèdent.

F. KIRSCHLEGER.

LÉGENDE.

LES VIEUX CHATEAUX DE RIBEAUVILLÉ.

Suite et fin ()*.

Rodolphe comprit alors que l'humanité aurait encore à traverser plus d'une phase politique, plus d'une journée de souffrance, avant d'arriver à cette époque fortunée, où la civilisation aurait pénétré assez profondément dans les masses, pour que chacun comprît, que le bonheur, le bien-être, la prospérité d'un peuple, dépendent, avant tout, du maintien de la paix, de l'union, des lois protectrices, obligatoires pour tous et librement votées. Il comprit bien qu'il agissait contrairement à ces principes; mais il se promit de réparer cet acte de violence, en consacrant tout le reste de sa vie au bonheur de l'humanité.

Tandis que l'imagination ardente du jeune chef voguait ainsi dans les nuages et se berçait de ces beaux rêves, la lune se levait au-dessus des vieux sapins de la Forêt-Noire. De son orbe mal arrondi jaillissait une clarté douteuse sur la plaine, à mesure que la modeste reine des nuits s'élevait vers les hauteurs étoilées du firmament et le beau fleuve du Rhin parut comme un miroir argenté, avec ses sinuosités sans fin et ses nombreux affluents.

« La belle nuit ! se disait Rodolphe ; quelle grandeur dans les œuvres du Créateur ! Quel ordre sublime, quelle harmonie dans la marche de ces astres innombrables ! Tout est si bien ordonné dans la nature, le Maître de l'univers a tout fait pour contenter l'homme et il ne sait pas jouir en paix des trésors dont il peut disposer. Dieu est

(*) Voir la livraison d'avril, page 176.

pour nous , plein de miséricorde , et cependant nous ne savons pas pardonner une offense ! Que m'a fait l'homme dont je vais tirer vengeance ? Rien , que ce qui se fait chaque jour dans le monde ! Il a sacrifié l'amour du prochain à son intérêt personnel. Oh ! si je savais qu'il rendit son épouse heureuse , qu'il gouvernât ses sujets en bon père de famille ? Mais c'est lui l'auteur des souffrances de mes malheureux compagnons. Point d'hésitation ! point de faiblesse ! Que son sort se décide ! »

Le nom de Roi des fifres avait été concédé à titre d'hérédité , par divers empereurs , aux puissants seigneurs de Ribeaupierre , et c'était pour rendre hommage et porter leur tribut à ces princes de l'harmonie , que chaque année , à jour fixe , tous les ménestrels des contrées environnantes se réunissaient à Ribeauvillé. Là , ils faisaient assaut d'habileté et concouraient pour les prix , qui étaient décernés aux plus habiles. Cette fête annuelle qui s'est continuée jusqu'à nos jours , s'appelait et s'appelle encore , la journée des fifres , (*Pfiffers-Tag*). Ce jour-là , on oubliait tout ; chagrins et soucis. On ne pensait qu'à la joie , aux jeux , à la danse. On n'entendait que chants et concerts parmi la foule innombrable qui se réunissait alors dans la dite ville.

La veille de cette fête , selon l'usage , tous les musiciens se réunissaient , entre onze heures et minuit , devant les châteaux de leurs suzerains , et les régalaient de joyeuses sérénades. C'est de cette vieille coutume que Rodolphe avait résolu de tirer parti , et l'obscurité le favorisant , il s'introduisit avec sa troupe dans le château de Girsperg , se faisant passer pour des ménestrels. Les portes leur furent ouvertes , comme il l'avait prévu , sans nulle méfiance.

A peine furent-ils dans l'intérieur de la place , que les sauvages compagnons de Rodolphe se jetèrent sur les soldats et les serviteurs du comte. Ils les désarmèrent et se rendirent maîtres du château ; ils allaient même le livrer au pillage , et commettre peut-être les plus grands excès , quand apparut la jeune épouse du comte Anselme.

Sa tête de vierge leur semblait entourée d'une auréole lumineuse , tant ses yeux brillaient de sainte inspiration. Sa vue calma ces hommes exaspérés , et c'est avec étonnement et respect qu'ils écoutèrent les paroles qu'elle leur adressa.

« Seigneur Rodolphe , dit-elle , combien grande est ma surprise , de vous retrouver , après une longue séparation , à la tête d'hommes

qui se sont introduits en traîtres dans notre paisible demeure, pour tout y saccager, et nous mettre à mort, peut-être ! Je croyais mieux connaître vos sentiments de justice et d'équité ? Oui, je vous croyais bon, noble et généreux ! Je vous estimais et je vous plaignais, comme un ami d'enfance, tandis que vous, vous voilà devenu mon ennemi. Et, que vous ai-je fait ? Que vous ont fait tous ces gens inoffensifs dont vous venez de vous emparer ?

« Avez-vous oublié que je n'ai fait qu'obéir aux ordres inexorables de mon père, en donnant ma main au comte de Girsperg ; mais que, devenue son épouse, j'avais à en remplir les devoirs sacrés, et à bannir des souvenir qui me furent bien chers. Je connais, hélas ! les défauts de mon époux ; je déplore les injustices et les duretés dont il s'est rendu coupable, et je cherche, autant qu'il est en mon pouvoir, à les réparer.

« Mais il ne doit compte qu'à Dieu seul de ses actions, et non à des hommes mal intentionnés, qui viennent à lui armés. Il était libre, seigneur Rodolphe, de m'épouser, puisque telle était la volonté de mon père, et la vengeance que vous venez exercer est injuste et indigne de vous !

« Le sort n'a pas voulu que nous soyons unis par les liens du mariage, il est vrai ; mais j'en souffre autant que vous, il faut nous résigner et pardonner, en portant nos regards vers le ciel. C'est là, qu'un jour, nous serons réunis à jamais, si nous avons bien rempli, ici-bas, nos devoirs de chrétien.

« Laissez-moi donc remplir la pénible tâche que m'imposent mes nouveaux devoirs. Séparons-nous amis et rappelez-vous encore une fois, qu'il est beau, grand et noble de savoir pardonner.

« Ce sentiment est digne de votre belle âme, tandis que vous vous dégraderez à mes yeux et aux yeux des autres, si vous persistiez à accomplir votre basse vengeance. Ordonnez donc à vos gens de cesser le pillage : je leur donnerai tout l'argent, toutes les provisions que nous possédons ici. Qu'ils aillent ailleurs en jouir en paix, qu'ils relèvent leurs demeures en ruines ; qu'ils cultivent leurs champs sous ma protection, et qu'ils élèvent leurs enfants dans les principes de la vertu et de la religion. S'ils font un bon usage des trésors qu'ils vont emporter, je n'en regrette pas la perte.

« Quant à vous, malheureux ami, je vous dis un long adieu ; ce n'est que là-haut que nous nous reverrons, car ces tristes entrevues

ne font qu'ouvrir des plaies à peine cicatrisées. Allez donc loin d'ici, chercher l'oubli, et des consolations que je ne puis plus vous offrir. »

Lorsque la voix d'un ange s'adresse au cœur humain, elle y vibre comme une musique céleste et y réveille des sentiments de justice, de générosité et de charité chrétienne..... C'est l'impression heureuse que firent sur l'esprit égaré de Rodolphe les douces paroles de la dame de Girsperg. Il se prit à admirer la noblesse de ses sentiments, et tout son ressentiment s'évanouit comme un songe. Ne voulant rien lui céder en générosité, il fit accepter à ses gens des conditions modérées d'arrangement.

C'est ainsi que, par son courage, la vertueuse épouse détourna l'orage qui menaçait d'engloutir sa maison. Elle, d'ordinaire si timide ! Elle qui profitait de l'ombre de la nuit, pour pratiquer sans bruit, sans ostentation, à l'insu de son époux sordide, les actes les plus louables de la charité ! Elle qui sortait, pendant que l'autre dormait, pour porter des consolations et des secours, dans la cabane du pauvre, et qui par là, avait déjà tari tant de larmes amères.

Oh ! mille fois louable la femme qui sait employer ses heures de loisir, à pratiquer la bienfaisance, à secourir l'infortune, et à faire l'aumône à l'indigent, sans blesser sa fierté, et sans le faire rougir de son état de misère. Est-il pour l'âme une jouissance plus pure ? Non, c'est une de celles que ne peuvent égaler les plaisirs des sens ; c'est une compensation heureuse aux chagrins inévitables de la vie. Et c'est ce que n'ignorait pas la noble épouse du comte de Girsperg, qui trouvait, dans la pratique des préceptes de la religion chrétienne, une douce récompense aux sacrifices qu'elle avait fait de son amour.

Tandis que ce drame émouvant se jouait dans la vaste salle d'audience du château, un autre, plus tragique encore, s'accomplissait dans les appartements du comte Anselme. Une révolution foudroyante s'était opérée en lui à la nouvelle de cette attaque nocturne et de la perte de ses trésors : il s'était alors rappelé ses crimes, ses exactions, et il avait craint ! Il avait tremblé, cet homme impitoyable, et son corps déjà épuisé de vieillesse n'avait pu supporter le coup qui le frappait. Il tomba frappé de mort et les soins du médecin ne purent le rappeler à la vie : il ne restait plus de lui qu'un froid cadavre.

La vertu triomphait et le crime était puni ! Peu de jours après, on déposait la dépouille mortelle du comte Anselme dans les sombres caveaux, où reposaient en paix les cendres de ses pères. Sa mort ne

fut suivie d'aucun regret ; pas une larme ne fut versée sur sa tombe. Cet homme , au cœur de fer , n'avait connu aucune des douces jouissances que répandent les bonnes actions sur le chemin de l'homme vertueux. Il avait su , moins encore , accomplir la haute et noble mission que le ciel confie à celui qui est né pour commander. Il ne connaissait qu'une chose , amonceler trésor sur trésor , quels que fussent les moyens pour y parvenir.

Mais Rodolphe , lui , sut s'arrêter à temps sur la pente dangereuse où mènent les mauvaises passions. Les sages paroles de la vertueuse châtelaine avaient frappé juste , et lorsqu'il eut appris la mort soudaine du vieux comte Anselme , il se montra plus confiant dans la justice divine. Cette justice , dont l'effet se montre tôt ou tard , dans tous les événements de la vie.

Pouvons-nous douter de l'amour du Créateur , quand nous voyons , chaque matin , s'élever majestueusement , du fond de l'immensité , le bel astre du jour ? Quand nous le voyons accomplir ce cercle tracé , pour vivifier la nature , pour faire croître les plantes , pour faire mûrir les fruits , pour réchauffer et faire revivre ces innombrables créatures , qui , depuis l'homme jusqu'au plus petit insecte , peuplent notre globe ?

Pouvons-nous douter de l'intervention du Créateur , nous , à qui il a donné l'intelligence , l'âme , ce don suprême , qui fait de l'homme le maître de tous les animaux ? nous à qui il a donné , comme maître de nos actions , la volonté libre , et non l'instinct de la bête ?

Mais revenons à notre histoire.

Une année s'était écoulée , et le deuil de la jeune veuve de Girsperg expirait. Malgré les hésitations de son père , elle était résolue d'accorder à Rodolphe sa main , quand la mort du seigneur de Ribeaupierre , qui survint d'une manière inattendue , vint écarter les derniers obstacles qui s'opposaient encore à cette union.

Depuis longtemps déjà la santé du seigneur de Ribeaupierre , souffrait des progrès de l'âge. Son corps usé par les excès de la table et les fatigues d'une existence agitée , s'affaiblit de jour en jour , jusqu'à ce que ses organes refusèrent de remplir les fonctions ordinaires de la vie.

Cet homme , qui avait été entouré , de son vivant , de flatteurs , d'esclaves , n'avait connu d'autres lois que sa volonté. Il n'avait eu devant lui que les honteux exemples du vice et de la corruption , qui

caractérise cette triste époque d'anarchie. Il n'avait appris à connaître que les jouissances grossières des sens, celles de l'ivresse et des festins. Ses journées se passèrent à la guerre, ou à la chasse. Son esprit inculte ne rêvait que la domination, et pour étendre son pouvoir, il sacrifia le bonheur de sa fille unique. Son cœur avait été inaccessible à la bonté, à l'amour. La crainte même de la mort et les larmes de sa fille, n'avaient pu le décider, dans ses derniers moments, à élever son âme vers Dieu.

L'abus qu'il avait fait de sa puissance et sa dureté, en firent, pour tous ses vassaux, un objet de crainte et de haine. Aussi, sa mort fut-elle regardée comme un bienfait de la Providence. Les vertus de sa fille, qui allait devenir leur souveraine, firent rentrer dans tous les cœurs l'espérance d'un meilleur avenir.

Le décès du sire de Ribeaupierre fit tomber tous les vastes domaines de cette maison et de ceux de Girsperg, dans les mains d'Anne, l'unique héritière. Rodolphe, devenu son époux, prit, de l'autorisation des princes d'Autriche, le titre de Sire de Ribeaupierre, et devint maître des trois châteaux et dépendances.

Après tous ces événements, Anne de Ribeaupierre n'aspirait qu'à se recueillir, avec le mari qu'elle aimait, dans l'isolement d'une vie paisible. Elle choisit pour habitation le plus moderne des trois châteaux, auquel on arrivait par de longues avenues plantées de beaux arbres. Tout autour de ses murs d'enceinte, on voyait de verts pâturages où broutaient les brebis et les génisses. Du côté de la plaine s'étendaient les vastes champs chargés d'épis et le long de la côte les vignes, dans lesquelles mûrissaient le doux riessling et le riant tokay, ces vins délicieux, qui font encore aujourd'hui la réputation de Ribeauvillé.

A l'entrée du château, on voyait un massif portail surmonté de l'écusson des Ribeaupierre. Cet écusson était lui-même soutenu par deux espèces de monstres, grossièrement sculptés dans la pierre. On montait par d'étroits escaliers en limaçon, éclairés par de faibles ouvertures, dans les vastes salles voûtées, où on trouvait quelques meubles sculptés, les portraits de famille et des armures de chevaliers. Tel était le séjour des jeunes époux.

Ils y vécurent heureux, ne cherchant que le bonheur de leurs vassaux, les gouvernant avec sagesse, justice et douceur. Le paysan, revenu à la vie paisible, releva sa demeure détruite. Les champs,

autrefois abandonnés , furent de nouveau cultivés , et étalèrent aux yeux des visiteurs une belle végétation. Les étables se garnirent d'un bétail productif , les granges reçurent les gerbes de blé , les tonneaux vides se remplirent d'un vin généreux. Le travail agricole fit place aux dévastations des soudards , et la contrée fut purgée des maraudeurs qui la ravageaient auparavant. Le commerce et l'industrie se développèrent , un nouveau bien-être s'établit , et tous bénirent ce retour inattendu de la prospérité et de la liberté civile. Ces biens si précieux , que rendent plus chers encore de longues années de souffrances , d'oppression et de servage. Jeunes et vieux , tous se découvraient respectueusement au passage de l'heureux couple qui leur avait rendu la sécurité et le bien-être. Ces âmes nobles goûtaient, de leur côté , les jouissances les plus pures : ces jouissances incomparables que versent dans le cœur du philanthrope les pratiques de la charité et de l'amour du prochain.

Ouvrez les pages de l'histoire , et vous y trouverez une foule d'exemples pareils à celui que nous venons de décrire. Toujours vous verrez que le despotisme a enfanté la misère et la décadence des peuples. Tandis qu'un gouvernement sage , modéré , élu librement , basé sur la justice et la force des lois , relève une nation , la fait craindre , respecter , développe son intelligence , et verse dans son sein le bien-être. Souvent aussi , vous y verrez des peuples plongés dans la plus grande détresse , secourus , d'une manière inattendue , par la Providence , qui leur envoie un de ses élus , pour rétablir l'ordre , la tranquillité ; faire respecter les lois religieuses et civiles , protéger le faible contre le fort ; encourager le travail et combattre l'égoïsme.

Heureux celui qui reçoit du Maître suprême une pareille mission , et qui sait bien la remplir ! Heureux aussi le peuple qui goûte les bienfaits d'un gouvernement paternel , comme celui de Rodolphe et d'Anne de Ribeaupierre. Un gouvernement qui donne à l'esprit public une noble impulsion , qui inspire le respect des lois , détruit les mauvaises passions , encourage le travail , protège l'agriculture , le commerce et l'industrie. Un gouvernement , en un mot , qui répand la paix , l'union , le progrès et le bien-être parmi toutes les classes de la société.

MATHIEU RISLER , père , de Cernay.

BIBLIOGRAPHIE.

RECHERCHES SUR L'ÉQUIVALENT MÉCANIQUE DE LA CHALEUR, *présentées à la Société de physique de Berlin*, par GUST. AD. HIRN, ingénieur civil. — Colmar et Paris, 1858.

Il pourrait paraître étrange que je me sois chargé de rendre compte d'un ouvrage traitant d'une matière qui n'est nullement de ma compétence. Je ne suis, en effet, assez expert ni dans les mathématiques, ni dans la physique pour être à même de porter un jugement sur un traité de *l'équivalent mécanique de la chaleur*. Du reste la valeur du livre de M. Hirn ne peut plus être mise en question. Elle a été hautement et publiquement constatée par une autorité qui recommande le respect et la confiance. La Société de physique de Berlin, en *considération du zèle, de la sagacité, de la persévérance et de l'adresse dont M. Hirn a fait preuve dans ses recherches*, (termes dont s'est servi M. du Bois-Reymond, président de la dite Société, dans la lettre par laquelle il a indiqué à M. Hirn le résultat du concours. V. Préf. du livre de M. Hirn, p. vii), a accordé à son mémoire une récompense méritée. Après ce témoignage éclatant rendu à cet ouvrage, que pourrais-je en dire, moi, si peu au fait de la matière dont il traite ? Rien assurément sur toute la partie du livre dans laquelle il est question de l'équivalent mécanique de la chaleur. Mais cette partie est suivie d'une autre dans laquelle l'auteur, en s'appuyant de sa théorie sur le calorique, entre dans des considérations philosophiques d'un ordre très-élevé. C'est cette partie de l'ouvrage qui, n'étant pas étrangère à mes études habituelles, a particulièrement fixé mon attention, et que je désirerais faire connaître au public éclairé.

J'avoue que j'ai éprouvé une vive satisfaction à voir un géomètre, un physicien s'élever au-dessus du terrain de l'observation pour aborder des questions spéculatives d'une portée immense, et pour battre en brèche deux doctrines que, d'accord avec l'auteur, je considère comme également erronées, également pernicieuses ; je veux parler du Panthéisme, et du Matérialisme.

Ce n'est pas sans raison que l'on a reproché aux savants de nos jours , surtout à ceux de la France , de se concentrer trop exclusivement dans les spécialités de leurs études et de trop perdre de vue les questions générales , les vues philosophiques par lesquelles ces spécialités se rattachent à l'ensemble des connaissances humaines. C'est là , sans doute , une conséquence des progrès mêmes que la science a faits dans les temps modernes. Les diverses branches de savoir ont pris , chacune un tel développement que l'intelligence humaine suffit à peine pour en embrasser une seule. Cependant comme M. Hirn le remarque avec beaucoup de justesse (p. 259) : « à mesure que chaque science s'est développée , à mesure que le cercle des faits particuliers qu'elle renfermait s'est agrandi , elles se sont rapprochées les unes des autres , leurs limites , très-tranchées , se sont confondues. Les faits d'abord classés nettement dans l'une d'elles sont bientôt devenus communs , ou du moins tributaires des sciences voisines. » Il s'en suit qu'on ne saurait approfondir une seule science sans se rendre clairement raison des relations dans lesquelles elle se trouve avec les sciences connexes. D'ailleurs , toutes ne sont que les éléments de la science universelle dont le couronnement est la métaphysique. Rien de plus injuste que le dédain que professent aujourd'hui bien des personnes d'ailleurs instruites , à l'égard de la spéculation philosophique. C'est par elle que l'intelligence s'élève aux hauteurs les plus sublimes ; c'est elle qui lui ouvre les vues les plus étendues ; c'est elle , enfin , qui fournit la solution des problèmes les plus ardues. Les sciences d'observation risquent de se dessécher , de se matérialiser , lorsqu'elles se tiennent éloignées des questions spéculatives. D'autre part , il est certain que la métaphysique devient vague , nébuleuse , qu'elle construit ses théories en l'air , lorsqu'en en appelant à une intuition immédiate , mystique , elle se sépare du domaine de l'observation. Les sciences exactes doivent fournir à la philosophie les données qui lui servent de point de départ , la philosophie , à son tour , doit éclairer les sciences d'observation des lumières qu'elle élabore , assigner à chacune d'elles sa place dans l'ensemble des connaissances humaines , rattacher les faits qu'elles renferment aux idées les plus sublimes et porter à leur dernière solution les problèmes qu'elles font naître.

Félicitons donc M. Hirn de n'avoir pas craint , en parlant de la nature du calorique , d'aborder plusieurs des questions métaphysiques

les plus élevées ; félicitons-le surtout d'être résolument entré en lutte avec le Panthéisme et le Matérialisme , qui aujourd'hui de nouveau exercent sur tant d'intelligences une fascination regrettable et qui , partout où ils ont été accueillis , ont produit des conséquences funestes.

En parlant de l'origine du Panthéisme et du Matérialisme , l'auteur les explique l'un et l'autre par le désir naturel de tout simplifier , de ramener tout à l'unité finale. « Les mouvements de tout genre , dit-il (p. 272 et suiv.) , les variations , les modifications , les altérations infinies , que nous apercevons dans ce qui nous entoure et en nous-mêmes , font naître en nous presque instinctivement la notion générale de la force. On a compris , dès l'origine , qu'une force quelconque ne peut se manifester que par l'attraction et la répulsion des parties qui se meuvent , qui varient , qui s'altèrent. — Et le désir de simplifier a fait admettre qu'il pourrait bien n'exister qu'une seule et unique force universelle pénétrant tous les êtres. — L'hypothèse d'une seule force ne suffisait pas encore à notre désir de simplifier. Les corps évidemment ne se meuvent , leurs parties ne se joignent ou ne se disjoignent que sous l'empire d'une attraction ou d'une répulsion réciproques. De quelque manière qu'on explique d'ailleurs celles-ci , les corps évidemment n'existent comme tels qu'en vertu d'une ou de plusieurs forces qui les pénètrent. On a promptement étendu à la matière elle-même , pondérable et inerte des corps , ce qui ne peut être vrai que pour ceux-ci dans leurs formes , et l'on a admis que la matière n'existe qu'en vertu d'une FORCE. »

Que le Panthéisme soit né du désir instinctif de tout ramener à l'unité finale , on ne saurait en douter. Mais en me rappelant les différents systèmes panthéistes enfantés par la philosophie de l'antiquité ou par celle des temps modernes , il me semble qu'ils s'expliquent moins par la réduction de tous les phénomènes naturels et finalement de la matière même à une force unique , que par le désir de résoudre la contradiction qui paraît régner entre le fini et l'infini. Il est impossible de concevoir un monde fini sans admettre un principe infini. Mais comment concevoir l'infini , l'absolu , à côté d'un monde fini , contingent ? La réalité d'un univers fini ne pose-t-elle pas des limites au principe infini , et pouvons-nous encore considérer comme infini , absolu ce qui rencontre des limites ? Pour faire disparaître cette difficulté , pour concilier le fini avec l'infini , la métaphysique procède de deux manières inverses mais aboutissant au même

résultat : Elle a laissé le fini absorber l'infini (Tout est Dieu), ou l'infini absorber le fini (Dieu est Tout).

Quant au Matérialisme l'auteur remarque que c'est le même désir d'arriver partout à l'unité qui y a conduit plusieurs penseurs. En effet, choqués de la distinction que l'on fait habituellement entre l'esprit et la matière, et voyant l'influence que les conditions perpétuellement changeantes du corps exercent sur la pensée et la volonté, ils en ont inféré : Qu'un principe immatériel existant spécialement n'est qu'une fiction ; qu'il n'existe réellement qu'une chose, à savoir la matière, et que les opérations attribuées communément à l'esprit ne sont que les effets des forces inhérentes à la matière et résultant des combinaisons organiques. Sans nier que le Matérialisme puisse s'expliquer de cette manière, l'auteur remarque, qu'il existe une cause secondaire qui y a donné lieu. Du fait que le plus grand nombre des choses sur lesquelles l'homme pense sont délimitées et, par suite, finies, qu'elles peuvent se représenter sous formes de figures, d'images, on a inféré qu'il n'existe rien qui ne puisse être représenté de cette manière ; que, par conséquent, il n'y a de réel que le fini. Après avoir nié tout ce qui n'est ni fini, ni limité, on est revenu au point de départ lui-même ; et comme il est impossible de représenter l'activité de la pensée, de quelque imagination que l'on soit doué, on a aboli d'un trait de plume cette activité pour y substituer de simples vibrations de la matière cérébrale (p. 276).

Je ne sais s'il y a eu réellement des penseurs qui de cette manière ont été amenés au Matérialisme. Ce qui est certain c'est que le Matérialisme moderne allemand qui compte un assez grand nombre de disciples fervents et qui a produit une sensation aussi grande que pénible, procède d'autres principes. Selon lui tout ce qui existe dans l'univers peut être réduit à deux choses, à savoir : à la matière et à la force. Sans se douter qu'il y a une grande différence entre matière et substance, sans songer à examiner s'il n'y a pas des substances d'ordres fort différents, doués les uns de forces qui sont complètement étrangères à d'autres, il conclut de son principe par un véritable *salto mentale* : Que les opérations de la pensée de même que celles de la volonté et les mouvements de la sensibilité ne sont que les effets de la matière sensible, pondérable et des forces qui lui sont immanentes, ou qui résultent de sa combinaison organique dans le corps humain.

L'auteur de l'ouvrage que nous annonçons, quoiqu'il ait fait des sciences exactes l'objet de ses études toutes spéciales, est loin cependant de confondre le fini avec l'infini, ou de n'admettre d'autre réalité que celle du fini et de la matière. Tout au contraire il se déclare l'adversaire décidé du Panthéisme et du Matérialisme. C'est de ce dernier surtout qu'il s'occupe; il le soumet à un examen approfondi et lui oppose une série d'arguments d'autant plus forts qu'ils sont basés sur des faits plus irrécusables.

Les raisonnements de l'auteur, dont la sagacité et la profondeur m'ont singulièrement frappé, partent de la nature du calorique dont l'équivalent mécanique fait le véritable sujet de son livre.

Qu'est-ce que c'est que le calorique ?

« Pendant bien longtemps, dit-il (p. 264), les physiciens ont cherché à attribuer le calorique à un fluide matériel universellement répandu, tendant, en vertu d'une répulsion propre à ses parties, à se mettre partout en équilibre, existant dans le vide et dans l'intérieur des corps dont il tend à écarter et dont il écarte en effet les molécules chaque fois que, par le fait d'une cause quelconque, l'équilibre calorifique vient à être rompu. — Cette doctrine, ainsi d'ailleurs que ses congénères, étendues aux autres principes impondérables, a toujours été défectueuse. En dépit du génie et des efforts de quelques uns des physiciens qui l'ont soutenue et qui en ont tiré tout ce qu'il est possible d'en tirer, elle n'a jamais pu expliquer tous les phénomènes déjà connus. Aujourd'hui elle est en réalité devenue tout-à-fait insoutenable. »

C'est ce que l'auteur prouve par deux phénomènes qui lui semblent trancher la question d'une manière radicale et sur lesquels il entre dans des détails intéressants.

Mais si le calorique n'est pas un fluide matériel, quelle est donc sa nature ? Pour répondre à cette question, l'auteur commence par rappeler que de même que la lumière à laquelle il est intimement uni le calorique se propage dans les espaces stellaires. Or la propagation de l'un et de l'autre ne saurait s'expliquer que par la théorie des ondulations. Mais s'il en est ainsi les espaces stellaires doivent être remplis de quelque chose susceptible de vibrer. Ce serait donc une erreur grossière que de croire que les intervalles immenses qui séparent les astres présentent un vide absolu; non moins grand serait notre erreur si nous admettions que ce qui remplit ces espaces est

une matière quelconque. Une des propriétés essentielles de la matière c'est l'inertie et la pesanteur. Or il est impossible d'admettre que le principe remplissant les espaces stellaires et susceptible de vibrer soit doué de cette double propriété puisque, dans ce cas, la résistance qu'il opposerait aux planètes retarderait nécessairement leur mouvement et aurait pour conséquence ultérieure leur rapprochement indéfini du soleil.

De tout cela l'auteur conclut que les espaces stellaires sont remplis d'un principe ou d'une substance non inerte, non pesante, par conséquent immatérielle mais susceptible de vibrer et qui, par ses ondulations, produit le calorique et la lumière. Il se sert pour la désignation de ce principe d'un terme usité souvent dans ce sens, c'est le mot *éther*.

Selon l'auteur il n'y a absolument que cette explication de la nature du calorique qui puisse nous rendre raison de sa propagation à travers les corps diathermanes et dans les corps non diathermanes (rayonnement et conductibilité). Ce n'est donc pas, lorsque le calorique traverse un corps sous forme rayonnante, la matière des corps qui vibre et transmet l'ondulation calorifique, mais un principe particulier faisant partie constituante du corps renfermé en lui, et distinct de la matière pondérable et inerte.

Cette même nature du calorique l'auteur la constate par la puissance de tirer la matière du repos et de l'y faire rentrer, de se manifester comme *force*.

Ce qu'il dit du calorique s'applique rigoureusement, non-seulement à la lumière, mais aussi à l'électricité. « (p. 289) Il n'est pas plus possible d'expliquer par des vibrations matérielles la moindre manifestation de ces principes que cela n'est possible pour le calorique. »

De ces données l'auteur tire une conclusion d'une portée immense : (p. 295) C'est qu'il existe dans l'univers deux principes de nature tout-à-fait différente, la *matière pondérable*, inerte, principe passif, non qu'elle soit passive dans son essence, car elle ne pourrait alors pas se trouver en relation avec les substances, mais simplement parce qu'un point matériel ne saurait se modifier, se mouvoir qu'à la condition d'être mis, par un *intermédiaire*, en rapport d'équilibre avec un autre point matériel, séparé de lui par un intervalle sensible, et la *substance* universellement répandue, impondérable, principe intermédiaire qui, par son activité et son mouvement donne lieu à la

lumière, au calorique, à l'électricité, même à la gravitation. Cette substance est essentiellement illimitée, *indéfinie*, tandis que la matière apparaît toujours sous une forme finie, limitée, localisée.

Ces deux principes concourent pour former ce que nous appelons corps. Chaque corps dans son intérieur est matière, et en même temps substance, puisque ses parties intégrantes matérielles réagissent les unes sur les autres à distance. En-dehors des corps, il n'y a plus que substance pure.

En décomposant ainsi l'univers tout entier en deux substances, l'auteur ne pouvait pas échapper à deux questions également importantes. La première est celle de savoir, si la matière est indéfiniment divisible? L'autre: s'il n'existe qu'une seule et unique matière, une seule et unique substance intermédiaire?

Quant à la première de ces questions l'auteur la laisse indécise, sur l'autre il se prononce de la manière suivante: (p. 300) « La matière proprement dite peut et doit logiquement être considérée comme composée d'individus spécifiquement différents entre eux, mais ayant tous des attributs communs qui les rangent dans une seule et même classe. La substance intermédiaire peut aussi être logiquement subdivisée en individus coexistants et capables de se manifester chacun d'une manière qui lui est propre; mais ici la nécessité de la subdivision n'est pas encore évidente par elle-même. Tout ce qu'il est permis d'affirmer pour le moment, c'est que si la gravité, l'attraction moléculaire, la lumière, le calorique, l'électricité, sont effectivement des manières d'être et des modes d'activité d'une seule et même substance intermédiaire universelle, il n'y a du moins aucun fait qui jusqu'à présent le démontre. D'un autre côté, il y a déjà un certain nombre de faits qui doivent nous faire pencher vers une idée contraire, vers une classification de la substance intermédiaire en individus distincts. »

Avant d'aller plus loin, arrêtons-nous un instant aux conclusions auxquelles l'auteur, par une série de raisonnements rattachés à la nature du calorique, a été successivement amené. Elles donnent assurément une large satisfaction au désir que nous avons constaté dans l'intelligence humaine, de tout simplifier et de tendre partout à une unité finale. Mais elles semblent, en même temps, éteindre toute vie dans la nature, anéantir la merveilleuse beauté dont elle est ornée, fondre en un affreux chaos l'infinie multiplicité d'êtres qui la com-

posent. En nous plaçant au point de vue auquel elles nous élèvent notre regard plonge dans un abîme ténébreux dans lequel nous n'apercevons plus que deux principes se pénétrant de mille et mille manières — la matière et la substance universelle. Ne nous effrayons pas de cette apparente dissolution de la nature ; sachons, au contraire, gré à l'auteur de nous avoir ménagé une échappée à travers les phénomènes de la nature devant lesquels s'arrête notre observation. Suivons-le plus loin ; il saura nous faire découvrir de nouveaux principes répandant la vie dans ce chaos , tirant de leur abîme les innombrables êtres qui animent la nature et faisant naître, dans ceux de ces êtres qui se trouvent à la tête de la création visible , la pensée et la volonté libre.

Cependant , avant de suivre l'auteur plus loin , qu'il me permette de faire , sur ce qu'il nous a enseigné jusqu'ici , deux observations. Il me semble qu'il a eu tort de se servir du mot de *substance* pour désigner spécialement les principes impondérables universellement répandus dans l'univers. Le mot *substance* signifie *ce qui subsiste* , ce qui demeure invariablement dans les êtres au milieu de toutes les transformations qu'ils subissent. Entendu dans ce sens , ce mot s'applique tout aussi bien à la matière qu'aux principes intermédiaires. Dès lors nous arrivons à distinguer dans l'univers , comme formant ses principes constitutifs, deux substances, l'une inerte, pondérable, et apparaissant sous des formes limitées ; l'autre impondérable, illimitée , et répandue dans toute l'étendue de l'espace.

Si cette observation , qui ne concerne , au fond , que la terminologie de l'auteur, peut paraître de peu d'importance , la seconde que je me permets de lui adresser me semble être d'autant plus grave. Elle se rapporte à la force. Selon l'opinion de l'auteur la *matière* n'est point douée de force ; la force est un principe externe à elle , distinct d'elle et qui fait que deux ou plusieurs points matériels s'attirent ou se repoussent , se meuvent s'ils sont libres , se constituent en corps. Toutes les forces de la nature appartiennent, selon lui, à la *substance intermédiaire*. Celle-ci agit essentiellement comme puissance dynamique. Cependant l'auteur ne la confond pas avec la force même ; tout en admettant qu'elle seule se manifeste comme force , il lui attribue encore d'autres qualités tout aussi spécifiques et qui en font des agents de relation (lumière , chaleur , électricité). J'avoue qu'ici je ne saurais me ranger de l'avis de l'auteur. La force me semble être

un attribut aussi bien de la matière pondérable, que de la substance impondérable. La qualité d'être pondérable atteste dans la première la présence de la force d'attraction ou de gravitation ; toutes les affinités chimiques de la matière indiquent des forces qui résident dans elle. Si la matière était dépourvue de force elle ne pourrait pas même entrer en relation avec la substance intermédiaire. Ce qui est ne devient objet de notre connaissance qu'autant qu'il se manifeste ; mais toute manifestation d'un être suppose en lui l'action d'une force quelconque. En poussant jusqu'aux dernières limites l'analyse des êtres, on arrive finalement à deux principes inséparables l'un de l'autre, à savoir : la substance et la force. Partout où il y a substance, il y a aussi force et toute force n'est concevable qu'autant qu'elle réside dans une substance. C'est par leurs forces que les diverses substances entrent en relation les uns avec les autres, s'attirent, se repoussent, se combinent ou se séparent. Tous les phénomènes de la nature, ceux même des intelligences, sont le produit des forces dont les êtres sont animés.

Jusqu'ici le Matérialiste le plus décidé pourrait marcher de concert avec l'auteur et adopter toutes ses conclusions. Mais à partir de ce point, il serait obligé de s'en séparer. Selon lui, il n'existe dans le monde que deux choses, à savoir *la matière* (il applique ce terme indifféremment à la substance pondérable et à la substance impondérable) et *la force*. Il n'admet dès lors aussi d'autres forces que celles qui sont inhérentes à la matière, à savoir : les forces mécaniques, physiques et chimiques. Selon notre auteur, l'observation de la nature nous fait découvrir des principes qui diffèrent par des propriétés essentielles et des forces spéciales de ceux jusqu'à présent constatés.

« Le corps d'un être vivant quelconque ne saurait être assimilé à un corps ordinaire détaché de la surface de la terre. Celui-ci est, ou du moins peut être homogène dans toutes ses parties ; il peut être divisé en fragments qui, dans de certaines limites du moins, ne diffèrent de l'ensemble qu'en dimension ; il est *un*, il reste, ou du moins il peut rester indéfiniment dans le même état, tant qu'une cause étrangère ne vient pas du dehors rompre l'équilibre de ses parties. Celui-là au contraire n'est nullement homogène, et l'homogénéité semble entièrement opposée à sa loi d'existence ; il est formé d'organes distincts qui ont tous une fonction propre à remplir et dont on ne pourrait les priver sans le faire cesser d'être ce qu'il est ; le repos

interne des parties constituantes est encore en opposition formelle avec la loi d'existence de l'être vivant qui naît d'un germe, grandit et se développe au dépens des éléments du milieu ambiant, et chez qui le repos des parties intégrantes, constituantes, ne saurait exister un instant infiniment petit sans entraîner la mort, terme final et fatal de tout être vivant, terme où le corps vivant devient un corps ordinaire, entièrement semblable à ceux du monde physique. » (p. 302).

Ces réflexions sont d'une justesse frappante. Elles autorisent parfaitement l'auteur à demander : (p. 303) « Sont-ce les forces et les éléments matériels qui, par leurs unions diverses, leurs relations multiples, par leurs manifestations les plus variées, peuvent expliquer à elles seules la formation et les fonctions d'un être vivant ? »

Comment répondrons-nous à cette question ? L'auteur ne balance pas d'y répondre négativement ; et quel est la personne non prévenue d'avance par une opinion préconçue qui ne lui donnerait, à cet égard, son parfait assentiment ?

BRUCH,

doyen de la faculté de théologie de Strasbourg.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

L'ANNÉE SCIENTIFIQUE ET INDUSTRIELLE, par *Louis Figuier*. Troisième année, 1858. — Paris, Hachette et C^{ie}, 2 volumes.

« Les hommes se succèdent, la science s'accroîtra », a dit Bacon. Ces paroles du célèbre philosophe anglais trouvent leur confirmation dans les deux volumes devenus nécessaires pour enregistrer le mouvement scientifique de 1858, tandis que pour les années précédentes un seul volume suffisait. C'est qu'aussi cette année 1858 a été d'une fécondité extraordinaire en événements scientifiques. Quelle moisson d'observations pour l'astronomie ! Deux éclipses de soleil, une pour chaque hémisphère ; six nouvelles planètes et l'une des plus belles comètes qu'on ait jamais vues. Les autres branches des connaissances humaines sont à l'avenant ; on dirait que les phénomènes grandioses du ciel ont agrandi l'esprit inventif et entreprenant sur la terre, car il n'est question que de travaux capables de changer la face du monde : — Percement de l'isthme de Panama pour faire pendant au canal de Suez, tunnel sous les Alpes, construction d'un navire géant, le *Léviathan*, etc. — Même esprit de progrès et même hardiesse dans les

sciences physiques et naturelles, la médecine, l'agriculture, la mécanique, la statistique, etc. — Nous croyons inutile de donner une analyse détaillée de tous les matériaux contenus dans ces deux volumes; tout le monde les lira. Inutile aussi de dire que M. Louis Figuier est toujours à la hauteur de sa mission de vulgarisateur scientifique. Pourtant nous ne pouvons nous décider à quitter ce livre sans lui emprunter quelques pages qui ont pour nous un intérêt tout spécial: elles sont consacrées à la mémoire d'un des plus illustres enfants de l'Alsace.

Nous copions textuellement :

« *Laurent et Gerhardt devant l'Académie des sciences avant et après leur mort.* (Tome II, page 331).

« On a vu dans le chapitre précédent (Prix des Sociétés savantes) que le prix Jœcker, pour le perfectionnement de la chimie organique, avait été partagé entre la veuve de Laurent et celle de Gerhardt.

« Le compte rendu officiel de cette séance, publié par l'Académie, s'énonce en ces termes à propos de ce prix :

« Tous ceux qui ont lu ces lignes et qui connaissent la question, ont été remplis, à cette lecture, de surprise et de tristesse. M. Auguste Laurent ! M. Charles Gerhardt ! Hélas ! ils ne sont plus. Ils sont morts tous les deux, morts dans la force de l'âge et du talent, victimes de leur zèle passionné pour la science, tristes et véritables martyrs. Ce n'est donc pas à Laurent et à Gerhardt, c'est à leurs veuves et à leurs enfants que cet hommage s'adresse ; ces couronnes suprêmes seront déposées sur deux tombeaux. Le compte rendu officiel de l'Académie des sciences aurait pu être plus explicite et plus exact, et dire que c'était aux veuves de deux savants illustres que s'adressait cet hommage tardif et mérité. Quand l'Académie française déposa sur la tombe d'Ozanam une glorieuse couronne, elle paya le plus sincère tribut de condoléances et de consolation à sa veuve et à ses enfants.

« Mais ce manque de sincérité que nous prenons la liberté de relever dans l'énoncé public qui accompagne la proclamation de ces prix, est un point bien secondaire, si nous rapprochons le rôle pris par l'Académie, après la mort de Laurent et de Gerhardt, de ses rapports avec ces deux savants pendant leur vie. Il est pénible de penser que si l'Académie des sciences eût accordé à Laurent et à Gerhardt, de leur vivant, les témoignages d'honneur qu'elle leur décerne après leur mort, si elle eût tendu à ces deux hommes illustres et malheureux la main secourable qu'elle n'ouvre que sur leur monument funèbre, ils vivraient sans doute aujourd'hui tous les deux, ils continueraient tous les deux de consacrer à la science et au pays le noble tribut de leurs efforts et de leur talent. Ce que nous exprimons ici, ce ne sont pas de vaines paroles arrachées par l'amertume des regrets ; ce sont des faits certains, avérés, connus de tous les savants, tant en France qu'à l'étranger, où ils ont excité une impression profonde et déplorable. Si Auguste Laurent eût obtenu en 1851, de l'Académie des sciences, d'être désigné au gouvernement comme candidat à la chaire de chimie au Collège de France, si Charles Gerhardt eût reçu de cette même Académie ce prix Jœcker qu'il avait si longtemps espéré, parce qu'il en était le plus digne, nul doute que ces deux hommes, animés par le vif sentiment du bonheur et de la force que fait naître en nous la satis-

« faction des légitimes désirs, n'eussent été conservés pendant de longs jours à la science qu'ils servaient avec tant d'éclat.

« Un coup-d'œil rapide jeté sur l'existence et les fortunes diverses de ces deux savants, que la postérité réunira dans une admiration commune, comme ils furent réunis de leur vivant par une amitié constante et par l'uniformité de leurs vues scientifiques, justifiera suffisamment ce que nous venons d'énoncer. On déplore souvent que l'organisation scientifique actuelle laisse dans l'abandon et arrête dans leur carrière les hommes les plus éminents. Il est bon de montrer, par un exemple d'une triste éloquence, combien ces observations sont fondées. »

Nous supprimons les lignes qui concernent Auguste Laurent et nous passons de suite à celles qui concernent notre malheureux compatriote.

« Aux funérailles de Laurent on remarquait avec tristesse l'attitude sombre de Charles Gerhardt. Le noble ami de ce regrettable savant entrevoyait-il que deux ans après, le même sort l'attendait, et qu'il tomberait à son tour frappé comme Laurent et par les mêmes causes ? Tel était pourtant le sort réservé au second chef de la nouvelle école chimique qui est en honneur aujourd'hui dans toute l'Europe savante.

« Doué d'une incroyable énergie de travail, Gerhardt était arrivé, en pleine jeunesse, à la renommée scientifique. Après avoir étudié la chimie en Allemagne, dans l'école de Liebig, il avait été nommé, à vingt-deux ans, professeur de chimie à la Faculté des sciences de Montpellier. Professant les doctrines de Laurent, constamment occupé à les corroborer par ses recherches, il partagea avec lui l'honneur de créer l'école chimique unitaire.

« Gerhardt professa quatre ans la chimie à Montpellier, mais le séjour de la province convenait peu à son génie entreprenant. Convaincu qu'il ne pourrait poursuivre à Montpellier les travaux et les idées qu'il voulait faire prévaloir dans la science, il se décida à aller rejoindre à Paris son ami et son collaborateur, Laurent, pour continuer avec lui les travaux projetés. Le congé de deux ans qu'il avait obtenu étant expiré, il refusa d'aller reprendre son poste en province, et son ardeur pour la science l'emportant sur les nécessités mêmes de pourvoir à l'existence de sa famille, il donna sa démission de professeur à la faculté des sciences de Montpellier.

« Se trouvant à Paris sans position, Gerhardt fonda une école de chimie pratique qu'il dirigea quatre ans. C'est dans cet intervalle qu'il mit au jour ses plus beaux travaux et qu'il commença la publication de son grand Traité de chimie organique.

« Son école pratique de chimie ne lui fournissait pourtant que de bien insuffisantes ressources. Cet éminent chimiste si admiré à l'étranger, cet ancien professeur de l'Université, frappait en vain à toutes les portes officielles pour obtenir le droit de continuer ses travaux. Mais il n'appartenait pas à l'Institut, aucune porte ne s'ouvrit.

« Gerhardt conçut pendant longtemps un espoir qui était, d'ailleurs, bien peu partagé par ses amis. Il avait mis son dernier recours dans ce même prix Jœcker dont l'Académie vient d'accorder une partie de la rente à sa veuve. Provenant de la dotation testamentaire d'un médecin étranger, le docteur Jœcker, Suisse de nation, qui avait acquis une fortune immense en Amérique par la pratique de la chirurgie, ce prix consistait en une somme de 200,000 francs, dont le revenu devait être employé annuellement, par l'Académie, à récompenser l'ouvrage le plus utile à la chimie organique. Comme ce prix, fondé en 1851, n'avait pas encore été décerné en 1856, les revenus accumulés comptaient une somme de plus de 50,000

« francs qui aurait dû être accordée à l'heureux lauréat. Gerhardt nourrissait l'espoir d'atteindre à cette brillante rémunération, et qui eût mérité mieux que lui ce prix décerné « pour l'ouvrage le plus utile à la chimie organique ? » Il nous semble encore l'entendre supputer l'emploi de cette allocation brillante pour la création de vastes laboratoires de chimie, pour l'organisation de son école, pour son installation définitive. Mais le triste souffle de la réalité ne devait pas tarder à emporter ces rêves de bonheur. On ne pouvait supporter l'idée à l'Académie des sciences, de voir un jeune chimiste ainsi porté d'un seul bond à la fortune, c'est-à-dire à l'indépendance.

« C'est au gouvernement actuel qu'appartient le mérite d'avoir tiré Charles Gerhardt de la position inférieure où il languissait. Le 25 janvier 1855, le ministre de l'instruction publique le nomma à la fois titulaire de deux chaires de chimie : à la Faculté des sciences et à l'Ecole de pharmacie de Strasbourg. Renonçant à poursuivre l'Académie et les savants de Paris de ses sollicitations inutiles, Charles Gerhardt accepta la position honorable que le gouvernement lui faisait dans sa ville natale.

« Au mois d'août 1856, dix-huit mois seulement après son arrivée à Strasbourg, où il avait activement repris le cours de ses travaux, Gerhardt succomba inopinément au milieu de ses collègues et de ses amis, stupéfaits de cette fin soudaine. Il mourait à quarante ans. On a dit qu'il est mort du choléra; oui, sans doute, mais de ce choléra qui frappe les hommes de génie longtemps ballottés ou persécutés.

« Dans l'ardeur de la jeunesse, dans la fièvre des beaux jours, on lutte avec succès, de toute l'énergie de ses forces, de tout le courage d'une âme robuste; mais le soir venu, les forces épuisées, tout manquant à la fois, on tombe à quarante ans, frappé au cœur loin du champ de bataille. Tel a été le sort de Gerhardt.

« Nous nous sommes efforcé de ne mêler aucune expression d'amertume au simple récit de ces faits. La triste destinée de Laurent et de Gerhardt, leur vie de souffrances et de lutttes, leur fin prématurée, révèlent suffisamment les fâcheuses conditions dans lesquelles les savants sont placés par l'organisation actuelle. Qu'a-t-il manqué à ces deux hommes de génie pour vivre heureux et honorés dans leur pays comme ils l'étaient à l'étranger? Il leur a manqué les sympathies de l'Académie des sciences de Paris. L'Académie, qui accorde après leur mort une récompense à leurs veuves et à leurs enfants, a été, de leur vivant, la pierre d'écueil de leur carrière. Ces faits démontrent un vice manifeste de notre organisation scientifique. N'y a-t-il donc aucun moyen de soustraire les professions savantes au joug des Académies, de permettre à tout savant de marcher librement dans la voie de ses travaux honorables sans s'incliner devant les dieux scientifiques du jour, sans se placer sous l'ombre exclusive du patronage des corps académiques? »

Le livre de M. Figuier se termine par l'énumération des prix décernés par les Sociétés savantes et n'oublions pas d'ajouter, qu'il est accompagné d'une gravure représentant la comète de Donati et l'éclipse de soleil observée au Brésil, puis d'une carte de l'isthme de Panama.

Voici les noms alsaciens que nous voyons figurer sur la table des auteurs :

Blech (Jos., à Mulhouse); *Bleyer* (à Mulhouse); *Boussingault*,

Dollfus (Emile, de Mulhouse); *Drion* (Ch.), professeur au lycée de Versailles; *Eisenmeyer*, *Erckmann*, *Haussmann* (au Logelbach); *Hirn* (au Logelbach), *Jobin*, *Liès-Bodard*, professeur à la faculté des sciences de Strasbourg; *Kessler*, *Kestner*, *Kæchlin* (Henri), *Moll*, professeur au Conservatoire des arts et métiers; *Mille*, *Nicklès* (Fr.), professeur à la faculté des sciences de Nancy; *Persoz*, ancien professeur à la faculté des sciences de Strasbourg; *Sacc*, chimiste à Wesserling; *Sédillot*, professeur à la faculté de médecine de Strasbourg et *Schlumberger* (à Guebwiller).

NAPOLÉON NICKLÈS,

correspondant de l'Académie de Stanislas.

LES MONUMENTS DU COMTÉ DE DABO.

Strasbourg, 22 avril 1859.

Monsieur,

Veillez m'accorder un peu d'espace pour bien établir deux faits mal indiqués dans ma *Notice sur l'Histoire et les Monuments du comté de Dabo* par M. de Beaulieu, relatifs tous deux à l'illustre héritière de ce domaine, la comtesse Gertrude : le premier concerne la statue équestre de son premier mari le duc Thiébaud de Lorraine, le second, le nom de son troisième époux.

La belle statue équestre trouvée parmi les monuments du comté de Dabo et que je rappelle, p. 129, est celle d'un *Dieu inconnu*, peut-être. La statue équestre de Thiéband se trouve sur son sceau dont l'historien du comté publie le dessin, planche II, fig. 1.

Quant au troisième mari de Gertrude, ce ne fut pas le comte Frédéric de Linange, mais bien son frère le comte Sigismond. J'en ai du regret : la veuve du poète Thiébaut de Champagne était bien digne de donner sa main au comte Frédéric, si, comme je le crois, il est réellement l'auteur des vers si délicieux dont je donne la traduction.

Puisque nous mêlons ainsi la poésie et l'histoire permettez-moi, mon cher directeur, de relever un peu cette lettre par quelques lignes qui s'ajoutent bien à l'article que j'ai consacré, l'an dernier, aux deux volumes de charmantes poésies d'Alexandre Mærcker.

Les amateurs de la grande composition tragique apprendront avec

intérêt que mon excellent ami donne une suite, ou du moins un pendant à sa belle trilogie, *Alexandria*, qui embrasse les graves destinées de Philippe, d'Alexandre et de Démosthène, et qui montre en présence, d'une part la Grèce et la Macédoine, d'autre part l'Orient et l'Occident. C'est dans notre histoire à nous, et à une époque où elle est encore celle de l'Allemagne, que M. Mærcker a choisi le sujet et les grandes figures de sa nouvelle œuvre : ce sont *Charles-Martel*, *Pépin-le-Bref*, *Charlemagne*. Le premier des trois drames qui doivent successivement nous présenter ces éminents créateurs d'une France nouvelle vient d'être livré, comme manuscrit imprimé, aux directions dramatiques de l'Allemagne, et il excite, à la lecture, un puissant intérêt. A en juger par cette belle composition, la nouvelle trilogie offrira des mérites supérieurs à l'ancienne. Celle-ci se distingue surtout par cette solennelle gravité de diction et cette classique élévation de pensée qui convient à la tragédie antique, dont l'hexamètre était la forme naturelle. La nouvelle œuvre du poète de Berlin a d'autres attraits et d'autres formes. Il s'agit de nos pères, de leur religion, de leur politique, de leurs mœurs, de leurs institutions, de leurs guerres, de leurs chefs : hommes et systèmes, idées et passions, tout nous est propre, tout est de notre domaine et de notre héritage. L'imposant portrait de Charles-Martel, luttant avec une égale habileté et une égale fermeté contre les Sarrasins qui envahissent la France, contre les ducs, ses rivaux, qui se partagent le vaste domaine ou le grand empire des Francs, contre la dynastie qui le perd et contre l'Eglise qui résiste à l'usurpateur, son spoliateur devenu l'homme nécessaire et le souverain de fait, — cet imposant portrait est tracé de main de maître. Celui de la reine, mère du jeune orphelin Chilpéric, qui représente toutes les grandeurs de la piété féminine relevées par toutes celles de la royauté légitime, et le portrait de l'évêque de Paris, où sont fondus avec une grande intelligence tous les tons les plus propres à mettre en relief les bienfaits, les vertus, les ambitions et les intérêts de l'Eglise, n'ont pas moins d'éclat.

Un mètre plus rapide donne au vers de M. Mærcker une allure plus vive et un charme de plus.

Je me félicite, M. le directeur, de pouvoir annoncer cette production aux lecteurs de la *Revue*, et vous prie d'agréer l'expression de mon attachement le plus distingué.

MATTER.

NOTICE

SUR

LE DOCTEUR CHARLES PASSAVANT.

Il y a deux ans l'Allemagne a perdu un de ses penseurs les plus profonds et les plus aimables , le docteur Charles Passavant. M. Passavant n'a pas porté au marché un grand bagage littéraire ; modeste et ennemi du bruit , le désir de la renommée ne le tourmentait pas ; sa sévérité à son propre égard était plus grande que son indulgence envers les autres ; les livres , pour lui , étaient des actes moraux dont on est responsable devant Dieu ; il nous est permis de regretter que lui , qui les faisait si bien et dans des intentions si droites , n'en ait pas laissé davantage. Son nom est peu répandu parmi la foule , mais d'autant plus vénéré de ceux qui , dans la masse annuelle des productions littéraires , savent distinguer ce qui est durable de ce que le vent de l'oubli doit emporter. De ce côté du Rhin M. Passavant n'est presque pas connu du tout ; nous n'avons pas la prétention de familiariser nos compatriotes avec lui ; le genre et l'objet de ses méditations leur sont plus ou moins étrangers , à un moment surtout où tout entiers à la gloire des armes , une philosophie qui fait rentrer l'homme en lui-même pour lui apprendre à trouver la paix , ne paraît pas destinée à leur inspirer beaucoup de goût. Notre seule intention est de payer un tribut de reconnaissance à un homme , dont les écrits nous ont laissé plus d'une fois des impressions salutaires , et qui a bien voulu nous honorer de sa bienveillante amitié. Nous serions heureux pourtant si quelque esprit sérieux pouvait trouver en ces lignes un motif de prendre en main les ouvrages mêmes de M. Passavant.

Jean-Charles Passavant naquit à Francfort le 22 avril 1790 ⁽¹⁾; son père, qui était négociant, descendait d'une famille de réfugiés protestants, originaire de la Bourgogne. Le jeune Passavant étudia la médecine à Heidelberg, puis à Tubingue où il reçut en 1810 le grade de docteur. Des séjours prolongés à Vienne et à Londres complétèrent ses études médicales, à côté desquelles il n'avait pas cessé de s'occuper de philosophie, d'histoire, de poésie, de littérature. Il possédait à fond les langues classiques, et la plupart des langues modernes lui étaient aussi familières que son idiome natal. Après un voyage en Italie, il s'établit à Francfort comme praticien. Son inépuisable charité, son dévouement dans des circonstances difficiles, comme pendant les temps du choléra, le rendirent surtout cher aux pauvres. Un jour des paysans du Palatinat déposèrent devant sa maison un brancard avec une femme malade; ils lui dirent qu'ayant entendu parler de sa bonté, ils ne doutaient pas qu'il ne se chargeât de guérir cette femme; aussitôt il loua pour elle une chambre dans le voisinage de sa maison, la combla de soins et eut le bonheur de la rétablir. Il devint le médecin de la maison de retraite fondée à Francfort pour des vieillards pauvres; il l'est resté jusqu'à sa mort. Dans une pièce de cet hospice étaient logées quelques vieilles femmes dont l'humeur acariâtre mettait la patience des gardes à de dures épreuves; on lui donna le nom de chambre de la colère; non, dit Passavant, appelons-là plutôt chambre de la patience. Les vieilles femmes, touchées de tant de douceur, se calmèrent et devinrent plus supportables.

Nous ne parlerons pas en détail de la carrière médicale de M. Passavant; il suffira de dire qu'à des connaissances étendues il joignait un coup-d'œil sûr et prompt. Ce qui le distinguait surtout, c'est que contrairement à beaucoup de médecins de nos jours, il voyait en l'homme plus qu'un organisme matériel, un produit chimique doué d'un certain mécanisme vital; pour pouvoir agir sur la nature physique, il croyait qu'il faut s'informer aussi de l'état spirituel; selon lui, l'étude la plus subtile de la matière est insuffisante sans celle de l'âme; aussi témoignait-il à ses malades l'intérêt le plus sympathique,

(¹) Pour la notice biographique nous nous sommes servi principalement de la brochure de M. le professeur Hamberger: *Dr J. C. Passavant, ein Charakterbild*. Munich, 1857.

et n'était-il pas moins recherché pour le traitement des perturbations mentales que pour celui des affections du corps. Sa vie s'écoula paisible, quoique active, dans sa ville natale où son nom s'attache à la création de plusieurs institutions bienfaisantes. Des voyages à Paris, à Vienne, en Suisse, soit dans l'intérêt de la science, soit pour se délasser par les grands spectacles de la nature ou des arts, interrompaient seuls ses travaux comme praticien ou ses méditations comme philosophe. Partout il se liait avec les savants les plus distingués; il était en correspondance avec des théologiens, des médecins, des physiciens, des philosophes, des artistes, des poètes; il suffisait de l'avoir vu une fois ou d'avoir reçu une de ses lettres, pour se sentir attiré par la profondeur de son esprit et la douce aménité de son caractère. Plein de prévenance pour les hommes plus jeunes, quand ils lui semblaient aimer la vérité, il les encourageait de ses conseils, leur communiquait des idées, les dirigeait par son expérience. Uni dès 1822 à une femme d'un noble cœur, qui comprenait le sien, il jouissait dans son intérieur du bonheur le plus rare. Il mourut le 14 avril 1857, calme et serein comme il avait vécu, pleuré de ses concitoyens et de tous ceux qui l'avaient connu de près ou de loin.

De son vivant M. Passavant n'a rien publié sur la médecine même; mais parmi ses papiers se sont trouvés plusieurs mémoires sur des questions médicales et physiologiques; ils verront prochainement le jour. Il appartiendra à d'autres d'en apprécier le mérite. Quant à nous, nous désirons faire connaître M. Passavant sous un autre rapport; il s'occupait incessamment des questions les plus hautes de la philosophie et de la religion. Un seul des ouvrages qu'il a donnés à l'impression, peut être appelé un livre; le reste consiste en quelques brochures, en quelques articles de journal, voilà tout; mais en ces pages peu nombreuses, il y a plus de trésors de sagesse, que dans les gros volumes de maint auteur célèbre. On y admire, pour parler avec M. Hoffmann de Würzburg, autant la variété de ses connaissances scientifiques et littéraires, que la puissance de concentration avec laquelle il savait les diriger toutes vers un but unique. On n'est pas moins frappé de la facilité et de la transparence de son style; trop sincère pour rechercher la phrase sonore et vaine, il parle le langage le plus simple, mais la grâce naturelle de son esprit et la fermeté de ses convictions sont empreintes en tout ce qui est sorti de sa plume;

chez lui aussi il est vrai que le style est l'homme ; en lisant ses écrits, miroir fidèle de son âme , on aime sa personne autant que ses œuvres.

Dès sa jeunesse M. Passavant s'était tourné vers Dieu. Comme enfant déjà il allait dans la solitude pour prier et pour réfléchir aux choses divines ; ce sentiment de la présence et de l'amour de Dieu ne l'a quitté jamais ; il l'a guidé dans sa carrière médicale aussi bien que dans ses méditations philosophiques et religieuses. Le Dieu qu'il voyait partout n'était pas l'absolu universel et inconscient des panthéistes , mais le Dieu personnel et vivant du théisme chrétien. L'âme humaine , créature de ce Dieu , est personnelle et vivante comme lui, destinée non à se perdre en lui , mais à s'unir avec lui par l'amour et à employer à son service ses propres forces et celles de la nature extérieure. L'étude de ces forces , surtout de celles de l'âme , était une des constantes préoccupations de M. Passavant ; il les recherchait non seulement dans la conscience et dans l'activité morales , mais aussi dans ces phénomènes mystérieux auxquels on a donné le nom de magnétiques. En face de ces phénomènes un homme comme lui ne pouvait être ni crédule ni indifférent. Mieux que personne il savait qu'ils sont d'autant plus difficiles à étudier , qu'il est plus difficile d'en constater toujours la réalité ; en cet ordre de choses , il est aussi aisé de tromper les autres , que de se faire illusion à soi-même ; mais il suffirait qu'un seul récit sur cent fût vrai , pour qu'il méritât l'attention des hommes sérieux. Dans un ouvrage qui a eu deux éditions ⁽¹⁾, M. Passavant a réuni un grand nombre de faits magnétiques et extatiques constatés dans les temps modernes ; il y a joint les faits analogues les plus remarquables que fournit l'histoire des peuples de l'antiquité. De ces données , comparées entre elles et complétées par les observations qu'il avait pu faire lui-même , il a tiré des conclusions psychologiques , qui sont devenues le fondement de sa théorie du somnambulisme et de la seconde-vue. Il est convaincu que ces faits étranges ont leur cause dans les forces les plus vives , les plus énergiques de l'âme ; dans de certaines conditions , celle-ci peut percevoir et agir sans l'intermédiaire des organes physiques dont , pendant l'existence terrestre , elle a besoin pour communiquer avec le monde extérieur. La description de ces états psychiques , suivant

(¹) *Untersuchungen über den Lebensmagnetismus und das Hellsehen* ; d'abord 1821 ; 2^e édition , Francfort , 1837.

leurs degrés et leurs modifications diverses, forme une des parties les plus intéressantes de son livre, qui n'est pas moins remarquable par l'ingénieuse explication des faits incontestables, que par la réserve avec laquelle l'auteur s'exprime sur ceux qui ne lui paraissent pas encore constatés par des témoins suffisamment dignes de foi. Il n'admet pas le dualisme de la nature humaine, d'après lequel l'âme et le corps auraient en quelque sorte une existence distincte et parallèle, de manière toutefois que l'âme ne pourrait en aucune circonstance se passer de l'instrument du corps; il est inutile de dire qu'il est bien plus éloigné encore du matérialisme, pour qui les faits intellectuels ne sont que les résultats du jeu des nerfs. Selon lui il y a dans l'homme un principe spirituel et personnel qui, dès les premiers jours d'une existence nouvelle au sein d'une mère, se forme lui-même les organes moyennant lesquels il se mettra en rapport avec le monde. Ce principe est le principe supérieur, c'est lui qui domine la matière, et si dans les circonstances que nous appelons normales, il ne peut percevoir et agir que par les organes du corps, l'expérience prouve que dans des cas particuliers il peut, indépendamment de ces organes, exercer une action puissante. En ces cas l'esprit agit rarement avec conscience et avec volonté; mais l'artiste et le poète, dans leurs moments d'inspiration, n'agissent-ils pas aussi d'une manière involontaire et presque inconsciente? Les images, les idées leur arrivent sans qu'ils les cherchent par un labeur pénible et lent; la volonté et la réflexion n'interviennent que pour les fixer et les coordonner. Le degré le plus inférieur de l'activité de l'âme, agissant sans les organes des sens, est le rêve ordinaire; viennent ensuite les hallucinations, les phénomènes du somnambulisme, les visions dans l'état éveillé mais extatique; ces visions, sans avoir une réalité objective pour ceux qui ne les voient pas, peuvent en avoir une subjective pour ceux qui croient les voir. En tous ces états, l'âme ne paraît plus liée ni à l'espace ni au temps; cette observation est une des plus fécondes en conséquences. Dans ses forces les plus élevées, l'esprit humain peut devenir l'organe libre de l'esprit de Dieu; témoin les prophètes de l'Ancien Testament et d'autres hommes que dans le langage ordinaire même on qualifie d'*inspirés*.

Qu'on ne croie pas que M. Passavant s'égare dans ces régions encore si pleines de ténèbres; avec une raison calme et sûre il passe à travers les écueils contre lesquels d'autres ont échoué, et il est

trop ferme dans sa foi religieuse pour accorder à des phénomènes, si souvent équivoques et illusoires, une valeur égale à celle de la révélation même; tout ce qu'il désire, c'est d'appeler l'attention sur un ordre de faits trop longtemps dédaignés. Si en quelques points, surtout pour ce qui concerne l'agent ou l'éther nerveux, sa théorie n'est pas à l'abri de quelques objections, il lui reste le grand mérite d'être un de ceux qui ont le plus contribué à faire donner droit de bourgeoisie dans la science à un côté de la vie de l'âme, obscur sans doute, mais qu'il n'est plus permis d'ignorer. Exploités par les charlatans, les phénomènes du somnambulisme et de l'extase n'ont été longtemps qu'un objet de vaine curiosité pour les uns, ou de crédulité fantastique pour les autres; la science, ne sachant qu'en faire, les a niés ou les a rangés, à cause de leur anomalie, dans la catégorie des états maladifs; ni les psychologues ni les physiologistes ne les ont jugés dignes d'être étudiés sérieusement; et il est certain pourtant qu'en les interrogeant sans prévention d'aucun genre, on y trouve des éléments pour la solution de quelques problèmes des plus graves. Déjà le représentant le plus éminent de la philosophie allemande actuelle, M. Fichte, de Tubingue, a eu le courage de les faire entrer dans le cadre de son *Anthropologie* (1). C'est une erreur, dit-il, de croire que l'activité de l'âme cesse là où s'arrête la conscience qu'elle a d'elle-même. Il faut distinguer en elle deux domaines, un conscient et un inconscient, intimement unis entre eux; bien que cela paraisse un paradoxe, il est hors de doute que le domaine inconscient est plus profond, plus riche que l'autre; c'est en ce fond caché que travaille la fantaisie (2), puissance mystérieuse mais active et libre, formant les organes matériels et les adaptant à la personnalité propre de chaque individu, s'appropriant avec une énergie merveilleuse, à un âge où dans l'enfant la réflexion sommeille encore, la savante logique du langage, se manifestant dans le rêve, dans le pressentiment, dans le somnambulisme, dans l'extase, et s'élevant au génie et à l'intuition chez l'artiste, le poète, le mathématicien, le penseur religieux. C'est tout ce domaine que M. Fichte veut conquérir pour la science;

(1) Leipzig, 1836. V. aussi son traité *Zur Seelenfrage*, Leipzig, 1859.

(2) La différence entre fantaisie et imagination correspond à peu près à la distinction qu'on fait entre ce qu'on appelle imagination créatrice et imagination reproductive.

après avoir fait la juste réserve que l'essentiel n'est pas le *contenu* d'un rêve ou l'*objet* d'une vision, mais que c'est l'*existence* et la *forme* de ces états qui sollicitent la méditation du philosophe, il examine ces problèmes avec une rare sagacité. Ce n'est pas ici le lieu de le suivre dans son analyse et dans ses discussions; qu'il nous soit permis seulement de dire que, malgré les critiques qu'on lui a adressées, les résultats de ses recherches, basés sur les expériences les plus avérées et éclairés par les analogies que fournissent les autres sciences, seront assurément le point de départ d'un nouveau progrès de la psychologie; ils corroborent la foi à la personnalité de l'âme et à la persistance d'une vie qui, pouvant se manifester dès maintenant indépendamment du corps, doit être d'autant plus énergique un jour quand elle sera dégagée des entraves matérielles.

M. Passavant a continué ses études sur ces questions jusqu'à la fin de sa vie. Croyant à l'immortalité, ou plutôt *certain* de l'indestructibilité du principe spirituel, il aimait à plonger ses regards dans l'existence future, non en rêveur exalté, mais en chrétien et en sage. Si nous ne craignons pas d'être indiscret, nous parlerions volontiers d'un mémoire, écrit sur la fin de ses jours et dont nous avons reçu la communication bienveillante; il y expose les vues les plus élevées sur une question en apparence bizarre: l'âme, après la mort, conservera-t-elle quelque chose de l'activité des cinq sens? ce mémoire paraîtra dans l'édition de ses œuvres, que prépare sa veuve.

Si dans ses études sur le rêve et le somnambulisme, M. Passavant s'est montré observateur ingénieux d'une vie qui est inconsciente et dont on ne peut pas provoquer les effets par un acte de la volonté réfléchie, il a porté la même attention sur l'activité consciente de l'âme, en essayant de résoudre le problème de la liberté et d'en découvrir la loi. Il l'a fait dans ses deux traités sur le libre arbitre et sur la conscience⁽¹⁾. Il ne démontre pas la liberté, il l'accepte comme un fait primordial, incontestable. En agissant, dit-il, l'homme acquiert la conscience (*Bewusstsein*) de sa liberté; un acte accompli librement, est la meilleure preuve qu'on est libre; la négation même de la liberté, est un hommage rendu à son existence; celui qui la

(1) *Von der Freiheit des Willens und dem Entwicklungsgesetze des Menschen.* Francfort, 1853; — *Das Gewissen, eine Betrachtung.* Francf. 1857, 2^e édition.

nie, la nie parce qu'il le *veut*; ne le *voudrait-il pas*, nulle force au monde ne pourrait l'y contraindre. Cette conscience de la liberté suffit pour agir librement; mais dès que par la réflexion on veut se rendre compte de ses actes, on est arrêté par la grande contradiction entre le sentiment moral en vertu duquel on croit à la liberté, et la nécessité constatée par l'expérience de tous les jours. Cette contradiction s'impose à l'homme aussi longtemps qu'il existe sur la terre; l'énigme n'en sera éclaircie parfaitement que dans une autre vie; mais dès maintenant on en peut entrevoir la solution. Pour s'en approcher, M. Passavant part du fait que l'esprit humain, créé par Dieu, est destiné à un développement indéfini; le principe, l'agent de ce développement est la volonté libre, et toute la suite peut s'en résumer en ces trois moments: je *veux*, c'est *moi* qui *veux*, je *veux la volonté de Dieu*; quand l'homme s'arrête au second moment, quand il ne veut que sa volonté propre, contrairement à celle de Dieu, il donne naissance au mal.

Une théorie de la liberté, basée sur cette pensée, n'est pas sans doute du goût des philosophes matérialistes et panthéistes de notre temps; mais quoiqu'ils en disent, ce n'est pas nous qui donnerons tort à M. Passavant quand il soutient que pour comprendre la liberté d'un esprit créé, il faut avant tout tâcher de comprendre la volonté de l'esprit créateur. Tout ce qui est, est en vertu d'une volonté; la volonté divine est la cause première du monde, tant du monde physique, que du monde spirituel; elle est éternelle, intelligente, vivante, indépendante du monde, lequel n'existe que parce que Dieu le veut et qu'il exprime une idée divine. L'esprit fini, en tant qu'esprit, est semblable à Dieu, mais en tant que fini il est dépendant de Dieu, il n'a pas en lui-même la cause de son être et de sa vie; de là naît en lui le besoin de se compléter, de se développer pour arriver à une existence plus haute. Créé pur, mais non parfait, l'homme est destiné à unir avec la volonté divine la sienne en la développant librement. Dès qu'il agit, il se reconnaît comme être libre, distinct de Dieu et du monde; avec le réveil du sentiment de la personnalité commence la possibilité du mal, mais ce réveil n'est pas le mal lui-même, il est le commencement nécessaire, et par conséquent bon, du développement normal de l'homme. Le mal ne paraît qu'au moment où l'homme veut être indépendant de Dieu, où il pose son *moi* comme unique point de départ et seul but de sa volonté, où la con-

science de la personnalité devient égoïsme. En disant : c'est moi qui veux, l'homme renouvelle incessamment le péché originel. Le mal est donc ce qui ne devrait pas être, mais sa possibilité est fondée dans la liberté; l'homme aurait pu user de celle-ci autrement; ne l'ayant pas fait, il a introduit le péché dans le monde; au lieu de servir Dieu, il a voulu être comme Dieu lui-même, mais au lieu de s'élever il s'est abaissé. Cette perversion de la volonté entraîne l'égarement de l'intelligence; à la suite du péché vient fatalement l'erreur. L'homme qui ne connaît que soi, ne connaît plus ni Dieu comme étant la puissance et l'amour suprêmes, ni le monde comme étant son œuvre et sa manifestation visible; il tombe dans le naturalisme ou dans le panthéisme. Cependant il serait contraire à l'ordre divin que ce trouble durât toujours; l'homme en a confusément la conscience dans le sentiment du remords et dans le vague désir de revenir à Dieu. Ce désir est à la base de toutes les religions; par des expiations et des sacrifices elles veulent réconcilier le pécheur avec la justice divine. Cette réconciliation n'est accomplie parfaitement que par Jésus-Christ; le Seigneur nous a clairement révélé la vérité divine, et par le fait de la rédemption il nous a rendu la force de l'exécuter. Au lieu de dire : c'est moi qui veux, je dis désormais : je veux ce que veut Dieu; le lien est renoué, l'harmonie est rétablie, et la liberté, loin d'être entravée par la soumission à une volonté suprême, est arrivée à sa plus haute expansion; le développement de l'homme redevient normal et il peut marcher avec assurance vers les destinées que Dieu lui réserve.

A ce travail, auquel M. Passavant a joint une réfutation des théories qui nient la liberté et des considérations sur l'usage de celle-ci dans la société humaine, se rattache celui qu'il a publié vingt ans plus tard sur la conscience morale. Il avait une haute idée de l'énergie de cette conscience, trop méconnue par certains théologiens; mais il ne l'exagérait point, comme le font quelques philosophes rationalistes. Le principe du développement de l'esprit forme aussi la base de cet écrit. Pour se guider dans son développement libre, l'homme a reçu la conscience comme première source immédiate de la vérité morale, comme révélation primitive de la volonté de Dieu. En l'étudiant à ce point de vue, M. Passavant y trouve des lumières inattendues sur la nature, la destination, l'avenir de l'âme. Egarée par l'abus que l'homme a fait de sa liberté et par les erreurs de sa raison,

qui en ont été la suite , la conscience n'est pourtant pas absolument étouffée ; elle conserve assez de vitalité , non seulement pour nous donner la notion du bien et du mal , mais aussi pour s'approprier les moyens que Dieu nous offre dans le christianisme pour notre affranchissement moral. Comme dans toutes les directions l'homme doit se conduire en être moral et libre , on ne saurait assez reconnaître combien il importe de se faire de la conscience une idée juste et nette. Eclairée et purifiée , elle sert de boussole à travers les écueils du monde , et de *criterium* au milieu des opinions qui se combattent et se modifient sans cesse ; plus l'homme se rapproche de son état normal , moins il est dans le doute sur ce qui est mal ou sur ce qui est bien ; sa conscience lui manifestera avec une clarté de plus en plus évidente la volonté divine ; il accomplira celle-ci pleinement et librement , sachant que ce n'est qu'en cela que consiste sa dignité. M. Passavant insiste surtout sur la valeur de la conscience dans un domaine que souvent on considère comme moralement indifférent , c'est-à-dire dans la philosophie de la nature. Si un métaphysicien prétend que la conscience n'a rien à voir dans les spéculations sur la nature des choses , soyez sûr qu'il tient en réserve un système qui faussera les notions du bien et du mal , si même il ne les anéantit pas. Dès qu'on cesse de prêter l'oreille à la voix du législateur qui est en nous , les jugements de la raison , en métaphysique comme en morale , sont sujets à des erreurs funestes ; les partisans du matérialisme et du sensualisme en sont la preuve. D'autre part , en voyant l'intelligence manifestée par l'univers , l'homme peut s'élever à la conception d'une intelligence absolue et , par une déduction facile , se considérer lui-même comme une partie ou une émanation de cette intelligence , avec laquelle il doit de nouveau s'identifier ; il échappe à ce danger du panthéisme , en étudiant sa volonté en rapport avec sa conscience , car il lui sera impossible d'identifier sa volonté qui ne veut pas toujours le bien , avec sa conscience qui le lui commande toujours ; cette dernière est une loi qu'il ne s'est pas faite lui-même , elle suppose un législateur , elle ramène à Dieu.

Dans les deux travaux que nous venons d'analyser très-sommairement , nous avons vu M. Passavant essayant de répondre à des questions , vieilles comme le monde et toujours neuves , par des solutions satisfaisantes au moins pour ceux qui comme lui croient à la personnalité de l'esprit humain et à celle de Dieu. Moraliste chrétien , il veut

sanctifier, par l'union avec Dieu, l'âme dont l'activité consciente témoigne d'une si grande énergie, et qui dans ses manifestations inconscientes révèle peut-être une énergie plus puissante encore. Le même désir de conduire l'homme à Dieu se retrouve dans quelques articles sur des matières religieuses, écrits d'abord pour un journal quotidien, mais n'étant rien moins que des pièces fugitives, dépourvues d'intérêt le lendemain du jour où elles ont été publiées⁽¹⁾. M. Passavant, né protestant, l'est resté sincèrement pendant toute sa vie; mais des hauteurs sereines où l'élevait sa foi, il savait distinguer ce qui est l'œuvre de l'esprit divin, de ce qui n'est que conception de la raison humaine; partout où il trouvait des cœurs battant à l'unisson du sien, il leur accordait sa sympathie, convaincu que dans l'Eglise invisible les barrières n'existent plus et que la paix est le dernier dessein de Dieu. Sa jeunesse s'était passée à une époque bien remarquable; pendant qu'en Allemagne dominait en théologie un système, qui réduisait le christianisme aux proportions d'une religion philosophique, dégagée soigneusement de tout élément surnaturel, quelques esprits d'élite avaient conservé, avec la foi des pères, l'espoir d'un réveil du sentiment religieux. C'étaient des protestants et des catholiques; tous ceux qui se savaient unis par la foi vive en Jésus-Christ, étaient disposés alors à se rapprocher, malgré les divergences confessionnelles; il y aurait à faire une histoire très-instructive de ces tendances généreuses, trop vite oubliées, auxquelles on a reproché à tort d'avoir amoindri par un mysticisme sentimental l'importance de quelques questions essentielles. Quant à M. Passavant, les impressions reçues dans sa jeunesse ont déterminé la direction de sa vie; il a été l'ami intime de l'évêque Sailer et du cardinal Diepenbrock, à la mémoire desquels il a consacré quelques pages pleines d'émotion⁽²⁾; il est resté protestant, de même que ces deux hommes vénérables sont restés catholiques; ils ont pu se donner la main, parce qu'ils savaient qu'ils marchaient au même but. La prédilection de M. Passavant pour les grands mystiques allemands du moyen-âge, pour Tauler surtout dont les ouvrages étaient une de

(¹) *Sammlung vermischter Aufsätze, herausgegeben von Dr FRANZ HOFFMANN.* Francf., 1857.

(²) *Mittheilung über J. M. von Sailer; — Der Cardinal von Diepenbrock, zum Theil aus seinen Briefen geschildert; dans les Vermischte Aufsätze.*

ses lectures favorites, s'explique par le même désir de s'attacher avant toutes choses au fond même de la religion ; selon lui, ces docteurs ont cherché à comprendre les dogmes dans leur sens le plus profond et le plus spirituel, ils ont été les théologiens spéculatifs de leur temps, capables encore aujourd'hui de rapprocher les âmes avides tout ensemble de philosophie et de foi. Dans un de ses articles (*Zum kirchlichen Frieden*) il développe l'idée que le principe catholique représente la stabilité, le principe protestant le mouvement progressif ; l'un et l'autre sont légitimes et ne s'excluent pas, pourvu qu'on les envisage moins au point de vue historique que dans leur forme idéale ; dans la réalité, le danger du principe catholique est de s'arrêter dans la stagnation et de soumettre les consciences à une autorité extérieure et despotique, tandis que le principe protestant court le risque d'exagérer les droits de l'individu et de faire dégénérer la *réformation* en *révolution* religieuse ; ces dangers disparaissent dès que le catholicisme ne se refuse pas au progrès vrai, et que le protestantisme conserve fidèlement les bases de la foi. Les deux Eglises ont un but commun ; chacune se propose la réalisation du royaume de Dieu ; plus elles s'en rapprocheraient, plus elles seraient près de se réconcilier ; le moyen de hâter ce moment, ce n'est pas de se combattre, mais de maintenir d'une part l'*objet* de la foi chrétienne dans toute son intégrité, et d'autre part de ne pas entraver la marche régulière de ce développement qui est la loi de la vie. « Le chemin qui conduit à la paix n'est ni le sentier aride de l'indifférence, ni la sombre route du fanatisme, c'est le chemin lumineux d'une sagesse qui sait unir la foi et la science, et qui envisage les divergences entre les chrétiens comme ne devant être ni irréconciliables ni éternelles. » Un autre article s'occupe de ce que M. Passavant appelle la théologie de l'avenir. En présence des immenses progrès des sciences naturelles et de l'abus qu'on en a fait pour railler le christianisme et pour exclure Dieu du gouvernement du monde, des âmes timorées se sont effrayées sur le sort de la religion ; elle leur a paru compromise par les découvertes faites dans les profondeurs des cieux et dans les couches de la terre, et désespérant de mettre d'accord des termes en apparence contradictoires, on est allé jusqu'à nier la légitimité des recherches de la physique et de la géologie. Aussi savant que croyant, M. Passavant est un bel exemple de la possibilité d'unir ce qui, selon quelques uns, devrait subsister dans un

état perpétuel d'hostilité. A ses yeux les résultats (non les hypothèses) de la science sont aussi certains que les faits de la conscience et les doctrines révélées ; si en quelques points ils semblent se contredire , il viendra un temps où par une connaissance plus approfondie des lois de la nature et une intelligence plus vive des rapports entre Dieu et le monde , l'harmonie espérée et entrevue sera évidente pour la raison même. Jusque-là la science doit renoncer à la prétention d'expliquer ou , ce qui pis est , de nier ce qui n'est pas de sa compétence, et la théologie accepter franchement ce qu'elle ne peut plus récuser. Au-dessus de l'une et de l'autre est la philosophie chrétienne , dont la tâche sera de rechercher les conditions de l'harmonie ; elle essaiera de rendre compte du contenu fondamental du christianisme , des phases et des luttes qu'il a traversées , des points-de-vue divers sous lesquels il est conçu au sein de l'Eglise universelle. D'un côté cette philosophie sera conservatrice , en tant qu'elle maintiendra fermement la vérité positive et objective de la révélation chrétienne , d'autre part elle marchera de progrès en progrès dans la compréhension subjective de cette vérité qui , loin d'avoir à craindre la science , en accueille les résultats et l'éclaire à son tour d'un rayon divin. Là , comme en toutes choses , le principe unissant ne se trouve pas *entre* les contraires , mais *au-dessus* d'eux.

L'attitude hostile ou indifférente de quelques naturalistes à l'égard de la religion et du théisme en général , les tendances matérialistes ou panthéistes qui croient pouvoir se baser sur la chimie et la physique , étaient pour M. Passavant un souci permanent. Non qu'il en conçût de l'inquiétude pour l'avenir même du christianisme ; n'ayant pas mis son cœur dans les choses de la terre , il ne redoutait point qu'on pût enlever les biens célestes ni à lui ni à l'humanité qui soupire après Dieu. Il aimait la nature , elle était pour lui « une œuvre d'art du plus grand artiste ; » fréquemment il recherchait le silence des forêts ou gravissait les Alpes , pour y sentir , en quelque sorte , de plus près la présence de Dieu ; il n'y voyait ni le produit d'une force aveugle , ni je ne sais quelle forme contingente d'un esprit universel , mais la beauté et la majesté de la création , contemplée dans ses formes ou étudiée dans ses lois , lui révélaient la main bienfaisante du Créateur. Aussi savant en sciences naturelles que beaucoup d'autres , il applaudissait à chaque progrès accompli , à chaque découverte nouvelle ; mais plus vraiment philosophe que ces esprits présomp-

eux seuls ces arguments ne convertissent personne ; néanmoins c'est une vive satisfaction pour le croyant , de voir les sciences naturelles révéler l'action de l'esprit dans les phénomènes du monde.

L'intelligence divine , continue M. Passavant , devient plus évidente encore quand on songe à l'origine de nos connaissances. Pour celui qui ne voit en l'homme qu'un produit de la nature , elles ne viennent que par les perceptions des sens ; tout le reste n'est qu'illusion. Mais quand on se demande comment la nature se réfléchit dans notre intérieur , on arrive à une conclusion bien différente. Voyez l'astronomie , la partie la plus certaine et la plus grandiose des sciences naturelles ! Evidemment la mécanique céleste , une des plus admirables conquêtes de l'esprit humain , n'est pas due seulement à l'observation empirique ou à l'exactitude des instruments ; elle est le résultat de la raison qui combine et qui calcule. Que serait l'astronomie sans les mathématiques ? or les mathématiques pures ne sont pas venues à l'homme du dehors , par les sens , il les a tirées de sa seule intelligence. La loi des nombres et de la mesure est en lui , il l'applique au monde extérieur où il la retrouve comme manifestation et preuve d'une autre intelligence , qui est Dieu. Partout l'homme pensant découvre un rapport harmonique entre l'esprit qui reconnaît et la nature qui est reconnue , ou comme dit Goëthe , il existe une synthèse entre l'univers et l'esprit , qui nous donne l'assurance de l'harmonie éternelle. L'homme enfin a dans sa conscience un fonds de pensées qu'il ne reçoit pas de la nature , et pour lesquelles il n'y trouve point d'analogies , « il a un œil pour l'éternité. » Aucune croyance religieuse , aucun système vraiment philosophique ne seraient possibles , si primitivement il n'y avait pas dans l'homme la conscience et le désir du vrai et du bien absolus ; mais si par la foi et la pensée il peut tendre vers la vérité éternelle , il peut aussi s'en éloigner ; seulement il ne peut pas , du moins pour toujours , en étouffer la conscience en lui. Cette conscience , voix de Dieu qui nous exhorte au bien et nous détourne du mal , nous aide aussi à reconnaître la vérité. Tout système , qui méconnaît ou nie la loi de la liberté morale , doit être erroné aussi dans sa partie métaphysique ; de ce nombre sont le matérialisme et le panthéisme. Que si l'on demande maintenant quel est le but de la nature par rapport à l'homme , il faut répondre que sans doute elle n'est pas créée uniquement pour lui , mais qu'elle lui est offerte comme un moyen de se développer ; elle n'est ni par ni pour elle

seule , elle est par l'esprit et pour l'esprit. Quant à cette science qui supprime l'esprit et qu'on essaie de répandre par de nombreux écrits populaires , elle ne peut être combattue que par la science elle-même ; à la demi-science il faut opposer la science complète , et celle-ci s'est toujours fait honneur de reconnaître l'intelligence divine , témoin les Copernic, les Képler, les Newton , les Davy, les Oersted, les Ampère , tous aussi grands dans la science , que fermes et humbles dans leur foi.

Si dans les circonstances présentes la réconciliation universelle de la science et de la foi ne semble pas encore près de se réaliser ; si l'on ne s'aperçoit pas encore « du peu de valeur d'une civilisation où les connaissances et leurs applications aux intérêts matériels sont seules en progrès , tandis que la conscience morale est affaiblie ; » si d'autre part il est douteux que le protestantisme et le catholicisme puissent se donner la main , les espérances et les désirs de M. Passavant prouvent au moins l'inébranlable fermeté de ses convictions religieuses , l'élévation et la noblesse de son âme. Dans des temps de trouble intellectuel et de défaillance morale , où des prétentions contraires sont en lutte , où de vieilles rancunes se raniment avec une ardeur nouvelle , où malgré l'âpreté des disputes et l'orgueil des systèmes les caractères manquent d'énergie , il est doux de contempler la figure sereine de cet homme excellent. Sympathique à tout ce qui est vrai , beau et bon , il pouvait s'appliquer dans le sens le plus pur cette parole antique : « *homo sum et nihil humani a me alienum puto* ; » chez ceux mêmes dont il se sentait séparé par des différences religieuses profondes , il savait reconnaître les rayons célestes ; peu d'hommes ont été plus dissemblables dans leurs tendances que Goethe, le poète réaliste , dont on connaît la hautaine indifférence pour le christianisme , et M. Passavant , le philosophe croyant , l'ami des docteurs mystiques ; et pourtant ce dernier aimait le poète , le citait fréquemment dans ses œuvres , et a publié encore en 1850 un recueil de ses plus beaux passages. Par sa haute intelligence il embrassait tous les domaines où s'exerce l'esprit humain , soumettant à ses pénétrantes recherches les mystères de l'âme et les problèmes du monde , ramenant tout à Dieu à la gloire duquel il voulait que tout pût concourir. Son amour pour les hommes , sa charité , son dévouement égalaient ses connaissances ; il aurait voulu que partout régnât la paix dont il jouissait en son cœur. Son biographe dit qu'il a réalisé

en sa mesure l'idéal de la civilisation chrétienne moderne ; ce glorieux témoignage nous semble parfaitement justifié. Puissent ces quelques pages , où nous n'avons pu qu'effleurer un sujet qui nous est cher , inspirer à quelques lecteurs le désir de faire connaissance avec les écrits mêmes de M. Passavant. Bientôt ces écrits , enrichis d'un précieux héritage de travaux inédits , seront publiés dans une édition complète par les soins de celle qui a été la digne compagne de ce rare esprit.

C. SCHMIDT ,

Professeur à la faculté de théologie et au séminaire
protestant de Strasbourg.

CHRONIQUE

DES HIVERS RIGoureux EN ALSACE

DEPUIS 1063 JUSQU'EN 1788. (*)

1063. Au milieu du mois d'avril survint un froid très-rigoureux, accompagné de vent et de neige. Les oiseaux et les animaux périrent. Le froid gela les vignes.

1070. On ne put célébrer la sainte Cène par suite du manque de vin.

1074. Les rivières gelèrent jusqu'au fond.

1126. Tous les produits de la terre furent détruits par le froid. Les oiseaux en périrent dans les airs. La disette qui en résulta fit mourir de faim plusieurs milliers de personnes. Les animaux domestiques s'entredévoraient.

1187. L'hiver fut tellement doux en Alsace qu'en décembre les arbres fleurirent et que l'on vit les fruits des poiriers atteindre bientôt la grosseur d'une noisette.

1188. Le froid se prolongea depuis le mois de mai jusqu'au mois de juin.

1268. Le froid dura jusqu'à la Saint-Urbain (25 mai) et il n'y eut pas de vin.

1276. Près de Rheinfelden, le Rhin se couvrit d'une glace assez épaisse pour en permettre le passage.

(*) Cette chronique est l'œuvre de feu M. le pasteur Billing. L'original est la propriété de M. Ignace Chauffour.

1278. Il y avait encore de la glace en Alsace le jour de la Saint-Urbain (25 mai). Les vignes ont gelé.

1279. Le 19 mai le froid gela les vignes et les noyers.

1288. Au commencement du mois de mars le Rhin gela en-deçà de Bâle, ainsi que le vin dans les calices et dans les vases.

1292. Le froid augmenta tellement vers la Chandeleur (2 février) que le Rhin gela près de Brisach des deux côtés du pont et que l'on pouvait traverser le fleuve sur la glace avec des chevaux et des voitures.

1294. Le 17 février le froid devint si intense que beaucoup de vignes périrent, que les tilleuls et d'autres arbres se fendirent, que les poissons moururent dans les eaux, les oiseaux dans l'air et les hommes dans les forêts.

1297. Au milieu du mois de décembre on trouvait des roses dans le jardin des Dominicains de Colmar. Vers cette époque tomba une neige épaisse. Le froid avait été modéré auparavant.

1303. Les 9 et 10 février, les vignes et la plupart des fruits de la terre furent détruits par le froid qui ne dura que deux jours. La chaleur du soleil ne se fit pas sentir plus longtemps cette année et cependant deux personnes en moururent, près de Rouffach. Le froid fut très-rigoureux depuis la Saint-Thomas (29 décembre) jusqu'au jour des Rois 1303.

A la fête de Saint-Etienne (26 décembre) le Doubs se couvrit de glace près de Montbéliard. On pouvait circuler sur le fleuve comme sur une route. Quand la débâcle commença 500 personnes périrent à la fois. Le Rhin aussi était gelé près de Brisach.

L'hiver se prolongea tellement que l'on fut réduit à nourrir avec de la paille les moutons et les autres animaux domestiques. Les eaux du Rhin étaient trop basses pour pouvoir porter des bateaux chargés.

1334. Le jour de la Saint-George (23 avril) les vignes ont gelé.

1365. L'hiver commença à Noël. Le froid gela les vignes et les arbres. On pouvait traverser le Rhin sur la glace. Dans beaucoup d'endroits on trouvait encore de la glace à la Pentecôte.

1408. L'hiver qui commença à la Saint-Martin (11 novembre) fut très-rigoureux, les lacs furent gelés, le Rhin et le lac de Constance étaient couverts d'une glace assez épaisse pour en permettre le pas-

sage sur tous les points avec un chargement de 30 mesures de vin. Le vin gela dans les caves. Quand la débâcle vint, les glaçons brisèrent la plupart des ponts jetés sur le Rhin.

1426. L'hiver fut doux. On trouvait de belles fleurs à l'époque des fêtes de Noël et les amandiers fleurirent.

1428. Vers la fête de Saint-André (30 novembre) le froid devint rigoureux et se prolongea jusqu'à la mi-carême. Les vignes et les noyers périrent. Il tomba trente-deux neiges de suite. Le jour de la Saint-George (23 avril) une gelée emporta ce que les froids précédents avaient épargné.

1430. Les vignes, les arbres et les fruits périrent par suite de gelées.

1432. Le 1^{er} janvier, le froid tua des hommes, des animaux sauvages et détruisit les vignes et les arbres.

1442. Le jour de Sainte-Catherine (25 novembre) le froid devint tellement intense que toutes les vignes de la plaine gelèrent et près de la moitié de celles situées en montagne. Le froid dura jusqu'en avril, les 3 et 4 mars il tomba de la neige. Quatre gelées consécutives et une gelée blanche enlevèrent enfin tout espoir de vendange. Le Rhin était couvert de glace.

1502. A la Pentecôte des hirondelles et d'autres oiseaux tombaient sur la terre tués par le froid.

1503. La plupart des arbres ont gelé.

1506. Les vignes et les arbres ont gelé.

1508. L'hiver commença d'une manière très-rigoureuse. Le froid était excessif.

1517. Les vignes et les fruits ont gelé.

1549. Le 11 mai une gelée blanche détruisit les vignes.

1560. En décembre le froid devint si intense que presque toutes les vignes, en plaine et en montagne, ont gelé. Le froid dura jusqu'en mars 1561.

1564. Le 6 mai les vignes ont gelé.

1565. Tout le vin qui crut dans le ban de Colmar n'aurait pas suffi pour le service d'une messe.

1570. Les vignes ont gelé.

1571. Egalement. Le foudre de vin vieux valait 39 florins, le vin nouveau qui était aigre 20 florins.

1575. Les 1^{er}, 2 et 3 mars les vignes ont gelé.

1586. Depuis la Saint-Martin (11 novembre) jusqu'à la fête de Saint Mathias (24 février) 1587 l'hiver était tellement rigoureux que jamais il n'y eut de dégel et que la plupart des vignes périrent.

1590. Les vignes furent encore détruites. Un foudre de vin valait 100 florins, pendant les vendanges seulement 40 florins.

1593. Les vignes ont gelé le 6 mai.

1594. Egalemeut, le 12 mai.

1595. Les 8 et 9 avril les hirondelles tombaient à terre tuées par le froid.

1598. Les vignes ont gelé à Pâques.

1600. Le commencement de cette année fut marqué par de grands froids qui durèrent trois semaines. Beaucoup de vignes ont gelé. Le foudre de vin valait 40 florins, le vin vieux 50 florins.

1601. Pendant les vendanges il y eut des pluies froides et de la neige. Les raisins ont gelé dans différents endroits avant d'être parvenus à leur maturité. Le vin fut peu abondant et aigre. Il valait de 44 à 60 florins.

1602. Le jour de la Saint-George (23 avril), à la fête de l'Ascension (13 mai) et le samedi avant la Pentecôte, tous les fruits de la terre périrent à peu près dans le ban de Colmar par suite de gelées.

1603. Il y eut quatre jours froids vers la St.-Martin (11 novembre). A Noël il faisait aussi chaud qu'en été. A cette époque les chevaux étaient encore dans le *Ried* (pâturage communal de Colmar).

1604. Au commencement de l'année le froid était intense et les vignes ne fleurirent que vers la fin du mois de mai.

1605. Beaucoup et du bon vin. Plus d'un bourgeois avait 2 à 500 foudres dans ses caves. La mesure de vin valait 8 à 12 schellings.

1606. Les bourgeons des vignes ne se montrèrent qu'au mois de juin. La floraison s'effectua huit jours avant la Saint-Jean (24 juin). Les vignes furent détruites en septembre par suite de gelées blanches.

1607. A la fête de Sainte-Luce (13 décembre) survint le froid. Il avait fait chaud depuis les fêtes de Saint-Simon et Saint-Jude. Deux jours avant Noël il tomba une neige aussi épaisse que celle de 1605. (On n'en parle pas à cette date).

1608. Le jour de l'an fut tellement froid que de mémoire d'homme il n'y eut un temps aussi rigoureux. Quinze jours après, le froid

augmenta encore au point que tous ceux , vieux et jeunes , qui allèrent avec des traîneaux au Niederwald eurent les oreilles, les doigts et les dents gelés. Beaucoup de personnes périrent à la campagne. Un individu de S^{te}-Marie-aux-Mines arriva mort sur son cheval à Ribeauvillé. Ici (à Colmar) le vin gela dans plusieurs caves et fit éclater les tonneaux. On trouva aussi des puits gelés , entre autres celui du Gymnase (aujourd'hui l'école protestante dans la rue Saint-Jean) où l'on fut réduit à briser la glace avec de longues barres de fer. Le froid dura jusqu'au carnaval. Les arbres de la plaine périrent tous (noyers , pommiers , pruniers , péchers , etc.). Les hêtres et les chênes formant la moitié du Neuland , ont gelé tous. Les treilles des maisons plantées depuis un temps immémorial , furent également détruites par le froid. La Seine gela à Paris , au point que l'on fut réduit à démolir des maisons pour avoir du bois.

La neige fut charriée par corvée hors de la ville (Colmar) et quand elle fondit , la Lauch en crut au point qu'il n'était plus possible de franchir la porte dite *Steinbrucker-Thor* , près de St. Josse.

Les vignes ayant gelé , le foudre de vin blanc valait en mars 75 fl. et le rouge 90 à 95 florins.

1609. Le mois de janvier fut tellement doux que l'on put tailler la vigne.

1612. Les vignes ont gelé en Alsace , le vin vieux ainsi que le nouveau valaient , le foudre 36 florins . dans la montagne 44 florins.

1613. Le froid commença à la Saint-Martin (11 novembre) , il dura vingt semaines.

1616. Les vignes ont gelé.

1621 , 1622 , 1624. Egalement.

1626. Idem , le 18 et le 20 mars.

1627 , 1628 , 1629 , 1637. Les vignes ont gelé.

1693. Il tomba de la neige à la hauteur d'une table. Les eaux crurent considérablement dans la ville et au-dehors.

1709. Après de longues pluies et beaucoup de neige advint , le 6 janvier , un froid rigoureux qui fit périr non seulement les bourgeons des vignes mais encore les ceps eux-mêmes. Le froid augmenta au point que le Rhin et d'autres grands fleuves se couvrirent d'une glace assez épaisse pour en permettre le passage à des régiments entiers de soldats et aux charges de marchandises les plus lourdes A Brisach

on fabriqua des tonneaux sur le Rhin. Des hommes et des animaux moururent de froid, le vin gela dans les tonneaux qui se brisèrent avec éclat. Ce froid dura jusqu'en mars. En mars encore il augmenta et pour la cinquième fois dans cette année la gelée détruisit non seulement le reste des vignes, mais encore les poiriers, pruniers, noyers, pêchers et la plupart des pommiers; les rosiers et les buissons d'épines ne furent pas même épargnés. Les poules eurent les pieds gelés au point qu'à l'arrivée du printemps les griffes s'en détachaient et qu'on les voyait marcher sur les tronçons. Le printemps et l'été furent pluvieux et les inondations se succédaient. Les céréales devinrent très-chères. Après la récolte le froment valait 15 $\frac{1}{2}$ florins, le méteil 14 florins et plus, l'orge 6 florins.

Plusieurs milliers de sacs de grains ayant dû être livrés dans les forteresses, les gens furent réduits à ne manger que du pain d'orge.

1711. Le 1^{er} février il y eut un froid excessif qui dura huit jours, le 13 il tomba beaucoup de neige; elle était entassée devant les maisons à la hauteur que l'on donne aux meules de foin.

1712. Le 19 mars, grande neige. Le 20 et le 21 du même mois, froid intense et brouillards; vignes gelées.

1716. En janvier il tomba près de vingt fois de la neige; elle atteignit à peu près la hauteur d'un homme et forma pendant deux mois de véritables collines dans les rues de la ville. Le 16 février les vignes gelèrent et le Rhin se couvrit de glace.

1718. La plupart des vignes ont gelé.

1723. Les vignes ont gelé en trois fois, le 10 février, le 10 avril et le 24 mai.

1731. Les vignes situées en montagne et en plaine périrent.

1736. La gelée détruisit toute espérance de récolte.

1743. Les vignes furent détruites en janvier.

1746. Idem, le 22 décembre.

1749. Idem, le 16 mai.

1750. Idem, le 6 mai.

1753. Idem, le 4 février.

1766. Idem, à Noël.

1767. Idem, le 21 janvier et le jour de Pâques.

1776. Le 3 mars les vignes furent atteintes par une gelée blanche.

1782. Le 16 février, le thermomètre descendit 12 degrés au-dessous de zéro.

1783. Les vignes de la plaine et de la montagne souffrirent du froid dans les derniers jours de décembre.

1784. Le 29 janvier il tomba de la neige à la hauteur de la ceinture d'un homme. Le froid dura jusqu'au 23 février. Les vignes en périrent.

1785. L'entrée du mois de mars fut très-froide.

1786. Au commencement de l'année le froid fut rigoureux. Le 4 et le 6 mai il y eut des gelées blanches et 2 pouces de neige. Pendant les fêtes de Noël les vignes ont souffert du froid.

1788. Depuis la Sainte-Catherine (25 novembre) le froid resta très-intense jusqu'à la fin de l'année.

S. BILLING.

DONATION

DU

TERRITOIRE D'ANDOLSHEIM AU PRIEURÉ DE LIÈPVRE

PAR

L'ABBÉ FULRADE.

Jamais peut-être la fièvre de *l'inédit* n'a exercé autant de ravages qu'aujourd'hui ; nos bibliothèques et nos archives sont remplies de travailleurs tous en quête de pièces inédites et l'on pourrait affirmer sans médisance qu'il y a peu de trouveurs heureux parce qu'il y a peu de chercheurs vraiment avisés. Ce serait donc pour moi une bonne fortune que d'offrir aux lecteurs de cette *Revue* une charte inédite d'une date aussi ancienne que celle dont je donne ici le texte ; je n'ai point ce bonheur : toutefois le recueil où elle parut pour la première fois se trouve entre les mains de si peu de personnes , sa publicité par conséquent a été si restreinte que je n'ai pas hésité à la faire réimprimer en y joignant quelques observations. Cette charte est une donation de tout le territoire d'Andolsheim faite en 777 au prieuré de Lièpvre par l'abbé Fulrad. M. Krœber , de St^e-Marie-aux-Mines , aujourd'hui archiviste du Tarn-et-Garonne , la découvrit le premier aux archives de l'Empire où on l'avait confondue avec le testament de Fulrad. M. Krœber , excellent diplomate , a parfaitement discuté tous les points qui offraient matière à la critique (1) , je n'ai garde d'y revenir après lui. Il n'est pas nécessaire d'avoir lu Dom Félibien pour savoir quelle a été de tout temps la splendeur de l'abbaye de Saint-Denis ; de bonne heure elle obtint des papes et des rois des privilèges qui la faisaient relever immédiatement du Saint-Siège ; vers 755 Etienne III lui accorda le droit de fonder dans les terrains qui lui appartenaient

(1) Bibliothèque de l'Ecole des Chartes , septembre-octobre 1856 , page 48.

autant de monastères qu'elle voudrait, étendant à ces nouvelles institutions la prérogative que je viens de mentionner et qui les affranchissait de toute juridiction autre que la sienne; bientôt nous voyons les abbés user de ce droit. Ainsi Fulrad, l'un des plus célèbres, fonda dans la vallée de Lièpvre et sur l'une de ses terres un couvent dont les religieux vivaient sous la règle de Saint-Benoît; il fallait doter cet établissement, subvenir aux frais du culte, à l'entretien des moines, tel est l'objet de la pièce que liront sans doute avec intérêt les amis si nombreux de notre histoire d'Alsace.

LÉON BRIÈRE,
de l'Ecole des Chartes, archiviste du Haut-Rhin.

EXEMPLAR DONATIONIS FULRADI AD LOCUM SANCTI ALEXANDRI QUOD
DICITUR LEPRABA DE VILLA QUÆ VOCATUR ANSULSISHAIM.

Terminum vitæ pertimesco, quando de hoc sæculo sum migraturus, ut aliquid de peccatis meis per confessionem et largitionem mearum pecuniarum divina propitiatio atque miseratio suo sancto examini presentato relaxare immensa benignitate ac misericordia non dedignetur, si videlicet census meæ temporali utilitati domini dispositione creditus, mea propria largitione, dum adhuc Deo adjutore vita manet ac incolomitas perseverat, æclesiis Dei sanctorum que ipsius locis sacrosanctis ac venerabilibus, viduis quoque ac peregrinis pauperibus que undecumque ad ecclesiam Dei confluentibus proficiat condonatus, ut Dominus per suam misericordiam et sanctorum intercessionem orationes pue pauperum ac servorum Christi in celesti vita sortem ac societatem merear sanctorum. Unde ego Foleradus in Dei nomine sacerdos indignus, Riculfi et Ermengardis filius, dono atque in perpetuum donatum cupio quandam juris mei villam *Ansulsishaim*, cum omnibus superpositis et ad se pertinentibus, tam in ædificiis quàm in terris cultis et incultis, aquis, pascuis, exitibus et redditibus universis, et omni supellectile sua, cum servis et mancipiis utriusque sexus, ad nomen sancti et gloriosi Christi martyris Alexandri, ad locum ipsius quod nominatur *Lepraha*, situm in pago Alsaciense infra forestem quæ nuncupatur *Vosago*; ut ex denominata scilicet villa *Ansulsishaim*, in eodem pago sita super fluvium *Morto-*

novia, quamque constat ex donatione dulcissimæ sororis meæ Waldrandæ mihi contigisse, habeant prævisores denominati loci atque rectores sufficientes sibi sumtus; ad ea quæ pertinere videntur circa luminaria ipsius sancti Alexandri basilicæ et ad diversos cultus et ornatus ipsius, et in his quæ ædificanda vel restauranda sunt in diversis officinis præfati loci; præfatam jure perpetuo deputamus villam et sumptus ejus, uti per regiæ auctoritatis testamento nostram donationem ex hac præscripta villa et aliis infra ipsum pagum constitutis; hoc est Fredishaim, Undinishaim, Mauchinhaim, Benisthaim, quam partibus meæ possessionis cum suis appenditiis tradidit Crothardus vir illuster et mihi familiarissimus, sed et alias multas villas infra præceptum regium insertas præfato loco nostra petitione et regia dignatione factum, per quod etiam denominatum sancti Alexandri locum partibus monasterii venerabilis et piissimi protectoris nostri domni Dionisii, cujus abbatiae, Deo annuente et regia auctoritate nobis favente, curas gerere et res ordinare videmur, dudum speciali largitione, semota cujuspiam abbatis dominatione, subjugare, cum regio præcepto, immo apostolico privilegio, procuravimus, denique hujus-cæ nostræ donationis testamentum regalibus visibus placuit exhibere, ob majoris firmitatis indicium, et ut ipsius auctoritate simul et propriis manibus roboraretur, et plenior per succedentia temporum curricula vigorem habere videretur; per quod omnibus interdicentes ne quis videlicet ex præsentibus sive de futuris aliquid ex denominata villa usibus suis deputare aut quippiam demere aut mutare præsumat, sed præfata villa denominato sancti Alexandri loco, in diversis utensilibus suis simul et officinis tam ecclesiasticis quam monasterialibus, cum omnibus quæ inibi donavimus, perpetua lege maneat atque deserviat, quod siquis præsumpserit, iram omnipotentis Dei inprimis incurrat, et nodum perpetue maledictionis, ab ipso Deo alienatus et anathematizatus, non evadat, et in sua damnatione diabolus cum suis apostaticis ministris semper inveniat, et quod repetit non evindicat, sed contra cui litem intulerit auri libras L, argenti pondera C. C C. C. C multatus componat; et præsens donatio, regalibus manibus roborata, firma et inconculsa omni tempore permaneat. Actum publice Haristalio anno nono et quarto regnante Carolo gloriosissimo rege Francorum et Longobardorum atque patrio Romanorum, cum stipulatione subnixâ.

Signum KAROLI (locus monogrammatæ) gloriosissimi regis. Ego

Audacrus jussus et ordinatus a domino meo Fulrado scripsi et subscripsi.

† Signum THEODERICI comitis. † Signum VULFERDI. † Signum BALDULFI. † Signum FULRADI. † Signum THEODULFI. † Signum HADTRITAO. † Signum CHRODONIS. † Signum HARTGERI. † Signum HILDRADI comitis. † Signum ROTLANI comitis ⁽¹⁾. † Signum GISLEMARI. † Signum HAINRICI. † Signum HARIHARDI comitis. † Signum HERLEBERTI. † Signum NIVONIS. † Item signum HILDRADI comitis. † Signum ANSELMi comitis Palatii. † Signum RICHAU. † Signum RICHARDI. † Signum GUNDRACRI. † Signum GODONIS.

(¹) Il est digne de remarque que c'est ici la seule signature connue du comte Roland, le héros et la victime de Roncevaux.

L'ALSACE A L'EXPOSITION DE 1839.

Les galeries de tableaux sont tellement remplies de curieux, que la circulation n'y est jamais libre et qu'on y perd le temps à chercher les tableaux devant lesquels on désire plus particulièrement s'arrêter. Ce préambule vous apprendra, mon cher directeur, pourquoi ma seconde lettre laisse de côté les peintures : il ne m'a pas encore été possible de reconnaître toutes les œuvres de nos peintres alsaciens. Fatigué de mes courses à travers la foule, j'ai dû souvent abandonner les grands salons pour respirer dans les galeries latérales, où sont rangées les œuvres des graveurs et des architectes, et dans le parterre, émaillé de fleurs, où l'on peut contempler tout à l'aise les productions les plus importantes de la statuaire. Je ne vous parlerai donc aujourd'hui que de sculpture, de gravure et d'architecture.

Et d'abord, voici l'œuvre principale des sculpteurs alsaciens : c'est un groupe en plâtre, de grandeur naturelle, représentant *Le Génie dans les griffes de la Misère*. Il est de M. Bartholdi. — Tous nos artistes, la plupart de nos écrivains, tous les vrais inventeurs n'ont-ils pas eu à subir cette lutte terrible ? — Certes, on ne pouvait choisir un sujet plus vrai... et plus triste à la fois. — Le monstre est bien accroupi sur notre pauvre terre ; il retient sa victime par les ailes qu'il brise dans l'étreinte ; mais pourquoi le Génie, qui s'efforce de prendre son essor, embarrasse-t-il une de ses mains dans la chevelure de son ennemi ; pourquoi n'a-t-il pas les bras, comme le regard, tendus vers le ciel ? Je désirerais aussi quelques attributs symboliques : autant la Renaissance en était prodigue, autant on les néglige de nos jours, et c'est à tort, car, sans le livret, je serais fort embarrassé de donner un nom à cet ange dont un vieillard casse les ailes. On pourrait peut-être demander aussi à M. Bartholdi une étude plus approfondie du nu ; toutefois, on ne retrouve pas dans l'œuvre nouvelle les défauts qu'on a reprochés au Rapp du Champ-de-Mars de

Colmar. Il y a, du même auteur, un buste du Premier Président R..., en bronze ; il fait contraste avec les portraits des sévères magistrats exposés dans la même galerie, et si M. le Premier Président R... a quelque indépendance dans le caractère, ce dont je ne dois pas douter, je félicite les justiciables du ressort. Près de ce portrait est la statuette, en bronze, du duc de Malakoff qui est presque une illustration alsacienne.

M. Grass, de Wolxheim, a exposé deux bustes ; l'un, en bronze, est le portrait d'un maître des requêtes, et il est trop nu pour une tête aussi peu caractérisée ; l'autre, celui de M. Spach, est très-ressemblant, au dire de ceux qui connaissent ce savant archiviste ; du reste, cette figure, sans prétention, qu'on me permette cette expression, respire la douceur, la patience éprouvée du paléographe, et l'on ne peut s'empêcher de dire, en la contemplant, que ce doit être celle d'un excellent homme. M. Grass, qui est un élève de Bosco, a eu, dès 1834, une médaille de 2^e classe. — Je n'ai rien à dire ici du buste de M. Emile Dolfuss, car il est de Dantan ; sans doute on le destine à la Société industrielle de Mulhouse ; mais pourquoi n'a-t-il pas été commandé à un Alsacien ? — Il ne me reste donc plus à voir dans la galerie de sculpture, que le *chien d'arrêt* de M. Laquis, de Guebwiller. C'est un charmant petit bronze : l'animal est assis sur son train de derrière et tient un lièvre dans sa gueule. Le chien de M. Laquis est, sans contredit, le plus beau de l'exposition, car les chiens ne manquent pas au Salon de 1859 et plusieurs, de bonnes maisons, y figurent, en portraits, tout aussi bien que M. X ou M^{me} Z. — Quel honneur !... pour les chiens, s'entend.

Passons aux graveurs. L'art de la gravure est, chez nous, en pleine décadence ; la lithographie a préparé sa ruine, et la photographie, qu'on s'obstine, je ne sais trop pourquoi, à ériger en art, la consume en ce moment. Graveurs illustres des trois derniers siècles, dont les estampes sont autant de chefs-d'œuvre, que diriez-vous du goût de notre époque ! — Si quelques graveurs au burin se font remarquer au Salon de cette année, ils appartiennent à l'Allemagne. Pour la gravure sur bois la France est au premier rang et c'est une œuvre de ce genre que j'ai à signaler ; elle est de M. Boetzel de Saar-Union : de l'eau et peu de ciel ; une barque qui porte un chien ; à droite, au premier plan, des arbres, dont les branches retombent sur l'eau, voilà tout. Le livret m'apprend que c'est un paysage d'Al-

sace et je le veux bien ; du reste cette gravure est remarquable et ressemble à une eau-forte. M. Bœtzel est élève de Best.

Il me reste, mon cher directeur, à vous parler des dessins d'architecture de M. Emile Reiber, de Schlestadt. On en compte douze, et ce sont des études dans le style de la Renaissance, des cadres ornés, des cartouches, des panneaux emblématiques, etc. etc. ; ils ont été, pour la plupart, commandés à l'artiste par la ville de Paris, soit pour être offerts au roi de Bavière, soit pour orner un Album municipal. Ces dessins dénotent chez leur auteur beaucoup d'habileté et un goût exquis. Je n'aurais rien à en dire de plus ; mais M. Reiber, comme les artistes de la Renaissance, qu'il imitait, a cru devoir enrichir plusieurs de ses cartouches de devises qui rentrent dans mon sujet et que, par conséquent, je ne dois pas passer sous silence. Puis-je ne pas m'associer à la plainte qu'il exhale, en ces termes, contre son siècle ?

Las ! Las ! O belles fictions mytologicques, O naïves croyances christianes, qu'estes-vous devenues ? — Plus de foy en rien qu'en l'argent telle est nostre loy.

Mais je regrette de trouver, à la suite de cette plainte, une devise entachée de scepticisme : *Fay ce que doys, adviennne que pourra.* L'homme de foi, le croyant dit : *Fais ton devoir, Dieu fera le reste.* Je n'approuve pas non plus celle-ci, sans réserve :

O musars très préteux faictes bien vostre compte que ie brode du renouveau sur le canevas de vieilles friperies.

En brodant sur le vieux canevas, on doit toujours chercher ses inspirations dans la vie au milieu de laquelle on s'agite, soit pour y fustiger le mal, soit pour y honorer le bien : on n'est réellement artiste qu'à ce prix. M. Reiber dit ailleurs : « *Le Génie c'est l'Espérance.* » Pour être conséquent avec sa première devise n'aurait-il pas dû réunir la Foi à l'Espérance ? — Et quand il dit encore que l'art est *seulement* tradition, sans doute il admet que le mot *tradition* implique transformation, amélioration dans le sens du beau, tendance continue vers l'idéal. L'art c'est la vie ; il doit se perfectionner comme elle.

Mais c'est assez philosopher à propos de vieilles devises ; je m'aperçois d'ailleurs que ma lettre est déjà trop longue pour la place qu'elle doit occuper dans la *Revue* et je la termine en vous promettant de faire ma dernière visite aux galeries de peinture, dans les premiers jours de la réouverture du Salon qui vient d'être fermé.

EMILE JOLIBOIS.

BIBLIOGRAPHIE.

RECHERCHES SUR L'ÉQUIVALENT MÉCANIQUE DE LA CHALEUR, *présentées à la Société de physique de Berlin*, par GUST. AD. HIRN, ingénieur civil. — Colmar et Paris, 1858.

Suite et fin ()*.

Pour justifier son opinion l'auteur fait encore l'observation suivante (p. 303) : « Un être vivant, dès le moment où il naît, tire du milieu ambiant tout ce qui est nécessaire à son existence ; il ne crée rien, il choisit simplement dans ce qui l'entoure les parties qui conviennent à son organisme ; si des parties qui ne lui conviennent pas, lui sont imposées, son organisme fait un effort suprême pour les éliminer, et si l'effort est inférieur à la puissance d'agression, la vie cesse. »

Cette observation prouve, jusqu'à l'évidence, que dans les êtres vivants il y a plus que matière pondérable. Pour expliquer la vie qui les anime, les forces physiques et chimiques immanentes à la matière sont absolument insuffisantes. Il faut de toute nécessité admettre dans ces êtres un principe spécial, qui tire de la matière ambiante tels éléments et en repousse tels autres, qui s'assimile ceux dont il s'est emparé, les ordonne et arrange d'après un type qui lui est inhérent, qui, en un mot, s'en sert pour créer un organisme.

Si ce principe organisateur diffère essentiellement de la matière pondérable, sera-ce peut-être une substance impondérable ? L'auteur prouve d'une manière, qui me semble exclure toute réplique fondée, que ce principe ne saurait pas non plus appartenir aux substances intermédiaires. Celles-ci, quand même, par leurs rapports avec la matière, elles peuvent affecter des attributs quantitatifs et qualifi-

(*) Voir la livraison de juin, page 274.

catifs, et se localiser, n'en sont pas moins universelles. Le principe organisateur au contraire est quelque chose d'essentiellement spécial; un principe, dès lors, d'une nature particulière, *sui generis*, totalement distinct de toute substance physique quelconque. Pour marquer cette spécialité, il convient de lui appliquer une dénomination propre: C'est un *principe organique*.

Le matérialisme voulant prouver que la vie organique n'est autre chose que le résultat des forces mécaniques, physiques et chimiques inhérentes à la matière, en appelle à la possibilité de produire artificiellement plusieurs matières organiques. Le nombre de ces matières est, comme l'auteur le remarque avec raison, très-restreint. (p. 305) « Mais la chimie, fût-elle capable de produire directement tous les principes immédiats des êtres vivants, est absolument incapable, à elle seule, d'expliquer l'organisation proprement dite de ces principes. L'affinité chimique règne évidemment dans les corps vivants comme ailleurs; mais il est tout aussi visible qu'elle y est en quelque sorte gouvernée, réglée: ce qui ici reste parfaitement dissout et combiné dans la sève, dans le sang, va là se séparer et servir à la nutrition, à l'entretien d'un organe, ou se filtrer, se modifier, au contact de cet organe, pour aller en nourrir d'autres, ou pour être rejeté comme détritüs devenu inutile. Ce qui ici s'organise d'une certaine façon, s'organise là d'une autre, ou se désorganise ailleurs. L'affinité chimique, partout sans cesse en jeu, est évidemment au service d'une puissance directrice qui en agrandit ou en diminue l'énergie, et qui ainsi localise les produits qu'elle seule peut engendrer. »

Rien ne prouve mieux la réalité d'un principe directeur, organisateur dans les êtres vivants que la mort. Celle-ci marque le moment où les éléments qui avaient concouru à la formation d'un être vivant, sont abandonnés, sans réserve, à l'action de leurs forces propres. Le principe qui avait réglé, dominé ces forces s'étant éteint, il s'opère dans cet être une dissolution complète; ses éléments constitutifs se séparent les uns des autres et rentrent chacun dans la substance de laquelle ils avaient été tirés.

Il résulte de ces considérations avec une évidence parfaite que les principes constitutifs de l'univers ne se bornent pas aux substances pondérables et impondérables avec les forces qui leur sont immanentes, mais que, pour expliquer la vie organique il faut encore admettre certains principes d'une nature toute spéciale présidant à

l'origine et au développement des êtres vivants, s'emparant des éléments ambiants pour lesquels ils ont de l'affinité, dominant les forces qui leur sont inhérentes, les ordonnant d'après un type donné et exerçant sur eux cet empire jusqu'au moment où se retirant ou s'éteignant ils les abandonnent de nouveau à toute l'action de leurs forces propres.

Ces principes, l'auteur les nomme *animiques* et prouve parfaitement qu'il doit y en avoir autant qu'il y a d'espèces différentes d'êtres vivants.

Il pense du reste que ces principes n'ont pas de prise immédiate sur les matières dont ils s'emparent pour former les corps organiques. A son avis ils ne communiquent avec la matière que par des substances intermédiaires. A cet égard, il rend attentif aux observations de du Bois Reymond, qui semblent prouver que dans le corps des animaux c'est l'électricité, circulant dans le système nerveux, qui sert d'intermédiaire entre le principe animique et la matière.

Connaîtrions-nous maintenant tous les principes constituants de l'univers ? Pour être à même de répondre à cette question remontons, avec notre auteur, l'échelle des créatures vivantes depuis ces êtres indéfinis de formes, ces phénomènes mystérieux que la chimie dispute à la botanique, que la botanique dispute à la zoologie, qui servent de lien de transition entre ce qui vit et ce qui ne vit pas (p. 310), jusqu'à l'homme. « De tous les êtres vivants l'homme est le seul qui sache abstraire, qui sache chercher la causalité en toutes choses; il sait, en quelque sorte, s'assimiler l'univers, l'indéfini, l'infini. Il est tellement grand sous ce rapport qu'il est souvent arrivé à douter systématiquement de sa propre puissance, et que quelques doctrines se sont efforcées de l'humilier, de crainte qu'il ne se crût Dieu. » (p. 310).

Cette merveilleuse supériorité de l'homme sur la nature vivante tout entière que l'auteur démontre par la puissance de la pensée avec laquelle nous embrassons le monde et nous élevons jusqu'à la cause suprême de l'universalité des êtres, jusqu'à Dieu, serait devenue plus manifeste encore s'il lui avait plu de rendre attentif aux facultés morales de l'homme, à cette loi sainte et immuable qu'il trouve en lui-même et qu'il se sent la faculté d'accomplir en dépit des passions les plus violentes de sa nature physique.

Comment nous rendre raison de cette supériorité de l'homme ?

Etre organique, vivant, il faut qu'il renferme un principe animique. Mais cette faculté de penser, cette liberté de volonté par laquelle il se distingue spécifiquement des autres êtres vivants, n'exigent-elles pas que nous admettions chez lui, outre ce principe organique, un autre principe encore d'une nature infiniment plus élevée ?

Parmi les auteurs modernes qui ont traité de l'anthropologie et de la psychologie, il y en a plusieurs qui n'ont pas balancé de répondre à cette question dans un sens affirmatif. Selon eux il y aurait lieu de distinguer chez l'homme entre l'*âme* et l'*esprit* ; la première serait le principe de la vie organique, l'autre celui du raisonnement et des actes libres et moraux. Ce dernier seul serait immortel ; l'*âme* subirait la destinée du corps et s'éteindrait lorsque celui-ci tombe en dissolution.

Notre auteur ne partage pas cette manière de voir. Il s'appuie de certains phénomènes que nous apercevons dans le règne animal. « Chaque individu de cet ordre, dit-il, (p. 309) en agissant sait qu'il agit ; il a la conscience de l'acte, et bien que toujours visiblement sollicité à cet acte par une cause, il est, du moins dans de certaines limites dont l'amplitude varie, libre d'accomplir l'acte à tel ou tel moment. Ces actes, les fonctions auxquelles ils se rapportent dans l'organisme, le mode selon lequel ils s'exécutent, constituent dans l'être ce qu'on a nommé avec justesse la *vie de relation*, contrairement à l'ensemble des actes et des fonctions qui se font en apparence d'une manière passive, à l'insu de l'individu, et qui ont en général pour objet l'utilisation des éléments cherchés dans le milieu ambiant par un acte volontaire. Si nous ne savons nous élever à une certaine hauteur pour juger, nous pouvons être portés à croire que la vie de relation dérive d'un principe autre que la vie de nutrition, et que même quelques classes, très-nombreuses en individus, sont totalement privées du principe capable de se manifester avec la conscience de ses actes. » — Eh bien, il n'en est pas ainsi. Chez les animaux, même des classes les plus élevées, le principe animique est le même que celui des actes de relation. Qu'est-ce qui pourrait dès lors nous autoriser à admettre chez l'homme, au-dessus du principe d'où dérive sa vie organique, un autre principe plus élevé, source de la pensée et des actes libres ?

J'approuve la conclusion de l'auteur ; mais je n'approuve pas autant le raisonnement d'où il la déduit. Si l'animal pense et veut, ce n'est

pas encore une raison pour croire que le principe de la pensée et de la volonté chez lui soit le même que celui de la vie organique. D'ailleurs la nature de l'animal diffère trop de la nôtre, est trop mystérieuse pour que nous puissions, sans risquer de nous égarer, baser sur elle des raisonnements applicables à l'homme. A mon avis, l'identité du principe de la pensée avec celui de la vie organique ressort d'un fait contre lequel on ne saurait élever de doute raisonnable : C'est la *conscience de l'unité de notre moi*. Si l'esprit et l'âme étaient deux principes différents, il y aurait nécessairement en nous un moi double. Mais la conscience proclame tout au contraire un moi unique, absolument indivisible. Notre moi qui pense et qui veut est identiquement le même que celui qui éprouve des sensations et des appétits physiques. Nous disons : Je sens le froid, je souffre d'une douleur corporelle, tout comme nous disons : Je conçois telle vérité, j'accomplis un acte moral. Ce que nous disons ici de l'homme, nous pouvons, jusqu'à un certain point, l'appliquer aux animaux, du moins à ceux d'un ordre élevé. Sans doute la pensée et la volonté de l'animal diffèrent essentiellement des nôtres; la première, dépourvue d'idées générales, tourne dans un cercle extrêmement restreint, l'autre n'est jamais libre. Mais quelles que soient chez l'animal la pensée et la volonté, nous pouvons affirmer avec certitude qu'elles appartiennent au même principe d'où dérive chez lui la vie organique.

Mais laissons là, pour le moment, la nature animale qui nous intéresse moins, pour nous arrêter à l'être humain dont il nous importe de connaître la constitution. Résumant ce qu'il a dit sur cet objet, notre auteur pose les deux questions suivantes (p. 350) :

Y a-t-il en nous une puissance spéciale qui organise, qui bâtit notre corps à l'aide des éléments du monde externe, et une autre puissance qui pense ?

Ou bien l'âme est-elle tout à la fois puissance organisante et pensante ?

Qui pourrait hésiter d'affirmer aussi résolument que l'auteur la seconde de ces questions ?

Le véritable être de l'homme est celui qui se prononce par la conscience du moi. Principe à la fois de la vie organique et de la vie spirituelle, le moi forme une unité parfaite. Les deux sphères dans lesquelles il se manifeste sont sans doute fort différentes; dans la première il agit instinctivement et d'une manière plus ou moins in-

consciente ; son action dans l'autre est éclairée par la conscience et libre. Malgré cette différence ces deux sphères de vie sont liées l'une à l'autre par des rapports nombreux et intimes. Comme principe organisateur (âme) le moi construit d'après un type qui lui est immanent, en s'emparant des matières de la nature ambiante, le corps ; il y entretient la vie et le mouvement. Comme principe de la vie spirituelle (esprit) il est appelé, pour me servir des termes de l'auteur (p. 330), à une fonction sublime qui lui donne un caractère réellement transcendant, qui semble le faire échapper, pour ainsi dire, aux conditions du temps et de l'espace. Par cette fonction il se manifeste comme puissance de penser, comme être intelligent, de raison, cherchant à remonter de l'effet à la cause, à la cause des causes, à Dieu. J'ajoute qu'il se manifeste comme être libre, capable de se soustraire, par une détermination absolue de la volonté, à l'empire de tous les agents coactifs, pour accomplir les saintes lois qui lui sont inhérentes et que proclame la conscience avec une autorité irrécusable (¹).

(P. 330) « Le principe du moi diffère de la *matière pondérable*, en ce qu'il échappe à tout soupçon de pondérabilité, d'inertie et même de mouvement proprement dit. Il diffère de la *substance intermédiaire*,

(¹) Je crois devoir ajouter ici les observations pleines de justesses que fait notre auteur (p. 331) : « Il répugne à beaucoup de personnes d'admettre que l'âme organise elle-même le corps, cet instrument dont pourtant elle ne peut se passer ; qu'elle fasse croître le corps ; qu'elle concoure à tous les phénomènes intérieurs, jusqu'à cet impur acte de la digestion stomachale ! d'un autre côté, il leur répugne d'admettre qu'en vertu de propriétés spécifiques dont elle n'a *nulle connaissance*, l'âme agisse et produise quoique ce soit, sans le savoir. Il leur semble donc nécessaire d'imaginer un principe à part, qui commande uniquement l'organisation du corps.

« Remarquons cependant d'abord que puisqu'un instrument est nécessaire à l'âme, non seulement pour se mettre en rapport avec le monde externe, mais même pour accomplir la fonction la plus sublime, pour penser, rien de ce qui est nécessaire à la construction de cet instrument ne saurait être appelé vil et impur par un homme de sens. Sans la nutrition la cervelle serait impossible : la nutrition ne peut donc être placée à un rang plus infime que l'ensemble de l'appareil admirable qu'elle forme et maintient. Il est certes absurde de dire que l'âme *digère* ; il l'est tout autant de dire que le *cerveau pense*. Il n'est ni absurde, ni répugnant de dire qu'elle dirige, par la puissance virtuelle qui est en elle, tous les phénomènes nécessaires à la conservation de l'ensemble organique dont elle se sert. »

en ce que celle-ci remplit l'espace d'une manière indéfinie, mais partout analogue. Il constitue au contraire un être dont le caractère c'est d'être un.

Ce que nous disons ici de l'être humain s'applique aussi, jusqu'à un certain point, à la matière animale.

Après avoir constaté ces résultats, arrêtons-nous pour jeter un dernier regard sur l'univers et nous rendre compte des principes dont il se compose.

(P. 334) « L'analyse et la discussion des phénomènes du monde physique nous ont conduits à admettre l'existence de deux classes de principes constituants très-différents de nature, auxquels nous avons donné les noms collectifs de *matière* et de *substance intermédiaire* (ou plutôt : substance pondérable et impondérable). »

« Nous avons été amenés à dire que la *matière* se subdivise en espèces, en individus immuablement distincts, et qu'il en est probablement de même de la *substance intermédiaire*.

« L'analyse et la discussion des phénomènes nous conduisent à reconnaître, dans le monde des êtres vivants, une classe de principes de plus : la *substance animique*; elles nous conduisent de plus à la subdiviser en individus, en unités distinctes. »

Qu'il me soit permis de compléter par quelques mots la théorie métaphysique de l'auteur :

Les substances animiques, principe de la vie des êtres organiques, se distinguent évidemment selon la nature de ces êtres et le rang qu'ils occupent dans l'ensemble de la création par des facultés spécifiques diverses. Dans la plante cette substance n'est encore que principe d'une vie organique absolument dépourvue de sensation ; chez l'animal elle manifeste des sensations et dans les classes les plus élevées de ce règne les premiers éléments de pensée et de volonté. La substance animique chez l'homme est d'une nature toute spéciale ; ici elle manifeste des facultés transcendantes. Raisonnable et libre, capable de connaître l'auteur absolu de toutes choses et d'accomplir sa sainte volonté, doué d'une perfectibilité indéfinie, le principe spirituel de l'homme qui constitue sa véritable essence est appelé à l'immortalité et à une union avec Dieu toujours plus intime et plus bienheureuse.

Devant tous ces faits, devant tous ces raisonnements, le panthéisme et le matérialisme pourraient-ils encore se soutenir ? Je ne le pense

pas. La seule doctrine possible me semble être celle du spiritualisme. L'auteur a donc parfaitement raison de dire (p. 337) : « Le spiritualisme arraché par la raison des régions nuageuses où il n'est allé que trop souvent se perdre sur les ailes du mysticisme ; le spiritualisme , plié aux exigences des faits fournis par les sciences d'observation , est donc , pour le moment , la seule des trois doctrines qui à la fois soit acceptée et imposée , et qui puisse recevoir le nom de rationnelle. »

Ces paroles terminent l'ouvrage de l'auteur. En analysant la partie métaphysique, j'ai constamment éprouvé une haute satisfaction. M. Hirn a accompli, avec succès, la tâche qu'il s'était imposée ; il a fait preuve non seulement d'une rare aptitude aux spéculations philosophiques et d'une grande sagacité, mais encore de nobles sentiments. Puissent ses raisonnements être médités par beaucoup d'esprits sérieux et contribuer à consolider, dans l'opinion publique, les doctrines spiritualistes.

BRUCH,

doyen de la faculté de théologie de Strasbourg.

NOTE DE L'AUTEUR DES RECHERCHES.

L'opinion que M. Bruch présente dans la seconde observation (pag. 281) diffère peut-être plus en apparence qu'en réalité de celle que j'ai développée dans mon *Essai de métaphysique* ; on, pour m'exprimer mieux encore, je crois que le dissentiment repose, non sur le fond même de la question, mais sur le sens différent que nous attachons aux mêmes mots, et sur les mots différents que nous employons pour désigner une même chose. Dans les régions élevées de la métaphysique, où l'on est contraint de désigner par des termes finis ce qui, par sa nature, n'est point fini, le choix de ces termes, et leur exacte définition forment peut-être la plus grande difficulté qu'on y rencontre, et, en regardant de près, on s'aperçoit que la plupart des divergences qui divisent les penseurs dérivent de cette difficulté.

La MATIÈRE n'est point *douée* de force ; un ou plusieurs points matériels ne peuvent être mis en rapport avec d'autres points matériels que par une SUBSTANCE interposée et essentiellement différente d'eux par sa nature. Ces rapports sont de deux genres et nous présentent la substance sous deux faces distinctes.

1^o Ils sont dynamiques, c'est-à-dire que par l'*activité* de la SUBSTANCE les points matériels sont mis en rapport d'attraction ou de répulsion et se meuvent s'ils sont libres : La SUBSTANCE alors se manifeste comme puissance dynamique, comme FORCE.

2^o Ils sont *révélateurs*, c'est-à-dire qu'à l'aide de la SUBSTANCE les points matériels se font en quelque sorte *connaître* les uns aux autres, et se font connaître et *sentir* au PRINCIPE ANIMIQUE des êtres vivants. La substance alors se manifeste comme agent de relation (lumière, chaleur, électricité).

La MATIÈRE ainsi définie semble un être entièrement passif ; cependant il est évident que si elle était passive absolument parlant, la force elle-même n'aurait point de prise sur elle. Il faut donc de toute nécessité qu'elle soit douée de certaines qualités réciproques à la force. Ces qualités constituent ce que j'ai nommé *propriétés symétriques*. Elles sont immuables et immanentes.

Tel est sous sa forme la plus concise l'une des parties de la doctrine que j'ai exposée dans la première subdivision de mon Essai.

Si je ne me trompe, voici maintenant l'origine de la divergence qui existe entre ces vues et l'observation critique de M. Bruch.

En premier lieu, et avec la plupart des physiciens, j'ai employé le mot Force dans un sens beaucoup plus restreint qu'on ne le fait habituellement en philosophie. En physique, comme en mécanique, on n'appelle Force que *ce qui* peut tirer la MATIÈRE du repos où l'y faire rentrer, ou tenir ses parties en équilibre et ce n'est absolument qu'en ce sens qu'elle peut être considérée comme une cause, peu importe d'ailleurs l'idée qu'on se fait de la nature de cette cause. En m'appuyant exclusivement sur les faits, je crois avoir montré que les PRINCIPES INTER-MÉDIAIRES peuvent tirer la matière du repos ou l'y faire rentrer par une activité spéciale, et qu'en ce sens ils se manifestent comme de vraies Forces. Il est dès lors inutile de douer la Matière elle-même de Force, pour rendre compte de ses évolutions, quelles qu'elles soient.

En second lieu, ce que M. Bruch, et jusqu'ici d'ailleurs, j'en conviens, la plupart des métaphysiciens appellent Forces inhérentes à la MATIÈRE, je l'ai nommé *ses propriétés symétriques*. Cette dénomination si différente me semble à la fois légitime et nécessaire. Entre deux points matériels qui s'attirent se trouve *quelque chose* d'essentiellement distinct d'eux qui les met en rapport d'attraction.

Ce quelque chose, c'est la Force ; et celle-ci, fût-elle indissolublement liée aux deux points, ne peut en être nommée *une propriété* : car une propriété ne peut résider que dans le point même qui en est doué, et nullement en-dehors de ce point, dans le vide. Autour de tout point matériel, autour de l'atome, si l'on veut, il y a donc une nappe géométrique en-deçà de laquelle se trouve la

MATIERE, au-delà de laquelle commence la **FORCE**. *Ce qui établit le rapport spécifique de la FORCE avec le point matériel ne peut pas plus être nommé FORCE, que la FORCE elle-même ne peut être nommée une propriété, car le caractère essentiel de la FORCE c'est de s'étendre indéfiniment autour des points qu'elle met en rapport. Il est donc nécessaire ici de choisir un autre terme qui, éloignant de l'esprit toute idée d'indéfini en étendue, y maintienne l'idée de la permanence immuable des rapports.*

Il me semble, d'après ce qui précède, que la divergence d'opinions que parait indiquer l'observation critique du texte résulte, d'une part, du sens tout spécial que j'ai attaché au mot Force, et d'autre part, de l'emploi particulier et spécial aussi que j'ai fait du terme de Propriétés symétriques.

Si j'ai été assez heureux pour m'exprimer clairement, le lecteur aura compris la justesse de ce que j'ai dit au commencement de cette note, et reconnaitra tout au moins que je n'ai pas eu l'intention de faire une critique, très-déplacée ici, de l'observation de M. Bruch.

LES VRAIS PORTRAITS DES HOMMES ILLUSTRES EN PIÉTÉ ET DOCTRINE, traduits du latin de TH. DE BESZE; accompagné de lettres édifiantes, testaments, derniers moments, confession de foi de quelques uns; avec notes variées, par G. GOGUEL, pasteur. — In-12, 310 pages, 3 fr. 80 c.

En 1580 Théodore de Bèze, âgé de 61 ans, faisant repasser devant son esprit la série glorieuse des hommes savants et pieux qui avaient concouru à l'œuvre de la Réforme, conçut l'idée de contribuer pour sa part à la conservation de leur souvenir. Il publia ses *Icones*, traduits l'année suivante en français par le savant pasteur Simon Goulard, sous le titre de *Vrais portraits des hommes illustres en piété et doctrine, du travail desquels Dieu s'est servi en ces derniers temps pour remettre sur la vraie religion en divers pays de la chrétienté*. Cet ouvrage se compose d'une quarantaine de notices sur les précurseurs de la Réforme, les réformateurs, les humanistes, les protecteurs des lettres, non seulement en France mais aussi dans d'autres pays de l'Europe, telle que l'Italie. Les notices sont accompagnées de portraits gravés sur bois; quelques vides laissés dans l'original latin sont remplis dans la traduction. Si ces gravures, d'une exécution médiocre, paraissent avoir peu de valeur, les notices, quoique très-courtes, sont d'un intérêt d'autant plus grand. Théodore de Bèze a su caractériser avec un talent remarquable les personnages qu'il a admis dans sa galerie; en peu de mots il fait ressortir les traits les plus saillants qui constituent l'originalité de chaque réformateur. Il ne donne presque pas de détails biographiques, mais ses jugements ont été en général confirmés par la postérité.

L'original et la traduction étant devenus extrêmement rares, M. G. Goguel a eu l'heureuse idée de faire réimprimer un choix de

ces portraits qui méritent, à si juste titre, la qualification de *vrais*. Il a donné les *quatre précurseurs* qui se trouvent dans l'original, *dix-sept réformateurs et aides* et *six martyrs français*, y compris les *Vau-
dois*, puis un *supplément* très-intéressant consacré à *de Bèze*, *Crespin* et *Goulard*. Il y a joint des fragments souvent rares ou difficiles à trouver, destinés à compléter le travail de Th. de Bèze; de cette manière il a formé un volume convenable de 300 pages qui, outre qu'il remet en lumière un monument peu connu de notre littérature protestante du seizième siècle, fournit au lecteur une matière abondante d'instructions précieuses et de réflexions édifiantes. Ce volume se recommande tout naturellement au public dans ces temps du Jubilé de l'Eglise réformée de France; il se place dignement à côté des écrits déjà publiés sur les origines de la Réforme en notre pays. Ceux qui ne voudront pas seulement embrasser d'un coup-d'œil général l'ensemble des faits, mais se rappeler les héros et les martyrs chrétiens de cette grande époque, en trouveront ici la meilleure occasion. — M. G. Goguel a aussi publié récemment quelque chose sur *La prédication au temps de la Réforme en France, en Suisse et en Allemagne*, accompagné de notes historiques, biographiques et autres, in-12, 216 pages, travail très-intéressant auquel nous pourrions consacrer quelques lignes. Toutes ces publications populaires sont appelées à éclairer nos Eglises.

CH. SCHMIDT, professeur.

INTERMEZZO,

Poème de HENRI HEINE, traduit en vers français par PAUL RISTELHUBER.

L'*Intermezzo* est un poème à la manière des rimes de Pétrarque, composé de petites pièces sans suite ni liaison, mais se rapportant à un même sujet, une sorte d'élégie amoureuse où règne ce sentimentalisme mêlé d'ironie qui est un des traits distinctifs de l'auteur des *Reisebilder*. Cet ouvrage n'est pas, à beaucoup près, son chef-d'œuvre; il n'y faudrait donc point chercher la mesure et l'essor complets de ce vif et séduisant esprit. Quelques gracieux détails qu'on trouve à y signaler, la lecture de l'*Intermezzo*, même dans l'original, offre une certaine monotonie que toute l'habileté du traducteur serait impuissante à ne pas rendre encore plus sensible. Nous serions presque tentés de faire un reproche à M. Ristelhuber d'avoir choisi ces bluettes parmi tant d'œuvres d'une valeur plus sérieuse, telles que les *Dieux en exil*, *Lazare*, et surtout le *Livre des chants*, le premier et incontestablement le plus beau titre de gloire de Heine. Mais nous n'avons pas à lui demander compte de cette préférence; un grand poète a dit avec raison: « L'ouvrage est-il bon ou est-il mauvais? Voilà tout le domaine de la critique. »

On ne peut juger une traduction en vers avec la même rigueur qu'une traduction en prose. Celle-ci exige une fidélité scrupuleuse qu'il n'est pas toujours donné à la versification d'atteindre. Mais s'il faut être indulgent pour des écarts involontaires et souvent inévitables, il n'en est pas de même pour les inexactitudes qui sont le fait de la négligence. C'est ainsi qu'en plus d'un endroit le traducteur

de l'*Intermezzo* semble avoir trop légèrement sacrifié à la rime. Nous citerons comme exemple ces quatre vers :

*Es fällt ein Stern herunter
Aus seiner funkelnden Höh';
Das ist der Stern der Liebe,
Den ich dort fallen seh'.*

que M. Ristelhuber a rendus de la manière suivante :

Il tombe une pure étoile
Du sommet des cieux,
Celle de l'amour, qu'un voile
Découvre à mes yeux.

Ailleurs il a traduit *Balsamkraut* par *tonnelle*, et *mein Lieb* par *idole de mon cœur* ! Nous bornerons là cette critique pour dire que, nonobstant quelques peccadilles de ce genre, il y a beaucoup à louer dans cette traduction. Le ton général du poème est bien saisi, la versification est aisée, parfois élégante, et d'un rythme assez conforme au texte allemand. Nous pensons qu'il faut surtout considérer cet ouvrage comme un essai poétique, et à ce titre il nous paraît mériter les sympathiques encouragements des hommes de goût.

TH. KOENIG.

L'ITALIE,

SELON L'HISTOIRE DE LA RÉFORMATION FRANÇAISE, PAR F. PUAUX.



Il y a dans l'*Histoire de la Réformation* que publie M. Puaux, des pages souvent très-remarquables par certaines appréciations et surtout par les couleurs vives qui les animent. C'est, en quelque sorte, une galerie de tableaux et de portraits qui excitent singulièrement l'esprit, qui éveillent de grands souvenirs et rappellent les faits les plus saillants de l'histoire. Nous n'avons pu nous empêcher de relire la première moitié du § XXI, livre II, relatif à l'Italie à la fin du quinzième siècle ou au commencement du suivant, et nous avons pensé être agréable aux lecteurs de cette *Revue* en en reproduisant quelque chose qui montrera le parti que l'écrivain sait tirer de son sujet, et les formes nobles dont il l'a revêtu pour captiver l'attention. Tout devient nouveau, pour ainsi dire, sous la plume de M. Puaux dont le style nerveux et original a un mérite incontestable; personne, mieux que lui, ne convenait à cette tâche, surtout au point de vue d'une controverse loyale et ferme qui n'a rien de commun avec une pitoyable intolérance que l'on rencontre encore de nos jours. Voici notre extrait du tome I^{er}, pages 116-118 :

« Le soleil qui éclaira la France au commencement du XVI^e siècle,
« et qui dora de ses rayons les premiers jours du règne du successeur
« de Louis XII, était levé depuis longtemps sur l'Italie. Là, pendant
« que nous étions en France à demi-barbares, les arts et les lettres
« florissaient. Un homme, Médicis, imposait son nom à son siècle,
« et l'Italie complétait son dictionnaire des grands hommes, quand
« nous en étions à la première lettre du nôtre. Aussi est-ce avec un
« sentiment profond de respect et de douleur que nous soulevons le
« voile funèbre sous lequel dort cette noble contrée. Elle n'est plus :
« comme la Rome des temps antiques, il faut la chercher dans ses
« tombes. Qu'elle était belle, quand Savonarola prêchait la Réforme
« à Florence, et se faisait le précurseur de Jean Hus et de Luther !

« Qu'elle était belle , quand , résistant au pouvoir papal , elle reven-
 « diquait contre lui les droits de la pensée , et donnait au monde le
 « vieux Galilée et le jeune Pic de la Mirandole ! Qu'elle était fière ,
 « lorsque son Dante écrivait sa *Divine Comédie* , et que son austère
 « Michel-Ange créait son *Jugement dernier* ! Elle était , il est vrai ,
 « demi-païenne ; mais aussi on lui avait si mal appris la religion du
 « Crucifié !..... Oh ! il y a quelque chose qui impressionne et captive
 « dans ces hommes de cœur qui se donnent la main de siècle en
 « siècle , afin qu'il n'y ait point d'interrègne dans la royauté de la
 « pensée. Salut , ombres chères et augustes ! salut , nobles exilés !
 « vous avez vécu sur un sol stérile , vous l'avez arrosé de vos sueurs ;
 « semeurs infatigables , vous n'avez pas eu la douceur de la moisson ,
 « et cependant vous n'avez pas désespéré du Christ. Vous l'avez an-
 « noncé , prêché , et pendant que tout un monde se courbait sous le
 « poids d'une autorité usurpée , seuls , vous avez levé la tête. Salut à
 « vous aussi , obscurs travailleurs de la grande armée , solitaires
 « cachés et perdus dans le silence de vos monastères ; vous aussi vous
 « travaillâtes à votre manière , et au milieu de la corruption qui dé-
 « bordait , votre cœur pieux et tendre fut le sanctuaire où Jésus ,
 « chassé de partout , trouvait un asile. Oh ! qui sait tout ce que vos
 « prières nous valent !..... »

L'ouvrage de M. Puaux commence à être connu non seulement dans nos églises par nos journaux religieux , mais dans un cercle bien plus vaste par la presse politique. Nous estimons que l'auteur a rendu un véritable service à la cause de la Réforme et par conséquent à notre Eglise protestante évangélique , comme la Société des livres religieux de Toulouse en réimprimant l'*Histoire des Protestants de France* de M. de Félice. Tous les souscripteurs à l'ouvrage de M. Puaux doivent songer à retirer les deux premiers volumes qui ont paru , et manifester le désir que la suite ne se fasse pas attendre longtemps.

G. GOGUEL , Pasteur.

NOTICE HISTORIQUE

SUR LE CHATEAU DE MORIMONT,

DÉPARTEMENT DU HAUT-RHIN.

Une monographie de chaque ancien château de l'Alsace contribuerait singulièrement à reconstituer l'histoire de cette belle province dès l'époque romaine jusqu'au moyen-âge. Ces vieux donjons, en général perchés sur de hauts rochers le long du Jura et des Vosges, ont le plus souvent pour base des constructions romaines. MM. de Golbéry et Schweighæuser, M. Monne et autres auteurs publiaient ce fait dans le temps même où nous faisons les mêmes observations, dans l'évêché de Bâle, sur toute la ligne du Jura qui forme la frontière méridionale de l'Alsace. Quelques unes de nos notices, éparses dans diverses publications, peuvent servir à constater la date de nos timides découvertes.

Les premiers auteurs qu'on vient de citer ont publié un ouvrage fort remarquable sur les antiquités de l'Alsace, et parmi celles du Haut-Rhin ils ont signalé le château de Morimont et lui ont consacré deux grandes pages et une belle lithographie. Aussi ce n'est qu'avec hésitation que nous nous permettons de dire encore quelques mots sur cet antique manoir et seulement parce que nous croyons que ces deux savants auteurs n'avaient pas tout vu et tout lu ce qui concerne Morimont, comme, sans doute après nous, d'autres pourront encore ajouter des pages à ce que nous allons dire.

Morimont est situé à l'extrême frontière de la Haute-Alsace, à une lieue de Lucelle, touchant au pays de Porrentruy et au val de Delé-

mont. Aux quinzième et seizième siècles c'était la forteresse la plus importante de toute la contrée. Nulle n'avait des fossés plus larges et plus profonds, des murailles plus hautes et plus épaisses, des tours aussi fortes et aussi nombreuses. L'extérieur n'offrait que des murs de guerre peu ornés, mais forts. Actuellement ce ne sont plus que des ruines désertes; la mousse et le lierre s'attachent à ses murs, les oiseaux de proie et les hiboux nichent dans ses tours démantelées; des contrebandiers s'abritent dans ses caves et ses souterrains dont les voûtes sont en partie éventrées. Dans les cours la nature a repris son action et des arbres déjà séculaires croissent et prospèrent dans les interstices des pavés.

La position de ce château est digne d'attention sous le rapport géographique et stratégique. Car si, du Rhin ou de Bâle, on suit le revers du Jura, en longeant le pied de la chaîne du Blauenberg, on reconnaît, presque à chaque village, des traces d'établissements romains, tandis que sur le flanc de la montagne, sur les points culminants, à l'entrée de tous les défilés, se dressent encore des débris de forteresses, la plupart entées au moyen-âge sur les ruines de tours d'observation ou de forts construits par les Romains.

Entre la grande voie romaine d'Augusta Rauracorum à Vesontio, par Larga, actuellement Niederlarg, et le Blauenberg, une route plus modeste suivait naturellement le pied du Jura, ayant plusieurs embranchements allant à toutes les villas, à toutes les forteresses et traversant tous les défilés ou les cols accessibles du Jura. Aussi à chacun de ces passages on peut être assuré de retrouver la trace d'un fort romain. C'est ainsi que les établissements du Leimenthal étaient protégés par une forteresse romaine sur la colline où l'on édifia ensuite Landskron. Des tuiles et des monnaies romaines nous en ont fourni la preuve. Près de Biederthal un embranchement de la route s'enfonçait dans le Jura par le col de la Bourg. Là on retrouve, vers le Riemel, les débris d'un fort romain, non loin des ruines du château de Biederthan qui précéda celui actuel de la Bourg. Tous les villages voisins, jusqu'à Ferrette, offrent des débris romains, tuiles, poterie ou médailles. A Ferrette même, sous les ruines du château, on retrouve les mêmes indications et l'on comprend que les Romains n'avaient point oublié un point culminant aussi important, pour la télégraphie et la défense du pays. Car de Ferrette la vue s'étend jusqu'aux Alpes et embrasse toute la plaine d'Alsace. Un grand nombre

de tours d'observation pouvait communiquer par des signaux avec la tour de Ferrette. Ce nom même ne proviendrait-il pas d'une de ces voies romaines, si souvent appelées *via ferrata* ?

Cette voie avait un embranchement au nord vers Hibolskirch, lieu important au onzième siècle ; elle passait au Blockmont, où nous avons recueilli de belles monnaies romaines, près des ruines du vieux donjon rebâti au moyen-âge. Mais nous ne suivrons pas plus loin ce chemin tout secondaire et nous reviendrons à Ligsdorf, Winckel et Oberlarg, où l'on retrouve les mêmes traces romaines. En ce dernier lieu la vallée est resserrée entre la chaîne du Blauenberg et le contre-fort de Liebstein. Le passage entre ces deux montagnes devait donc être protégé par des forteresses : aussi à droite s'élevait la tour ronde de Liebstein, comme observatoire, et sur une colline, à gauche, le fort de Morimont, plus rapproché du passage et plus avantageusement situé pour le défendre ou pour percevoir les péages.

Toute cette vallée présente des traces romaines ; le nom même de Morimont semble dériver de Martis-Mons, en allemand Moersberg. Les Romains érigeaient volontiers des autels au dieu Mars, près de leurs postes militaires, toujours placés sur des points culminants, et rien de plus vraisemblable que l'érection d'un autel ou d'un édicule en honneur de cette divinité sur ce point fortifié.

Telle est, selon nous, la première origine de Morimont, origine beaucoup plus ancienne que Schœpflin, Golbéry et Schweighæuser ne l'ont cru et dont les actes mêmes en reculent l'existence jusqu'en 797 ; et si depuis lors jusqu'au milieu du treizième siècle on ne nomme plus ce château, ce n'est pas un motif pour qu'il n'ait pas existé durant cette période d'ailleurs si pauvre en documents.

Sans doute l'autel de Mars et le poste militaire établi à côté ont été détruits durant les invasions des Barbares, invasions terribles, dont l'une d'elles, sous le règne de Constance, a précisément dû suivre la ligne que nous venons de parcourir. Mais Morimont, saccagé par les Barbares, n'a pas été abandonné pour autant. Ces hordes ne vivant que de pillage brûlaient en passant les édifices romains, mais elles n'avaient ni le temps, ni les moyens de les démolir. A quoi leur aurait servi de saper péniblement ces tours et ces forteresses ravagées par le feu ? Mais quand plus tard ces hordes germaniques s'établirent dans le pays, on les vit bientôt abandonner leurs tentes ou la couverture de leurs chars de guerre pour se créer des demeures plus convenables

et plus stables. Elles eurent à leur tour à se fortifier contre d'autres hordes et contre elles-mêmes, dans leurs guerres privées. On sait par l'histoire que ces races germaniques conservèrent bien des institutions romaines, qu'elles maintinrent les chemins publics et qu'elles n'eurent garde de supprimer les droits de péage et de conduite qui leur fournissaient des revenus avantageux. De là le rétablissement tout naturel des forts ou des tours romaines pour les besoins de la guerre et pour la perception des péages.

La contrée dans laquelle se trouve Morimont faisait jadis partie du duché d'Allemanie, qui apparaît à la fin de l'époque romaine. Elle fut ensuite comprise dans le duché d'Alsace qui prit naissance au septième siècle. C'est durant l'existence de celui-ci qu'on trouve pour la première fois dans un document le nom de Morimont.

(¹) Le 15 juin 797, un personnage dont la famille, sans doute puissante, ne nous est pas connue, désirant favoriser le monastère de St.-Nabor, en Basse-Alsace, lui donna quelques terres situées en Alsace et parmi lesquelles il nomme en premier lieu le village de Walo, qui est vis-à-vis de Morsperc, château en Alsace.

On ne connaît point dans cette province d'autres châteaux de Moersperg que celui dont nous nous occupons. S'il y en a un en Suisse dont il est fait mention dans les diplômes des comtes de Kibourg, au treizième siècle, ce ne peut être celui désigné par l'évêque de Metz. Quant au village appelé Walo, ce doit être celui de Alle, situé à une lieue de Morimont.

Les descendants des ducs d'Alsace ayant usurpé une partie des domaines qu'ils ne tenaient des souverains qu'à titre précaire, il arriva que la partie de l'Alsace environnant Morimont échut par des alliances aux comtes de Montbéliard, issus de la maison de Lorraine. Un de ces comtes obtint cette contrée dans un partage et prit le titre de comte de Ferrette en 1125. Dès lors Morimont fut un des grands fiefs de la maison de Ferrette (²). Celle-ci l'inféoda, d'après l'usage du temps, à une famille noble qui selon toute apparence prit le nom

(¹) GRANDIDIER, *Hist. d'Alsace*, p. XLV, donne à cet acte la date de 787. Mais DOM CALMET, *Hist. de Lorraine*, tom. 1, col. 293, indique celle que nous avons admise.

(²) Il est probable que ce furent déjà les comtes de Montbéliard qui inféodèrent Morimont.

de la seigneurie qu'elle habitait. Nous verrons bientôt à quelle époque on commence à désigner les nobles de Morimont, soit dans l'histoire, soit dans les actes.

Le second document qui nomme le château de Morimont est du 15 janvier 1271 ⁽¹⁾. Alors Ulric, comte de Ferrette, avec l'assentiment de son fils Théobald, vendit ses domaines de la Haute-Alsace à l'évêque de Bâle et les reprit aussitôt à titre de fief. Parmi les châteaux ainsi vendus, Morsperc est nommé le cinquième. Dès lors les seigneurs de Morimont devenus arrière-vassaux de l'évêché de Bâle, n'en continuèrent pas moins de prêter foi et hommage aux comtes de Ferrette, leurs seigneurs directs. A l'extinction de ceux-ci, en 1324, ils rendirent les mêmes devoirs aux ducs d'Autriche, dont l'un, Albert, avait épousé Jeanne, héritière de Ferrette. Dans l'inféodation de 1361, il est fait mention de deux châteaux de Morimont, celui du haut et celui du bas, et nous tâcherons de retrouver leur emplacement.

Peu de temps avant cette lettre d'investiture, un des châteaux avait été renversé par le tremblement de terre de 1356, qui détruisit Bâle et endommagea plus de soixante châteaux dans la contrée environnante, parmi lesquels les chroniqueurs nomment Morimont ⁽²⁾. Il est probable qu'on rebâtit alors ce château à côté des ruines du premier, car nous avons vu des inféodations de châteaux qui n'existaient plus, mais qu'on rappelait comme chefs de la seigneurie ou des terres inféodées.

La tradition rapporte que Morimont fut rebâti dans le courant du quinzième siècle. Elle nous dit qu'un seigneur de Mœrsperg ayant été en ambassade à Constantinople, y fut retenu prisonnier au château des Sept-Tours et qu'à son retour il fit édifier son manoir sur le plan de cette fameuse forteresse.

Cette tradition ne s'accorde pas avec l'histoire, car durant le quinzième siècle nous ne voyons aucune trace qu'un sire de Mœrsperg ait été en ambassade à Constantinople. Les Turcs ne s'emparèrent de cette ville qu'en 1453 et jusqu'à la fin de ce même siècle les empereurs d'Allemagne, à la cour desquels vivaient les Morimont, furent trop

⁽¹⁾ *Codex dipl. eccl. Basil.* — SCHÖEPFLIN, *Alsat. diplomatica.* — TROUILLAT, *Monum. de l'hist. de l'ancien évêché de Bâle*, tom. II, p. 205.

⁽²⁾ EBERHARD MULLER. 1380. — WERNHER SCHODOLER, 1325. — STUMPH. *Chron.* — TSCHUDI. — URSTISIUS. — BOYVE.

occupés de leurs propres guerres pour songer sérieusement à arrêter les conquêtes des Turcs et pour négocier avec eux.

Par contre on sait que de 1443 à 1444, Pierre de Morimont fut envoyé en ambassade à la cour de Bourgogne et au moins deux fois à celle de France. A cette époque Charles VII habitait encore volontiers Bourges et près de cette ville se trouvait, dans toute sa splendeur, le château de Boisiramé, qu'il donna à sa maîtresse, Agnès Sorel. Le sire de Morimont ayant fait un assez long séjour à la cour a pu suivre le roi dans un de ses voyages à Paris et voir alors la Bastille. L'une ou l'autre de ces forteresses ont pu lui donner l'idée de construire la sienne sur un plan à peu près semblable, et en effet Morimont a une grande ressemblance d'architecture avec Boisiramé et la Bastille et quelques autres châteaux de France de la même époque, tandis que nous ne connaissons ni en Alsace, ni en Suisse aucun château dont l'architecture se rapproche de celle de Morimont.

Chaque époque, il est vrai, avait un genre d'architecture approprié à l'art militaire contemporain; Morimont rebâti au moment où le canon était appelé à former le principal moyen de défense et d'attaque des places fortes, son seigneur devait par là même adopter une nouvelle architecture; et comme il n'y avait pas de modèle dans le pays, on ne doit pas être surpris qu'il se soit inspiré à la vue des châteaux français que nous avons déjà indiqués. Il est possible qu'un de ses descendants, dans le courant du seizième siècle, ait été envoyé en ambassade à Constantinople et que plus tard on confondit le restaurateur de Morimont, à la fin du quinzième siècle, avec son propriétaire au siècle suivant.

Après ces premiers détails sur l'histoire de Morimont, nous allons pénétrer dans ses ruines désertes, ayant pour guide une description faite par un moine de Lucelle dans la première moitié du dix-huitième siècle, une vue d'ensemble de ce manoir vers 1712 et le plan que nous en avons levé en 1851 (¹).

Morimont est bâti à l'extrémité occidentale d'une colline, à crotte rocheux et étroit, qui commande le défilé entre Oberlarg et Levon-

(¹) Le dessin et la description de Morimont se trouvent dans les manuscrits de Walch, religieux et archiviste du monastère de Lucelle, à une lieue de Morimont. Nous citerons plus d'une fois cet auteur. Le tome premier de ses ouvrages, est à Maria-Stein et nous en avons deux autres.

court. Sa distance des montagnes voisines était suffisante pour que les canons d'alors ne puissent le battre en brèche et le seul point abordable était le cret de la colline dont on l'avait détaché par une entaille profonde, et encore ce cret était couvert par une redoute et exposé au feu des canons placés sur les tours du château; celles-ci étaient toutes terminées, non par des toits, mais par des plates-formes avec parapets et embrasures. Des fossés larges et profonds également creusés dans le roc régnaient autour de la place du nord à l'ouest, tandis que l'escarpement de la montagne en défendait les approches au sud.

L'enceinte de cette forteresse était flanquée de sept tours rondes, dont cinq sont encore bien conservées. La sixième qui formait jadis le donjon du vieux château est plus endommagée et la septième, à l'angle nord-est, ne présente plus que sa base. Elle portait la date de 1515 et les armoiries de Jacques 1^{er}, baron de Möersperg et de sa femme Marguerite de Furstemberg. Il est probable que ce fut ce seigneur qui la fit rebâtir sur les fondations d'une tour plus ancienne, car elle était indispensable à la défense du château. Son architecture diffère d'ailleurs de celle des tours précédentes. Ces dernières sont toutes divisées en plusieurs étages de 4 à 5 mètres de hauteur et voûtées en calotte. Chaque étage est percé de canonières dans le style admis à la fin du quinzième siècle, époque où l'on employait de longues couleuvrines pour la défense des places. Aussi les embrasures sont parfaitement construites pour cet usage. Quoique les murailles aient jusqu'à trois mètres d'épaisseur les ouvertures étaient si bien faites que l'affût des canons pouvait se loger en partie dans le mur, et la volée de la pièce passer par une petite fenêtre carrée, mais fort ébrasée en-dehors pour donner plus de champ au tir. Au-dessus de chaque fenêtre il y avait une petite cheminée pour le passage de la fumée qui sans cela aurait rempli les voûtes.

Deux chemins tracés de chaque côté du cret de la colline aboutissaient aux fossés du château et celui du sud, directement à la grande porte; mais chacun d'eux était défendu par des ouvrages en maçonnerie, par de fortes portes et de pesantes herses. La grande porte, protégée par un fossé et un pont-levis s'ouvrait sur une petite cour tellement resserrée entre les fortifications que l'ennemi qui y aurait pénétré se serait fait écraser. On passait alors sous une voûte ménagée à travers l'ancien château et l'on arrivait dans la grande cour sur

laquelle s'ouvraient tous les bâtiments. La résidence seigneuriale occupait le côté du nord, ayant sa façade tournée vers le sud. Elle rappelle l'architecture en usage au seizième siècle. A gauche, sous une arcade ménagée dans le rempart, s'ouvrait le puits, taillé dans le roc et à une grande profondeur. En face de la résidence était l'ancien château, dans lequel on entrait par un escalier tournant d'une construction élégante, d'après ce que nous en avons encore vu en 1820. La chapelle était dans ce même édifice, tandis que, du côté de l'est, la cour était fermée par les remises et les écuries.

Quant aux deux châteaux dont fait mention l'acte d'investiture de 1361, nous croyons que celui supérieur était celui qui forme le côté méridional du manoir et que celui inférieur occupait la plate-forme, à l'angle sud-ouest, en-dehors de l'enceinte du nouveau château. Les ruines de ce vieux fort furent ensuite converties en une simple redoute dont on entrevoit encore les traces.

Tels sont les principaux édifices qui formaient le château de Morimont à l'époque de sa splendeur. Mais comment étaient-ils distribués, meublés et ornés? c'est ce qu'on ne peut plus savoir que très-imparfaitement. Ce qui est encore le plus reconnaissable ce sont les caves, les souterrains, les prisons, les oubliettes, ou si l'on veut le château souterrain. La grande cave occupait toute la partie inférieure de la résidence. Elle était taillée dans le roc jusqu'à la naissance de sa voûte à plein-cintre. Une fontaine jaillissait au milieu, dans un bassin creusé dans le rocher. La porte principale s'ouvrait sur le fossé; près de la tour de 1515, une autre porte communiquait avec l'office par un escalier en spirale, tandis que deux autres ouvertures donnaient accès dans les souterrains.

Morimont offre encore tant de cachots ténébreux, d'oubliettes affreuses, d'escaliers dérobés, de couloirs secrets dans l'épaisseur des murailles, de passages souterrains taillés dans le roc, ou ménagés dans les fondations du manoir, qu'on ne peut se défendre d'un sentiment pénible en voyant combien l'esprit humain était alors ingénieux pour trouver les moyens de tourmenter les hommes et de se venger impunément de ses ennemis. On ne bâtissait pas avec un tel luxe de prisons, sans avoir l'intention d'en faire usage, et d'ailleurs les ossements poudreux qu'on rencontre en fouillant dans ces horribles cachots, prouvent d'une manière irrécusable qu'on y laissait périr les détenus.

Du reste les prisons de Morimont étaient comme celles de la plupart des châteaux du moyen-âge. Les rois les ont conservées plus longtemps encore et à l'époque où les Moersperg construisaient les leurs, Louis XI faisait forger des cages de fer pour y loger des hommes plus à l'étroit qu'on ne met actuellement les bêtes féroces (1).

A Morimont cette prévoyance cruelle s'étendait jusqu'aux moyens de punir les plus simples fautes des serviteurs du château, et Walch nous apprend qu'il y avait dans le donjon une prison particulière pour les domestiques; qu'on y voyait encore, vers 1725, une espèce de chaise taillée dans le roc sur laquelle on enchaînait ces sortes de détenus.

Morimont a dû être surpris et saccagé vers 1228 par une bande de Routiers, mais depuis qu'on reconstruisit cette forteresse, nous ne trouvons plus aucune indication qu'elle ait soutenu un siège, quoique l'ennemi ait passé plusieurs fois dans son voisinage.

Sous le règne de Louis XIII, pendant que les Français et les Suédois réunis luttèrent contre l'empereur d'Allemagne, M. du Ally ou du Hailly, commandant un corps d'armée française, ravagea et incendia le pays de Porrentruy, en venant de Bourgogne pour aller passer le Rhin vers Bâle. Le 20 juillet 1637 il coucha à Alle, village qui se trouve nommé pour la première fois avec Morimont, en 797, et le lendemain, pour son déjeuner, il fit piller et brûler ce village. De là il s'approcha de Morimont, alors sans défenseurs, et l'incendia le même jour (2).

La seigneurie de Morimont n'était pas très-étendue. Elle ne com-

(1) Philippe de Comines qui les avait vu faire, sous le règne de ce prince, en fit un dur essai sous son successeur, et après huit mois de séjour dans une de ces cages, au château de Loches, il écrivait : « Plusieurs les ont maudites, et moi aussi, qui en ai tâté sous le roi d'à-présent. »

(2) Selon un manuscrit de l'époque, il y avait dans le château quelques mauvais gars qui pillaient et rançonnaient les voyageurs et qui furent enfermés dans ces tours comme des blaireaux dans leur tanière. Il paraît que les comtes d'Ortembourg, alors propriétaires de ce manoir, y avaient encore des effets, puisqu'il y a environ trente-cinq ans on y a découvert un souterrain renfermant un grand nombre d'armures, de casques, de trousses, d'arbalètes appartenant à l'époque de transition, où l'on faisait encore usage des flèches en même temps que des armes à feu. Il y avait aussi une petite pipe de fer. Nous avons pu nous procurer deux cuirasses d'une épaisseur remarquable, et le reste a été livré à une forge.

prenait guère que les villages d'Oberlarg , de Levoncourt et quelques localités voisines , mais les seigneurs de Möersperg possédaient des fiefs en beaucoup de lieux , et nous verrons leur puissance s'accroître considérablement lorsqu'ils devinrent vassaux de la maison d'Autriche.

Au pied de la colline qui supporte le château , du côté du nord , il y avait jadis un très-vaste étang dont la pêche servait à alimenter la table du seigneur les jours maigres. Sur sa rive droite on indique les traces d'une léproserie près d'une source réputée minérale , et le long du chemin qui cotoie la montagne de Liebstein on a fréquemment trouvé des ossements humains , des débris d'armes et des monnaies romaines.

A. QUIQUEREZ , ancien préfet de Délémont ,
membre de la Société jurassienne d'émulation , et de plusieurs sociétés
d'histoire et d'archéologie de Suisse et de France.

(La suite à la prochaine livraison).

VIE

DE MONSEIGNEUR CASIMIR-FRÉDÉRIC

DES BARONS DE RATHSAMHAUSEN ,

ABBÉ-PRINCE DE MURBACH ET DE LURE (1).

La vie que nous allons écrire, ne présentera ni de ces négociations importantes qui ont illustré les talents des profonds politiques, ni de ces systèmes heureux qui ont consacré le nom de ministres chéris, ni de ces campagnes glorieuses qui ont assuré l'immortalité aux grands capitaines; et quoiqu'elle doivent presque tout son mérite à la reli-

(1) *Note de la Direction.* — Dans une notice consacrée à la vie et aux travaux de Jean-Baptiste Durosoy, de la Compagnie de Jésus, l'abbé Descharrières s'exprime ainsi sur le sort de quelques ouvrages que Durosoy se proposait de publier. « Ils ont été détruits durant les paroxismes révolutionnaires, entr'autres la vie de *Frédéric-Casimir de Rathsamhausen*, prince du Saint-Empire R., abbé de Mourbach et Lure. »

Le hasard qui, de ce temps encore, favorise quelque fois les curieux et les amis de notre histoire, a placé sous la main de l'un de nos collaborateurs le manuscrit original de Durosoy, dont nous venons de transcrire le titre.

En lui donnant asile dans la *Revue*, nous exonérons les fureurs révolutionnaires d'une imputation dont, sans preuves positives, l'abbé Descharrières les a trop complaisamment rendues responsables; en second lieu nous rajeunissons la mémoire, un peu oubliée, de Durosoy dont la science et les talents honorent la compagnie à laquelle il appartenait, et enfin nous jetons dans le domaine de notre histoire littéraire une page inédite et d'autant plus digne d'être recueillie qu'elle émane d'une plume alsacienne et glorifie un ecclésiastique dont les vertus chrétiennes ont jeté quelque lustre sur l'existence de l'un des plus considérables établissements religieux d'Alsace.

Dans la société des Jésuites, l'abbé Durosoy, notre auteur, enseigna les humanités et la philosophie. Il reçut le titre de docteur à l'Université de Pont-à-Mousson.

gion, on n'y verra ni les généreux combats d'un martyr, ni les œuvres merveilleuses d'un thaumaturge, ni les conquêtes étonnantes d'un apôtre; mais elle n'en fut pas moins un miracle de la grâce, un vrai prodige par son ensemble; et si dans le détail elle prête peu à l'admiration, peut-être n'en fournira-t-elle que davantage à l'imitation.

Le prince-évêque de Bâle le nomma au collège de Colmar où il professa la théologie avec une telle distinction, dit Descharrières, que ce même prélat le choisit pour l'un de ses conseillers dans les *affaires ecclésiastiques*.

M. le premier président de Boug se déchargea sur lui de quelques détails concernant le *Recueil des édits, déclarations, lettres-patentes, arrêts du Conseil d'Etat et du Conseil souverain d'Alsace* dont le ministre, au nom du roi, l'avait chargé en 1766. On a de Durosoy sa *Philosophie sociale*, ou essai sur les devoirs de l'homme et du citoyen. Il en préparait une seconde édition quand la Révolution française éclata. Une délégation des officiers municipaux de Colmar, à la tête de laquelle se trouvait le célèbre Martin Stockmeyer, ayant, en exécution de la loi, procédé à la fermeture du collège des Jésuites de Colmar, Durosoy se retira dans le canton de Soleure où il consacra ses premiers loisirs à la révision du style et à l'édition de l'*Histoire généalogique de la maison de Vigier* dont l'ébauche était due à un savant de la Suisse. Il écrivit ensuite la *Vie de Madame Marie-Marguerite-Gertrude de Suri, épouse de M. de Besenval*, capitaine au régiment des gardes du roi de France. Cette vie n'a pas, que nous sachions, été publiée. C'est probablement dans le même temps que Durosoy composa la vie de Frédéric-Casimir de Rathsamhausen, que nous éditons.

Jean-Baptiste Durosoy fut un des nombreux prêtres d'Alsace qui refusèrent de se soumettre à la Constitution. Il passa à l'étranger tout le temps que dura la Révolution, et ne revint en France qu'en 1802, c'est-à-dire après le concordat. Désintéressé dans la résistance que la Petite Eglise continua à l'étranger contre le Saint-Siège et le premier consul, il revint à Belfort où il était né le 11 février 1726 et où il mourut en 1804.

Durosoy n'est pas le premier historiographe de Casimir de Rathsamhausen. François-Joseph Ettlin, de Landser, curé de Gueberschwihr, notaire apostolique, puis supérieur de l'abbaye d'Andlau, écrivit en latin la vie du prince-abbé de Murbach. Elle fut imprimée à Strasbourg, en 1787, chez F. G. Levrault, et forme une brochure de 56 pages in-12. — En 1856, M. Joseph Axinger, prêtre du diocèse, licencié en philosophie et membre de l'Institut historique de Paris, traduisit Ettlin, en langue allemande et fit imprimer sa traduction chez F. G. Levrault. Elle est accompagnée d'un avant-propos, de notes, du portrait de Frédéric-Casimir de Rathsamhausen et d'un appendice chronologique et topographique de la fondation de Murbach, depuis son origine jusqu'à la fin du dix-huitième siècle. La publication de M. Axinger est in-8° et comprend vi-81 pages.

SA NAISSANCE.

Casimir-Frédéric eut pour père Wolfgang-Théodoric, baron de Rathsamhausen d'Ehenweihr, et pour mère Frédérique-Dorothée, baronne de Schauenbourg, qui lui transmirent l'un et l'autre une noblesse également pure et ancienne. Il naquit à Strasbourg, le 17 janvier 1698, et fut le cinquième et dernier de leurs enfants mâles.

La Providence sembla faire rejaillir sur le père les grâces de prédilection qu'il destinait au fils. Né et élevé dans la religion luthérienne, Wolfgang Théodoric eut le bonheur d'en connaître et d'en abjurer les erreurs, quelques années avant la naissance de Casimir pour rentrer dans le sein de l'Eglise, et professer la foi de ces héros qui avaient donné le premier lustre à son nom; et parce que cette démarche ne fut point de sa part une pure cérémonie commandée par la politique, mais l'œuvre de la grâce et le fruit de la conviction, il s'appliqua efficacement à pénétrer et à faire pénétrer ses enfants des saintes vérités auxquelles il avait rendu hommage.

SON ÉDUCATION, SA CONDUITE ET SES SUCCÈS AU COLLÈGE.

Casimir fut mis de bonne heure entre les mains des Jésuites, d'abord au pensionnat de Molsheim, où il fit ses humanités, ensuite au séminaire épiscopal de Strasbourg, où il fit sa philosophie. Dans l'une et l'autre de ces écoles, il sut se préserver des torts de ces jeunes inconsidérés qui s'imaginent que le mérite de leurs aïeux les dispense d'en acquérir, et qu'une naissance distinguée donne droit de se manquer à soi-même et aux autres. Déjà éclairé par ce bon sens qui dirigea toutes ses actions durant sa longue vie, il sentit dès lors qu'un beau nom est un fardeau difficile à soutenir, qu'il cesse d'être respectable dans celui qui le porte sans le respecter, et que la gloire des ancêtres fait contraster plus honteusement l'insuffisance d'un descendant indigne d'eux; il se répéta surtout que Dieu nous demandera un compte sévère du temps et des talents qu'il nous aura départis; et il se crut obligé de surpasser en application et en sagesse ceux qu'il surpassait en naissance: il y travailla, et il réussit à les surpasser même en mérite littéraire; l'un des plus jeunes, il fut toujours un des premiers dans ses classes, et aucun de ceux qui le devançaient en âge ne le devança jamais en sagesse. Il se montra constamment irréprochable

dans ses mœurs, appliqué au travail, exact à ses devoirs, honnête envers ses égaux, respectueux envers ses supérieurs, pieux envers Dieu. Ses maîtres aimaient à le proposer pour modèle à ses condisciples, et ses émules, rendant hommage à tant de belles qualités, lui voyaient emporter sans envie les lauriers qu'ils lui avaient disputés.

IL S'OCCUPE DE SA VOCATION.

Avec tant de maturité et de sagesse Casimir n'attendit pas le moment de choisir un état pour commencer à s'en occuper. Convaincu que de cette démarche importante dépendent presque entièrement notre satisfaction dans le temps et notre bonheur dans l'éternité, il avait considéré avec soin et à loisir les différentes voies qui s'ouvraient devant lui, les facilités qu'elles offraient, les obstacles et les dangers dont elles étaient semées; il avait sondé ses dispositions, comparé ses forces avec la carrière qu'il aurait à fournir, consulté les directeurs de sa conscience, intéressé les patrons que l'Eglise lui avait donnés au baptême et ceux qu'il s'était choisis lui-même; il avait sollicité avec droiture et avec ferveur les lumières célestes, il n'éprouva point les incertitudes et les embarras de tant de jeunes gens insoucians et irréfléchis qui, commençant seulement à s'occuper de leur vocation quand déjà ils devraient la remplir, deviennent enfin ce que le hasard ou le désespoir les fait, plutôt que ce que la raison voudrait qu'ils fussent. Son choix était arrêté et sa résolution fixée avant le temps de l'exécuter. Aussitôt après son cours de philosophie, il se prépara à quitter le monde pour embrasser l'état religieux.

IL ENTRE A MURBACH, SA CONDUITE AU NOVICIAT ET DURANT TOUTE SA VIE.

Alors et après dix siècles depuis son établissement, florissait encore la célèbre abbaye de Murbach, ordre de Saint-Benoît. Pour y entrer il fallait prouver seize quartiers de noblesse paternelle et maternelle. L'abbé était souverain avant d'appartenir à la France, et depuis même il conserve ce titre et les prérogatives de prince d'Empire. Malgré tant d'ancienneté, son illustration et de grands revenus, cette maison, située dans une gorge étroite et solitaire, au milieu de cette partie des Vosges qui sépare la Haute-Alsace de la Lorraine, était un bel

exemple de régularité. Cette considération fixa le choix de Casimir, il dit : *Voilà le lieu de mon repos à jamais ; c'est là que je veux faire ma demeure* (1). On y admit avec joie un aspirant qui, à la noblesse requise, réunissait tant de belles qualités. Il entra et se soutint dans cette nouvelle carrière de façon à prouver qu'il y avait été conduit par la main de Dieu. Ce ne fut ni un de ces novices qui ne s'étudiaient qu'à tromper la vigilance des supérieurs et s'applaudissent d'avoir eu la malheureuse adresse de se jouer impunément de la règle, ni un de ces profès qui croient n'avoir fait vœu de tendre à la perfection que pour acquérir le droit de donner dans le relâchement. Il s'était dit : le noviciat est une épreuve ; il s'agit de s'y essayer, de s'y mesurer avec la règle, de voir si l'on peut en porter le poids, et le soutenir constamment. Je dois me convaincre que je conviens à une maison, et qu'une maison me convient : pour y réussir, il faut en embrasser les devoirs dans toute leur étendue et les pratiquer sans relâche. Plus le moment de contracter des engagements irrévocables approche, plus on a besoin de lumières célestes. Manquerais-je à Dieu lorsqu'il est plus important qu'il ne me manque pas lui-même ? Il avait été écolier exemplaire, il fut servent novice ; et tel qu'il fut dans ce temps d'épreuve, tel il continua d'être durant tout le cours de sa longue vie. Particulier ou abbé-prince, religieux ou sécularisé, il tendit constamment à la perfection avec la même fidélité ; il ne changea de positions que pour déployer des vertus nouvelles, il ne crût en âge et en dignités que pour croître en mérite ; en sorte qu'on peut lui appliquer ce qu'on a dit de St. Mauvieu, l'évêque de Bayeux au cinquième siècle : *il fut bon dans son commencement, meilleur dans son progrès et très-bon dans sa fin*. Ni la monotonie de certains devoirs, ni la diversité de quelques autres, ni cette continuité que St. Bernard appelle un long martyre, rien ne put vaincre son courage ni lasser sa constance. Qu'est-ce qui peut plaire ou déplaire à Dieu ? Voilà quelle fut l'âme et la règle de toutes ses actions. Tout put changer autour de lui ; sur ce point uniquement important, il ne changea jamais lui-même.

IL EST ÉLEVÉ AUX DIGNITÉS.

Ses supérieurs et ses confrères sentirent tout le prix de celui qu'ils appelaient Père Léger, du nom qu'on lui avait donné en religion.

(1) Ps. 151.

Pour tâcher de multiplier les sujets semblables à lui , on le fit bientôt maître des novices , puis grand-prieur de Lure , et en 1737 coadjuteur de M. l'abbé de Ventadour , depuis cardinal de Soubise et évêque de Strasbourg , alors abbé commendataire des abbayes réunies de Murbach et de Lure ; enfin le 27 juin 1756 , il se vit Abbé-Prince par la mort de cette éminence. Mais avant cette époque il s'était fait des mouvements très-intéressants pour les deux abbayes.

RELIGIEUX DE MURBACH TRANSFÉRÉS A GUEBWILLER. — ILS SONGENT
A SE FAIRE SÉCULARISER.

Au commencement de ce siècle , les bâtiments de Murbach cédant enfin aux coups du temps , menaçaient d'une ruine prochaine ; et il fut arrêté qu'on les reconstruirait de fond en comble. Déjà le chœur de l'église projetée était fort avancé , et un corps de logis achevé , habité même , lorsqu'on pensa qu'il serait à propos d'embrasser un nouveau plan , et cependant de transférer les religieux à Guebwiller. Cette ville agréablement située à l'entrée de la plaine et seulement à une lieue de Murbach , est du domaine de l'abbaye qui y avait , outre un hôtel suffisant pour loger décemment l'illustre communauté , une chapelle bien décorée et assez grande pour y tenir chœur et célébrer solennellement les saints mystères. MM. de Murbach transférèrent donc d'abord leur séjour à Guebwiller , puis ils résolurent de s'y fixer , et abandonnèrent le projet de reconstruire l'ancienne abbaye ; bientôt ils songèrent même à se faire séculariser. Une démarche de Messieurs de Lure put donner naissance à cette dernière idée , du moins contribuer à lui faire prendre faveur. Ces Messieurs cherchaient à dissoudre l'union qui les soumettait à l'abbé de Murbach ; ils avaient même porté cette affaire au conseil d'Etat , qui prononça contre eux , et les débouta de leur prétention. Dom Célestin de Béroldingen , qui était Abbé-Prince lors de ces mouvements , abdiqua ses dignités à leur occasion , se réservant seulement Wattwiller et Uffholtz. Ce fut alors que M. le prince de Vantadour , postulé par les deux abbayes , en devint abbé commendataire.

Sous l'administration du nouvel abbé , on s'occupa sérieusement de la sécularisation projetée. La mort moissonnait successivement les anciens sujets , et il ne s'en présentait point assez de nouveaux pour les remplacer. Il fallait ou se relâcher sur les preuves de noblesse ,

et l'on y trouvait des inconvénients ; ou voir languir , se consumer insensiblement et périr enfin deux communautés illustres , et cette idée était désolante. On tint un chapitre général des deux abbayes : la question y fut proposée , les avantages et les inconvénients discutés , et la pluralité crut devoir opiner pour la sécularisation. Mais la mort de M. le cardinal de Soubise , décédé à cet âge où l'homme commence seulement à jouir de son autorité et de son crédit , cette mort prématurée apporta un nouvel obstacle au projet consenti.

DEVENU ABBÉ IL S'Y OPPOSE. — SES EFFORTS POUR MAINTENIR
LA RÉGULARITÉ.

L'idée de sécularisation avait toujours répugné à M. de Rathsamhausen ; accoutumé à ne point apprécier les choses de la religion d'après les vanités mondaines , il eût plutôt sacrifié la noblesse à la régularité , que la régularité à la noblesse ; et par le décès de M. le cardinal de Soubise , il était Abbé-Prince des deux abbayes réunies ; dès ce moment , il opposa au nouveau système cette fermeté qui ne mollit jamais dans la cause de Dieu , et ne songea plus qu'à conserver et à perpétuer les anciens engagements. S'il n'y réussit pas , il en prit du moins les moyens. L'idée qu'on va passer à un nouvel état , détache naturellement de l'état actuel. Dans ces moments de fermentation on s'occupe plus de ce qu'on sera bientôt que de ce qu'on est encore ; et déjà on néglige les devoirs présents , parce qu'on se croit près d'en être déchargé. Pour réparer ce mal et calmer l'agitation qui tourmentait les esprits , il annonça d'abord qu'il ne fallait plus penser à la sécularisation , et qu'il était irrévocablement décidé à n'y jamais consentir ; puis il s'appliqua à donner une nouvelle activité à la règle : il ranima le goût de l'étude chez les jeunes religieux , l'esprit de recueillement et d'oraison chez les anciens ; il tâcha de communiquer à tous cette estime , cet attachement pour leur état , ce feu divin dont il était pénétré , embrasé lui-même.

SÉCULARISATION CONSOMMÉE.

Mais quelque consolants qu'aient été ses succès , quelque édification qu'aient donnée les deux abbayes , un siècle ennemi de l'Evangile n'en embrasse pas la perfection. Les sujets continuèrent à manquer ;

il n'y avait plus que douze religieux et la plupart âgés, dans les deux communautés. Il fallait se décider à périr tristement ou adopter un autre système pour exister. Le pieux Abbé, qui ne distinguait guère l'existence de la régularité, proposa d'établir celui qu'avait embrassé l'abbaye de Fulde, et de faire deux classes de religieux, l'une de nobles, l'autre de roturiers. Ce parti ne plut pas; l'impulsion qui avait été donnée d'abord, reprit une nouvelle activité: les conjonctures devinrent impérieuses; le respectable prélat fut forcé de souscrire pour le bien au plan que l'amour du mieux lui avait fait réprouver. Enfin par bulles de N. S. P. le Pape Clément xiii, du 3 des Ides d'août 1764 et sur lettres-patentes données à Versailles, au mois d'avril de l'année suivante, et enregistrées tant au Parlement de Besançon qu'au Conseil Souverain d'Alsace, les abbayes de Murbach et de Lure furent érigées l'une et l'autre en collégiales équestres réunies sous un abbé séculier Prince.

IL POURVOIT AU BON ORDRE.

En abandonnant forcément la régularité, M. de Rathsamhausen veilla au maintien de la règle dans les deux chapitres outre le droit de correction réservé à l'Abbé-Prince; en son absence, aux dignitaires par ordre; et après eux, aux chanoines mêmes par ancienneté. Il fut bien aise que les deux nouvelles collégiales fussent soumises à leurs ordinaires, tenues à la résidence et aux autres décrets prescrits par le concile de Trente. Pour faire servir les faibles même au devoir, il fit attacher de grosses distributions manuelles aux présences. Mais l'autorité que lui donnait son éminente vertu, ses grands exemples surtout agissaient plus efficacement que l'intérêt, les règles et la supériorité.

IL VIT COMME SOUS LA RÈGLE.

On vit manifestement dans ce prince l'accomplissement de cet oracle de l'apôtre, *tout tourne au bien des prédestinés* (1). La perte de son premier état ne lui fit rien perdre de sa première ferveur. Écoutez ce qu'écrivait M. de Rouveroy, grand-chantre de l'église équestre de Guebwiller, à M. Ettlin, auteur de la *Vie latine*: rien, dit ce

(1) Rom. 8.

témoin si instruit et si digne de foi , rien ne put engager M. de Rathsamhausen à se dispenser de ses devoirs , ni difficultés , ni obstacles , ni indispositions , ni infirmités , ni grand âge , ni distance de l'église , ni intempéries de l'air , ni rigueur du froid , ni hauteur des neiges , ni débordements des eaux , ni insinuations du médecin. Il eut pu avec l'humble confiance de l'apôtre , défier toutes les créatures de le séparer de la charité de Jésus-Christ.

Ce prince n'usa ou n'abusa point de la liberté qu'on lui avait rendue ; pour se dédommager de l'ancienne contrainte , et depuis il ne fut plus maître de son temps , de ses actions , de ses revenus , que pour pratiquer des vertus plus difficiles et donner des exemples plus imposants. Il continua de porter , mais sans ostentation et sous ses vêtements extérieurs , le scapulaire qui lui rappelait des engagements toujours chers à son cœur ; et parmi les devoirs prescrits par la règle qu'il avait vouée autrefois , il n'omit que ceux qui devenaient incompatibles avec sa nouvelle position. A moins d'un obstacle insurmontable , il continua de célébrer la messe tous les jours , et avec quelle décence , quelle dignité , quelle dévotion ! On ne le voyait point à l'autel sans une religieuse émotion ; et il communiquait autour de lui le feu sacré qui l'enflammait lui-même. Tous les jours il consacra régulièrement à l'oraison et aux lectures édifiantes tout le temps de la matinée et de l'après-dinée dont il pouvait disposer. Jamais il n'en perdit à des lectures frivoles ; les mauvaises , il les abhorrait.

SON EXACTITUDE AU CHŒUR.

Mais qu'elle fut exemplaire , disons même merveilleuse , son exactitude au chœur pour tous les offices ? je pourrais dire : qu'on interroge les ecclésiastiques de tous les rangs , les gentilshommes de tous les grades , les hommes des différentes professions estimées , qui ont mangé en si grand nombre à sa table , et qu'on leur demande si malgré sa bonté , son honnêteté singulière , jamais il manqua de quitter la compagnie pour se rendre avant le temps à l'office. Mais je me contenterai de rapporter quelques uns de ces traits qui peignent un homme et sa rare exactitude.

Le médecin avait ordonné à ce prince de prendre des eaux. Un homme d'une vertu commune aurait cru voir , dans cette nécessité , une raison d'user de quelqu'adoucissement de s'absenter du chœur

pour prolonger son repos ou exécuter plus commodément l'ordonnance prescrite, sauf peut-être à comprendre ce temps de ménagements parmi les vacances accordées par les canons. Mais quoique M. de Rathsamhausen ne prit jamais de vacances, il fut assidu à tous les offices durant ce temps de remèdes ; tous les jours il se leva à deux heures et demie pour obéir au médecin et assister cependant exactement à Matines.

En 1783, il eut un crachement de sang. Cet accident et son très-grand âge firent craindre pour ses jours ; mais les soins du médecin, son propre courage, et surtout son excellent tempérament ayant réussi à dompter le mal, il ne tarda pas à demander la permission de reprendre ses fonctions et retourner au chœur. Après avoir épuisé sans succès les raisons tirées de la médecine et le crédit des hommes auxquels il ouvrait sa conscience, on s'accorda à lui faire cette proposition : Votre altesse estime MM. les professeurs en médecine de Besançon. Consent-elle qu'on leur rende compte de son état ? s'ils lui permettent de fréquenter le chœur, nous y souscrivons ; mais s'ils prononcent le contraire, elle ne résistera assurément pas à cette décision... Non si l'on ne déguise rien ; mais on flatte toujours les personnes décorées de titres et de dignités... On donnera parole d'honneur à votre altesse de ne rien exposer qu'elle n'avoue, de ne rien écrire qu'elle n'approuve. Elle fera cacheter le paquet sous ses yeux et de son sceau ; elle recevra elle-même la réponse. Les conditions sont acceptées et remplies. La faculté répond que l'Abbé-Prince doit s'abstenir de fréquenter le chœur. Depuis le départ du paquet sa santé s'était soutenue ou même raffermie. Déjà il était retourné où il croyait que Dieu l'appelait. Il répondit à la décision de Messieurs les professeurs : s'ils voyaient ma situation présente, ils auraient moins d'indulgence, et continua d'assister exactement aux offices. Un ecclésiastique qu'il honorait de sa confiance et de son amitié, crut devoir lui témoigner du mécontentement à cette occasion, en affectant du froid et moins d'assiduité. Ce bon Prince ne put soutenir longtemps cette épreuve et il profita d'une visite que lui fit avec un ami étranger l'ami mécontent, pour s'expliquer. Comme il ne persuadait point, et que l'attachement aux principes aussi bien qu'à sa personne, faisait constamment improuver une exactitude qui pouvait lui devenir funeste, que voulez-vous ? dit-il, c'est ma faiblesse ; pardonnez-la-moi, il ne faut pas nous brouiller pour cela. On juge bien que la discussion

et le froid affecté finirent avec ce mot. Qui eût pu résister à cette effusion de sentiment ?

Sur la fin de sa vie, parce qu'il n'avait plus l'ouïe assez bonne pour saisir et suivre ce que prononçait le chœur opposé, il croyait devoir répéter son bréviaire chez lui après avoir assisté à l'office. Vit-il dans son infirmité et la surcharge qui en devenait la suite, une raison d'être moins assidu à l'église ? Dans ses arrangements, il ne prit jamais rien sur les droits de Dieu, et toutes les pertes retombaient toujours sur l'amour-propre. Il dit son office en particulier, et continua d'assister régulièrement au chœur. Plusieurs fois il s'y rendit dans un état de faiblesse que son courage même ne put surmonter, et il fallut le ramener ou plutôt le reporter dans son appartement, ce qui faisait dire que le Prince voulait mourir au chœur. S'il désira cette grâce sans l'obtenir, il eut du moins la consolation d'assister encore à tous les offices la veille même de sa mort. Je n'ai pas besoin de dire qu'il ne portait point à l'église cet air dissipé, qu'il n'y prenait point cette contenance ennuyée, qu'il ne s'y permettait point ces propos inutiles qui, d'un lieu et d'un temps de prière, font un temps et une scène de scandale. Il n'était si assidu à se rendre à l'office que pour se sanctifier lui-même et édifier les assistants ; il était modeste, recueilli, exact à psalmodier ou à chanter à son tour, attentif au chant ou à la psalmodie du chœur opposé, il avait une voix forte et sonore, il l'employa à la gloire de Dieu, comme les autres dons qu'il tenait de sa bienfaisance.

SON ATTENTION A CONSULTER. — SA DÉFÉRENCE POUR SES SUPÉRIEURS.

D'après la constance de M. de Rathsamhausen à fréquenter le chœur, même contre l'avis d'une faculté célèbre, qu'on ne s'imagine pas faussement qu'il fut un esprit entier et un homme aheurté à son propre sens. Quand les droits de Dieu étaient en sûreté, il ne lui en coûtait rien de sacrifier et ses opinions et ses répugnances. Ainsi quoiqu'il fût peu porté à prêter l'oreille aux médecins, et moins encore à ceux qui sans l'être en imitaient le ton dans ses indispositions ou ses maladies ; ainsi prenait-il avec docilité et avalait-il jusqu'à la lie, dès que son confesseur avait dit qu'il le fallait, tout ce que son médecin jugeait à propos de lui prescrire. Ainsi quoique très-instruit lui-même, consulta-t-il plus fréquemment que personne, autour de

lui et au loin, les sages qui pouvaient l'aider de leurs lumières ou rectifier les siennes. Ainsi depuis sa sécularisation, remit-il à la décision de son évêque toutes les affaires de conscience un peu importantes, et n'eût il plus d'avis à lui dès que ce supérieur consentit à donner le sien. Ainsi quoique résolu de se donner tout entier à la vie ascétique et de ne plus se nourrir désormais que de légumes grossièrement apprêtés, continua-t-il cependant, après le vœu de son évêque, à tenir maison, à recevoir du monde et à faire les honneurs de sa place. Dans tous les temps, il n'eut point d'autre volonté que celle de ses supérieurs : il était docile à leur voix, attentif à leurs moindres signes ; leurs désirs étaient des lois pour lui. Comme Saint Siméon stylite, un seul mot des évêques l'eût fait descendre de la colonne où il se fût habitué de vivre et résolu de mourir.

SON RESPECT POUR LES ÉVÊQUES.

Il était pénétré du respect le plus profond et le plus juste pour ce premier oracle de l'Eglise. Avec quelle satisfaction il accorda un asile à M. l'évêque de Troyes en 1756 ! par quelles attentions soutenues, par quels soins affectueux il s'efforça de lui adoucir son exil ! Dès que la sécularisation de ses deux abbayes l'eût privé de son exemption pour le soumettre à M. l'archevêque de Besançon à raison du chapitre de Lure, et à M. l'évêque de Bâle, à raison du chapitre de Murbach, avec quel empressement il alla leur rendre hommage et reconnaître leur nouvelle juridiction ! Mais quelle soumission parfaite pour les décisions de cet ordre privilégié ! à la voix du plus grand nombre des évêques, ses doutes disparaissaient, toute difficulté est levée, sa foi est fixée ; il ne lui en coûte plus rien de croire, et il ne voit qu'opiniâtreté damnable à rejeter ou à chicaner l'enseignement de ceux à qui Jésus-Christ a dit : *Allez, enseignez toutes les nations : je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles.* ⁽¹⁾ *Qui vous écoute m'écoute. Qui vous méprise me méprise.* ⁽²⁾ Quelle vénération pour la personne de ces premiers pasteurs ! il se jetait à leurs pieds, il les suppliait de vouloir bien lui donner leur bénédiction. De faux sages souriront malignement à ce dernier tableau. En voyant M. de Rathsamhausen dans cette humble posture, ils oseront calomnier ses sentiments ou ses

⁽¹⁾ *Math.*, 28. — ⁽²⁾ *Luc*, 10.

intentions. Ah ! c'est qu'ils ne savent pas goûter les vertus chrétiennes, c'est qu'ils n'eurent pas le bonheur de connaître cette âme noble et loyale, cet homme également incapable de bassesse et de duplicité. Ce n'étaient point ces viles impulsions qui les font eux-mêmes courber et ramper devant les idoles du monde, qui précipitaient le respectable prélat aux pieds des princes de l'Eglise ; c'était l'esprit de foi, le sublime sentiment de religion. Il voyait et révérait dans les évêques Jésus-Christ dont ils tiennent leur mission et dont ils sont plus excellemment les ministres.

J. B. DUROSOY,
de la Compagnie de Jésus.

(La suite à une prochaine livraison.)

DU VILLAGE DÉTRUIT D'OSTEIN,

A PROPOS D'UNE PIERRE TUMULAIRE.

Le 20 mai dernier, M. Cacheux, curé à Issenheim, me fit savoir qu'une pierre tumulaire venait d'être découverte dans la cour du sieur Philippe Dubich, propriétaire, demeurant dans cette commune. Je me rendis immédiatement à cette invitation et je constatai effectivement la présence d'une pierre tombale, large d'un mètre, longue de deux, et qui avait servi à couvrir un égout (1). Sur cette pierre, je lus l'inscription suivante :

Auf den 13. Augusti 1594..... (effacé) Rudolf von Ostein dabey ligt mit hinunben die drey adelichen Weibspersonnen welche christlicher Ordnung nach, mit mir im Stand der Ehe gelebt. Dem Gott gnedig sey. Amen.

Le 13 août 1594..... Rudolf d'Ostein, à côté de lui reposent les trois femmes nobles ci-dessus dénommées, qui ont vécu avec lui dans les liens légitimes du mariage, que Dieu soit miséricordieux pour lui. Amen.

Au milieu de cette pierre se voient trois écussons effacés et presque nivellés, et au-dessous, les noms des trois femmes légitimes qu'avait successivement épousé le sire d'Ostein, à savoir, *Brigitta Reichin von Reichenstein, Regina von Roppach (Roppe) et Appolonia von Reinach.*

(1) C'est là la triste destination de beaucoup de ces pierres; j'en ai rencontré deux à Soultz, l'une était relative à un greffier syndic de la ville, le nommé Wesner; l'autre à un curé recteur nommé Rieden, qui était chanoine du chapitre de Saint-Martin de Colmar.

D'après mes conseils, M. le curé fit déposer cette pierre dans l'église paroissiale d'Issenheim, où, scellée contre le mur, elle rappellera aux générations futures l'existence d'un village qui remonte à une haute antiquité, et dont il ne reste plus une seule trace aujourd'hui.

Jadis, le village détruit d'Ostein s'étendait à l'Est d'Issenheim, le long de la Lauch, dans la direction de Merxheim; là, le soc de la charrue rencontre à chaque pas des fondations, des murs, des tuiles et des cercueils en pierre; beaucoup de ces cercueils qui paraissent dater de l'époque mérovingienne et qui, au dire des anciens du village, avaient recelé des guerriers francs d'une taille colossale, servent actuellement d'abreuvoirs aux bestiaux d'Issenheim.

Ostein n'a pas disparu de la carte tout d'un coup: quelques masurettes se voyaient encore en 1780, ainsi qu'une chapelle qui, elle aussi, n'existe plus, et dans laquelle on disait la messe avant la révolution; l'homme qui avait habité la dernière maison de cette localité était connu à Issenheim sous le nom d'*Osteiner*.

Chose curieuse et digne de remarque, cette chapelle dont nous venons de parler, était assise à côté d'un monticule que Schœpflin a pris pour un tumulus, tout comme était placé le petit temple de Saint-Georges, près du monticule de ce nom qui se voit à Soultz. Les deux chapelles ont disparu, les tertres sont restés, plantés de vignes et renferment probablement les mêmes objets: des décombres et des ruines. En effet, Ostein avait possédé un petit château qu'habitait une famille noble dont nous venons de signaler un membre inédit; or, les fouilles que nous avons faites à Soultz nous ont démontré que les monticules isolés et sis en plaine renferment généralement des ruines. Nous croyons donc ne pas être éloigné de la vérité en affirmant que le monticule d'Issenheim renferme très-probablement les ruines du petit bourg d'Ostein. Du reste, cette question sera résolue, si, comme nous en avons l'espoir, ce tertre sera sous peu fouillé.

A deux pas de cette élévation se voit un vaste pré appelé *Münzmatt* (pré de la monnaie), soit parce qu'on y avait trouvé des médailles, soit peut-être aussi parce qu'on y avait frappé monnaie, ce qui est assez probable, Ostein ayant appartenu aux abbés de Murbach, et ces seigneurs ayant eu le droit de battre monnaie.

Voyons maintenant ce que l'histoire nous fournit sur cette localité.

Une cession faite en 811, en faveur de Murbach, mentionne cet

endroit avec cette circonstance, qu'au commencement elle écrit Hostaim, tandis qu'à la fin on lit Ostein (Schœpflin, t. 3, p. 493).

En 1049, l'empereur Henri III rendit un arrêté à Hostheim, par lequel le château d'Ostein fut rendu au monastère de Murbach, à qui il avait été injustement enlevé (Schœpflin, t. 4, p. 170).

La charte de fondation du monastère de Goldbach, donnée en 1135 par Berthaulf, abbé de Murbach, et découverte par Grandidier dans les archives du chapitre équestre de Guebwiller, parle de Hostheim, où un plaid plenier et public a été tenu par Berthaulf. Cette charte nous apprend que l'abbaye de Murbach était propriétaire de la seigneurie d'Issenheim, qui se composait d'Issenheim, de Merxheim, de Retersheim, d'Ostein et de Herckheim ⁽¹⁾ (Sch., t. 4, p. 227).

Au 11^e siècle, le château d'Ostein appartenait, comme nous venons de le voir, aux abbés de Murbach; plus tard, il fut occupé par une famille vassale de l'abbaye.

Au 14^e siècle vivait Hennemann d'Ostein ⁽²⁾. Pierre était prince-abbé de Murbach en 1430; en 1580 vécut Rudolf dont nous avons découvert la pierre funéraire et qui n'est pas cité par Schœpflin; ce Rudolf était peut-être le père de Jean-Henri d'Ostein, évêque de Bâle de 1626 à 1646, et de ses deux frères Jean-Georges, bailli d'Ensisheim, et de Jean-Dieterich, vogt de Birseck. Le fils du bailli d'Ensisheim, Sébastien, demeurait à Mayence, et avait probablement fait cause commune avec l'Autriche, car le roi Louis XIV fit saisir ses fiefs alsaciens, en 1681; dix-sept ans après, ils lui furent rendus par sentence du conseil souverain d'Alsace, et aux termes du traité de paix de Ryswick. Peu après, Sébastien vendit pour douze mille livres tournois l'antique résidence de ses ancêtres à l'abbaye de Murbach. En 1700, celle-ci la céda à perpétuité aux religieux hospitaliers de Saint-Antoine de Vienne, résidant à Issenheim ⁽³⁾. Ce burg fut détruit pendant les guerres du commencement du 18^e siècle.

A quelle époque devons-nous placer la destruction du village

(¹) L'agriculteur rencontre fréquemment des fondations au nord de l'église d'Issenheim et vers la ville de Guebwiller; serait-ce là l'emplacement du village de Herckheim, qui a totalement disparu et dont aucun auteur n'a indiqué la position géographique?

(²) SCHÖEPFLIN, tom. v, p. 841.

(³) SCHÖEPFLIN, tom. xviii, p. 170.

d'Ostein. Il est fort difficile de répondre catégoriquement à cette question. Probablement elle date de cette longue nuit de meurtres et de carnage qui a duré trente ans, et qui a laissé tant de souvenirs parmi les populations alsaciennes. Issenheim aussi fut brûlé à cette époque ⁽¹⁾ et en 1693 ne possédait plus que douze maisons et cinquante habitants, comme le prouve une supplique que nous avons sous les yeux ⁽²⁾. Cette pièce fait voir aussi qu'alors déjà Ostein avait disparu, car elle ne mentionne pas ce village dans l'indication qu'elle fait des localités environnantes.

APPENDICE.

Comme il s'agit ici d'un village détruit, nous croyons utile d'indiquer l'emplacement de quelques localités qui ont disparu, et dont l'ancienne situation nous est connue.

Alrichsvilre (Alesvilre) était situé à la gauche d'Alschviller, à 1500 mètres sud de Soultz, vers Hartmanswiller et près de l'endroit appelé *Hechtengraben*. Ce village limitait au sud la banlieue ou la marche de Soultz ⁽³⁾ et fut détruit lors de la guerre des Armagnacs; de même qu'Alschviller, qui était groupé près de la butte de Saint-Georges, le long de la rivière de Wuenheim, à un kilomètre sud de la ville.

Breterlingen s'élevait à l'ouest d'Oberhergheim, entre ce village et la grande route. Le canton cadastral qui porte encore ce nom est traversé par un *Herweg* qui se dirige vers Sainte-Croix.

Herckheim était placé au nord d'Issenheim le long de la Lauch et vers Guebwiller.

(¹) *Während dem Mansfelder Krieg wurde Issenheim verbrannt.* (Chronique de Thann).

(²) Supplique motivée et adressée à Monseigneur Delafond, intendant du roi en Alsace, par les habitants d'Issenheim, pour être déchargés de loger un régiment d'infanterie qui devait travailler au canal que le sieur Regemorte, entrepreneur général pour la construction de la ville neuve, dite Neuf-Brisach, devait établir.

(³) *Quæ marca orditur in jugo montis, qui Beleus dicitur ultra locum qui Breidenbrunno vocatur et pertingit in descensum usque per medium ville que Reteresheim vocatur, in latitudine vero a medietate que Alresnuilre dicitur usque in antiquum alveum fluvii qui Larfaha dicitur.* SCHŒPFLIN, tom. II, pag. 313. En effet, la largeur actuelle de la banlieue de Soultz est limitée encore au nord par l'ancien lit de la Lauch, et au sud par l'emplacement d'Alesvilre ou Alrichsvilre.

(⁴) Diplôme de Louis-le-Débonnaire de 817, SCHŒPFLIN, tom. IV, p. 206.

Sermersheim , l'antique Sarmenza , n'était nullement situé dans la forêt du Rothleublé , mais bien au sud de cette forêt , sur la route de Réguisheim à Münchhausen , à cinq kilomètres nord-est d'Ensisheim. Une croix en bois et un puits indiquent encore la position de ce village , qui fut détruit par les Suédois , et dont les deux habitants survivants , recueillis par les gens de Réguisheim , léguèrent à cette commune leur banlieue. Un peu au sud de Sarmenza se voyait Muestersheim (1). Une voie romaine passait près de ces localités , elle venait d'Urunci , traversait les maisons de péage d'Ensisheim , et se dirigeait par Herxheim (Oberhergheim) sur Argentouaria (Horbouurg).

CHARLES KNOLL , aîné , médecin-vétérinaire (2).

(1) MERCKLEN, *Histoire d'Ensisheim*, tom. 1, p. 132.

(2) En analysant les archives de quelques communes qui sont situées à ma proximité , j'ai remarqué qu'un désordre effrayant règne dans le classement de ces pièces : les vieux titres qu'on ne pouvait pas lire ont été mis de côté , brûlés ou vendus aux épiciers. Les belles archives d'Ensisheim gisent sur le plancher d'une chambre pêle-mêle avec les casques des pompiers et les sabres de la garde nationale. L'administration départementale ne pourrait-elle pas charger quelques hommes spéciaux (et cela aux frais des communes) du classement de ces pièces qui renferment encore bien des faits inédits ?

UN SOUVENIR

DE L'ENFANCE DE THÉOPHILE-CONRAD PFEFFEL.

IMITATION D'UNE POÉSIE EN LANGUE ALLEMANDE

DE M. AUGUSTE STOEBER.

I.

« Pas un nuage au ciel ! Quelle belle soirée !
La lune va bientôt sur la voûte éthérée
S'élever lentement et pleine de splendeur.
Pour moi , pour mes amis , oh ! mère , quel bonheur
De pouvoir , aux rayons de sa douce lumière ,
Passer dans le jardin cette nuit tout entière ;
D'aspirer à longs traits les parfums printaniers
Des roses , des lilas et des fleurs des pommiers ;
De n'entendre , au milieu d'un sublime silence ,
Que le chantre des nuits moduler sa cadence !
Qui sait ?... peut-être même un sylphe gracieux
Viendra-t-il en riant se mêler à nos jeux....
Enfin nous trouverons aussi notre couchette :
Etendus sur un banc de l'humble maisonnette ,
Nous nous endormirons d'un paisible sommeil ,
Jusqu'à l'aube , où donnant le signal du réveil ,
Les voix de mille oiseaux égaieront le bocage....
Mère ! de ton amour accorde-moi le gage ;
Mère ! je t'en supplie , au jardin laisse-nous ,
Aller nous enivrer de ces plaisirs si doux ! »

« — Non , mon fils , en cela je puis te complaire ;
Tu resteras ici sous les yeux de ta mère. »

— « Pourtant... » — « Tu le sais bien, Conrad, ma volonté
Ne cédera jamais à l'importunité. »

L'enfant sent la rougeur empourprer sa figure,
Et, demandant pardon, obéit sans murmure.

II.

Le lendemain matin, d'un pas précipité,
Un bon vieux jardinier accourut vers la cité.
Bientôt il se présente à cette digne mère.
« Ah ! Madame, quel temps il fit la nuit dernière !
Vous m'en voyez, dit-il, encor saisi d'horreur.
La grêle a moissonné jusqu'à la moindre fleur ;
Tout le long du jardin la treille gît à terre ;
Et sur la maisonnette est tombé le tonnerre :
Il n'en reste plus rien que des débris fumants,
D'où l'on voit s'échapper encore par moments
L'étincelle qui couve et que chasse la bise. »

La mère est un instant muette de surprise.
Mais soudain dans son cœur s'éveille un souvenir :
« Ah ! si j'avais cédé, Conrad, à ton désir !...
Merci, mon Dieu, merci ! Votre main paternelle
A voulu m'épargner une épreuve cruelle ;
Elle a sauvé mon fils !... Toujours, comme aujourd'hui,
Daignez avec amour, Seigneur, veiller sur lui ! »

C. JEANMOUGIN.

CANTATE

CHANTÉE

A L'OCCASION DE L'INAUGURATION DU MONUMENT

DE

PFEFFEL,

A COLMAR, LE 5 JUIN 1839.

Texte allemand de M. A. STOEBER ; musique de M. JOS. HEYBERGER.

Tout jeune enfant , son doux regard
Contemple la nature.
Il aime à voir , seul , à l'écart ,
Les fleurs et la verdure.

Bientôt , jeune homme à l'œil austère ,
Il se recueille et considère
D'autres secrets :
De nos destins , de nos progrès ,
Il sonde le mystère.

Hélas ! un voile sombre
Le couvre de son ombre !
A la nature , au beau ciel bleu
Le pauvre aveugle a dit adieu !

Brillant soleil , divin flambeau ,
Clarté toujours nouvelle ,
Le laisses-tu dans le tombeau
D'une nuit éternelle.

Non, non ! si sa paupière
Se ferme à ta splendeur,
Des flots d'autre lumière
Jaillissent dans son cœur :

C'est l'amitié bénie ,
C'est l'amour vertueux ,
C'est l'art , la poésie
Pour lui venus des cieux.

De toi , quand il s'inspire ,
O noble vérité !
Il chante sur sa lyre
Ta force et ta beauté.

Vers les zones éternelles
Des lumières immortelles
Elevons nos accents ,
Nos accents triomphants !

Dans l'heureux séjour
De paix et d'amour ,
D'où jaillit la source aimable
Du savoir impénétrable ,
Source pure , intarissable
Des accords mélodieux ,
Là resplendit radieux
Pfeffel , comme un astre aux cieux !

O Poète , entends l'ivresse
De nos chants pleins d'allégresse ;
Ah ! ce sont les doux accents
De nos cœurs reconnaissants !

C. JEANMOUGIN.

ICARE,

DANS L'ATELIER D'UN STATUAIRE. (*)

Traduit de l'allemand de M. LOUIS SPACH.

Fils des Titans ! quelle ardeur dévorante ,
Ou quel démon , vers les cieux t'a poussé ?
Vois à tes pieds , vois la tombe béante ;
La mort est là ; tremble , jeune insensé !...

Insensé ? non , tu suis la voix intime
Qui fait frémir tes muscles et tes nerfs ;
Elle te presse , en dépit de l'abîme ,
A t'élancer dans l'Océan des airs.

C'est cette voix qui d'en haut te réclame :
L'homme énervé seul ne l'entendrait pas !
L'appel des cieux te stimule et t'enflamme ,
Pour t'arracher au néant d'ici-bas.

(*) Ces vers sont extraits de l'*Album-Pfeffel* (Colmar , 1859) , M. Spach les a composés en l'honneur de M. Grass , notre illustre statuaire , auquel nous devons l'*Icare* en bronze , au musée de la ville de Strasbourg , ainsi que les statues de Kléber et de Lézay-Marnésia qui décorent la cité , etc. , etc. Par cet essai de traduction j'ai voulu m'associer à l'hommage de l'auteur.

Lève tes bras , jette-les dans le vide ;
Que ton pied frappe et repousse le sol !
Quitte la terre et d'une aile intrépide
Fends l'air et suis le nuage en ton vol.

Sache affronter les éléments rebelles ;
Dans ton essor rapide , impétueux ,
Dût l'ouragan soudain briser tes ailes
Et te lancer dans les flots écumeux.

Tu sus vouloir : une âme que n'arrête
Aucun obstacle , est un présent divin...
Par le ciseau , tu vivras dans l'airain ;
Tu vis déjà dans les chants du poète !

PAUL LEHR.

Straasbourg , juillet , 1859.

CANTATE ALSACIENNE,

DÉDIÉE A L'ASSOCIATION DES CHANTEURS ALSACIENS.

Musique de M. GEORGES KASTNER , membre de l'Académie.

Venez à nous , Fils de l'Alsace !
Mêlez vos voix à nos accords !
Qu'une patriotique audace
Inspire aujourd'hui nos transports !
C'est à l'Alsace , à notre mère ,
Que nous venons offrir ces chants ;
Ah ! qu'elle soit heureuse et fière
Des nobles faits de ses Enfants !

Du joug féodal leur vaillance
A laissé d'illustres débris ;
Leurs combats et leur délivrance
Au front des Vosges sont inscrits...
Dès lors plus d'un auguste asile ,
Fut l'œuvre de leur charité ;
La flèche d'*Erwin* , *Sainte-Odile* ,
Redit leur foi , leur piété.

Nos pères , aux champs de la gloire ,
Ont cueilli du vieux *Nil* au *Rhin*
D'immortels lauriers , et l'Histoire
A gravé leurs noms sur l'airain...
L'Alsace peut dire à la France :
« Fidèle à tes destins divers ,
J'ai combattu pour ta défense
Et j'ai pleuré sur tes revers. »

Belle Alsace , ô chère patrie !
Le ciel t'a prodigué ses biens ;
L'Agriculture et l'Industrie
Sont l'honneur de tes Citoyens ;
Du travail seul naît leur richesse ,
Non de l'intrigue ou des hasards ;
Ils ne demandent leur noblesse
Qu'aux vertus , à l'étude , aux arts.

Venez à nous , Fils de l'Alsace !
Mêlez vos voix à nos accords !
Qu'une patriotique audace
Inspire aujourd'hui nos transports !
C'est à l'Alsace , à notre mère ,
Que notre cœur redit ces chants ;
Ah ! qu'elle soit heureuse et fière
Des nobles faits de ses Enfants !

PAUL LEHR.

Strasbourg , mai , 1858.

CONGRÈS ARCHÉOLOGIQUE DE FRANCE, A STRASBOURG.

26^e SESSION.

OUVERTURE LE 22, CLÔTURE LE 27 AOÛT 1839.

Note de la Direction. — A la prière de M. le Président de la Société de conservation des monuments historiques d'Alsace, la *Revue* ouvre ses colonnes à l'appel et au programme de la *Société française d'archéologie pour la conservation et la description des monuments*.

Monsieur, (*)

La Société française d'archéologie pour la conservation des monuments historiques a décidé qu'elle se transporterait, cette année, dans le département du Bas-Rhin, pour y tenir le *Congrès archéologique de France*. Elle nous a chargés de prendre les mesures préparatoires nécessaires, pour que cette Session ait le même degré d'importance et d'utilité que celles qui l'ont précédée.

C'est en vertu de ce mandat que nous avons l'honneur de vous inviter à assister au Congrès, et que nous vous prions de communiquer notre appel à toutes les personnes qui s'intéressent à l'histoire de l'art et au progrès des sciences archéologiques.

La Session s'ouvrira à Strasbourg, dans les salles de l'Hôtel-de-Ville, le 22 du mois d'août et durera SIX JOURS. Les autorités et les savants de la ville nous ont promis le concours le plus bienveillant.

(*) « Cette lettre s'adresse à tous les membres de la Société de conservation des monuments historiques d'Alsace, aux savants, aux artistes, aux hommes du monde qui prennent un intérêt à cette branche de la science, à tous les hommes de bonne volonté qui désirent faire accueil aux archéologues de l'intérieur de la France. — Les adhésions au Congrès doivent être adressées à M. l'abbé Straub, professeur au Petit-Séminaire de Strasbourg, secrétaire général du Congrès. Elles impliquent au moment de la réunion de l'assemblée le paiement d'une somme de dix francs. Le produit des cotisations sera affecté à l'impression des mémoires du Congrès. »

Le Congrès n'aura, pour ses investigations, que l'embarras du choix. Divers problèmes archéologiques sont encore à résoudre dans cette partie de la France. La cathédrale de Strasbourg, les églises de Schlestadt, les châteaux des Vosges, etc., etc., sont des monuments du plus haut intérêt. Nous vous transmettons ci-joint le programme des principales questions qui seront traitées au Congrès; nous vous serions très-reconnaissants si vous vouliez bien nous apporter, sur quelques-unes, le fruit de vos études personnelles.

Ce serait une erreur de croire que le Congrès archéologique n'offre d'intérêt qu'aux hommes de science. Les questions qui y sont traitées touchent aux arts et aux lettres; les discussions auxquelles elles donnent lieu ont de l'attrait pour les gens du monde et pour les artistes aussi bien que pour les savants. Un autre avantage de ces réunions, c'est qu'elles créent des liens d'amitié, des rapports étroits entre les hommes instruits de toutes les régions de la France, et font profiter chacun des lumières de tous.

Nous serons heureux, Monsieur, de vous voir prendre part à nos séances, accompagné des personnes que vous voudrez y présenter; elles y seront, comme vous, accueillies de la manière la plus cordiale et la plus empressée.

Recevez, Monsieur, l'assurance de notre considération distinguée.

<i>Le Directeur .</i>	<i>Le Maire de Strasbourg ,</i>	<i>Le Secrét.-gén. de la Soc. franç. ,</i>
DE CAUMONT.	COULAUX.	LE PETIT.

<i>Le Président de la Société pour la conservation des monuments de l'Alsace ,</i>	<i>L'Inspecteur de la Division ,</i>
SPACH.	VICTOR SIMON ,
	Membre de l'Institut des provinces , conseiller à la Cour de Metz.

<i>Le Trésorier de la Société française ,</i>	<i>Le Secrétaire-général du Congrès ,</i>
GAUGAIN.	L'ABBÉ STRAUB,
	Professeur au Séminaire de Strasbourg, inspecteur de la Société française d'archéologie pour le Bas-Rhin.

PROGRAMME

DES QUESTIONS QUI SERONT DISCUTÉES AU CONGRÈS ARCHÉOLOGIQUE
DE FRANCE, A STRASBOURG.

Age celtique.

1. Quels sont les monuments incontestablement celtiques qui existent dans l'Alsace et le duché de Bade ?

Age romain.

2. A-t-on reconnu, d'une manière précise, en Alsace, les voies romaines indiquées sur la Carte de Peutinger et dans l'Itinéraire d'Antonin ?

3. A-t-on constaté l'existence d'autres voies antiques, non mentionnées par l'Itinéraire ou par la Carte ?

4. Le tracé de ces différentes voies romaines a-t-il été fait sur des cartes à grand point, celle de Cassini, par exemple ? Présenter une esquisse de ce tracé.

5. Quelles particularités les chaussées de ces antiques voies ont-elles offertes ?

6. A-t-on découvert, sur leurs bords, des colonnes milliaires ? Quelles inscriptions portaient-elles ? Que sont-elles devenues ?

7. S'est-on occupé d'un travail détaillé et approfondi sur la géographie ancienne de l'Alsace et des contrées voisines ?

8. Indiquer, le plus exactement possible, la topographie du pays sous la domination romaine ?

9. Quelles étaient les principaux monuments publics à cette époque ?

10. Quelles places occupaient-ils ? Quelle était leur destination ?

11. A quelle époque la ville romaine de Strasbourg a-t-elle été défendue par des murailles ?

12. A-t-on, à Strasbourg comme ailleurs, sacrifié certains monuments pour en employer les pierres à la construction des murs d'enceinte ?

13. Quel est l'état actuel du retranchement gallo-romain appelé le *Mur païen* ? Quelle est son étendue exacte ? Quelles causes probables ont motivé cette construction ?

14. A-t-on découvert des restes de *villæ* ou maisons de campagne

gallo-romaines ? en a-t-on levé le plan ? A-t-on expliqué leur distribution d'une manière satisfaisante ?

15. A-t-on découvert des thermes en Alsace ? Les vestiges observés ont-ils fourni des notions nouvelles concernant la distribution des bains ?

16. Donner une explication courte, claire et plus satisfaisante qu'on ne l'a fait jusqu'ici des bains romains de Trèves, dont les ruines sont toujours si imposantes.

17. Donner une explication claire, courte et plus satisfaisante qu'on ne l'a fait jusqu'ici de la distribution des bains romains de Julien, à Paris.

18. Expliquer la distribution des différentes pièces des bains romains de Badenweiler près de Muhlheim (duché de Bade).

19. Quels sont les autres édifices de construction romaine qui ont été découverts en Alsace et dans les pays voisins ?

20. A-t-on mesuré exactement l'emplacement de ces fondations ? Ont-elles fourni quelques indices sur l'ordonnance architectonique des monuments auxquels elles ont appartenu ?

21. A-t-on remarqué des débris d'aqueducs antiques ? Quelle était l'étendue de leur parcours et leur mode de construction ?

22. A-t-on recueilli assez de fragments de sculpture gallo-romaine pour se faire une juste idée de l'état de l'art en Alsace au III^e siècles ?

23. Toutes les inscriptions gallo-romaines reconnues ont-elles été publiées et expliquées ?

24. Que reste-t-il à faire ?

25. Les tombes gallo-romaines de l'Alsace et des contrées voisines ont-elles été toutes décrites et figurées ? Quelles lumières nouvelles peut-on tirer des figures sculptées sur ces pierres concernant les mœurs, les croyances et la civilisation des peuples de cette partie de la France, sous la domination romaine ?

26. Présenter des photographies des stèles romaines du musée d'Épinal.

Moyen-âge.

27. Quels caractères offrent les sépultures de l'époque franque, sur les bords du Rhin ? Indiquer, avec la plus grande précision, la forme et la disposition des objets trouvés dans ces sépultures (agrafes, ornements, poteries, armes, etc., etc.)

28. Peut-on toujours distinguer les objets en bronze de l'époque franque de ceux de l'époque gallo-romaine ?

29. La *villa* mérovingienne était-elle différente de la *villa* romaine, quant à la disposition générale ? Possède-t-on, dans l'Est de la France, des vestiges ou des documents qui puissent servir à éclaircir cette question ?

30. Quels sont les ouvrages déjà publiés sur la statistique monumentale du pays ?

31. Quels sont les monuments religieux les plus anciens ? Indiquer, d'une manière précise, ces édifices ou les parties anciennes qu'ils renferment.

32. Quels caractères offrent ces monuments :

1° Quant au mode de construction (nature, forme des matériaux, etc.) ;

2° Quant au système de décoration ?

33. Existe-t-il dans les chroniques, ou dans les pièces imprimées ou manuscrites, quelques documents sur l'état de l'art antérieurement au XI^e siècle ? Que nous apprennent ces documents ?

34. Quelle est, aux XI^e et XII^e siècles, la forme la plus ordinaire des églises ? Quelles sont approximativement les dimensions du transept, du chœur et des absides dans les grands édifices ?

35. Quel est le genre de maçonnerie le plus habituellement usité ? Quels sont les appareils ou revêtements les plus remarquables ?

36. Que sait-on de l'origine de l'église d'Ottmarsheim (Haut-Rhin) ? A-t-elle été copiée sur l'église d'Aix-la-Chapelle ? Quelles causes probables ont déterminé cette imitation ?

37. Quelles sont les églises dans lesquelles existent des cryptes ? (Nomenclature de ces églises et détails sur les dimensions de leurs chapelles souterraines.)

38. Quelles sont, du côté de l'Ouest, les limites de la région dans laquelle s'est répandu le style roman germanique ? Les limites tracées dans l'*Abécédaire d'archéologie* de M. de Caumont doivent-elles être modifiées ?

39. Le XIII^e siècle a-t-il produit, en Allemagne, des édifices comparables à ceux dont la France a été peuplée à la même époque ?

40. Quelle a été, aux XIII^e et XIV^e siècles, la disposition générale des façades des grandes églises de l'Allemagne ? En quoi différentes des façades des cathédrales de France ?

41. Quelles conséquences la présence d'une seule tour, au centre des façades occidentales des églises (chose fréquente en Allemagne), a-t-elle eue sur la distribution des ornements et des statues dans cette partie des églises ? Indiquer les différences qui en résultent dans l'ordonnance et l'effet général des édifices.

42. Indiquer les caractères qui différencient le style flamboyant des bords du Rhin et de l'Allemagne du style flamboyant des provinces de la France.

43. Quelles sont les causes qui ont produit le développement considérable de ce style en Allemagne au ^{xv}^e siècle ?

44. La tour de la cathédrale de Fribourg en Brisgau est-elle, comme œuvre d'art, supérieure ou inférieure à la tour de la cathédrale de Strasbourg ?

45. Quelles sont les verrières les plus importantes conservées dans les églises d'Alsace ?

46. Que reste-t-il de l'ancien mobilier d'église dans cette province ?

47. Trouve-t-on en Alsace des peintures murales remontant au ^{xii}^e et au ^{xiii}^e siècle ? Quelles sont en général les peintures murales les plus remarquables ?

48. Quels sont les monuments les plus remarquables du moyen-âge appartenant, en Alsace, à l'architecture civile (cloîtres, abbayes, granges, halles, entrepôts, maisons privées, fontaines, etc.) ?

49. Quels sont les châteaux-forts de différents âges les plus remarquables du pays ? En présenter un catalogue méthodique et raisonné.

50. L'architecture militaire du moyen-âge, en Alsace, offre-t-elle des caractères qui la distinguent essentiellement de celle des autres contrées ?

51. Quelles dispositions pourraient être considérées comme particulières aux châteaux de cette région ?

NOTA. — Plusieurs excursions auront lieu pendant la session dans les vallées du Rhin et dans les Vosges. Le chemin de fer rend très-faciles plusieurs des excursions les plus intéressantes.

CAUSERIES LITTÉRAIRES.

Cours d'études historiques au point de vue philosophique et chrétien, par Charles Cuvier, professeur d'histoire à la faculté des lettres de Strasbourg. — 1^{re} série : Esquisse d'une philosophie de l'histoire, Paris et Strasbourg, chez veuve Berger-Levrault, 1859. 1 vol. in-12.

Voici un livre de bonne foi, un livre écrit sous l'inspiration d'une foi vive et inébranlable. Les convictions chrétiennes de l'auteur pénètrent chaque ligne de son ouvrage ; on sent que l'écrivain et l'homme ne font qu'un, que, chez lui, les pensées et les paroles sont en harmonie avec les actes, et qu'il a eu le rare bonheur — conquis sans doute par de longs efforts — de mettre sa vie à l'unisson de ses principes et ses principes au niveau de la haute destinée, que Dieu assigne à l'humanité.

Le titre, en tête de son œuvre, n'est donc point une amorce ; c'est une vérité que son cours d'études historiques au point de vue philosophique et chrétien, au point de vue chrétien surtout ; car, tel qui se dit ou se croit philosophe, refuserait cette qualité aux études du professeur d'histoire de la faculté des lettres de Strasbourg, et ne le trouverait pas assez libre penseur, parce que cette pensée se soumet humblement aux préceptes et aux dogmes fondamentaux de l'Évangile.

Je crois avoir indiqué dans ce peu de lignes le mérite de l'ouvrage de M. Cuvier, et la sève qui circule dans cet arbre de science, cultivé par lui, avec un amour filial, pendant une longue et laborieuse carrière. Pour connaître les fruits d'or qu'il a portés, il faudrait descendre dans le secret des consciences par lui réveillées, des intelligences par lui fécondées, des cœurs réchauffés par lui. Je dois me borner ici à une tâche qui n'est pas tout-à-fait de ce domaine intime ; je veux sommairement effleurer quelques têtes de chapitre de cette noble composition, destinée, comme l'auteur le dit lui-

même, à exposer, « pour des esprits sérieux et cultivés, de toute condition et de tout âge, les grandes lois et les grands faits de l'histoire humaine. »

M. Cuvier, je me hâte de le dire, est optimiste ; il croit au progrès ; il le croit réalisable, il le voit en partie déjà réalisé, en dépit du mal et des passions qui lui font obstacle. Il croit que Dieu, avant même la création, avait un plan arrêté pour l'éducation du genre humain ; que l'homme primitif est sorti pur des mains créatrices, sans culture encore, sans expérience, mais susceptible d'expérience et de culture ; richement doté des facultés les plus limpides ; *recevant son éducation première du verbe divin*, dont il accepte à l'intérieur et au dehors les influences sans mélange ; dégradé plus tard par la révolte et par la chute ; conservant, dans cette décadence, et presque dans l'abaissement des peuples sauvages, les germes de sa première origine, la tradition du paradis perdu ; tantôt fécondant ces germes sous l'empire de circonstances favorables, tantôt les rendant stériles ; mais appelé par la religion révélée, à sortir de cet état d'abaissement moral, à reconquérir sa pureté primitive, son état « d'enfant de Dieu. »

Pour l'auteur des études historiques au point de vue chrétien, le grand drame des destinées humaines, dont les annales écrites remontent maintenant à plus de quatre mille ans, doit aboutir à un dénouement, dont le cœur régénéré nourrit les pressentiments, et dont l'Évangile contient les promesses certaines ; ce dévouement c'est — je me sers des paroles de l'auteur — c'est la vie « éternelle en Dieu, une réalité idéale, où Dieu sera tout en tous. »

Voilà donc une profession de foi très-nettement formulée. La science, loin de le rendre orgueilleux, n'a fait que développer en lui le germe de l'humilité volontaire ; le secret de l'existence individuelle et générale, il le demande au même oracle, où Newton, Leibnitz, et tant d'autres esprits supérieurs l'ont trouvé ; et la réponse reçue, féconde, chez lui, le savoir et la vie ; la foi, chez lui, n'a point d'éclipse ; et cette heureuse disposition d'un esprit convaincu, d'un cœur calme et satisfait, se reflète dans son œuvre comme le soleil dans une source limpide. La simple qualité de philosophe ou de savant chrétien que je revendique pour M. Cuvier, n'est pas, je le sais, un titre d'originalité ; beaucoup d'autres écrivains, de littérateurs, d'historiens, partagent ou croient partager les mêmes convictions, mais chez lui on sent que c'est un état de l'âme.

Sans avoir le bonheur d'être chrétien comme lui, il est facile cependant de comprendre qu'un esprit ainsi trempé doit, en abordant le terrain de l'histoire, traverser le labyrinthe des événements, avec un fil conducteur à peu près infailible; que le tumulte des passions ne doit point le troubler, et que, toujours, au bout de cette longue avenue nébuleuse où se pressent les générations, il verra briller un astre lumineux et sauveur.

Dans le volume que nous tenons en mains, M. Cuvier ne traite pas encore les faits généraux de l'histoire universelle; il réserve cette analyse à une seconde partie, et se borne, dans le tableau d'ensemble qu'il met sous nos yeux, à indiquer les sources principales des études historiques, à tracer les contours du monde géographique, considéré comme théâtre de l'histoire; puis les races, qui sont les acteurs du drame historique, l'influence que la nature extérieure, le climat, le sol exercent sur les familles primitives; puis l'action toute puissante de la langue, de ce don primitif de Dieu, de cette révélation et garantie de notre haute origine. Après ces propylées de l'histoire, ces esquisses de la terre, préparée pour recevoir les hommes, et des hommes qui la bouleversent ou la fécondent, M. Cuvier montre le développement de l'humanité au point de vue de la religion, et retrace le tableau des cultes divers qui ont précédé ou suivi le christianisme; puis il montre le développement de l'humanité au point de vue de l'Etat, et de l'organisation sociale. Cette partie de son travail le conduit naturellement à indiquer l'origine et les formes diverses de l'Etat. Il termine par une belle analyse des éléments de la civilisation et du progrès, tels qu'il les comprend, avec tous les éléments qui concourent à préparer et à réaliser cette éducation de l'humanité. — Cette conclusion de l'ouvrage en forme aussi la partie la plus éloquente; ce que le professeur d'histoire dit sur l'art, la poésie, la science, est ingénieux, et porte l'empreinte de ses convictions morales et religieuses.

Je sais que j'ai donné là une bien sèche nomenclature, que je marque à peine les principaux jalons de la route parcourue par l'auteur; pour les développements, je dois renvoyer à l'ouvrage même, que je ne puis ici ni copier ni même extraire.

M. Cuvier toutefois a eu un tort — c'est de concentrer dans les quatre cents pages, qui forment « son cours, » trop de matériaux et d'idées. Son style ne manque ni de couleur, ni de chaleur; mais il

subit la tension d'esprit de l'écrivain, qui veut, souvent dans une seule phrase, indiquer toutes les nuances, toutes les subdivisions d'une pensée fondamentale, tous les faits accessoires d'une donnée première. Les nuances se mêlent, avec grâce et finesse, à l'ensemble de la trame; ces subdivisions sont intercalées avec habileté et paraissent sortir, d'un seul jet, du corps ou du tronc de la phrase; ces faits secondaires sont groupés avec beaucoup d'art; mais cette manière de procéder venant à se répéter, il en résulte des périodes trop régulièrement cadencées, où la richesse des détails, inaperçue du lecteur superficiel ou fatigante pour lui, ne voile pas tous les inconvénients d'une pareille condensation. L'ouvrage de M. Cuvier m'a laissé l'impression d'un de ces remarquables manuels qui servent, en Allemagne, à l'enseignement d'un professeur érudit, et qui donnent, en raccourci, à ses élèves les points fondamentaux de la doctrine et de la science du maître. Ma comparaison, du reste, pêche par un détail essentiel; le rapprochement que je me permets n'est vrai que pour la richesse intrinsèque du contenu; car les manuels germaniques sont souvent arides, tandis que le cours des « Etudes historiques » de notre compatriote est fécondé par un cœur qui déborde, et diversifié par la ressource d'une imagination qui se met au service de la science et de la foi.

Dans la partie géographique où se trouvent dessinés à grands traits les contours du globe, dans ses rapports avec la destinée des peuples, j'ai retrouvé des idées analogues à celles que l'illustre géographe Ritter a naturalisées dans le domaine de la science, et que l'un de ses meilleurs élèves, M. Frédéric de Rougemont, a contribué à populariser. M. Cuvier, dans sa préface, rappelle la féconde initiative de M. de Rougemont : les deux esprits étaient faits pour se comprendre; il y avait entr'eux parenté de convictions et d'idées; ils appartiennent, l'un et l'autre, à cette famille de savants ou de littérateurs, que j'appellerai les littérateurs de l'Est — phalange indépendante qui ne s'est pas laissée absorber par le gouffre de Paris, et qui a trouvé, dans le drapeau de Vinet, un point de ralliement. Si la monnaie courante de l'éloge banal fait défaut à ces esprits recueillis, et modestes, ils emportent, en descendant dans la tombe, le témoignage d'une conscience pure, d'une activité qui n'a cessé, dans un cercle restreint mais sérieux, de propager le culte des fortes études, et le culte du vrai Dieu.

L. SPACH, archiviste du Bas-Rhin.

ESSAI SUR L'AVENIR DE LA TOLÉRANCE, *par* AD. SCHÆFFER, *pasteur à Colmar*. — Paris, 1859 — Joël Cherbuliez, éditeur, rue de la Monnaie, 10. — Un vol. in-12 de viii-292 pages. — Prix : 3 fr. 50 c. — Se trouve dans les principales librairies d'Alsace.

En d'autres temps la *tolérance* était une doctrine qui avait droit de cité dans le monde religieux ; en ce temps-ci c'est une ineptie condamnée par les plus ardents, sinon les plus savants théologiens, un mensonge sous lequel s'abritaient, disent-ils, l'indifférence et le scepticisme. Ce jugement ayant été fort applaudi par le grand nombre, il faut un certain courage pour reprendre aujourd'hui la question en sous-œuvre, réhabiliter ce qui a été condamné et écrire un volume sur pareille matière. Le sujet le comporte, sans aucun doute, car il est la synthèse de toute philosophie, mais il y a quelque danger à paraître, drapeau en main, sur un terrain où l'on se trouve fatalement exposé aux coups de tous les camps.

M. Schæffer a eu ce courage en même temps que d'autres écrivains éminents. Bien que ses sympathies pour l'un plutôt que pour l'autre des combattants soient manifestes, nous ne voudrions pas répondre qu'il échappera aux traits des uns plutôt qu'à ceux des autres. Il y a même à craindre que les feux croisés de la philosophie, se mêlant au débat, ne viennent l'atteindre en flanc et lui redire ainsi, qu'à certaines époques, il faut être tout l'un ou tout l'autre si l'on veut échapper aux coups de quelques uns. Telle est, en effet, la situation, qu'au milieu du conflit il semble ne plus y avoir de place pour la conscience individuelle et qu'à moins de se condamner au rôle d'Ilote, de Paria, il faut, sans examen, se dire soldat de telle ou telle bannière et affirmer, avec ceux qui la portent, que seul on est en possession de la vérité absolue.

La contrainte morale qui résulte d'une semblable situation a subjugué beaucoup de consciences, mais M. Schæffer n'est point de ce nombre et voilà pourquoi il a écrit son livre. En lisant quelques unes de ses pages, nous y avons trouvé, à côté de justes et saines appréciations du temps, des hommes et des choses, d'énergiques protestations contre certains emportements qui ont eu le triste privilège d'entraîner des chrétiens de toutes les nuances. Il s'est ainsi placé sur le terrain de ses convictions personnelles, fruit de longues études, de sérieuses méditations et ce qu'il a pensé il a eu le courage et le désintéressement de l'écrire.

En thèse générale ce sont les droits de la tolérance que M. Schæffer défend dans tout le cours de son ouvrage. A un point de vue plus particulier il tâche de prouver que l'avenir appartient à la doctrine protestante et non à la doctrine catholique telle qu'elle est comprise et enseignée. Dans l'une et dans l'autre confession il y aura, dit-il, toujours des intolérants, mais l'une a sur l'autre la supériorité d'être tolérante par principe tandis que ce principe il le dénie à la doctrine romaine.

Conforme à la raison, conforme encore à l'esprit de l'Evangile, la tolérance religieuse (que l'auteur a soin de distinguer de l'indifférence religieuse) n'a trouvé, pendant une longue série de siècles, qu'un petit nombre de défenseurs au sein de l'Eglise catholique. Depuis Saint Augustin jusqu'à nos jours, il est facile au contraire d'y découvrir une tradition constante en faveur de l'intolérance : l'intolérance y est la règle, elle continuera, selon toutes les apparences, de l'être. L'histoire, la psychologie, la méthode pé-

dagogique dont elle se sert « pour élever les âmes en vue d'une bienheureuse immortalité, » sont autant de sources auxquelles l'auteur puise les arguments sur lesquels il tâche d'étayer sa manière de voir. Il n'en est pas de même, selon lui, de l'Eglise protestante dont M. Schæffer est d'ailleurs loin de faire l'apologie : « *comme telle*, dit-il, elle reconnaîtra de plus en plus les droits de la tolérance. » Elle est intolérante non pas essentiellement, mais accidentellement.

Nous n'avons à nous prononcer ici ni pour ni contre la cause dont M. Schæffer prend la défense. Mais nous aimons à rendre justice au mérite qu'il y a à consacrer à un sujet aussi délicat des pages à la fois si faciles à lire, si propres à instruire, lors même que l'on ne partagerait point la manière de voir de l'auteur, et nous souhaitons que son volume soit lu par les tolérants, par les intolérants et par ceux qui ne sont ni l'un ni l'autre, car tous, nous le pensons, y trouveront quelque profit.

J. L.

II. — HISTOIRE DES PEUPLES OPIQUES, *de leur législation, de leur culte, de leurs mœurs et de leur langue*, par MAXIMILIEN DE RING. — Strasbourg 1859. — Imprimerie de G. Silbermann. — Un vol. in-8° de 358 pages. — Prix : 8 fr. — Se trouve à Paris chez Benjamin Duprat, rue du Cloître-Saint-Benoit, 7, et chez Treuttel et Würtz, à Paris et à Strasbourg.

Dans un avant-propos fort laconique M. de Ring dit qu'en écrivant ce livre il n'a « point eu la prétention de refaire les travaux philologiques aussi savants que consciencieux des auteurs allemands qui ont traité cette question. » Il s'est principalement attaché à l'histoire, tout en mettant à profit les inscriptions osques et sabelles qui ont été conservées. Il les a insérées dans le texte là où elles doivent servir de preuves historiques. Néanmoins, comme il traite de la langue des Opiques à la fin de l'ouvrage, il a cru devoir les placer, telles qu'on les lit sur les monuments, après les notes grammaticales qui terminent ce chapitre. Ces notes expliquent les motifs qui ont souvent porté l'auteur à traduire ces épigraphes d'une manière différente de celle des auteurs allemands.

Elles ne sont que pour l'érudit qui voudra suivre M. de Ring sur ce terrain, sans que les personnes non initiées à l'épigraphie et surtout à l'épigraphie opique, puissent être arrêtées dans la lecture de l'ouvrage.

J. L.

L'ANCIENNE ALSACE

A TABLE.

TROISIÈME PARTIE. (')

RETOUR DE LA PÊCHE. — LE PÊCHEUR A LA CUISINE. — GÉNÉRALITÉS. — PRINCIPES D'UN DOCTEUR COLMARIEN DU XVI^e SIÈCLE. — LE POISSON AUX SAUCES ANCIENNES. — LE POISSON A LA BIÈRE. — LE POISSON AU BLEU. — QUELQUES APPARITIONS AUTHENTIQUES DU POISSON DANS DES FESTINS HISTORIQUES. — LE POUPELIN DE TRUITES DU SILEKKER. — LE PATÉ FROID DE TRUITES DE S^{te}-MARIE-AUX-MINES. — LE PATÉ DE LANGUES DE CARPES ET DE FOIES DE LOTTES DE STRASBOURG. — LES *Fischmohl* DU XV^e SIÈCLE. — NAPOLEON I^{er} ET LES POISSONS DE STRASBOURG. — LA TRUITE DES VOSGES. — BONS ENDROITS A NOTER. — UNE TRUITE DU BALLON DEVANT LA JUSTICE ADMINISTRATIVE. — LA FRITURE ; SON CARACTÈRE ET SON IMPORTANCE DANS LES MŒURS. — AUBERGES CHAMPÊTRES FAMEUSES A CE POINT DE VUE. — LE RENARD-PRÊCHANT DE STRASBOURG. — ADMISSION DES GRENOUILLES. — TRAITEMENT DE L'ÉCREVISSE ; MÉTHODE DE L'ÉLECTEUR DE HESSE-CASSEL. — LES BISQUES DU BÄHRENTAL. — LE FOIE D'ÉCREVISSES DÉCOUVERT PAR UN BOURGUIGNON A SCHLESTADT. — COMMUNICATION IMPORTANTE. — RÉSUMÉ DE LA QUESTION. — TRANSITION. — LES MENUS. — LES *missi dominici* EN VOYAGE. — RÉGIME DES CHANOINES DU CHAPITRE DE STRASBOURG AU IX^e SIÈCLE. — PROGRÈS DE CE RÉGIME. — CE QU'IL ÉTAIT PENDANT LE CARÊME. — FONDATION CHARITABLE D'UNE CHÈRELIE DE HUIT JOURS FRANCS, AU PROFIT DU CHAPITRE DE BALE ET AUX DÉPENS DU PORC. — UN ANNIVERSAIRE BIEN ENTENDU. — IDÉES D'UN ABBÉ DE SENONES. — COMMENT IL LES APPLIQUE. — UN SOUPER POLITIQUE A THANN, EN 1469. — DEUX

(') Voir la première partie, livraison de juin et juillet 1853, page 241, et la deuxième partie, livraison de février 1859, page 49.

ANCIENNES MÉTHODES POUR SE RAFRAICHIR. — DÉTAILS DU SERVICE. — FESTIN D'INTRONISATION DE L'ÉVÊQUE ROBERT DE BAVIÈRE EN 1449 ; MENU EN RÈGLE ET PLATS D'AGRÈMENT. — UN ÉTAT DE DÉPENSES DE BOUCHE, EN 1478, A MONTBÉLIARD. — CE QU'IL EN COUTAIT A UNE COMMUNE, AU XVII^e SIÈCLE, POUR BAPTISER UNE COMTESSE DE RIDEAUPIERRE. — BANQUET DONNÉ, EN 1507, A L'ÉVÊQUE GUILLAUME DE HOHNSTEIN. — CRITIQUE DE CE REPAS PAR UN DOCTEUR *in utroque jure*. — FRAIS D'ENTRETIEN DES DÉPUTÉS DES XIII CANTONS A MULHOUSE EN 1515. — BEL APPÉTIT D'UN MULHOUSIEN DE LA RENAISSANCE. — SIESTE.

J'ai conduit mes lecteurs sur les rives de toutes les eaux de l'Alsace qui, dans les temps anciens, avaient la réputation de fournir des produits abondants et estimés à l'appétit de nos aïeux ; je les ai fait assister, en imagination, et par le souvenir, à quelques grandes fortunes de pêche, à quelques exploits célèbres dont les trophées ont eu la gloire de décorer des festins historiques. Mais s'il est beau, pour quelques uns, de prendre le poisson, et si ce triomphe leur suffit, il peut paraître plus profitable, au grand nombre, de s'arrêter aux jouissances positives. Toute chose a son idéal et sa face matérielle, ses poètes et ses prosateurs. Alexandre, dans ses conquêtes, pouvait se contenter de la joie de poursuivre son rêve, mais ses bandes de tueurs voulaient du butin, des dépouilles et des voluptés. Voilà la prose de l'art de la guerre. La pêche, comme tous les autres arts, a ses utilitaires, ses réalistes, ses prosateurs, qui préfèrent avoir le ventre à table que d'avoir les pieds dans l'eau. Il faut donc quitter le Rhin et ses grèves silencieuses qui font rêver ; l'heure est venue d'abandonner les bords rians et animés de l'Ill et de sortir des fraîches vallées où les torrents vosgiens roulent leurs eaux écumantes. Le pêcheur a détendu et ployé ses engins ; il va donner un coup-d'œil curieux aux entreprises savantes et variées des femmes, des cuisinières, qui dévouent à la bouche avide des prosateurs les fruits de sa victoire.

Aujourd'hui, les progrès de l'art culinaire et la perfection des méthodes ont richement varié la mise en œuvre du poisson. Cet aliment sain et délicieux constitue une des sensualités les plus délicates de la table moderne, en même temps qu'un luxe de bon goût qui en re-

hausse le spectacle pittoresque. Mais autrefois, dans l'enfance de l'art, quand l'homme était plus préoccupé de se nourrir que de bien vivre, les moyens d'apprêter le poisson étaient réduits à une simplicité extrême, à un laconisme de formes primitif et radical. Une cuisson sommaire à l'eau dont la fadeur n'était relevée que par le parfum violent de quelques herbes à senteur âcre ou d'épices brûlantes; la friture rapide et saisissante exécutée au beurre ou à l'huile; tels étaient les deux modes uniques de préparation accrédités dans la cuisine ancienne. Si ces limites ont été heureusement franchies, nous en sommes redevables à l'art, à l'inspiration.

La vieille médecine affectionnait les contrastes et les oppositions. Elle paraît avoir entièrement reposé sur l'axiôme : *contraria contrariis sanantur*. Un docteur colmarien du XVI^e siècle, Jean-Jacques Wecker, qui a écrit une pratique générale de la médecine ⁽¹⁾ dédiée à l'empereur Rodolphe II, et qui laissa sa femme Anna Keller composer un livre de cuisine qu'elle dédia à la princesse d'Orange, admettait, sans doute avec tous les savants de son époque, que les maladies inflammatoires requéraient une nourriture rafraîchissante, les maladies froides un régime excitant; les maladies humides un régime sec, et les maladies sèches un régime humide; les maladies inflammatoires et humides un régime rafraîchissant et sec, les maladies froides et humides un régime sec et chaud, et ainsi de suite ⁽²⁾. D'après ces beaux principes, qui sont peut-être encore respectés aujourd'hui, Wecker avait classé les poissons parmi les aliments froids et humides et il les employait pour combattre les maladies inflammatoires et dévorantes. Mais il les distinguait en deux catégories : ceux qui fournissent un bon suc produisant un sang généreux, comme le barbeau, la perche, l'huitre, l'écrevisse, etc., et ceux qui fournissent un mauvais suc ne pouvant donner qu'un sang vicieux, tels que l'anguille, la carpe et toutes les espèces familières aux eaux dormantes. Il est assez probable que les gens du XVI^e siècle laissaient le brave docteur Wecker et ses confrères s'enfoncer et se perdre dans toutes ces savantes divisions et sous-divisions, et qu'on n'allait guère les consulter pour apprendre d'eux ce que l'on penserait du poisson que l'occasion envoyait.

(¹) *Practica medicina generalis*. Basileæ, Froben, 1585, pet. 8°.

(²) *Idem*, pag. 66.

Et, au fait, pourquoi consulter les oracles de la médecine, quand on était décidé d'avance à manger le poisson, sans tenir aucun compte des règles rappelées par l'esculape colmarien ? A la bonne heure, s'il se fût agi de savoir à quelle sauce il serait servi ! Et encore ! L'histoire nous apprend que ce genre de problème est plus de la compétence des sénateurs que des médecins.

Nous voyons par les *Kreuterbuch* de Léonard Fuchs et de Jérôme Bock que les poissons cuits à l'eau étaient relevés par des sauces chaudes ou froides dont les plantes aromatiques des jardins ou des champs faisaient tous les frais : sauce au cumin, sauce aux poireaux, sauce à la menthe, à la sauge, au basilic, à la marjolaine, à l'anis, à l'armoise, à la lavande, à la passerage, au fenouil, au serpolet, au fénu-grec, etc., enfin à tous les parfums étranges et condamnés que la civilisation a exilés au fond de la boutique des apothicaires et des coiffeurs. Les pauvres n'aspiraient pas même si haut ; ils se contentaient de l'humble sarriette, le véritable aromate du misérable. Les riches et les dissipateurs usaient des épices, alors précieuses, de l'Orient. Dans les cuisines moyennes, on ne manquait pas, à la saison où mûrissent les noix, de recueillir le brou de ce fruit, de le sécher, et de le pulvériser ; cette poudre mélangée à un peu de sauge râpée fournissait une variante d'assaisonnement qui passait pour être agréable. Mais le rude palais des Alsaciens se délectait surtout du poisson cuit en compagnie de groseilles à maquereaux encore vertes ; c'est Bock qui le dit.

J'avoue que cette cuisine me fait frémir, et je reconnais que c'est un grand bienfait de vivre en un temps plutôt que dans un autre. Je ne crois pas que je me fusse consolé en mangeant avec Thomas Plater, le futur professeur de l'Université de Bâle, des poissons bouillis à la bière. Il paraît cependant les avoir trouvés à son goût. A la vérité, Plater était un Bâlois du xvi^e siècle, et le cas se passait en Silésie. Il raconte (1) que dans son vagabondage de pauvre étudiant, il avait avec quelques camarades volé des poissons dans un vivier. Arrivés avec leur proie dans un village, ils en abandonnèrent une partie à un paysan à la condition que celui-ci leur accommodât l'autre en la cuisant dans de la bière, à la mode du pays, sans aucun doute.

Ce procédé doit être remarqué par l'histoire. Il est l'aube qui an-

(1) *Thomas und Felix Plater, Autobiographien.* Basel 1840, 8°, p. 24.

nonce la venue du grand jour, le précurseur d'une révolution, le tâtonnement qui précède la vérité. Le poisson à la bière forçait l'humanité logiquement, en vertu de la loi de la perfectibilité progressive, à découvrir le poisson au vin, le poisson au bleu, le dernier terme connu du bien, de l'excellent, en cette importante matière. En effet, Jean-Baptiste Bruyerin, plus connu sous le nom de Champier, médecin de François 1^{er}, observe que cette façon d'accommoder le poisson était récente, qu'on la devait aux Allemands, et qu'elle s'employait surtout pour les carpes qui cuites ainsi tout entières avec leurs écailles ne perdaient rien de leur suc (1). Toujours fidèle à la loi du progrès, le monde a profité des quatre siècles qui le séparent de la découverte allemande, pour débarrasser les poissons de leurs écailles, et pour mettre encore beaucoup d'autres choses au bleu.

Je ne constate, on le voit de reste, que les généralités de l'art culinaire, ce qu'il avait d'usuel, de fixe, et pour ainsi dire, de constitutionnel. Il serait évidemment impossible de signaler toutes les tentatives exceptionnelles, tous les caprices de détail qui rompaient la régularité de l'habitude. Mais il n'est pas sans intérêt de relever quelques spécialités originales propres à attester tantôt la simplicité des goûts anciens, tantôt la force d'imagination des cuisiniers. Ainsi nous apprenons, par un statut de Henri de Horbourg, évêque de Bâle, du XII^e siècle, que les chanoines de cette ville mangeaient à Pâques et à Noël du saumon relevé avec une saumure en gelée, de la morue à la moutarde, du saumon cuit à l'huile et aux porreaux, des truites au vinaigre, des brochets au poivre et des ablettes frites à l'huile (2). Au fameux festin donné à l'évêque de Strasbourg, Robert de Bavière, pour célébrer sa prise de possession de l'évêché en 1449, on vit paraître au premier service des poissons, (on ne désigne pas l'espèce), emprisonnés dans une gelée noire (3); c'est évidemment un essai d'aspic. On ne servit pas d'autre plat de poisson à ce grand festin dont je reparlerai. Lorsque l'archiduc Sigismond fit, en 1469, dans la ville de Thann, la remise du comté de Ferrette aux commissaires de Charles-le-Téméraire, il les convia à un souper où figurèrent « un plat de vairons cuits en l'eau, un plat de petites troites coupées en deux

(1) LEGRAND D'AUSSY, *Vie privée des Français*, II, p. 259.

(2) *Basel im XIV^{ten} Jahrh.* Basel 1856, 8^o, p. 46.

(3) HERZOG, *Edelsasser Chronick*, lib. IV, p. 113.

« et cuites en l'eau et deux écuelles pleines de vinaigre pour toute la
 « compagnie, des troites rôties, et des troites mises en sausse
 « jaune. » (1) Au repas solennel offert, en 1507, à l'évêque Guillaume
 de Hohenstein, à l'occasion de son entrée dans Strasbourg, on voit
 servir « des brochets au bleu avec une sauce verte. » (2) Au festin des
 noces de Georges de Ribeaupierre avec Elisabeth de Helfenstein, en
 1543, les convives furent régalez, au premier service, d'un brochet
 lardé, d'une monstrueuse tête de brochet au bleu, tenant dans la
 bouche un lys blanc, symbole de la virginité de la jeune mariée; au
 second, d'une carpe en sauce, et d'un saumon froid; au troisième
 et dernier, d'une soupelette aux poissons (*Fisch-Sipplin*) qui fut
 comme le couronnement gastronomique de ce repas (3). En 1520, la
 ville de Mulhouse donna aux envoyés de la confédération un souper
 à l'hôtel-de-ville où l'on consomma notamment des saumons et « autres
 bons poissons; » (4) mais le chroniqueur se tait sur la forme de l'ac-
 commodage. L'on nous a conservé le menu du repas d'admission des
 nouveaux bourgeois de Mulhouse, en 1705, et je suis étonné de n'y
 pas voir figurer la moindre arête de poisson (5). — L'antiquaire Silber-
 mann raconte qu'il a vu en 1745 les marquards du Sileker dans la
 vallée de Munster, apprêter une espèce d'omelette ou de poupelin aux
 truites (*Forellen-Eyer Kuchen*) et il ajoute que c'est un mets dont l'on
 n'use point à Strasbourg, mais qui est presque quotidien chez les
 marquards (6). L'on pourrait, peut-être, le remettre en honneur. La
 partie alsacienne de Sainte-Marie-aux-Mines était renommée, au
 xviii^e siècle, pour ses pâtés froids de truites (7); la tradition s'en est
 conservée dans la famille Antoine d'Echery. C'est un pâté excellent,
 que le modeste abbé Grandidier a pu goûter dans ses libres courses
 d'historien et d'archéologue. Mais ce n'est qu'à la table somptueuse
 du cardinal de Rohan qu'il a pu faire l'épreuve d'un autre pâté de

(1) *Nouvelles adressées de Ferrette*, mss. de la biblioth. Fevret de Fontette, à la Bibliothèque impériale.

(2) *Inreiten des Bischofs Wilhelm*, Code histor. de Strasbourg, II, p. 291.

(3) *Légendes et chroniques alsaciennes*. Mulhouse, S. D., p. 178.

(4) MIEG, *Geschichte Mulhausens*, II, p. 137.

(5) Idem, *loc. cit.*, II, p. 313.

(6) FRIESE, *Histor. Merckwurd. des Elsasses*, p. 11.

(7) GRANDIDIER. *Vues pittoresques de l'Alsace*, art. Sainte-Marie, p. 5.

poissons, qui est le terme suprême de la recherche épulaire. Ce pâté n'était composé que de langues de carpes, de foies de lottes et de queues d'écrevisses. Il était à un prix exorbitant. La pièce coûtait 400 livres. Une brochure publiée à Paris, sous l'empire, mentionne cette rareté aristocratique du vieux Strasbourg et ajoute que « plus
« d'une fois on l'a vu servir sur la table d'un simple particulier, car
« l'on y est extrêmement recherché et gourmand pour certains mets
« délicats. » (1)

Dans les anciens temps, au xv^e siècle, par exemple, les aubergistes de Strasbourg servaient des repas exclusivement composés de poissons; la fidélité à l'observance canonique du maigre appuyée sur l'admirable abondance du poisson explique aisément cette institution sociale. Ces repas spéciaux portaient le nom caractéristique de *Fischmohl*, et la taxe officielle, en 1492, en était de 9 kreutzer (2), 2 kreutzer de plus que la taxe du repas ordinaire.

Les hauts faits du monde intime de la cuisine sont moins indignes, qu'on ne le croit, des regards de l'histoire. La renommée de nos beaux poissons de Strasbourg a été connue de l'empereur Napoléon I^{er}, et la bouche auguste du vainqueur de l'Europe s'est, une fois particulièrement, délectée à leurs dépens. A l'entrée de Marie-Louise, en 1810, les pêcheurs portaient une nacelle aux armes de France et d'Autriche, dans laquelle nageaient une grosse carpe du Rhin de 28 livres, âgée de plus de 120 ans, et un silure d'une grosseur extraordinaire, et long de 16 décimètres. Ces deux sujets d'honneur furent envoyés à Paris à S. A. S. le prince de Neuchâtel qui daigna répondre qu'ils avaient été remis à la bouche de Sa Majesté et qu'il en avait prévenu le duc de Frioul, le fidèle Duroc (3). N'est-ce donc rien pour le vrai philosophe, que de voir le major-général des armées napoléoniennes et le grand-maréchal du palais du nouveau César se mettre en frais de correspondance sur de pareils sujets? J'aime à donner place ici à une réflexion toute sage que le respectable abbé Grandidier faisait lorsqu'il entrait dans le détail domestique des mœurs anciennes. Il redoutait, comme moi, de paraître frivole aux savants qui n'ont d'autre mesure de la dignité de leur travail que l'intensité

(1) *Les habitants de Strasbourg*. Paris, 1805, 8^e, p. 3.

(2) FRIESE, *Histor. Merckwürdigk. des Elsasses*, p. 173.

(3) *Annuaire du Bas-Rhin* de 1811, p. 157.

de l'ennui très-grave dont ils abreuvant leurs lecteurs. « Ces détails, « disait-il, paraîtront peut-être puérils à quelques critiques, qui les « jugeront indignes de la gravité de l'histoire; mais ils ont un rap- « port trop direct avec les mœurs et les usages anciens, pour que je « me sois cru permis d'en priver les lecteurs. Ces détails par eux- « mêmes peu importants intéressent en ce qu'ils contribuent à nous « donner du caractère de nos pères une image vivante qu'on ne rem- « placerait qu'imparfaitement par les plus longues discussions. (1) »

Quand nous parcourons, aux vacances, nos Vosges délicieuses, combien ne sommes-nous pas ravis et reconnaissants, lorsque la propre et avenante ménagère d'une blanche auberge de nos montagnes offre à notre appétit excité un opulent plat de truites ! Du cachot de bois qu'agitait l'eau tourbillonnante de la cascade les pauvres prisonnières n'ont fait qu'un saut jusque dans la cuisine; les voilà étendues sur la fayence celles-ci rayonnantes d'une friture dorée, celles-là parées d'une sauce à la crème épaisse, jaune et odorante, ou garnies d'une sauce exquise au vin rouge. J'ai toujours remarqué que cette apparition faisait merveille, qu'elle ranimait les natures les plus fatiguées et qu'elle répandait dans l'imagination des convives un doux rayon de bienveillance et de volupté. C'est que la truite est dans le domaine des poissons de rivière ce que le faisan est dans celui du gibier à plumes; elle serait dignement appelée le *faisan d'eau*. Sa chair délicate et savoureuse défie toutes les rivalités, quand elle a reçu d'une main compétente et heureusement exercée les mérites d'un apprêt intelligent. Je crois qu'il n'y a pas encore un siècle que la truite est traitée, dans les Vosges, avec la fermeté de principes et la sûreté scientifique où nous la voyons parvenue aujourd'hui. La « sausse jaune » du souper de Thann, en 1469, que j'ai rappelée plus haut, n'est certainement pas la sauce à la crème si fine de goût, si veloutée, qui a fait la renommée de plusieurs bonnes maisons de notre âge. Si la truite est, en général, bien apprêtée dans toutes nos vallées, il est juste d'ajouter qu'elle l'est excellemment et avec une rare distinction chez M^{me} Jespair à Lutzelbourg, chez M^{me} André à Schirmeck, dans la famille Marchal au Hohwald, chez M^{me} Delcominet à Haslach, chez M^{me} Blaise à Villé, à l'auberge du *Bateau* à Illbæuseren, aux bains de Soultzbach, et chez M^{me} Antoine à Echery, belle-fille d'un

(1) GRANDIER, *Histoire de l'église de Strasbourg*, 1, p. 183.

chasseur du prince de Condé, à qui j'offrirais la palme triomphale sur toutes ses honorables émules.

C'est le cas ici, je crois, de faire connaître de quel poids une belle truite, adressée à propos, a pu quelquefois peser dans la balance de la justice. Je n'ai pas besoin de prévenir que l'anecdote remonte à l'ancien régime; les truites du XIX^e siècle, on le sait, n'ont aucune prise sur la magistrature moderne. Quelques années avant la révolution, sous l'intendance de M. Chaumont de la Galaizière, la ville de Soultz était en instance devant l'intendant d'Alsace, pour je ne sais quelle grosse affaire, bonne ou mauvaise, mais dont la solution paraissait impossible. La ville de Soultz était désespérée des lenteurs et des hésitations de l'intendance. Dans le même temps, le génie tutélaire qui veillait sur les destinées de la ville favorisa la capture, dans le lac du Ballon, d'une truite colossale; elle pesait 47 livres. L'aréopage municipal saisit avec finesse cet heureux coup du sort. Il délibéra d'envoyer en poste l'intéressant poisson à M. l'Intendant, ce qui fut fait. M. de la Galaizière, qui était un galant homme, fut touché de cette preuve de confiance en sa justice, et donna une solution immédiate et favorable à la difficulté. J'enregistre ce fait avec d'autant plus de satisfaction qu'il éclaircit à la fois les mystères de la procédure administrative de l'ancien temps et qu'il me fournit l'occasion de déterminer le volume exact d'une truite du Ballon, objet sur lequel j'avais déclaré, il y a six mois ⁽¹⁾, ne pas posséder de renseignements historiques certains ⁽²⁾.

En-dehors des modes divers d'accommodage du poisson que j'ai énumérés, a toujours régné la friture, formule antique et simple, découverte le jour même où l'homme, le poisson, le beurre ou l'huile se sont trouvés réunis pour la première fois. De pareils procédés n'ont d'autre date que le commencement de la société elle-même. Il n'y faut donc pas insister, si ce n'est pour remarquer que ce mets, outre son importance dans l'ordre alimentaire, en a encore une autre, d'une influence décisive sur l'esprit de famille et sur l'instinct de sociabilité. Qui est-ce qui n'a pas vu, en effet, dans le voisinage des villes assises sur les fleuves, les jours de fête et de loisir, des familles

(¹) *Revue d'Alsace*, février 1859, page 66.

(²) Je suis redevable de la communication de ce fait à un honorable notaire, très-versé dans la connaissance de l'histoire du pays.

isolées ou associées, les enfants devant, les parents derrière, cheminer galement vers les retraites ombragées, les fraîches tonnelles, les tivilis bourgeois ou les tuscules démocratiques dans lesquels frémissent avec un bruit provocateur les poêles ardentes ? Ce n'est pas l'aliment qui est convoité, c'est le plaisir d'échanger la boutique, l'atelier, l'étude, la maison, contre l'air libre du ciel, les grands arbres et la liberté ; ce n'est plus l'homme qui se nourrit, mais l'homme qui est heureux. Nos anciens avaient déjà trouvé cette distraction, ce divertissement des dimanches, pour eux, leurs femmes, leurs enfants, et les jeunes fiancés qui frappaient honnêtement à la porte de leur famille. Autour de toutes nos villes importantes se cachaient au bord de l'eau, dans un bouquet vert, derrière d'épaisses charmilles, souvent à l'ombre de quelques tilleuls séculaires, de modestes auberges et des guinguettes fringantes qui donnaient le plaisir, le repos et une heure d'oubli aux joyeuses volées humaines qui avaient déserté les murailles de la cité. Notre siècle est trop fier pour jouir si aisément ; mais le vieux temps était assez sage pour aimer les plaisirs simples et naturels. Pour ne parler que de la capitale de la province, Strasbourg comptait une foule de ces jardins de plaisance bourgeois : le *Wasserzoll*, à l'embouchure du Murgiesen dans l'Ill, le *Chasseur-Froid* (*Kalte-Jäger*) au fond de la Robertsau, où l'on se rendait en bateau, en s'embarquant derrière l'église de Saint-Etienne ; les autres guinguettes de la Robertsau ; le *Petit Moulin*, à la porte des Pêcheurs ; la *Tour verte*, la *Montagne verte* ⁽¹⁾, la *Chartreuse* qui a mérité cet hommage poétique :

*Bin naher Tisch belebt von allen Arten Fischen
Han immer den Begriff zu neuer Lust erfrischen.* ⁽²⁾

L'*Arbre vert* au Contades, célèbre par son tilleul à gloriottes ⁽³⁾, et d'autres encore. Le village de Graffenstaden avait, déjà en 1770, un

⁽¹⁾ *Nun kommt der grüne Berg wo selbst auch nichts fehlt,
Von dem was das Gemüth ermuntert und erfreuet.
Deshalb wird er auch vielfältiglich erwöhlet,
Er hat den schönsten Stof zur grüsten Fröhlichkeit.*

RAUTENSTRAUCH, *Strassb. nach seiner Verfassung*. Colmar 1770, 8°, p. 64.

⁽²⁾ Idem, p. 63.

⁽³⁾ HAUTEMER, *Description de la ville de Strasbourg*. Strasb. 1785, p. 147.

jardin de ce genre très-renommé (1). Mais l'établissement le plus célèbre de Strasbourg et aussi le plus ancien fût celui du *Renard-préchant-aux-Canards* (*Wo der Fuchs den Enten predigt*).

Voici l'histoire de cette très-singulière enseigne. Dans un temps que la tradition populaire ne détermine point, mais qui est, peut-être, contemporain du fameux prédicateur Geiler, qui a parlé du *renard préchant aux canards bleus*, il y avait, dans la Krutenau, une pauvre petite maison assise sur un bras de l'Ill. Elle appartenait à un malheureux pêcheur surchargé d'enfants. Quand la fortune est dure, elle ne l'est pas à demi. Le Masaniello strasbourgeois ne parvenait pas, avec les produits de son art, à pourvoir aux besoins de sa famille. La malédiction semblait avoir frappé les eaux où il pêchait et ses filets étaient comme ensorcelés. Il fallut forcer la fortune pour vivre, lui et les siens. Un riche voisin, grand éleveur de canards, couvrait tous les jours la rivière d'une blanche flotille de ces palmipèdes. — Voilà d'impertinents volatiles, se dit le pêcheur, qui dévorent les goujons qui devraient m'appartenir. Reprenons notre bien. — Notre logicien se mit à appliquer ses théories. Dès le lendemain, avant l'aube, il avait garni le bord de l'eau d'une série de ficelles amorcées d'un dé de lard appétissant. Autant de canards gourmands, autant de cols tordus. Cette industrie nouvelle dura quelque temps; la fortune se laissait corriger avec complaisance. Mais le voisin ne trouvant plus le compte de ses canards, s'embusqua une nuit et surprit le larron à l'œuvre. Le grand-sénat, siégeant au criminel, examina la légalité du procédé. Il le trouva ingénieux, mais trop libre. Pêcher le goujon dans l'estomac des canards, et les canards avec, lui parut un progrès qui devançait la sagesse du siècle. Le pêcheur fut condamné. Un artiste strasbourgeois prit le parti du condamné et protesta contre la sentence. Son pinceau humoristique décora la façade de la maisonnette d'une fresque demeurée célèbre dans le souvenir populaire. Elle représentait la figure matoise d'un *goupil* assis dans une chaire à prêcher autour de laquelle étaient rangé un cordon de naïfs canards écoutant dévotement la belle homélie du sire. Le pêcheur se fit aubergiste, et sa femme devint une virtuose dans la spécialité des goujons frits. Cette enseigne satirique attira le monde et donna une vogue

(1) *Burgerfreund*, année 1776, p. 431.

immense à la friture du *Renard-prêchant* ⁽¹⁾. La maison prospéra pendant plusieurs siècles.

L'on trouvait des institutions semblables dans le voisinage de plusieurs villes de la province. Belfort avait le village de Danjoutin, chez le père Marcon, de génération en génération, Colmar allait à Illhæusern, et Schlestadt à Rathsamhausen, etc.

Les grenouilles, qui sont une dépendance du poisson, n'ont pas toujours joui de la considération que nous leur accordons maintenant. Personne ne s'avise plus de mépriser les cuisses de grenouilles à la poulette ou frites, et cependant jusqu'au XIII^e siècle ces batraciens passaient pour des animaux immondes. Les *Annales des Dominicains* ont pris soin de nous informer au juste de l'année où la cuisine a revendiqué ces bêtes. « En 1280, dit le moine de Colmar, on com-
« mença à manger des grenouilles, aliment considéré comme abomi-
« nable jusqu'à présent. ⁽²⁾ » Leur renom n'a pas subi d'éclipse, du moins chez nous, depuis cette époque. Mais l'Europe compte encore des pays qui ne les admettent point à l'honneur d'être mangées par l'homme.

Nous sommes, à ce que je crois, familiarisés de toute ancienneté avec les écrevisses. La manière usuelle de les servir est le buisson. Voici la formule de l'apprêt adopté, en Alsace, sur la fin du XVIII^e siècle : « Prenez pour 25 écrevisses un petit verre de vinaigre ou de
« vin, une poignée de sel, une pincée de poivre et un bouquet de
« persil ; couvrez et laissez cuire un quart d'heure ⁽³⁾. » Cette formule trop simple a été remplacée avec raison, dans les bons endroits, par la recette plus vigoureuse et plus libérale de la cuisine française :
« Mettez dans une casserole un morceau de beurre frais, persil en
« branches, thym, laurier, gros oignon émincé, lames de carottes,
« poivre, sel et une bouteille de vin blanc ⁽⁴⁾. » A la bonne heure ! Voilà qui est parler. Cette recette est excellente et moins ruineuse que celle imposée par le prince de Hesse-Cassel à son cuisinier, un Alsacien, M. Ebert de Guémar. Ce joyeux membre de la confédération germanique, pantagruéliste renommé et gros mangeur, exigeait une

⁽¹⁾ PITON, *Strasbourg illustré*, II, *Faubourgs*, p. 33.

⁽²⁾ *Annales et chron. des Domin. de Colmar*, édition de 1854, p. 93.

⁽³⁾ *Oberrheinisches Kochbuch*. Mulh. 1811, p. 87.

⁽⁴⁾ GOGUÉ, *Secrets de la cuisine française*. Paris 1850, p. 317.

triple épreuve pour l'écrevisse ; d'abord un bain de lait froid pour la faire dégorger , puis un bain tiède au vin blanc , et enfin une cuisson à grand feu , pendant quelques minutes , dans un madère généreux avec de vives épices. Qu'on dise encore que les princes allemands sont arriérés !

La cuisine alsacienne connaissait aussi depuis longtemps le potage à l'écrevisse ou les bisques d'écrevisses , dont Boileau chantait les louanges dans ces vers :

Qu'est devenu ce teint dont la couleur fleurie
Semblait d'ortolans seuls et de *bisques* nourrie ?

Les baigneurs de Niederbronn , et même les simples touristes en mangeront de délicieuses chez M^{me} Krug , au Bæhrenthal. C'est le général d'artillerie Leclerc qui l'atteste sur une aquarelle exécutée par lui , représentant l'auberge du *Bœuf* et qui est appendue dans la salle à manger. Cette aquarelle porte la dédicace militaire suivante : *A Madame Krug le pompon pour les bisques d'écrevisses !*

J'ignore ce qu'il faut penser des écrevisses farcies recommandées par le livre de cuisine que nous devons à l'honorable épouse d'un pasteur protestant de Mulhouse , à M^{me} Spörlin. Cette farce qui remplissait toute la carapace évidée du crustacé était composée de pâte d'écrevisses pilées ; les écrevisses ainsi préparées étaient mises au petit four et mijotaient dans une sauce épaisse où je vois figurer du veau haché , des morilles , du bouillon , de la noix muscade , du jus de citron et des jaunes d'œufs. Tente l'aventure qui voudra. Je trouve qu'il est moins hasardeux d'accorder sa confiance tout entière , sans calcul ni réserve , au fameux foie d'écrevisses bien connu de tous les vrais *dilettante* de la table que leur bonne étoile a conduits dîner dans quelqu'excellente maison de Schlestadt. Cette affaire mérite attention.

L'hôtel du *Bouc* était tenu au milieu du XVIII^e siècle par un valeureux Bourguignon , le sieur Dorlan. Il avait les aptitudes et l'imagination qui distinguent cette race ingénieuse et sensuelle. A cette époque , les eaux de Rathsamhausen abondaient en écrevisses magnifiques. Un homme d'esprit tire parti de tous les biens que la Providence place à sa portée. Le sieur Dorlan conçut la pensée d'un mets délicieux , riche , presque royal ; ce plat est d'une exécution très-difficile ; il ne réussit pas toujours ; quelques familles seulement sont en possession du véritable secret de cette fantaisie suprême. Comment la définir ,

la caractériser? Je n'ose pas le tenter. Imaginez-vous le foie gras ; mais élaboré naturellement , par une écrevisse gigantesque , que l'imagination seule peut rêver , au lieu du foie gras que nous tirons de l'oie. Cette composition artistique , où dominent les arômes particuliers à l'écrevisse , devient une substance , un corps , une chair nouvelle , savoureuse , fondante et inconnue qui n'a aucun analogue dans les productions spontanées de la nature. Le foie d'écrevisses ne peut pas être popularisé ; il restera forcément et de plus en plus , dans le domaine des gens riches et des gourmands , qui vivent comme s'ils l'étaient. Mais comme l'amour du prochain doit s'exercer envers tous les hommes , je ferai aux sybarites , aux heureux du monde , la charité de la recette de cette délicatesse princière. Un de mes amis a bien voulu me la communiquer. Et comme la scrupuleuse histoire respecte aujourd'hui le vieux style et les solécismes des documents fameux qu'elle met en lumière , je conserverai aussi à ce titre culinaire la forme et même l'orthographe que la femme de l'hôtelier du *Bouc* a adoptées. Cela peut consoler les grammairiens qui dînent mal et qui écrivent purement (1).

Nous pouvons maintenant arrêter la situation du poisson dans l'ancienne cuisine alsacienne. A part les excentricités que j'ai signalées ,

(1) *Manière de faire de la foie d'écrevisse* : — On prend 100 écrevisses dont on ôte à peu près 40 queues pour garniture qu'on boulie seulement dans l'eau salée. On prend le reste d'écrevisses ainsi que ce qui reste des autres , on le pile bien fin , on met au feu une casserole avec un bon morceau de beurre avec un oignon coupé par petits morceaux. Lorsque le beurre commence à devenir chaud vous jeterez les écrevisses pilées dedans avec sel et poivre ; on les tourne jusqu'à qu'il soit d'un beau rouge. Vous prendrez huit bonnes chopines de lait qu'on jette dedans , on le laisse bouillir à petit feu , et après vous le passerez dans un linge ; on prend une équille , on y met trente-deux œufs qu'on bat bien ; après on remet son lait de nouveau sur le feu et quand il commence à devenir chaud , on y met les œufs battus , on remue jusqu'à ce que cela tourne et que cela bouillie et devient épais. On prend un nouveau linge , on le presse dedans pour lui donner la forme et on le laisse dans la serviette , pour le laisser détremper on l'attache avec une ficelle pour que le lait puisse bien sortir. *La sauce* : On prend un morceau de beurre frais avec de la farine et on prend le lait qui est sorti du foie pour délier et faire la sauce entière , à la fin on prépare un jaune d'œufs et de la crème comme à l'ordinaire. Vous couperez le foie ou le laisserai entier. Vous le mettrez sur le plat , versez la sauce autour et les queues par garniture. Servez chaud.

(Communication de M. A. Dorlan , avocat à Schlestadt.)

et sous le bénéfice des remarques historiques que j'ai faites là où elles étaient possibles, les livres techniques constatent à l'actif culinaire du siècle passé les résultats suivants : carpe farcie, carpe à la sauce brune (germanicè *Karpffen im Blech*), carpe à la sauce blanche ; brochet à la même formule, brochet piqué cuit à la broche, mené par un feu très-doux ; brochet sur le gril, à la maître-d'hôtel ; truites grillées à la sauce d'estragon ; anguilles à la sauce aux câpres, anguille frite aux fines herbes ; perche, barbeau à la maître-d'hôtel ; tanches au vin blanc ou rouge, relevées d'une aillade légère, goujons noyés au lait et préparés en blanquette ; saumoneaux au vin blanc aromatisé d'échalottes, de muscade, de girofle et de persil. Voilà les bégaiements d'un art qui devait produire la matelote marinière, la carpe à la Chambord, la sole normande et le potage de poisson à la Lucullus qui contient un dîner tout entier, et un excellent dîner, mis dans une soupière.

M'étant expressément réservé la plus complète liberté dans le sujet que je traite, j'interromps, pour un moment, les détails dont l'ensemble constituera l'encyclopédie de notre cuisine, et je vais mettre sous les yeux de mes lecteurs quelques exemples de synthèse culinaire, en langue vulgaire, la carte ou le menu de quelques repas dont les historiens, les chroniqueurs et les comptables publics nous ont authentiquement conservé la composition et l'ordonnance.

A tout seigneur, tout honneur. Quand les *Missi dominici* de Charlemagne inspectaient les provinces du puissant empereur, l'Alsace, comme les autres, ils avaient droit à des subsistances. Munis d'une lettre-patente appelée *tractatoria*, qu'on pourrait qualifier de lettre d'étape, ils requéraient pour eux et pour leur suite les provisions de bouche nécessaires à un entretien honorable. Cette lettre-patente n'était pas à mépriser. Marculfe nous en a conservé le modèle. Elle leur valait, jour par jour, outre les voitures, une forte quantité de pain blanc, de vin, de bière, de lard, de viande de boucherie, de porcs, de cochons de lait, de moutons, d'agneaux, d'oies, de faisans, de poules, d'œufs, d'huile, de miel, de vinaigre, de canelle, de poivre, d'amandes, de pistaches, de fromage, de sel, de légumes. La prévoyance impériale n'avait pas même oublié les bougies destinées à éclairer les repas ⁽¹⁾.

(1) MARCULFII, *Formulae*, lib. I, form. XI, apud BALUZIIUM, *Capitul.*

En ce temps-là, la table des chanoines n'aurait pas eu le mérite de fournir l'idéal de la bonne chère. Ceux du chapitre de Strasbourg avaient été placés, par l'évêque Heddon, au commencement du ix^e siècle, sous la règle de S^t Chrodegang, évêque de Metz. Ils vivaient en communauté. Chaque chanoine, à l'exception des dignitaires, présidait à son tour à la cuisine qui ne servait que deux repas par jour. Le dîner était composé d'un potage, d'une portion de viande et d'une portion de légumes. Si les légumes faisaient défaut, on servait deux portions de viande ou de lard. A souper, on se contentait d'une portion de viande ou d'une seconde portion de légumes. Les jours maigres, on donnait pour le dîner une portion de fromage, une autre de légumes, et quelquefois de poissons. Les jours de jeûne, la portion était triple, parce que l'on ne faisait qu'un seul repas. Ils usaient de pain à discrétion, à l'exception des jours de jeûne. Ils étaient plus généreusement traités pour la boisson. Chaque chanoine avait trois chopines de vin à dîner, et deux à souper. On donnait de la bière à ceux qui ne buvaient pas de vin. « Je ne sais, dit l'abbé Grandidier, si les chanoines étaient obligés de boire leur portion, mais apparemment qu'on appréhendait qu'elle ne fût trop forte pour quelques uns, puisqu'on leur recommande de ne point s'enivrer. » (1)

Cependant l'on voit déjà les chanoines de Strasbourg graviter, à travers la règle de S^t Chrodegang, vers un avenir meilleur. A certaines grandes fêtes, ils jouissaient du service plein ou grand service; à certaines autres moins solennelles, et pendant les octaves de Noël, de Pâques et de la Pentecôte du demi-grand service. Un manuscrit du trésor de la cathédrale qui porte le titre de *Antiquus liber culinae summi capituli argentinensis* retrace dans leurs détails ces deux espèces de service. Les jours de grand service on fournissait au chanoine qui était de tour pour la cuisine deux muids de froment, trois cochons de huit mois à un an que le texte appelle *Frisginga*, trois cochons de lait, un porc, 44 poulets, 12 fromages, 110 œufs, un demi-seau de lait, une demi-livre de poivre, du miel en suffisance et dix seaux de vin. Dans les fêtes d'été, on servait quatre agneaux d'un an, au lieu de trois cochons de lait. Depuis le dimanche de Pâques jusqu'à la mi-mai, on ajoutait au service plein trois agnelets, dix œufs et du lard en suffisance. Depuis la Toussaint jusqu'au carême on substituait six

(1) GRANDIDIER, *Hist. de l'église de Strasbourg*, t. I, p. 179.

oies aux trois agnelets ⁽¹⁾. Le demi-service reposait sur les mêmes bases, mais proportionnellement réduites.

Parlons tout de suite du carême des chanoines primitifs de Strasbourg. Il n'était pas aussi rigoureux qu'on peut le craindre, du moins les dimanches. Ainsi, au premier dimanche de carême, chaque chanoine recevait une portion de poisson, un quart de fromage, quatre œufs et trois pains, outre le pain ordinaire; le souper consistait en poissons, en œufs, en galettes et en fromage, auxquels on ajoutait du vin clair et, *clara potio* dit le texte, c'est-à-dire du vin mélangé de miel. Depuis le dimanche de *Reminiscere* jusqu'à celui des *Rameaux* inclusivement, le dîner était composé d'une portion de poisson, avec une livre d'huile et du vinaigre en suffisance. Pour le souper, on donnait une demi-livre d'huile avec du vinaigre; pour assaisonner quoi? on ne le dit pas; mais c'est du poisson évidemment. Le vendredi dans l'octave de Pâques, la pitance de chaque chanoine consistait en trois portions de saumon suivies d'une galette; on l'arrosait d'un verre de vin clair et, et d'un autre de *charitas*, c'est-à-dire de vin d'*extra* prélevé sur les rentes de certaines fondations pieuses. Au jour joyeux de Pâques, on enterrait le carême sous un bon dîner dont voici le détail: potage, trois portions de viande bouillie, quatre de rôti, poulets, agnelets lardés, avec des fritures et des galettes; trois pains outre le pain ordinaire, ⁽²⁾ et la boisson compétente. Pour être bien sûrs que le carême était fini, les chanoines répétaient le même dîner le lundi.

Au XII^e siècle, leurs confrères les chanoines de Bâle ne vivaient plus en communauté. Mais en souvenir de l'ancienne commensalité, le prévôt du chapitre devait les réunir et les traiter deux fois par an, à Noël et à Pâques. Ces agapes duraient chaque fois quatre jours, et comme il y avait 24 chanoines, la chose était de quelque conséquence. L'on en jugera par le statut de l'évêque Henri de Horbourg (1180-1190) qui prend soin de déterminer les mets à servir dans ces occasions. Le dîner devait être composé de neuf genres de mets (*fercula, Gänge*); le porc en faisait le fonds principal; aussi était-il prescrit au prévôt d'en faire tuer trois pour chaque journée. Les voici, dans l'ordre que leur assigne le document épiscopal:

(¹) GRANDIDIER, *Hist. de l'église de Strasbourg*, p. 180.

(²) GRANDIDIER, *Idem*, p. 181.

1° Jambons (*gambæ posteriores*) ; pieds et tête de porc en saumure ou dans une gelée de jeunes porcs ; 2° Parties intérieures de la bête accomodées de 9 manières différentes (*quod novem recipit confectio*) ; trois sortes de boudins : *Magenwurst*, *Lungenwurst*, *Bratwurst* ; andouilles (*Inductil*) ; gigot, langue, filet, bajoue, le tout bien poivré ; 3° Bœuf fumé reposant sur un lit de choux ; 4° Gros lard d'un porc gras, et lard d'un jeune porc, dûment pourvu de poivre ; 5° Grillades et rôtis de porc ; 6° Verrat garni de viandes de venaison ; 7° Lard gras avec forte moutarde ; 8° Un plat de millet accommodé aux œufs, au lait et au sang de porc ; 9° enfin et pour la clôture, épaule de porc rôtie et piquée au lard (1).

Ah ! de grâce, messieurs les chanoines du XII^e siècle, laissez-nous respirer ! Si vous ne faisiez rien pendant le reste de l'année, il faut convenir que vous travailliez terriblement, à Noël et à Pâques, pour honorer les antiques traditions, aux dépens de votre pauvre prévôt.

Ce formidable menu ne subissait qu'une légère variante, le jour de Pâques : le bœuf fumé était remplacé par une épaule de porc rôti, au vinaigre, et le verrat par des quartiers d'agneaux garnis d'œufs frits au saindoux. Si un jour maigre tombait indiscrètement dans ce temps de frairie, toutes ces richesses porcines restaient dans le garde-manger, et les chanoines ne se trouvaient plus en tête-à-tête qu'avec des saumons à la gelée ou en saumure, des morues à la moutarde, des truites au vinaigre, des brochets au poivre, des ablettes frites, des saumons cuits à l'huile et aux porreaux, des gaufres (*oblata*), des fruits, trois livres de pain ordinaire et un gâteau monastique (*panis claustralis*). Le souper était modéré ; il consistait en une panade, une demi-poule, des gateaux et des fruits. J'allais presque laisser les bons chanoines à sec. Il est temps que je rassure mes lecteurs avec les cinq chopines de vin aromatisé (*pigmentum*) et le hanap de *Schiltberger* blanc qui arrosaient le dîner de chacun. Pour leur garantir un bon sommeil, le souper était mouillé de cinq autres chopines de claret et de deux hanaps de vin vieux (2). Ici, les gens d'église avaient stipulé entr'eux pour quelque notable mangerie. Mais souvent la libéralité des hommes du siècle se prenait de compassion devant les rigueurs du cloître et entreprenait d'en interrompre, pour un jour,

(1) *Basel im XIV^{ten} Jahrhundert*. Basel 1836, 8°, p. 15.

(2) *Idem*, p. 16.

le cours austère. C'est ainsi que nous voyons un chevalier de l'évêché de Bâle, Henri de Tavannes, donner en 1297 à l'abbaye de Bellelay toutes ses possessions au village de Tramelan, à la condition que les revenus en seront spécialement employés pour un repas abondant (*pro refectioe uberiori*) à faire au réfectoire de l'abbaye le jour de l'anniversaire de sa mort (1).

Nos voisins de Lorraine vivaient aussi très-bien dans leurs gras monastères. Baudouin, qui gouvernait l'abbaye de Senones, au XIII^e siècle, faisait une dépense de table très-somptueuse. « Il avait réglé
« ainsi le service du dîner : on donnait à laver, et pendant cette opé-
« ration, d'habiles servants dressaient les tables. L'abbé s'assied et
« indique la place des convives ; puis arrivent les salières, couteaux
« et cuillères, le pain et le vin, ensuite les viandes ; les causeries
« particulières amènent le premier service. Les ménétriers, baladins
« et jongleurs font leur entrée pour *rebaudir* la compagnie ; ils sont
« suivis des servants pour renouveler vins et viandes. Puis on apporte
« le fruit. Le dîner fini on enlève nappes et reliefs, on abat les tables,
« puis on donne à laver. On rend grâce à Dieu et à M. l'abbé et cha-
« cun se retire. Au souper, grandes lumières, des viandes plus déli-
« cates et de facile digestion. Ce repas était le plus long, parce que,
« suivant l'abbé Baudouin, il y a péril à manger de nuit hâtivement,
« pour se coucher (2). » L'on devine ce que pouvait être la cuisine de Senones sous la direction de cet habile homme ; néanmoins il est à regretter que l'on soit privé des détails sur le menu de quelques uns de ces repas, où l'eau ne figurait que pour les ablutions.

Nous devons à un manuscrit de la Bibliothèque impériale la connaissance exacte du menu d'un souper donné, dans la ville de Thann, le 21 juin 1469, par l'archiduc Sigismond aux commissaires de Charles-le-Téméraire qui venaient recevoir le comté de Ferrette engagé au Bourguignon. Il y avait trois tables : à la première, l'archiduc, le margrave de Bade, le margrave de Röttelin, M. de Wattwiller, M. le juge de Besançon, M. Jean Carondellet, le procureur d'Amont et M. Jean Poincenot ; à la seconde, des chevaliers et gentilshommes ; à la troisième, « ceux de moindre estat. » Sur le banc où étaient assis les princes, « et au plus près du dit duc y fut mise

(1) TROUILLAT, *Monuments de l'hist. de l'évêché de Bâle*, II, p. 650.

(2) GRAVIER, *Hist. de la ville épiscopale de Saint-Dié*, p. 154.

« une petite serviette et sur quelle deux grosses coupes d'argent doré, « couvertes, pesant huit ou dix marcs, toutes pleines de vin. » Voici la carte plus que modeste de ce souper politique : 1° un plat plein d'œufs pouchiés (pochés) et coqués (à la coque), mis au milieu de la table ; 2° un plat de vairons cuits en l'eau ; 3° des chaffots frits (chabots, meuniers) que mon dit seigneur a répandus sur la table ; 4° un grand plat de raves (navets) cuites en l'eau, découpées bien menu ; 5° un plat de petites troites coupées en deux et cuites en l'eau et deux écuelles pleines de vinaigre ; 6° un plat de soupe de cerises fortes ; 7° Troites mises en sausse jaune ; 8° des pois en cosse ; 9° des troites rôties et semblablement des bugnets en façon de poire. « Sur « tous les mets avoient de la poudre (de safran) sur les bords des « plats bien largement, et nota que au plustôt que le plat estoit « apporté sur la table, chacun y mettoit la main et aucunes fois le « moindre estoit le premier. » Tout le monde remarquera l'absence de la viande ; le 21 juin 1469 fut, en effet, un jour maigre. Le souper fini, l'on apporta à laver au duc et aux deux margraves. Le narrateur nous a conservé un détail de la manière de servir à cette époque. « En regard des serviteurs y avoit un escuyer ayant large cousteau à « desservir de chacun mets ; et prenoit les tranchouers de pain (mor- « ceau de pain mince taillé en forme d'assiette et sur lequel on dé- « coupait la viande) et devant chacun ensemble ce qui étoit demeuré « dessus et les jettoit en ung panier à vendangier estant au milieu de « la chambre ; et après à son dict cousteau prenoit nouveaux tran- « chouers esquels il faisoit prendre un tour sur le dict cousteau. » Quand le duc d'Autriche voulait boire, son écuyer approchait de ses lèvres une des deux grandes coupes de vermeil dont j'ai parlé, et pendant qu'il buvait, l'écuyer lui tenait le couvercle de la coupe sous le menton. Le margrave de Bade buvait avec un cérémonial plus solennel. Il se servait de la seconde coupe ; mais son écuyer, au lieu de lui placer le couvercle sous le menton « le tenoit en sa main bien « haut, ainsi que l'on tient la platine du calice en plusors grandes « messes depuis l'élévation du *corpus Domini* jusqu'à *Pater noster*. » (1)

L'on traitait mieux les évêques que les archiducs. En 1449, le mardi avant la Saint-Valentin, Robert de Bavière, évêque de Strasbourg, fit son entrée dans sa résidence. Après la messe, le prélat se

(1) *Nouvelles adressées de Ferrette. Mss. de la Bibliothèque impériale*

rendit à son palais et l'on se mit à table; plus de trois cents prêtres la garnissaient. Le festin se composait de trois services, chacun à cinq plats. En voici le détail : (1)

PREMIER SERVICE :

1. Un plat de choux.
2. Bœuf bouilli.
3. Ragoût d'amandes blanches garni de poules.
4. Poissons dans une gelée noire.
5. Pâté de flans.

SECOND SERVICE.

1. Civet de sanglier.
2. Pâté de cerf.
3. Bouilli de gruau au caramel.
4. Une pâtisserie enluminée.
5. Blanc manger. (*War lindt zu essen*).

TROISIÈME SERVICE.

1. Riz saupoudré de sucre.
2. Chapons, poules et cochons de lait rôtis.
3. Gelée de volaille et de veau, avec une sauce sur le tout.
4. Pâtisserie ayant l'aspect de poires (beignets).
5. Compote de pruneaux.

DESSERT.

Deficit.

J'aime à penser que si le chroniqueur passe le vin sous silence, ce n'est point par respect pour la règle qui veut qu'on ne parle point des absents.

A la table plus recherchée où siégeait l'évêque avec ses officiers et sa cour, l'on vit quelques merveilles particulières, quelques inventions excentriques qui peuvent donner une idée du faste épulaire et de la recherche décorative de cette époque. Entre autres choses galantes, l'on plaça devant l'évêque un château édifié avec une pâtisserie fine et élégante. L'évêque ayant ouvert une fenêtre du castel, il s'en échappa une joyeuse volée d'oiseaux vivants au plumage brillant et varié; puis il ouvrit une des portes basses du château et l'on vit un vivier dans lequel nageaient de petits poissons. On lui présenta

(1) HENZOG, *Edelsässische Chronick*. Strash. 1592, fol., lib. iv, p. 112.

encore deux autres plats de choix : un cochon de lait rôti, doré d'un côté, argenté de l'autre, et un paon rôti couvert de son magnifique plumage.

Le plus souvent les documents anciens, au lieu de détailler le menu des repas mémorables, se bornent à la simple indication des éléments, des matières premières qui y ont été mises en œuvre. Ces renseignements imparfaits ont leur prix, comme on peut en juger par les exemples suivants.

En 1478, la ville de Montbéliard offrit au comte Henri de Wurtemberg un banquet de bienvenue. Elle fit pour cela une suffisante provision de vin, de pain, de sel, de farine, d'œufs, de beurre, de lait, de chair de veau (28^{liv.}), de figues et de raisins (47^{liv.}), de sucre et de dragées, de chandelles et de torches en cire. Savez-vous ce qu'il lui en coûta, y compris une gratification au cuisinier de Monseigneur ? 8 florins et 8 gros blancs. Le compte existe encore (1). Deux siècles plus tard, en 1648, une fille étant née à Georges-Frédéric de Ribeaupierre, la communauté de Sainte-Marie-aux-Mines contribua au festin de baptême de la jeune comtesse, en envoyant à Ribeauvillé les denrées dont le détail et le coût suivent : (2)

Avoir payé pour un veau employé pour le festin du baptême		
de M ^{lle} la jeune comtesse	6 fl.	28 k.
Plus 52 ^{liv.} de lard	9	36
Pour 10 grives	,	29
Pour un cabru (chevreau)	,	24
Pour un autre veau	5	4
Pour 35 poulets	4	40
Pour 33 ^{liv.} de beurre	4	16
Pour 170 œufs	1	56
Plus, payé aux pêcheurs de truites	,	20
Payé à ceux qui ont porté les dites denrées à Ribeauvillé	,	12
Ensemble		33 fl. 23 k.

Si chacun des huit baillages de la seigneurie de Ribeaupierre a fait

(1) DUVERNOY, *Ephém. du comté de Montbéliard*, p. 452.

(2) *Anciens comptes communaux de St-Marie-aux-Mines*. Archives départem. du Haut-Rhin.

les choses aussi honnêtement que celui de Sainte-Marie, l'on peut conjecturer que la jeune comtesse a été fort convenablement baptisée.

J'en suis fâché, mais quand je veux signaler un repas correct et digne de quelque attention, c'est l'Eglise seule qui en fournit le programme. Cela tient à l'indiscrétion naturelle de l'œil des laïques. Ces révolutionnaires se sont toujours mêlés de remarquer et de noter les choses qui ne les regardaient point. Sous ce rapport, Séb. Brant, qui va être mon guide, ne valait pas mieux que le reste. Il nous a laissé la description du festin solennel donné, au palais de Strasbourg, à l'évêque Guillaume de Hohnstein, au mois d'août 1507, pour célébrer sa prise de possession de la dignité épiscopale (1). L'on apporta d'abord une bouillie froide à l'avoine avec des morceaux de pain grillé; c'est une purée d'avoine aux croutons, c'est clair; mais elle était baignée de malvoisie; 2° de la venaison de cerf en une compote de figues piquée d'amandes blanches; 3° une pâtisserie pittoresque confectionnée avec des dragées et du beurre fondu, représentant un château; trois gargouilles fixées dans le donjon épanchaient de l'hippocras dans des vasques d'argent; 4° une fricassée de chapons et de veau; 5° une nouvelle pâtisserie décorée représentant cinq jeunes filles dans un jardin fleuri; 6° des brochets au bleu avec sauce aux herbes; 7° un civet de gibier; 8° encore une pièce de pâtisserie représentant un jardin au milieu duquel s'élevait un rocher surmonté d'un cerf dix-cors. A la table privilégiée des membres du magistrat, Brant compta onze plats et sept pièces de pâtisserie, qu'il ne désigne point. Il fut du reste très-mécontent du festin qu'il déclare avoir été désagréable et mal préparé, surtout parce que tout était froid. Il critique l'emploi dans la pâtisserie de l'eau collée qui n'empêcha pas les pièces de balloter misérablement dans les plats au lieu de s'y tenir fermes et fières. Brant ajoute ce sarcasme intraduisible « *es waren vil Schauwesen, aber wenig Dauwesen, noch minder Frouwenessen.* » Ce qui l'indigne encore, c'est que le dîner avait commencé trop tard, à midi, et qu'à deux heures déjà, Hans Nagel, un officier de la bouche de l'évêque, vint malencontreusement leur dire: « Mes chers maîtres, il se fait tard, la cloche appelle aux vêpres; nous allons interrompre le repas pour le reprendre à 5 heures. » C'était une odieuse trahison. Nagel avait confisqué les plats les plus nobles du dîner. L'on ne

(1) *Einritt des Bischoffs.* Cod. histor. de Strasb., II, p. 292.

servit, après une longue attente, que des viandes vulgaires, des sauces suspectes, une seule gelée, et à certaines tables, où siégeaient pourtant des XIII et des XV du magistrat, on n'apporta que des restes honteux de gelée, une tarte aride, et une omelette. L'honorable chancelier de la république de Strasbourg pense que l'évêque était innocent de ces méfaits et que la responsabilité doit en remonter à son grand-maitre d'hôtel, Jacques de Landsperg. Pour satisfaire la légitime rancune de Brant, je devais mettre ce nom au pilori de la gastronomie.

Lorsque la ville de Mulhouse entra, en 1513, dans la confédération suisse, les xiii cantons envoyèrent dans cette ville des députés pour recevoir son serment. Ces députés furent reçus sur le territoire de Mulhouse par la milice bourgeoise forte de 500 hommes, à pied et à cheval, et au bruit du canon. La milice les escorta en grande pompe jusqu'à la place Saint-Etienne, devant l'hôtel-de-ville. Là, ils furent répartis aux frais de la ville, dans quatre hôtelleries: la *Lune*, le *Lim*, le *Soleil* et l'*Ange*; mais le rez-de-chaussée de la maison de ville fut mis à leur service pour prendre leurs repas. Le magistrat emprunta l'argenterie nécessaire pour organiser une crédence élégante; la salle était décorée de branchages, de tapis, de couronnes de fleurs et jonchée d'herbes fraîches. Afin que rien ne manquât à une hospitalité digne et correcte, le bourguemaitre, assisté d'un membre du sénat et du greffier de la ville, vérifiait avant chaque repas, si les mets étaient convenablement accommodés et bien servis. Les envoyés restèrent quatre jours à Mulhouse. Leur entretien, y compris deux repas qu'ils voulurent bien accepter à la tribu des tailleurs et à celle des maréchaux, fut acquitté sur le trésor public. L'état de cette dépense existe aux archives de la ville. Le voici:

A l'hôtelier de la <i>Lune</i>	8 <i>Pfund</i> 13 <i>Schill.</i>
A celui de l' <i>Ange</i>	5 — 2 —
Aux deux tribus des tailleurs et des maréchaux	4 <i>flor.</i> —
Pour le pain et autres fournitures de bouche .	7 <i>Pfund</i> 9 —
Viande de boucherie	4 — 15 —
Beurre fondu, cerises et musiciens	2 — 17 —
Oignons	« 10 <i>Rapp.</i>
Au chasseur	« 5 <i>Schill.</i>
Pour les cochons de lait	1 — 19 —

Pour 2 saumons	6 flor.
Poules et oies	4 Pf.
Pour les épices (achetées chez Luc Iselin de Bâle)	3 flor.
2 fuder de vin de Kaysersberg et de Guebwiller	9 Pf.
Pourboire aux valets des députés	10 Sch. ⁽¹⁾

Toutes ces valeurs réunies font environ 63 Pfund-stäbler ou 53 florins. Voilà des ambassadeurs à bon marché et qui ne mangeaient pas la maison qui les recevait.

S'ils avaient été du tempérament d'un certain Martin Kulm, enfant de Mulhouse, la ville ne s'en fût pas tirée à si peu de frais. Ce Martin Kulm était soldat dans une enseigne mulhousienne au service de France. Il avait fait les guerres d'Italie, sous Charles VIII, Louis XII et François I^{er}, et sa bravoure héroïque était récompensée par une solde double. Payé comme deux, se battant comme quatre, il n'était que logique en mangeant comme six. Il le fit bien voir quand il revint de France, avec son congé, en 1520. Arrivé un jour d'automne, tout poudreux et fatigué à Thann, dernière étape qui le séparait de ses foyers, il entre dans une auberge de bonne apparence et commande à son hôte un copieux repas qu'une demi-douzaine de camarades devaient partager avec lui. Toute la cuisine est en travail pour restaurer les braves vétérans, enfants du pays, partis si jeunes, revenus si vieux ! Le dîner étant prêt, Kulm se met à table, sans attendre ses compagnons supposés, et se fait servir tout le repas. Il le consomma entièrement. L'hôtelier n'en pouvait croire ses yeux. Il jugea qu'un fantassin suisse doué d'un si ruineux appétit ne pouvait appartenir qu'au monde d'outre-tombe ; et comme il n'eût guère été prudent d'exiger un sextuple écot d'un revenant pourvu d'une bonne rapière, il abandonna la fixation du prix du dîner à la générosité naturelle du soldat. Kulm savoura avec plaisir un des plus utiles privilèges de la gloire. Il paya sobrement. Lorsqu'il partit, l'aubergiste le suivit secrètement s'imaginant toujours qu'il verrait s'évanouir et se dissoudre dans l'Ochsenfeld ce fantôme qui avait si bien diné. Mais il ne vit qu'un vieux soldat jovial, filant allègrement sur la route monotone, et dissipant les fumées de sa dernière victoire dans une joyeuse chanson des camps.

(¹) MIEG, *Gesch. der Stadt Mulhausen*, I, p. 119 et II, p. 136.

Suivant un vieux registre , le dîner de Martin Kulm avait consisté en une abondante soupe grasse au pain , deux livres de bœuf bouilli, un plat de choucroute égayé d'un rôti doré de porc frais , un rôti de veau , des poulets en fricassée , trois pigeons , dix grives et un plat de truites de la Thur , le tout mouillé à propos avec cinq pots de vieux vin du Rangen (1).

Après un pareil dîner , mes lecteurs doivent éprouver le besoin de faire une petite sieste.

CH. GÉRARD , avocat à la cour impériale.

(La suite à une prochaine livraison.)

(1) MIEG , *Gesch. der Stadt Mulhausen* , II , p. 11.

VIE

DE MONSIEUR CASIMIR-FRÉDÉRIC

DES BARONS DE RATHSAMHAUSEN,

ABBÉ-PRINCE DE MURBACH ET DE LURE.

Suite. (*)

SA CHARITÉ ENVERS LES PAUVRES.

Le même esprit de foi et de religion qui l'animait en tout, lui faisait voir Jésus-Christ souffrant dans les pauvres; aussi les charités qu'il versa dans leur sein furent-elles immenses. Dans l'impuissance de fournir à tous les nécessiteux, d'après l'ordre et la raison, il crut devoir concentrer plus particulièrement ses aumônes parmi ses vassaux, et semer où il recueillait; et il est d'une vérité notoire qu'il fit pour eux beaucoup plus qu'il ne semblait pouvoir. Veuves privées de ressources, époux surchargés de famille, vieillards et orphelins, pauvres mendiants et pauvres honteux, ceux dont une infirmité enchaînait les talents, ceux dont une maladie consumait les épargnes, ceux dont un malheur avait renversé la fortune, sa charité embrassait les indigents de toutes les espèces, et leur portait des secours de tous les genres. Blé de ses greniers, vin de ses celliers, mets de sa table, remèdes, argent, bois, habits, il donna de tout selon les besoins et les conjonctures. Il remettait ce qu'on avait peine à lui payer, il acquittait une partie des impôts, il fournissait aux locations, il payait les mois d'école des enfants, il aida quelques jeunes gens à étudier, il fit apprendre des métiers à un plus grand nombre.

En 1740, lorsque le lac du Ballon de Guebwiller rompit la digue que lui avait opposée le maréchal de Vauban, et porta le ravage dans

(*) Voir la livraison d'août, page 347.

les gorges et les vallées où il précipita ses eaux ; en 1778, lorsqu'une inondation des plus désastreuses désola , avec tant d'autres contrées, la longue chaîne des Vosges , le charitable Prince tendit une main secourable à ceux de ses sujets qui ne purent se relever d'eux-mêmes ; il les aida à réparer ou à reconstruire leurs maisons , à remettre leurs terres en valeur. Il n'attendait pas qu'on vint solliciter ses secours , il allait au-devant du pauvre , et confiait aux tendres soins de MM. les curés , les sommes à répandre parmi les malheureux qu'il ne pouvait connaître par lui-même , et qui auraient eu peine à se faire connaître à lui.

SES LIBÉRALITÉS ENVERS LES ÉGLISES.

Les pauvres et les églises , telles furent les chères et dignes inclinations de ce Prince religieux ; voilà où il mit ses complaisances , où il consuma tout son superflu. Combien d'églises paroissiales il a aidé à rebâtir , à réparer , à orner ! Lorsque ni les pauvres , ni sa dépense absolument nécessaire n'en souffraient , il était toujours prêt à fournir à cette bonne œuvre. Il faisait tout quand on ne pouvait contribuer , il contribuait quand on ne pouvait suffire , il ajoutait quand il convenait de faire mieux. Avec quelle noble élégance il a décoré le chœur de la paroisse de Guebwiller ! Mais quelle magnificence il a déployée dans la construction de son église princière ! Pénétré de la majesté du Grand Être à qui il la faisait ériger , il eut toujours présent à l'esprit , dans cette importante entreprise , ce texte du livre I des Paralipomènes , chap. 29 , qu'il a fait graver en latin au-dessus de la porte principale : *Cette entreprise est importante ; car ce n'est pas pour un homme qu'on prépare cette habitation , mais pour Dieu* et malgré plusieurs défauts d'ordonnance , qui sont tout entiers au compte de l'architecte , cet édifice par de grandes beautés , par l'élégance de l'exécution , le fini des décorations , le grand style du maître-autel , la richesse des marbres , la magnificence du retable , est un des beaux monuments de notre siècle. Nous ne prétendons assurément pas insinuer que M. de Rathsamhausen ait fourni seul aux frais de cette superbe église. Comment eût-il pu porter ses épargnes au-delà d'un million ? Mais il en désira , il en pressa , il en facilita l'entreprise et la construction ; il eut la force de commencer ce grand ouvrage malgré quelques murmures , le courage de le continuer malgré plusieurs

contretemps, la constance de l'achever malgré l'insouciance de la vieillesse. Mais, outre les secours qu'il donna libéralement à différentes époques, il fit seul la dépense de ces stalles si élégamment travaillées, il s'était obligé de payer en entier, s'il ne mourrait pas avant le terme, et paya effectivement en partie les grandes et magnifiques orgues; il donna l'ornement le plus complet et du plus haut prix; il se proposait de faire construire à ses frais les quatre petits autels, et déjà il avait communiqué ses vues à l'architecte. Mais si la mort le lui eut permis, que n'aurait-il pas encore fait? que n'aurait-il pas encore donné? Jamais il ne refusa rien de ce qu'il pût accorder pour cette pieuse entreprise.

SES LIBÉRALITÉS NE NUISENT POINT A SA JUSTICE.

Trop souvent on est injuste pour être généreux, on sait donner, mais on ne sait pas payer. M. de Rathsamhausen qui avait le bon esprit de mettre tout à sa place n'accorda jamais rien aux bonnes œuvres de surrogation qu'après avoir satisfait aux devoirs de justice. Il se fût reproché toute sa vie d'avoir fait le plus petit tort ou en recevant trop, ou en payant trop peu, ou en payant trop tard. Jamais le marchand n'attendit son argent, l'ouvrier son salaire, le domestique ses gages; jamais il ne fit souffrir ou languir ses créanciers, il n'en eut point.

IL VIVAIT CEPENDANT NOBLEMENT.

Cependant ce prince vivait noblement, il invitait à dîner pour le jour même ceux qui lui faisaient visite le matin, et pour le lendemain, ceux qui se présentaient l'après-dinée, en sorte qu'il eut fréquemment des convives; et alors sa table était très-bien servie. Ses revenus cependant se réduisaient à deux prébendes de Lure, dont il ne tirait que 4000 fr., et à cinq prébendes de Guebwiller, qui ne lui en produisaient guère que 20,000 fr. Comment put-il suffire à ces dépenses nombreuses et soutenues? Les ressources se multiplièrent-elles entre ses mains, comme les pains entre celles des apôtres? on n'en eût pas été surpris; mais ses grandes ressources il les trouva dans sa générosité à retrancher sur lui-même pour fournir ailleurs, dans sa rare mortification.

OU IL TROUVE SES RESSOURCES. — SA MORTIFICATION.

Lorsqu'il était sous la règle, il avait dit à un indiscret qui lui proposait une gageure : je n'ai rien à ma disposition, pas une obole qui n'appartienne à mes communautés. Après la sécularisation, il respecta les revenus de son bénéfice comme il avait respecté auparavant ceux de ses monastères : point de petite partie, point de jeu, point de chasse, il ne connut rien de ce qu'on appelle plaisir. Treize ans avant sa mort il s'ôta l'agrément d'avoir un équipage ; et quelques années après ce sacrifice, se dépouillant de son immeuble unique, il donna à l'hôpital de Guebwiller le beau pré qui avait nourri ses chevaux. Nous avons dit qu'il avait voulu se réduire à l'austérité des anachorètes. Plusieurs fois il communiqua ce projet à son chapitre ; il en désira, il en demanda l'approbation comme une faveur. Il ne songeait qu'à restreindre ses propres besoins, pour être plus en état de subvenir à ceux des autres. Si par obéissance il fut obligé de représenter jusqu'à sa mort, quand il avait eu du monde, il faisait distribuer aux pauvres tout ce qui ne pouvait plus être décentement servi à une compagnie ; et pour épargner ce qu'il regardait comme leur patrimoine, quand il était seul, écrit M. de Rouveroy, il se refusait non seulement l'agréable, mais l'utile, mais même le nécessaire. Alors, m'écrivit à moi-même quelqu'un qui a mérité de partager sa confiance, alors il se contentait du bouilli et d'un plat de légumes ; et un jour qu'on y joignit un pâté, il le fit porter sur-le-champ et sans l'avoir entamé, aux pauvres de l'hôpital. Il croyait n'avoir jamais assez fait pour les malheureux, et toujours il craignait de se trop accorder à lui-même.

Je ne dirai pas qu'il s'était fait un principe de pratiquer la maxime que donna le grand Antoine à son cher Paul, et Saint Euthymius, à tous ses disciples, de quitter toujours le repas sur leur appétit ; qu'il mangeait pour le besoin, non pour le plaisir ; et qu'il savait se mortifier aux tables même les plus exquises ; grands pour d'autres, les sacrifices étaient légers pour lui. Je ne dirai pas non plus qu'on trouva après sa mort des chaînettes et une discipline armée de fer sous une clef qu'il ne confiait point : il ne les conservait assurément pas pour l'ostentation, mais qui pourra témoigner ce qui ne se passa qu'entre Dieu et lui ? Ce qu'on sait, et ce que nous croyons devoir rapporter, c'est qu'autant il oubliait son corps quand il avait besoin de soulagement, autant il l'écoutait peu quand il demandait du ménagement ;

c'est que de longues années avant sa mort, il ne se permit plus d'aller respirer l'air dans son jardin ; c'est que malgré son grand âge, jamais il ne profita de la dispense tant de fois généralement accordée aux ecclésiastiques mêmes du diocèse, de faire gras pendant le carême ; c'est qu'au jour prescrit durant ce saint temps, il ajouta toujours des privations extraordinaires. Un aveu de sa part nous confirmera ce qui était si notoire d'ailleurs. Les derniers jours de carême de 1781, cet homme intéressant se trouva d'une faiblesse extrême, et l'on trembla pour ses jours ; mais bientôt il recouvra ses forces. Quelques semaines après le danger, pendant un dîner que j'eus l'honneur de prendre à sa table, il me fournit l'occasion de pouvoir lui dire honnêtement, qu'on formait des plaintes contre lui. Qu'est-ce qu'on dit ? demanda-t-il en souriant.... Qu'après avoir fait le carême avec trop de rigueur, Votre Altesse a achevé de s'exténuer par l'austérité de son régime durant la semaine sainte.... Laissez dire, répondit-il avec son air aimable ; j'ai toujours mangé une bonne soupe. Une soupe et un morceau du pain de ses gens, voilà quels étaient ses dîners dans la semaine sainte. Quoiqu'il fût naturellement gros mangeur, il ne prenait jamais rien le soir, en aucun temps de l'année, à moins d'un besoin impérieux, et absolument rien, depuis le dîner du jeudi saint jusqu'au dîner du samedi saint. Cependant il ne se contentait pas d'assister exactement aux longs offices de ce saint temps, il visitait encore les quatre églises de Guebwiller, et priait à genoux une bonne heure dans la sienne, une demi-heure dans chacune des autres.

Ainsi M. de Rathsamhausen consumait-il son temps, ses revenus, sa personne à la gloire de Dieu ; ainsi employait-il son superflu et ses privations à sa propre sanctification. La dignité de Prince ne lui parut pas un titre pour prendre des mœurs séculières ; ni celle d'abbé, une raison de se dispenser des fonctions du zèle. Vivement pénétré de cette maxime féconde du grand apôtre : *Opérez votre salut avec crainte et tremblement* ⁽¹⁾, il fit honneur à l'Eglise en se sanctifiant lui-même et travailla pour l'Eglise en tâchant de sanctifier les autres.

J. B. DUROSOY,
de la Compagnie de Jésus.

(La suite à une prochaine livraison.)

(¹) *Philip. 2.*

DE QUELQUES DISPOSITIONS LÉGISLATIVES

DE L'ANCIEN TEMPS.

Nous avons , dans un premier article , cherché à démontrer par les décrets et ordonnances des Ammeistres de Strasbourg , que notre siècle , s'il n'est pas meilleur que ses aînés , au moins ne leur est pas inférieur sous le rapport de la moralité publique.

Nous allons continuer aujourd'hui à développer notre thèse en faisant l'analyse d'un règlement de police de la ville de Wissembourg ⁽¹⁾ , et nous verrons que les mêmes travers , les mêmes vices ont de tout temps et en tout lieu affligé l'espèce humaine et fait le désespoir des gouvernements.

Dans le préambule de l'acte qui nous occupe le bourguemestre et son conseil (*Burgermeister und Rhat dieser Statt Weissenburg*) rappellent un précédent règlement qui parait être tombé en désuétude par suite de la perversité de l'époque (*bey diesen leider gantz verkehrt und bösen Zeiten*) et recommandent l'observation rigoureuse du nouveau règlement , dont le premier chapitre traite de la fréquentation du service divin. (*Erstlich die Anhörung und besuchung Göttlichen Worts belangent.*)

Dans ce 1^{er} chapitre , le législateur désire que chacun suive les exercices du culte avec plus de zèle que par le passé (*mit mehrerm ernst als bishero*) engage ceux qui sont empêchés d'aller à l'église , de se tenir chez eux pendant le service divin , et termine par frapper d'une amende (*einen Batzen Straff*) ceux qui seraient sortis de chez eux sans une nécessité absolue pendant le prêche des dimanches et jours de fête.

Le 2^e chapitre traite des blasphèmes et des jurements (*Von dem Gottsestern und Schwehren*). Le législateur rappelle les dispositions législatives générales et particulières sur la matière et avoue qu'on n'en tient pas assez compte (*dieweil aber bis daher solch Verbott leider wenig gehalten, und dieses Laster bey Jung und Alten mehr dann*

(¹) *Erneuerte Polizey Ordnung der Statt Weissenburg am Rhein , im Jahr MDCXIII. Gedruckt zu Strassburg , bey Jost Martin , anno 1611.*

gut uberhand genommen). Il finit par défendre ce crime sous des peines corporelles et pécuniaires (*bey ernstlicher Leib, Gelt und Thurn straff*) et engage chaque citoyen sur son serment de dénoncer ceux qui s'en rendront coupables. Enfin il ordonne qu'on placera dans les salles des tribus et des auberges des boîtes dans lesquelles chaque contrevenant aura à verser immédiatement un *batzen*, sauf la récidive qui entraîne des peines corporelles.

Le 3^e chapitre traite de l'ivrognerie (*Von dem Zu und Voll Trinken*). Ici encore le législateur est forcé d'avouer que ce vice est très-répandu (*wie man es leider täglich sieht*) et il le défend sous une peine arbitraire (*mit dem Thurn, so an Gelt oder anderer gestalt*).

Le 4^e chapitre traite des noces (*Von Hochzeiten*). Tous les règlements antérieurs, dit le législateur, ont été méprisés et de grands abus se sont introduits peu à peu ; il se voit donc forcé de régler de nouveau la matière et il prévient qu'on y tiendra la main sévèrement. Il ordonne que le nombre des convives, lorsque le repas se fera à l'auberge, ne dépassera pas le chiffre de 60, sous peine d'une amende de 1 fl. pour chaque excédant de 5 personnes ; que les fiancés devront venir à temps à l'église, sous peine de 4 florins pour le cas où ils n'y viendraient qu'après 9 heures ; que le repas sera servi à 10 heures ou 10 heures et demie au plus tard, et desservi à 2 heures ; que ceux qui voudront se livrer au plaisir de la danse s'y rendront à 2 heures et demie et cesseront à 5 heures en hiver et 6 heures en été, sous peine de 1 fl. d'amende pour les musiciens qui joueraient plus longtemps ; que le souper sera servi à 6 heures et qu'à 10 heures tout le monde rentrera ; qu'il ne sera permis de danser de nuit ni dans les auberges ni dans les tribus, sous peine d'une amende de 1 fl. par chaque couple qui aura dansé ; qu'il n'y aura plus de second dîner à la maison sous peine d'une amende de 10 fl. pour le marié qui le ferait servir et d'un florin pour chaque personne qui assistera ; et qu'enfin au souper les jeunes gens ne soient pas mêlés aux jeunes filles sous peine de 10 schellings d'amende pour les garçons et de 5 pour les filles.

Le 5^e chapitre fixe le nombre des repas avant et après la noce (*Wie viel man auff jeder Hochzeit Imbiss halten solle*). Le législateur ordonne qu'il n'y aura que deux tables servies les jours avant et après la noce, que le troisième jour on ne fera qu'un seul repas sans luxe (*einen schlechten Nach Imbiss*), le tout sous une peine arbitraire. Si

un veuf épouse une veuve, ils ne feront qu'un repas du soir et ne pourront y convier les demoiselles. Si un célibataire épouse une veuve il pourra faire deux repas et inviter des demoiselles à la danse et au souper. Finalement, les noces ne devront pas durer plus de deux jours et les repas n'avoir que quatre bonnes entrées (*vier gute Trachten oder Gericht*), que ce soient des *Schenk* ou des *Irten Hochzeiten*.

Le 6^e chapitre traite des noces tenues à l'auberge (*die Irten Hochzeit bey den Würthen belangendt*). Le législateur dispose pour les *Irten Hochzeiten* que, puisqu'il n'y a pas de taxe, on s'en tiendra à la décision du juge, et que celui qui voudra plus d'entrées que le nombre ci-dessus prescrit, aura à en demander l'autorisation au bourgmestre régnant (*beym Regierenden Burgermeister*), sous peine de 10 fl. d'amende.

Pour les *Schenk Hochzeiten*, qui se tiennent aux frais du marié dans les tribus, on s'en tiendra à l'ancien règlement qui permet d'inviter jusqu'à cent personnes. Celui qui dépassera ce nombre paiera 2 fl. par chaque excédant de dix personnes.

Le 7^e chapitre règle les danses (*Belangendt das Dantzen*) dans les salles des tribus où il s'était pareillement introduit des abus (*weil bishero viel Leichtfertigkeit mit undergeloffen*). Le législateur prend des mesures sévères pour qu'une bonne surveillance soit exercée, toute licence réprimée et le luxe supprimé.

Le 8^e chapitre réprime le luxe des baptêmes (*von den Kindtaufsen*) et règle le prix des cadeaux qui peuvent se faire. Ici la licence doit avoir été plus grande à en juger par les amendes plus fortes que le législateur édicte.

Le 9^e chapitre traite des mariages clandestins et prématurés (*Von Winckel Ehen und frühen Heurathen*). Ici le législateur menace de peines sévères (*umb solche ubertretung schwere straffen stehen*) ceux qui se marient sans le consentement de leurs parents ou tuteurs. Il défend aux veufs de se remarier avant six mois depuis la mort de leur femme et aux veuves avant neuf mois depuis la mort de leur mari. Il ordonne aux veuves et filles de citoyens de n'épouser qu'un homme qui ait au moins 60 florins de fortune, sous peine d'expulsion

(¹) *Schenk Hochzeiten* étaient celles où le fiancé donnait le repas nuptial à ses frais, et *Irten Hochzeiten* celles où chaque convive contribuait pour sa part en payant son écot.

avec perte du droit de bourgeoisie, et il décide qu'aucun étranger ne pourra se marier sans avoir au préalable demandé le droit de bourgeoisie.

Le 10^e chapitre traite des aubergistes (*die Würth betreffend*) sur le compte desquels des plaintes nombreuses s'étaient élevées. Nous retrouvons ici la plupart des dispositions qui règlent encore aujourd'hui cette profession. Ainsi l'aubergiste ne doit pas donner à boire pendant les heures de l'office divin, ses marchandises doivent être de bonne qualité, il doit renvoyer les buveurs à neuf heures du soir, et il est tenu d'envoyer chaque soir au bourguemestre régnant la liste des étrangers qui logent à son auberge, le tout sous peine d'amende.

Le 11^e chapitre traite des fêtes d'installation des autorités (*Von dem Schwerttag und andern Schenken*) qui ne pourront durer que pendant deux jours, à quoi le législateur ajoute que les enfants illégitimes ou ceux qui auront épousé une fille illégitime ne pourront plus prétendre à aucune dignité dans les tribus.

Le 12^e chapitre traite des mascarades et des feux de Saint-Jean (*Von Fasnacht Butzen und Singicht Feuren*). Les uns et les autres sont défendus sous de fortes peines (*bey eines Rhats schwerer straff an Gelt oder Thurn*).

Le 13^e chapitre traite des domestiques (*Betreffend Knecht, Mägt und Dienstboten*). Ici nous entendons sur le compte des domestiques les mêmes plaintes qui sont encore aujourd'hui proférées journellement. Ils sont infidèles, frivoles, récalcitrants, insoucieux (*untrew, üppig, mutwillig und widerspenstig*). Le législateur ordonne pour ces cas que le domestique perdra tout droit au salaire de l'année, sans préjudice des autres peines. Il défend aussi le luxe des habits des domestiques qui a augmenté au point que le bourgeois ne peut plus être distingué de son serviteur (*dass man zwischen vermögenden Personen und Dienstbotten keinen unterscheidt mehr sehen und eins vor dem andern erkennen kan*).

Le 14^e chapitre traite des ouvriers, journaliers et voituriers (*Von handwercksleuten, Tagelöhnern und Fuhrleuten*). Le législateur exhorte les ouvriers à travailler consciencieusement de ne pas demander trop de vin (*sich nicht mit überflüssigem Wein zu beschweren*) en les menaçant d'une taxe si les abus ne cessaient pas.

Le 15^e chapitre traite des injures et outrages (*die Scheltwort und Schmeihungen belangend*). Le législateur expose que dans cette époque

pervertie (*bey diesen argen und bösen Zeiten*) les injures et diffamations deviennent de plus en plus fréquentes, et prévient tout le monde (*verwarnen hiemit menniglich*) qu'il punira sévèrement les contrevenants (*mit höherer Gelt als auch Leibs und Ehrrürigen Straffen.*)

Le 16^e chapitre traite des abus qui s'étaient introduits dans la gestion des tutelles (*von Vogtheyen*). Il veut que le tuteur présente son compte à la fin de chaque année, que le partage de la fortune délaissée par le prémourant en cas de convol en secondes noces du survivant soit fait avant que les fiancés se rendent à l'église, que dans les repas qu'on avait coutume de faire lors des licitations, on ne porte en compte aux pupilles qu'un kreutzer par florin, et avertit les marchands et aubergistes qu'on annulera les créances qu'ils auraient contre les mineurs pour toutes fournitures inutiles ou faites à l'insu des tuteurs, sans préjudice des autres peines.

Le 17^e chapitre traite des héritages (*Erbschaften betreffend*). Le législateur rappelle que les étrangers, qui ont des héritages à faire à Wissembourg, doivent payer les droits prescrits par les règlements, et prévient les tuteurs ou tous autres intéressés que faute par eux d'en faire la déclaration à temps, ils seront eux-mêmes personnellement tenus du paiement de ces droits.

Finalement le législateur rappelle qu'il est défendu, sous peine d'une amende de 2 livres pfennings, de louer des logements à des étrangers qui, sans supporter de charges, viennent faire ainsi concurrence aux bourgeois (*den Burgersleuten das Brod vor dem Maul abschneiden*).

Il termine en exhortant tous les bourgeois à la stricte observation des règlements pour éviter les peines édictées et d'autres qui pourront les frapper d'après son estimation arbitraire (*bey vermeidung deren zum theil vermelter und anderer unserer Straffen die wir je nach gelegenheit und gestaltsame der sachen und ubertretung darauff setzen und erkennen werden*).

Actum et decretum Freitags den 10. Decembris im sechszehnhundert und dreyzehenden Jahr.

*Wer böse Leuth nicht straffen will,
Der muss den Frommen schaden viel,
Und wer nicht zürnen will zur Zeit,
Der heft wenig Gerechtigkeit.*

G. WOLFF.

LES ALPEROSES DE M. X. KOHLER (*).

Les *Alperoses* ! mot doux à l'oreille et éveillant la poésie. Il paraît être de M. Kohler ; c'est la traduction simple et littérale du nom de la plus aimée des fleurs , le rosage des Alpes (*Alpenrose*) , la fleur symbolique des Suisses , qui fait battre les cœurs chez nos voisins , et dont la corolle incarnate est pour eux l'image de l'indépendance. Comme d'autres fleurs , emblèmes de familles ou de castes , toutes choses passagères , elle n'est pas exotique : ici point de sens forcé , tiré des idées de quintessence et d'abstraction. Je ne suis pas inquiet sur son sort , elle sera toujours vivace , et ne court pas risque d'être brûlée après avoir été adorée.

L'alperose croît sur les flancs des Alpes ; âpre et fière comme les habitants de ces montagnes , comme eux elle est autochtone , Dieu la leur a donnée. Ce n'est pas à cette race , si éloignée de tout esprit de servitude , que pouvaient convenir les symboles d'êtres ravissants et cruels. Vous n'apercevez sur leurs bannières que le bœuf d'Uri , le bélier de Schaffhouse , pris dans la vie pastorale , et enfin l'ours de Berne , celui-là même que Hagenbach voulait écorcher , l'ours de Saint-Gall , d'Appenzell , souvenirs de la nature domptée. Ceux de Berne , fidèles à la légende , qui rappelle à la fois le nom et l'origine de la ville ,

Montrent avec orgueil , palladium grotesque ,
De leurs ours monstrueux la taille gigantesque ,

dit avec quelque ironie M. Kohler , et je m'en étonne. Rome s'est fait honneur jusqu'à la fin de la nourrice un peu sauvage de ses fondateurs — *nutritus duro Romule lacte lupæ*. — Mais l'art purifie tout et la louve idéalisée et monumentale est liée avec grandeur à la mémoire du plus fameux des empires.

(*) *Alperoses* , chants suisses , de M. XAVIER KOHLER , avec cette épigraphe : Dieu , liberté , patrie. — Porrentruy , 1857 , in-12.

Nous ne voyons le blason des cantons empreint d'aucune des pièces qui forment le fond des armoriaux, honorables, je le veux bien, mais qui rappelleront toujours, quoiqu'on en ait, des temps de violence et de domination. Par contre la figure de S^t Fridolin, l'un des nombreux héros qui ont apporté la vie chrétienne sur cette terre clémente et bénie, est portée fièrement par ceux de Glaris. Pour couronnement, la confédération a choisi la croix blanche sur champ de pourpre, adoptée par Schwitz de toute ancienneté, et constellée aujourd'hui d'autant d'étoiles qu'il y a de confédérés. C'est le symbole de leur union dans la foi, de même que l'alperose est celui de leur amour vif pour la liberté.

Combien de fois nous sommes trompés par les titres, et que d'étranges disparates sous les plus mielleuses appellations ! Qui n'a pas été pris aux iris, aux violettes, aux anémones, et cætera ? Ce ne sera pas le cas des *Alperoses*, car jamais titre n'a mieux répondu à l'esprit, au fond d'un livre, que celui que nous avons sous les yeux. Il y a une communion si intime entre le chant et le symbole que l'on reconnaît que l'âme tout entière du poète y a passé, et voilà le secret de cette douce émotion que nous avons ressentie et que nous promettons à tous ceux qui liront ces pièces limpides et honnêtes, reflet d'une âme élevée, d'une bonne conscience, où respire l'amour de Dieu, de la patrie, du foyer — *sancta simplicitas*.

Toute poésie n'est pas finie, Dieu merci ! La vie nouvelle, ce nouvel acte de l'infinie passion humaine, de vastes horizons découverts, ces agitations irrésistibles qui entraînent le siècle, toutes les grandes lumières qui l'illuminent ont remué profondément les âmes. Heureux ceux qui peuvent se recueillir en ces temps de trouble et de grandeur, heureux les croyants qui ont gardé en leur cœur l'amour du beau et du bien ! Mais où rencontrer les vrais poètes, ceux pour qui la forme la plus simple est aussi la plus belle, la seule qui soit universelle, si ce n'est parmi les fidèles confesseurs des plus pures vertus humaines. Ne sont-ils pas bien choisis les descendants de Guillaume Tell, de Nicolas de Flüe ; ils n'ont qu'à obéir à la sainte tradition de la vérité qu'ils ont su garder intacte.

Tel est le caractère des poésies de M. Kohler. Evoquant tous les nobles souvenirs, les grandes conquêtes d'un pays libre, elles sont autant d'actes de foi et de tendre admiration, et ne s'écartent jamais de cette unité adorée du poète. Du reste talent tout intime, inspiration

naturelle et facile, que l'on comparerait volontiers à celle des graveurs qui laissent jouer leur pointe dans ces eaux-fortes tant aimées des connaisseurs. A l'exemple de Gessner, (poète et graveur), l'auteur des *Alperoses* nous a donné les premiers jets d'une muse aux allures franches et sans artifices.

S'agira-t-il de la patrie, grande chose qui fait tressaillir tout bon confédéré, ce sera l'épanchement d'un amant pour sa maîtresse :

Suisse, ma patrie,
Doux pays, mes amours,
Mon âme attendrie
Est à toi pour toujours.

Mais d'un bond ce tendre patriote se redresse à la vue de ses Alpes qui lui rappellent le Grütli, Morgarten, Sempach, et le voilà rendu à l'énergie des grands jours :

J'aime tes monts géants, où mugit la tempête,
Où l'aigle fait son nid, où bondit le chamois;
.....
Surtout j'aime ton peuple, enthousiaste, énergique,
Au bras fort, au cœur chaud, l'œil brillant de fierté,
Toujours prêt à briser un pouvoir despotique,
Car pour vivre il lui faut l'air de la liberté.

Donc point de grands airs, point d'élan visant au lyrisme, encore moins au style académique. Les *Alperoses*, nom qui dit tout, ne sont pas plantes d'exposition; elles sont simplement sorties des mains de la nature, mais d'une nature qui sait se faire aimer comme la Suisse.

Rien de plus vrai ni de mieux accentué que la pièce d'introduction en l'honneur de la fleur nationale. C'est par là que le poète a voulu justifier son titre. A ce propos, et pour montrer jusqu'à quel point peut errer la critique historique, en train de faire la guerre à la légende, et qui souvent a la prétention d'être plus vraie qu'elle, il convient de placer ici la plus adorable billevesée qui se puisse imaginer. Qui ne se rappelle le mot d'un noble Münch de Landskron, sur le champ de bataille de Saint-Jacques, couvert des cadavres des Suisses : *Je me baigne dans les roses !* Dans le but sans doute de réhabiliter le chevalier bâlois, on a prétendu qu'il pourrait bien avoir parlé de la fleur purpurine que portaient les hommes des cantons, opposée à la plume de paon féodale. On ne voit pas trop ce que l'humanité avait à gagner à cette savante explication; mais à coup sûr, ce n'est pas la vérité.

Il eût été mieux de remarquer que cette expression de joie cruelle, si conforme aux temps, remonte plus haut dans les annales de la Suisse ; que près d'un siècle et demi au-delà, la reine Agnès l'avait déjà jetée aux victimes qu'elle faisait périr dans des flots de sang, pour venger l'assassinat d'Albert 1^{er}, son père. De sorte qu'au noble de Landskron reviendrait encore le droit de revendiquer une banalité. Mais qu'importent ces choses-là aux gens qui effacent toute passion dans l'histoire, et vont jusqu'à y supprimer l'homme, par intérêt ou par sottise !

Pour comprendre ce que peut inspirer l'amour de la nationalité à M. Kohler, il faut lire la *Patrie suisse*, « son heureux pays », comme il l'appelle. Ce morceau a été lu au congrès de la Société helvétique des sciences naturelles en 1853. C'est une sorte de Panthéon proposé en exemple aux peuples du Jura, et devant lequel s'élève en signe d'alliance le triple cri : Dieu, liberté, patrie ; refrain dont ne se lasse pas M. Kohler, qu'il a inscrit sur la verte bannière des Romans, et qui retentit d'un bout de son livre à l'autre.

Après cette généreuse abstraction qu'on appelle l'honneur national, après la patrie, le *Vaterland* des Allemands, le poète se tourne vers le lieu natal. A mesure que le cercle des affections se resserre, il semble que l'âme de M. Kohler s'attendrit davantage, et parmi ses meilleurs compositions on peut citer celle où il exalte le canton et la ville auxquels sont liés désormais les destinées de l'ancien évêché. C'est avec un sentiment exquis de délicatesse que les phases si diverses du passé de Porrentruy y sont tracées. Cette pièce est dédiée à M^{lle} Félicie Stockmar, connue en Suisse par de charmantes poésies.

Sans faire tort au patriotisme de M. Kohler on pourrait, en parodiant un mot célèbre, dire que pour lui il n'est plus de Jura. Pour montrer que notre bon et excellent chanteur Béranger, lui est familier, il lui a emprunté un de ses refrains les plus charmants, et le *Si j'étais petit oiseau* lui a servi à grouper dans un bouquet allégorique ce qu'on pourrait appeler les vertus de la Suisse : la liberté, l'union, la science. Puis, à l'imitation du poète français dont le cœur saignait aux proscriptions d'une époque néfaste, il s'écrie :

A ma patrie immortelle
Ayant offert mon bouquet,
Loin de reposer mon aile
Sous quelque riant bosquet,

Chez la famille proscrite
 Que le malheur seul visite ,
 Pleurant notre ciel si beau ,
 Je volerais vite , vite , vite ,
 Si j'étais petit oiseau.

Ces vers datent également du temps dont nous venons de parler.

On doit rattacher à cet ordre de pensées les morceaux apologétiques que l'auteur a puisés dans l'histoire de son pays. Tel est celui en l'honneur du P. Girard , vrai enfant de St François , embrassant tout ce qui a vie dans son immense charité. Telles sont les strophes, d'allure si vive , destinées à rappeler un mot sublime des chevaliers suisses : *Bâillons nos âmes à Dieu et nos corps aux Armagnacs !*

On pourrait se demander pourquoi M. Kohler a cru devoir faire une variante et changer *Armagnacs* en *Français* ; ce n'est pas tout-à-fait la même chose , et pour éviter une rime un peu rude fallait-il tomber dans le double inconvénient de faire un non-sens historique et de rétablir les barrières qu'à l'instant même nous avons cru ne plus exister pour M. Kohler.

Du reste , nous avons dans notre histoire une réponse qui ne le cède à celle-là ni en grandeur , ni en mâle concision : *Mon âme est à Dieu , mon cœur au roi , mon corps entre les mains des méchants* , a dit le président de Harlai au duc de Guise , révélant ainsi d'une admirable façon le définitif avènement de la nationalité française. M. Kohler voit bien par là que les Armagnacs et les Ligueurs n'étaient pas encore des Français.

C'est à nous de signaler le portrait de Thurmann mort il y a quelques années. M. Kohler qui a été longtemps secrétaire de la Société jurassienne d'émulation devait cet hommage à la mémoire du savant distingué qui en était le président et dont il occupe aujourd'hui la place. Thurmann appartient par son père à l'Alsace , et il était le neveu du jurisconsulte Raspieler qui a illustré notre barreau.

Nous voici arrivés aux sujets intimes et de genre , si l'on peut dire, par où la nature et les mœurs suisses tiennent à se faire connaître ; c'est ici qu'éclatent la sensibilité , le cœur du poète , c'est une forme plus tendre de son attachement à la patrie.

Au premier rang j'indiquerai le *Heimweh* , que M. Kohler traduit un peu trop savamment par *nostalgie*. D'un accent indécis et vague comme le mal qu'il veut peindre , ce morceau rappelle tout un monde

de souffrances. Nous nous souvenons tous de la défense faite sous la monarchie de faire entendre le *ranz des vaches* dans les villes où les Suisses tenaient garnison. N'est-ce pas aussi au mal du pays, dont mouraient ces exilés, que nous devons le *Pauvre Jacques* de M^{me} de Travanel, ce petit chef-d'œuvre de sentiment et de grâce, qui sentait bien un peu son Trianon ?

La *Voix du matin*, vraie et saisissante comme un lever du soleil de Calame, éveille en nous les fraîches et ravissantes sensations du paysage alpestre. A la suite, le poète a placé des scènes de détail, qui, pour être d'un intérêt moins particulier, n'en complètent pas moins l'ensemble et l'achèvent. La plupart ont été composés pour une société de musique et de chant.

Mais tout cela est bien loin déjà quand retentit de nouveau la puissante voix de la patrie, et c'est toujours plaisir d'entendre M. Kohler sur ce thème favori. Sa verve se ranime, et vite le voilà sur le terrain où il excelle et où nous le préférons aussi, fussent les entrailles de l'auteur en être blessées. Le lecteur ne perdra rien à connaître un de ces morceaux que nous avons choisis :

LE SOLDAT SUISSE.

Vaillants soldats, sous les drapeaux

La Suisse nous appelle ;

Volons à des combats nouveaux

Nous montrer dignes d'elle.

Sur nos monts et dans nos hameaux

La liberté chancelle.

Au champ le tambour bat ,

Marchons ! vite au combat !

Si l'un de nous succombe ,

Oh ! trêve de douleurs !

La patrie à sa tombe

Accordera des pleurs !

La liberté ! mais nous n'avons

Point d'autre souveraine ;

Elle est l'orgueil de nos vallons ,

Et l'âme de la plaine ;

Sur nos Alpes nous te voulons ,

O pure et blanche Reine !

Au champ , etc....

La liberté , les rois jaloux
 A l'envie la menacent.
 Sous ce drapeau rangeons-nous tous :
 Que nos bras forts l'enlacent !
 Unis , la victoire est à nous ;
 Nos foudres les écrasent...
 Au champ , etc....

Femmes , apaisez vos sanglots ,
 Et portez-nous envie :
 Il n'est ilotes ni bourreaux
 Pour la Suisse asservie !
 Nous reviendrons ; mais en héros ,
 Et libres pour la vie !....
 Au champ , etc....

La grande année 1848 fait aussi époque dans la vie poétique de M. Kohler, et elle a produit chez lui tout un cycle politique. *Suisse et Italie, France et Italie* sont de l'histoire déjà, et la dernière pièce peut à bon droit être taxée de prophétique; j'en détache ces strophes :

France ! O France , riche de gloire ,
 Laissez-tu périr la mémoire
 De ta mère en fraternité ?
 L'Italie en pleurs te réclame ;
 Déploie au ciel ton oriflamme ,
 Arc-en-ciel de la liberté.

Et tes bannières glorieuses ,
 Au bruit des fanfares joyeuses ,
 En leur essor prompt et hardi ,
 Guideront tes soldats fidèles
 Droit , dans ces plaines immortelles ,
 Où brillent Marengo , Lodi.

Et nous verrons alors si l'Autriche si fière
 Ne reconnaîtra point, à son allure altière ,
 Les étendards vieillis à la chasse des rois.
 Viennent cent Radetzky nous montrer leur prudence ;
 La France , en se jouant , vaincra leur résistance ,
 Et l'Italie en paix se donnera des lois....

Et toutes plaintes étouffées ,
Les nations à tes trophées
Mèleront des chants éclatants ;
Car alors tu seras la France ,
Belle de gloire et d'espérance ,
République des anciens temps.

M. Kohler n'est pas homme à désavouer aujourd'hui une seule de ces paroles , et ses *Lettres suisses* , que nous avons lues avec tant d'intérêt dans le *Messenger de Paris* de cette année , donne la mesure des vœux qu'il fait toujours pour l'Italie.

Le droit d'asile complète la pensée exprimée dans le *Si j'étais petit oiseau* , et renferme de tristes pressentiments ; enfin la révolution de *Neuchâtel* est une Iliade dont la paix , qui a donné à la Suisse un nouveau canton , forme le dernier chant.

Nous terminerons en signalant deux sujets qui sont pour le poète comme sa sanction religieuse. Dans le *Christ mourant* inspiré par un tableau de Holbein que possède M. Kohler , on reconnaît le caractère plastique de l'école qui n'a épargné à l'homme-Dieu aucune des horreurs de la mort , qui s'est complue dans des types où d'ineffables douleurs aspiraient à rendre l'idéal de la vie. Par contraste voilà le Christ souriant dans la crèche , et qui sous le doux nom de *Kristkindel* distribue aux enfants des trésors de joie et d'espérance , et plus encore le salut du monde.

Dans sa préface , M. Kohler nous dit que quelques unes de ses poésies ont été calquées , à grand'peine (je le crois bien !) sur des compositions allemandes. L'auteur est trop modeste ; pour nous ses poésies ont tout le mérite de l'originalité , et si les *poésies jurassiennes* qu'il annonçait ont paru , elles n'ajouteraient rien aux sentiments de sympathie que nous a inspirés ce poète si pieux , si dévoué. Nous allions oublier que le volume des *Alperoses* est dédié à son père , à sa mère , à son enfant. — Tout l'homme est dans ce souvenir.

ED. BAVELAËR.

LES CALENDRIERS DE L'ANCIENNE ÉGLISE CHRÉTIENNE.

Depuis longtemps on a reconnu l'importance des anciens calendriers chrétiens (*Kalendaria*) pour l'histoire de l'Eglise et du culte. Ces documents, soigneusement étudiés, peuvent jeter une vive lumière, non-seulement sur l'origine de quelques usages liturgiques, mais aussi sur le caractère particulier de certaines époques. En outre ils nous font comprendre comment les générations postérieures, en y trouvant des noms dont les contemporains avaient conservé la mémoire, mais sur lesquels toutes les données historiques s'étaient perdues, ont pu créer des traditions plus tard acceptées comme autant de récits de faits réels. Un petit nombre seulement de ces calendriers ont été publiés; beaucoup n'en existent qu'en manuscrit, dans les bibliothèques de l'Italie, de la France, de l'Angleterre, de la Suisse. Jusqu'à ce qu'on en ait un jour une collection complète, nous croyons devoir appeler l'attention de nos lecteurs sur les travaux entrepris sur les calendriers par M. le professeur Piper, de Berlin, connu déjà par ses remarquables ouvrages sur l'archéologie et le symbolisme chrétien du moyen-âge. M. Piper a publié une série de dissertations, insérées dans l'almanach officiel de Berlin (*Preussischer Staatskalender*, 1855 et 1857), et contenant les résultats de recherches faites dans les principales bibliothèques de l'Europe. Nous nous bornerons à donner ici un aperçu succinct de ces résultats, destiné à faire ressortir l'importance qui s'attache à des études, que quelques personnes pourraient être tentées d'envisager comme une simple affaire de curiosité ou d'érudition stérile.

Le calendrier chrétien actuel, qui outre les fêtes et un catalogue de saints, donne aussi des indications chronologiques et astronomiques, a sous ce double rapport une double origine. D'une part, il dérive d'une coutume des chrétiens des premiers temps, d'autre part

il se rattache à des usages de l'antiquité classique, adoptés de bonne heure par l'Eglise. Dès le second siècle, les chrétiens s'habituerent, dans un sentiment légitime de vénération et de reconnaissance, à fêter annuellement l'anniversaire des martyrs et d'autres membres éminents de la communauté. Pour en conserver les dates, on en dressa des listes, qui sont devenues la base des calendriers postérieurs. Chaque ville paraît avoir eu son catalogue particulier, ne contenant d'abord que les noms vénérés dans la localité; ce ne fut que plus tard, vers le quatrième siècle, que ça et là on inscrivit aussi dans ces listes locales les noms de martyrs ou de saints étrangers. Par suite de la prépondérance acquise en Occident par l'Eglise romaine, le calendrier romain se répandit au loin; néanmoins chaque pays, parfois même certains diocèses, gardèrent leurs saints propres, dont beaucoup ne se rencontrent pas dans le martyrologe de Rome.

Quant à la forme, on l'emprunta aux calendriers de l'antiquité païenne; les Grecs et les Romains en avaient plusieurs, donnant les fêtes des dieux, et accompagnés de notices astronomiques et météorologiques dans l'intérêt de la navigation et de l'agriculture; dans ceux des Romains on trouve aussi les anniversaires de certains faits et événements remarquables. Parmi ceux de l'Empire, il en est qui présentent un intérêt particulier; ce sont celui de Rome de 354, celui de Capoue de 387, et celui de 448. Bien que postérieurs tous les trois à l'établissement du christianisme comme religion officielle, ils révèlent, mieux peut-être que d'autres documents plus connus, la persistance des mœurs païennes en Italie et la nécessité où se trouvaient les empereurs de ménager les populations qui n'étaient pas encore converties à la nouvelle foi. Dans ceux de 345 et de 387 les noms des divinités ne paraissent plus, mais leurs fêtes sont conservées comme fêtes civiles, et rien de spécialement chrétien ne s'y remarque encore; celui de 448 est le premier où, à côté des fêtes nationales romaines, on ait inscrit quelques solennités chrétiennes et six anniversaires de martyrs.

Les plus anciens calendriers chrétiens proprement dits, faits exclusivement pour l'usage ecclésiastique, sont celui de Rome, également de 354, celui de Carthage de la fin du cinquième siècle, et celui des Goths, probablement de l'époque d'Ulphilas (seconde moitié du quatrième siècle); de ces deux derniers il n'existe que des fragments. Le calendrier de 354 est le premier document qui mentionne en Occident

le jour de Noël ; c'est la seule fête non mobile de Jésus-Christ qui y paraisse ; les autres anniversaires sont consacrés à des martyrs , au nombre de 24 ; outre Pierre et Paul et trois saints africains , ce ne sont que des martyrs de Rome. Du fragment du calendrier de Carthage on peut conclure que le nombre des anniversaires était déjà plus considérable , et qu'en Afrique on avait aussi commencé à célébrer, outre la mémoire des nationaux , celle de quelques étrangers , de l'Italie , de l'Espagne , de l'Asie mineure. Il en est de même du calendrier des Goths.

A ces calendriers se joint celui de l'Eglise anglo-saxonne , le plus ancien , après celui des Goths , provenant d'un peuple d'origine germanique. Il s'est formé à partir de la fin du sixième siècle , sur la base de celui de Rome , auquel se mêlèrent peu à peu des éléments indigènes. En Angleterre le culte des saints nationaux a pris naissance tantôt dans les couvents , tantôt il a été ordonné par des synodes ou par des lois émanées de l'autorité royale , tantôt enfin il a été introduit par des papes. Les détails que donne M. Piper sur ce développement successif du calendrier anglo-saxon jusqu'au onzième siècle , en partie d'après des sources jusqu'ici inédites , sont extrêmement instructifs ; ils ajoutent des données nouvelles à ce que l'on sait sur l'histoire intérieure de cette Eglise si remarquable. Le travail de l'auteur sur les calendriers de l'Eglise gauloise et franque , notamment sur celui de Charlemagne et sur le tableau du cycle pascal qui y est joint , n'est pas moins important ; M. Piper a publié pour la première fois ces deux dernières pièces d'après le manuscrit original conservé à la Bibliothèque impériale de Paris (*Karls des Grossen Kalendarium und Ostertafel* , Berlin 1858) ; dans la dissertation dont il les accompagne , il a résolu , avec une sagacité peu commune , plusieurs problèmes chronologiques des plus compliqués. Le calendrier de Charlemagne , rédigé en 781 , donne à la fois les indications relatives à l'année civile et celles qui concernent l'année ecclésiastique. Outre les fêtes de Jésus-Christ et de quelques personnages de l'histoire évangélique (entre autres quatre fêtes de la Vierge , Annonciation , Purification , Nativité et Assomption) , on y rencontre 61 jours consacrés à des saints, la plupart italiens , quelques-uns de l'Asie , de l'Afrique , de l'Espagne , de la Suisse , de la Germanie ; 11 seulement appartiennent à la France. Un fait digne de remarque , c'est que dans ce catalogue ne se trouve encore aucun des saints qu'au neuvième

siècle déjà on vénérail en Alsace, saint Florent, sainte Aurélie, sainte Sophie, sainte Odile.

Toutes ces études ont aussi leur grand intérêt pratique ; elles doivent inspirer le désir d'une révision du calendrier actuel, non pas sans doute sous le rapport astronomique ou chronologique, mais au point de vue de l'histoire. Aujourd'hui, dans chaque almanach la série des jours est accompagnée d'une série de noms de saints ; la date correspondant à chaque nom est le jour, vrai ou présumé, de la mort du personnage dont on veut perpétuer le souvenir. Cette habitude de mettre un nom à côté de chaque jour de l'année, ne date que du quinzième siècle. On a vu combien les calendriers primitifs ont été sobres à cet égard ; pour en combler les lacunes, on a inscrit successivement aux places vides, outre les noms historiques de papes, de princes, de docteurs célèbres, ceux de saints fort inconnus et même tout-à-fait apocryphes. Il convient donc d'entreprendre une critique sérieuse et impartiale de la liste reçue, tant pour replacer beaucoup de noms à leur vraie date, que pour substituer des personnages réels à d'autres qui sont fabuleux ; on sortirait ainsi de la confusion, des erreurs, des divergences introduites dans les calendriers soit par une tradition incertaine, soit par des copistes ignorants ou intéressés. M. Piper a accompli cette tâche pour l'almanach de l'Eglise protestante d'Allemagne ; son exemple a été suivi déjà en Hollande. Il nous semble qu'un savant catholique, se chargeant d'un travail semblable, rendrait un service à son Eglise ; en rappelant au peuple les noms de chrétiens éminents, qui ont réellement existé, on l'engagerait à chercher à les mieux connaître ; il ne verrait plus dans son calendrier une liste aride de noms dont beaucoup ne signifient rien, mais une galerie d'hommes dont la vie est digne d'être étudiée et imitée. Pour une pareille œuvre, les belles études de M. Piper sur les anciens calendriers seraient assurément d'un grand secours.

C. SCHMIDT,

Professeur à la faculté de théologie et au séminaire
protestant de Strasbourg.

LA LIGNE DE DÉMARCATIION

ENTRE LES LANGUES FRANÇAISE ET ALLEMANDE.

Qu'on se figure une ligne décrivant des angles et des courbes plus ou moins prononcés, commençant à 51° de latitude et $1^{\circ}, 46'$ de longitude Est, et se terminant à $45^{\circ}, 33', 20''$ de latitude et $5^{\circ}, 30'$ de longitude, et l'on aura à peu de chose près la limite qui sépare l'une de l'autre les langues française et allemande. Cette limite, qui se dirige du N. O. au S. E. sur une étendue d'environ 250 lieues, de 25 au degré, part des environs de Calais, traverse la haute Veen et se prolonge jusqu'aux Vosges; ensuite, après avoir cotoyé cette chaîne de montagnes, les collines de Belfort et un rameau oriental du Jura, elle vient aboutir aux lacs de Bienne et de Neuchâtel, pour franchir de là les Alpes bernoises, la vallée du Rhône et les flancs du Mont Rosa. Elle suit assez généralement le faite de montagnes plus ou moins élevées, surtout dans la seconde moitié de son parcours; mais dans son autre moitié, les hauteurs, le long desquelles elle se dirige, ne sont pour la plupart que des collines ou de simples dos de pays. De Calais jusqu'à la Veen, elle ne s'élève nulle part à plus de 162 mètres au-dessus du niveau de la mer, et de là jusqu'aux Vosges, ainsi que de l'extrémité méridionale de cette chaîne de montagnes jusqu'au Jura, à plus de 325 mètres; mais sur la Veen elle-même et dans la vallée du Rhône, sa hauteur est de 650 mètres, dans les Vosges, de 650 à 1300 mètres, dans le Jura, de 1300 mètres, aux Alpes bernoises, de 2600 mètres, et, près du Mont Rosa, de 2600 à 4200 mètres.

Toutefois, il est assez rare que sur ces différentes hauteurs, prises absolument, la ligne que nous venons de tracer coïncide exactement avec les lignes de partage des eaux; presque partout ailleurs que sur les Alpes bernoises, où elle traverse la région des neiges éternelles, ce sont les rapports de ces mêmes hauteurs avec les cours d'eau voi-

sins et la configuration même des montagnes, qui déterminent la plus ou moins grande extension de l'un ou de l'autre idiome. C'est ainsi qu'entre l'Escaut et la Meuse, sur une étendue de 33 lieues environ, l'allemand s'arrête non pas seulement à la ligne de partage des eaux, mais encore partout où les hauteurs, qui séparent les bassins de ces deux fleuves, s'abaissent, au second plan de leur élévation, d'une manière nette et tranchée vers la plaine basse du bassin de l'Escaut. D'un autre côté, la pente escarpée, bien que peu élevée, des collines qui bornent au N. O. la partie supérieure du bassin de la Lys sur une étendue d'à peu près 14 lieues, constitue une espèce de barrière que notre langue n'a pu encore dépasser entièrement, de manière à y devenir l'idiome dominant, quoique ces contrées soient depuis longtemps incorporées à la France. Il est à remarquer, en outre, que depuis la Meuse, au-dessous de Liège, jusqu'à Arlon, sur une étendue de 30 lieues, la limite des langues, suivant de fort près la cime principale de la haute Veen, dévie quelque peu à l'Ouest de la ligne de partage des eaux, à l'endroit où les montagnes s'abaissent vers la Meuse par une pente trois fois et même quatre fois plus escarpée que celle des montagnes voisines du Rhin et de la Moselle; tandis que, dans la partie Sud de l'espace que nous venons d'indiquer, et où la ligne de partage, qui sépare le bassin de la Meuse de celui de la Moselle, forme une espèce de crête assez élevée, presque également distante des lits de ces deux fleuves, on remarque presque partout une coïncidence frappante entre cette même ligne et la limite des langues. Cette dernière, arrivée au point culminant du bassin de l'Alzette (près d'Esch), où elle commence à incliner vers le Sud-Est, parcourt un plateau large et dégarni de toutes barrières naturelles; cependant, après avoir franchi cette distance de 8 à 10 lieues, elle suit jusqu'aux Vosges, c'est-à-dire sur une étendue de 23 lieues environ, des hauteurs qui déversent leurs eaux, d'un côté dans la Moselle, de l'autre dans la Saar, et qui forment comme un rempart naturel, que le français n'a pu encore franchir que vers le cours méridional de la Nièd, à l'endroit où cette rivière se rapproche, à la distance d'une lieue et en faisant un angle aigu, de la vallée principale de la Moselle, et où la montagne peu élevée qui sépare les deux cours d'eau n'oppose qu'un bien faible obstacle à l'attraction puissante exercée par la grande artère de la Lorraine. Du reste, les vallées formées par les différents cours d'eau sont pour la plupart taillées tellement à pic dans le terrain calcaire, parti-

culier à ces contrées, que là où elles offrent une moindre largeur, ce qui a lieu principalement dans la partie supérieure de la vallée de la Moselle, les deux langues doivent nécessairement se maintenir assez strictement dans leurs positions respectives. Cette séparation devient encore plus tranchée au point où commencent les cimes escarpées des Vosges méridionales, de sorte que, sur une étendue de 25 lieues environ, ce n'est que par les trois enfoncements ou ouvertures, qui ont livré passage aux routes de Schlestadt et de Colmar, que notre langue est parvenue à prendre possession de la partie supérieure du revers oriental de cette chaîne de montagnes. Plus au Sud, les hauteurs, à la vérité peu considérables, qui relient les Vosges au Jura et séparent le bassin du Rhin de celui du Rhône, forment également, quoique coupées par un canal, une barrière que l'une et l'autre langues ont dû respecter jusqu'ici.

Cette coïncidence des deux lignes ou limites cesse momentanément depuis le mont Courcellon (Rottenberg), où la vallée de la Birse se rétrécit de nouveau non loin de Delémont, jusqu'au Passwang, qui sépare le bassin de la Birse de celui de l'Aar. La limite des langues, après s'être confondue de nouveau avec la ligne des eaux jusqu'au Bettlachstock, suit ensuite, jusqu'au mont Chasseral (Gestlerberg), le côté occidental du Jura oriental, de telle sorte qu'on parle allemand sur les cimes du Spitzberg, de l'Ittenberg et du Stahlberg, et français dans la vallée; ensuite elle aboutit, non loin de Douanne (Twan), sur le lac de Bienne, dont elle côtoie d'abord la rive occidentale jusqu'à l'embouchure de la Thielle, puis le Jolimont, le Campeln et le grand Moor, laissant à sa gauche le cours de l'Aar, et à sa droite les lacs de Bienne, de Neufchâtel et de Morat. Après avoir traversé quelques petites vallées, puis une plus grande, celle de la Sarine (Saan), elle quitte celle-ci un peu au-dessus de Fribourg, rejetant ainsi du côté allemand, par suite de ce brusque écartement, la vallée formée par l'Aergernbach, affluent oriental de la Sarine, la partie supérieure du bassin formé par cette dernière rivière, et sur le revers septentrional des Alpes bernoises, la gorge supérieure de la vallée de la Jaun, encaissée entre des montagnes de 1600 à 2300 mètres d'élévation. Nous la retrouvons ensuite à l'endroit où la Sarine s'est frayé un passage vers l'Ouest, près du bourg de Gessenay (Sanem) entre la Dorflûhe et le Rittmal, qui ont l'un et l'autre une hauteur d'à-peu-près 2100 mètres, et, à partir des Diablerets, dont la hauteur est de 3250 mètres

jusqu'au Wildstrubel, moins élevé, elle se confond avec les cîmes glacées des Alpes bernoises. Plus loin, dans la vallée du Rhône, l'allemand cesse tout-à-coup à Pfym, près de Louèche, à l'endroit où le mont Caquelle s'élève à une hauteur de 2600 mètres; enfin, elle se confond avec la ligne des cîmes alpines, depuis cette dernière montagne jusqu'au mont Rosa, sauf toutefois que la langue allemande est encore parlée au Sud de cette barrière presque infranchissable, dans la vallée de la Lys (Lesa), jusque dans les environs de Fontaine-Moré (Mora).

Les points extrêmes où la langue allemande cesse sont les suivants ⁽¹⁾ :

1. Dans le département du Nord:

Gravelines, St. Georges, St. Folquin, Bourbourg, Sainte-Marie-Kerque, St. Pierre-Brouck, Holque, Walten, Buysseure, faubourg de Saint-Omer, Waardleeques, Lynde, Strazeele, Bailleul, Crebbe.

2. En Belgique :

Entre la frontière de France et l'Escaut : Neuve-Eglise (Nyekerke), Werwick, Menin, Bousbecques, Roncq ⁽²⁾, Mouseron, Cocyghem, Avelghem ;

Entre l'Escaut et la Dender : Ruyen, Bergues, Nederbrackel, Paricke, Flobecq, Wodecq, Ogy, Acrenn ;

Entre la Dender et la Senne : Grammont, Hérinnes, Enghien, Howes, Stenkerque, Lembecq, Hal ;

Entre la Senne et la Dyle : Alsemberg, la Hulpe, Bierges, Wawre ;

Entre la Dyle et la Meuse : Grez, Hougaerde, Op-Heylissem, Neer-Heylissem, Neerwinden, Landen, Welm, Horpmæl, Glons ;

Entre la Meuse et la Wesdre : Visé, Daelhem, Berneau, Hombourg ;

Entre Aix-la-Chapelle et le Luxembourg ⁽³⁾ : Limbourg, Eupem, Imgenbrouch, Montjoie, Kalterherbergen, Weismes, Saint-Vith, Braunlof, Bochholz, Limerlé, Hachiville.

3. Dans le Luxembourg :

Clervaux, Troynes, Grummelscheid, Tarchamps, Esch-sur-Sure,

(¹) Pour les pays étrangers à la France je me suis abstenu de nommer toutes les localités ; mes renseignements n'étaient pas assez précis à cet égard.

(²) Ces deux localités appartiennent à la France (Nord).

(³) Tantôt en-deça, tantôt au-delà de la frontière qui sépare la Belgique de la Prusse rhénane.

Rede , Martelange , Hostaert , Luschert , Frelange , Arlon , Villers , Meix-la-Tiche , Bertrange , Aubange , Rollingen , Haut-Charaze , Bas-Charaze , Pollingen , Sanem , Moudrecange , Solœuvre , Esch-sur-l'Alzette ;

4. Dans le département de la Moselle :

Redange , Volmerange , Ottange , Escherange , Entringe , Oeu-trange , Angevilliers , Algrange , Nilvange , Marspich , Erzange , Florange , Schremange , Remlange , Fameck , Budange , Uckange , Haute-Guenange , Basse-Guenange , Charaze , Luttange , Piblang , Dröny , Hestroff , Megange , Gomelange , Guinkirchen , Hinckange , Brecklange , Roupeldange , Northen , Condé , Boulay , Volmerange , Helstroff , Morange , Zimming , Fouligny , Fétrange , Guinglange , Elvange , Créhange , Faulquemont . Wahl-lès-Faulquemont , Adelange , Bistross , Eincheville , Berig , Estross , Gros-Tenquin , la Vallange .

5. Dans le département de la Meurthe :

Rœrange , Rodalbe , Benestroff , Mont-Didier (Habit) , Recklange , Bourg , Atross , Torcheville , Givrecourt , Bassing , Guebling , Lostross , Loudrefing , Mittersheim , Fénestrange , Romelfing , Berthelming , Gosselming , Dolving , Stock , Langatte , Kerprich-aux-Bois , Sarrebouurg , Bebing , Heming , Gondrexange , Landrange , Aspach , Lorraine , Traquelfing , Hattigny , Niederhof , Abreschwiller , Wasperville .

6. Dans le département des Vosges :

Wische , Berembach , Schirmeck , Rothau , Wildersbach .

7. Dans le département du Bas-Rhin :

Breitenbach , Meissengott , Steige , Triembach , Bassembourg , Breitenau , Dieffenbach , Neufbois , Châtenois , Kintzheim (près Schlestadt) , Orschwiller .

8. Dans le département du Haut-Rhin :

Roderen , Thannenkirch , Neudörfel , Ribeauvillé , Riquewihr , Alspach , Kayserberg , Geisberg , Sultzereu , Mühlbach , Metzeral , Emmern , Sondernach , Rotenrach , Wildenstein , Krüth , Oderen , Urbay , Storckensohn , Mollau , Rimbach , Seeven , Dolleren , Kirchberg , Niederbrück , Massevaux , Lauw , Mortzweiler , Soppe-le-Haut , Soppe-le-Bas , Bretten , Sterneuberg , Guevenatten , Traubach-le-Haut , Traubach-le-Bas , Elbach , Retzweiler , Dannemarie , Manspach , Altenach , Mertzen , Strueth , Hindlingen , Friessen , Ueberstrass , Bisel ,

Niederlarg , Pfetterhausen , Ferrette (Pfirt) , Winckel , Oberlarg , Levoncourt , Lucelle.

9. En Suisse :

Canton de Berne : Bourrignon , Pleigne , les Rangiers , Modevelier , Mettemberg , Liesberg.

Canton de Soleure : Barschwyl , Erschwyl , Guldenthal , Matzendorf , Welschenrohr , Gänsbrunnen , Oberdorf , Bettlach , Grenchen , Lengnau.

Canton de Berne : Pieterlen , Botzingen , Diesse , Nodz , Gleresse , Liegerz , Erlach (Cerlier) , Mullen . Tschug , Entscherz , Gampeln , Sugy.

Canton de Fribourg : Kerzers , Ried , Morat , Gurmels , Laupen (bernois) , Nieder-Boesingen , Ober-Boesingen , Fribourg , Bürglen , Giffers.

Canton de Berne : Schœnried , Saanen , Gestad , Matten , Gsteig , Grund , Boden (près de la source de la Sarine) ; les châlets situés sur le revers septentrional des Alpes bernoises , depuis Boden jusqu'au Wildstrubel.

Canton du Valais : Bains de Louèche , Albinen , Inden , Varen , Salgesch , Louèche , Pfym , Turtmann , Nieder-Ems , Ober-Ems , Ergisch , Gruben , Plumatt , Tesch , Matten.

10. Dans le Piémont (revers méridional du Mont Rosa , vallée supérieure de la Lys (Lesa) :

S^t Peters , S. Giacomo , Trinita , Issima.

La ligne-frontière oppose aux envahissements de l'une ou de l'autre langue des barrières tantôt fortes et solides , tantôt presque nulles ou peu importantes. Viennent d'abord , en première ligne , celles des Alpes bernoises sur une étendue de 7 à 8 lieues , puis celles qui s'étendent depuis le Mont Rosa , à travers la vallée du Rhône , jusque dans les environs de Fribourg , et celles du Jura , des Vosges méridionales , de la Veen , en tout 50 lieues environ. La ligne nous apparaît au contraire beaucoup moins fortifiée dans les Vosges septentrionales , dans la Lorraine , entre Arlon et Sarrebourg , en Alsace , entre les Vosges et le Jura , et en Belgique entre l'Escaut et la mer ; elle est presque entièrement nue et dégarnie entre la Lys et l'Escaut , dans les environs de Metz et dans les contrées voisines de la Birse et de l'Aar. Or , si nous comparons les différents tronçons que la nature a pris soin de munir de barrières solides avec ceux qu'elle semble ,

au contraire, avoir négligés sous ce rapport, nous trouvons pour ces derniers une longueur d'environ 174 lieues, et pour les autres 80 seulement. C'est là, il faut en convenir, une proportion fort peu rassurante pour la langue allemande, s'il est bien avéré toutefois qu'elle ait besoin du secours de la nature extérieure pour se maintenir dans les pays-frontières qu'elle occupe encore aujourd'hui. Hâtons-nous cependant d'ajouter que, bien que ce secours lui fasse défaut sur les deux tiers environ du parcours que nous venons d'indiquer, elle ne paraît courir des dangers sérieux que dans les lieux qui appartiennent à la France. Ici, en effet, tout semble devoir favoriser les progrès de notre langue : le contact de chaque jour avec des populations qui ne parlent, ni ne comprennent l'idiome allemand, l'influence toute puissante de l'esprit national, la prépondérance des intérêts agricoles et industriels, les mariages, les garnisons, les autorités et surtout l'organisation actuelle de l'instruction primaire. La conquête s'achèvera, on ne saurait en douter, d'abord dans la Haute-Lorraine, puis tôt ou tard en Alsace, principalement dans les grands centres de population de cette province, que la France regarde à juste titre comme un des plus beaux fleurons de sa couronne.

Nous savons d'ailleurs que déjà sur plusieurs points, non pas seulement en France, mais encore en Belgique et en France, l'allemand a disparu entièrement devant l'idiome rival. Ces empiètements n'ont pu encore, il est vrai, être mis en-dehors de toute contestation, car les recherches auxquelles on s'est livré jusqu'à ce jour, ont été plus ou moins incomplètes ; cependant plusieurs indices, qui ne laissent pas que d'avoir leur importance, semblent nous autoriser à les considérer comme des faits presque irrécusables, et parmi ces indices nous mentionnerons plus particulièrement les cheveux blonds et la stature élevée et robuste des habitants de quelques districts du Nord, ainsi qu'un assez grand nombre de groupes de villages, dont les noms, à cause de leurs terminaisons, trahissent évidemment une origine germanique.

Les contrées les plus importantes, où l'allemand était autrefois usité, sont, sauf erreur, les suivantes :

1. La *Flandre de Morinie*, arrosée par la Lys, dans son cours supérieur, et présentant une surface d'environ cent lieues carrées. Là, les villes de Calais, d'Ardres, de Saint-Omer, d'Aire sont entourées d'une ceinture de villages, dont un très-petit nombre seulement

portent des noms français ; nous croyons même qu'il doit y avoir eu autrefois çà et là jusqu'à Etaples (Stappel) plusieurs points isolés , où l'allemand était l'idiome parlé.

2. La *Flandre du Hennegau* ou le Brabant oriental , située en grande partie dans le bassin supérieur de l'Escaut , là où la Henne , venant de l'Est , mêle ses eaux à celles de ce fleuve , et où le sol plus bas et plus marécageux a facilité l'établissement de nombreux canaux. Les lieux que l'on rencontre sur cette frontière portent , il est vrai , pour la plupart , des noms français ; cependant on en trouve plusieurs qui sont évidemment d'origine allemande , mais ils ont subi de tels changements qu'on serait en droit de douter de cette origine , si les membres vigoureux , les yeux bleus et les cheveux blonds que l'on rencontre chez les habitants d'un grand nombre de villages ne paraissaient attester le contraire. (1) La terminaison *ingen* qui revient si fréquemment dans les noms allemands , a été changée tantôt en *aing*, *oing*, *ing* : Warcoing , Antoing , Fourcoing , Cantaing , Hodaing , etc. ; tantôt en *innes* : Havinnes , Eclusionnes , Herinnes , etc. ; tantôt encore en *ain* ou *in* , et il est bon de remarquer qu'on s'est écarté de plus en plus de l'orthographe et de la prononciation allemandes , à mesure qu'on s'éloignait davantage de la limite actuelle des langues. De plus , il est rare que le radical placé devant ces terminaisons ne permette pas aux personnes qui sont quelque peu familiarisées avec les noms usités au moyen-âge d'y retrouver une étymologie germanique , tandis qu'il n'y a presque jamais lieu d'y chercher bien sérieusement une racine gallo-romaine.

On y rencontre , en outre , certains noms qui , par leur forme , trahissent également une origine étrangère. Ces noms peuvent être considérés ou bien comme provenant de noms de personnes : Hunolficourt , Baudricourt , Liétard , et destinés peut-être uniquement à rappeler le souvenir de quelque seigneur allemand d'un lieu qui a fort bien pu être d'origine française , ou bien comme devant indiquer soit la situation , soit la fondation de l'endroit lui-même : Ostreville , Seebourg , Estaimbourg , Marcoing , Marchienne , Marville , Marche , Marquion , etc.

Nous remarquerons , en passant , que les altérations de noms que nous venons de signaler , sont beaucoup plus fréquentes et plus mar-

(1) ROUGEMONT , *Géographie de l'homme* , Flandre et Artois.

quées dans le bassin de l'Escaut , où la limite des langues est presque entièrement dépourvue de défenses naturelles , et où des canaux et des chemins de fer sont même parvenus à franchir la ligne de partage des eaux qui sépare les bassins de l'Escaut et de la Seine. Il ne faut donc pas s'étonner que l'un des deux idiomes ait réussi à empiéter sur le domaine de l'autre , et que dans la lutte qui s'est engagée la victoire soit restée au nôtre , que favorisaient et appuyaient tout particulièrement la grande proximité de Paris et de puissants intérêts commerciaux et politiques.

3. *Les environs de Metz.* Le pays dont il est ici question paraît s'être étendu depuis la limite actuelle des deux langues , au Sud jusqu'à Pont-à-Mousson (Müssenbrück) , et à l'Ouest jusqu'aux monts qui ferment à gauche la vallée proprement dite de la Moselle. A côté des noms , dont l'origine germanique est incontestable , nous en trouvons çà et là d'autres chez lesquels cette origine est beaucoup moins certaine ; cependant les uns et les autres s'entrecroisent de telle sorte qu'il nous est permis d'admettre également pour ces derniers une provenance allemande , remontant toutefois à une époque antérieure. D'ailleurs , aux extrémités de cette même région qui nous occupe , nous rencontrons quelques lieux , dont les noms semblent constater l'existence de deux nationalités opposées : Fichemont, Audun-le-Fiche, en face d'Audun-le-Roman. Il y a plus : dans les contrées elles-mêmes , que nous regardons comme ayant été autrefois allemandes , on parle un français très-correct , tandis que ce n'est que plus à l'Ouest et au Sud que commence le véritable patois de Lorraine , avec son article *li* , et ses nombreuses expressions , prises , on le sait , dans une acception toute spéciale (par exemple *causer* dans le sens de *parler* , etc.). Cette métamorphose doit , du reste , s'être accomplie de très-bonne heure , peut-être déjà au 15^e siècle , ainsi que paraissent le prouver quelques inscriptions funéraires de la cathédrale de Metz , concernant des seigneurs de villages portant des noms allemands : *Ci gist li siour de Herserange* , etc.

Il importe de remarquer , en passant , que la terminaison *ingen* est encore aujourd'hui la plus fréquente dans les noms des lieux où l'on parle encore allemand , et qu'elle se retrouve dans ceux terminés en *ange* et *igny* (1) : Habondange , Fouligny , etc. , ainsi que dans beau-

(1) *Ingen* s'est changé en *ange* dans les noms de traduction plus récente , et en *igny* , dans d'autres dont la traduction remonte à une époque antérieure.

coup d'autres où des altérations successives l'ont rendue presque méconnaissable. Condé (Kontingen, Kontchen), Bannay (Besingen?), Boulay (Bollingen, Bollchen), Lorquin (Loringen, Lörrchen), Gros-Tenquin (Gross-Tentingen, Tentgen), Longeville (Lullingen?), Habergy (Haberdingen), etc. Ajoutons qu'il n'est pas rare de rencontrer des localités qui portent deux noms à la fois : Balincourt (Bertingen), St-Martin (Marsberg), Mexi (Maxich), Villers-la-Montagne (Bergweilern), Vinspry (Weinsberg), Givre-court (Hampad), Montdidier (Hobot), etc.

4. Le *Jura bernois*. Il y a encore dans les vallées de la Birse et de la Sorne, au Sud de la ville de Bâle, bon nombre d'endroits, où l'allemand fut sans doute parlé autrefois. La plupart portent deux noms, et il en est plusieurs dont le nom français n'est que la traduction plus ou moins imparfaite du mot français : ainsi, pour ne citer que ce seul exemple, Undervelier pour Untersweiler. Et même les noms de rivières, qui offrent le moyen le plus sûr d'apprécier le degré d'ancienneté et même le caractère primitif des populations, dénotent une origine allemande : Lûsel (Lützel), Birse (comp. Breusch, de *brausen*), Sorne ou Sarne (comp. Saar, Sauer, Saan, signifiant *dévastatrice*, angl. *sore*, allem. *ver-sehren*), etc. D'ailleurs, on parle encore allemand sur la rive occidentale du lac de Bienne, et même sur le revers occidental du Spitzberg et du Chasseral (Gestler).

5. La *région bourguignonne* ⁽¹⁾, c'est-à-dire le pays situé entre les lacs de Neuchâtel et de Genève, et appartenant encore au bassin du Rhin. La langue allemande paraît s'être avancée à l'Ouest, dans la vallée du lac de Joux, jusqu'à la Fontaine dite des Allemands ; en effet, à l'Est de ce point extrême on rencontre dans les pays de Vaud et de Gex, un assez grand nombre de lieux qui portent encore des noms allemands, à côté de leurs noms français qui ne sont au fond que des altérations des premiers : Peterlingen (Payerne), Lobsingen (Lucens), Wippingen (Wuippens), etc., d'autres, qui n'ont qu'un

(¹) Cette dénomination paraît lui convenir autant à cause du passé historique de ce petit pays si intéressant à plus d'un titre, qu'à cause du patois germano-bourguignon qu'on parle encore aujourd'hui sur l'étroite lisière qui s'étend depuis le flanc méridional du Mont Rosa jusqu'au Jura, et qui sépare de la Suisse allemande les pays de langue française.

nom français provenant d'altérations successives du nom primitif (1), d'autres encore , qui portent un nom tout-à-fait allemand : Seedorf, Ostende, etc. , d'autres enfin, dont le nom français n'a aucune analogie avec le nom allemand : Avenches (Wifflisburg), Pont-la-Ville (Bonendorf), etc.

Nous pourrions, au besoin, citer encore deux autres régions, moins importantes quant à leur étendue, où l'idiome allemand paraît avoir également succombé : la *région alsacienne*, dans les Vosges, et le pays de Condrotz, entre la Meuse et les Ardennes. Dans la première, qui comprend surtout les vallées de la Lièpvre et de la Weiss, où les manufactures attirent un grand nombre d'ouvriers allemands, et dont la limite extrême à l'Ouest est le village appelé *les Tiches*, sur la Meurthe, nous trouvons, à côté d'un nombre assez considérables de lieux, qui ne portent que des noms allemands : Wiesembach, Rombach, Eckirch (Echery), etc. , d'autres non moins nombreux, dont les noms ont subi, selon toute vraisemblance, les altérations indiquées plus haut, et qui proviennent du mélange de l'allemand d'Alsace avec le patois de Lorraine, d'autres encore, dont les noms finissent en goutte (gut). Dans la seconde région, qui fut la patrie des vaillantes populations exterminées par César (*Bell. Gall.* iv), il y a un grand nombre de lieux dont les noms, finissant le plus souvent en *hamm*, trahissent évidemment une origine germanique.

Mais ici la certitude nous échappe, et nous ne pouvons nous appuyer que sur des conjectures plus ou moins obscures et hasardées.

En présence de tous ces envahissements accomplis par notre langue dans le passé et dans le présent, nous nous demandons si les Vosges et le Rhin préserveront longtemps encore l'Alsace, comme ils l'ont fait pendant près de deux siècles, et si cette province ne se trouve pas à la veille d'une de ces transformations complètes, qui, à cause des graves intérêts qu'elles mettent en jeu, sont de nature à compromettre le caractère et les traditions des populations qui en sont l'objet. C'est là une question de la plus haute gravité, et qu'à l'heure qu'il est il n'appartient à personne de résoudre d'une manière catégorique.

(1) C'est ainsi que ceux terminés en *ingen* ont changé cette terminaison en *ans* ou en *ens*, soit à la suite de la traduction latine *ensis*, soit parce qu'on a substitué la forme du pluriel à celle du singulier après la disparition du *g* et l'adoucissement de l'*i* en *a* ou en *e*.

Toutefois, en voyant le peu de cas que les nouvelles générations semblent faire de la langue que leurs pères ont parlée et parlent encore, et d'une littérature si remarquable à plus d'un titre, qui les a charmés si longtemps, nous ne pouvons nous défendre de certaines appréhensions, non point pour ce qui concerne les progrès de notre langue au sein d'une population éminemment française par le cœur, car ces progrès sont devenus nécessaires, et ils répondent à des besoins fort légitimes, mais pour ce qui concerne le respect des traditions et l'étude approfondie d'une des langues les plus importantes de l'Europe civilisée. L'Alsace, assise sur le Rhin, est en quelque sorte le trait d'union qui doit relier deux peuples faits pour s'aimer et s'estimer; elle faillirait donc à sa noble mission, si, méprisant ou dédaignant un instrument aussi puissant que les siècles lui ont légué, elle pouvait jamais oublier que la Providence a fait d'elle une de ces terres privilégiées, destinées de tout temps à propager et à accélérer les courants de civilisation qui rapprochent les peuples et transforment les sociétés.

ED. GOGUEL.

NOTICE HISTORIQUE

SUR LE CHATEAU DE MORIMONT,

DÉPARTEMENT DU HAUT-RHIN.

Suite (*).

SEIGNEURS DE MORIMONT.

On ne connaît pas l'origine des nobles de Morimont ou de Moersberg, et les auteurs diffèrent à ce sujet. Bucelin nomme un Balthasar; Sperner et autres un Antoine et un Walter qui auraient vécu en 1085. (1). Walch, dans ses manuscrits de Lucelle, désigne un Frédéric, juge à un tournoi donné à Rottenbourg en 942; un Anselme à un tournoi à Constance, en 948; un Michel à Halle, en Saxe, en 1042; un Grégoire, en 1080, avait pour épouse Agathe d'Embs. Jusque-là on ne peut guère ajouter foi à ces indications, mais ce même auteur, arrivé à l'année 1120, cite un Balthasar de Morimont qui avait épousé une comtesse d'Arenberg et ce nom semble se rapporter au même personnage mentionné par Bucelin. Walch nomme encore un André de Morimont en 1179, puis Jean qui assista à des fêtes à Worms en 1209. Il le considère comme étant le même qui, avec sa femme Agnès, fit un don à Lucelle en 1272 et il le regarde comme père de Henri et de Hartmann.

Arrivé à cette époque les chartes nous serviront de guides plus sûrs que des listes douteuses de tournois (2). Ces premiers auteurs, con-

(*) Voir la livraison d'août, page 337.

(1) BUCELIN, *Germ. stenograph.*, p. 156.

(2) SCHOEPLIN, *Alsatia illustrata*, tom. II, p. 610. — URSTISIUS, *Chronique de Bâle*, p. 38.

sultés par Schœpflin, ne disent rien de l'origine des Morimont, mais ce dernier rapporte que ces seigneurs se regardaient eux-mêmes comme issus des comtes de La Roche en Bourgogne. Il puise cette opinion dans la chronique de Bâle de Urstisius et celui-ci dit qu'il croit reconnaître cette haute origine aux armoiries des anciens Moersberg qui sont les mêmes, pour l'écu et le cimier, que celles des comtes de La Roche, à l'exception des émaux. Il les blasonne celles-ci d'or à la croix d'azur, et les autres d'argent à la croix de gueules, et il les avait vues sur les vitraux de Lucelle près des tombeaux des nobles de Morimont, croyant même, qu'à raison de leur rapprochement, ces armoiries pouvaient être celles de deux frères.

Mais les sceaux des nobles de Morimont aux treize et quatorzième siècles nous les représentent à cinq points d'argent, équipollés de quatre de gueules, et pour cimier tantôt une tête en profil coiffée d'un chapeau plat, tantôt un buste de maure avec une espèce de turban. Walch dans ses manuscrits les peint de même.

Au seizième siècle les Morimont écartelèrent leurs armoiries, au premier et au quatrième à cinq points d'argent, équipollés de quatre de gueules, et aux deuxième et troisième d'azur chargées de trois aiglettes, d'or deux et une d'argent. Le cimier conserva à droite le buste de maure, vêtu aux couleurs des anciens Moersberg et à gauche un aileron d'azur chargé de trois aiglettes d'argent posées comme dans l'écu (¹).

La ressemblance des armoiries peut bien servir à reconnaître l'origine de certaines familles, mais au cas particulier le rapport d'Urstisius ne paraît pas suffisant. On doit aussi remarquer qu'il paraît assez singulier que dans les nombreux actes de l'abbaye de Lucelle, durant le douzième siècle, on ne voie figurer aucun membre de la famille de Morimont, tandis que les noms de toute la noblesse de la contrée environnante se trouvent très-fréquemment dans ces actes, soit parmi les bienfaiteurs de ce monastère, soit parmi les témoins. Les écrits de Walch, archiviste de Lucelle au milieu du 18^{me} siècle, ne mentionnent pas les sires de Moersberg parmi les donateurs de l'abbaye, avant la fin du treizième siècle. Mais ce silence ne prouve pas qu'il n'y avait point de seigneurs de Morimont, avant cette époque, puisqu'il y avait un château; il indique seulement au contraire que les actes

(¹) WALCH, *Miscellana Lucel.* — SCHÖEPFLIN, *Alsat. ill.*, tom. II, p. 609.

de ces temps reculés étaient rares et que sans doute ils ne sont pas tous parvenus jusqu'à nous.

(¹) Les documents de Lucelle font cependant mention de la seigneurie de Morimont en 1243, à l'occasion de la confirmation du don d'une forêt à ce monastère par les nobles de Ramstein. La pièce de terre donnée était située entre Winckel, Larg et Pleujouse et elle avait été distraite par héritage, en faveur des Ramstein, hors de la seigneurie de Morimont.

Mais avant de passer à l'analyse des actes, et sans interrompre l'ordre chronologique, on doit rapporter un écrit provenant de Lucelle, dont toutefois on ne peut garantir l'authenticité. Il nous apprend que vers l'année 1228, lorsque les comtes de Ferrette étaient en guerre avec l'évêque de Strasbourg et que toute l'Alsace était dévastée par les gens de guerre, un chef de routiers appelé Arnold et surnommé Warwolf surprit le château de Morimont, le pilla, et emmena Berthe, fille du châtelain de ce lieu. Attaqué dans sa retraite par Rodolphe, comte de Sogren, qui revenait de la Terre-Sainte, il lui échappa, et fut assez heureux au combat de Blodelsheim pour tirer le comte Ulric de Ferrette des mains de Rodolphe et lui livrer celui-ci. Cette action lui valut son pardon pour le pillage de Morimont; mais Berthe devint un nouveau sujet de discorde entre les deux comtes déjà ennemis, parce qu'Ulric s'était emparé des domaines de Rodolphe pendant son voyage en Palestine. En 1233, le comte de Ferrette mit fin à leur différend en assassinant celui de Sogren,

Ce récit se rapproche assez d'autres circonstances relatives à ces deux personnages, et se rapporte à des faits concernant plutôt l'histoire des comtes de Ferrette que celle du sire de Morimont.

(²) Le 20 mars 1357, on voit apparaître un Werner de Moersperg parmi les témoins d'un acte daté de Rheinfeld, en faveur du couvent d'Olsperg; vient ensuite Henri de Moersperg, chevalier, cité comme témoin dans l'acte important du 15 janvier 1271, par lequel Ulric, comte de Ferrette, vendit à l'évêché de Bâle son comté de Ferrette et le reprit en fief. On a déjà dit que le château de Morimont avait été compris dans cette vente.

(³) L'année suivante, 2 juin, Jean Donzel de Moersperg et sa femme

(¹) *Apophysis Lucellensis*, p. 22 et 28. — TROUILLAT, tom. I, p. 563.

(²) TROUILLAT, tom. I, p. 649. — (³) *Ibid.*, tom. II, p. 205.

Agnès, fille de seigneur Henri de Delle, donnèrent à l'abbaye de Lucelle leurs possessions à Heimsprung, et les reprirent à bail de ce monastère pour la cense annuelle de 4 deniers. Les témoins sont le seigneur Henri de Mœrsperg et son fils Hartmann, damoiseau.

Walch a émis l'opinion que cet Henri était fils de Jean et d'Agnès ; mais l'acte précité ne le fait pas supposer : Henri, déjà chevalier, était plutôt le père de Jean. Ce même Henri était arbitre dans un différend entre l'évêque de Bâle et Théobald, comte de Ferrette, en 1281 ⁽¹⁾. Vers cette même époque, 1270, Urstisius et Walch disent qu'une demoiselle Jacote de Mœrsperg avait épousé un noble Dietmann de Zetsonnen.

⁽²⁾ En 1300, Wernier ou Werneur de Mœrsperg, gentilhomme, acheta des nobles de Münchberg toutes leurs possessions à Ottendorf ou Courtavon, en leur laissant le droit de rémérer. Il leur paya 21 marcs et un quart d'once de pur argent au poids de Bâle.

⁽³⁾ Le 7 juillet 1305, Henri de Morimont, fils de feu Hartmann, donna quittance à l'évêque de Bâle d'une somme de 50 marcs d'argent, pour laquelle les dîmes épiscopales d'Hirsingen étaient engagées, et il reçut de l'évêque diverses rentes assignées du fief castral à Porrentruy, moyennant faire sa résidence dans cette ville.

On voit par cet acte que Henri de Morimont possédait des biens à Morimont même, à Levoncourt, à Larg, à Aspach et à Boncourt.

Dès la fin du ^{xiii}^e siècle les évêques de Bâle cherchèrent à donner de l'importance aux villes de leurs Etats, et à opposer en quelque sorte la bourgeoisie à la noblesse. A cet effet, ils attiraient celle-ci dans les villes en lui donnant en fief des terres ou des revenus, n'importe où ils fussent assignés, à la condition d'aller habiter telle ou telle ville en temps de guerre et de contribuer à sa défense ⁽⁴⁾. Jusqu'alors la noblesse n'avait habité que dans des châteaux forts, méprisant trop les bourgeois des villes pour demeurer avec eux sous la

⁽¹⁾ TROUILLAT, T. II, 335. — ⁽²⁾ Ibid. T. II, 703. — ⁽³⁾ Ibid. T. III, 86.

Quoique nous ayons copié aux archives de l'évêché de Bâle la plupart des actes que nous citons, plus de quinze ans avant la publication de l'ouvrage de M. Trouillat, nous trouvons plus convenable de citer celui-ci puisqu'il est publié et que chacun peut vérifier nos citations.

⁽⁴⁾ Plus tard ils employèrent le même moyen pour la défense des châteaux de l'évêché.

protection des mêmes murs, et surtout pour se soumettre à la loi commune inscrite dans les lettres de franchise. Mais l'appât de revenus et de terres sous le titre de fief castral lui fit successivement accepter ces sortes d'investitures, et il s'établit entre les bourgeois et les nobles des relations qui finirent par absorber toute l'influence de ceux-ci. Les bourgeois les élurent très fréquemment pour faire partie de leur conseil; ils les choisirent pour les commander en temps de guerre; et quand ces nobles voulurent apporter dans les villes leur esprit turbulent et y régner en maîtres, les bourgeois les contraignirent à subir la loi commune, ou même les expulsèrent quand ils ne purent les soumettre. Au ^{xv}^e siècle, les Morimont éprouvèrent ce sort à Bâle avec un grand nombre de seigneurs.

(¹) En cette même année 1305, 15 décembre, deux autres nobles de Morimont, les frères Werner, chevalier, et Richard, écuyer, fils de feu Jean, donnèrent également quittance à l'évêque de Bâle d'une somme de 50 marcs d'argent, pour laquelle les dîmes épiscopales de Koestlach étaient engagées à titre de fief castral à Porrentruy, et résignèrent entre ses mains leurs possessions à Heidwiller, qu'ils reprirent aussitôt à titre de fief castral dans la même ville, avec la condition d'y faire leur demeure permanente et tellement habituelle, qu'il leur était interdit de s'en absenter pendant un mois sans la permission de l'évêque.

Ces deux actes de la même année et la différence de la tenue du fief castral semblent indiquer que la famille de Morimont était déjà divisée en plusieurs branches, dont l'une habitait le château de Morimont, et l'autre, la ville de Porrentruy.

(²) En 1310, Richard épousa en ce lieu Catherine, fille de Perrin Vodrel, écuyer, puis chevalier de Porrentruy. Celui-ci donna pour dot à sa fille une somme de 70 marcs d'argent assignée sur ses biens situés à Chevenez, Boncourt et autres lieux (³). Richard, devenu

(¹) TROUILLAT, T. III, p. 95, 695, 1314. — Archives de Lucelle.

Nous trouvons en 1316 un Cuene ou Cuno de Pleujouse, chevalier seigneur de Myremont, qui achète pour 9 livres de Bâle une cense assurée sur des terres à Saint-Denis. Mais nous ne savons si ce nom serait bien le même que celui de Morimont. Ce n'est que plus tard que le château de Pleujouse fut inféodé aux Morimont.

(²) TROUILLAT, T. III, p. 163. — (³) Ibid., p. 695, 349.

ensuite chevalier, figure dans plusieurs actes de 1314 à 1344. En 1325 il assigna le douaire de son épouse Catherine sur le fief qu'il tenait de Richard, comte de La Roche, dans les villages et territoires de Bourgogne, Buix et Courtemaiche, et ce avec le plein consentement du comte. Ainsi, à cette époque les nobles de Morimont étaient vassaux des comtes de La Roche seulement pour les terres préindiquées, de ceux de Ferrette pour la seigneurie de Morimont, et des évêques de Bâle pour plusieurs autres fiefs.

C'est peut-être cet acte qui a fait présumer à M. de Golbéry qu'Ursisius avait eu raison de faire provenir les Moersperg de la famille des comtes de La Roche; cependant les termes de ce document ne laissent entrevoir aucun lien de parenté. Remarquons aussi que les alliances des Morimont du XIII^{me} au XV^{me} siècle ne se sont pas faites avec la première noblesse du pays, mais seulement avec celle du second ordre tout au plus, ce qui semble indiquer qu'ils n'avaient pas eux-mêmes une haute origine.

(¹) A cette époque les revenus du douaire de la dame de Morimont n'étaient pas considérables; ils ne rapportaient en 1317 que 78 sols 24 deniers, 29 chapons, 24 émines de blé, 21 émines d'avoine, 3 boisseaux de blé et 6 bichots de grains, assignés sur des terres à Chevenez et Boncourt. Mais son époux Richard avait d'autres biens: on le voit acheter toute une terre à Dampfreux pour 20 livres estevenantes, et deux prés et une chenevière pour 6 livres de Bâle; il possédait une maison en pierre à Porrentruy, ce qui fait comprendre qu'il y avait encore beaucoup de maisons de bois dans cette ville, et que celles en pierre étaient rares.

Jeanne, fille de Richard, épousa un chevalier appelé Berthold, dit le Grave d'Angrot. Elle vendit à son père, en 1337, tous les biens qui constituaient sa dot pour 50 livres de Bâle. Ces biens étaient des francs alleux situés dans le territoire de Vendelincourt et de Dampfreux, et Richard, après leur rachat, les constitua en douaire pour sa femme Catherine.

(²) Ce même Richard, Catherine et Jeanne avaient fondé un anniversaire à Lucelle, en 1317, au moyen d'une rente annuelle de deux bichots ou 48 boisseaux de grains assignés sur leur terre d'Alle.

(¹) TROUILLAT, T. III, p. 702, 712.

(²) *Apophysis Lucel.* de WALCH, p. 219. Recueil de documents, 88.

Vers le même temps on voit encore apparaître dans quelques actes le chevalier Werneur de Möersperg, frère aîné de Richard ; alors aussi on trouve un Simonin, fils de feu Holriet, écuyer de Morimont en 1332, et un Henri de Morimont, écuyer, résidant à Heimsprung, 1337. Ce nom doit rappeler qu'en 1272 Jean de Morimont avait donné à l'abbaye de Lucelle ses biens à Heimsprung et les avait repris à bail. Nous croyons que cet Henri était fils de Werneur, déjà chevalier en 1305, et que huit ans après on trouve avec le surnom de Nuzze, surnom donné aussi à Henri, chevalier, en 1343. Il est probable que c'est de celui-ci que fait mention le livre de vie de Lucelle, lorsqu'il dit que le seigneur Henri, chevalier de Morimont, donna à ce monastère une rente annuelle de 5 livres et une carte de vin (*karata vini*) pour boire au réfectoire le jour de son anniversaire. L'acte ajoute en latin : C'est pourquoi prions, mes frères (1).

Il est difficile d'établir la filiation des nobles de Morimont à cette époque, tant ils étaient nombreux. On trouve un Wisselet ou Wezelo de Morimont, écuyer, en 1321 ; un Heinzelin, aussi écuyer, en 1347. Celui-ci fut un des quatre nobles chargés de partager la succession d'Ulric, comte de Ferrette, entre ses quatre filles ; il s'attacha dès lors à la maison d'Autriche, et ce fut lui qui commença la fortune de sa famille.

(2) En 1348, Huguelin et Gérard, fils de Wezelo (Wisselet, Werneur) de Morimont, écuyer, tenaient de l'évêché de Bâle un fief castral à Porrentruy. En 1361, on a vu que les archiducs d'Autriche avaient renouvelé en faveur des nobles de Möersperg l'investiture des deux châteaux de ce nom et de leurs dépendances ; ils y ajoutèrent alors quelques droits sur le château de Liebstein.

(3) Hugues de Morimont fit en 1363 un compromis avec Lucelle au sujet de quelques biens situés à Alle et Courgenay ; cet acte est muni

(1) WALCH, *Miscel. Lucel.* T. 1, p. 226, Recueil 67. — Ces sortes d'anniversaires étaient fréquents.

(2) TROUILLAT, T. III, p. 610. — Le document ne dit pas Porrentruy, mais seulement Burnen, que M. Trouillat traduit par Bure ; ce mot ne peut être qu'une abréviation de Burnentrut, comme on écrivait alors, puisqu'on a vu que les nobles de Möersperg y possédaient un fief castral et qu'on en établissait pas pour des villages, comme Bure.

(3) *Archives de l'évêché de Bâle.*

de son scel et de celui de Pierre Petermann de Morimont. On a déjà indiqué quelles étaient les armoiries représentées sur ces sceaux.

(¹) Une Jeannette de Moersperg payait alors, 1369, à un noble de Movellier une rente annuelle assurée sur le moulin de ce lieu. Deux nobles de cette même famille furent moines à Lucelle : Henri en 1373, et Eberard en 1397.

Ce n'est que dans le courant du xiv^{me} siècle qu'on voit ainsi les nobles de Morimont en relations intimes avec Lucelle. Ils avaient acheté un droit de sépulture dans l'église même de cette abbaye, au côté droit du transept, près de l'autel de Sainte-Croix. C'est là que le chroniqueur Urstitius avait vu les armoiries de cette famille peintes sur les vitraux des fenêtres. Au commencement du xvi^{me} siècle, il y avait là plusieurs tombeaux dont un surtout était fort remarquable. Une grande dalle de pierre ornée de sculptures était posée sur quatre lions couchés, et sur cette pierre reposaient les statues, de grandeur naturelle, de Pierre de Morimont et de sa femme Marguerite de Rathsamhausen. Ce monument, artistement sculpté, fut brisé par les paysans dans leur expédition dévastatrice de 1525 : n'osant attaquer le château de Morimont, ils s'en vengèrent sur les tombes de ses seigneurs (²).

(³) Pierre de Morimont et sa femme Marguerite avaient fondé à Lucelle deux anniversaires : l'un de dix messes, en 1450, pour le repos des âmes des fondateurs et de leurs parents défunts Conrad de Morimont, frère de Pierre, Grède-Agathe, sa femme, née de Falskenstein, fille de Jean de Falckenstein et de Suzanne, et nièce du baron Jean-Frédéric de Falckenstein; l'autre, en 1461, consistait dans l'entretien d'une lampe perpétuelle près de la tombe des Moersperg, et ce pour le repos des âmes de Gaspard, fils des fondateurs, d'Elfin de Stein, leur fille, de Conrad de Morimont, leur frère, et de sa femme Clara d'Andlau.

Nous reviendrons sur ces personnages que nous ne faisons qu'indiquer en passant, et nous allons les laisser reposer dans la chapelle de Sainte-Croix de Lucelle pendant que nous en chercherons d'autres sur les champs de bataille. Le titre de chevalier que portaient plu-

(¹) *Archives de Bellelay*, Recueil de docum. T. 1, p. 40.

(²) WALCH, *Miscel. Lucel.* T. 1, p. 325, Recueil 72. — URSTITIUS, *Chronique de Bâle*, p. 58. — BUCHINGER, *Epitome fastorum Lucell.*, p. 44.

(³) WALCH, *Miscel. Lucel.* T. 1, p. 325. — *Apophysis Lucel.*

sieurs de ces nobles indique assez que ce n'était point en restant oisifs dans leur manoir qu'ils l'avaient acquis ⁽¹⁾. Vassaux des comtes de Ferrette pour leur seigneurie de Morimont, ils durent suivre leurs suzerains à la guerre. A l'extinction de ces comtes, en 1324, par la mort d'Ulrich, Jeanne, sa fille aînée, épousa le duc Albert d'Autriche, et porta à ce prince la plupart des domaines de la maison de Ferrette. Alors on vit les Morimont s'attacher à ces nouveaux suzerains, les suivre à la cour et à la guerre; et quand un de ces princes, Léopold, vint attaquer les Suisses à Sempach, en 1386, les chroniques nous disent que quatre nobles de Moersperg y furent tués avec lui ⁽²⁾. Elles les nomment Théobald, Werner, Wezelo et Walter. Le degré de parenté entre ces personnages est déjà en partie indiqué dans les actes précédents et dans un autre de l'année 1385, par lequel Walter et Wezelo de Morimont, écuyers et cousins, vendirent à la ville de Bâle leurs terres et leurs droits au Petit-Huningen, comme ils les avaient eus en héritage de feu leur grand'mère, dame Clara Vorgassen, et de Théobald de Morimont, frère de Walter ⁽³⁾.

(4) L'historien Jean de Muller, après avoir compulsé toutes les chroniques qui parlent de la bataille de Sempach, dit que six cent cinquante-six comtes, seigneurs et chevaliers y perdirent la vie, et que la splendeur de la maison d'Autriche s'éclipsa pour bien des années. Cependant elle ne se rebuta pas pour autant, car six jours après, le fils du duc Léopold envoyait déjà aux Suisses une nouvelle déclaration de guerre.

(5) A cette époque, Fribourg en Suisse était encore sous la domination de l'Autriche, et pendant les années 1387 et 1388 cette ville ne cessa de guerroyer contre Berne, sa rivale. On dévastait les campagnes, on pillait les bourgs et les villages, et les contrées environnantes étaient ravagées. Alors le sire de Coucy se trouvait en Suisse à

(1) Henri de Moersperg dit Nuzze ou Nusse, fils du chevalier Henri déjà cité, apparaît dans plusieurs chartes de 1351 à 1367. Il tenait un fief castral à Porrentruy. Il porte aussi le titre de chevalier. — WALCH, *Miscel. Lucol.* — TROUILLAT, T. IV, p. 2, 17, 120, 122, 171, 179, 241.

(2) URSTISIUS. TSCHUDI.

(3) URSTISIUS.

(4) *Hist. de la conféd. suisse*, T. III, 276, continuée par Monnard et Willemin.

(5) *Hist. du canton de Fribourg*, par le Dr BERTHOLD, T. I, p. 169. — TILLIER, *Hist. de Berne*. — SCHOEFLIN, *Als. illust.* T. II, p. 611.

la tête d'une armée considérable pour revendiquer des droits de succession très contestés. Il avait amené avec lui, non pas seulement des bandes de routiers, mais les chevaliers les plus renommés de la Bourgogne. La fleur de son armée entra dans Fribourg le 16 juillet 1388 : on y comptait deux cent soixante lances, cinquante chevaliers et quatre seigneurs de la haute noblesse. Après quelques expéditions, ces étrangers partirent, et le 9 août les Bernois s'avancèrent jusque vers la ville. Henri de Morimont commandait alors les troupes de Fribourg au nom de l'Autriche et, quoique averti de la position de l'ennemi, il l'attaqua imprudemment et fut mis en déroute. Moins heureux que ses parents qui avaient trouvé une mort glorieuse à Sempach, Henri, serré de près par les Bernois, s'enfuit vers Viviers et perdant son bouclier ⁽¹⁾. Ce chevalier était fils de Richard, et sa mère, appelée Catherine, lui donna une terre à Cœuve, en 1384.

La famille de Morimont était si nombreuse avant cette guerre, qu'outre les noms des quatre qui périrent à Sempach et du précédent, on trouve encore un Pierre de Morimont, chevalier, un Mathias, un Cuno, un Conrad, qui paraissent frères de Henri; Hugues et Werner, déjà nommés, étaient fils d'Eberard, chevalier, cité dans un acte de 1367 ⁽²⁾.

Ces nobles n'apparaissent pas seulement à la cour des ducs d'Autriche, on les voit encore figurer à celle plus modeste des évêques de Bâle, et rendre des services importants à ces princes ecclésiastiques ⁽³⁾. C'est en reconnaissance de fidèles services que l'évêque Jean de Falckenstein donna en fief mâle à Jean de Morimont, chevalier, le château de Pleujouse et ses dépendances, en s'en réservant l'entrée en temps de guerre, avec la même faculté à l'égard de celui de Morimont. Cet acte est de l'année 1427. Quoique Morimont fût un arrière-fief de l'évêque, celui-ci n'avait pas le droit de l'occuper en temps de guerre, et pour obtenir une telle faculté, il fallait que le seigneur de Morimont y consentît, et obtint même l'assentiment de son suzerain ou de l'Autriche.

Alors il y avait une branche des Morimont qui portait le surnom de Schwitzer. En 1436, donzel Heinmann dit Schwitzer de Morimont tenait

⁽¹⁾ BERTHOLD, T. I, p. 170. — MULLER, T. III, p. 282, 302.

⁽²⁾ Archives de l'ancien évêché de Bâle.

⁽³⁾ Même source.

en fief des barons d'Asuel quelques terres à Miécourt ⁽¹⁾; Henri de Morimont dit Schwitzer recevait en fief de Jean-Théobald d'Asuel plusieurs terres à Bonfol, en 1443 ⁽²⁾.

A partir de Jean de Morimont, qu'on a vu en si bonnes relations avec l'évêque de Bâle, la situation de la principale famille de ces nobles n'est plus incertaine, et c'est par lui que Schœpflin commence la généalogie de cette maison. Jean avait épousé Cathérine de Waldner de Freudenstein; les actes de Lucelle la nomment Elisabeth. Walch leur donne quatre fils et une fille. Pierre et Gaspard se retrouvent fréquemment; mais Jean et Frédéric ne nous sont pas autrement connus. Jeannette de Morimont était déjà religieuse au couvent de Stein, à Bâle, en 1428, ce qui nous fait présumer qu'elle était plutôt la sœur de Jean que sa fille. La bibliothèque du collège de Porrentruy possède un manuscrit écrit par cette dame: c'est un ouvrage mystique ou une paraphrase des Evangiles.

Pierre de Morimont joua un rôle important dans l'histoire d'Alsace et de la Suisse. Attaché comme son frère Conrad à la cour d'Autriche, il y puisa cette haine profonde contre les Suisses, haine que partageait alors le plus grand nombre des familles nobles de la contrée. Pierre de Morimont, Thomas de Falckenstein, Bourcard Münch de Landskron et le fameux Rechberg furent quatre des plus célèbres chevaliers de l'Autriche antérieure. Aussi aventureux que Rechberg et Falckenstein, il sut cependant ajouter les ruses de la diplomatie à ses grands coups de lance et d'épée. Il fit tout le mal qu'il put aux Confédérés ou cantons suisses, autant pour servir l'Autriche que pour assouvir sa haine contre ces hommes libres qui osaient secouer le joug des archiducs, et renverser jusqu'aux statues des saints quand les partisans de l'Autriche les coiffaient de plumes de paon pour se les rendre favorables.

On a vu que Pierre de Morimont avait épousé Marguerite de Rathsamhausen, d'une ancienne famille alsacienne, et que son frère Conrad avait eu pour femme Grède-Agatha de Falckenstein. Schœpflin donne pour épouse à ce même Conrad Clara d'Andlau; mais alors celle-ci devait être une première femme. Conrad avait été investi de

(¹) *Recueil de chartes*, T. II, p. 235.

(²) Répertoire des archives de l'évêché de Bâle.

l'avouerie de Delle par la maison d'Autriche, et il en était en possession en 1445.

(1) Pierre reçut successivement des ducs d'Autriche, à titre d'engagement, Ferrette, Belfort, Delle, le château de Rougemont et autres domaines; il devint Landvogt ou avoué provincial de tout ce que l'Autriche possédait en Alsace et même dans le Brisgau, et il agrandit ses domaines privés de plusieurs acquisitions parmi lesquelles Schoepflin nomme Mutzig et Heidolsheim.

(2) Il était déjà administrateur des domaines de l'Autriche antérieure, lorsqu'en 1438 survint une si affreuse famine, qu'il ne savait où trouver du pain pour ses administrés en attendant la moisson; la peste succéda à ce premier fléau, et fit de grands ravages dans toute la contrée.

(3) L'empereur Frédéric, désirant reprendre possession des domaines de la maison d'Autriche en Hongrie, avait fait alliance avec Zurich, contrairement aux engagements de cette ville avec les cantons suisses; ceux-ci prirent les armes, et le 28 mai 1443 ils déclarèrent la guerre à l'Autriche et à Zurich. Ils occupèrent d'abord l'Argovie, et le parti des Confédérés s'agitant à Zurich, la cause de l'Autriche périclita en Suisse, tandis que chez elle cette puissance ne se sentait pas en état de lever une armée suffisante pour soumettre les cantons. Le margrave Guillaume de Hochberg chercha alors à entraîner tout l'empire dans cette guerre; mais ne pouvant y parvenir, il jeta les yeux sur les Armagnacs, dont le roi de France Charles VII et le duc de Bourgogne, Philippe, étaient fort embarrassés, ayant dans leurs états plus de trente mille gens de guerre dont ils ne savaient plus que faire durant la trêve avec l'Angleterre. Déjà les années précédentes quelques-unes de ces bandes redoutables avaient pénétré jusqu'aux portes de Bâle et commis d'horribles désordres en Alsace; ils y avaient incendié cent dix villages, et emmené sur leurs chevaux, comme faisant partie de leur butin, six cents belles Alsaciennes (4).

(5) Dans cette occurrence, le margrave envoya le chevalier Pierre de Möersperg vers le duc Philippe pour lui demander, au nom du roi des

(1) SCHOEFLIN, *Alsat. illust.* T. I, p. 598, 611.

(2) MULLER, T. V, p. 167. — OCHS, *Geschichte der Stadt Basel*, T. III, p. 279.

(3) Ibidem, p. 346, 357, 358.

(4) Ibidem, p. 254.

(5) TSCHUDI, *Chron.* T. II, p. 403.

Romains et dans l'intérêt de la noblesse , qu'il voulût bien envoyer contre les Suisses ses bandes d'Armagnacs , et intercéder près du roi de France dans le même but ⁽¹⁾. Le duc ne rejeta pas la demande , mais il y mit des conditions que l'Autriche ne put accepter. Pierre de Moersperg ayant échoué dans cette première mission , fut envoyé à la cour de France avec une lettre du roi Frédéric pour l'accréditer. Il y reçut bon accueil ; mais la négociation traînant en longueur , il revint à Zurich , quinze jours avant Noël , dans un état de maladie et de souffrance qui ne lui permettait plus de marcher ni de monter à cheval ⁽²⁾.

Les Suisses ignoraient ces démarches, et pendant ce temps ils continuaient la guerre , se battaient aux portes de Zurich, où ils remportaient une victoire sanglante , prélude de nouveaux succès. La cour de Frédéric était dans la plus grande perplexité : sa puissance impériale ne lui permettait pas d'entraîner les princes de l'Empire dans sa querelle , et les Etats autrichiens étaient insuffisants pour soutenir la guerre ⁽³⁾. L'embarras était si grand , que le margrave Guillaume proposa dans une diète tenue à Winterthur par les seigneurs et les villes de la Thurgovie , d'envoyer un député à l'Empereur pour lui déclarer que s'il ne leur donnait pas promptement un secours efficace, les Etats de l'Autriche antérieure et l'Alsace seraient forcés de se livrer au duc de Bourgogne.

Ce message obligea Frédéric à tenter de nouvelles démarches pour obtenir une armée d'Armagnacs , et il eut encore recours au premier négociateur Pierre de Morimont. Déjà ce chevalier était venu à l'aide du trésor de l'Empereur en lui faisant un prêt de 4,000 florins d'or sur l'hypothèque de Delle et Ferrette , et son frère Gaspard fut nommé bailli de ce premier domaine ⁽⁴⁾ ; il prêta ensuite une autre somme de 9,000 florins d'or sur le gage de la seigneurie de Belfort.

⁽⁴⁾ Pierre de Moersperg se rendit d'abord à Zurich près des chefs de la ligue autrichienne, puis de là il alla remplir sa mission aux cours de Bourgogne et de France. Il parvint, non sans effort et sans peine, à faire décider l'organisation et l'envoi d'une armée d'Armagnacs.

⁽¹⁾ MULLER , T. v , p. 339.

⁽²⁾ Ibidem , p. 362.

⁽³⁾ URSTISIUS , *Chron.* , p. 59.

⁽⁴⁾ MULLER , T. vi , p. 23 et 24.

Mais elle n'avancait pas au gré de ses désirs, ou plutôt de la détresse où se trouvait l'Autriche : une trêve conclue par cette puissance avec ses ennemis allait expirer au moment où Moersperg revint de son ambassade; les circonstances étaient graves, et en attendant l'arrivée du secours étranger, il fallait tâcher d'amuser les Suisses.

(¹) En mars 1444, Pierre de Moersperg assistait à des négociations à Bâle, où se tenait alors un concile célèbre. Les cantons et tous ceux qui n'avaient pas connaissance de la mission secrète de ce chevalier, entrèrent de bonne foi dans des voies de pacification; mais ayant éprouvé diverses difficultés, et les Confédérés apprenant enfin vaguement qu'il se tramait quelque chose en France, la conférence fut rompue le 31 mars.

A. QUIQUEREZ, ancien préfet de Dôlémont,
membre de la Société jurassienne d'émulation, et de plusieurs sociétés
d'histoire et d'archéologie de Suisse et de France.

(La suite à la prochaine livraison).

(¹) MULLER, T. VI, p. 25.

VIE

DE MONSIEUR CASIMIR-FRÉDÉRIC

DES BARONS DE RATHSAMHAUSEN,

ABBÉ-PRINCE DE MURBACH ET DE LURE.

Suite et fin ()*.

SON ZÈLE.

Lorsqu'il fit profession à Murbach, cette maison avait pour Abbé-Prince Dom Célestin de Béroldingen. C'était un homme apostolique, qui s'occupait à rompre le pain de la parole de Dieu au peuple, et faisait des missions non seulement dans les terres de sa dépendance, mais encore dans les contrées voisines. Il aperçut de bonne heure dans son jeune religieux des talents et des vertus qui pouvaient lui fournir un co-opérateur, et il se hâta de les exercer. A peine D. Léger fut-il diacre, que son abbé l'associa à ses pieux travaux; et il eut lieu de s'en applaudir, il fut secondé avec zèle, le nouvel ouvrier catéchisa et prêcha avec fruit.

Les exemples de son respectable supérieur et ces essais à un âge où l'on se plie aisément à tout, attachèrent pour toujours M. de Rathsamhausen aux fonctions du ministère. Dans la suite, Abbé-Prince, comme simple religieux, il prêcha dans une multitude de villages et dans la plupart des villes de la Haute-Alsace, régulièrement dans son église princière, et quelque fois l'avent, le carême même entier. Lors de la sécularisation, ayant fait établir qu'il y aurait un sermon tous les dimanches dans cette église, il offrit de partager cette pieuse tâche avec les ecclésiastiques qui devaient la fournir; et ses offres furent un engagement sacré: déjà il avait plus de quatre-vingts ans, qu'il pré-

(*) Voir les livraisons d'août et de septembre, pages 347 et 411.

chait encore à son tour avec MM. les chapelains ; et s'il cessa enfin de monter en chaire quelques années avant sa mort, c'est que l'âge ayant plus usé ses forces que son courage, on craignait de le voir succomber sous les efforts de son zèle. Ce ne fut point la lassitude, ce fut une violence respectueuse qui l'arrêta enfin dans cette sainte carrière. Abbé-Prince comme simple religieux, après comme avant la sécularisation, il prêta charitablement la main à ceux qui imploraient son secours pour se purifier dans les eaux de la pénitence. Et qu'il était édifiant de voir ce cénobite, ce prélat se rendre avec empressement au sacré tribunal, sans devoir qui le lui commandât, sans intérêt qui l'y invitât, soit qu'une seule personne l'y appelât, soit que la foule l'y attendît !

En 1756, ce prince, dont le zèle saisissait toutes les occasions de travailler au bien, crut devoir profiter du séjour de M. Poncet de la Rivière à Guebwiller pour faire donner la confirmation dans ses terres d'Alsace. Après avoir consulté ce pieux projet avec le prélat étranger, et obtenu le consentement de l'ordinaire, il voulut partager la bonne œuvre. Il accompagna, il devança M. l'évêque de Troyes dans sa course apostolique ; il mit en mouvement MM. les curés et les aida à préparer leurs ouailles au sacrement qu'il leur procurait. Partout il instruisit, il prêcha, il confessa ; il éveilla ou seconda le zèle des pasteurs, il porta la componction et excita la piété parmi le peuple ; il fut l'exemple des ouvriers et l'âme de la bonne œuvre.

Combien de fois sanctifia-t-il ses voyages ordinaires ou ses promenades de pur agrément ! tantôt en adressant la parole aux gens de la campagne pour leur recommander la patience dans leurs travaux, la régularité dans leurs mœurs, la reconnaissance et l'amour envers Dieu ; tantôt en rassemblant des groupes d'enfants pour leur demander et leur faire le catéchisme, les porter à la vertu. Il les interrogeait avec bonté, il les écoutait avec intérêt, il les reprenait avec douceur, il les aidait avec condescendance, il distribuait des éloges à ceux qui étaient instruits et aiguillonnait, sans mortifier ni décourager, ceux qui ne l'étaient pas. Ainsi notre divin Maître se plaisait-il à exercer les sublimes fonctions de son ministère parmi les petits.

COURAGEUX.

Dans la détresse que causa l'inondation de 1740, les religieuses de Guebwiller se virent forcées de passer subitement du rez-de-chaussée

aux étages. Là, sans provision, séparées de toute autre habitation, poursuivies par les flots qui s'élèvent sous elles, qui les investissent, qui battent rudement leur retraite, elles sont en proie à toutes les angoisses qui tourmentent leur sexe quand il se trouve seul dans un péril extrême. Si leurs cris ne peuvent surmonter le bruit des vagues, leurs signes annoncent leurs anxiétés et leurs frayeurs. Mais qui leur portera de la consolation et des secours? plus de communication possible que par eau, et point de barques, point de rames, peut-être même personne qui sache les manier dans cette contrée haute et éloignée des grandes rivières. Oh ! que le zèle animé par la charité est ingénieux ! qu'il est actif ! qu'il est généreux ! Voyons-le agir dans M. de Rathsamhausen ; il va triompher de tous les obstacles. Avec les poutres et les planches qu'il peut se procurer dans ce moment de crise et de terreur, il fait construire à la hâte un mauvais radeau ; il le monte avec quelques hommes que son exemple encourage ; et malgré les menaces de l'élément le plus indomptable, au risque d'être entraîné par le torrent et précipité sous les eaux, il se fait conduire et arrive heureusement auprès de ces vierges éperdues. Il leur porte des provisions de bouche et des paroles de consolation plus nécessaires encore ; il leur administre les sacrements de pénitence et d'eucharistie ; et tant en les prémunissant contre le péril de la mort et ses suites, qu'en les préparant à la mort même, il les empêche de mourir de frayeur.

Qu'il me soit permis d'adapter à ce trait la réflexion que faisait un célèbre orateur de nos jours à la suite d'un trait semblable, et de m'écrier à-peu-près comme lui : (1) « Monde profane, juge insensé de la véritable gloire, admire encore, si tu le veux, les conquérants trop vantés qu'on a vu franchir les torrents et les fleuves les plus rapides pour porter la désolation au-delà de leurs bords. » Moi je réserve le tribut de mes éloges à ce héros chrétien qui affronte le courroux des eaux et toute leur fougue sans s'occuper de lui-même, sans espérance comme sans désir de se faire un nom ; non pour se soumettre des provinces, et en multipliant les maux et les crimes, grossir la foule des esclaves ; mais précisément pour remplir les vues bienfaisantes de son Dieu, et porter la consolation, la vie, les gages de la bienheureuse immortalité à ses semblables.

(1) Le chapelain, *Oraison funèbre de François 1^{er}*.

IL A SOIN DE SES DOMESTIQUES.

Il est des gens qui n'ont du zèle que pour le dehors ; les uns sont toujours prêts à projeter ou à partager les bonnes œuvres d'éclat , et ils négligent ceux qui sont plus spécialement confiés à leurs soins ; les autres voudraient réformer tout l'univers , et ils laissent régner le désordre dans leur propre maison. M. de Rathsamhausen eut toujours devant les yeux ce mot frappant de l'apôtre St. Paul : *Celui qui n'a pas soins des siens , surtout de ses domestiques a renié la foi , et est pire qu'un infidèle* (1). Il choisissait ses gens avec soin , il les veillait avec intention , il les instruisait avec bonté , il les reprenait avec charité. Tous les soirs il rassemblait autour de lui les hommes , et à genoux avec eux , aux pieds du crucifix , il faisait la prière en commun , puis une lecture de piété ; et après leur avoir donné sa bénédiction , il les envoyait prendre leur repos. Cependant les femmes , dans un appartement séparé , récitaient aussi ensemble , et par son ordre , le chapelet et les prières du soir avant de se retirer. Sa maison ressemblait à une communauté régulière : on y approchait des sacrements tous les huit ou tous les quinze jours , au plus tard tous les mois. Tout y respirait la décence , l'ordre , la piété dont il était un exemple continu ; et l'on n'y vit ni de ces scandales ni de ces dissipations qui déshonorent le caractère d'un homme en place ou la sainteté d'un particulier. Pourquoi tous les domestiques ne donnent-ils pas ce beau spectacle ? est-ce plus leur faute que celle de leurs maîtres ?

TRAITEMENT QU'IL LEUR FAIT.

M. de Rathsamhausen ne craignit pas de prendre sur ses revenus pour attacher ses domestiques à l'ordre et au devoir , en les attachant à son service. Il leur donnait régulièrement doubles gages chaque année , en les avertissant à la vérité qu'il ne leur laisserait rien après sa mort. Tel fut aussi le système du très-respectable M. de la Mothe , évêque d'Amiens ; et ces deux exemples peuvent fonder une maxime. En effet , un prélat charitable doit naturellement mourir pauvre , et ne peut se promettre d'assurer un sort à ses gens après son décès. Il est donc à propos qu'il les récompense pendant sa vie. Des domes-

(1) *Timoth.* , lett. 5.

tiques qui perçoivent doubles gages durant la vie de leur maître , et n'ont rien à en espérer après sa mort , voient leurs intérêts liés à sa conservation ; ils doivent donc le servir avec zèle , lui donner tous leurs soins ; et parce qu'ils n'auront d'autres ressources que leurs épargnes durant leur vieillesse , ils doivent mettre de l'ordre dans leurs affaires et de l'économie dans leurs dépenses ; ils en sont plus sages ou ils montrent qu'ils sont incapables de l'être ; et dans ce dernier cas , un maître n'éprouve aucun regret à les éloigner de chez lui pour leur substituer des sujets plus dignes de ses bienfaits.

IL EST HOMME AIMABLE.

M. de Rathsamhausen avait par lui-même de quoi attacher étroitement à son service. Outre qu'un homme vraiment mortifié n'est jamais un maître difficile , ce prince , à un air ouvert et gracieux ; à une belle physionomie que l'âge , ses cheveux blancs , sa dignité , et surtout sa vertu rendaient vénérable , joignait la douceur , la gaieté , l'honnêteté ; il était aimable et capable d'aimer. Aussi ses domestiques le servaient-ils plus par affection que par intérêt ; et les hommes qu'il mit une fois au rang de ses amis , ne cessèrent-ils jamais de l'être. Malgré son goût pour la retraite , avec quelle cordialité , avec quel air de satisfaction il recevait ! quelle bonté il déployait envers tout le monde ! Obligé , dans un de ses voyages , de passer la nuit dans une auberge de campagne , il trouve en y entrant les gens de la maison occupés à dire le chapelet ; on veut l'interrompre par égard pour lui et afin de mettre plus d'empressement à le recevoir. Après avoir fait signe de continuer , il unit alternativement ses prières et sa voix à celles de la pieuse famille. Dès là qu'il se trouvait avec des gens de bien , partout il mettait et était à l'aise. On entend de tous côtés se louer de sa façon d'accueillir et d'agir : quelqu'un a-t-il jamais ouï s'en plaindre ? Ce prince m'aima , écrit à M. Etlin un prélat respectable , et je l'aimai à mon tour ; mais qui n'aima-t-il pas ? et put-on le connaître seulement de loin et ne pas l'aimer aussitôt constamment ?

SA CIRCONSPECTION.

Si ce prince évitait la compagnie des dames et l'occasion de leur donner à manger , ce n'était ni rudesse de caractère , ni singularité d'humeur , ni manque d'estime ou de respect ; c'était défiance de lui-

même , pure circonspection. D'après la maxime d'opérer son salut avec crainte et tremblement , il redoutait un sexe si dangereux pour le nôtre. Il craignait l'impression de ses charmes qui purent subjuguier le plus fort et fasciner le plus sage des hommes. Ceux qui tombent à chaque pas , riront peut-être de ces frayeurs ; mais ceux qui ont eu le bonheur de se soutenir , sauront les respecter. On se préserve du feu , dit St. Ulric , en évitant tout ce qui peut l'allumer.

SA MODESTIE. — SON HUMILITÉ.

Le mérite est modeste, le chrétien est humble. M. de Rathsamhausen ne pouvait manquer d'avoir ces deux belles qualités. Parla-t-il jamais avec complaisance ou de son nom , ou de ses dignités , ou de lui-même ? ou prit-il plaisir à en entendre parler ? Il ne se rappelait l'autorité dont on l'avait revêtu , que pour trembler de n'en avoir pas bien usé ; et quand quelqu'un lui faisait compliment sur ses belles qualités ou sur ses bonnes œuvres , comme St. Ephrem , il se transportait en esprit aux pieds de Jésus-Christ assis sur son tribunal pour prononcer sur le sort éternel de tous les hommes : une religieuse frayeur le saisissait à la vue de son juge et dans l'attente de son arrêt, il interrompait en s'écriant : hélas ! quel compte j'aurai à rendre pour tant d'années d'administration ! il avait coutume de dire : Je n'ai rien fait , je ne fais aucun bien ; il eût voulu être oublié , être absolument effacé de la mémoire des hommes , et durant sa vie et après sa mort. C'est encore d'après M. de Rouveroy que nous disons ceci.

De là , de ce principe d'humilité l'attention de ce prince à se perdre dans la foule. Peu après la sécularisation , craignant que par égard pour sa dignité , on ne l'appelât point à la retraite que fait annuellement au séminaire de Porrentruy un certain nombre de bénéficiers désignés par Monseigneur l'évêque de Bâle , il s'empressa d'obtenir l'agrément de s'y rendre. On y mit pour condition qu'il prendrait un appartement et la table au château ; mais son humilité se refusait à cette distinction ; il demanda et obtint enfin qu'on lui permit de suivre en tous points l'ordre commun , et ne s'y fit remarquer que par sa ponctualité , par son recueillement et par sa piété.

De là , du même principe d'humilité , la prière qu'il réitérait dans l'occasion à MM. ses confrères de ne point l'enterrer dans sa nouvelle église , mais dans le cimetière de la paroisse , et parmi les étrangers

et les vagabonds ; et parce qu'on ne se montra pas disposé à l'exaucer, de là encore la précaution qu'il prit pour tâcher d'assurer par la protection des lois ce qu'il ne pouvait obtenir par la persuasion, en ordonnant dans son testament qu'il serait porté par les mêmes porteurs que les pauvres de l'hôpital, au cimetière commun, sans pompe funèbre, sans cercueil recherché, et enterré au pied du crucifix, sans monument, sans épitaphe.

CONSIDÉRATION DONT IL JOUIT.

Jésus-Christ a dit : Celui qui s'humilie sera exalté ⁽¹⁾ ; et M. de Rathsamhausen en est un bel exemple. Il n'avait songé qu'à s'ensevelir dans l'obscurité du cloître, et MM. ses confrères s'empressèrent de l'élever successivement à toutes leurs dignités. Il eût voulu se faire oublier ; et l'on saisissait le temps, tantôt où il était à l'église, tantôt où il était en maison étrangère pour le peindre à la dérobée, et en multipliant son portrait sous différentes formes, le perpétuer malgré lui ; il désira d'être enterré pauvrement et parmi les pauvres, et l'on fit taire un instant les lois pour l'enterrer avec distinction et dans la magnifique église. C'était le peiner que de le louer ; et tous ceux qui le connurent, le louèrent pendant sa vie ; et l'on fait son éloge en différentes langues après sa mort : il avait les idées les plus désavantageuses de lui-même ; et l'on était pénétré de la plus grande estime et du respect le plus profond pour sa personne. Ecclésiastiques, gentilshommes et roturiers, confrères et étrangers, supérieurs et vassaux, catholiques et protestants, tous s'accordaient à le révéler comme un personnage qui faisait honneur à ses dignités, à l'humanité, à la religion. J'ai connu des hommes, des femmes de qualité, dit l'auteur de la vie latine, des personnes honorables de l'un et l'autre sexe qui souvent l'ont supplié de leur donner sa bénédiction ; et il regarde lui-même comme un grand bonheur d'avoir obtenu plusieurs fois cette faveur. Une maison des plus distinguées de l'Alsace a cru devoir aux prières de ce prince la conservation d'un fils unique ; et la contrée, une pluie salutaire dans une sécheresse dévorante. Avec quels sentiments d'estime et de vénération l'on prononçait son nom parmi ses vassaux ! J'en fus témoin souvent dans ma

(¹) *Luc.* 14.

première jeunesse ; quand M. le coadjuteur arrivait dans les terres de l'abbaye de Lure , chacun y voyait arriver avec lui la bonté , la piété , l'ordre , la justice , l'assemblage de toutes les bonnes qualités et de toutes les vertus. Quelle tendre considération pour sa personne déployaient en toutes occasions MM. ses confrères même les plus anciens et les plus élevés en dignités ! Quel intérêt ils prenaient à sa conservation ! Avec quelle déférence ils se rendaient à ses vœux ! Quelle fut leur attention à écarter , dans ses dernières années , tout ce qui aurait pu le peiner , le fatiguer , empoisonner ses jours ! Vers la fin de sa vie , la vue de son grand âge le rendait timide à entreprendre : bien sûr de ne point laisser d'épargnes , il craignait de laisser des dettes ; mais parce que son illustre chapitre était bien sûr aussi que ce digne chef ne contracterait jamais que pour le bien , il le tranquillisa et le mit à l'aise en lui promettant de faire honneur aux engagements qu'il ne pourrait remplir. Nous couronnerons cet article par un mot et par un trait que la qualité des personnes rendent du plus grand poids.

Feu M. de Wangen , évêque de Bâle , disait : Le successeur du prince de Murbach , en faisant beaucoup moins que lui , peut encore être un excellent ecclésiastique ; et le mot a été généralement approuvé. Heureusement , malgré sa jeunesse , ce successeur marche avec édification sur les traces de cet homme rare.

Au commencement de mai 1784 , M. de Darfort , archevêque de Besançon , fit l'amitié à M. de Rathsamhausen de venir le surprendre à Guebwiller. Quand il s'agit de se quitter , le vénérable vieillard se jette aux pieds de son métropolitain et le supplie de lui donner sa bénédiction. Frappé de cette humble piété et de tant de vertu , M. l'archevêque se met à genoux de son côté , et ne bénit le respectable prélat , que pour s'en faire bénir à son tour. Dans les moments de surprise , l'art n'a pas le temps de préparer ses feintes , et l'âme déploie ses vrais sentiments. Ce combat d'humilité de la part du religieux métropolitain ne put être que l'expression d'une pieuse vénération.

SES DERNIERS MOMENTS.

Le prince de Murbach ne devait pas survivre deux ans à cette édifiante entrevue ; et autant qu'on craignait de le perdre , autant on espérait peu de le conserver longtemps. Il sentait lui-même que le

moment de quitter sa dépouille mortelle approchait. Ses affaires avaient toujours été dans le plus grand ordre. Ses dernières dispositions étaient faites depuis le 29 novembre 1780. Il n'y avait rien à changer dans son genre de vie. Mais quoique fort avancée, son église paraissait encore loin de pouvoir être consacrée à son auguste destination. Voilà l'objet qui fixa dans la suite particulièrement son attention. Il communiqua son zèle aux directeurs des différents ouvrages ; il fit multiplier et presser les ouvriers , il facilita les travaux en aidant aux dépenses. Chacun se fit un plaisir de seconder son pieux empressement , et l'on surpassa même ses espérances. Au mois d'août 1785, rien n'empêcha plus de procéder à la dédicace si longtemps désirée. Monseigneur l'évêque de Bâle eut la complaisance de faire lui-même cette longue et majestueuse cérémonie qu'il couronna par un discours digne de lui et des circonstances. L'église collégiale équestre de Guebwiller fut enfin consacrée le jour de la Nativité de la Sainte-Vierge , 1685.

Le dernier vœu de M. de Rathsamhausen était accompli. Il en rendit grâces au Seigneur avec effusion de cœur , et empruntant les paroles du saint vieillard Siméon , il témoigna que rien ne l'attachait plus désormais à la terre. Mais Dieu lui réservait la consolation de célébrer plusieurs fois solennellement les saints mystères dans cette église qui lui avait coûté tant de soucis et de si grandes sommes. Ce prince ne devait finir sa vie qu'avec l'année.

Avant Noël , M. le baron de Béroldingen , grand-doyen , étant allé lui offrir d'officier le jour de cette fête , pour lui épargner la fatigue des cérémonies et du chant , il lui dit en le remerciant : J'espère que Dieu me donnera les forces pour le faire moi-même. Je veux, comme le cygne , annoncer ma mort par mon chant. C'était une sorte de prédiction. Il officia pontificalement ; l'on observa même avec quelque surprise , qu'il y mit plus d'aisance , et chanta mieux qu'il n'avait fait depuis longtemps. Mais après ce saint jour , il ne devait plus célébrer solennellement.

SA MORT.

Le 31 décembre , il installa M. de Gohr , il dit la messe , assista aux offices , fit tous ses autres exercices et se coucha avec son air de santé à l'ordinaire , mais c'était pour la dernière fois. Le lendemain , lorsque son valet de chambre se rend près de lui de grand matin

pour l'éveiller ou l'aider à se lever il le trouve mort ou mourant. Il poussa des cris lamentables, il appelle, il envoie chercher les secours spirituels et corporels, et donne lui-même ceux dont il est capable. Arrive presque aussitôt un prêtre, qui ne trouvant plus de poulx, mais beaucoup de chaleur, croit pouvoir donner l'absolution; c'en était fait; les gens de l'Abbé-Prince avaient perdu un excellent maître; ses vassaux, un bienfaiteur; les pauvres, un père; ses deux chapitres, un chef justement révééré; la province, un citoyen vertueux; l'Eglise, un grand exemple. M. de Rathsamhausen ne vivait plus le matin du 1^{er} janvier 1786.

Cette mort affligea, consterna, désola, mais elle n'inquiéta point; quoique subite, elle n'avait pas été imprévue. Toute la vie du religieux prélat avait été une préparation continuelle à sa dernière heure; et d'ailleurs, à en juger par deux traits, on croirait qu'il eut un pressentiment de son prochain trépas. C'était depuis longtemps un usage constant chez lui, d'envoyer tous les dimanches un louis à l'hôpital de Guebwiller; et lors du dimanche, jour de sa mort, il avait fait cette aumône dès la veille. Il avait aussi l'usage de consacrer la semaine sainte à sa retraite; et il venait de faire ce salutaire exercice et sa confession annuelle au mois de décembre, et précisément la semaine avant celle de sa mort.

Mais quelles que puissent paraître la singularité de ces circonstances et l'observation qu'elle a fait naître, il est certain que la Providence eut des attentions signalées pour ce prince dans ces derniers moments. Quoique cet homme constamment vertueux eût pu dire avec la même confiance qu'Hilarion: Sortez, que craignez-vous? Sortez, mon ame, qu'hésitez-vous? Vous avez bien servi Dieu plus de 80 ans. Cependant, comme ce grand saint, il redoutait le tribunal de la justice divine; et l'idée du passage qui devait l'y conduire, lui causait des frayeurs que les personnes à qui il ouvrit son cœur, avaient quelquefois peine à calmer. En lui inspirant la pensée d'anticiper ses bonnes œuvres et de se préparer comme pour mourir, Dieu l'enrichit des fruits et lui épargna les angoisses que produit la vue de la mort.

SON TESTAMENT.

Le testament de M. de Rathsamhausen était digne de sa belle vie. Ce prince instituait l'hôpital de Guebwiller son héritier universel, et

lui donnait absolument tout ce qui était à lui ; il réglait en outre ses funérailles et marquait le lieu de sa sépulture comme nous l'avons dit.

SES FUNÉRAILLES.

Jaloux de posséder les précieuses dépouilles du vertueux Prince-Abbé, le curé de Guebwiller réclama cette dernière disposition, et demanda qu'il fût enterré au cimetière commun. Mais le chapitre équestre crut témoigner son attachement à ce chef si justement regretté, en résistant à cet article de ses volontés. Il sollicita et obtint des ordres supérieurs. Cependant le vénérable défunt resta exposé, j'ai presque dit à la dévotion des citoyens de la ville et du voisinage, qui ne pouvaient se lasser de le contempler et de lui donner des éloges et des regrets. Enfin le 4 janvier 1786, il fut enterré d'une manière digne de lui dans le caveau de son église, en attendant, espérons-nous, que Dieu, manifestant la gloire de son serviteur, autorise nos premiers pasteurs à le lever de terre pour le placer sur l'autel et donner au pays un nouveau patron.

J. B. DUROSOY,
de la Compagnie de Jésus.

ESSAI

SUR L'AVENIR DE LA TOLÉRANCE,

Par Ad. SCHÆFFER, Pasteur à Colmar.

(Paris et Genève, 1859).

De tous les droits inhérents à notre nature, il n'y en a aucun qui soit plus évident, plus sacré que celui de penser, d'examiner, de réfléchir, de tendre à la connaissance de la vérité, de nous former librement des opinions sur tous les objets accessibles à notre intelligence. Ce n'est assurément pas en vain que Dieu nous a doués de facultés intellectuelles ; en nous les conférant, il nous a en même temps donné le droit d'en faire usage. C'est là un droit qui, relevant de Dieu et fondé dans notre nature, doit être par tout le monde religieusement respecté. Que le pouvoir temporel n'autorise jamais à défendre aux hommes de penser, d'examiner les opinions énoncées par les autres, et de se former librement des idées, des croyances, des convictions, c'est de toute évidence. Mais il n'est pas moins évident que la supériorité des lumières ne saurait jamais être une raison valable pour exercer sur l'intelligence des autres une pression tyrannique. Une pareille supériorité impose à celui qui la possède le devoir d'instruire les autres, de redresser leurs erreurs, de les amener à la connaissance de la vérité par des moyens de persuasion, mais ne donne pas le droit de comprimer leurs intelligences en leur interdisant de penser et en leur ordonnant de tenir pour vraies les doctrines qu'on leur enseigne.

Tout cela est tellement clair, tellement indubitable, qu'on a de la peine à concevoir comment on ait jamais pu s'y tromper. Du reste, ce droit de l'homme de penser et d'exprimer librement ses propres

opinions n'a jamais été complètement méconnu. Dans les choses ordinaires de la vie, la pensée et les opinions sont toujours restées libres ; personne ne s'est jamais avisé de vouloir forcer les autres à adopter une certaine manière de voir sur les objets du monde sensible, sur les phénomènes de la nature, sur les événements de la vie, sur l'histoire des temps passés. Aux époques où l'intolérance s'est manifestée dans les formes les plus brutales, on a respecté l'indépendance d'esprit dans la culture des sciences profanes, partout du moins où elles ne touchaient pas à la religion. Ce n'est qu'à l'égard de la religion que la liberté de la pensée et des opinions a été contestée, ce n'est que dans le domaine de la foi qu'on a exercé sur les intelligences et sur les consciences une tyrannie qui, pour atteindre à ses fins, n'a reculé devant aucun moyen de compression et de violence.

D'où vient que la religion seule ait été exceptée des objets à l'égard desquels la liberté de pensée et de croyance a été constamment reconnue et respectée ? La religion serait-elle, par hasard, absolument inabordable à l'intelligence humaine ? Qui oserait l'affirmer ? La religion n'est-elle pas un fait universel ? Y a-t-il jamais eu un peuple complètement dépourvu d'idées religieuses ? Les questions religieuses n'ont-elles pas été celles dont la philosophie s'est occupée avec le plus d'ardeur et de persévérance ? « La vérité religieuse, dit l'auteur du livre que nous annonçons (p. 18), est le but des aspirations les plus sublimes de l'âme humaine, et l'homme peut y parvenir. »

Mais remarquons bien que presque partout la religion prit un caractère positif. Censée émanée des divinités mêmes dont elle proclamait l'existence, elle fut sévèrement surveillée par les castes sacerdotales qu'elle même avait fait naître. L'Etat, à son tour, comprenant l'immense importance des croyances pieuses pour les fins qu'il se proposait, crut de son devoir de protéger la religion nationale, en exerçant en même temps sur elle une surveillance attentive. Dès-lors les croyances populaires et le culte public passèrent à l'état de stabilité. Toute déviation des doctrines accréditées et des formes d'adoration établies fut sévèrement interdite et punie. C'est ainsi que naquit l'intolérance, qui se rencontre partout où il y eut une religion positive et nationale. Nulle part cette intolérance ne devint plus redoutable que là où le sacerdoce avait pris sur le pouvoir temporel un puissant ascendant, et l'avait réduit à être son instrument docile.

Dans son sens général, l'intolérance consiste à méconnaître le droit

sacré de l'homme d'employer à l'égard de la religion, comme à l'égard des autres objets accessibles à nos connaissances, les facultés intellectuelles que Dieu lui a départies, et de se former librement ses croyances sur Dieu et le monde invisible. L'Etat est intolérant, lorsqu'en faveur d'une ou de plusieurs religions privilégiées, il interdit d'autres croyances et formes de culte, bien qu'elles ne se trouvent avec ses lois et ses intérêts dans aucune contradiction.

On frémit quand on pense à toutes les injustices que l'intolérance a commises, à toutes les atrocités auxquelles elle s'est portée, à tout le sang qu'elle a versé, à tous les bûchers qu'elle a allumés. Les pages les plus déplorables des annales de l'histoire sont celles qui nous retracent les maux affreux que l'intolérance a produits. A-t-elle du moins, d'un autre côté, fait quelque bien qui puisse nous consoler des calamités qu'elle a causées ? Mais quel serait ce bien ? A-t-elle à un seul homme inspiré une foi sincère et vivante ? Comment cela eût-il été possible ? S'il y a au monde quelque chose qui suppose la liberté, c'est assurément la foi. On ne croit que ce qu'on tient pour vrai. Mais la pression, la violence, la persécution peuvent-elles donc nous faire considérer comme vrai ce que notre raison nous force à envisager comme faux ? Trop souvent, s'aveuglant elle-même d'une manière déplorable, l'intolérance a cherché à forcer la foi, croyant ainsi faire le salut des hommes. Mais une foi uniquement dictée par la crainte, une foi dès-lors hypocrite, quel mérite pourrait-elle avoir ? quel titre à la félicité éternelle pourrait-elle donner ? Et l'Eglise elle-même, en se livrant à l'intolérance, quels fruits en a-t-elle recueillis ? Elle n'a pas gagné un seul membre sincère, tandis que d'autre part elle s'est rendue odieuse, et a attiré sur elle des malédictions infinies.

L'intolérance ne profite pas plus à l'Etat. Quoi de plus erroné que la maxime que la prospérité d'un Etat a pour condition nécessaire l'unité de religion comme l'unité de législation ? L'Espagne, en extirpant par le fer et le feu le protestantisme de son sein, en est-elle devenue plus florissante ? Qu'a gagné la France par les dragonnades et la révocation de l'édit de Nantes ? M. Schæffer, dans l'ouvrage qu'il a publié, a écrit sur les effets que l'intolérance produit sur l'Eglise et l'Etat quelques pages remplies d'observations judicieuses qui méritent d'être attentivement méditées.

Honneur donc aux hommes distingués qui, à différentes époques et dans divers pays, ont élevé leur voix contre les horreurs de l'into-

lérance ! Et le nombre de ces hommes est considérable. Il y en a eu dans les églises qui ont exercé l'intolérance la plus implacable, et aux époques où le fanatisme a commis le plus d'horreurs.

Pourquoi faut-il que la société chrétienne ait été si longtemps sourde à ces voix éloquentes ! Heureusement que l'humanité marche, et brise tôt ou tard toutes les entraves qui s'opposent à ses progrès. Les principes d'intolérance n'ont pas pu résister aux lumières que le travail de l'intelligence a dans les temps modernes répandus à larges flots. Quel est le pays chrétien où l'on oserait aujourd'hui, pour cause de religion, traîner un malheureux sur l'échafaud ou le précipiter dans les flammes d'un bûcher ? Il nous serait doux de pouvoir féliciter l'Eglise de cet immense progrès. Malheureusement ce n'est pas à elle qu'en revient le mérite, mais à la philosophie du dernier siècle. Que parmi les penseurs de cette époque plusieurs aient été indifférents à l'égard de toute religion, nous l'admettons et nous le déplorons. Mais le concert de voix qu'ils ont élevées contre le fanatisme a brisé ses forces, et a répandu jusque dans les derniers rangs du peuple des idées de tolérance ; c'est là un mérite incontestable qu'ils se sont acquis ; c'est un titre de gloire qui ne saurait leur être contesté.

Que l'on ne s'abuse cependant pas en croyant que l'intolérance est complètement éteinte ; au contraire, elle existe encore avec les principes qui la font naître ; si elle ne se manifeste plus par des actes sanglants, elle s'annonce par des calomnies, des injustices, des vexations odieuses. L'heure n'est donc pas encore venue où l'on pourrait cesser de la combattre. C'est avec joie que nous applaudissons aux ouvrages de Renan, de Prévost-Paradol, de Jules Simon, et de tant d'autres écrivains éminents qui plaident chaleureusement en faveur de la tolérance ; ces ouvrages sont des bienfaits rendus à la cause de l'humanité. C'est à ce même titre que nous avons accueilli avec une vive satisfaction la publication récente de M. le pasteur Schæffer, sur laquelle nous désirerions appeler l'attention du public éclairé de notre pays.

M. Schæffer se pose, il est vrai, une question spéciale : il traite de l'*avenir* de la tolérance. Que l'on ne croie cependant pas qu'en dirigeant particulièrement sa vue sur cette question, il ait négligé de parler de la tolérance en général. Suivons-le dans les différents chapitres qui composent son intéressant livre.

Le premier chapitre, où l'auteur envisage la tolérance dans ses

rapports avec la raison, se termine par les paroles suivantes, dont la vérité doit frapper tous les esprits éclairés (p. 37) : « Ce qui sauve, ce ne sont pas les formules prescrites par telle ou telle église ; il n'y a qu'une seule orthodoxie chrétienne, c'est celle du chrétien de cœur, qui vit chrétiennement. L'intolérance est la pire des hérésies, parce qu'elle est foncièrement méchante, et c'est avec raison qu'un philosophe l'a définie : le droit des tigres. »

Il n'était pas difficile à l'auteur de prouver, dans son deuxième chapitre, que l'intolérance est étrangère au christianisme. Comment, en effet, la concilier avec l'Évangile, qui ne respire que pureté et charité ? (p. 39.) « De quelle manière Jésus veut-il que son royaume s'étende ? Est-ce par la violence ? N'est-ce pas plutôt par la vertu mystérieuse de l'esprit ? C'est ce qu'il fait savoir aux siens en leur disant la parabole du levain (p. 43). » Celui qui ordonne à Pierre de remettre dans le fourreau l'épée qu'il avait tirée pour le défendre, qui censure sévèrement Jacques et Jean voulant appeler le feu du ciel sur les Samaritains qui lui avaient refusé une réception hospitalière, comment aurait-il pu autoriser la violence en matière de foi ? Il ne veut pas que l'on arrache l'ivraie du milieu du bon froment, mais qu'on la laisse subsister jusqu'au jour du jugement final. L'explication que l'auteur donne des paroles (Luc, 14, 23) : *Presse-les d'entrer*, paroles dont on a si souvent étrangement abusé, prouve jusqu'à l'évidence qu'il ne s'agit ici que de moyens spirituels à employer pour la conversion des incrédules. « Mais, dit l'auteur (p. 50), il y a dans le Nouveau-Testament mieux que des textes et des doctrines ; il y a une personne qui le remplit tout entier, qui en est le commencement et la fin, qui en illumine toutes les pages d'un céleste éclat, d'une lumière à nulle autre pareille, la personne du Sauveur. Oublions un instant tout le reste pour faire de la personne de Jésus-Christ seul l'objet d'une véhémence contemplation. Y a-t-il en lui rien qui rappelle l'intolérance ? Celui qui lava les pieds de ses disciples, qui n'eut pour ses bourreaux que des prières, pour ses ennemis que des paroles de pardon, dont toute la vie fut une démonstration continuelle de patience, de douceur, de mansuétude, d'amour, de toutes les qualités par lesquelles l'homme se rapproche de la divinité, peut-on se le figurer approuvant ceux qui persécutent en son nom ? préparant des instruments de torture ? aiguisant la hache des bourreaux ? soufflant la flamme des bûchers ? » Avouons que l'intolérance se trouve avec le

christianisme dans une contradiction flagrante , et a bien mal servi celui qui est venu pour sauver les hommes au prix de son sang.

Au troisième chapitre, intitulé *la Tolérance et le Catholicisme*, l'auteur trace à grands traits, mais en s'appuyant de citations nombreuses et choisies avec discernement, l'histoire de l'invasion successive de l'intolérance dans l'Eglise chrétienne. Aussi longtemps qu'elle fut persécutée elle-même, cette Eglise resta tolérante. Mais à peine eut-elle triomphé du paganisme, qu'elle devint persécutrice à son tour. Vers la fin du IV^me siècle, l'exécution de Priscillien, dénoncé comme hérétique à l'empereur Maxime, provoqua encore une profonde indignation. Saint Ambroise et saint Martin de Tours se prononcèrent avec énergie contre cet acte d'odieuse persécution. Mais bientôt l'esprit d'une farouche intolérance l'emporta sur les principes de douceur qui jusqu'alors avaient dominé dans l'Eglise. Nous regrettons de trouver parmi les premiers qui aient proclamé l'emploi de la violence contre les hérétiques un homme dont le génie nous inspire une juste admiration. Pendant longtemps Saint Augustin fut au nombre des partisans les plus dévoués de la liberté de conscience ; sa querelle avec les donatistes opéra dans ses sentiments un changement regrettable. Il ne craint plus d'appeler contre ces schismatiques et contre tous ceux auxquels l'Eglise imprimait la note d'hérésie, toutes les rigueurs des lois. Depuis lors l'intolérance est hautement défendue, recommandée par les dignitaires de l'Eglise (p. 70). « Elle grandit, lentement, il est vrai, jusqu'à ce qu'elle arrive à dominer, vers 1200, avec une implacable dureté. Alors, ne se souvenant plus des nobles hésitations de saint Augustin, elle tâche d'étouffer jusqu'aux plus légères divergences d'avec la doctrine catholique ; elle frappe sans pitié et sans remords — pour la plus grande gloire de Dieu. » (p. 72). Ce fut au concile de Latran, l'année même de la naissance de saint Louis, 1215, que l'intolérance obtint le plus éclatant de ses triomphes. Présidée par Innocent III, cette réunion de cinq cents évêques arrêta ce qui suit : « Que tous pouvoirs séculiers soient
« amenés et, s'il le faut, contraints par censure ecclésiastique à
« prêter serment en public pour la défense de la foi, jurant qu'ils
« s'efforceront sincèrement d'exterminer de dessus les contrées sou-
« mises à leur juridiction tous hérétiques désignés par l'église ;
« chacun, dès qu'il aura reçu quelque autorité, soit spirituelle, soit
« temporelle, sera tenu de prêter ce serment.

« Que si quelque seigneur temporel, averti par l'Eglise, négligeait
 « de purger son pays de la souillure hérétique, qu'il soit excommunié
 « par le métropolitain et les autres évêques diocésains; et s'il refusait
 « de satisfaire dans l'année, qu'il en soit donné avis au Souverain Pon-
 « tife, afin que celui-ci délie ses vassaux de leur serment de fidélité,
 « et donne son pays à des catholiques, pour qu'ils le possèdent sans
 « aucune contradiction et le maintiennent dans la pureté de la foi,
 « après en avoir exterminé les hérétiques... Les catholiques qui pren-
 « dront la croix pour exterminer les hérétiques jouiront des mêmes
 « indulgences et du même saint privilège que ceux qui vont au secours
 « de la Terre-Sainte. » On frémit en lisant ces horribles paroles; et
 cependant l'Eglise catholique ne les a jamais rétractées. Elle a fait,
 au contraire, tout ce qui se pouvait pour qu'elles ne fussent pas
 vaines et mortes (p. 73, 74). »

Nous ne nous arrêterons pas au tableau que l'auteur trace des effets épouvantables que l'intolérance, en exécutant trop fidèlement les décisions du concile de Latran, a produits dans les siècles suivants.

Hâtons-nous de passer au quatrième chapitre, dans lequel il examine les rapports que la tolérance entretient avec le protestantisme. L'auteur est trop impartial pour nier que l'intolérance ait aussi souillé l'Eglise protestante. Comment serait-il possible d'en disconvenir? S'il n'y avait à citer beaucoup d'autres actes, le bûcher de Servet est là pour l'attester. Luther, s'il avait vécu encore, se serait élevé avec une sainte indignation contre la condamnation de cet infortuné Espagnol; car jamais aucun théologien ni aucun philosophe n'a plaidé plus chaudement et avec plus d'éloquence que lui la cause de la tolérance. On doit savoir gré à l'auteur d'avoir extrait des œuvres du grand réformateur les pages les plus remarquables à ce sujet. Nous nous bornerons à transcrire un seul de ces passages (1) : « Gardons-nous
 « d'extirper les hérétiques: le Seigneur ne commande-t-il pas expres-
 « sément de laisser croître ensemble le froment et l'ivraie? C'est uni-
 « quement avec la parole de Dieu qu'il faut combattre l'hérésie.

« Peut-être se fera-t-il que celui qui se trompe aujourd'hui arrive
 « demain à la connaissance de la vérité. Vous ne savez pas quand la
 « parole de Dieu touchera son cœur. Le brûler, l'étrangler, c'est

(1) Dans sa *Kirchen-Postille*.

« rendre impossible sa conversion , c'est le soustraire à l'influence de
 « la parole de Dieu , et partant le perdre , lui qui peut-être allait
 « arriver à la vie éternelle ! c'est arracher le froment avec l'ivraie ,
 « contrairement aux enseignements du Seigneur ; chose abominable
 « et sans excuse devant Dieu.

« Que dirons-nous donc, par conséquent, de ceux qui si longtemps
 « ont essayé d'imposer la foi aux Turcs par l'épée , aux hérétiques
 « par le feu, aux Juifs par le dernier supplice ? N'est-ce pas une entre-
 « prise insensée que de vouloir ainsi arracher l'ivraie par une puis-
 « sance purement humaine ? Gouverner les esprits et les cœurs , ren-
 « dre les esprits droits et les cœurs pieux, n'appartient qu'à la parole
 « de Dieu.

« Tuer les hérétiques , c'est mettre une barrière entre eux et cette
 « parole ; c'est l'empêcher d'agir sur eux ; c'est être deux fois meur-
 « trier ; c'est amener la mort temporelle du corps et la mort éternelle
 « de l'âme. Que les fanatiques viennent encore nous dire après cela
 « qu'ils ont bien mérité de Dieu ! qu'ils viennent nous parler de leurs
 « titres à la vie éternelle !

« On le voit , cette déclaration de Jésus-Christ semble bien propre
 « à effrayer les *tueurs d'hérétiques* (ces hérétiques fussent-ils même de
 « véritables hérétiques). *Mais ces gens-là ont un front d'airain ; rien ne*
 « *les empêche de brûler, hérétiques eux-mêmes, les véritables saints.* Ils
 « prétendent arracher l'ivraie, et c'est le froment qu'ils arrachent, les
 « insensés ! »

Que prouvent ces paroles de Luther ? Elles prouvent que l'intolérance est contraire aux principes du protestantisme. En effet, une religion qui proclame la liberté de penser, qui met entre les mains de tous la Bible, en leur disant : Sondez les écritures, et voyez vous-mêmes ce que vous devez croire ; une pareille religion, pour peu qu'elle soit fidèle à elle-même, ne saurait être intolérante. Ce sont les principes fondamentaux du protestantisme qui ont porté Zwingli à dire à l'Eglise catholique : « Défends à tes prétendus évêques de che-
 « vaucher à la tête de leurs hommes de guerre, et leur commande de
 « prêcher la parole de Dieu et de crier, comme Jonas, comme Jean,
 « comme Jésus-Christ : Amendez-vous ! *ne saisis de glaive que le glaive*
 « *de l'esprit, c'est-à-dire la parole de Dieu* (p. 146). » Ce sont ces
 mêmes principes qui dictèrent à Castellion l'admirable traité qu'il publia après la condamnation de Servet, sous le pseudonyme de

Martin Bellius (1), traité dont l'auteur donne de larges extraits. Chose singulière, Calvin même, dans son *Institution de la religion chrétienne*, déclare que la vengeance extrême de l'Eglise est l'excommunication, de laquelle elle n'use qu'en grande nécessité. Or, l'excommunication ne requiert point force de main, mais se contente de la seule vertu de la parole (p. 146).

D'où sont donc venus ces actes d'intolérance si souvent et si amèrement reprochés au protestantisme ? Ils s'expliquent par l'influence que les maximes si longtemps en vigueur dans l'Eglise catholique ont continué d'exercer sur ceux qui l'avaient quittée, et par le désir des théologiens protestants de justifier leur Eglise contre l'inculpation d'être une Eglise impie et de tolérer dans son sein les erreurs les plus scandaleuses et les plus dangereuses.

M. Schæffer résume dans les propositions suivantes les principes concernant la tolérance qui se firent jour, dès le xvi^me siècle, dans les Eglises chrétiennes qui se séparèrent de Rome (p. 166) : « Il faut distinguer nettement le pouvoir temporel du pouvoir spirituel ; ces deux pouvoirs diffèrent par le but qu'ils poursuivent, comme aussi par les moyens dont il leur est permis de se servir.

« Le pouvoir temporel n'interviendra dans l'ordre spirituel que pour réprimer les infractions à la loi morale ; il ne se mêlera point de juger les doctrines, à moins qu'elles ne soient ouvertement hostiles aux grandes données morales dont l'anéantissement aurait pour effet le renversement de l'Etat lui-même.

« L'hérésie doctrinale est difficile à définir.

« Elle ne peut, en tout cas, se détruire que par les armes de l'esprit.

« La foi ne saurait être imposée ; l'emploi de la contrainte, en matière de foi, ne produit que l'hypocrisie.

« Depuis le xvi^me siècle, ces principes n'ont fait que s'enraciner de plus en plus dans les pays qui suivent le culte protestant ; s'ils n'ont pas triomphé partout, du moins sont-ils défendus aujourd'hui par l'im-

(1) La traduction française de ce traité, publié en 1554, porte le titre suivant : *Traicté des hérétiques*, à sçavoir si on les doit persécuter, et comment on se doit conduire envers eux, selon l'avis, l'opinion et la sentence de plusieurs auteurs, tant anciens que modernes, *grandement nécessaire en ce temps plein de troubles et très-utile à tous.*

mense majorité des adhérents du pur Evangile. Nous n'en voulons pour preuve que la réprobation presque universelle qu'ont rencontrées, dans tous les pays protestants, les faits d'intolérance qui se sont produits en Europe depuis le commencement de ce siècle, *où et dans quelques conditions* que ces faits aient eu lieu. »

Le contenu du troisième et du quatrième chapitre fait pressentir la manière dont l'auteur s'expliquera sur l'avenir de la tolérance. Il commence par prédire qu'il y aura toujours des intolérants, qu'il y en aura dans toutes les communions chrétiennes, par la double raison qu'il y aura toujours des gens persuadés de posséder la vérité tout entière, et que l'égoïsme, semence féconde du fanatisme comme de toutes les mauvaises passions, ne cessera pas d'exercer son empire sur beaucoup de personnes.

Du reste, selon ses prévisions, cette intolérance se manifestera bien plus dans l'Eglise catholique que dans l'Eglise protestante : « La première se donne pour la vérité infallible, absolue. Elle soutient qu'elle ne s'est jamais trompée, qu'elle ne peut pas se tromper. Ce principe admis, l'intolérance en découle naturellement. Accordez à l'Eglise catholique qu'elle est la vérité absolue; accordez-lui de plus que cela est tellement évident que la méchanceté seule est capable de le nier : il en résultera que c'est son devoir de sévir contre les hérétiques, comme on fait contre les plus grands criminels. Cela est tout simple (p. 174). »

Par contre, le protestantisme est fondé sur des principes qui doivent nécessairement lui inspirer des sentiments de tolérance. A mesure qu'il se développera, il deviendra plus tolérant. Les actes d'intolérance qui s'accomplissent encore par-ci par-là dans son sein, sont de graves déviations des principes sur lesquels il est établi. « Fidèle à la manière dont il conçoit les conditions dans lesquelles la vérité se présente à nous, il demeurera également fidèle à la tradition de tolérance dont il s'honore; et quand même il se trouve dans son sein quelques énergumènes pour qui la contrainte est le meilleur instrument de conversion, telle n'est pas, telle ne sera jamais la manière de voir de la grande majorité de ses fidèles (p. 176). »

Pour appuyer ses prédictions sur l'avenir de la tolérance, l'auteur rend attentif encore à deux points : à savoir que le protestantisme se rattache partout aux Saintes Ecritures qui respirent la plus large tolérance, tandis que l'Eglise catholique se fonde de préférence sur

la tradition , et que la première , pour faire l'éducation des chrétiens et les amener au Sauveur, s'adresse directement aux âmes pour y opérer un changement salulaire , tandis que l'autre , procédant par une méthode inverse , tend avant tout à former l'homme extérieur, l'astreignant à des actes de piété et l'appelant à un culte tout cérémoniel. Le protestantisme , dans l'éducation chrétienne des hommes, procède *du dedans au dehors* , le catholicisme , *du dehors au dedans*. Les pages où l'auteur développe ces pensées sont riches en observations d'une vérité frappante.

Tout en partageant les prévisions de l'auteur, nous ne redoutons pas trop les mouvements d'intolérance de l'Eglise catholique. Quels que soient ses principes , elle ne saurait résister à la longue à l'action du temps , et le temps pousse vers la tolérance. Et pourquoi n'espérons-nous pas qu'en apprenant à mieux connaître le protestantisme, cette Eglise renoncera à beaucoup de préventions qu'elle nourrit encore contre lui , et se laissera guider dans sa conduite à son égard par les principes de charité si profondément gravés dans l'Evangile ?

BRUCH ,

doyen de la faculté de théologie de Strasbourg.

NOTICE HISTORIQUE

SUR LE CHATEAU DE MORIMONT,

DÉPARTEMENT DU HAUT-RHIN.

Suite (*).

La guerre se ralluma vers Zurich ; Greisensée soutint contre les Suisses un siège mémorable et il les occupa pendant que l'Autriche pressait l'arrivée des Armagnacs. Greisensée se rendit le 27 mai et sur une prairie en fleur , Riding, le chef des Suisses , fit froidement décapiter par le bourreau les 60 hommes de la garnison qui s'étaient rendus sur parole avec leur chef, le brave chevalier de Lundenberg (1).

Cet acte de barbarie envénima la querelle : la noblesse autrichienne en fut exaspérée, sa haine contre les paysans des ligues s'en accrut et elle tourna de nouveau les yeux vers la Bourgogne et la France, tandis que les confédérés assiégeaient Zurich et Farnsbourg. Plusieurs motifs politiques concouraient pour engager ces puissances et surtout Charles VII à accéder à la demande de l'Autriche. Il était mécontent du concile de Bâle , il cherchait à se concilier le pape Eugène ; les Armagnacs pesaient sur la France et le roi vit une bonne occasion de s'en débarrasser. Il confia donc le commandement de l'expédition à son fils Louis, dauphin du Viennois, qui de son côté ruminait d'autres projets. Mais l'armée au lieu d'être composée de cinq mille cavaliers d'élite, comme l'avait proposé Pierre de Morimont, ou de dix mille, selon la demande de Bourcard Münch, autre délégué de l'Autriche, dépassa cinquante mille hommes.

(*) Voir les livraisons d'août et octobre, pages 337 et 445.

(1) Toutes les chroniques suisses.

(¹) Le dauphin avec un corps de trente mille hommes se dirigea vers Bâle par Montbéliard et le Sundgau. Le duc de Bourgogne leur ouvrit le passage sur ses terres et engagea les bandes errantes de de ses pillards à se joindre à l'armée du dauphin. (²) La noblesse de l'Autriche antérieure, celle de la Haute-Alsace et de l'évêché de Bâle, se réjouirent de leur arrivée, mais les villes d'Alsace et les princes mêmes qui les avaient appelés eurent peur. Ils comprirent tout ce qu'avait de menaçant une telle armée obéissant pour la première fois à un seul chef dont les véritables intentions n'étaient connues de personne. Les confédérés furent moins inquiets que leurs propres ennemis. Leurs victoires passées et leurs succès récents leur donnaient une confiance exagérée dans la force de leurs armes. Ils ne crurent même pas à l'imminence du péril.

Cependant l'armée du dauphin traversait le Sundgau, passait à Altkirch et ensuite sous les tours de Landskron, pour déboucher dans la plaine du Rhin, près de Bâle. Louis alla loger au château de Pfeffingen, chez le comte de Thierstein où se trouvaient beaucoup de nobles chevaliers de la contrée et où devait être aussi Pierre de Morimont. Du haut de cette forteresse le dauphin put contempler les mouvements de son armée, le pays qu'il se proposait d'envahir et cette ville de Bâle, dont on parlait tant depuis la réunion du concile. Les Bâlois qui comprenaient le danger de leur position avaient muré presque toutes leurs portes et se tenaient prêts à défendre leur neutralité. Mais la discorde régnait dans la ville même. Le peuple ou les bourgeois tenaient pour les ligues suisses et la noblesse penchait pour l'Autriche. Elle trouvait de nombreux partisans parmi les pères du concile, mais ceux-ci moins belliqueux étaient inquiets sur l'issue d'une guerre qui commençait par les plus affreuses dévastations. Les Armagnacs étaient aux portes de Bâle; le 25 août 1444, plusieurs mille passèrent la Birse pour aller faire une reconnaissance, mais ils furent rencontrés par quinze cents Suisses qui les mirent en déroute. Le lendemain 26 août, jour célèbre dans les fastes de la Suisse, on vit ces quinze cents confédérés tenir tête à toute l'armée du dauphin et l'arrêter pendant la journée entière. Il n'en restait plus que quelques cents qui se battaient avec un courage si héroïque que les

(¹) MULLER, tome VI, p. 82.

(²) Idem, p. 82-87. — *Chron. de Bâle*, URSTISIUS-UCHS.

officiers du dauphin voulurent les respecter. Mais Pierre de Moersperg se jeta aux genoux du maréchal de Dommartin et le conjura de tenir la promesse qu'il lui avait faite de ne faire grâce à aucun Suisse (1). Sa haine contre les confédérés, contre les bourgeois et les paysans était si grande qu'elle faisait taire en lui tout sentiment généreux et elle était partagée par toute la noblesse du parti autrichien, qui en cette occasion s'indignait de l'étonnement qu'éprouvaient ses auxiliaires étrangers à la vue de la bravoure et de l'intrépidité des Suisses. Cette noblesse vindicative ne fut satisfaite que lorsqu'elle vit les quinze cents confédérés couchés sur le champ de bataille de Saint-Jacques au milieu des cadavres de huit mille hommes et de onze cents chevaux de l'armée du dauphin (2).

Une victoire si chèrement payée fit comprendre à Louis qu'il rencontrerait une redoutable résistance s'il pénétrait jusque sur le territoire des ligues suisses. Il écouta des paroles de paix et crut en avoir assez fait pour l'Autriche en forçant les Suisses à lever les sièges de Zurich et de Farnsbourg. Il se retira à Ensisheim, tandis que des détachements de son armée se répandirent depuis le confluent de l'Aar et du Rhin, jusqu'à Strasbourg (3). Quelques uns passèrent même le fleuve entre Lauffenbourg et Waldshut. Les seigneurs appelaient et soudoyaient ces bandes étrangères pour les aider dans leurs guerres particulières et surtout pour assujétir leurs vassaux qui de toutes parts, à l'imitation des villes, cherchaient à se soustraire à la tyrannie féodale. Les seigneurs de la Haute-Alsace, Pierre de Morimont et autres furent de ce nombre, et quand l'armée du dauphin se fut éloignée, ils se trouvèrent alors presque seuls aux prises avec les confédérés et les Bâlois irrités de leur participation à la guerre et de leurs pillages (4). Les chroniques rapportent que durant l'hiver de 1444 à 1445 les Armagnacs firent périr plus de vingt mille personnes, mais qu'ils perdirent à leur tour plus de dix mille des leurs.

Le dauphin, sous prétexte que l'empereur lui avait assuré l'entre-

(1) BRUCHNERS, p. 1446. — MULLER, p. 101.

(2) TSCHUDI, BRUCHNERS, BOLLINGER.

(3) MULLER, T. VI, p. 116. — Urstisius donne le détail des chefs et des corps de troupes qui furent distribués en Alsace et il raconte leurs actes de pillage, les prises de places et de châteaux.

(4) MULLER, T. VI, p. 118. — OCHS, T. III, p. 425, 4429.

lien de son armée, restait en Alsace sur les terres de l'Autriche. Il intriguait en Allemagne pour diviser les princes et pour profiter ensuite des circonstances. Mais comprenant qu'il avait peu à gagner à faire la guerre aux Suisses qui, avec l'aide de la Bourgogne, pouvait lui couper la retraite, il traita avec les confédérés et les Bâlois, à Ensisheim, le 18 octobre 1444 (1).

La guerre n'en continua pas moins entre la noblesse autrichienne et les cantons suisses. Bâle, quoique non encore admise dans la confédération, tenait pour celle-ci et malgré sa neutralité se trouvait constamment exposée aux agressions de la noblesse d'Alsace et des contrées voisines. A peine le dauphin eut-il commencé sa retraite que les bourgeois de Bâle attaquèrent les châteaux des nobles qui avaient pris part à l'expédition des Armagnacs et causé du préjudice à la ville.

Pierre de Morimont, avoué d'Alsace et auquel on donne alors plus particulièrement le titre de bailli de Ferrette, ne fut pas oublié. Dès le printemps de 1445 on lui envoya une lettre de défi et défense à ses administrés de fréquenter le marché de Bâle (2). Le 3 mai, au milieu de la nuit, 2500 hommes sortirent de cette ville, pour aller saccager les environs d'Altkirch et de Ferrette. En ce dernier lieu, et en vue du château bailliral, ils pillèrent le village du Vieux-Ferrette, y firent de nombreux prisonniers, s'emparent du bétail et emmenèrent mille sacs de grain.

Dans cette expédition ils trouvèrent parmi le butin divers objets provenant des Suisses tués à Saint-Jacques. Ce fut pour les Bâlois un nouveau motif de traiter en ennemi les nobles de la Haute-Alsace qui avaient pris part à cette affaire. L'un d'eux encourut en particulier toute leur disgrâce. Henri d'Eptingen n'ayant osé prendre les armes avec les Armagnacs, à raison de ses domaines et de ses relations avec Bâle, leur prêta cependant son cheval de bataille, et ce fut pour les Bâlois un motif d'assiéger son château de Blotzheim (3).

Pierre de Morimont ne resta pas inactif; il réunit un bon nombre

(1) Déjà le 28 septembre il avait donné une lettre de sauvegarde à l'évêque de Bâle et au comte de Thierstein, ainsi qu'au sire de Ramstein, sans doute à ceux-ci en reconnaissance du bon accueil qu'ils lui avaient fait à Pfeffingen. — Nous avons trouvé cet acte aux archives de Délémont.

(2) OCHS, T. III, p. 440. — URSTIS., *Chron. de Bâle*, p. 414.

(3) URSTISIUS, p. 415.

de chevaliers, appela son frère Conrad, bailli de Delle, et à la tête de 500 hommes il alla faire une expédition dans les villages du canton de Soleure dépendant de la seigneurie de Thierstein, au sud du val de Laufen.

Le château de Thierstein venait d'être occupé par les Soleurois pour punir le comte de sa participation à la guerre. Mais Pierre de Morimont emporta cette forteresse et poussa jusqu'à l'abbaye de Beinweil qu'il pillait. L'abbé fut fait prisonnier et amené vers Ferrette avec beaucoup d'autres captifs et un gros butin. Ces prisonniers étaient détenus avec beaucoup de rigueur pour les forcer à se racheter plus promptement en payant de fortes rançons ⁽¹⁾.

Les Soleurois arrivés trop tard se mirent cependant à sa poursuite. Le 4 juin, au nombre de 800 hommes, ils entrèrent dans le bailliage de Ferrette, pillèrent et brûlèrent quatre villages, et s'avancèrent jusqu'à Winckel, près de Morimont. Mais ils n'osèrent attaquer cette place et dans la même nuit ils rentrèrent dans la vallée de Laufen avec un butin considérable.

De part et d'autre ce n'était que brigandages et actes de cruauté, dont le peuple était toujours la victime. Les lettres de défi et les déclarations de guerre se multiplièrent et chacune était suivie de pillages et d'incendies. Vers la fin de juillet le conseil de Bâle voulant atteindre dans ses biens la noblesse du voisinage qui avait pris part à la guerre des Armagnacs, fit une loi par laquelle il fut défendu à cette noblesse de posséder ou d'acquérir aucune maison dans la ville sous peine de mort. On exclut les nobles de tous leurs droits civiques et parmi eux l'acte désigne Pierre et Conrad de Morimont ⁽²⁾. Alors beaucoup de ces familles avaient des hôtels à Bâle et leur influence dans les affaires compromettait par fois les libertés bourgeoises. Il leur fut donc ordonné de ne plus loger dans ces hôtels ou dans des maisons privées, lorsque leurs affaires les obligeraient de pénétrer dans la ville, mais d'aller dans des auberges.

⁽³⁾ Pierre de Morimont s'en vengea aussitôt en inquiétant les Bâlois par des courses autour de la ville, les empêchant de faire la moisson et leurs récoltes. Mais les Bâlois ne laissèrent pas ses agressions im-

⁽¹⁾ OCHS, T. III. — URSTISIUS, p. 414 et 415. *Annales de Beinweil*.

⁽²⁾ URSTISIUS, *Chron. de Bâle*, p. 418. — OCHS, T. III, p. 453.

⁽³⁾ MULLER, T. VI, p. 145. — URSTISIUS, p. 420. — OCHS, T. III, p. 461.

puies ; dès le 13 août ils se portèrent sur Ferrette, brûlèrent le bourg, à l'exception de l'église, bâtie dans un lieu isolé, y firent un grand butin et dans celui-ci se retrouvèrent encore des objets provenant de la bataille de Saint-Jacques. La garnison du château tira vainement sur les Bâlois : Ces coups pointés de trop haut plongeaient dans la rue et n'atteignirent que deux pauvres garçons.

Moersperg leur rendit coup pour coup, incendie pour incendie. Après la retraite de ces pillards, il alla brûler des maisons dans les villages près de Bâle, à Bottmingen et Binningen. Mais il fut vivement poursuivi dans sa retraite par les Bâlois jusqu'à Oberwiller, et ils lui tuèrent cinq hommes (1).

Les Bâlois, pour punir le comte de Thierstein d'avoir accueilli le dauphin et ses officiers dans son château de Pfeffingen, avaient surpris cette place en l'absence du comte. Ils l'occupaient depuis près de dix mois lorsque dans la nuit du 18 février 1446, Pierre de Morimont, à la tête d'une troupe de gens déterminés, s'avança sans bruit vers ce château, y arriva vers deux heures du matin et y pénétra par escalade. Dietrich Sürlin, commandant du château, accourut à sa rencontre avec quelques valets, mais il fut grièvement blessé. Fait prisonnier avec sa femme, son fils et plusieurs autres, le sire de Moersperg les emmena dès le lendemain à Ferrette où il les fit jeter dans un sombre cachot, ne s'occupant point si les geôliers les traitaient avec cruauté (2). Le chevalier avait laissé une bonne garnison à Pfeffingen et de là ses gens d'armes, montés sur de forts chevaux, allaient faire des courses jusqu'aux portes de Bâle, pillant les maisons et tuant ceux qui leur tombaient sous la main. Le château de Pfeffingen commandait le cours de la Birse dans le défilé qui conduit de Bâle à la vallée de Délémont, et dès-lors ce passage fut exposé aux attaques des gens de Morimont.

(3) Les Bâlois ne pouvaient tolérer ce dangereux voisinage, aussi ils étaient toujours prêts à courir sus tous les gens du chevalier Pierre. Après quelques tentatives infructueuses sur Pfeffingen ils envoyèrent secrètement, par nue nuit profonde, trois cents hommes courageux pour s'approcher de la place et tâcher de la surprendre, ou tout au

(1) URSTISIUS, *Chron. de Bâle*, p. 426. — BRUCHNERS. — MULLER, T. VI, p. 145.

(2) OCHS, T. III, p. 475. — URSTISIUS, p. 427. — LUTZ, p. 18.

(3) URSTISIUS. — LUTZ. — OCHS.

moins de couper la retraite aux sorties que pourrait faire la garnison. Ils allèrent donc se cacher dans un chemin creux près du château et lorsque, au point du jour, quelques cavaliers sortirent pour aller à la proie, les Bâlois les surprirent, en tuèrent trois et en conduisirent trois autres à Bâle où ils furent aussitôt décapités.

A cette occasion les Bâlois remarquèrent que la garnison du château était peu nombreuse, et même l'historien Ochs dit qu'elle n'était que de seize hommes. Cette observation décida le Conseil à faire faire sans retard le siège de la place. Pfeffingen était dans une position d'un accès difficile et une petite garnison, composée d'hommes déterminés comme ceux du sire de Morimont, pouvait opposer une résistance fort longue. Aussi les Bâlois, après avoir tiré quelques volées de canon sans succès, crurent-ils prudent de ne l'aborder qu'avec une force considérable ⁽¹⁾. Le lundi 18 mars, de grand matin, ils déployèrent la grande bannière et sortirent de la ville au nombre de mille hommes, avec de l'artillerie, des échelles et autres engins alors en usage dans les sièges. Tout en arrivant ils se formèrent en trois colonnes d'attaque, une pour chaque porte du château. La première colonne s'avança vers la porte principale, mais les assiégeants qui observaient tous les mouvements de l'ennemi s'y portèrent en force. Les Bâlois brisèrent la première porte sous une grêle de pierres, de quarreaux d'arbalète et de balles d'arquebuse. Ils se portèrent alors vers la seconde porte et après sept heures d'efforts ils pénétrèrent dans la cour appelée le *Zwingelhof*, où ils forcèrent une troisième porte. Mais arrivés à la quatrième, elle se trouva tellement barricadée avec des pierres, du bois et du fumier qu'il leur fut impossible d'aller plus avant. Une poignée d'hommes du sire de Möersperg arrêta ainsi un corps d'armée de mille hommes, non moins braves et intrépides, mais les murs étaient plus solides que des armures et des boucliers et, du haut de la grosse tour, il pleuvait des pierres et des traits.

L'évêque de Bâle et Rodolphe de Ramstein, chevalier renommé, qui au premier siège de Pfeffingen avait déjà sauvé la comtesse de Thierstein et ses enfants des mains des Bâlois, arrivèrent alors au camp et s'interposèrent pour demander une suspension d'armes. Les deux partis étaient harassés de fatigue et l'évêque, homme réputé

⁽¹⁾ Lutz et Langenhager disent que ce fut un dimanche, p. 19 et 109.

fort habile par les pères du concile, sut si bien revendiquer ses droits comme seigneur suzerain de Pfeffingen, qu'il obtint que les Bâlois se retirassent, promettant que le château se rendrait le vendredi suivant, ou bien que lui, évêque, et le sire de Ramstein se porteraient garants de la cessation de toute hostilité jusqu'à la fin de la guerre.

Les Bâlois, fatigués et doutant de pouvoir emporter le donjon sans une grande effusion de sang, acceptèrent ces conditions douteuses, et se retirèrent avec les morts et les blessés.

La guerre n'en continua pas moins ailleurs. Le lundi avant l'Ascension, la bannière de Bâle se mit de nouveau en campagne avec quatorze cents hommes de pied et quelques cents chevaux et de l'artillerie. Cette petite armée alla ravager les environs de Ferrette et le Sundgau. Elle brûla dix villages et le prieuré de Goldbach près de Ferrette. Chargée de butin elle revenait vers la ville, lorsque Pierre de Moersperg se mit à sa poursuite et la harcela jusqu'aux portes de Bâle. A son retour il brûla les quatre villages de Gundeldingen, de Binningen, de Bottmingen et de Beuken (1).

Toutes les expéditions du sire de Moersperg ne l'empêchaient pas de remplir encore les fonctions d'ambassadeur à la cour de Bourgogne. L'Autriche désirait entraîner le duc Philippe dans une guerre contre la Suisse, mais le duc pour se soustraire aux pressantes sollicitations du sire de Moersperg, lui déclara qu'il n'avait en vue que la tranquillité de ses Etats, qu'il ne voulait pas les grever d'impôts pour solder une armée destinée à soutenir un prince étranger et que s'il le faisait ce serait à la condition que l'Autriche lui remboursât les quelques cent mille francs que coûterait cette armée. Ces démarches de l'Autriche furent encore paralysées par les confédérés dont les députés furent appuyés à la cour de Bourgogne par Thiébaud de Neuchâtel.

Les parties belligérantes se fatiguèrent enfin de la guerre et surtout d'une guerre de dévastations. Aucune partie, même de l'Autriche antérieure et de la Suisse n'eut autant à souffrir de la guerre que les environs de Bâle et le Sundgau. Car lorsqu'on traita des préliminaires de la paix on voulut exiger que les confédérés rebâtissent vingt-cinq châteaux détruits par eux et il se trouva que ces forteresses avaient presque toutes été dévastées dans la guerre des Bâlois avec le sire de Morimont et la noblesse du parti autrichien. Aussi il y eut beaucoup

(1) URSTISIUS, p. 428.

de récriminations ; l'Autriche nia d'avoir appelé les Armagnacs et n'eut pas honte de désavouer les démarches de son ambassadeur , le sire de Möersperg (1).

(2) La paix fut enfin conclue en cette même année 1446 , entre l'Autriche et les confédérés , entre les partisans de la première et les Bâlois. Mais une autre querelle s'était allumée entre la Savoie et Fribourg au sujet d'un avoyer de cette ville. Fribourg dépendait encore de l'Autriche ; elle était restée neutre durant la grande guerre des années précédentes , mais elle penchait pour le parti autrichien , plutôt que pour celui des cantons. Menacée par la Savoie , elle recourut à l'Autriche et le duc Albert y envoya Pierre de Morimont , avec deux autres nobles. Ils arrivèrent le 24 juin 1447 avec douze chevaux , mais leur intervention ne put arrêter les préparatifs de guerre. Le 25 juillet ils s'embarquèrent sur la Sarine , descendirent l'Aar et le Rhin jusqu'à Seckingen , pour aller rendre compte au duc du résultat de leur mission. Möersperg fut renvoyé à Fribourg , le 2 novembre , et de là à Genève pour essayer encore de rétablir la paix ; mais le sang avait déjà coulé et la guerre s'étendit dans la contrée. Le 24 mars 1448 Pierre de Möersperg et un autre capitaine autrichien , Louis Meyer , se mirent à la tête de 1600 hommes et marchèrent nuitamment vers le Schwartzembourg , pour punir les habitants de cette contrée qui avaient pris le parti de Berne alors hostile à Fribourg. Ils brûlèrent un grand nombre de villages et ils retournaient en désordre vers la ville , lorsque l'armée berno-savoisienne les surprit et leur tua 200 hommes. Quelques heures après la même négligence des vainqueurs , qui célébraient leur victoire dans un cabaret voisin , leur fit éprouver une perte considérable. Ainsi , en Alsace comme en Suisse , on voit partout le même système de faire la guerre par des dévastations et des surprises , et partout on retrouve Möersperg ; comme ambassadeur ou chevalier , la lance au poing.

Après plusieurs mois de combat il fallut enfin faire la paix. Fribourg n'avait point reçu de secours suffisants de l'Autriche et les ambassadeurs de celle-ci n'avaient pu à eux seuls amener la victoire sous leur bannière. Cependant Möersperg défendit encore les Fribourgeois dans les conférences de Morat , le 16 juillet 1448 , mais vainement.

(1) MULLER , T. VI , p. 184 , 196 , 227. — URSTISUS , p. 450.

(2) *Hist. du canton de Fribourg* , par le Dr BERTHOLD , T. I , p. 286.

Aussi quand il alla rendre compte au duc des clauses du traité de Morat, le duc le repoussa avec colère et voulut voir les choses par lui-même (1).

(2) Arrivé dans cette ville, le prince s'y comporta de la manière la plus brutale; les fêtes et les dons gratuits ne purent apaiser son courroux. Le Conseil de Fribourg fut arrêté, Moersperg nommé avoyer de la ville, puis remplacé quelques semaines après par un autre chevalier autrichien.

(3) La visite du duc Albert coûta à Fribourg plus de treize mille francs, non compris l'argenterie qu'on lui avait prêtée et qu'il emporta. Sa conduite et celle de ses officiers fut si indigne qu'elle poussa Fribourg à se mettre, trois ans après, sous la domination de la Savoie.

A peine cette affaire fut-elle terminée que Pierre de Moersperg se trouva impliqué dans un nouveau conflit. A la fin du treizième siècle la ville de Mulhouse s'était soustraite à la protection de l'évêque de Strasbourg, pour passer sous celle de Rodolphe de Habsbourg. Ce comte devenu empereur d'Allemagne l'érigea en ville impériale. L'office d'avoyer de l'empire y était dès lors exercé par des hommes du pays. Mais peu à peu les empereurs hypothéquèrent cette charge à divers seigneurs. Frédéric III l'engagea de la sorte aux deux frères Pierre et Conrad de Moersperg, en 1452 et ils la conservèrent jusqu'en 1457. Déjà alors Pierre était avoué d'Alsace, du Sundgau, du Brisgau, c'est-à-dire de tous les domaines de l'Autriche antérieure (4). En 1465 une querelle en apparence de peu d'intérêt amena un grave conflit entre la ville de Mulhouse et un noble voisin.

Craignant de trouver mauvaise justice à la cour du bailli autrichien à Ensisheim, Mulhouse s'adressa aux cantons suisses et leur demanda du secours. Ils y envoyèrent une centaine d'hommes; la noblesse assiégea la ville, les confédérés déclarèrent la guerre à l'Autriche, ils levèrent une armée considérable, pénétrèrent en Alsace, le Sundgau fut de nouveau ravagé et Moersperg se retrouva parmi les zélés partisans de l'Autriche. La paix de Waldshut termina bien l'affaire de

(1) *Hist. de Fribourg*, par le Dr BERTHOLD, p. 300.

(2) BERTHOLD, T. I, p. 300, 319, 320, 343.

(3) Ibidem, septembre et octobre 1449, p. 319 et suivantes.

(4) MULLER, T. VII, p. 43. — SCHÖEPFLIN, *Alsat. illust.*, T. II, p. 424.

Mulhouse, mais elle n'apaisa pas la haine de la noblesse autrichienne contre les ligues suisses ⁽¹⁾.

Cependant le duc Sigismond d'Autriche était toujours sans argent ; sa ressource ordinaire pour s'en procurer consistait à hypothéquer ses domaines de l'Autriche antérieure à tous ceux qui voulaient bien en prendre quelque partie en gage, contre des florins d'or. Les sires de Moersperg ne figurent pas seulement dans ces emprunts comme les créanciers du duc, mais plus souvent encore parmi les négociateurs de ces emprunts. Sigismond ayant une affaire d'intérêt à régler avec Bâle au sujet de Rheinfeld, y envoya Pierre de Moersperg, son bailli du Sundgau et du Brisgau, avec Thuring de Hollweil, son maréchal, 1456 ⁽²⁾. On le voit figurer au nom du duc Sigismond dans un autre conflit avec les Bâlois, en 1460, au sujet du château de Farnsbourg. Il y eut un échange de paroles amères, et, au sortir de Bâle, Pierre de Moersperg alla assiéger le château d'Istein avec l'aide du margrave de Bade ⁽³⁾.

On retrouve ce chevalier négociant de rechef avec les Bâlois au sujet des dettes de l'Autriche en 1463, 1465 et 1466. Le duc promettait toujours de payer et ne remplissait jamais ses engagements. Toutefois il ménageait les Bâlois et désirant régler lui-même ses affaires avec eux il se rendit à Bâle avec une suite de 400 chevaux et il y retourna encore vers la Chandeleur de l'année suivante, 1467, avec la duchesse et une nombreuse escorte. Il y eut des fêtes et des tournois : le duc rompit une lance avec Walter de Hollweil, mais il n'oublia pas de s'occuper de ses dettes envers ses hôtes et avec le secours encore de Pierre de Moersperg ⁽⁴⁾.

Mais tout ne fut pas réglé alors et cette même noblesse qui accompagnait le duc, le poussait déjà dans des négociations hostiles aux ligues suisses et lui conseillait de soulever la France contre eux. Sigismond alla lui-même trouver le roi Louis XI, mais ce prince qui avait appris à connaître les Suisses à la bataille de Saint-Jacques, préféra leur amitié aux offres du prince autrichien. Celui-ci tourna ses pas vers Arras où se trouvait Charles, duc de Bourgogne ; peut-

⁽¹⁾ MULLER, T. VII, p. 98. — URSTISIUS, p. 458.

⁽²⁾ OCHS, T. IV, p. 45.

⁽³⁾ Ibidem, p. 103, 137, 148, 150, 152. — URSTISIUS, p. 457 et 458.

être le rusé roi de France l'avait-il lui-même engagé à faire cette démarche.

Un traité fut conclu à Saint-Omer, les 2 et 9 mai 1469, par lequel l'archiduc vendit au duc Charles, avec droit de rachat, tous ses domaines du Haut-Rhin, voisins de la Bourgogne, et qu'on appelait ordinairement l'Autriche antérieure, pour en jouir lui et ses héritiers, avec tous les droits de souveraineté et de justice, ainsi que tous les revenus qui en dépendaient.

Le prix de cession n'est porté dans ce traité qu'à cinquante mille florins du Rhin payables à l'archiduc; mais il faut y ajouter les sommes considérables que le duc de Bourgogne devait encore solder aux créanciers de l'Autriche pour dégager les domaines hypothéqués par elle dans cette même contrée. Dans les actes publiés par M. Zellweyer (1), on voit une partie du détail de ces sommes, et dans celle de 180 mille florins due à divers seigneurs, doit être comprise la somme due aux sires de Morimont.

Gollut donne des éclaircissements qui méritent d'être cités, au sujet de ces divers engagements. Il dit que Ferrette fut engagé pour 7,000 florins d'or à Christophe de Reckberg; Landser pour 14,000 florins d'or à Thuring de Hollweil; Altkirch à Henri de Ramstein pour 11,000 florins d'or; les seigneuries de Belfort, de Rosemont et d'Isenheim à Pierre de Morimont pour 30,800 florins d'or et 2,000 francs d'or.

(2) On a dit précédemment que Belfort avait été engagé au sire de Moersperg pour 9,000 florins et Delle et Ferrette pour 4,000 florins. Ces différences dans le détail des localités et des sommes font comprendre qu'il y a eu plusieurs engagements et rachats et que selon toute apparence Gollut a rapporté l'état des dettes de l'Autriche au moment du traité de Saint-Omer, dettes que cette puissance ne s'occupait point de payer, mais dont elle laissa le soin au duc de Bourgogne qui s'en acquitta loyalement aux échéances.

Dès le dimanche, avant la fête de Saint-Pierre et de Saint-Paul de la même année, Pierre de Moersperg et deux autres chevaliers comparurent devant le Conseil de Bâle, au nom de l'Autriche pour lui déclarer que leur maître avait chargé le duc de Bourgogne de lui

(1) *Schweitzerisches Museum.*

(2) D'après URSTISIUS, p. 59.

rembourser la somme pour laquelle Sigismond lui avait engagé Rheinfeld. Le 26 décembre suivant, Pierre de Moersperg se rendit à Montbéliard, muni de pouvoirs spéciaux de l'archiduc pour toucher des mains du trésorier du duc de Bourgogne une somme de 40,000 florins qui, avec les 20,000 déjà payés aux cantons suisses, pour une autre dette, faisaient les 50,000 florins stipulés par le traité de Saint-Omer.

Par suite de ce traité les Etats du duc de Bourgogne touchèrent au Rhin et de si près aux alliés de la Suisse, à Mulhouse, à la ville de Bâle et à la principauté de l'évêque de Bâle, qu'on dut prévoir de graves conflits de la part de ce prince ambitieux. Toutefois s'il fit introduire en Alsace quelques usages bourguignons, il voulut aussi qu'on y maintint une justice sévère et qu'on y réprimât les guerres privées. Il voulait le bien, mais son représentant en Alsace, Hagenbach, était imbu de cette haine profonde que la noblesse nourrissait alors contre le peuple et les bourgeois et qui semblait s'accroître à mesure que ceux-ci acquéraient plus de liberté et d'influence. Pierre de Hagenbach, revêtu de la puissance administrative sur tous les pays autrichiens ainsi hypothéqués et dont le rachat paraissait alors une chose impossible, ne tarda pas à mécontenter ses administrés et les alliés de la Suisse. Louis XI profita habilement de leur mécontentement et fit alliance avec les Suisses pour les empêcher de s'accorder avec la Bourgogne. L'Autriche même commença à se repentir de s'être donné un voisin aussi redoutable que le duc Charles et dès lors on songea au moyen de l'arrêter dans ses projets d'agrandissement. L'évêque de Bâle fut un des premiers à chercher un rapprochement entre l'Autriche et les Suisses, et ce rapprochement qui paraissait impraticable, après un siècle et demi de guerre, eut cependant lieu en avril 1774; l'accord se fit sous la garantie du roi Louis XI qui, par ses intrigues, avait été le principal instigateur de cette alliance anormale.

Dès lors les villes d'Alsace hypothéquées et leurs alliés, les confédérés, se mirent en devoir de trouver de l'argent pour racheter les terres engagées au duc Charles. L'intention du rachat lui fut signifiée le 6 du même mois, et cette signification mit toute l'Alsace en émoi. L'administration sévère de Hagenbach était d'autant plus à charge au pays, que celle de l'Autriche avait été plus faible. Un acte de violence de sa part souleva contre lui la population de Brisach; il fut arrêté, jugé et condamné par une cour spéciale en présence de l'archiduc,

des députés des villes de l'Autriche antérieure et de ceux de Bâle et des ligues suisses. En même temps l'archiduc se croyant dégagé envers la Bourgogne par le dépôt, fait à Bâle, et non à Besançon, comme le voulait le traité, de la somme qu'il lui devait, envoya en Alsace le chevalier Hermann d'Eptingen, à la tête de 200 chevaux, pour en reprendre possession en son nom.

Le duc Charles fut très irrité de l'exécution de Hagenbach et de la conduite de l'archiduc, mais il n'était pas encore assez préparé à en tirer vengeance. Le refroidissement entre ces deux puissances était grand et nous croyons que ce fut pour ce motif que les sires de Moersperg quittèrent leur château pour se retirer momentanément à la cour d'Autriche. Car alors tout était en désordre dans les pays hypothéqués à la Bourgogne. La mort de Hagenbach, jugé en quelque sorte par ses administrés, les offres de rachat de ce pays, le dépôt même de la somme paraissaient des motifs suffisants pour secouer le joug de la Bourgogne et rentrer sous la domination de l'Autriche. Ces circonstances expliquent pourquoi, vers le milieu du mois d'août 1474, Etienne de Hagenbach, frère de Pierre, fit une irruption dans le Sundgau sans aucune déclaration de guerre. Les chroniques rapportent que les cavaliers picards et lombards, sous les ordres de ce chevalier bourguignon, commirent d'horribles atrocités, et dans ce corps d'armée se trouvaient plusieurs nobles du pays même, au nombre desquels elles nomment les barons d'Asuel en même temps chanoines de l'église de Besançon (1).

Cette expédition souleva tout le Sundgau contre les Bourguignons. Ses bandes armées n'avaient osé attaquer aucune place. Elles avaient passé sous les murs de Morimont sans en faire le siège et le but de cette attaque semble n'avoir été qu'un acte de vengeance. Aussi les paysans du Sundgau prirent les armes et plus hardis que les bandes de Hagenbach ils osèrent mettre le siège devant Blamont. Mais mal armés et entravés par un temps de pluie ils furent repoussés par la cavalerie bourguignonne qui, l'année suivante, pénétra de nouveau dans le Sundgau et jusque sous les tours de Morimont.

(1) EDLIBACH, MUNSTER, STETLER, SCHILLING, URSTISIUS. — Le peu de troupes que l'archiduc envoya pour reprendre possession des domaines engagés, fait voir que la Bourgogne n'avait ni armée ni partisans en Alsace. Mais comme le rachat n'avait pas été fait régulièrement, cette puissance se regardait encore comme en légitime possession de ce gage.

(1) Dès cette époque, ou plutôt dès la fin de l'année 1469 le nom de Pierre de Morimont ne figure plus dans l'histoire ni dans les actes. On ne fait plus aucune mention de lui et de son fils durant toute la guerre de Bourgogne, d'où l'on doit présumer qu'il était mort ou que son grand âge ne lui permettait plus de prendre les armes. On a vu par l'acte de 1450, au sujet de la fondation d'un anniversaire à Lucelle, qu'alors son frère Conrad était déjà mort et nous ne connaissons pas de descendance à ce chevalier (2). Par contre Pierre de Morimont eut un fils du nom de Joseph-Gaspard qui fut comme lui dévoué à la maison d'Autriche et en particulier à l'empereur Frédéric.

Schœpflin ne donne que le fils de Pierre de Mœrsperg, et cependant les annales de Lucelle nomment une Agnès de Mœrsperg, femme de Marquard de Stein ou de Lapidé qui fut enterrée avec son époux dans l'église de cette abbaye vers 1490. Selon toute apparence elle était fille de Pierre de Mœrsperg, dont la femme, Marguerite de Rathsamhausen, était déjà morte le 6 avril 1465 (3). Il y a tout lieu de présumer qu'elle et son époux moururent à Morimont, puisqu'ils furent tous deux enterrés à Lucelle.

Si l'histoire ne nous a pas conservé le nom de Gaspard de Morimont dans la guerre de Bourgogne, elle le nomme par contre parmi les plus braves chevaliers de l'archiduc Sigismond dans les guerres d'Italie. Il commandait, avec un noble de Rappolstein, un corps de troupes alsaciennes d'environ 700 hommes, et il prit une part active à la victoire de Roveredo, le 10 août 1487. On retrouve ce même chevalier, en 1493, commandant un corps d'Allemands sous les ordres

(1) SCHÖEPFLIN, *Alsat. illust.*, tom. II, p. 598, lui donne déjà un successeur à l'avouerie de l'Alsace autrichienne en 146, dans la personne de Thuring de Hollweil, mais nous croyons qu'il y a erreur. Celui-ci, comme maréchal de l'Autriche, a pu diriger la guerre contre les confédérés dans la querelle de Mulhouse, sans remplacer pour autant Pierre de Mœrsperg à l'avouerie d'Alsace, puisque ce dernier était encore employé par l'Autriche en 1469.

(2) Un acte de 1468, au sujet de Miécourt, rappelle bien Conrad de Mœrsperg, mais ce document n'est qu'une copie d'un acte de 1454, époque où Conrad et Pierre de Mœrsperg avaient des prétentions sur les revenus de la justice de Miécourt et où il fallut remettre cette affaire à la décision de quelques arbitres. Il paraît donc évident que ce nécrologe de Lucelle donne la date de la mort de Conrad vers 1450.

(3) WALCH, *Miscel. Lucel.*, T. I, p. 524. — *Recueil de documents*, T. I, p. 72.

du margrave Philippe, guerroyant alors dans la haute Bourgogne en faveur du roi des Romains pour la succession de Marie de Bourgogne (1).

A la fin du quinzième siècle les nobles n'avaient pas encore renoncé à leurs habitudes de brigandages et ils ne croyaient point se déshonorer en attaquant et pillant sur les grands chemins.

(1) Un maître bourgeois de Bâle, appartenant à la famille noble de Bærenfels, avait accordé sa fille en mariage à un noble de Landsperg. A la fin de septembre de l'année 1489, il la conduisit vers la demeure de son futur époux en grande compagnie de parents appartenant à la bonne noblesse de l'évêché de Bâle. Le mariage célébré, il se remit en route avec les nobles Hartmann d'Andlau, Frédéric Münch de Lœwenbourg, Jacques d'Eptingen, Marx Reich de Reichenstein et quelques autres personnes, ainsi que plusieurs dames. Arrivés entre Grissen et Neuenbourg, sur le Rhin, ils furent assaillis par le comte Rodolphe de Werdenberg, grand-maître de l'ordre Teutonique et commandeur de Heitersheim, avec quarante cavaliers et autant de valets tous armés. Les Bâlois trop peu nombreux pour opposer une résistance suffisante cherchèrent à traiter avec ce chevalier-brigand; mais malgré la position dans laquelle se trouvaient plusieurs de ces dames enceintes et poussant des cris d'épouvante, Werdenberg chargea les Bâlois, en blessa plusieurs et les fit tous prisonniers. Bâle courut aux armes, écrivit à Berne, à Soleure, envoya dès le 3 octobre une lettre de défi à Heitersheim, et mit ses troupes en marche. Mais l'Autriche intervint aussitôt, et son bailli, Gaspard de Moersperg, traita avec les Bâlois pour la remise des prisonniers et la punition du comte.

A. QUIQUEREZ, ancien préfet de Délémont,
membre de la Société jurassienne d'émulation, et de plusieurs sociétés
d'histoire et d'archéologie de Suisse et de France.

(La fin à la prochaine livraison).

(1) MULLER, T. VIII, p. 559, 486.

(2) OCHS, T. IV, p. 425.

KINTZHEIM.

Kintzheim est un ancien et beau village de 2000 habitants, situé à une petite lieue de Schlestadt, au pied d'une jolie colline couverte de vignes et de forêts, et au sommet de laquelle s'élève un vieux château. Avant 1789, ce village n'avait pas d'existence propre. Il dépendait, avec tout son territoire, de la ville de Schlestadt, à laquelle il avait été incorporé en 1338. La Révolution l'a affranchi de ce lien, et l'a érigé en commune.

Le groupe des Vosges auquel Kintzheim est adossé est à coup sûr l'un des plus remarquables de la chaîne. Il y a là un admirable entassement de montagnes boisées dont la colline de Kintzheim forme comme le gradin inférieur, et qui se termine par le cône élancé du Hoh-Koenigsburg; en arrière s'étendent d'immenses forêts à travers lesquelles on peut descendre dans la vallée de Lièpvre ou dans celle de Ribeauvillé sous une voûte continue de verdure.

Au midi du village, et séparée seulement de ses dernières maisons par un étroit ravin, est une belle propriété d'apparence seigneuriale, embrassant dans son périmètre la colline tout entière et le château qu'elle porte: en arrière d'une élégante villa moderne, voilée de grands arbres, et entourée de pelouses et de fleurs, de spacieux jardins s'élèvent en pente douce et aboutissent au parc. Ce parc, plein de fraîcheur et d'ombre, est sillonné de sentiers charmants qui grimpent en zig-zag, à travers l'épais taillis, jusqu'au pied du vieux manoir; des vues habilement ménagées de terrasse en terrasse, s'ouvrent sur la plaine, et permettent au regard de suivre dans le lointain la chaîne des monts de la Forêt-Noire, et le Rhin qui baigne leurs pieds.

Le vieux château est bien mieux conservé que la plupart de ceux que l'on voit dans le voisinage. C'est un beau spécimen de l'architecture militaire du 13^me siècle; mais l'on y aperçoit facilement de nombreux remaniements d'une époque plus récente. Ce manoir, avec

le territoire qui en relevait, portait au moyen-âge le nom de *Künigesheim*, et l'a gardé jusqu'au 16^me siècle. C'est ce nom qui, sous la forme faiblement altérée de *Kintzheim*, est resté exclusivement au village.

Ce nom n'a jamais été porté par aucune famille noble de l'Alsace.

Cette belle résidence champêtre appartient à M. le baron Félix-Mathieu Favier, qui, en propriétaire libéral et intelligent, en ouvre l'accès à toute heure aux nombreux visiteurs qui y affluent.

La plupart de ces hôtes ne poursuivent qu'un but vulgaire; le plaisir. S'égarer dans les vertes allées du parc, aspirer la suave fraîcheur des grands bois, se reposer sur le tapis des pelouses, contempler du haut des fenêtres profondes du château le splendide panorama de la plaine d'Alsace, c'est tout ce qu'ils attendent de leur joyeux pèlerinage. Bien peu d'entr'eux se sont demandé ce qu'était *Kintzheim* autrefois.

Il y a pourtant là un attrait bien autrement puissant que l'attrait du plaisir; il y a un intérêt historique, qui rayonne à travers onze siècles jusqu'à nous.

Kintzheim est un domaine de souche royale. Ces jardins, ce parc, cette colline, étaient une Villa des rois mérovingiens. La trompe de chasse de Charlemagne a retenti dans ces forêts.

C'est à mettre en lumière cette noble origine que nous consacrons les pages qui vont suivre.

Puisse notre travail avoir pour résultat d'ajouter aux charmes dont l'art et la nature ont paré ces lieux, l'attrait plus précieux encore d'une antique illustration.

Les Franks étaient depuis longtemps établis dans le nord de la Gaule, lorsque l'Alsace fut incorporée avec la Bavière et la Souabe au royaume frank d'Austrasie. Cette annexion n'était pas le résultat d'une conquête à main armée, mais la conséquence politique de la victoire de Tolbiac ou Zulpich. Chlovis, en écrasant dans cette journée célèbre la levée de boucliers des tribus alémanes, ne pouvait conjurer une nouvelle invasion qu'en prenant possession du pays d'où était sortie la première. L'on sait que la Souabe et la Bavière devinrent seulement tributaires de l'empire frank sous le gouvernement de ducs ou *heretogs* choisis et nommés par le vainqueur. L'Alsace au

contraire fut l'objet d'une incorporation plus intime que sa situation sur la rive gauche du Rhin rendait nécessaire.

L'occupation, accomplie dans de telles conditions, ne dût point être violente. La question de droit, résolue ailleurs, mettait fin à toutes les résistances. Une faible partie du sol alsacien s'était repeuplée depuis le grand cataclysme de 406. Le reste était désert, et attendait des maîtres. Les possessions existantes au moment de l'annexion paraissent même avoir été généralement respectées par les nouveaux dominateurs. Les possesseurs n'étaient plus les habitants gallo-romains de la première Germanie. Ceux-ci avaient disparu comme société dans la tempête de l'invasion. C'étaient les envahisseurs eux-mêmes, dont les hordes parties des contrées situées entre le Rhin supérieur, le Danube et la Haute-Elbe, s'étaient établies avec leurs familles, leur culte, leur langue, leur organisation sociale au milieu des ruines qu'elles avaient faites; elles y vivaient comme elles avaient vécu dans leurs forêts natales, de la vie de tribu ou de clan, sous les chefs qui les avaient menées à l'assaut de l'empire. Ces chefs, au moment de l'occupation franke, formaient l'aristocratie du pays, et furent, sous ses nouveaux maîtres, ces dynastes possesseurs d'immenses alleux, dont les noms se rencontrent à toutes les origines de l'histoire locale; les Warnechar, les Huno, les Rickhulf, les Maso, et probablement aussi cet Etticho, personnage presque légendaire, qui fut plus tard duc d'Alsace, et père de Sainte Odile.

Les Franks, maîtres de l'Alsace, appliquèrent en face de la forme sociale qu'ils y avaient trouvée, le principe suivi par eux dans leurs conquêtes antérieures, et qui avait sa base dans les mœurs nationales des Germains du Nord; le partage entre le chef et ses compagnons de guerre. Mais le mode et l'objet des partages n'étaient plus les mêmes qu'à l'époque des premières incursions. Les Franks n'étaient plus dans les dernières années du cinquième siècle, ces bandes vagabondes et pillardes qui se jetaient à l'improviste sur un point du territoire romain, enlevaient les trésors, les meubles, les ornements, le bétail, les habitants eux-mêmes, et retournaient avec leur part de prise au fond des inaccessibles marécages où vivaient leurs tribus. Leur établissement devenait stable et territorial, à mesure qu'ils reculaient les frontières de leur domination. Au temps de Chlovis, ils formaient une nation, et leur chef était un roi. Les partages, suites de leurs nouvelles et rapides conquêtes, avaient désormais pour objet

la terre même des vaincus, que le chef distribuait par lots ou *feodhs* entre ses compagnons (*Gesellen*) selon l'importance de leur concours à l'œuvre commune. Ce qui restait était la part du chef lui-même, et formait *son fisc*, son domaine privé, *fiscus regius*.

Ces lots de partages, *sortes* ou *bénéfices*, concédés à la charge du service militaire, et essentiellement révocables, contenaient en germe le régime féodal.

Le fisc du chef, incessamment accru, et transmis de règne en règne, entre des rois électifs, mais invariablement choisis dans la même famille, devint dans la suite des temps la grande institution du domaine inaliénable de la couronne.

Les terres du fisc étaient le fonds sur lequel vivaient le roi, sa famille, ses serviteurs, sa Truie, au sein d'un luxe barbare sans doute, mais non dépourvu d'une certaine grandeur. Les Franks détestaient le séjour des villes, qui leur apparaissaient comme une atteinte à leur sauvage liberté. Il leur fallait l'air libre des champs, la montagne, le fleuve, âpres réminiscences de leur berceau. Il leur fallait surtout la forêt pour s'y livrer, dans les loisirs que leur laissait la guerre, aux rudes voluptés des grandes chasses.

Afin de donner satisfaction à ces besoins et à ces instincts, des centres d'exploitation rurale furent établis sur les points des terres domaniales les plus favorables à la production, les plus salubres par leur exposition, les mieux appropriés pour assurer les plaisirs de leurs maîtres : des habitations s'y élevèrent, espèce de fermes rustiques et grossières d'abord, puis progressivement plus somptueuses. Quelques unes, dont le séjour offrait des agréments spéciaux devinrent dans la suite des temps de véritables palais, *palatia regia*, en langue tudesque *Pfalz*, telles qu'Attigny, Maumagues, Kiersy, Braine, Compiègne, Chelles, dont les noms se retrouvent à chaque page de l'histoire. D'autres étaient des maisons de campagne ou de plaisance, *villæ regiæ*, *villæ fiscales*, par fois de simples retraits de chasse. D'autres enfin, réduites à un rôle purement utilitaire, ne dépassèrent pas la condition de métairies fiscales, *curtes fiscales*, *Renthoven*. Des serfs du domaine, *fiscalini*, étaient attachés à ces résidences, et y vivaient et travaillaient sous la direction et la discipline de l'officier royal, *hauss-meyer*, préposé à leur garde. Les terres qui en relevaient étaient accensées sous des conditions diverses à des colons, dont l'état ne différait guères de celui des serfs eux-mêmes.

Les capitulaires, particulièrement celui intitulé *de villis*, en prescrivant minutieusement aux intendants les règles à suivre dans l'économie de ces domaines, laissent dans l'esprit une impression avantageuse de leur organisation. Il en résulte avec évidence, qu'ils réunissaient tout ce qui, dans la mesure des ressources d'un temps encore barbare, pouvait répondre au double but de leur établissement, produit et splendeur; vastes édifices, jardins spacieux, allées plantées et couvertes (*brogila*), hippodromes, bains, gymnases, viviers, faisanderies, réserves de gibier, ateliers de fabrication, cultures de toute espèce, écuries, moulins, engrangements, celliers, étables; en un mot la réunion de tous les éléments d'une existence large et commode, et d'une hospitalité somptueuse, mise en activité à l'aide d'un nombreux personnel étagé du Serf au *Pfalz-Richter*, et d'une foule d'ouvriers qu'on y amenait au besoin par la force.

C'est dans ces demeures, véritables colonies pleines de bruit et de mouvement, et dont les noms vivent encore de nos jours attachés aux villes dont elles furent le berceau, qu'habitaient les princes des deux premières races. C'est là que naissaient et qu'étaient élevés leurs enfants, qu'ils recevaient les princes étrangers, les ambassadeurs, les personnages de distinction qui venaient leur rendre hommage. C'est là que se tenaient les *mâls*, les synodes et les *plaids*; que s'expédiaient les chartes et les diplômes, sous la direction d'une nombreuse chancellerie. Ces résidences grandes et petites étaient en assez grand nombre. L'histoire en nomme environ 170 disséminées dans la Gaule. La cour se transportait de l'une à l'autre, tantôt par des motifs politiques, tantôt par des considérations de climat, souvent par l'effet d'une simple fantaisie du prince. Ces migrations avaient ordinairement lieu vers l'époque de décembre, et au retour du printemps; les séjours s'écoulaient en d'interminables banquets, et en chasses gigantesques. Cela s'appelait célébrer les fêtes de Noël et de Pâques.

Ces détails historiques étaient nécessaires à rappeler, pour la complète intelligence des développements qui vont suivre.

Le sol fertile de l'Alsace, ses eaux intérieures, les sites variés de ses montagnes et de ses vallées, et surtout l'immense et giboyeuse forêt qui les couvrait comme un vaste réseau et descendait jusques dans la plaine, offraient aux nouveaux dominateurs des trésors qu'ils ne tardèrent pas à exploiter au profit de leur fisc. L'Alsace se couvrit de Villas royales et de métairies du domaine, semblables à celles qui

existaient déjà dans le nord de la Gaule. Schoepflin en nomme trente dont l'existence est attestée par des documents authentiques : dans ce nombre il désigne Kintzheim. La plus importante de toutes est celle de *Marley* ou *Marlenheim*, véritable palais des rois d'Austrasie, et plus tard, des princes Carlovingiens, auquel se rattachent bien des souvenirs historiques du plus haut intérêt, et d'où sont datés une foule de diplômes que le temps nous a conservés.

Le site de Kintzheim ne pouvait manquer d'exercer une vive attraction, même à cette époque réculée où l'homme des sociétés barbares ne se décidait guères, que par la considération d'avantages purement matériels : Sa situation élevée et pourtant aisément accessible, à la limite de la plaine et des montagnes, offrait avec toutes les conditions de salubrité, la facilité précieuse de surveiller une vaste étendue de pays. Son territoire, exposé à l'orient et au midi, favorisait par son inégalité même, toutes les espèces de cultures ; tandis que les forêts profondes auxquelles il était adossé, assuraient à ses maîtres un de ces grands districts de chasse, si chers aux rudes maîtres d'alors. A tous ces titres, Kintzheim était prédestiné à être incorporé parmi les domaines du fisc des rois franks. C'est en effet ce qui arriva.

Le nom par lequel ce lieu était désigné serait à lui seul une révélation et une preuve de son affectation primitive. *Kintzheim* n'est que l'abréviation et la dégénérescence de *Künigsheim*. C'est ce dernier nom que portait ce domaine au huitième siècle, et qu'il continua de porter jusqu'au dix-septième. Or, ce nom signifie littéralement *demeure, habitation du roi*. Les documents en langue latine, traduisant l'idée attachée à cette dénomination, le désignent uniformément par les mots *Villa regia*, *Regis villa*.

Personne n'ignore qu'au début des sociétés, les dénominations servant à désigner un lieu n'étaient en général que l'énonciation d'un fait caractéristique de sa spécialité, tantôt au point de vue purement géographique, comme situé sur un cours d'eau, sur une montagne, près d'une forêt ou d'une source, tantôt au point de vue économique, c'est-à-dire à raison de l'usage auquel il était affecté ; d'autres dénominations, en grand nombre, ne rappellent qu'un nom propre, et ce nom est celui du premier colonisateur, ou du concessionnaire à bénéfice, dont le manoir est devenu le centre des habitations des colons. Cette règle peut être considérée comme générale pour les dénomi-

nations anciennes de forme germanique. Il serait oiseux de citer des exemples. Ils sont à peu près partout. La plupart de ces dénominations ont survécu au fait qui leur avait donné naissance ; mais ce fait n'en a pas moins une certitude complète.

Le nom de *Künigesheim* porté dans ces temps reculés est donc incontestablement l'expression du fait, de la destination que ce nom reproduit ; et cela est d'autant plus certain que le mot *König*, attaché à la désignation d'un lieu, ne se retrouve guères en Alsace que pour *Künigshofen*, qui, comme on le sait, était le nom du palais que les rois Mérovingiens possédaient près de Strasbourg.

Mais laissons les graves présomptions fournies par le nom. Voici des preuves littérales qu'aucun doute ne peut atteindre.

Par un diplôme daté du palais de Düren, du 14 septembre 774, Charlemagne fait donation à Fulrad, abbé de Saint-Denys, son parent, fils de Rickhulf, l'un de ces puissants dynastes d'Alsace dont nous avons parlé, d'un district de forêts, pour l'entretien, y est-il dit, des religieux servant Dieu dans le monastère fondé par lui dans la vallée de *Lebraha* (Lièpvre), et appelé de son nom *Fulradi cella*.

Cette forêt, assez obscurément décrite dans ce titre, s'étendait par les deux versants de la grande montagne qui porte aujourd'hui les ruines du Frankenburg et le hameau de la Vanzel (*Boboni cella*) jusqu'à Urbeis, et formait une dépendance du domaine royal de Kintzheim. « *Propterea nos..... aliqua loca sylvestria..... in pago alsaciense, ex marcà fisci nostri Qwuningeshaim donamus, donatum que esse in perpetuum volumus, hoc est sylva et foreste nostra superius nominata, etc.* »

Et par un autre diplôme, daté de Verdun, du 4 août 854, le petit-fils de Charlemagne, l'empereur Lothaire, confirme la donation précédente. Ce titre porte : « *Quæ pars jam dictæ sylvæ Vosagi ex marcà fisci prædicti domini Karoli qui Quuningesheim dicitur, in pago Alisacensi pertinebat.* »

Ces deux textes sont décisifs. Il en résulte avec la dernière évidence que déjà au temps de Charlemagne, il existait, dans le fisc royal, un domaine qui recevait notoirement la dénomination de *Künigesheim*, domaine assez considérable pour que l'on pût en détacher un canton de forêts d'une superficie de plusieurs lieues sans le rendre indigne de sa destination. Il en résulte encore avec la même certitude, que ce domaine avait dès longtemps cette affectation, les accroissements

du fisc étant nécessairement contemporains de la conquête, et l'annexion de l'Alsace à l'empire frank étant antérieure de deux siècles et demi à l'avènement de la dynastie karolingienne en 752 : il existait donc sous les rois Mérovingiens, et avait été créé pour eux ; car avant eux, il n'y avait point de rois souverains de l'Alsace, ni par conséquent de résidence royale, de Künigesheim possible.

Nous avons dit plus haut que les terres du fisc royal servaient à l'entretien du prince et à l'éclat de sa cour ; mais elles recevaient encore une autre destination. C'était le fonds avec lequel le chef payait les services de ses fidèles, et s'assurait le dévouement des Leudes de plus en plus ambitieux d'indépendance et de richesse. L'affaiblissement progressif du pouvoir royal, et les exigences insatiables d'une aristocratie avide qui, sentant sa puissance, mettait à prix sa fidélité, avaient, au temps de Charles-Martel, presque épuisé ce riche trésor ; et lorsque vers 720, l'empire frank se vit assailli au Nord par les Saxons, au Midi, par l'invasion arabe, l'énergique chef austrasien n'avait pu réunir une armée, qu'en s'emparant violemment des terres, des églises et des monastères, et en les donnant en bénéfices à ses Leudes. Sous les faibles successeurs de Charlemagne, la marche sans cesse ascendante de l'élément aristocratique, les guerres des fils de Louis-le-Débonnaire contre leur père, puis entre eux, les révoltes continuelles des provinces frontières contre le pouvoir central, imprimèrent à cette spoliation du fisc un mouvement plus accéléré. Kintzheim ne pouvait manquer d'être emporté à son tour.

Lothaire venait de succomber dans la bataille fratricide du 25 juin 841. Les vainqueurs de Fontanet, Louis de Bavière et Charles-le-Chauve s'étaient coalisés pour la ruine de leur frère, par le serment fameux du 14 février 842, prêté sur le front de leurs armées sous les murs de Strasbourg. Lothaire attendait son sort, réfugié dans le palais d'Aix-la-Chapelle, et le traité de Verdun qui devait le décider, en lui faisant sa part dans l'empire de Charlemagne, n'était encore qu'une espérance. Quelques uns de ses Leudes seulement l'avaient suivi dans sa défaite. Il fallait s'assurer à tout prix leur fidélité chancelante, et leur influence aux prochaines conférences. L'un d'eux, Erchangar, comte du Nordgau d'Alsace, sut exploiter à son profit les embarras du prince vaincu. Par un diplôme du 17 février 845, Lothaire lui fit don, sur sa demande (*nostram deprecatus est majestatem*) de la villa de Künigesheim, « *Villam quæ Kunigesheim nominatur*,

« habentem ex rebus juris nostri mansos quadraginta , cum pertinentiis suis , cum domibus , terris cultis vel incultis , vineis , silvis , campis , pratis , pascuis , exitibus et regressibus , et mancipiis utriusque sexus , etc. » On ne peut s'empêcher de remarquer dans ce titre, cette phrase qui décèle si clairement le but réel de cette libéralité. « *Ita, duntaxat, ut in nostrâ immobiliter maneat devocione.* » Vaine précaution ! Le présent était riche mais pas assez pour enchaîner la fidélité d'un Leude d'Austrasie. En 862 , le comte Erchangar donnait la main de sa fille , la noble et malheureuse Richarde , au fils de Louis-le-Germanique , le frère et l'implacable ennemi de Lothaire. Ce fils fut plus tard l'empereur Charles-le-Gros.

Quoiqu'Erchangar eût des fils , il paraît que sa fille seule recueillit dans sa succession le bénéfice de la donation de Lothaire. On sait que cette femme illustre , liée à un époux indigne d'elle , outragée puis répudiée par lui , alla s'enfermer et finir sa vie dans la sainte retraite qu'elle avait fondée , aux jours de sa grandeur , au fond de la vallée d'Andlau. C'est dans le *Saalebuch* ou chartulaire prædial de l'abbaye d'Andlau , dressé en 1348 , que la charte de 843 a été retrouvée , et cette communauté possédait encore dans les derniers temps de son existence un canton de forêt dont le hameau de *Bois-l'Abbesse* et la ferme appelée *Abtissin-Hurst* ont retenu le nom. Cette forêt , comme celle donnée en 774 à l'abbé Fulrad , dépendait de la villa royale de Künigesheim.

La donation de Lothaire présente des obscurités sur lesquelles aucune lumière ne peut désormais se faire. Ces quarante manses sont évidemment les habitations des colons établis sur le territoire dépendant de la Villa fiscale. C'est la forme première , l'ébauche du village actuel. Ces manses représentaient un produit en denrées ou prestations ; et pourtant elles sont aliénées avec leurs champs , leurs vignes , leurs forêts , et le fisc royal perd ainsi le seul revenu de son domaine , la seule partie utile de son territoire. Ou bien est-ce le domaine tout entier , sans réserve qui est aliéné , et faut-il ainsi entendre l'expression *villa* employée par le titre ? S'il en est ainsi , pourquoi dans les énonciations du titre ne voit-on pas figurer le manoir royal , *mansum dominicum* , comme on le voit dans le diplôme de Louis-le-Débonnaire de 818 en faveur de ce même Lothaire son fils aîné. « Tradidimus.... « *mansum dominicum Herinstein , cum omnibus suprâ positis et alios mansos , tantum sexaginta ad eum pertinentibus.* » Les faits subsé-

quents, loin d'éclaircir ces doutes, rendent la difficulté plus inextricable.

Quoiqu'il en soit, nous voici en l'année 1095 : deux siècles et demi sont écoulés. La dynastie karolingienne est éteinte. L'immense empire de Charlemagne est déchiré en vastes lambeaux : c'est l'âge de fer, le règne de la grande féodalité. Henri IV de Franconie est empereur. L'Alsace, réunie à la Souabe comme au temps de Chlovis, forme un duché qui est donné depuis 1080 à Frédéric de Staufen, petit seigneur obscur de la Souabe, mais tige de cette race illustre des Hohenstaufen qui monta sur le trône impérial dans la personne de Conrad en 1138, et s'éteignit dans le sang du malheureux Conradin, sur l'échafaud de Naples, en 1268.

Par une charte donnée dans le burg épiscopal de Strasbourg, le 12 août 1095, Frédéric, deuxième du nom, duc de Souabe, surnommé le Borgne, confirme une donation faite par son père, l'évêque Othon et Conrad de Staufen ses oncles, et leur mère, Hildegarde, aux religieux du prieuré de Sainte-Foi qu'ils avaient fondé à Schlestadt. Cet acte de pieuse libéralité abandonnait à cette communauté le village de Schlestadt (*locum de Sletztat*, peut-être faut-il lire *vicum* ?) avec tout ce que les donateurs y possédaient, ses habitants libres ou serfs, ses terres cultivées ou incultes, deux parts du péage ou de la juridiction (*banni*) sur la rivière d'Ill, et deux parts de la forêt dite Oesterholtz, située sur l'autre rive. Ils lui avaient donné de plus les hommes libres et serfs, les vignes et terres, prés et pâturages qui leur appartenaient à *Künigesheim*, et la moitié de la juridiction sur ce village (*medietatem banni*). « Tali modo, porte le titre, quod omnes
« qui in territorio Regis villæ manent, præ aqua et lignis minutis
« (Schmalholtz), in utràque curiâ thaats (*servitium*) communiter facere
« debent, et medietas illorum Sletzstat servire, alteraque Regis villæ. »

Ce document est tout aussi obscur que le précédent. Assurément ceux qui peuvent concéder la moitié du *bannum* le possèdent tout entier : mais qu'est donc devenue la donation de 843 ? Quels droits sont restés à l'abbaye d'Andlau, bénéficiaire de cette donation, et dont le nom est à peine prononcé dans l'acte de 1095 ? Est-ce la famille de Staufen qui possède *Künigesheim*, ou est-ce le duc de Souabe, comme représentant de l'empire, qui dispose de ce domaine en cette qualité ? Y a-t-il eu transaction avec l'abbaye, révocation de la première donation, disposition nouvelle ? Il est impossible de le savoir,

en l'absence de titres. Ce qui paraît toutefois certain, c'est qu'il existe en 1095, à Kintzheim, une villa royale, *regis villa*, centre d'autorité et de territoire, où les habitants du village sont tenus d'accomplir un service (*Thaat*). Ce service c'est la corvée féodale, en échange de la jouissance de l'eau et du menu bois, *Schmal-Holz*.

Toutefois ces libéralités ne paraissent avoir en aucune façon porté atteinte au droit souverain de l'empire sur le domaine royal de Kintzheim. Les empereurs qui arrivent au pouvoir après le grand interrègne qui a suivi la chute des Hohenstaufen, n'en tiennent aucun compte. Rodolphe de Hapsbourg et ses successeurs, riches d'états, mais sans cesse pauvres d'argent, engagent le village, c'est-à-dire les revenus dont il est la source, aux Rathsamhausen, aux Kagen, aux Andlau, pour quelques marcs d'argent que ces seigneurs leur prêtent, et qu'ils sont constamment hors d'état de rembourser.

L'engagement, comme on sait, n'était pas une aliénation. C'était un abandon de jouissance destiné à tenir lieu des intérêts du capital prêté. Souvent quand l'engagiste voulait à toute force être payé, un nouvel engagiste lui était substitué. Mais l'engagiste avait droit à *tout* le revenu, et l'on peut tirer de ces actes la conséquence que l'empire avait repris sur le domaine de Kintzheim la plénitude de son droit, sans aucun égard ni pour l'aliénation de Lothaire de 843, ni pour celle des Staufen de 1095. Était-ce abus violent du pouvoir, ou application de la condition perpétuelle de révocabilité attachée aux démembrements du domaine impérial ? Mais pourquoi alors la donation de 774 à l'abbaye de Lièpvre est-elle restée maintenue ?

Nous arrivons à un acte où la puissance impériale s'affranchit avec une indépendance bien autrement énergique, des liens du passé.

P. VATIN, avocat à Schlestadt.

(La fin à la prochaine livraison.)

L'ALSACE ET LE PAYS DE BADE EN 1859.

Nous sommes déjà très-loin de l'année 1815, année qui, en comblant la large fosse de quatre lustres de batailles, a ouvert aux peuples une nouvelle ère de prospérité, d'émancipation et de liberté. Chez les uns, cette année est presque tombée dans l'oubli, chez d'autres elle laisse des souvenirs de gloire et de malheurs et une nouvelle génération s'est formée depuis, pour laquelle elle n'est plus qu'une époque dans l'histoire.

Depuis ce temps de paix non interrompue, il s'est établi entre les populations en-deça et au-delà du Rhin, entre les Vosges et la Forêt-Noire, en premier lieu, des relations de commerce, d'intérêts pécuniaires très-importants, surtout au bénéfice des Badois.

Dans le vaste domaine des sciences et des arts, des relations internationales favorisées par la langue qui appartient aux deux pays, ont jeté un pont sur le Rhin, et les deux peuples, vivant sous un gouvernement constitutionnel, une sympathie d'idées politiques ont été le lien qui les a unis de plus en plus. Maintes fois nous avons entendu prononcer ces paroles : que le territoire dont les deux chaînes de montagnes forment les limites, est vraiment la terre la plus heureuse du centre de l'Europe, tant sous le rapport de ses richesses productives, que sous le rapport de la population robuste, active, industrielle et apte à profiter des bienfaits dont la Providence les a si avantageusement dotés. Par ces diverses raisons, des relations même intimes se sont formées entre les Badois et les Alsaciens. Si en réalité des gouvernements différents les divisent en deux, si le Rhin est leur démarcation politique, des intérêts et des besoins réciproques sont des liens majeurs qui ont fait très-souvent disparaître ces limites, de même qu'un mur mitoyen n'empêche pas le bon et paisible voisinage entre les habitants de deux maisons.

Jetons un coup d'œil sur le premier lien des relations commerciales et pécuniaires ; elles furent provoquées par les besoins de la vie matérielle. Ce sont eux qui rendirent l'Alsace tributaire du pays de Bade. Moins productif que le département du Bas-Rhin, celui du Haut-Rhin enlève déjà par sa brillante industrie une grande partie des bras qui pourraient fertiliser son sol ; il a besoin d'éléments qu'il cherche au-dehors pour la nourriture de sa population.

Le département du Bas-Rhin, s'il est doté d'un sol plus fertile, a dans son centre une grande ville de passé 70,000 habitants qui consomment beaucoup plus que la riche culture de ses maraîchers ne peut faire rendre à la terre.

En outre, une force militaire d'une vingtaine de mille hommes, disséminés sur divers points de garnisons dans les deux départements limitrophes a le besoin journalier de son entretien, celui des chevaux de sa nombreuse cavalerie, et comme le pain, abondamment fourni en temps normal par la culture du froment, de l'orge et du seigle du Bas-Rhin et de la Lorraine n'est pas le seul objet de nourriture, le pays de Bade y reverse le superflu. Les fourrages, les bœufs, moutons, etc., les œufs, le beurre, les fruits, la volaille et surtout le bois de construction et de chauffage que la chaîne de la Forêt-Noire fournissait jadis plus abondamment encore, passent le Rhin. Par le déboisement des Vosges et d'une partie de la plaine, pendant la révolution, l'Alsace est tributaire de sa voisine dans ces derniers articles.

Quoiqu'elle le soit moins qu'autrefois depuis que la percée des Vosges par le chemin de fer a facilité l'exploitation de forêts précédemment presque inaccessibles, et qu'un aménagement plus rationnel dirige avec plus de science et de pratique la culture des bois, il n'en est pas moins vrai que l'établissement même des chemins de fer, le chauffage des machines par le bois, la culture de la vigne dans les parties inférieures des montagnes exposées au levant, ont fait disparaître beaucoup de forêts et ont par cela même fait renchérir les bois de construction et de chauffage dans le pays de Bade.

Il est avéré et officiellement établi que dans les dix-huit dernières années, il a passé à la douane française du département du Bas-Rhin pour une somme de 34,204,168 francs de bois de construction, mer rains, perches, etc., et de 6,799,656 francs de bois de chauffage (valeur officielle).

En y ajoutant pour le même laps de temps pour 2,526,087 francs

d'œufs, pour 5,627,574 francs de beurre, pour 1,658,520 francs de fourrages et de 563,386 francs de fruits, nous arrivons à une somme de 51,179,391 francs, sans porter en compte les troupeaux de bœufs et de moutons qui entrent en France, mais dont un grand nombre de têtes se dirigent vers l'intérieur.

En doublant cette somme pour la consommation du département du Haut-Rhin, en la divisant par dix-huit, nous aurons un tribut de 5,686.598 francs que l'Alsace paie annuellement à ses voisins.

Les documents nous manquent pour établir les besoins compensateurs du pays de Bade, mais nous avons la pleine conviction que la valeur des articles de luxe, des étoffes et matières fabriquées, des garances, garancines, des articles de teinture et autres qui passent outre-Rhin est bien loin d'approcher cette somme. Il y a donc avantage réel pour les deux populations riveraines : l'argent de France circule chez les uns et le superflu des produits sert aux autres. Nous n'avons qu'à nous féliciter réciproquement.

L'Alsace n'a rien à envier à son voisin sous le rapport des beautés de la nature : La vallée de la Bruche vaut bien celle de la Kintzig, celles de Kayzersberg et de Munster valent bien les beautés du *Kappel* et du *Renchthal* ; si le Feldberg dépasse en hauteur de quelques mètres le Ballon de Guebwiller, on n'y trouve cependant pas ces murs de rochers agrestes, sauvages, qui couronnent le Hoheneck, et les chalets semés sur les hauteurs abruptes du lac Blanc et du lac Noir. Le lac du Ballon a bien cette teinte noire et sombre, cet aspect triste du *Mummelsee* avec ses légendes fantastiques, et les lacs de Longemer et de Gérardmer, peuplés d'excellentes truites, ne le cèdent en rien au *Titi* et au *Schluchsee*. En plus, les Vosges sont parsemées de toutes parts de manoirs du moyen-âge en ruine qui prêtent tant à l'imagination du poète et aux souvenirs de l'historien et dont on ne trouve plus que quelques rares vestiges sur les cimes de la Forêt-Noire, si nous en exceptons la grandiose ruine de Heidelberg, celles de Bade et de Hochberg.

Cependant, malgré tous ces beaux spectacles que présentent les Vosges, la foule alsacienne se porte outre-Rhin, le bâton de voyage en main et déjà souvent nous avons entendu demander par quelques patriotes à l'esprit chagrin : « Pourquoi dépensez-vous annuellement « dans le pays de Bade des milliers de francs en parties de plaisir et « en fréquentation des sources minérales puisque vous les trouvez

« chez vous ? » — La réponse à ces reproches est facile. En premier lieu c'est que l'Alsacien est essentiellement cosmopolite de sa nature, en second c'est qu'on ne trouve pas généralement chez nous le confort de table et la prévenance hospitalière que nous offre le pays voisin, enfin que dans le grand-duché de Bade un *Kreutzer* est équivalent à un sol.

Dans le pays de Bade, à peine un beau site est-il découvert que le gouvernement en facilite les approches, l'industrie privée s'en empare et plumes et crayons se hâtent de les faire connaître au dehors. Les établissements de bains, si nombreux chez nos voisins, sont sous la sauvegarde du gouvernement qui facilite les embellissements, aide de ses deniers, tandis que chez nous ils sont à la charge des particuliers, ou tout au plus des communes, très-souvent jalouses de l'établissement, en voyant affluer du monde qui renchérit, suivant elles, les moyens de subsistance. Au-delà du Rhin le campagnard est plus poli, plus discipliné, moins rustre et moins ignorant de ses intérêts que chez nous.

Demandez aux hôtels de Bade, aux bains de la Hub, d'Erlenbad, de Petersthal, de Griesbach et d'Antogast, de Soultzbach, Saint-Landolin, de Waldkirch et de Badenwiller, le séjour favori des riches industriels du Haut-Rhin, le contingent annuel que l'Alsace leur fournit et vous apprendrez qu'il y est dépensé presque un million, non compté les parties de plaisir des dimanches en été, où les trains du chemins de fer badois sont encombrés de joyeuses bandes de Français. Promenez-vous un dimanche, un jour de Pentecôte, à Kehl, et vous y verrez la rue principale fourmiller de Strasbourgeois; cafés, auberges et brasseries en pleines recettes. En joignant les dépenses de plaisir, d'excursions, on doublera bien les sommes perçues par les établissements de bain. Au contraire si les propriétaires des sources minérales de Soultzmatt, de Soultzbach, de Châtenois, de Soultz-les-Bains, si les maîtres d'hôtel de Niederbronn devaient fournir les extraits de leurs livres d'étrangers on y trouverait à peine quelques noms badois.

A eux, l'Alsace, à l'exception des points où le négoce les attire, est aussi inconnue que l'Auvergne et la Bretagne; tout au plus si un savant archéologue visite nos intéressantes ruines, si un géologue ou botaniste pénètre dans les plis de nos montagnes ou si un peintre paysagiste établit son quartier-général dans une des pittoresques

vallées des Vosges. La foi religieuse seule nivelle la réciprocité chez les habitants des deux rives du Rhin et du temps des pèlerinages on voit autant de paysans et de paysannes badois se diriger en groupes vers Marienthal et Sainte-Odile, que l'on voit affluer des nôtres à Saint-Landolin, à Triberg et à Zell.

Arrivons aux relations du domaine de l'intelligence.

Le culte des arts dans les deux pays s'est vivifié par l'association rhénane. Quand Strasbourg ne trouvait plus assez d'éléments dans son sein pour vivre de sa propre vie, elle tendit fraternellement la main à Carlsruhe, à Mannheim, à Darmstadt, à Mayence, plus tard à Fribourg en Brisgau et à Stuttgart; cet appel fut entendu et depuis vingt ans une exposition nomade de tableaux de peintres vivants français et allemands entretient entre les villes des deux côtés du Rhin des relations artistiques qui ont déjà beaucoup contribué au placement des œuvres d'art ⁽¹⁾ en même temps qu'elles ont éveillé et entretenu l'amour des arts graphiques et plastiques.

Parlerons-nous de l'échange des idées dans le domaine des sciences? — Mais Heidelberg, Fribourg et Strasbourg, ces trois villes universitaires n'étaient-elles pas intimement liées quand cette dernière appartenait encore à l'Allemagne? et depuis, Strasbourg n'a-t-elle pas pris à tâche de faire connaître en France ce que l'Allemagne produit de beau et de grand dans la vaste sphère des connaissances humaines et de transplanter outre-Rhin les lumières dont la France s'enorgueillit? Le congrès scientifique auquel ont afflué des savants de toute nationalité à Strasbourg, l'aménité qui y a régné, les luttes pacifiques, le choc des idées, sont encore trop fraîchement gravés dans notre mémoire pour douter de l'efficacité de cette réunion qui a cimenté des relations intimes; et y a-t-il une réunion de médecins, de géologues, de botanistes, de savants en tout genre, même jusqu'aux synodes de curés et de pasteurs où les deux nationalités ne se confondent? Enfin les sympathies d'idées politiques trouvent leur racine dans la législation civile qui régit les deux pays, le Code Napoléon étant resté la loi fondamentale du pays de Bade, malgré les cris d'émancipation de l'Allemagne à la bataille de Leipzig et les deux invasions de 1814 et 1815 qui ont enlevé le gouvernement badois à l'ancienne confédération du Rhin.

(¹) Tous les ans il se vend pour une quarantaine de mille francs de tableaux.

Les principes niveleurs de la révolution française ont inspiré le gouvernement libéral de Bade , et il a volontiers cédé aux exigences des chambres représentant sa population : le mot de *Progrès* est inscrit sur sa bannière comme sur celle de la France.

Les droits de péage si onéreux et surtout si vexatoires ont été abolis, les communes ont pu se racheter des droits féodaux et seigneuriaux, les prestations en nature ou corvées ont subi le même sort, la liberté de la presse sous quelques garanties a ouvert une nouvelle ère de vie aux discussions politiques, enfin beaucoup d'us et de coutumes que le moyen-âge avait encore laissé gravés sur le sol de maints Etats de l'Allemagne se sont modifiés au bénéfice de l'émancipation du peuple badois.

On peut dire que la vie politique de la France a toujours eu son écho chez nos voisins d'outre-Rhin. Le mot du grand naturaliste berlinois que la science vient de perdre : « Quand la France éternue , l'Allemagne a le rhume de cerveau , » est vrai surtout à l'endroit du pays de Bade ; 1830 et 1848 en sont la preuve.

Quand l'orage révolutionnaire qui éclata en France roula sur toute l'Europe, quand il eut ébranlé le sol voisin et quand frappé d'une panique le grand duc Léopold avec la noblesse et l'aristocratie du pays prit la fuite devant la démagogie, où alla-t-il se réfugier ? En Prusse ? dans le Wurtemberg ? — Non, il eut foi dans les bons rapports avec les Alsaciens et il se mit momentanément sous leur protection, de même qu'à la réaction, les hommes compromis par la révolution trouvèrent chez nous un accueil hospitalier. C'est que ce prince aimait le caractère franc et loyal des Alsaciens, il savait apprécier ce bon voisinage avec son peuple et nous avons nous-même entendu de sa propre bouche le plaisir qu'il goûtait de le voir exister. Nous en étions fier. Si le chef de l'Etat connaissait les avantages matériels qui découlaient de ces relations pour son peuple, il savait aussi ce qu'il devait personnellement à la France.

Quoique nous entrions ici sur le terrain historique que le lecteur peut connaître, il n'y aura pas de mal de recueillir ses souvenirs, ils ne sont pas éloignés de nous.

Pendant les guerres de la révolution les passages du Rhin par l'armée française avaient coûté au pays de Bade des sacrifices immenses.

Le margrave Charles-Frédéric, homme d'un haut mérite, père de son peuple, devait voir d'un cœur saignant les dévastations que commirent

les armées belligérantes françaises et impériales. Trop faible pour les empêcher, il dut subir la loi du plus fort et il n'est pas étonnant qu'il se soit mis dans les bonnes grâces du jeune général, vainqueur sur tant de champs de batailles, et qui s'était placé la couronne impériale sur la tête.

Nos armées passèrent de nouveau le Rhin, traversèrent le margraviat de Bade, le duché de Wurtemberg, et de victoire en victoire, chassèrent les armées impériales depuis l'électorat de Bavière jusqu'à Vienne, pour terrasser les aigles des deux empires russe et germanique à la bataille d'Austerlitz.

Voyant la puissance du chef de l'empire abattue, les trois princes qui gouvernaient ces Etats, devinèrent le grand ascendant que Napoléon allait prendre sur les destinées de l'Europe; ils brisèrent les liens qui les attachaient à cet empire et prirent eux-mêmes les titres de grand-duc et de roi, recueillant ainsi leur belle part des débris de la maison de Habsbourg.

Par le recès de la députation de l'empire en 1803, en indemnité de la perte de ses possessions sur la rive gauche du Rhin, le margrave de Bade avait déjà acquis une partie du Palatinat avec les villes de Mannheim et de Heidelberg, les territoires englobés dans son pays des évêques de Spire et de Strasbourg, de Bâle et de Constance, la seigneurie de Lahr, les deux bailliages de Hanau, ancienne propriété des landgraves de Hesse-Darmstadt, et onze abbayes, d'une plus value de revenu de plus d'un million de florins, avec 201,500 habitants.

A la paix de Presbourg, en 1805, il s'agrandit du Brisgau, de l'Ortenau, de Constance et d'une partie des bords de son lac, sauf à augmenter encore son territoire l'année suivante par les pays d'un grand nombre de princes médiatisés quand la confédération du Rhin se fut mise sous le protectorat du vainqueur qui disposait alors des pays et des couronnes.

On voit par là que la formation du grand-duché de Bade et l'extension de son territoire depuis la frontière de Darmstadt jusqu'au lac de Constance, depuis les hauts plateaux de la Forêt-Noire jusqu'au Rhin est due à la faveur de celui qui régissait alors les destinées de la France.

Au vieux margrave Charles-Frédéric succéda l'époux de la princesse Stéphanie, cette aimable fleur de France, transplantée sur le sol germanique. Le grand-duc Charles étant mort sans descendants mâles,

la couronne advint à son oncle Louis , et avec lui s'éteignit la branche régnante. Néanmoins il restait encore trois fils du margrave Charles-Frédéric , les comtes de Hochberg , dont l'aîné était le futur grand-duc Léopold , mais ils étaient issus d'un mariage morganatique. Depuis la formation du grand-duché de Bade jusqu'à la mort du grand-duc Louis , bien des changements avaient eu lieu.

L'empereur François I^{er} était devenu plus puissant et plus indépendant comme empereur d'Autriche qu'il ne l'était comme chef de l'empire électif d'Allemagne. La France avait été refoulée dans ses anciennes limites et le héros du siècle avait fermé les yeux sur le rocher de Sainte-Hélène.

Cependant tous ces rois et ces princes avaient conservé leurs couronnes et leurs territoires, et l'art. 15 du traité de paix de Presbourg qui avait fait renoncer la maison de Habsbourg à tous droits de possession , de souveraineté et de suzeraineté sur les Etats que cette paix lui arracha de vive force et dont les auxiliaires de Napoléon furent dotés , n'était plus qu'un vain mot : les rôles étaient intervertis.

Il ne nous appartient pas de discuter les droits légitimes à la succession au trône , nous sommes bien loin de vouloir nous mêler des intérêts des familles régnantes ; mais le fait est que l'Autriche fit valoir alors ses droits à la possession du Brisgau , de l'Ortenau , des bords du lac de Constance , que la force lui avait arrachée et que la Bavière , se basant sur le § 45 du recès de la députation de l'empire , réclama le Palatinat , ancienne propriété des électeurs de Bavière. N'est-ce pas en partie à l'appui du gouvernement français d'alors et à l'intérêt de la conservation de l'équilibre européen que les droits à la succession légitime au trône des fils du margrave issus d'un mariage morganatique furent sanctionnés , et qui étaient déjà admis et proclamés dans le pays même ?

Tels étaient les rapports entre les deux peuples riverains , entre Bâle et Carlsruhe ; tels étaient les liens d'intérêts matériels , commerciaux , intellectuels et moraux qui les unissaient quand arriva l'année 1859.

Les mésintelligences entre la cour de Vienne et celle de Turin , entre les principes germanique et italien , mésintelligences qui couvaient depuis bien des années , se firent jour. Le plus fort envahit le pays du plus faible , mais ce faible avait pour appui toute une nationalité et un allié du nom de Napoléon ; avec une armée valeureuse ,

disciplinée, aguerrie et habituée à la victoire. Emportée par la vapeur, cette armée vola au secours de l'opprimé, tant par terre que par mer et l'empereur Napoléon proclama à la face de l'Europe qu'il avait pris les armes pour assurer l'indépendance du peuple italien, comme jadis les armées françaises avaient combattu chevaleresquement pour rendre libre la Grèce opprimée sous le despotisme musulman et pour aider à l'émancipation de la Belgique secouant le sceptre de la Hollande.

Quelle fut l'attitude de l'Allemagne? — La *Gazette d'Augsbourg* avait sonné l'alarme, elle avait prêché une croisade générale contre la France et comme aux jours de 1814 et de 1815, le patriotisme germanique se réveilla, — disait-on, pour secouer le joug français, — pour combattre un fantôme qui se dresse devant leur imagination. Quel joug, la France faisait-elle peser sur l'Allemagne, elle qui s'était armée pour donner une nationalité à un peuple qui veut être lui, qui veut vivre de sa propre vie et de ses propres institutions? — Comme le lion qui dort subit les piqûres des moucheron qui s'abattent sur lui, de même la France eut à subir celle d'une nuée de journalistes, de feuilletonistes, de caricaturistes. Les journaux de la capitale comme ceux de l'Alsace jetèrent-ils journellement des menaces et des injures à la face de l'Allemagne comme ils les voyaient lancées contre nous? Oh non! la France sûre de sa force, sûre de sa puissance resta calme et l'Alsace qui, depuis deux siècles, avait marié ses intérêts à ceux de la commune patrie, s'appuya sur elle, en dédaignant ces attaques imméritées.

Dans ce concert qui s'élevait de tous les gouvernements germaniques, la voie de la Prusse fut la plus digne, la plus calme et la plus sage et le gouvernement prussien était cependant celui qui aurait pu garder plus que tout autre de rancune à la France. Les plus acharnés furent les gouvernements qui nous devaient leurs couronnes et leur extension et tel qu'un anobli de fraîche date veut être plus noble qu'un Montmorency et un Dalberg, ces princes de création napoléonienne affichèrent le plus de haine et de fanatisme aux yeux de l'Europe étonnée.

Dans cet étonnement général, grand fut surtout celui des Alsaciens, eux qui croyaient compter sur les meilleurs rapports de voisinage avec le pays de Bade. Mais le fanatisme religieux et politique est une hydre qui étouffe ce qu'il y a de plus généreux, de plus noble dans

le cœur de l'homme, il enfante des fraticides et des parricides, il frappe en aveugle.

Le *Journal de Carlsruhe*, la *Landeszeitung*, le *Ortenauer-Bote* et le *Journal de Fribourg*, enfin depuis le journal officiel jusqu'aux plus infimes organes de la presse faisaient chorus avec les autres. Tous montaient le diapason de leur patriotisme jusqu'à celui du gallophage Mentzel de malheureuse mémoire.

Ah ! si vraiment la France s'était armée contre vous, Allemands, si elle avait voulu franchir le Rhin pour envahir votre patrie, oh ! alors nous aurions parfaitement compris votre élan. C'eût été une sainte cause pour vous que celle de la défense du sol de la patrie ; car si une guerre avec toutes les horreurs, avec toutes les calamités qu'elle entraîne est justifiée aux yeux de la religion et de la morale, c'est bien celle qu'on soutient pour la défense de ses foyers. La loi pénale n'acquitte-t-elle pas le meurtre qui se commet dans la défense de la personne et de la maison ? — Nous aurions dit : Combattez ! et après la bataille nous vous aurions serré la main comme les soldats des camps ennemis quand une armistice ou la paix fait cesser le carnage.

Dans les circonstances actuelles, pauvres Badois, nous vous plaignons, vous vouliez être Allemands sans pouvoir l'être, vous ne pouviez être que Prussiens ou Autrichiens. Vous n'aviez qu'à choisir ; nous aurions cru vous voir ranger plutôt sous la bannière de la Prusse que sous celle de l'Autriche.

Nous aurions cru qu'un peuple avec des institutions libérales, constitutionnelles, gouverné par un prince allié de la maison de Hohenzollern, un peuple qui a inscrit comme nous le mot *Progrès* sur son drapeau, s'allierait de préférence à un autre suivant les mêmes principes et ne se traînerait pas à la remorque d'un gouvernement qui est le seul absolu en Allemagne, dans les institutions duquel l'intolérance religieuse et politique est stéréotypée depuis l'empereur Joseph.

L'année 1859 nous a fait faire la triste expérience de l'inconstance même des sentiments fraternels qui naissent des intérêts en même temps que des sympathies intellectuelles et morales. Elle nous a fait voir qu'un fantôme qui se dresse devant l'imagination peut pousser jusqu'au fanatisme et déchaîner les passions les plus hostiles, jusqu'à faire repousser la main hospitalière tendue à une autre époque.

Une affection trahie se refroidit bien vite ; elle fait éviter la maison dans laquelle on épanchait autrefois son cœur ; c'est pour cela que les habitants de la rive gauche du Rhin ont cessé d'affluer dans le pays voisin et d'y aller chercher , en échange de leur argent et de leurs sympathies , un accueil et des sentiments d'affection sur la sincérité desquels ils ne peuvent plus compter. Les jours se suivent et ne se ressemblent pas.

P. PITON.

NOTE

RELATIVE AUX PROCÉDÉS D'ÉCLOSION ARTIFICIELLE DES ŒUFS
DE POISSONS.

Une découverte , précieuse par les résultats qu'elle peut avoir pour l'alimentation , était annoncée il y a quelques années , et dès son apparition , elle excitait autour de ses auteurs une sympathie d'autant plus vive , que ceux-ci , simples pêcheurs d'un petit village des Vosges , avaient dû , pour la mener à bien , être guidés dans leurs expériences préparatoires par un esprit d'observation véritablement scientifique. Je veux parler , on l'a deviné , de l'ichthyogénie ou fécondation artificielle des œufs de poisson par le procédé de MM. Rémy et Gehin , de la Bresse. Aujourd'hui les faits ont prononcé , et le procédé est suffisamment démontré par les expériences faites à grande échelle et en divers lieux , pour que l'on soit certain de sa réussite pratique ; mais de nombreuses discussions se sont élevées sur la question de savoir si réellement le procédé de MM. Rémy et Gehin constitue une véritable invention ; s'ils ont découvert ce procédé , tant dans son principe scientifique que dans sa réalisation pratique ; et le point où cette question a été amenée , tant par les discussions de la presse que par celles qui ont eu lieu dans le sein des corps savants , me semble être celui-ci , si toutefois mes souvenirs me servent bien , car je n'ai point en ce moment à ma

disposition des documents suffisants pour être certain de le préciser d'une manière plus complète : *L'opération de l'éclosion artificielle des œufs de poisson avait pu être entrevue, à l'état de théorie scientifique ou d'expérience de cabinet, par plusieurs naturalistes ; perfectionnée vers 1758 par Jacobi, elle avait, sous la main de cet observateur attentif, pris des proportions plus considérables et reçu alors une certaine publicité, restreinte toutefois dans le cercle des savants de l'époque ; mais avant les pêcheurs de la Bresse, personne ne l'avait formulée pratiquement et de manière à en faire découler les conséquences économiques résultant évidemment du procédé de ces derniers, qui d'ailleurs n'avaient pu avoir, en aucune manière, connaissance des essais de leurs devanciers, en raison même de la nature de la publicité donnée à ces essais.*

Le hasard m'a fait rencontrer un document qui a, je crois, échappé à l'attention de ceux qui se sont occupés de la question, et il m'a paru assez précis et assez concluant pour que sa communication puisse être de quelque intérêt, non pas que j'entende attaquer par là le mérite très réel de MM. Rémy et Gehin. A mon avis, dans toute découverte, l'homme qui mérite la reconnaissance publique est celui qui donne le caractère pratique et utile à un procédé quelconque, que ce procédé ait été imaginé par lui de toutes pièces, ou qu'il l'ait trouvé ailleurs et n'ait fait que le divulguer et le populariser.

Voici ce qu'on lit dans un livre imprimé en 1771. C'est un recueil de lettres, dans plusieurs desquelles l'auteur raconte une visite au Ballon et aux mines de Giromagny : cette circonstance pourrait peut-être expliquer l'existence d'un exemplaire égaré de cet ouvrage dans un village des Vosges.

L. WETZEL.

Extrait d'un ouvrage intitulé : *Les Soirées helvétiques, alsaciennes et franc-comtoises*. Amsterdam et Paris, 1771, 1 vol. petit in-8°.

Se trouve à la bibliothèque publique de Montbéliard (section des Voyages).

PAGE 164.... C'est ici l'occasion de publier une recette, pratiquée avec succès dans le pays d'Hanovre, pour la multiplication de cette denrée (le poisson). Je ne puis garantir le succès que pour deux espèces de poissons, le saumon et la truite. Je ne sache pas que les épreuves aient été appliquées à d'autres ; mais je ne vois pas de raison pour qu'elle ne réussisse pas également pour tous les poissons d'eau douce.

1° Il faut faire un coffre en bois d'une profondeur arbitraire, mais à peu près dans les proportions de 12 pieds de longueur sur $1\frac{1}{2}$ de largeur et $\frac{1}{2}$ de profondeur.

2° Il faut laisser au milieu d'une des extrémités du coffre une ouverture de 6° en carré.

3° Ce trou doit être intérieurement garni d'un treillage en fil de fer dont les mailles aient au plus 4^l.

4° Au milieu de l'autre extrémité, on pratique un trou de 6° de longueur sur 4 de largeur. Il est pareillement garni d'un treillage. Cette précaution est indispensable pour défendre l'entrée du coffre aux souris d'eau.

5° Le dessus du coffre doit être serré et fermé hermétiquement, afin que les insectes n'y trouvent pas plus d'entrée que les souris d'eau.

6° On fait les petits préparatifs nécessaires pour placer et assujétir ce coffre sur le bord d'une rivière ou d'un ruisseau. — Il est encore posé plus avantageusement à la source d'une fontaine, au bas de laquelle on forme un petit vivier.

7° Il faut couvrir le fond du coffre d'un lit de sable bien lavé, d'un pouce d'épaisseur à peu près.

8° Sur ce lit de sable on répand du gravier, partie de la grosseur d'une noisette, partie de la grosseur d'une noix, le dispersant de manière que toutes les pierres, grosses ou petites, soient contiguës entre elles.

9° Tous les préparatifs étant faits pour l'emplacement du coffre, on prend, dans les mois de novembre, décembre et janvier, temps de la fraie des truites et des saumons, une femelle vive ou morte nouvellement; on lui fait rendre ses œufs, en lui passant la main de haut en bas sur le ventre, et la tenant au-dessus d'un vase de bois dans lequel on a versé la valeur d'une demi-pinte d'eau de fontaine. C'est dans cette eau que l'on fait évacuer les œufs de la femelle. *Nota* que les truites ne se prennent, pour la fraie, que dans les mois de décembre, janvier, février.

10° Il faut ensuite se saisir d'un mâle de la même espèce, et, par le même procédé, lui faire rendre la laite dans la même eau. Il est à remarquer que les œufs ne se détachent point de la femelle, que la laitance ne découle point du mâle avant d'être parvenue au point de perfection que la génération exige.

11° Quand les œufs des truites et des saumons ont été rendus fertiles

par le mélange indiqué , on les dépose sur le gravier enfermé dans le coffre. Alors on dirige un filet d'eau qui entre par l'ouverture supérieure et sort par l'issue du treillage inférieur.

Il faut avoir grand soin qu'une eau fraîche et renouvelée coule sans cesse dans le coffre jusqu'à la hauteur du treillage, qui facilite son écoulement.

12° Il est également indispensable d'entretenir le filet d'eau, et d'empêcher qu'il ne tombe avec trop de force , de peur que sa rapidité n'entraîne ou ne dérange le dépôt des œufs qui séjourne dans les graviers.

13° Il faut de trois en trois jours nettoyer la superficie de l'eau du coffre , et entraîner avec un plumeau la crasse ou le limon qui peuvent s'être arrêtés à sa surface. — Cette espèce de croûte est un des symptômes qui donnent à découvrir le temps où les truites et saumons se vivifient , ce qui a lieu communément au bout de cinq semaines. — On aperçoit un point noir qui, après huit ou dix jours , perce l'œuf et se développe.

14° Il faut connaître le degré de chaleur de l'eau que l'on fait passer sur les germes , les œufs étant plus ou moins promptement éclos selon que l'eau du ruisseau qui les arrose est plus ou moins chaude et vive.

15° Le poisson , après être éclos, porte pendant un mois l'œuf qui lui reste attaché au ventre. Il n'est susceptible de prendre aucune nourriture pendant ce temps-là , sa gueule demeurant informe jusqu'au moment où le poisson est entièrement détaché de son œuf.

16° Parvenu à ce point , il ne s'agit plus que de transporter les élèves dans un vivier, où ils puissent trouver plus d'espace et une nourriture proportionnée , tels que des vers d'eau presque imperceptibles , et le limon de la terre.

Cette ingénieuse invention est d'un habitant du pays d'Hanovre. Il en a fait les épreuves avec le plus grand succès à Nortelem. Le fruit de ses recherches est devenu un objet de commerce considérable. Elles lui ont, en outre, valu une pension de l'Angleterre, qui croit que le moyen de multiplier les découvertes utiles est de les récompenser.

Pour extrait conforme ,

WETZEL.

(*Extrait du compte-rendu de la situation et des travaux de la Société d'émulation de Montbéliard. — Année 1854.*)

CHRONIQUE LITTÉRAIRE.

Le cours naturel des choses place sous notre main diverses productions auxquelles nous devons consacrer quelques lignes, ne fut-ce que pour tenir le lecteur au courant de la littérature du pays. Nous en abordons, sans autre préambule, la description bibliographique.

I. L'ALSACE ROMAINE. — *Etudes archéologiques*, par A. COSTE, juge au tribunal civil de Schlestadt. — Mulhouse, imprimerie de J. P. Risler, libraire-éditeur, 1859. — 1 vol. in-8° de 133 pages avec cartes.

Les lecteurs de la *Revue* ont eu la primeur de cet ouvrage, pages 87 et 433 du volume de 1858 et 111 de l'année courante. Toutefois ces communications ne peuvent porter aucune atteinte à l'intérêt d'ensemble qu'offre le livre; elles sont au contraire de nature à appeler sur lui, d'une façon toute spéciale, l'attention des archéologues, car ce qui, dans la *Revue*, conservait à certains égards le caractère de conjectures et d'hypothèses, prend, dans l'ouvrage, le caractère de faits scientifiquement établis.

L'époque de notre histoire antérieure à la domination romaine et celle de la domination demeurent dans le demi-jour dont elles ont été éclairées par trois ou quatre auteurs de l'antiquité, par les commentateurs de Jules-César notamment. Au siècle dernier et dans le commencement de celui-ci, nos princes de la science historique ont tenté de dissiper les ténèbres et ce qu'ils ont écrit a été accepté jusqu'ici comme parole d'Évangile. Leurs successeurs ont marché dans le sillon et si parfois il a surgi de nouveaux commentaires, ce n'ont été, la plupart du temps, que d'impuissantes fantaisies. Aussi, à part les découvertes archéologiques qui sont venues, de temps à autre, jeter du jour sur un petit coin de l'une ou de l'autre de ces deux époques, les connaissances locales sont demeurées stationnaires et le bagage moderne n'a servi qu'à embrouiller la question au lieu de l'éclaircir.

Il paraît que cette situation pèsait à la conscience de M. Coste et que ses réminiscences classiques l'ont porté à dégager des limbes de

l'enseignement les faits historiques qui ne sont aperçus que d'une façon très-vague dans le labeur d'une version. Ce travail a occupé ses loisirs depuis plusieurs années, et lorsque parut la circulaire ministérielle qui chargea l'Université de restituer la topographie de la Gaule au v^e siècle, il y avait dans le cabinet du juge de nombreuses et intéressantes cartes tracées à la main et couvertes de beaucoup d'indications correspondant à la pensée du ministre.

Ces richesses ont été mises à contribution pour le travail dont il s'agit et c'est à cette circonstance que sont dues les timides communications faites au public dans la *Revue*. Depuis cette époque, paraît-il, les études de M. Coste ont pris une allure plus décidée puisqu'il vient d'en réunir les éléments dans le livre que nous annonçons.

« Après avoir tracé les limites de l'Alsace immédiatement avant la conquête romaine et assigné leurs demeures aux principales peuplades qui l'habitaient alors, l'auteur passe à l'époque romaine et s'occupe spécialement de l'étude des grandes voies militaires ou consulaires; il y rattache les grandes voies publiques vicinales, en indique les directions et en donne les différentes dénominations, telles qu'elles existent en partie encore aujourd'hui. Quant à la position des villes de l'Alsace sous l'empire romain, M. Coste est en parfait accord, dit notre collaborateur, M. Aug. Stœber, à qui nous empruntons ce paragraphe, avec les auteurs alsaciens qui l'ont précédé; toutefois il en diffère essentiellement au sujet de l'emplacement de la station d'*Argentouaria*, qu'on avait cherché jusqu'à présent à Horbourg et que M. Coste établit entre les villages de *Heidolsheim* et d'*Ohnenheim*, au nord-ouest de cette dernière commune. »

Nous ne nous livrerons ici à aucune appréciation des preuves que M. Coste donne en faveur de son opinion. C'est une question réservée, le cas échéant, à la discussion dans cette *Revue*; si non, au jugement des lecteurs du livre, dont la dernière partie est consacrée à l'analyse de la carte de l'arrondissement de Schlestadt et à d'utiles observations sur une carte de moindre dimension qui représente les divisions principales de l'Alsace romaine, relativement aux différents peuples qui s'y trouvaient établis pendant la domination.

Nous croyons utile, avant de clore cette annonce, de signaler deux fautes principales qui se sont indubitablement glissées dans l'impression. La première se trouve à la page 121 du texte, ligne 17 où il faut lire : à l'extérieur au lieu de à l'extrémité; le seconde se trouve

sur la carte de l'*Alsace romaine* où la position d'*Augusta Rauracorum* doit être indiquée sur la rive gauche du Rhin, au-dessus des lettres NNUM d'*Arialbinum*.

II. A. *L'école militaire de Colmar pendant les années 1776-1779*. Notice tirée des Mémoires manuscrits de Chrétien-Hubert Pfeffel, suivie de plusieurs lettres adressées à ce dernier par le poète Théophile-Conrad Pfeffel et sa fille Frédérique. — Publiée avec un appendice par Aug. Stœber. — Mulhouse, imprimerie de J. P. Risler. — 1859. — Une brochure in-12 de 56 pages.

B. *Chr. Fr. Pfeffel, der Historiker und Diplomat*. — Blätter zu dessen Erinnerung, herausgegeben von August Stœber. — Mulhouse, même imprimerie. — 1859. — Une brochure in-12 de 64 pages.

C. *G. C. Pfeffels Epistel an die Nachwelt*, mit Anmerkungen und vier-und-zwanzig ungedruckten Briefen des Dichter's, zur Einweihung von dessen Denkmal in Colmar, den 5 Juni 1859. — Herausgegeben von August Stœber. — Colmar, imprimerie de C. Decker. — 1859. — Une brochure in-8° de x-110 pages.

La publication de ces trois excellentes notices est due à la commémoration provoquée par la générosité d'un sculpteur alsacien en faveur de la mémoire du poète Pfeffel.

Au siècle dernier encore, et surtout dans certaines familles, on conservait avec une piété dont le secret s'est perdu les documents historiques concernant le pays natal, les faits et gestes d'un parent, le récit des événements contemporains, les choses remarquables de la vie, en un mot tout ce qui était digne de souvenir. C'est à ce culte de la tradition que sont dues quelques publications sans lesquelles beaucoup de choses intéressantes et éminemment utiles à l'histoire seraient demeurées dans l'oubli. La première des trois brochures dont nous venons de transcrire les titres est de ce nombre : c'est une notice inédite rédigée par un neveu de Pfeffel sur la fondation et l'organisation de l'école militaire de Colmar. Le fils de l'auteur l'a communiquée à M. Aug. Stœber qui l'a jugée, avec raison, assez intéressante pour l'éditer. A cette notice M. Stœber a joint différentes lettres inédites du poète à son petit neveu et de celui-ci à son grand-oncle ; puis trois autres lettres de M^{lle} Frédérique Pfeffel, la fille du poète, à son cousin et dans lesquelles on retrouve la pureté des sentiments et

la piété filiale que Pfeffel avait su inspirer à ses enfants et à ses élèves. La seconde renferme, avec une épître dédicatoire de M. Stœber à M. le baron Charles de Pfeffel, chambellan du roi de Bavière, le discours funèbre prononcé par M. Schlichtegroll, le 28 septembre 1807, dans la séance de l'Académie royale de Munich, pour honorer la mémoire de Chrétien-Frédéric Pfeffel, historien et diplomate de la cour de Bavière. M. Stœber a fait suivre ce discours de l'éloge, inséré au *Moniteur* du 12 avril 1807, par M. Degérando, membre de l'Institut de France et secrétaire-général du ministère de l'intérieur. Enfin les éléments de la troisième ont encore été fournis par M. Stœber à un éditeur de Colmar qui, lui aussi, a voulu apporter sa petite part à la fête de l'inauguration de la statue du fabuliste. En tête de cette publication se trouve l'épître jusqu'alors inédite de Pfeffel « à l'Eternité », épître de 284 vers composée en 1800 par le poète et qui est en quelque sorte son testament religieux. M. Stœber a bien voulu encore consacrer à ce poème 22 pages d'annotation intéressantes qui donnent la mesure de la conscience qu'il apporte dans tout ce qu'il fait, de l'étendue de ses connaissances, du désintéressement de ses travaux, de son culte et de sa piété pour la science. Vingt-quatre lettres du poète complètent cette publication.

III. *Table générale et alphabétique des actes de la préfecture du Haut-Rhin, depuis le 5 messidor an IX jusqu'au 1^{er} septembre 1858*, par JACQUES THURNER. — Colmar, imprimerie de Ch.-M. Hoffmann. 1858. — Un vol. in-8° de 288 pages.

C'est dans la modeste position de secrétaire d'une mairie rurale que devait éclore la conception d'un travail de ce genre ; et cependant la nécessité ne devait point se faire sentir là plus qu'ailleurs, car au secrétariat d'une mairie de la campagne on n'est point dans le cas de recourir plus souvent qu'aux secrétariats des villes à ce fouilli que l'on intitule *Recueil des actes de la préfecture* et qui constitue notre code pratique de l'administration communale. Mais ce n'est que dans les rangs des pionniers de la hiérarchie que pouvaient se trouver la patience et le courage de se vouer à une œuvre aussi ingrate que peu récréative. En la mettant au jour, M. Thurner a rendu un éminent service à ses confrères à qui son répertoire épargnera désormais de nombreux embarras et une grande perte de temps.

Nous aurions aimé à trouver dans l'avant-propos une indication bibliographique qui a sans doute échappé à M. Thurner et qui n'est pas dépourvue d'un certain intérêt historique. En voici la substance. La création du *Recueil des actes de la préfecture* remonte au 25 novembre 1845. Un journal qui avait pour titre le *Messenger du Haut-Rhin* l'avait précédé dans la carrière ; fondé par J. H. Decker, imprimeur de la préfecture, l'administration s'en servit pour faire parvenir ou connaître à MM. les maires ses décisions et ses instructions, de sorte que les administrés qui y étaient abonnés connurent en même temps que les administrateurs et aussi longtemps que dura cet état de choses, les actes publics de l'administration. Le journal touchait à la fin de la quinzième année de son existence lorsqu'il fut supprimé par un arrêté du préfet, dont l'art. 1^{er} est ainsi conçu : « Le journal « politique et administratif, ayant pour titre : le *Messenger du Haut-Rhin*, auquel les communes étaient abonnées, est supprimé, à « compter du N° 47 qui se trouve sous presse. » Le même arrêté, dans une disposition particulière, institua le *Recueil des actes de la préfecture*, tel qu'il subsiste aujourd'hui. M. Decker en demeura l'imprimeur, en dédommagement d'une suppression de propriété à laquelle, sans doute, il avait été appelé à consentir. Sa veuve et ses enfants héritèrent naturellement de cette prérogative dont ils ont joui jusque dans le courant de l'année 1849.

Dans sa longue carrière de quarante-cinq années le *Recueil* est resté immuable. Il est aujourd'hui ce qu'il était le jour de sa création ; il a gardé le format de son prédécesseur dont la collection n'existe que dans quelques mairies. Le répertoire de M. Thurner embrasse les actes qui se trouvent dans le *Messenger* aussi bien que ceux contenus dans le *Recueil* dont il forme le complément indispensable.

IV. A. *Le Guide du pèlerin au mont Sainte-Odile*, par N. SCHIR, vicaire-général du diocèse de Strasbourg. — Un vol. in-12 de 146 pages, 4 planches et un tableau généalogique. — Colmar, imprimerie de Ch.-M. Hoffmann, 1856.

B. *Sainte-Odile. Légende alsacienne du huitième siècle*, par M. DELCASSO, recteur de l'Académie de Strasbourg. — Brochure in-8° de 38 pages, 2^e édition. — Strasbourg, imprimerie de Huder, 1858.

C. *Kurzer Bericht über den Wallfahrtsort zu Thirenbach*. —

Anonyme. — Petit ouvrage in-18 de 85 pages. — Mulhouse, imprimerie de P. Baret.

La bibliographie de Sainte Odile, déjà considérable, s'est enrichie, depuis 1850, de cinq livres nouveaux. *Le Guide du pèlerin* est la plus importante de ces productions. Il satisfera l'homme qui n'avait jusqu'alors aucune notion de l'histoire de ce pèlerinage, mais il n'apprendra que fort peu de chose à celui qui l'a apprise dans les livres précédents, notamment dans ceux de l'avant-dernier prier, le père F. D. Albrecht. Aussi, l'auteur a-t-il eu soin de dire et de faire comprendre, dans plusieurs passages de son livre, qu'il ne l'a composé qu'à l'usage des « personnes tout-à-fait étrangères à l'histoire du pays. » Le but modeste que M. Schir s'est proposé est convenablement rempli.

D'autres guides ont précédé celui que nous annonçons. Le meilleur que nous connaissions est celui du père Albrecht, imprimé en 1735, et devenu fort rare. L'histoire et la règle de dévotion y sont unies de la façon la plus heureuse et la mieux sentie. On se laisse aller, en le lisant, au double sentiment de piété et d'amour de la science historique, semé avec profusion dans toutes les pages de ce livre qui peut, en quelque sorte, être considéré comme le prologue de l'histoire si estimée et si estimable de Hohenburg, éditée en 1751. Ce guide repose, en effet, sur des connaissances qui annoncent de sérieuses études préparatoires, le recours à toutes les sources et la conscience d'un Bénédictin dans l'exécution. Si, au point de vue de la dévotion, ce manuel ne répond plus aux exigences de notre temps, chose que nous ne nous permettrons pas de décider, il faut reconnaître qu'au point de vue de la science et de l'art, sa traduction en langue française et la reproduction de ses planches, auraient valu au traducteur un renom aussi durable que celui qu'il se fût acquis en mettant au jour une nouvelle refonte des livres traitant de ce pèlerinage, sur lequel il serait peut-être bon de ne plus imprimer de redites.

La légende de M. Delcasso est la deuxième édition d'un essai poétique, avec préface, prologue, épilogue et deux pages d'annotations. Ce petit poème n'offre d'autre intérêt que celui du mérite littéraire emprunté au langage des Muses. Lorsque la première édition parut, il en fut dit beaucoup de bien : la seconde édition n'est pas inférieure à la première.

L'opuscule anonyme concernant le pèlerinage de Thierenbach est le seul que nous connaissions sur ce lieu de dévotion. Ce petit livre a d'éminentes qualités. Soixante pages sont consacrées à la partie historique, racontée pièces en mains ou plutôt au bas des pages. Les vingt pages qui le terminent renferment les prières recommandées aux fidèles qui visitent ce pèlerinage.

Si l'auteur vivait encore, nous respecterions la modestie qui l'a porté à ne pas inscrire son nom en tête d'une relation pleine de mérites. Il est mort en 1855 et le double désir de rendre justice à sa mémoire et de satisfaire la curiosité du bibliophile, nous engage à le divulguer. Ce livre est donc l'œuvre de M. l'abbé Spahr, ancien curé de Wattwiller.

Dans le diocèse de Strasbourg M. Spahr a pu être considéré comme un intru vomé par la révolution. Avant de se réfugier en France, il était vicaire à Porrentruy. Il fut, avec son curé, M. Cuttat, un des plus zélés réacteurs contre l'esprit libéral qui fit invasion dans le Jura bernois après la Révolution de 1830. Le parti clérical fut vaincu et dans l'ardeur de la lutte, l'abbé Spahr, ayant fourni des armes à ses adversaires, passa en jugement et subit une condamnation qui lui ferma les portes de sa patrie. L'évêque de Strasbourg lui donna alors de l'emploi en l'attachant, en qualité de vicaire, à la cure de Wattwiller qu'il devait, quelque temps après, occuper titulairement. A Wattwiller l'activité du Bruntrutain se donna ample carrière et grâce à ses éminentes qualités et à sa fortune personnelle, le passage de cet ecclésiastique en Alsace, a laissé de profondes et honorables traces dans la paroisse qui lui fut confiée.

Il aimait l'histoire de sa patrie adoptive, en explora avec amour quelques côtés, et lorsqu'il mourut les richesses qu'il avait religieusement amassées manquèrent d'un protecteur assez intelligent pour empêcher que la meilleure partie ne s'anéantît entre les mains des infidèles.

J. L. MONTANDON.

KINTZHEIM.

Suite et fin ()*.

Deux siècles et demi sont encore une fois écoulés. Une évolution profonde a traversé les couches de la société féodale ; la dislocation territoriale a fait d'immenses progrès. Les grands Etats ne sont plus que des agglomérations de petites seigneuries indépendantes, sans autre cohésion que des ligues éphémères que l'intérêt du jour noue et dénoue. La force tient lieu de loi. Le plus puissant écrase le plus faible : Le sol se couvre de forteresses, dont les colons des fiefs sont la garnison. Des tours, des ponts-levis défendent les gués et les passages. Les montagnes se hérissent de châteaux inexpugnables. Les monastères même revêtent un appareil de guerre. Au sein de cette société armée, le pouvoir central sent sa déchéance imminente, et arme à son tour. Les palais, les villas de ses domaines se changent en donjons crénelés, s'enveloppent de murailles et de fossés. Il appelle à la vie politique un nouvel élément social, le tiers-Etat, pour l'opposer au baronnage. Il provoque la formation des communes, il crée les villes impériales, prodigue leurs privilèges, les convertit en forteresses, et les ligue en faisceaux sous le patronage de ses Landvogts, pour la défense de l'empire et de leurs libertés, désormais solidaires. C'est le second âge de la féodalité.

En 1338, Louis IV, appelé le Bavaois, est empereur. Kintzheim, toujours aux mains des Seigneurs engagistes, n'est pour la couronne qu'un domaine improductif. Alors l'empereur en fait don à la ville impériale de Schlestadt avec cession de tous les droits afférents à l'empire, avec son territoire et ses habitants, sans autre condition que de rembourser les engagements. En moins de 250 années le

(*) Voir la livraison de novembre, page 497.

pauvre hameau de pêcheurs que Frédéric de Staufen jetait avec corps et biens à quelques moines, s'est fait ville, traite avec son souverain, acquiert son domaine et paie ses dettes.

Le prévôt de Sainte-Foi n'éleva aucune réclamation, bien que ses droits sur Schlestadt et sur Kintzheim eussent été confirmés par une charte de Frédéric II, datée de Haguenau du 4 avril 1217. Mais l'abbaye d'Andlau, qui avait gardé le silence devant les évictions émanées du pouvoir impérial, essaya de faire revivre contre la ville de Schlestadt les effets du titre de 843 sur la propriété de Kintzheim. Sa revendication fut examinée par un conseil formé des députés des dix villes impériales sous la présidence du Landvogt, et rejetée; et la ville succéda sans autre obstacle aux droits de l'empire.

Cependant la libéralité impériale se bornait au village et à son territoire, c'est-à-dire à la partie utile et productive du domaine: elle ne s'étendait pas à ce qui constituait l'élément seigneurial et militaire, c'est-à-dire au manoir et à ses dépendances immédiates. Cette partie du domaine royal avait dû former de toute ancienneté un enclos séparé et distinct des exploitations rurales et des habitations des colons. Cette séparation existait en 1338, et subsiste également aujourd'hui, tracée par des limites en partie naturelles, et qui n'ont pu varier, sauf les grandes forêts à l'ouest, qui ont cessé d'en faire partie. En un mot, il y avait à Kintzheim ce que l'on retrouve dans tout autre terre seigneuriale en tous pays: d'un côté le château, les jardins, le parc; de l'autre, le village, les cultures, le territoire relevant de la seigneurie. Seulement, à dater de 1338, ces deux divisions du même domaine appartiennent à deux maîtres différents.

Au moment où cette séparation s'accomplissait, le château fortifié au sommet de la colline existait certainement. Le but de ces établissements militaires était la protection, la sécurité du domaine entier, habitants et biens. Leurs défenseurs étaient ces habitants même, tenus au service militaire par le devoir vassalitique, sur l'ordre du seigneur. Il est par cela seul évident que le château de Kintzheim n'a pu être construit postérieurement à une époque où le domaine royal était réduit au seul manoir et à son enclos, où les terres et les habitants avaient passé à un autre maître, où le lien féodal envers le maître précédent était brisé. Toutefois, la date précise de sa construction est ignorée. Mais tout porte à croire qu'elle eut lieu sous le règne si agité de Frédéric II, par les ordres de son belliqueux Land-

vogt Wölfelin ; le même qui , de 1220 à 1250 , fit entourer de remparts Schlestadt et Colmar , construisit les châteaux de Kayzersberg , de Landsperg , de Kronenburg , fortifia Marmoutiers et Neubourg , et fut surnommé par les historiens le Thésée de l'Alsace. L'on y reconnaît au surplus le style des constructions militaires du treizième siècle , et certaines analogies de détails avec le château de Landsperg , tandis qu'il diffère profondément de ceux d'Ortenberg et de Frankenburg , que l'on sait appartenir à une époque bien antérieure.

Cet état de division entre le château et le village , entre l'empire représenté par le *Burgvogt* , et la ville de Schlestadt agissant par son *Heimbürger* , subsistait depuis cent cinquante-deux ans , lorsque par un acte daté du mercredi avant la Saint-Martin 1492 , la ville de Schlestadt , dans la personne de Conrad Falk , ancien Stettmeister , acquit de Jean de Hattstatt , chevalier , et de Catherine de Héringen son épouse , le château de Kintzheim et les dépendances qu'il avait conservées. « *Künigesheim das Schloss mit sampt dem Rebberg , Welden , Geerten , Aecker , Matten und allen begriff und zugehören.* » Le titre porte en outre , « tel que les vendeurs l'avaient acquis eux-mêmes de Gaspard , baron de Morimont et de Belfort , colonel (*oberster Houbtmann*) et Landvogt d'Alsace. » La vente est conclue , selon l'antique formule germanique , « *mit dem Halmen , mit Handenn , und mit Mundt.* » Le prix payé comptant est de deux mille florins d'or. La prise de possession fut immédiate.

Par quel concours de circonstances était-il arrivé qu'un baron de Morimont et un chevalier de Hattstatt aient pu disposer , par vente et achat , d'un château fort dépendant du domaine impérial ? S'ils l'eussent tenu en fief , ils n'auraient pu l'aliéner que sous la réserve des droits de l'empire. S'ils n'eussent été que de simples engagistes , ils n'auraient possédé de droits que sur les produits et revenus. L'explication de cette difficulté est tout entière d'abord dans le titre de Landvogt du premier vendeur , et ensuite dans l'état politique général contemporain de l'acte. Gaspard de Morimont ou de Moersperg était Landvogt d'Alsace sous Frédéric III d'Autriche et peu après sous Maximilien I^{er} ; il avait à ce titre l'intendance des biens domaniaux situés dans sa juridiction. Depuis 1358 , le château de Kintzheim n'avait plus , pour l'empire , de raison d'être , par les motifs que nous avons expliqués plus haut. L'entretien d'un Burgvogt , d'une garnison soldée , les réparations indispensables étaient des dépenses que ne

venaient plus couvrir les revenus seigneuriaux du domaine utilitaire, transférés à la ville de Schlestadt. Les temps avaient de nouveau changé. Le pouvoir impérial s'était affermi. Les guerres particulières avaient cessé. L'aristocratie batailleuse du 13^me et du 14^me siècle s'inclinait respectueusement devant le trône, les guerres se faisaient d'Etat à Etat, les armées devenaient régulières et permanentes. Que signifiait, dans ces conjonctures nouvelles, un petit château sans territoire, perdu dans un recoin des Vosges ? Le Landvogt dû recevoir l'ordre de le vendre afin d'en tirer du moins l'unique service qu'il pût rendre désormais. Jean de Hattstatt, riche Seigneur de la Haute-Alsace, ne paraît avoir agi, dans cette transaction, que comme un prêteur de fonds, garanti par un gage matériel ayant la forme d'une vente. Son titre était tout récent, et il n'avait jamais pris possession du domaine.

A dater de cette acquisition la ville de Schlestadt eut la plénitude des droits de l'empire sur Kintzheim. Un Burgvogt municipal prit dans le château la place du Burgvogt des Césars ; et les produits du domaine se confondirent dans ceux de la ville. Kintzheim fut administré à Schlestadt. Les habitants du village, d'abord simples vassaux de ce nouveau seigneur, obtinrent dans la suite la plus grande partie des prérogatives attachées au titre de citoyens de la ville.

Mais la possession intégrale des avantages de cette importante acquisition imposait à la ville le contre-coup de toutes les atteintes qui lui étaient portées. En 1632, les vicissitudes de la guerre de trente ans apportèrent à l'Alsace les désastres de l'invasion. Un corps suédois, conduit par Gustave de Horn, l'un des meilleurs lieutenants du grand Gustave-Adolphe, vint mettre le siège devant Schlestadt. Ses soldats répandus dans les villages y commirent les plus cruels excès. Kintzheim, comme dépendance de la place assiégée, eût plus particulièrement à souffrir. Le château n'était pas défendu, les Suédois l'occupèrent militairement, et ne l'abandonnèrent que dévasté et en ruines. Ainsi l'état où se trouve de nos jours cet intéressant débris du passé est bien moins l'œuvre du temps que l'effet de l'aveugle fureur des hommes : et il en est ainsi de la plupart de ces nobles demeures, autrefois si pleines de bruit, aujourd'hui si mornes et si solitaires sur les sommets déserts où les vents et les pluies achèvent lentement leur complète destruction.

La ville de Schlestadt, toute saignante encore de ses blessures, ne

pouvait songer à rétablir aux frais de son trésor profondément entamé, une propriété sérieusement dépréciée et dont l'utilité matérielle ne répondait pas aux sacrifices que l'on eût faits pour sa restauration. Ses magistrats se décidèrent alors à une aliénation devenue une nécessité, et le 3 novembre 1649, ils la vendirent à Jean-Guillaume de Gollen, leur ancien collègue, alors député de la maison d'Autriche aux conférences de Westphalie. L'acte de vente porte témoignage des circonstances au milieu desquelles il eut lieu; on y lit : « Unser
« und gemeinen Statt durch diesen Krieg ruinirtes und zerstörtes
« Schloss Kintzheim. » La vente comprend la montagne, les vignes, les jardins, quelques prairies, divers droits seigneuriaux dérivant certainement des accensements primitifs, tels que douze journées de corvée (*Frohndienst*) dues par chaque habitant du village (*jedem Hausgesäss*). Les forêts ne font pas partie de l'aliénation. En outre, le contrat impose à l'acquéreur l'obligation de réparer à ses frais le château, et de l'entretenir *in Bau und Ehren*. Enfin il réserve à la ville, pendant cent un ans, la faculté d'exercer le rachat.

Le vieil édifice reçut du nouveau propriétaire quelques restaurations dont on aperçoit aisément la trace. La petite chapelle, située dans un angle de la cour intérieure, est de ce temps. La famille de Gollen y établit sa résidence; mais la difficulté d'y arriver avec des voitures le fit de nouveau abandonner pour une habitation plus moderne, construite sur l'emplacement occupé par la maison du propriétaire actuel.

L'époque fixée pour le rachat par la ville s'écoula, et le domaine de Kintzheim, irrévocablement sorti des mains de la ville de Schlestadt, passa, au commencement de ce siècle, des mains des héritiers de Gollen en celles de M. le baron Mathieu Faviers.

C'est ce dernier possesseur qui a donné à cette belle propriété la forme gracieuse sous laquelle elle exerce une si puissante attraction. Avec un tact parfait, il a su deviner tout ce que ce sol si heureusement accidenté renfermait d'éléments précieux pour l'embellissement d'une résidence de campagne. Nulle part la nature n'y est tourmentée. Les effets s'y produisent simplement, sans aucun effort. L'art et la production, l'agrément et le confort vivent là côte à côte, sans jamais se nuire, dans une intimité pleine de charmes. Le vieux manoir féodal, drapé dans son manteau de lierre, est toujours le joyau d'élite de ce magnifique écrin; c'est toujours lui que vont chercher tout

d'abord le regard et les pas du pèlerin ; mais il ne saurait, sans perdre toute sa valeur, être détaché du splendide décor qui lui sert de mise en scène, et qui à son tour a besoin de son ombre pour éclater dans toute sa beauté.

Nous venons de suivre pendant le cours de onze siècles les vicissitudes successives du domaine de Kintzheim, sans le perdre de vue un seul instant, et nous croyons, avec une entière bonne foi, avoir prouvé à tout esprit juste et capable d'apprécier la puissance d'une démonstration :

1° Que Kintzheim a été déjà sous les rois Mérovingiens un domaine royal ; qu'il a conservé cette destination sous les souverains de la seconde race, et n'a été distrahit des biens de la couronne d'une manière définitive que par les deux aliénations de 1358 et de 1492 faites en faveur de Schlestadt.

2° Que l'enclos qui limite aujourd'hui la propriété de M. Mathieu Faviers était le siège même de l'ancien établissement royal, moins les forêts qui en dépendaient autrefois.

La tâche que nous avons entreprise en abordant cette étude nous semblerait incomplètement remplie, si nous ne la faisons servir à l'examen d'une tradition qui, malgré le crédit qu'elle a obtenu, nous apparaît comme le résultat d'une évidente confusion.

Selon cette tradition, la ville de Schlestadt a autrefois possédé dans son enceinte un palais des rois francs. Il n'est pas de géographie qui manque de lui attribuer cette antique illustration. Beatus Rhenanus l'affirme. Jérôme Guebwiller va même jusqu'à préciser l'érection de ce palais en 660 par Childéric II. Schœpflin a adopté cette opinion, et nomme Schlestadt parmi les villes d'Alsace possédant un établissement royal de premier rang, *Palatium regium*. Un grand nombre d'autres écrivains ont suivi cette indication, et les Notices publiées par M. Dorlan en 1843, en parlent comme d'un fait hors de contestation.

L'origine de cette tradition est principalement dans deux diplômes très-remarquables, de l'empereur Charlemagne, tous deux de la fin de 773. L'un, qui confère aux gens de l'évêque Heddo de Strasbourg d'importantes immunités commerciales, porte à sa clôture ces mots : *Actum Scalistati villa, palacio publico*. L'autre, espèce d'arrêt ou de décision judiciaire, contient dans le texte même cette phrase : *Cum nos Scalistati villa in palacio publico resideremus*. Il existe encore un

diplôme de Charles-le-Gros du 19 février 884, daté seulement de *Selezistat*, et un autre du 18 des kalendes de février 886, où l'on trouve à la fin : *Actum Selenstat palacio*.

C'est bien réellement de Schlestadt qu'il s'agit, malgré les différentes formes données à son nom, et ces énonciations semblent au premier abord justifier l'opinion à laquelle elles ont donné naissance. Mais des obstacles sérieux se pressent de toutes parts pour les faire rejeter.

L'on connaît par les développements qui précèdent, par la notoriété historique en général, l'aversion des Franks pour le séjour soit des villes, soit des réunions d'habitations déjà formées. S'il était vrai qu'une manse royale eût existé sur l'emplacement de Schlestadt, il faudrait en conclure que le village, l'agglomération s'est formée autour d'elle et à cause d'elle, sur le territoire domanial qui dépendait d'elle, ainsi que cela a eu lieu partout ailleurs.

Or, quel mobile aurait pu décider les rois de la première race, et surtout ceux de la seconde, à choisir pour un pareil établissement un point aussi peu favorisé par la nature? Il est constant qu'au huitième siècle, Schlestadt n'était qu'un hameau de pêcheurs réunis le long de la rive gauche de l'Ill, là où est la place appelée le vieux port. Cette population tirant sa subsistance de la rivière même, il ne pouvait exister que peu ou point de cultures; les bras occupés ailleurs auraient manqué. La sphère d'activité des habitants est si exclusivement dirigée du côté industriel, que lorsque par la donation de 1095, la famille de Staufen veut assurer la subsistance de la communauté de Sainte-Foi fondée par elle, elle lui fait octroi de quatre pêcheurs, tenus par leur titre de concession (*Lehn*) de pêcher quatre fois par semaine pour le couvent. Ce ne sont pas des terres, qu'elle abandonne, mais des prairies, un pâturage, une forêt, situés sur la rive droite; ce ne sont pas là les éléments d'une ferme domaniale, dont le but et la base de produit résidait dans l'exploitation de la terre.

Il y a plus : dans notre temps, et malgré les efforts et les dépenses d'une administration spéciale, le séjour des eaux débordées sur cette partie du territoire de Schlestadt, l'a convertie en un foyer permanent d'insalubrité. Combien ce fléau ne devait-il pas être plus redoutable à une époque où aucune amélioration n'était encore dans les idées, où les eaux sans retenue et sans écoulement devaient, pendant une grande

partie de l'année, tenir cette zone de terrain dans un état de submersion continuelle.

Assurément de telles conditions hygiéniques ne permettent guères d'admettre que les maîtres d'alors, si libres dans le choix de leurs résidences, si habiles à découvrir les sites les plus salubres, les expositions les plus favorables, aient pu songer à établir une habitation au sein d'un marécage, tandis que la montagne était à quelques pas.

Nous avons vu plus haut ce qu'était un palais des rois franks. Ce n'était pas un édifice, ou plusieurs édifices; c'était, comme nous l'avons dit, une sorte de colonie complète, répondant par l'ensemble de ses ressources à tous les besoins d'hôtes nombreux et de haut rang. Comment un pareil établissement aurait-il disparu sans laisser de traces? Effacé du sol, il aurait laissé des vestiges sur quelques points du territoire, dans les dénominations de quelques cantons; il n'existe rien, absolument rien. Rhenanus, qui écrivait en 1530, et qui avait retrouvé les ruines du palais de Marlenheim, avoue que le lieu même où était celui de Schlestadt est inconnu. Certes une absence de preuves si complète implique plus que des doutes sur l'authenticité de la tradition.

En 1216, le Landvogt de Frédéric II, Wœlfelin fait revêtir Schlestadt de murailles, dont le périmètre à peu près connu, égale à peine la moitié de celui de l'enceinte actuelle; il ne peut être un seul instant douteux que cette fortification ayant pour but de protéger l'agglomération entière formée à ce moment, elle a dû renfermer toutes les habitations existantes. Or, il est certain qu'en 1216, il se trouvait sur le territoire compris dans l'enceinte une église paroissiale, l'église et le couvent de Sainte-Foi, et des terrains appartenant à des familles nobles sur lesquels s'élevèrent peu après, en 1245, le couvent de Sylo, en 1263, la sous-commanderie de Saint-Jean, en 1280, le couvent des Franciscains, en 1293, celui des Dominicains: tous ces établissements avaient d'assez grandes dépendances, et resserraient considérablement l'espace laissé aux habitations. Mais où donc alors pouvait être le palais? où placer ses jardins, ses réserves, ses bâtiments de service, ses écuries? Car il s'agit bien d'un palais, *Palatium publicum*, dans les chartes citées, d'un palais dans lequel a pu résider un souverain tel que Charlemagne, (*Cum.... resideremus*) avec une suite formée de huit comtes, plus le comte du

palais, *Comes Palatii*, une chancellerie, un train de serviteurs, de chevaux, de transports, inséparable d'hôtes de ce rang. En vérité, le logis capable d'héberger honorablement un tel personnel n'aurait pas eu d'espace suffisant dans toute l'enceinte de 1246.

Voudrait-on prétendre qu'au commencement du treizième siècle, le palais avait été démoli, abandonné? Mais cette hypothèse ne serait pas plus favorable à la tradition que nous combattons. Le palais, s'il a existé, était nécessairement construit sur un sol incorporé au fisc, et ce sol eût continué d'être domanial, après la disparition des bâtiments. Il faudrait donc admettre qu'en pleine féodalité, des familles nobles telles que les Staufen, les Rathsamhausen, les Wœrdt, les Wickersheim, que l'on voit plus tard fonder des couvents sur des parties du sol de la ville qui leur appartiennent, se fussent emparées de ce sol au préjudice du domaine royal; et, ce qui serait bien plus fort, que les habitants y eussent élevé leurs demeures, sans que le fisc ait réclamé contre cette usurpation sans exemple. Une pareille proposition ne mériterait pas même l'honneur d'être discutée.

Mais il est un document historique qui à lui seul suffit, pour faire rejeter péremptoirement une tradition qu'ébranlent de si énergiques invraisemblances. Ce document, c'est la charte de 1095 que nous avons visée plus haut, charte qui n'est que la confirmation d'une donation antérieure, octroyée par la famille de Frédéric de Staufen. Pour pouvoir disposer ainsi non seulement des terres, de la forêt, du péage et de la juridiction, mais même *du village et de ses habitants libres et serfs*, il fallait que les donateurs en fussent propriétaires à titre d'*Alleu*; ce qui exclut toute idée de domanialité. Et il en était tellement ainsi, que lorsqu'en 1530 les religieux de Sainte-Foi abandonnent leur couvent, ce n'est pas la couronne qui reprend leurs biens redevenus disponibles, c'est l'évêque qui les recueille comme supérieur hiérarchique, et qui en 1536 vend les bâtiments, la forêt, les redevances, la juridiction, tout le bénéfice de la donation de 1095 pour 26,000 florins à la ville de Schlestadt.

Il nous semble donc impossible que ce palais ait été situé dans l'enceinte de Schlestadt. On ne saurait admettre non plus qu'il ait existé sur un point quelconque de la banlieue. Les documents les plus anciens nous montrent ce territoire dans des conditions de morcellement très-avancées, et libre de toutes redevances de nature domaniale ce qui ne pourrait être si tout ou partie de ce territoire

avait été d'origine fiscale, sauf l'hypothèse absurde d'une usurpation.

Un palais, une villa de Schlestadt a certainement existé. Les chartes qui le déclarent sont authentiques et ne peuvent tromper; mais l'opinion des historiens sur sa situation, égarée par la lettre des écrits, a cherché cette situation là où elle ne pouvait être.

Dans notre conviction loyale et entière, *le palais de Schlestadt était la villa ou manse royale appelée Kunigesheim*: c'est là que Charlemagne a tenu le plaid de Noël 775; c'est de cette résidence que sont datés les diplômes de Charles-le-Gros de 884 et de 886.

Une simple réflexion vient donner à cette proposition un caractère décisif.

Un palais, une villa domaniale se trouvant sans aucun doute possible à Kintzheim, il est contraire à toute logique, à toute notion historique et économique qu'un autre palais ou villa ait pu exister en même temps à Schlestadt, c'est-à-dire à trois kilomètres à peine de distance. C'eût été là un double emploi sans motif, et surtout sans exemple.

Il reste à expliquer les énonciations littérales des chartes citées. Pourquoi: *Actum Scalistati villa palatio publico*; *actum Solenstat palatio*, si ces actes eussent été donnés à Kintzheim? Cette difficulté est de bien peu de valeur; elle s'évanouit devant ce seul fait: Le palais de Schlestadt était *Kintzheim*. Nous avons déjà expliqué que *Kunigesheim* n'était pas d'abord un nom, mais l'indication d'une affectation, d'une destination. Ce qui distinguait ce domaine des autres de même nature, c'était sa situation à proximité de Schlestadt, alors le principal centre habité, le seul peut-être des environs, portant une dénomination connue. On dût dès lors le désigner par cette particularité; il était de fait, et il fût dans le langage des chartes le *Kunigesheim de Schlestadt*, ou en langue latine *Palatium Scalestati*.

Cette explication est pleinement confirmée par ce qui avait lieu à Strasbourg.

Un grand nombre de chartes des deux premières dynasties portent à leur clôture: *Actum Argentorato* ou *Strateburgo*..... *palacio publico*. Cependant il n'existait dans l'enceinte de la ville même aucun édifice servant de résidence du roi. Cette résidence, ce palais était *Königshoven*, près du lieu où se trouve aujourd'hui le village de ce nom. Mais ce nom de *Königshoven* ne figure dans aucun titre.

Cette particularité a frappé plusieurs historiens, qui n'ont trouvé d'autre moyen de l'expliquer que de supposer qu'outre le palais appelé *Königshoven*, il y en avait un second dans l'intérieur de la ville. C'était une erreur. Le seul palais qui existât dans la ville était le Burg de l'évêque dont l'emplacement est parfaitement connu : cela a été victorieusement démontré.

Schœpflin, que l'on consulte toujours avec fruit pour l'interprétation des obscurités souvent inextricables qui se rencontrent dans les documents anciens, explique, comme nous l'avons fait pour Kintzheim, le silence gardé par les chartes sur *Königshoven*. Après avoir rappelé qu'il en était de même pour Worms, pour Verdun, pour Paris, il ajoute ces mots : « *Vicinia urbis fecit ut Regis ab illâ palatium appelerent, ut distingueretur à cæteris.* » Et plus loin : « *Omnes fere chartæ in Regiis villis quas Germani Königshofen appellant, datæ fuerunt. Curtis ergo hæc Regia quæ adita urbi proprium nomen non habuit, uti Mamacca. Cala, etc., aliæque ab urbibus remotiores habuerunt, Notarius Regis, Strateburgi nomine adjuto, signavit atque distinxit.* » A la précision des termes on serait tenté de croire que cette explication de Schœpflin a été donnée pour Kintzheim même.

Voilà pourquoi l'on n'a jamais trouvé à Schlestadt de vestiges de son prétendu palais. C'est peut-être là aussi qu'il faut chercher le mobile du don fait par Louis de Bavière en 1338 et de la vente du château en 1492, à la ville de Schlestadt. Du jour que l'empire se désaisissait du domaine de Kintzheim, c'était à la cité impériale voisine que cet abandon devait profiter. C'était son palais que ces actes lui rendaient comme pour compléter son intégrité antérieure, que toute autre aliénation aurait eu pour effet d'altérer.

L'Alsace est riche de monuments du moyen-âge, mais peu d'entre eux ont laissé une empreinte dans l'histoire du pays. Il n'en est presque pas dont les traces puissent être suivies au-delà de l'époque féodale. Kintzheim, au contraire, dégagé de ces ténèbres, existe historiquement depuis onze cents années. Le propriétaire actuel de ce précieux domaine a droit de compter avec une haute certitude des rois franks et des empereurs germaniques au nombre de ses devanciers : et qu'on ne dise pas que c'est là une chimérique satisfaction.

Il y a un incontestable bonheur dans la possession d'une chose consacrée par le contact d'une grande individualité, ou par l'avènement d'un grand fait. Ce sentiment a été de tout temps, mais surtout du nôtre, compris par les esprits d'élite.

C'est pour eux, c'est pour ces pèlerins de la science, avides non seulement de voir et de sentir, mais aussi de connaître, que nous avons fouillé dans la poussière du passé, et cherché à en faire sortir quelques clartés utiles à la vérité historique. Peut-être notre travail leur fera-t-il trouver les ombrages de Kintzheim plus frais, ses ruines plus vénérables, ses vallons plus riants, ses bois plus protecteurs, lorsqu'ils pourront, en lisant leur histoire, les peupler de grandes images et d'intéressants souvenirs.

P. VATIN, avocat à Schlestadt.

NOTICE HISTORIQUE

SUR LE CHATEAU DE MORIMONT,

DÉPARTEMENT DU HAUT-RHIN.

Suite et fin. ()*

(1) Les services que les sires de Mœrsperg avaient rendus à la maison d'Autriche ne restèrent pas sans récompense, car dès l'année 1487, l'archiduc avait donné à Gaspard l'avouerie de ses domaines en Alsace, et en 1504 l'empereur lui confia la même charge pour ceux qu'il possédait dans cette même province. Déjà en 1488 il lui avait conféré le titre de baron et il lui donna ensuite en fief la baronnie ou seigneurie de Belfort et autres terres qui précédemment avaient déjà été engagées aux Mœrsperg à titre d'hypothèque. Dès lors Gaspard prit le titre de baron de Mœrsperg et de Belfort. Cette inféodation de Belfort fait présumer que lors du traité de Saint-Omer, l'Autriche n'avait pas complètement liquidé ses dettes envers les nobles de Mœrsperg, et que, nonobstant l'occupation temporaire de la Bourgogne, ceux-ci avaient conservé des droits sur ces hypothèques.

Nous avons déjà exprimé notre opinion au sujet de la reconstruction du château de Morimont par Pierre et Gaspard, et après ce qu'on vient de dire des circonstances politiques, tout nous porte à croire que ce fut déjà le premier de ces deux seigneurs qui fit commencer les travaux et qui les poussa avec assez d'activité pour mettre ce château à couvert d'un coup de main. Il faut bien qu'il ait été considéré comme d'une prise très-difficile, puisque les Suisses, après la retraite

(*) Voir les livraisons d'août, octobre et novembre, pages 337, 443 et 481.

(1) SCHOEFFLIN, *Alsac. ill.*, T. II, p. 6, 399, 584, 611.

des Armagnacs, n'osèrent l'attaquer dans leurs expéditions au milieu des domaines du sire de Moersperg, leur redoutable ennemi, et pour qu'à l'ouverture de la guerre de Bourgogne, les troupes du duc Charles l'aient également évité en pillant et brûlant cependant les villages voisins. Il en arriva de même durant la guerre de Souabe à laquelle Gaspard de Moersperg prit une part très-active.

Dès l'année 1488 une ligue s'était formée en Souabe entre les villes impériales dans le but de résister aux empiétements et même aux brigandages de la noblesse. Cette ligue prit de l'extension, en sorte que l'empereur Maximilien, qui désirait ramener les ligues suisses sous la domination de l'empire, crut pouvoir utiliser à cet effet la ligue de Souabe. Quelques conflits à Saint-Gall et dans l'Appenzell firent éclater la guerre. Les cantons prirent le parti de ces contrées, l'empereur les menaça en leur rappelant qu'en sa qualité de duc d'Autriche il leur portait une haine héréditaire; la querelle s'envenima par les propos outrageants que tenaient la ligue de Souabe; la guerre éclata dans les Grisons le 6 février 1499 et elle ne tarda pas à descendre le long du Rhin.

Bâle ne faisait pas encore partie de la confédération suisse, mais liée d'amitié avec celle-ci, elle n'osait cependant se déclarer, crainte de compromettre ses intérêts comme ville frontière. Elle essaya donc de maintenir sa neutralité, comme elle l'avait déjà fait dans les guerres précédentes; mission difficile pour un très-petit Etat environné de puissants voisins. L'évêque de cette ville, à raison de ses propres Etats, et quelques seigneurs de la contrée en firent de même. Le comte de Thierstein se retrancha dans sa forteresse de Pfeffingen, pendant que les Soleurois, peu respectueux pour sa neutralité suspecte, s'emparaient de son propre château de Thierstein.

Alors le quartier-général de l'Autriche en Alsace était à Altkirch, dont le château servait de résidence officielle à l'avoué, Gaspard de Moersperg, capitaine-général et bailli d'Alsace, tandis que sa famille se tenait à Morimont un peu plus éloigné du théâtre de la guerre.

La neutralité de Bâle paraissait suspecte, aussi Moersperg ne cessait d'avoir l'œil ouvert sur cette ville. Dès le mois de février 1499, il se plaignit de la conduite des Bâlois; un peu plus tard il leur reprochait quelques coups de fusil tirés sur un Autrichien près de Liestal, et cependant il faisait à Bâle même des achats de poudre et de plomb, non sans quelques conflits. De leur côté les confédérés,

ou plutôt la garnison soleuroise de Dornach allait fourrager jusqu'aux portes de Bâle. ⁽¹⁾

⁽²⁾ Les Autrichiens se concentrèrent dans le Sundgau, à Altkirch même, sous les yeux de Moersperg. Le 22 mars 400 cavaliers et 4000 hommes de pied s'avancèrent vers Dornach, à une lieue de Bâle, et pillèrent le village sous le canon du château. Chargés de butin ils retournaient vers leurs quartiers, lorsqu'en traversant la forêt du Bruderholtz, ils rencontrèrent quelques milliers de Suisses qui venaient aussi de piller dans le Sundgau. Les Autrichiens surpris éprouvèrent une déroute complète et perdirent six cents hommes. On ne voit pas que Moersperg ait été en personne à cette affaire, quoiqu'il l'eut sans doute dirigée. Déjà le 9 avril suivant il était à se plaindre de la neutralité mal gardée des Bâlois. ⁽³⁾

Cet échec ne découragea pas le parti autrichien. Il s'occupa aussitôt à se renforcer en Alsace; il y réunit un corps d'armée de quinze mille hommes dont le comte Henri de Fürstemberg prit le commandement. Dans cette armée se trouvait un bon nombre de chevaliers appartenant à la noblesse de l'évêché de Bâle, et même de la ville qui ne résistait jamais à la tentation de se battre contre les paysans de la Suisse.

Le 22 juillet le comte de Fürstemberg assiégeait le château de Dornach défendu par une poignée de Soleurois, mais les confédérés arrivèrent à leur secours, surprirent les Autrichiens sur les bords de la Birse et leur tuèrent plus de 3000 hommes.

⁽⁴⁾ Le comte périt avec eux et là aussi tombèrent un bon nombre de ces chevaliers du pays dont on vient de parler. Les Bâlois sortirent alors de leur ville pour secourir les blessés et ensevelir les morts. Quelques familles désirant rendre les derniers devoirs aux chevaliers qui avaient leur lieu de sépulture dans la ville, demandèrent l'autorisation d'emporter ces morts; mais elle leur fut durement refusée et pendant plus de trois jours leurs cadavres restèrent exposés au soleil

⁽¹⁾ OCHS, T. IV, p. 387, 303, 514, 514. — URSTISIUS, *Chronique de Bâle*.

⁽²⁾ MULLER, T. IX, p. 123. — OCHS, T. IV, p. 541. — URSTISIUS.

⁽³⁾ OCHS, T. IV, p. 564.

⁽⁴⁾ MULLER, T. IX, p. 170. — OCHS, T. IV, p. 637, 646. — URSTISIUS. — HAFNER. — LUTZ et autres. — Archives de la ville de Delémont. — Protocole du Conseil dit 23 Cents.

de juillet. Le 26, Moersperg, retourné ou peut-être resté à Altkirch, s'en plaignit aux Bâlois dont il ignorait sans doute les tentatives infructueuses près des confédérés, et ils se justifèrent. Ils étaient toutefois dans la plus grande perplexité ayant à leurs portes les confédérés ivres de leur victoire, mais désunis et d'un autre côté le sire de Moersperg toujours défiant au sujet de leur neutralité ⁽¹⁾. Du reste les confédérés ne le respectaient guère et le comte de Tbierstein qui avait cru user de ce moyen pour échapper à la guerre, se vit assiégé par eux dans son château de Pfeffingen. Il se défendit et la discorde s'étant mise chez les Suisses ils ne purent emporter ce fort, que Pierre de Moersperg avait escaladé presque seul.

⁽²⁾ Un de leurs partis fit toutefois une irruption dans le Sundgau. Les Suisses pillèrent et brûlèrent l'abbaye de Lucelle, à une lieue de Morimont, n'ayant sans doute pas les moyens d'attaquer cette forteresse qui les aurait encore plus mal reçus que Pfeffingen. On ne sait pas si Gaspard de Moersperg se porta de sa personne au secours de son château menacé, toutefois sa correspondance d'Altkirch à Bâle n'en fut guère interrompue et pendant tout le mois d'août, il eut encore toutes sortes de contestations avec les Bâlois, résultant de la position exceptionnelle de leur ville.

⁽³⁾ Quelques cantons se fatiguèrent enfin de la guerre; on adopta les bases de la paix le 22 septembre, mais elles ne furent ratifiées par l'empereur que le 5 mai de l'année suivante.

⁽⁴⁾ Dans l'intervalle, et même paraît-il après le 22 septembre, Bâle eut encore fort à souffrir des expéditions, vols et rapines des gens de guerre, des baillis autrichiens parmi lesquels on nomme le baron de Moersperg, bailli d'Alsace, Christophe de Ramstein, bailli particulier d'Altkirch, Henri Truchsess, bailli de Ferrette et autres. Il fallut comme en pleine guerre tenir les portes de la ville fermées et avoir les remparts garnis de canons et de soldats. Les hommes d'armes et même les chevaliers que l'Autriche avait employés ne pouvaient se résoudre à vivre sans pillage et les voyageurs n'osaient plus s'aventurer sans escorte sur aucun chemin.

⁽¹⁾ OCHS, T. IV, p. 660.

⁽²⁾ MULLER, T. IX, p. 176. — WALCH, *Miscel. Lucel* — Recueil de documents. — OCHS, T. IV, p. 673 et 674.

⁽³⁾ MULLER, T. IX, p. 177. — OCHS, T. IV, p. 697.

⁽⁴⁾ OCHS, T. IV, p. 711 et 742. — URSTISIUS, p. 550.

(¹) Aussi au printemps de l'année 1501 on vit encore Gaspard de Moersperg , avec trois autres chevaliers du parti autrichien , faire le procès à des gars qui avaient attaqué et pillé sur les grands chemins un Bâlois et un Soleurois et correspondre avec Bâle à ce sujet. Mais avant l'exécution de ce jugement , les coupables , détenus à Rheinfeld , prirent la fuite , aidé par un mouvement populaire.

Enfin Bâle ayant été incorporé aux cantons suisses le 8 juin de la même année , il fallut bien alors mettre un terme à ces agressions , et dès cette époque le nom de Gaspard de Moersperg cesse d'apparaître dans l'histoire. Malgré la grande faveur dont ce baron jouissait à la cour d'Autriche à raison des services qu'il lui rendait , il ne laissait pas que d'être , comme ses maîtres , souvent fort court d'argent. Lors même que la construction de son château de Morimont se faisait en partie par corvée , elle ne laissait pas que de lui en coûter beaucoup.

(²) En 1486 il vendit plusieurs fiefs et en particulier celui de Heidweiler , qu'il avait eu de la famille de Waldner , et il aliéna de même le château de Königsheim. (³) Vers 1490 , il possédait le fief de Fontaine qui provenait de la seigneurie de Montreux , mais un de ses successeurs , Charles , le dernier des Moersperg de la branche aînée , le revendit en 1626. (⁴) Il tenait aussi en fief le village de Réguisheim , détaché du comté de Ferrette. Il fut vendu pour 6200 florins à la maison de Bollwiller en 1555. (⁵) Sa mère Marguerite étant de la maison de Rathsamhausen , il en hérita une partie des fiefs autrichiens tenus par celle-ci , et il fut investi , en 1480 , par le duc Sigismond , des villages de Heidolsheim , Mutzig et Breitenheim. (⁶) En 1503 , avec la permission de Maximilien 1^{er} , il acheta un fief à Thann et à cette occasion on lui donna le titre de baron de Moersperg et de Belfort , avocat de l'Autriche en Alsace.

Joseph Gaspard de Morimont mourut en 1511. Il avait épousé en premières noces Elisabeth , comtesse de Tübingen , et en secondes Hélène de Sonnenberg. (⁷) Il eut trois fils , dont l'aîné , Jacques 1^{er} , posséda aussi l'avocatie d'Alsace en 1512 et fut la souche de la branche

(¹) OCHS , T. IV , p. 751.

(²) SCHÖPFLIN , *Als. ill.* , T. II , p. 15 et 39. — SCHWEIGHÆUSER et GOLBÉRY , p. 40.

(³) SCHÖPFLIN , p. 51. — (⁴) Ibidem , T. II , p. 102. — (⁵) Ibidem , p. 112. —

(⁶) Ibidem , p. 509. — (⁷) Ibidem , p. 584. — GOLBÉRY , p. 76.

ainée des barons de Morimont. Le second, Joseph Werner, fut prévôt de l'église de Bâle, et le troisième, Jean, né en 1473 et mort en 1528, fut la tige de la branche cadette qui se divisa ensuite en plusieurs rameaux. Vers la fin du quinzième siècle, et déjà, du vivant de son père, il avait reçu en fief de l'évêque de Strasbourg une partie du château de Jungholtz.

(1) Jacques 1^{er}, baron de Moersperg et de Belfort, avait épousé Marguerite de Fürstemberg. Il eut pour successeur Jacques II qui rendit à l'Autriche la seigneurie de Belfort, en 1563. Son fils Jérôme, baron de Moersperg, vendit en 1582 la seigneurie de Moersperg aux comtes d'Ortembourg de la branche espagnole ou dite de Salamanque.

Il avait embrassé la réformation et il n'était plus vu de bon œil dans ses domaines héréditaires, en sorte qu'il préféra les vendre et se fixer en Allemagne où le protestantisme était mieux accueilli. La branche aînée des Morimont subsista dans le Wurtemberg et ensuite en Thuringe jusque vers le milieu du dix-septième siècle, époque où l'on nomme encore Louis-Frédéric, comte de Moersperg, baron de Belfort et seigneur de Blanckenheim et de Cranickfeld. Sa sœur, Sophie-Dorothée, avait épousé un comte de Schwarzenbourg-Arnstadt.

La branche cadette, restée au service de l'Autriche, occupa plusieurs charges importantes à la cour de l'empereur, où l'un de ses membres, Jules Niedart, y reçut le titre de comte, de 1627 à 1642. Cette famille s'éteignit en Styrie, vers la fin du dix-septième siècle.

(2) La vente de la seigneurie de Morimont en faveur des comtes d'Ortembourg eut lieu le 1^{er} septembre 1582. Dix ans plus tard un de ces comtes, dans ses relations avec Lucelle, prend le nom et le titre de Bernhard, comte d'Ortembourg, seigneur de Freyenstein, Carlsbach, sire d'Héricourt, Eyl et Moersperg. En 1613, son fils Frobenius porte le titre de comte de Moersperg, alors aussi dame Sybille d'Ortembourg ou Ortembourg, se dit comtesse de Moersperg, et Erenfried apparaît avec le même titre en 1616.

(1) SCHOEPLIN, *Alsat. illust.* — WALCH, *Miscel. Lucel.*

Ce fut Jacques 1^{er} qui rebâtit la tour ronde à l'angle du nord de son château en 1518, et il se pourrait bien qu'à cette époque il eut fait construire à neuf la façade méridionale de la résidence.

(2) GOLBÉRY, p. 199. — WALCH, *Miscel. Lucel.*, p. 227. — *Recueil de documents*, T. 1, p. 92. — Archives de l'évêché de Bâle.

Nous n'avons pas trouvé à quelle époque s'éteignit la famille d'Ortembourg, mais elle existait encore lorsque Morimont fut brûlé en 1637, puisqu'on voit, par l'histoire du château de Pleujouse, que ce manoir fut inféodé aux Ortembourg en même temps qu'ils étaient en possession de Morimont et que Magdeleine, comtesse d'Ortembourg, habitait Pleujouse en 1660, époque où il revint à l'évêché de Bâle, et cette circonstance nous fait présumer que cette dame Magdeleine, douairière d'Ortembourg, était la dernière de la famille. Il est également probable que ce fut elle ou son époux qui cédèrent à la France la seigneurie de Morimont après l'incendie du château, puisque le roi, à la suite de la guerre dite de trente ans, terminée par le traité de Westphalie, en 1648, donna cette seigneurie à Robert, chevalier de Vignacourt, lieutenant-colonel de cavalerie, qui avait commandé pendant longtemps les troupes françaises dans le pays de Porrentruy. Il était originaire de la Champagne, et sa nouvelle seigneurie fut érigée en fief en 1656. ⁽¹⁾

⁽²⁾ Les descendants de Robert prirent le titre de comtes de Vignacourt. En 1723 les enfants d'Antoine de Vignacourt se partagèrent la seigneurie de Morimont. Robert-Conrad de Vignacourt, dit Monsieur de Morimont, eut pour sa part le village de Larg. Luffendorf ou Levoncourt échut à François-Henri-Joseph de Vignacourt, dit Vosel. Ottendorf ou Courtavon fut partagé entre le chevalier Humbert et son frère Etienne de Sainte-Suzanne, dit de Vignacourt, et le cinquième frère eut le château de Courtavon, bâti par ses ancêtres, en 1687, après le don de la seigneurie de Morimont.

Ce fut le sire de Vosel qui fit bâtir le nouveau château de Morimont en 1755; cependant nous trouvons dans les annales de Lucelle qu'Etienne de Vignacourt, un des possesseurs de Morimont, fit démolir la porte avancée de l'ancien château pour en employer les matériaux à la construction du nouveau. Cet édifice ne mérite guère le

⁽¹⁾ SCHÖEPFLIN, *Alsat. ill.*, T. II, p. 727. — Une histoire manuscrite de la guerre dite des Suédois, dans le pays de Porrentruy, dit que l'évêque de Bâle donna la dime du village d'Alle à M. de Vignacourt, en récompense de sa belle conduite pendant qu'il commandait à Porrentruy. Ainsi elle se trouve encore liée à la fin de l'histoire de Morimont, page 156.

⁽²⁾ WALCH, *Miscel. Lucellens.*, T. I, p. 228 et 293. — *Apophysis Lucel.*, p. 267. — *Recueil de documents*, T. I, p. 88, 93 et 95.

titre de castel, car ce n'est qu'une grande maison de campagne, surmontée d'un petit clocheton en bois, n'ayant rien de remarquable, ni pour l'architecture extérieure, ni pour sa distribution. Le temps de bâtir des châteaux forts était passé; aussi au lieu de rétablir le vieux manoir de Morimont, dont les murailles offraient alors assez de solidité pour porter une nouvelle charpente, les Vignacourt préférèrent-ils avoir une maison de campagne suffisante pour y séjourner lorsqu'ils allaient visiter leur terre de Morimont.

Depuis lors cette forteresse a servi de carrière pour la bâtisse de la ferme voisine et de jouet aux dévastateurs de monuments qui se plaisent encore actuellement à faire tomber des pans de murs que le temps avait respecté.

A. QUIQUEREZ, ancien préfet de Dôlemont,
membre de la Société jurassienne d'émulation, et de plusieurs sociétés
d'histoire et d'archéologie de Suisse et de France.

ESQUISSE INÉDITE
D'UNE HISTOIRE
DE
L'ÉGLISE ÉVANGÉLIQUE DE HAGUENAU,
DE 1521 A 1659,

Par feu le Pasteur BILLING. (*)

(Traduit de l'allemand).

Note de la Direction. — Les pages qui suivent sont la traduction d'un manuscrit appartenant à M. Ignace Chauffour qui a bien voulu le communiquer à la *Revue*. Au point de vue de l'histoire d'Alsace, elles ont une importance assez grande pour que nous nous soyons décidé sans peine à leur accorder une place dans ce recueil. Sur notre prière M. le pasteur Schœffer a, de son côté, bien voulu en faire la traduction.

La ville de Haguenau, située dans la Basse-Alsace, se trouva en contact avec la doctrine évangélique dès les premiers temps de la Réforme qui y fit de rapides progrès. *Philippe Mélanchthon* y séjourna en 1521 pour surveiller l'impression de quelques uns de ses écrits; et, en 1525, l'un des enfants de Haguenau, le docteur *Wolfgang-Fabricius Capiton*, prévôt du chapitre Saint-Thomas, à Strasbourg, dut se rendre au désir d'un grand nombre de ses concitoyens et prêcher dans sa ville natale la pure doctrine évangélique. Ses efforts furent bénis. Le dimanche des Rameaux de la même année il distribua la Sainte Cène *sous les deux espèces*, conformément à l'institution de Jésus-Christ, et lors des fêtes de Pâques il procéda, au milieu d'une grande affluence de peuple, au baptême d'un enfant, sans se servir de sel ni d'huile, et en renonçant à toutes les cérémonies suivies en pareil cas par l'Eglise catholique.

Il paraît néanmoins que de grandes difficultés s'opposèrent, à cette époque, au triomphe de la bonne cause, car Capiton retourna à Strasbourg sans avoir obtenu les résultats qu'il avait désirés et espérés.

Cependant l'amour de la vérité gagna tous les jours plus de cœurs; plusieurs prêtres entr'autres adoptèrent les doctrines de l'Évangile.

(*) Nous nous sommes attaché à rendre le sens le plus fidèlement possible, sans nous astreindre à une traduction littérale.

A partir de 1533, les moines Augustins, les Prémontrés, les Dominicains, les Déchaussés et autres religieux ainsi que plusieurs religieuses quittèrent leurs couvents; deux moines refusèrent seuls d'en faire autant, savoir Marcel Beresheimer et Jean Sultzbach; on les dota d'une rente viagère. En 1543 Marienthal, lieu de pèlerinage en grand renom, situé à une lieue de la ville, fut livré par son prieur au Magistrat de Haguenau. L'assemblée religieuse qui siégea au même endroit en 1540 paraît également avoir contribué à l'avancement de la cause protestante, les ambassadeurs évangéliques ayant ouvert leurs demeures aux prédications des théologiens qui les accompagnaient.

Ce fut enfin en l'an 1563 (1565?) que le Magistrat fit venir à Haguenau le docteur Jacques *Andreæ*, chancelier de Tübingue, pour qu'il y organisât la Réforme comme il avait fait dans bon nombre de villes et de pays. *Andreæ* prêcha à l'église des Carmes Déchaussés que les catholiques avaient abandonnée et dont la nef avait été cédée à la communauté luthérienne. Il exposa la doctrine évangélique dans dix-neuf sermons qu'il prêcha depuis la Saint-André jusqu'à l'Épiphanie. Voici les sujets qui y sont traités :

1. Des résultats spirituels que produit la parole de Dieu, etc.
2. Il est plus facile de faire la volonté de Dieu que de faire celle de Satan et de la chair.
3. Ouvrir les cœurs au roi Jésus.
4. Que tous les chefs de familles chrétiennes ouvrent à Christ la porte de leurs cœurs.
5. De la prière.
6. De la manière dont un bon chrétien se prépare pour le jugement dernier.
7. Le chrétien priera, sur toutes choses, pour la vraie connaissance de Dieu et de sa volonté.
8. Du saint baptême, et comme quoi ce n'est point une foi nouvelle que l'on prêche à Haguenau.
9. Du pouvoir de l'autorité temporelle.
10. Comment il faut lire la Sainte-Ecriture.
11. De la Sainte-Cène.
12. De la bonne préparation à la Communion.
13. De la naissance et de l'incarnation de Jésus-Christ.
-
15. De la Sainte-Ecriture et du pouvoir des clefs.

16. L'Eglise peut-elle errer ? Pourquoi Dieu permet-il les défaillances de l'Eglise ?
17. Avec quels sentiments le chrétien commencera-t-il la nouvelle année ?
18. De la bonne manière de procéder à l'ensevelissement des morts.
19. Du contenu de tout sermon.

Après avoir rempli sa mission, le docteur *Andreae* plaça à la tête de la communauté de Haguenau *Phil. Heerbrand* qui en fut le premier pasteur évangélique. Dix ans plus tard *Heerbrand* eut pour successeur *George Wolmar*, auquel on adjoignit *Michel Bok* et *Jean Mayer*; ceux-ci furent en même temps chargés de donner des cours au Gymnase, conjointement avec un recteur et avec d'autres professeurs.

Cependant les partisans des anciennes traditions traitaient d'erreur et d'hérésie les doctrines évangéliques; emportés par leur zèle, ils ne pouvaient, sans dépit, les voir s'enraciner à Haguenau. L'archiduc *Léopold d'Autriche*, en sa qualité de *Oberlandvogt*, de concert avec *Nicolas, Freiherr de Bollwiller, Unterlandvogt* de Haguenau, employa tous les moyens imaginables pour éteindre la lumière naissante. Dès l'an 1566 *Ferdinand 1^{er}* (1) fit faire au Magistrat des remontrances au sujet de l'abandon de la religion catholique; la ville chargea les jurisconsultes strasbourgeois *Louis Gremp* et *Bernard Botzheim* de démontrer à l'empereur: que l'introduction de la confession d'Augsbourg à Haguenau n'avait rien eu que de légitime.....

Ce furent enfin les *Jésuites* qui, à Haguenau comme ailleurs, travaillèrent avec le plus d'ardeur à la ruine du luthéranisme. Le curé de l'ancien hôpital, *Félix Schwan*, les avait fait venir de *Molsheim* en 1595 pour qu'ils l'aidassent à la communion de Pâques. Les Pères *Isfording* et *Horst* arrivèrent les premiers. En 1604 quelques membres catholiques du Conseil de la ville, en particulier le « *Stättmeister* » *Ursius*, envoyèrent une députation au provincial des Jésuites dans la même ville de *Molsheim*, avec prière de se rendre à Haguenau, le Magistrat et le Conseil ayant l'intention d'y fonder un collège. On leur envoya tout d'abord les Pères *Jean Pirchinger* et *Henri Werr*, accompagnés de deux frères laïques. Ils arrivèrent le 6 novembre, et réussirent à faire célébrer de nouveau, dès le 8 décembre, la fête de la

(1) Il y a ici, évidemment, une erreur, *Ferdinand 1^{er}* étant mort en 1564. On sait que son fils *Maximilien II* lui succéda.

Conception de la Vierge. En 1606 la procession de la Fête-Dieu, qui autrefois s'était bornée à faire le tour de l'église, parcourut de nouveau plusieurs rues de la ville. En 1607 le collège était dirigé par un recteur évangélique sous l'autorité duquel fonctionnaient un proviseur luthérien et un proviseur catholique. Le recteur étant devenu malade, l'autorité demanda et obtint, après la mort du proviseur catholique, trois Profès de la société de Jésus, sous la direction desquels le proviseur luthérien enseigna jusqu'à sa mort, survenue en 1614 ; on eût hâte de le remplacer également par un Jésuite.

L'Eglise évangélique de Haguenau se trouvait alors dans un triste état. Nous ne saurions mieux faire, pour en donner une juste idée, que de traduire une lettre du pasteur Wolmar à Jean Magirus, prévôt de Stuttgardt, en date du 9 décembre 1607. La voici (1).

« Salut en J. Ch.

« Ayant appris que les quelques bons et honnêtes représentants qui restent à notre Eglise ont l'intention de faire parvenir une requête à S. A. le duc de Wurtemberg, je n'ai point voulu manquer cette bonne occasion d'épancher mon cœur dans celui d'un saint homme de Dieu : peut-être trouverai-je de la sorte quelque soulagement à mes maux.

« Je passerai volontiers sous silence mes soucis domestiques ; je ne parlerai point de mon fils Christophe, dont les études me donnent de la satisfaction, mais dont les continuelles indispositions me causent de l'inquiétude (quoique momentanément il soit rétabli et ait pu retourner à Tubingue, l'automne dernier, pour y reprendre ses études). Mais j'ai de la peine à dévorer ceux que me donne l'état de nos affaires ecclésiastiques.

« Notre Eglise ne jouit, ne saurait jouir d'aucun repos, entourée qu'elle est de loups dévorants. Depuis que les Jésuites sont entrés en ville, tout va de mal en pis. Ce sont des gens qui font métier d'aveugler et de tromper les grands, de circonvenir et de séduire les simples d'esprit, de répandre parmi le peuple des semences de discorde et de

(1) Le texte latin de cette lettre se trouve dans le consciencieux ouvrage de M. RÖHRICH, *Mittheilungen*, etc., II, p. 476. Nous avons remarqué quelques légères différences entre ce texte là et la version de Billing ; ne connaissant pas le texte que Billing a eu à sa disposition, nous avons dû nous en tenir à sa traduction.

division ; des hommes en un mot qui ont à leur disposition mille ruses que l'on n'apprend à bien connaître qu'en vivant auprès d'eux (1). C'est à bon droit que la Sorbonne les a caractérisés , il y a quelque cinquante ans, en ces termes : « Cette Société nouvelle est un danger pour la foi , un obstacle à la paix de l'Eglise ; elle détruit plutôt qu'elle n'édifie... »

« Les choses en sont venues au point que , grâce à leur présence , il n'est plus permis de parler, du moins en public , du Pape , des Papistes , des abus et erreurs de l'Eglise romaine. Qu'en résulte-t-il ? N'entendant plus prononcer ces noms odieux , ni parler d'erreurs plus odieuses encore , les simples arrivent à croire qu'il n'y a nulle différence entre les deux religions , et sont tout disposés à préférer celle du Pape , tant à cause des pompes dont elle s'entoure que par amour pour leur ventre et pour d'autres raisons de ce genre.

« Il y a six mois , mon collègue Sébastien *Springer* eut le malheur de flétrir en chaire, plus qu'il n'en avait eu l'intention , l'hypocrisie des Papistes : on s'empressa de le dénoncer aux autorités qui le condamnèrent à renoncer à la prédication , à résigner ses fonctions et à être privé de son traitement jusqu'à ce qu'il eût rétracté ce qu'il avait dit en chaire malgré la défense de l'empereur. Nous nous trouvions encore sous le coup de la consternation dans laquelle nous plongea cette mesure , quand mon autre collègue , Philippe *Molitor*, tomba dangereusement malade , en sorte que maintenant les fonctions pastorales pèsent tout entières sur mes épaules. Afin de m'empêcher de succomber , de peur aussi que le mécontentement ne pousse notre troupeau à s'agiter , on a permis à M. Springer de reprendre ses fonctions , pendant trois mois seulement , sauf à laisser dans l'intervalle la Cour impériale prononcer dans son affaire. Le voilà donc rentré dans l'exercice de sa charge, mais avec crainte et tremblement ; nous ne doutons pas que ses habiles ennemis ne s'emploient tout entiers pour lui faire du mal ; car ce n'est pas sans y avoir mûrement réfléchi qu'ils ont fait de lui l'objet principal de leurs attaques.

(1) *Es sind Leute , welche ein Handwerk daraus machen , die Vornehmen zu verblenden und zu hintergehn ; die Einfältigen zu erschleichen und zu verführen ; allerhand Zank und Zwietracht unter dem Volk auszustreuen ; mit einem Wort, es sind Tausendkünstler , die von niemand besser abgemalt werden können als von denen so unter ihnen zu leben gezwungen sind.*

Ils n'ignorent pas, en effet, que je ne saurais, moi, leur opposer une sérieuse résistance, mes forces étant consumées par les travaux et par l'âge ; il ne leur sera point difficile, d'autre part, d'avoir raison de M. Molitor, parce qu'il n'a point été appelé par les autorités, lesquelles ne l'ont jamais reconnu ; c'est donc surtout à M. Springer qu'ils en veulent ; car non-seulement il a été appelé régulièrement, mais encore il pourrait rendre à l'Eglise de longs et utiles services. Sa perte serait supportable, si du moins on le renvoyait sans bruit et sans éclat, et si on le remplaçait par quelque autre sujet aussi capable que lui-même. Tout cela nous remplit d'inquiétude et d'anxiété ; nous ne saurions trop gémir sur notre triste situation, ni demander avec assez d'instances les conseils et les secours de nos amis. C'est dans ce but aussi que je vous écris, afin de vous faire connaître à la fois la triste position de mon collègue et la situation de notre communauté.

« La veille de la Saint-Martin (vieux style), le sénat, sans tenir aucun compte de nos prières et de nos remontrances, a chargé les scolares romains d'introduire solennellement les Jésuites à l'école, qu'il a entièrement confiée à leurs soins. Dès le lendemain ils ont introduit, dans toutes les classes, toutes sortes de modifications ; ils ont réservé d'autres changements pour l'arrivée de leur Provincial que l'on attend tous les jours avec d'autres compagnons de la même trempe (1).

« Il ne nous reste, à nous, que Jean Beker, de Lientzingen, professeur de seconde, qui conduit nos jeunes gens à l'église et qui mérite tous nos éloges ; mais il est aisé de voir qu'il ne pourra ni ne voudra conserver toujours sa place à côté de ces Messieurs. Aussi estimons-nous que le meilleur sera de recourir publiquement, et chacun en son privé, à la prière, afin que Dieu nous vienne en aide ; car bien aussi il n'y en a point d'autre qui puisse combattre pour nous, que toi, notre Seigneur. Sauve-nous, Dieu notre rocher, des mains de la ruse et de l'iniquité.

« J'aurais bien des choses à ajouter, mais en voilà assez. Je vous souhaite toute sorte de prospérité, et vous prie de ne jamais me retirer votre affection paternelle.

« Haguenau, 9 décembre 1607.

« WOLMAR. »

(1) *Mit noch andern solcher saubern Gesellen. ROEHRICH : . . . provincialis, adducturi secum multos bonos socios.*

Cet ecclésiastique, si désireux de guérir la « plaie de Joseph », mourut enfin en 1614, après avoir exercé fidèlement son ministère pendant quarante ans.

En 1613, les Jésuites créèrent une confrérie de l'Annonciation, et l'année suivante ils obtinrent la fondation d'un *collège* qui subsista jusqu'en 1763.

Deux ans plus tard, sur sept échevins que l'on fit entrer dans le Conseil, il y en eut un seul appartenant à l'Eglise protestante; l'année suivante, huit places vacantes de conseillers furent données à autant de catholiques. On procéda de même pour le Syndicat, après la mort de Melchior Grineus qui avait été revêtu de cette dignité pendant un demi-siècle. Le lieu de pèlerinage de Marienthal fut abandonné aux Jésuites en 1617; ils firent de grands frais pour le remettre en faveur auprès du public.

Il est aisé de se figurer combien, dans de pareilles circonstances, les protestants de Haguenau eurent à souffrir : on leur retirait l'un après l'autre tous les amis qu'ils avaient en haut lieu, pour les remplacer par des ennemis déclarés; le clergé romain tout le premier ne s'épargna point ⁽¹⁾ pour rendre odieux au public les citoyens évangéliques, et ne recula ni devant la médisance, ni devant la calomnie pour arriver à son but.

L'an 1618, il se passa à Haguenau un événement qui est digne d'être noté. Le curé de Saint-Georges, Vogler, prêtre de la société de Jésus, grand ennemi des protestants, ayant un jour, du haut de la chaire, dirigé contre eux de violentes attaques, osa appeler sur lui-même la vengeance divine si ses attaques étaient dénuées de fondement : la main de Dieu le frappa à l'instant même de démence. Un citoyen évangélique raconta ce fait dans une brochure qui lui valut une amende; on le força d'ailleurs de faire réparation au malade.

L'horizon sembla s'éclaircir, lors de la conquête de la ville de Haguenau par le duc Ernest de Mansfeld (1621), qui confia toutes les places du Conseil à des protestants; mais à ce calme apparent succéda bientôt une violente tempête qui mit l'Eglise protestante de Haguenau à deux doigts de sa perte. En effet, l'empereur Ferdi-

(¹) *Trug das ihrige ritterlich bei.*

nand II retira aux protestants, dès le 26 octobre 1624, tous les emplois qu'on venait de leur accorder, et les priva même du culte public dont ils avaient joui jusqu'alors, ce qui les obligea de tenir leurs assemblées religieuses au *Fleckensteinischen-Freihof*. Une tempête plus violente encore éclata sur eux, lorsque le Magistrat publia en 1628 l'Edit de restitution, et ordonna à tous les citoyens de porter à la maison de ville tous les livres hérétiques qu'ils avaient en leur possession, et d'abandonner dans un délai de six semaines ou bien la ville ou bien la religion évangélique. On comptait encore à Haguenau 150 citoyens appartenant à cette religion, c'est-à-dire environ 600 âmes.

Il est permis de supposer que les Suédois, devenus maîtres de la ville en 1632, y prirent leurs coreligionnaires sous leur protection spéciale. Les Français, auxquels ils cédèrent en 1634 Haguenau ainsi que la plupart de leurs conquêtes en Alsace, rappelèrent en 1637 quelques-uns des citoyens évangéliques que l'on avait bannis de la ville. Un peu plus tard, lors de la paix de Westphalie, toutes choses devaient être rétablies telles qu'elles avaient été le 1^{er} janvier 1624. Aussi promit-on aux protestants de Haguenau un lieu de culte et 1000 florins pour leur école; mais l'ambassadeur autrichien empêcha la réalisation de ces promesses, sous le prétexte que la *Landvogtey* de Haguenau avait été cédée à la France, à la condition qu'il ne serait fait aucun changement en matières religieuses.

Enfin, un ramas d'enfants de Bélial osa donner le coup de grâce au luthéranisme de Haguenau. Voici comment s'exécuta cette œuvre imaginée en enfer.

L'an 1653, une commission nommée par le margrave de Bade et par la ville de Strasbourg s'était rendue à Haguenau pour y apaiser quelques différends religieux. Il arriva, pendant le séjour qu'elle y fit, que l'on sâlit de nuit, avec des excréments humains, l'entrée du couvent des Jésuites, puis, un peu plus tard, les maisons de plusieurs citoyens, tous les couvents et toutes les églises de la ville; portes, portails, serrures, boutons de sonnettes, crucifix et images, rien ne fut épargné; la synagogue partagea le même sort, et l'on entendit même proférer dans la rue ces paroles: « tous les catholiques sont des voleurs, des coquins, des gens damnés! »

On ne manqua pas de mettre le tout à la charge des Luthériens. Le

Prévôt des Prémontrés offrit douze ducats à celui qui découvrirait l'auteur de ces méfaits.

Un cordier catholique , nommé Jean-Georges Bender, remarqua le 29 septembre (9 octobre), peu avant minuit, trois individus masqués. Deux de ces misérables portaient un grand vase rempli d'ordures , et le troisième les accompagnait , les manches retroussées. Les premiers, se voyant découverts, s'empressèrent d'entrer au couvent des Déchaussés; le troisième, qui n'était autre que le Père Samuel, prédicateur de cet ordre, fut saisi et mené à l'instant auprès de Reichenberger, qui exerçait alors les fonctions de *Bürgermeister*. Ce magistrat eut bien de la peine à se persuader que le coupable qu'on venait de lui amener était le même qu'il avait vu en chaire le dimanche précédent. Ayant approché la lumière pour le mieux considérer, il mit le feu à une quenouille; le Père voulut profiter du désordre qui s'en suivit, pour s'échapper : mais s'étant trompé de porte, il fut mis en lieu de sûreté, où il invoqua la mort à grands cris, mais en vain. On l'interrogea le lendemain, mais sans réussir à lui faire trahir ses complices; il ne dénonça que l'organiste, jeune étudiant âgé de dix-huit ans, lequel, intimidé par de sévères menaces, avoua que le Père gardien David Schmidt, docteur en théologie, avait été de la partie, et que c'était lui qu'on avait vu s'échapper près du couvent des Dominicains. Il ajouta que le coup avait été monté contre les Luthériens sur lesquels on voulait faire peser des soupçons pour arriver à les expulser de la ville; que l'on avait d'ailleurs eu les meilleures intentions du monde, et agi par pur zèle et dévouement pour l'Eglise catholique.

La femme d'un libraire, Marie Nortinger, chez laquelle les moines avaient déposé leurs robes et fait les préparatifs nécessaires pour leurs exploits, fut appelée le lendemain à déposer chez le *Städtheimer*; elle le supplia de ne pas la presser de questions, parce que ses réponses pourraient compromettre des personnes haut placées. Il n'est pas non plus sans intérêt de remarquer : que, quelques jours avant ces événements, les Jésuites s'étaient adressés au pasteur évangélique Gottfried Hempel, qui avait son domicile dans la propriété de Falkenstein, pour lui emprunter sa robe de chambre; ils comptaient s'en servir, disaient-ils, pour la représentation d'une tragédie; mais il refusa sagement de se rendre à leurs souhaits. Au lieu d'examiner à fond cette remarquable affaire, on éloigna sans bruit ceux qui mé-

ritaient d'être châtiés. Le cordier, au lieu de ducats, reçut quelques pintes de vin, et défense fut faite de parler de tout cela en société.

En 1655, il ne restait à Haguenau que quatorze citoyens évangéliques qui ne purent entretenir, de leurs propres deniers, leur pasteur et leur instituteur ; le Magistrat de Colmar envoya au premier, pour le secourir, une mesure de vin et dix rixdaler.....

AD. SCHÆFFER , pasteur.

Colmar , octobre 1858.

CHARTRE INÉDITE DU DOUZIÈME SIÈCLE.

Il est un genre de publication auquel l'administration supérieure accorde le plus généreux encouragement ; ce sont les recueils de titres inédits qui doivent servir à l'histoire des souverains ou des grands établissements religieux : pour prendre deux exemples dont l'un nous touche de très-près , je citerai le beau travail entrepris par M. Huillard-Bréholles, *Histoire diplomatique de l'empereur Frédéric II* et le recueil des titres de l'évêché de Bâle par M. Trouillat. Soutenu dans sa tâche par M. le duc de Luyne dont l'appui ne manquera jamais à la production d'une œuvre d'art ou de science , M. Bréholles a visité, en quelques années , tous les dépôts publics , archives et bibliothèques, de France, d'Angleterre , d'Allemagne et d'Italie ; il a rapporté de ses voyages plusieurs milliers de diplômes et de lettres, presque tous inédits , matériaux inappréciables pour l'historien et qui forment déjà huit volumes *in-quarto*. Je ne dirai rien de la publication de M. Trouillat que je serais sûr de rencontrer dans toutes les bibliothèques alsaciennes. S'il ne fallait, pour suivre de pareils exemples , que de la science et du temps , les éditeurs seraient bien vite trouvés ; mais il faut quelque chose de plus , ce quelque chose sans quoi tout est stérile , a dit Boileau , de l'argent en un mot.

Des livres comme ceux de MM. Bréholles et Trouillat s'adressent aux érudits , à ceux qui étudient l'histoire d'un point de vue élevé , à un public d'élite et conséquemment assez peu nombreux ; ils se débitent mille fois moins qu'un roman historique d'Alexandre Dumas, c'est-à-dire qu'ils coûtent plus cher ; il faut donc que le gouvernement vienne au secours des éditeurs , c'est ce qui a lieu , personne ne l'ignore , toutes les fois qu'il s'agit d'un de ces grands ouvrages considérés comme étant d'une utilité nationale. Pourquoi les départements , à l'aide de subventions , n'imiteraient-ils pas l'action bien-

faisante du gouvernement, pour tout ce qui intéresse une province ou même une ville? peu à peu les archives et les bibliothèques se classent, quoiqu'on en dise, qu'en sortira-t-il? Des catalogues, des inventaires sans doute très-utiles aux travailleurs: mais, croit-on que tout soit fini quand, après qu'une pièce a été analysée en quelques lignes et inventoriée, on la replace dans le dossier où elle était et où, de longtemps, sans doute, on ne viendra plus troubler son repos? Si l'on me permet une mauvaise comparaison, cette pièce aura bien ainsi son état civil, mais n'est-ce pas enregistrer son décès en même temps que sa naissance? Elle était ignorée avant vous, vous venez de la tirer du néant, mais faites quelque chose de plus: livrez-la au grand jour de la publicité, imprimez-la.

Les Bénédictins nous ont précédés dans cette voie des grands travaux de l'érudition. Plus d'un même a mis en œuvre, d'une plume élégante et facile, les matériaux qu'il avait laborieusement réunis. Aujourd'hui, ce n'est pas toujours ainsi qu'on procède: plusieurs de nos historiens les plus célèbres ont laissé à d'autres esprits moins brillants peut-être mais plus patients, le soin de rassembler les textes et de les étudier, ils n'ont apporté souvent dans l'œuvre commune que leur talent d'écrivain ou leur imagination de poète, leur part est la plus belle sans doute mais est-elle la plus difficile?

On se tromperait singulièrement si l'on pensait que les in-folios du dix-huitième siècle ne nous ont plus rien laissé à faire, et pour ne pas oublier plus longtemps le titre de cette revue, croit-on que la diplomatique de Schœpflin, que les *preuves* du père Laguille, etc., contiennent toutes les chartes originales les plus importantes de notre histoire d'Alsace? Le fonds de l'abbaye de Murbach fournirait à lui seul plus de cent diplômes ou de bulles que ces historiens ont connus sans doute, mais que l'abondance des matières les ont empêchés de publier; que l'on multiplie ce premier chiffre par dix ou par vingt et l'on arrivera à un résultat considérable.

Il ne faut pas l'oublier, les charges qui pèsent sur l'administration sont multiples et de natures bien diverses, elle ne peut pas aller au-devant de tous les besoins que souvent il lui est impossible même de soupçonner, nous devons donc considérer tous comme un devoir de lui signaler, chacun dans la sphère d'action qui lui est propre, les intérêts qu'il importe de satisfaire.

C'est à peine si j'ai dit quelques mots sur une question qui mérite-

rait un certain développement et déjà je m'aperçois qu'il faut que je m'arrête, mais je serais heureux si ce peu de lignes étaient prises en sérieuse considération par ceux auxquels il appartient d'accueillir et d'encourager toute idée inspirée par le désir d'être utile.

Malgré les limites trop restreintes de cette Revue, quelques chartes importantes par leur antiquité ou par les faits dont elles nous ont conservé le souvenir, pourront, je l'espère, y trouver place; d'autres considérations m'ont déterminé dans le choix du titre que je publie. Cette pièce, sans aucune indication de date, mais que l'on peut rapporter d'une façon certaine au milieu du douzième siècle se trouve aux archives de l'empire, fonds de l'abbaye de Saint-Denis, (prieuré de Lebraba L. 1396, ancienne cote). C'est là que je l'ai découverte il y a quelques mois; elle contient le récit de la restitution des dîmes d'Hinegomaresheim faites au prieuré de Lièpvre; le style de cette pièce, la naïveté avec laquelle les faits sont présentés, le repentir du prêtre Alchon, l'intervention du peuple, tout cela en fait un véritable tableau de mœurs, piquant et instructif comme une page de Grégoire de Tours.

LÉON BRIÈLE,

de l'Ecole des Chartes, archiviste du Haut-Rhin.

« In nomine sancte et individue trinitatis, patris et filii et spiritus
« sancti, amen. (1) Gheberardus, Dei gratiâ, argentine civitatis epis-
« copus, sepe rei veritas aut temporum traderetur oblivioni, aut
« invidorum ad nihilum duceretur repugnatione, nisi que memoriâ
« non possunt, scriptis retinerentur; notum igitur fieri volumus, tam
« presentibus quam et futuris, quod venerabilis Philippus, Lebra-
« hensis ecclésiæ prior, presentiam nostram supliciter rogans adiit,
« quatinus decimam de Hincgomaresheim, quam memorata Lebra-
« hensis ecclesia bene centum annis ab omnibus ante in pace tenuerat,
« et quam, cujusdam vi sacerdotis, Alchonis nomine, pene per tres

(1) Pour rendre la lecture de ce titre plus facile j'y introduirai une ponctuation qui n'existe pas toujours dans le texte.

(2) Il est hors de doute qu'il s'agit ici d'Hingmarsheim, village impérial à deux kilomètres d'Obernai, dont la population, en 1298, se réunit à celle de cette dernière ville. — Voyez SCHŒPFLIN, *Alsace illustrée*, page 403.

« annos in juste amiserat , qualiter coram omnibus ejusdem ville , vi-
« delicet Hinegomareshaim , recuperavit parrochianis , ut atramento
« posteris manifestum fieret , et chartam in de fieri preciperemus et
« scriptam , ne rei veritati quis presens vel futurus posset contradi-
« cere , sigillo signando nostro confirmaremus ; memoratus itaque
« presbiter Alcho , cum per tres annos , ut diximus , vi et injuste de-
« cimam tenuisset , sciens se case Dei et sancto Dionisio haut parvam
« fecisse injuriam , inde que , ut Deus voluit , de anima sua valde
« pertimescens , quadam die Dominica , cum prepositus Lebrahe
« ecclesiam de Hinegomaresheim , missarum celebrationem causa au-
« diendi interresset , cuncti que parrochiani in ecclesia congregat
« fuissent , vocatis parrochianis foras de ecclesia , consuluit eos , vide-
« licet quid sibi de predicta decima esset agendum , hoc est , si
« sancto Dionisio redderet , an retineret ; hoc autem cum audissent
« parrochiani , scientes similiter quod eandem decimam predicto
« presbitero injuste dederant , gavisus sunt valde , tum quia eandem
« sacerdotem ab injuria velle converti videbant ad justiciam , tum quia
« periculum quod pro eo , licet inviti , de decimis suis sustinuerant ,
« sperabant evadere ; communicato consilio , consuluerunt presbitero
« decimam reddere , ita tamen , ut , si prepositus ipsam decimam ecclesie
« lebrahensi melius quam alibi pertinere vellet , ostenderet , ne sine
« justitia reddi videretur vel ipse amittere , vel alius eam deinde posset
« reclamare , septem sanctem Dionisii juramento diracionaretur viro-
« rum . Reverso itaque cum parrochianis in ecclesiam presbitero , cum
« de reddenda decima per septem juramentum virorum in commune
« illorum consilium esset denu datum , audientes hoc , homines sancti
« Dionisii , tam milites quam rustici , obtulerunt se , tam Domino suo
« preposito quam aliis omnibus , in quibuscumque et contra quos-
« cumque eis adjudicaretur , prestos et paratos se predictam decimam
« melius ac rectius sancto Dionisio diracionare quam aliocui libet per-
« tinere . Quid plura ; adjudicatum est illis pro decima jurare et jura-
« verunt septem ; quo peracto , venit presbiter , et coram omnibus
« predicto preposito reddidit decimam , profitens se cum injuria vi-
« que ad tunc eam tenuisse , et promittens Deo sancto que Dionisio se
« nunquam amplius de decima illa intromissurum ; nec vero cum ita
« inibi essent paracta , venerunt ad sinodum nostram tam prior quam
« presbiter , et , sicut , coram omnibus , apud Hinegomaresheim ,
« parrochianis fecerat , ita presbiter coram illis de sinodo preposito

« reddidit decimam suam, dicens se cum injuria eam tenuisse et in-
« dulgentiam petens; nunquam amplius se inde promisit intromissu-
« rum. Hec quia vidimus et vera audivimus charta confirmare ea
« curavimus, nostro que sigillo illam signavimus, cui quicumque
« contradicere presumpseret, contradicatur ei in die judicii regnum
« celorum, amen. Actum argentina civitate, nonas novembris.

« Signum Domni et venerabilis argentine civitatis episcopi
« GHEBERARDI.

« Signum Domni ALGOTHI, argentine civitatis præpositi.

« Signum Domni CUNRADI, abbatis de *Avenhaim*.

« Signum Domni RAINERII, archipresbiteri de *Altonis Villare*.

« Signum LUTOLDI, presbiteri de *Geremer*.

« Signum GIRARDI, presbiteri de *Bruneriis*.

« Signum OTTONIS, presbiteri de *Sancto Ypelito*.

« Signum INCGONIS, presbiteri item de *Geremer*.

« Signum — prioris de *Hugoniscurte*.

« Signum BERNOLDI, majoris de *Lebraha*.

DÉNOMBREMENT

DES

FAMILLES ISRAÉLITES EN ALSACE.

ANNÉES 1689 ET 1716.

ACCROISSEMENT CONSIDÉRABLE DE LA POPULATION ISRAÉLITE.

Il est assurément peu de nations qui, à l'exemple des israélites, aient plus fidèlement observé la recommandation de la *Genèse* : Croissez et multipliez et remplissez la terre.

Voici, d'après un document de l'époque, un rapprochement de chiffres qui démontre l'exactitude de cette proposition. C'est un dénombrement des familles israélites habitant la province d'Alsace en 1689 et 1716. On verra dans ce relevé que, durant l'espace de vingt-sept ans, le nombre de familles juives a presque triplé, accroissement qui prouve une fois de plus que la persécution a des effets éminemment prolifiques : *Viros acquirit eundo*.

		En 1689.	En 1716.
Bailliage de Lauterbourg.	Landau	3	19
	Lauterbourg	4	6
	Riesheim	5	7
	Ingenheim	8	14
Bailliage de Fleckenstein.	Sultz-sous-Forêts	—	2
	Rœderen	1	12
	Wickerswiller	—	6
	Lembach	—	2
Bailliage de Schœneck.	Treschwiller	—	1
	Sultzbach	—	2
	Esselshausen	—	1

		En 1680.	En 1716.
	Fort-Louis	6	17
	Haguenau	19	33
Bailliage de Haguenau		60	86
	Wissembourg	8	24
Bailliage d'Oberbronn.	{ Oberbronn	2	4
	{ Urtweiler	—	3
	{ Rottbach	—	4
	{ Weimbourg	—	6
	Niederbronn	—	5
	Ville de Rixhofen	2	7
Bailliage de Bouxwiller.	{ Bouxwiller	18	18
	{ Ringendorf	3	6
	{ Pfaffenhofen	4	11
	{ Schwindratzheim	3	3
	{ Ingwiller	10	13
	{ Ingenheim	2	4
	{ Hatten	2	3
Bailliage de Brumpt et de Westhoffen.	{ Westhoffen	37	41
	{ Brumpt	4	3
	{ Wolfisheim	4	4
	{ Balbronn	3	16
Prévôté d'Offendorff		—	4
Villages de l'abbaye de Neubourg		6	7
Bailliage de Saverne.	{ Saverne	6	7
	{ Ottenswiller	—	2
Prévôté de Saint-Jean-des-Choux.	Sernhoffen	—	4
Prévôté de Dettwiller.	{ Dozenheim	5	8
	{ Dettwiller	5	8
Bailliage de Marmoutier.	{ Marmoutier	20	26
	{ Hegen	—	2
Bailliage de Dachstein.	{ Soultz	3	6
	{ Bischeim	1	2
	{ Roswiller	2	2

		En 1680.	En 1716.
Bailliage de Benfeld.	Mutzig	13	28
	Rosheim	7	16
	Obernai	3	24
	Dambach	12	18
	Epfig	3	6
	Stotzheim	3	6
	Matzenheim	1	3
	Saint-Pierre	1	2
	Westhausen	11	15
	Hohenheim	1	5
	Biesheim	—	2
	Schaffhausen	3	5
	Wintzenheim	—	1
	Schwenheim	3	6
Terres de la noblesse de la Basse-Alsace.	Schäfelsheim	—	2
	Buesweiler	3	5
	Holosheim	4	7
	Osthofen	4	8
	Odratzheim	9	12
	Tränheim	1	3
	Niederottrott	—	15
	Krautergersheim	5	13
	Niederenheim	4	15
	Walff	10	12
	Itterswiller	2	10
	Fegenheim	7	11
	Bolsenheim	—	6
	Utenheim	6	8
	Wœrth	2	4
	Quertzheim	1	3
	Müttersholtz	4	10
	Dupoltzheim	7	13
	Bürckwald	1	4
	Mackenheim	4	6
	Osthausen	1	7
	Rumolsweiler	8	26
	Markolsheim	1	6
	Turckheim	—	2

		En 1689.	En 1716.
	Bailliage de Ribeauvillé	18	24
	Bergheim	10	18
Bailliage d'Ensisheim et Sainte-Croix	Herrlisheim	2	8
	Hattstatt	4	17
	Biesheim	—	23
	Vœgtlinshoffen	—	2
	Hüsseren	2	8
	Riedwihr	—	2
	Wintzenheim	7	27
	Ingersheim	1	2
	Grussenheim	4	14
	Horbourg	—	1
Bailliage de Rouffach.	Soultz	4	12
	Eguisheim	3	3
	Soultzmatt	6	18
	Wettolsheim	3	8
Bailliage de Guebwiller.	Guebwiller	3	4
	Wattwiller	3	5
	Uffholtz	3	14
Bailliage de Landser.	Sierentz	3	10
	Rixheim	2	8
	Hegenheim	14	29
	Habsheim	2	6
	Uffheim	1	6
	Zimmersheim	—	6
	Eschentzwiler	—	4
	Obersteinbronn	1	5
	Kembs	3	9
Bailliage de Bollwiller.	Bollwiller	—	17
	Réguisheim	—	4
Bailliage de Thann.	Thann	1	5
	Cernay	3	11
	Wittenheim	—	4
	Wittelsheim	—	3
	Staffelfelden	—	3
	Issenheim	2	9

		En 1689.	En 1716.
Bailliage d'Altkirch.	Frœningen	1	13
	Zillisheim	2	10
	Luemswiller	—	6
	Dornach	5	3
	Hagenbach	—	4
	Hirsingen	1	6
Bailliage de Ferrette.	Dürmenach	1	9
	Oberdorff	—	3
	Oberhagenthal	3	12
	Bouxwiller	2	16
	Blotzheim	4	21
Total		522	1269

DE NEYREMAND,
Avocat à la Cour impériale de Colmar.

HISTOIRE

DES GUERRES RELIGIEUSES

EN AUVERGNE.

M. l'avocat *Imberdis*, membre de la société des monuments historiques, a publié, en 1855, un ouvrage, qui n'a, peut-être, pas fixé l'attention de nos journaux et de nos Revues, comme il le méritait. Cette histoire que nous venons d'indiquer, est écrite avec un calme de style qui va jusqu'à la froideur et à l'impassibilité¹, ce qui en rend la lecture peu attrayante tout en étant très-instructive. L'auteur expose les événements et les faits sans commentaires, sans réflexions ou appréciations, sans porter aucun jugement, ou du moins il s'écarte peu de cette règle uniforme. S'il rappelle quelque chef de parti, comme Merle ou le baron des Adrets, il le présente le fer à la main répandant le sang et la ruine sur son passage, dans les lieux où il commande, où il rencontre l'ennemi, dans la Haute ou la Basse-Auvergne.

L'ouvrage n'est point hostile aux protestants dont le *libre examen* en matière de foi paraît plaire et convenir à M. Imberdis que nous croyons appartenir à la communion romaine. Son impartialité louable lui a donné le courage de ne pas faillir à la vérité historique en citant les noms de deux hommes qui jouèrent un rôle odieux dans le massacre de 1572. « Deux Auvergnats, il faut le dire à la honte de leur mémoire, prirent une part active à la Saint-Barthélemy : c'étaient Hautefort et La Barge. Le premier sortit du Louvre en compagnie du duc de Guise, du duc d'Aumale et du chevalier d'Angoulême, et tous se rendirent chez Coligny où ils attendirent, dans la cour, que l'allemand Behm, domestique du duc

de Guise, leur jetât par la fenêtre le corps de l'amiral percé de coups de dague au visage et au cœur : lorsque les restes du vieillard furent gisants sur le pavé, ils les frappèrent du pied ! L'autre assassina le comte de Larochefoucauld après lui avoir demandé d'ouvrir sa porte, sous le prétexte de recevoir une communication de sa Majesté, page 135. »

Nous avons remarqué ensuite une ou deux erreurs provenant de ce que l'auteur n'a pas eu sous la main certaines sources qui lui auraient été très-utiles. Ainsi il reproduit l'opinion, d'après les écrivains hostiles à la Réforme, que ce fut par jalousie, par orgueil et intérêt que le moine augustin Luther s'éleva contre le pape Léon x, parce que celui-ci avait confié à l'ordre religieux des Dominicains le soin de vendre des indulgences plénières ou la rémission de toute espèce de péchés (p. 42), vente qui devait produire des sommes énormes, que Rome allait recevoir immédiatement. Que M. Imberdis et tous ceux qui sont tentés de se ranger de son côté, soient convaincus que l'opposition du moine courageux fut une affaire de conscience et de foi, comme les meilleurs historiens et les documents l'ont établi et révélé pleinement. La réforme était dans une foule d'esprits, elle était devenue nécessaire, comme le prouve le tableau que M. Imberdis lui-même trace de l'état moral et religieux de l'Auvergne à cette époque, page 45.

Nous sommes obligé de faire une dernière remarque portant sur une grave lacune ; c'est que l'ouvrage n'a point de table de matières, si nécessaire pour des recherches dans ce volume de 591 pages, texte serré accompagné de vignettes souvent très-expressives. Non-seulement la table des chapitres ne devait pas être oubliée, mais une table alphabétique était urgente pour éviter toute perte de temps dans ce que l'on désire retrouver. Enfin nous terminons en considérant cette *Histoire des guerres religieuses en Auvergne* comme une monographie remarquable sous plus d'un rapport. Personne ne peut méconnaître l'utilité de ce genre de publications, aussi se multiplient-elles, et en attendant qu'elles soient utilisées pour quelque grand travail sur le protestantisme français, elles font du bien au sein des populations qui les voient surgir, en éveillant l'attention et en la portant vers des objets religieux. L'ouvrage de M. Imberdis a pu atteindre ce but dans un certain cercle de lecteurs qui ont lu avec intérêt ou avec étonnement ce tableau de l'état moral et religieux de l'Auvergne à l'époque de la Réformation. « Les causes qui poussaient principalement les esprits à la Réforme, existaient en Auvergne, plus vivement peut-être que partout ailleurs.

L'ignorance y était extrême, la crédulité extrême aussi. Les abus les plus violents ne soulevaient point un murmure. On dressait la population des campagnes à courber la tête devant le noble et le prêtre ; dans ses idées, celui-là osait tout impunément, celui-ci ne pouvait pas faillir ; les deux maîtres régnaient en ne voyant à leurs pieds que la soumission et la crainte. Le relâchement des mœurs, dont les châteaux et les cloîtres donnaient un scandaleux exemple, n'avait que faiblement altéré ces traditions de respect et d'hommage qui vivaient profonds dans les familles. Ceux qui croyaient que l'honneur, la justice, l'humanité n'avaient que les mêmes prescriptions pour tous, et qui gémissaient ou s'indignaient de les voir servir de manteau à l'oppression brutale ou à l'exploitation hypocrite, ces hommes, plus éclairés que la foule servile, se trouvaient en petit nombre, et ils n'osaient pas communiquer les réflexions de leur bon sens, les protestations timides de leur intelligence. Dans les exigences toujours nouvelles des seigneurs, dans l'exploitation toujours plus audacieuse de ces troupes de religieux qui se succédaient, le peuple trouvait à peine un motif de répugnance à remplir sans relâche, des sueurs de son front, le coffre-fort de l'un, le tronc et la bourse de l'autre : tant il était façonné pour toutes les servitudes ! On assistait, dans des fêtes locales que le progrès et le temps n'ont pas encore entièrement effacées, à un si grossier et si honteux trafic des choses les plus dignes de vénération, qu'après avoir maudit les charlatants sans pudeur, on ne savait pas s'il fallait plaindre ou mépriser les ignares campagnards descendus à une si misérable condition ! Cependant, au milieu des villes, foyer plus libre et plus actif de lumière, le doute, l'examen se glissaient, et la puissance ecclésiastique surtout devenait le sujet des controverses : la destruction de ces abus était le vœu secret de tous les hommes instruits et vertueux, de tous les princes, de tous les magistrats de l'Europe. Issoire commença la division religieuse. Cette ville était destinée à jouer le rôle le plus périlleux dans le choc terrible qui allait avoir l'Auvergne pour théâtre..... »

Il faut dire que ce tableau avait une foule de pendants dans toute la chrétienté à cette époque. De là le besoin d'une Réforme.

M. Imberdis consacre la dernière page de son livre à l'Eglise protestante établie à Clermont : il en fait l'historique depuis 1792, lorsque l'Eglise des Carmes fut accordée, jusqu'en 1827, époque de la construction d'un oratoire dont l'inauguration fut faite par M. Montandon

filz, ministre, qui commença ainsi sa carrière évangélique. Depuis ce temps, ces Religionnaires, dit l'auteur, malgré quelque opposition faite du haut des chaires, ont été non-seulement supportés, mais approuvés par bon nombre d'auditeurs étrangers à leur foi. Leurs assemblées vont de cent à trois cents personnes.

Si tous les catholiques s'occupaient du protestantisme dans le même esprit que l'a fait M. Imberdis, la lumière, la vérité et la paix iraient réjouir de plus en plus toutes les populations qui ont si besoin des bienfaits de l'Evangile de notre Seigneur Jésus-Christ.

G. GOGUEL, pasteur.

Rectification. Deux fautes d'impression ont été signalées au bas de la page 523 dans le compte-rendu de l'Alsace romaine ; l'auteur a oublié de dire que M. Coste lui-même nous avait signalé cette correction en nous priant de lui donner la publicité de la *Revue*.

TABLE DES MATIÈRES. — DIXIÈME ANNÉE.

HISTOIRE. — ARCHÉOLOGIE.

	Pages
H. BARDY. — Notice historique sur la ville de Belfort	5
— — — — Première suite	97
— — — — 2 ^e suite	158
MAX. DE RING. — La fête-Dieu et un mystère de la passion à Fribourg au XVI ^e siècle	17
AUG. STOEBER. — Procès extraordinairement instruit contre Pierré Tschernein, bedeau de l'Université luthérienne, accusé d'avoir débité et vendu des estampes scandaleuses et injurieuses à la religion catholique. — Jugé le 10 juin 1728	41
— — — — L'école militaire de Colmar pendant les années 1776- 1779. — Notice tirée des mémoires manuscrits de Chrétien-Hubert de Pfeffel	210
CH. GÉRARD. — L'ancienne Alsace à table. — Deuxième partie	49
— — — — 3 ^e partie	383
LÉON BRIÈLE. — Idée générale du caractère de la poésie allemande pendant la seconde moitié du treizième siècle	73
— — — — Conrad de Wurtzbourg, sa place parmi les Minnesinger du treizième siècle	119
— — — — Donation du territoire d'Andolsheim au prieuré de Lièpvre par l'abbé Fulrade	314
— — — — Charte inédite du douzième siècle	359
A. COSTE. — Alsace romaine. — Olino	441
X. BOYER. — Un mot sur l'ancienne Alsace à table	143
MATH. RISLER. — Légende. — Les vieux châteaux de Ribeauvillé.	176
— — — — Suite et fin	267
VÉRON-RÉVILLE. — Les justices vehmiques en Allemagne au moyen-âge	193
— — — — Suite et fin	241

	Pages.
J. DIETRICH. — La garnison du château du Hohkœnigsburg au xvi ^e siècle .	227
S. BILLING. — Chronique des hivers rigoureux en Alsace depuis 1063 jusqu'en 1788	307
— — — — Esquisse inédite d'une histoire de l'Eglise évangélique de Haguenau, de 1521 à 1639	549
A. QUIQUEREZ. — Notice historique sur le château de Morimont	337
— — — — 1 ^{re} suite	445
— — — — 2 ^{me} suite	481
— — — — 3 ^{me} suite et fin	541
CH. KNOLL. — Du village détruit d'Ostein, à propos d'une pierre tumulaire	360
G. WOLFF. — De quelques dispositions législatives de l'ancien temps . .	416
VATIN. — Kintzheim	497
— — — — Suite et fin	529
MAURER. — Découverte d'anciennes monnaies	191

SCIENCES NATURELLES.

DEFRAUX. — Découvertes et observations faites de 1855 à 1858 inclus, dans l'arrondissement géologique de Lons-le-Saunier (Jura), par plusieurs géologues	30
— — — — Suite et fin	79
F. KIRSCHLEGER. — La culture des sciences en Alsace. — 1 ^{re} partie . .	217
— — — — 2 ^{me} partie	257
L. WETZEL. — Note relative aux procédés d'éclosion artificielle des œufs de poissons	518
ED. GOGUEL. — La ligne de démarcation entre les langues française et allemande	453
BRUCH. — Recherches sur l'équivalent mécanique de la chaleur, présentées à la Société de physique de Berlin, par Gust. Ad. Hirn.	274
— — — — Suite et fin	321
NAP. NICKLÈS. — L'Année scientifique et industrielle, par L. Figuier . .	283

LITTÉRATURE. — BEAUX-ARTS. — CRITIQUE.

VÉRON-RÉVILLE. — Adrien, lettres d'une mère à son fils, 1 vol. — Marcel, 2 vol., par M. Corne	93
MATTER. — Le comté de Dagsbourg aujourd'hui Dabo (ancienne Alsace). Archéologie et histoire, par Dugas de Beaulieu, etc.	125
— — — — Les monuments du comté de Dabo et les poésies d'Alexandre Mærcker	287

Pages.

TH. KOENIG. — Les Alpes, description pittoresque de la nature et de la faune alpestres, par <i>Fréd. de Tschudi</i> , etc.	131
— — — — Intermezzo, poème de <i>Henri Heine</i> , traduit en vers français par <i>Paul Ristelhuber</i>	333
C. SCHMIDT. — <i>Schwab</i> , Professor der Theologie und Kanzler der Universität in Paris. — Abbé <i>Bourret</i> , Essai historique et critique sur les sermons français de Gerson	137
— — — — Les vrais portraits des hommes illustres en piété et doctrine, traduit du latin de <i>Th. de Besze</i> , accompagné de lettres édifiantes, testaments, derniers moments, confession de foi de quelques uns; avec notes variées, par <i>G. Goguel</i>	331
— — — — Les calendriers de l'ancienne Eglise chrétienne	429
J. H. SCHNITZLER. — Une lettre inédite de Béranger	168
A. GILLIOT. — Dictionnaire des harmonies de la Foi et de la Raison, par <i>M. Le Noir</i>	181
E. JOLIBOIS. — L'Alsace à l'Exposition de 1859	237
— — — — 2 ^{me} partie	318
C. JEANMOUGIN. — Un souvenir de l'enfance de Théophile-Conrad Pfeffel. — Imitation d'une poésie en langue allemande de <i>M. Aug. Stæber</i>	365
— — — — Cantate chantée à l'occasion de l'inauguration du monument de Pfeffel, à Colmar, le 5 juin 1859. (Traduction en vers français)	367
PAUL LEHR. — Icare dans l'atelier d'un statuaire	369
— — — — Cantate alsacienne, dédiée à l'association des chanteurs alsaciens	371
L. SPACH. — Causeries littéraires, cours d'études historiques au point de vue philosophique et chrétien, par <i>Charles Cuvier</i>	379
ED. BAVELAER. — Les Alperoses de <i>M. X. Kohler</i>	421
BRUCH. — Essai sur l'avenir de la tolérance, par M. le pasteur <i>Schæffer</i>	470

BIOGRAPHIE.

C. SCHMIDT. — Notice sur le docteur Charles Passavant	289
L'abbé DUROSOY. — Vie de Monseigneur Casimir-Frédéric des barons de Rathsamhausen, abbé-prince de Murbach et de Lure.	347
— — — — 1 ^{re} suite	411
— — — — 2 ^{me} suite et fin	439

VARIÉTÉS.

	Pages.
J. F. FLAXLAND. — Un mot sur l'Album Pfeffel	171
G. GOGUEL. — L'Italie, selon l'histoire de la Réformation française de F. Puaux	338
N. N. — Congrès archéologique de France, à Strasbourg	373
P. PITON. — L'Alsace et le pays de Bade en 1859	508
DE NEYREMAND. — Dénombrement des familles israélites en Alsace. Années 1689 et 1716. — Accroissement considérable de la population israélite .	564

ANNONCES BIBLIOGRAPHIQUES.

F. J. MONTANDON. — Flore d'Alsace, 3 ^e vol., 1 ^{re} partie, renfermant la géogra- phie botanique des Vosges et des plaines rhénanes-alsatiques, par F. Kirschleger	45
— — — — I. L'Alsace romaine, par A. Coste	522
— — — — II. A. L'école militaire de Colmar, pendant les années 1776-1779. — B. Chr. Fr. Pfeffel, <i>der Historiker und Diplomat</i> . — C. G. C. Pfeffels <i>Epistel an die Nachwelt</i> , etc., publiés par Aug. Stæber	524
— — — — III. Table générale et alphabétique des actes de la pré- fecture du Haut-Rhin, etc., par Jacques Thurner	525
— — — — IV. A. Le Guide du pèlerin au mont Sainte-Odile, par N. Schir. — B. Sainte-Odile. Légende alsacienne du huitième siècle, par M. Delcasso. — C. <i>Kurzer Bericht über den Wallfahrtsort zu Thieren- bach</i> , par l'abbé Spahr	526
J. L. — Essai sur l'avenir de la tolérance, par Ad. Schæffer	583
— — — — Histoire des peuples opiques, de leur législation, de leur culte, de leurs mœurs et de leur langue, par Max. de Ring	584
G. GOGUEL. — Histoire des guerres religieuses en Auvergne	569



